

91/14



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE
GÉOGRAPHIE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
CHARLES BIERMANN
PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE HUMAINE A L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

✕ ✕
TOME XLIV
VOLUME II
1936
✕ ✕



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
BELLEVAUX, 25
NEUCHÂTEL
1936

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Prix: Fr. 15.—

La Société Neuchâteloise de Géographie

fondée en 1885, se compose de membres effectifs, de membres correspondants et de membres honoraires. On devient membre effectif en tout temps en écrivant au Secrétariat de la Société, Bellevaux, 25, Neuchâtel, lequel doit être avisé également des changements de qualité ou d'adresse.

La *Société Neuchâteloise de Géographie* publie un *Bulletin* qui est distribué gratuitement à ses membres. Tous les articles publiés dans le *Bulletin* sont originaux. Les relations étendues que la Société possède avec des savants de toutes les parties du monde assurent à son *Bulletin* la plus grande variété : relations de voyage, articles scientifiques, études économiques, ethnographiques, etc., sur la Suisse, l'Europe et les autres continents, particulièrement l'Afrique. Le *Bulletin* contient une partie bibliographique : il rend compte des ouvrages dont il lui est envoyé **deux** exemplaires. La Société ne prend sous sa responsabilité aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans le *Bulletin*.

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin*, lettres, communications diverses, ouvrages pour comptes rendus, etc., doit être adressé, d'une manière expresse, à M. CHARLES BIERMANN, à l'Université de Neuchâtel (Suisse).

La *Société Neuchâteloise de Géographie* est disposée à racheter, au prix de fr. 5.— l'exemplaire, les tomes I-V et VII du *Bulletin*, qui sont épuisés. Les autres tomes sont en vente, dans les limites du stock restant. S'adresser au Secrétariat de la Société, Bellevaux, 25, Neuchâtel.

La *Société Neuchâteloise de Géographie* échange son *Bulletin* avec les publications analogues des Sociétés de Géographie de la Suisse et de l'étranger et avec un certain nombre de journaux et revues géographiques. La liste des échanges porte plus de 500 numéros. La grande diffusion du *Bulletin*, en Suisse et dans tous les pays du monde, assure aux annonces la plus large publicité. (Prix des annonces : la page, fr. 50.— ; la demi-page, fr. 30.—.) Les journaux, revues, ouvrages, reçus par la Société, soit par voie d'échange, soit en don ou hommage d'éditeur, sont remis à la *Bibliothèque* de la Société, l'une des plus riches de ce genre en Suisse. La *Bibliothèque* est à la disposition des membres de la Société.

N.-B. — L'envoi du *Bulletin* aux Sociétés correspondantes tient lieu d'accusé de réception de leurs publications.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE GÉOGRAPHIE

BULLETIN DU CINQUANTENAIRE

VOLUME I

(Paru en 1935)

- H. SPINNER *La statistique altitudinaire de la flore vasculaire neuchâteloise.*
- H.-PH. JUNOD *Les VaNdau de l'Afrique orientale portugaise.*
- R. MEYLAN *Nyon. Étude de géographie urbaine.*
- P. CLERGET *L'évolution des fonctions urbaines.*
- B.-Z. MILOJEVIC *La Bjelašnica.*
- P. GIRARDIN *L'échelle fondamentale de l'Atlas Stieler.*

VOLUME II

(1936)

- TH. DELACHAUX *Ethnographie de la région du Cunène.*
- R.P. ESTERMANN *Les Forgerons kwanyama.*
-

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE
GÉOGRAPHIE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES BIERMANN

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE HUMAINE A L'UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL

✕ ✕
TOME XLIV
VOLUME II
1936
✕ ✕

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

BELLEVAUX, 25

NEUCHATEL

1936

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ETHNOGRAPHIE DE LA RÉGION DU CUNÈNE, 2 ^{me} Mission scientifique suisse en Angola, par Théodore Delachaux, avec 2 cartes, 88 planches hors texte, dont 64 dessins au trait et 24 planches de photographies	5
I. Populations	7
II. Vêtement et parure	15
III. Armes et engins de guerre, de chasse et de pêche	31
IV. Ustensiles de ménage	42
V. Tabac, chanvre et ustensiles pour leur emploi	49
VI. Jeux et jouets	53
VII. Habitation et mobilier	63
VIII. Transports	75
IX. Écoles et stages d'initiation	78
Légendes des planches	81
LES FORGERONS KWANYAMA, par le R. P. C. Estermann, avec 4 photos dans le texte	109
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE. Rapport de gestion pour l'exercice 1935	117
LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE, par R. Sch.	120
MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE LA VILLE DE NEUCHATEL. Rapport sur l'exercice 1935, par Th. Delachaux, conservateur	122
BIBLIOGRAPHIE (par Ch. Biermann) :	
Andreas Aigner : Geomorphologie. Die Formen der Landoberfläche	125
Ing. P. C. Sanchez : Enseñanzas fundamentales de la Geografia humana.	125
Luiz Schwalbach : Falsa tendencia... Os portos	126
Journal de Thomas Blaikie	126
D ^r George Montandon : L'ethnie française	127
D ^r Jos. Pohl : Typy vesnických sídel v čechách	127
Helmer Smeds : Malaxbygden	127
D ^r Edg. Kant : Bevölkerung und Lebensraum Estlands	128
Alex Donici : Crania Scythica	129
R. Chabod et G. Gervasutti : Alpinismo	129
Roger Lévy : Extrême-Orient et Pacifique	130
Henri Baulig : Amérique septentrionale	130
LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE	133

ETHNOGRAPHIE DE LA RÉGION DU CUNÈNE

2^{ME} MISSION SCIENTIFIQUE SUISSE EN ANGOLA
1932-1933

PAR

THÉODORE DELACHAUX

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE LA VILLE DE NEUCHÂTEL

Introduction.

La deuxième Mission scientifique suisse en Angola a eu lieu d'avril 1932 à novembre 1933. Mise en œuvre et préparée par le Dr A. Monard, conservateur du Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds, elle se composait en plus de M. Ch.-E. Thiébaud, assistant de l'Institut de géologie de l'Université de Neuchâtel, et de moi-même. Mais, tandis que les deux premiers partirent au début de 1932, je ne pus les rejoindre qu'au printemps suivant, en 1933.

Le Dr A. Monard, chef de l'expédition, s'est occupé de zoologie et a bien voulu, ainsi que M. Thiébaud, recueillir pendant la première année des collections ethnographiques pour le Musée de Neuchâtel. Dès mon arrivée à la Mission catholique du Cubango, j'ai pris en main cette partie des recherches, assisté dans une mesure considérable par M. Ch.-E. Thiébaud, qui avait eu le temps de se former pendant sa première année d'Afrique à ce genre de travail.

Lors de la première Mission scientifique suisse en Angola de 1928 à 1929, le Dr A. Monard avait recueilli une collection ethnographique qui a été acquise par le Musée d'ethnographie de Neuchâtel. Il publia d'abord le récit du voyage : *Voyage de la Mission scientifique suisse en Angola 1928-1929* (Bull. Soc. neuch. de Géographie, t. XXXIX, 1930), puis une *Note sur les collections ethnographiques de la Mission scientifique suisse en Angola*. (Ibid.)

Le travail que nous présentons ici contient l'étude de la civilisation matérielle des peuples que nous avons rencontrés au cours de notre voyage à partir de la Mission catholique du Cubango à Capelongo, le long de la rive droite du Cunène à Humbe et Forte-Roçadas, puis à

Omupanda dans le pays des Ovambo et retour vers le Nord par la vallée du Cuvelaï et le pays des Nyemba.

On remarquera cependant qu'il manque dans cette étude plusieurs chapitres importants, les instruments de musique, les masques, la médecine, la sorcellerie, pour ne citer que les plus importants. Nous avons dû les renvoyer à une publication ultérieure.

La littérature qui traite de ces régions est peu abondante, pour une bonne part peu accessible et en grande partie écrite en portugais. Les illustrations sont rares et souvent mauvaises. Nous avons donc pensé faire œuvre utile en nous attachant à décrire et à figurer d'une façon aussi précise que possible un grand nombre d'objets qui sont rares dans les musées et introuvables dans la littérature.

Tous les objets figurés ici font partie des collections que nous avons rapportées et qui sont déposées au Musée d'ethnographie de la Ville de Neuchâtel.

Les numéros (N^o....) indiqués dans l'explication des planches correspondent à la numérotation du catalogue du Musée d'Ethnographie de Neuchâtel. Ils devraient être précédés de l'indication III. C. qui correspond à l'Afrique bantoue ; nous l'avons laissée de côté par raison de simplification. Pour les photographies, la numérotation correspond à celle de nos négatifs. Tous les dessins contenus dans ce travail sont de la main de l'auteur. Les photographies, prises avec l'appareil Rollei-flex 6 × 6, ont été choisies autant que possible en dehors de celles parues dans : *Pays et Peuples d'Angola*.¹

Le beau travail de Wilfrid D. Hambly : *The Ovimbundu of Angola*,² donne un index bibliographique si étendu sur la région qui nous occupe, qu'il me paraît inutile d'en donner un ici. Je signale un ouvrage paru la même année et qui donne les sources historiques pour l'étude de la partie Sud de l'Angola ; il s'agit de celui du D^r H. Vedder : *Das alte Südwestafrika, Südwestafrikas Geschichte bis zum Tode Mahareros 1890* (M. Warneck Verlag 1934).

Puis un travail du R. P. Charles Estermann, supérieur principal des Missions catholiques du Cunène, dont j'ai pu consulter le manuscrit et qui a dès lors paru à Lisbonne.³

Une explication sur la manière d'écrire et de prononcer les noms de lieux et les noms d'objets indigènes est nécessaire. La combinaison « tyi » a la valeur de « tchi » en français, l'« u » doit se prononcer comme « ou », le « e » final a la valeur d'une syllabe, et se prononce comme un « è ». Le « w » a la valeur de « ou » sans prendre l'importance d'une syllabe, par exemple « we » fait « ouè » lié. Dans « Nganguela » le « u » ne sert qu'à faire prononcer le « g » dur. Quant aux noms géographiques pour lesquels l'orthographe portugaise est courante, nous l'avons employée ; mais nous faisons remarquer que l'« e » final se prononce comme notre « i ». L'« o » final a la valeur de « ou » (Cubango). Dans certains

¹ Éditions V. Attinger, Neuchâtel et Paris 1934.

² *Field Museum of Natural History-Anthropological Series*. Vol. XXI, n^o 2.

³ P.-C. ESTERMANN. *Notas etnográficas sobre os povos indigénas do Distrito da Huila. Boletim geral das Colónias 1934 Lisboa.*

mots indigènes il a été employé des lettres marquées d'un signe particulier ; ainsi en *Kwanyama* « n » surmonté d'un point marque la contraction n + k et se prononce à peu près comme l'n dans « angoisse ». Quant à « ñ̄ » surmonté d'un c, il indique la contraction n + c et se prononce en faisant précéder l'n d'un souffle nasal rappelant en très léger le ch allemand.

Pour les détails du voyage de la 2^e Mission scientifique suisse en Angola, je me permets de renvoyer à l'ouvrage : *Pays et Peuples d'Angola, Études, Souvenirs et Photos*, par Th. Delachaux et C.-E. Thiébaud.¹ Sans revenir sur les noms de tous ceux qui nous ont facilité notre tâche, noms qui sont énumérés dans l'introduction du volume précité, je me fais un devoir de rappeler ceux du D^r A. Monard et de M. Ch.-E. Thiébaud, mes deux compagnons de voyage auxquels ma profonde gratitude est acquise.

Je remercie tout spécialement la Commission du Musée d'Ethnographie et les personnes qui ont bien voulu me donner leur appui pour réaliser ce voyage ; enfin j'exprime ma gratitude à la Société neuchâtoise de Géographie pour les sacrifices qu'elle a bien voulu faire pour publier ce travail.

I

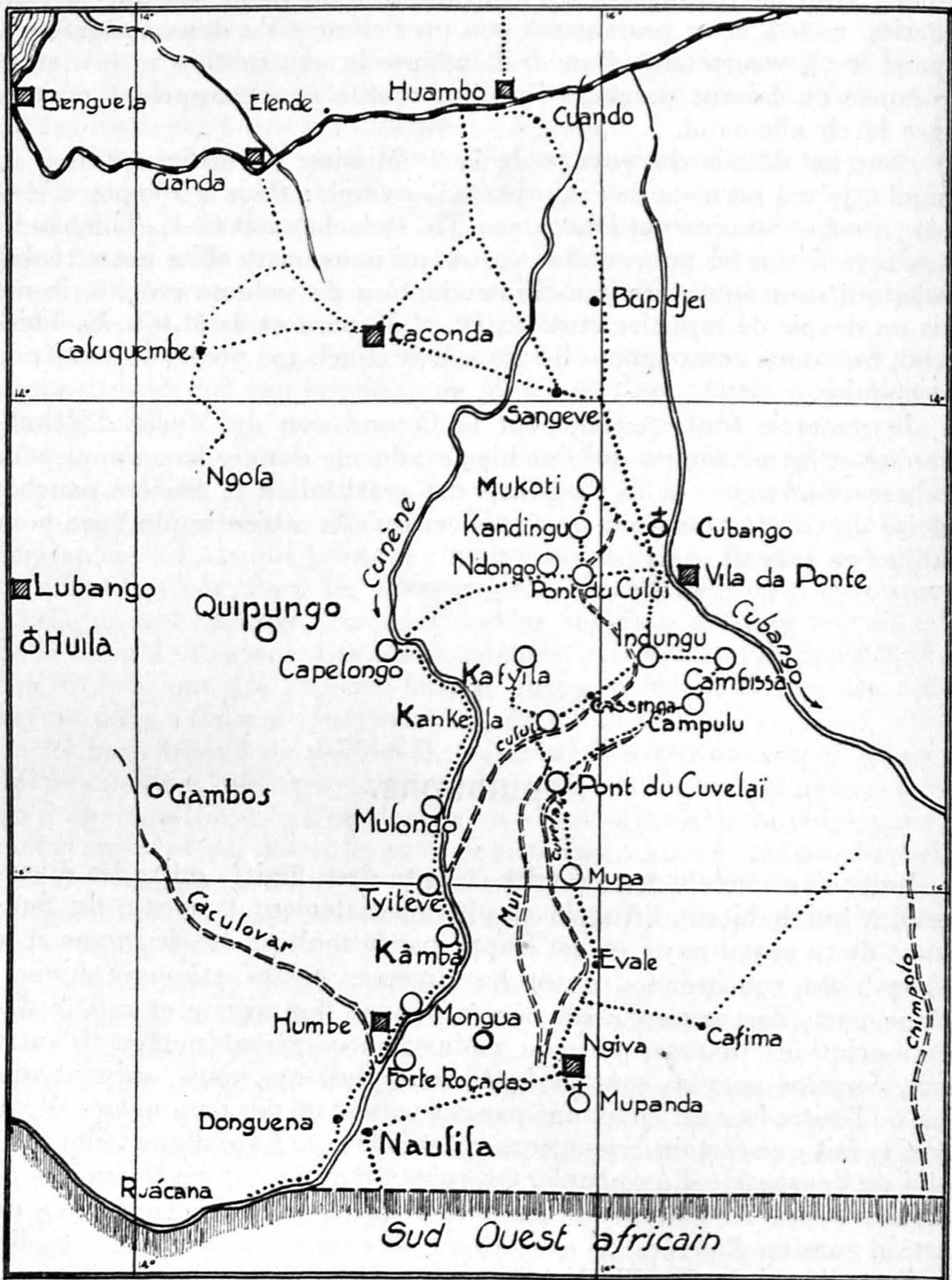
Populations.

Lorsqu'on cherche à se rendre compte des affinités entre les divers peuples qui habitent l'Angola et plus spécialement la partie du Sud-Ouest de ce grand pays, on est frappé par la multiplicité des noms et le manque de concordance entre les diverses cartes ethnographiques. D'une part, l'orthographe est nécessairement fantaisiste et reflète des prononciations diverses plus ou moins heureusement notées. D'autre part, certains peuples sont désignés sous plusieurs noms, suivant que l'un ou l'autre leur ait été donné par des voisins ou par eux-mêmes. Il y a aussi le fait que certains voyageurs ont pris le nom local d'une tribu pour celui de l'ensemble d'un peuple. On constate enfin des déplacements de certains peuples qui font que les limites qui ont été données, il y a un certain nombre d'années, ne concordent plus avec l'observation actuelle.

Dans l'essai de classification que nous allons tenter, nous utiliserons les sources qui nous paraissent être les plus sérieuses et qui sont corroborées par nos propres observations.

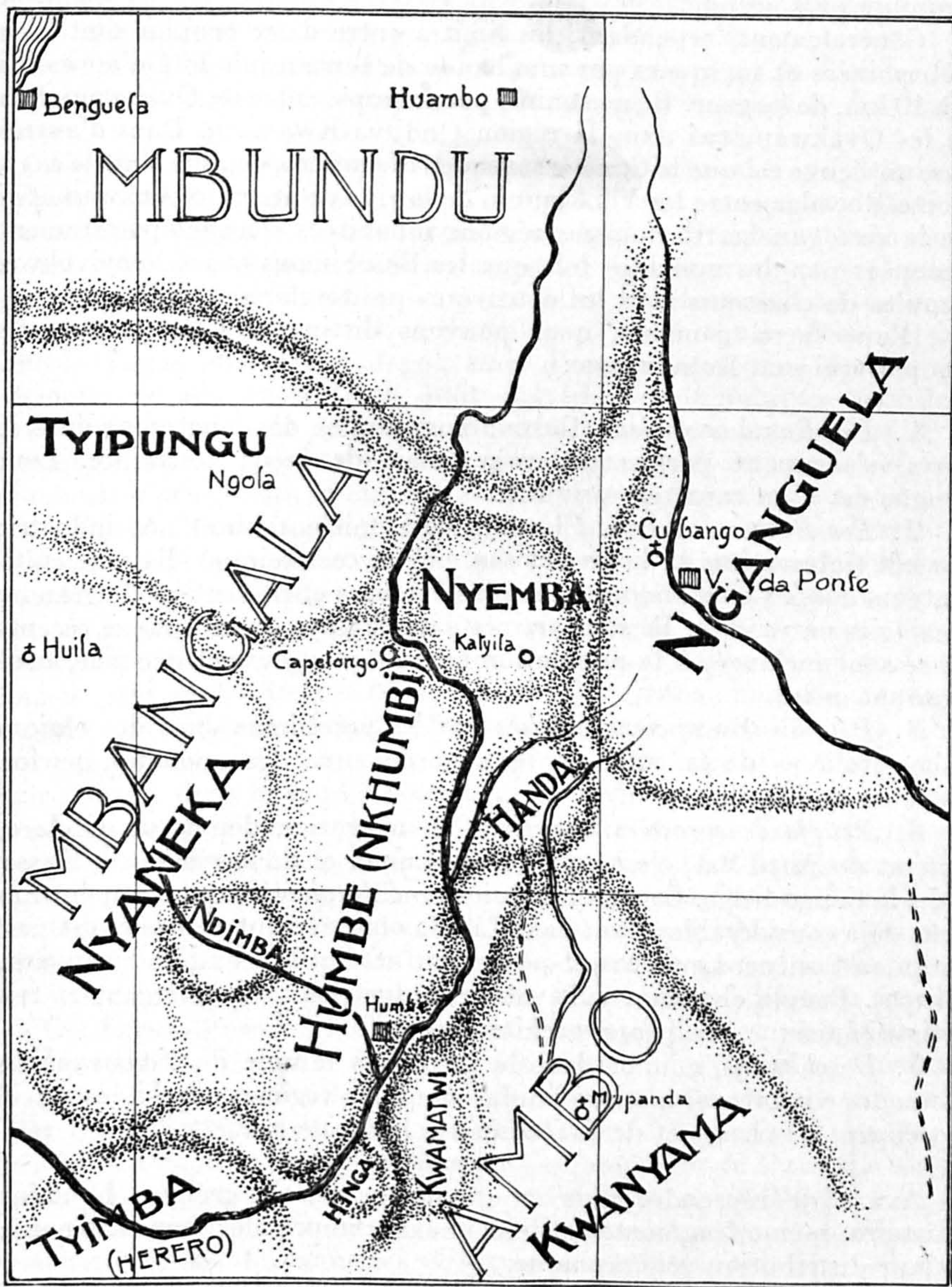
Les limites entre les diverses tribus ou les divers peuples tendent à perdre de leur netteté depuis que les luttes guerrières souvent féroces entre eux ont cessé. On constate que les mariages deviennent plus

¹ Éditions V. Attinger, Neuchâtel et Paris 1934.



ITINÉRAIRE DE LA DEUXIÈME MISSION SCIENTIFIQUE SUISSE EN ANGOLA
DANS LA RÉGION DU CUNÈNE.

(Une carte plus détaillée indiquant les localités indigènes par peuples, se trouve dans :
Th. Delachaux et C.-E. Thiébaud, *Pays et Peuples d'Angola.*)



SITUATION APPROXIMATIVE DES DIVERS PEUPLES DE LA RÉGION DU CUNÈNE
ET LEURS AFFINITÉS ENTRE EUX.

(Les limites indiquées sont tout à fait schématiques.)

fréquents entre eux ; la conséquence en sera une confusion des types toujours plus grande.

Généralement, cependant, les limites entre deux peuples sont bien déterminées et marquées par une bande de terrain inhabité d'au moins 5 à 10 km. de largeur. Il en est ainsi par exemple entre les Ovakwanyama et les Ovakwamatwi dans la région Ondjiva-Kwamatu. Dans d'autres cas, un fleuve tel que le Cunène marque la frontière, comme c'est le cas à Forte-Roçadas entre les Vankhumbi de la rive droite et les Vakwamatwi de la rive gauche. Parfois ces régions inhabitées sont temporairement occupées par des nomades tels que les Boschimans et les Vatyivokwe, peuples de chasseurs tous les deux, quoique totalement différents.

D'une façon générale, nous pouvons distinguer cinq groupes de peuples qui sont les suivants :

1. *Les Bantous anciens.* Cultivateurs établis dès longtemps dans le pays, s'occupant parfois d'élevage, mais de façon restreinte. Leur langue est d'un caractère primitif.

2. *Les Bantous récents.* Éleveurs de bétail possédant une industrie du lait (fabrication du beurre et son emploi cosmétique). Ils sont cultivateurs aussi. Leurs langues sont plus évoluées et présentent de grandes analogies entre elles. Ils sont arrivés dans le pays à une époque récente et se sont mélangés à la population autochtone, souvent décimée, mais non anéantie.

3. *Peuples très anciens* chassés par les précédents dans des régions inhospitalières de la côte, où ils sont devenus des nomades, parfois éleveurs de bétail.

4. *Peuple de caractère hamitique* en migration depuis un siècle et venant du Nord-Est, c'est-à-dire de la Lunda et de la région du Kassaï dans le Congo belge. Ce sont les Quioco ou *Vatyivokwe* qui occupent une zone déjà considérable allant de la Lunda obliquement vers le Sud-Ouest jusqu'au Cunène. Leurs avant-postes ont atteint la frontière kwanyama (Mupa). Peuple chasseur, cultivateur, industriel, commerçant et très artiste (musique, sculpture, architecture).

5. *Boschimans*, connus dans le pays sous le nom de *Vankwankala*. Nomades vivant par petites hordes dans les régions inhabitées où ils s'occupent de chasse et de la récolte des fruits de la forêt.

Avant de reprendre plus en détail ces divers groupes humains, l'histoire, même fragmentaire, fera mieux comprendre leur état actuel et leur distribution géographique.

Les sources historiques remontant à plusieurs siècles sont nécessairement fragmentaires ; mais elles suffisent cependant pour se faire une idée de certaines migrations de grande envergure qui ont eu lieu dès le début du XVI^e siècle et dont nous retrouvons les effets dans la distribution actuelle de certains peuples.

Dès le début du XVI^e siècle, une invasion guerrière pénètre dans l'ancien royaume de la Lunda pour y créer l'empire du *Muata Jamswo* qui devint pendant quelque temps l'un des plus importants d'Afrique. Ces

envahisseurs qui s'appelaient les *Baluba*, seraient venus du Sud et auraient eu une parenté avec les *Betchuana* situés à l'Ouest du Transvaal. Ils seraient remontés par l'Est du Kalahari, auraient rejoint le Zambèze qu'ils auraient suivi pour arriver enfin dans la Lunda. Ces Baluba sont encore maintenant un des peuples importants du Congo belge.

Une invasion, guerrière aussi, et parallèle à la première, s'est faite à la même époque ou un peu après : c'est celle dirigée par un grand guerrier du nom de *Jagga*, nom qui s'est transmis dès lors à toutes ses armées et se retrouve de nos jours encore dans celui des *Bajacca* sur le Cuango. A en juger d'après les armes et surtout les boucliers de cuir de bœuf dont ces armées étaient munies, il semble qu'ils étaient de même origine que la vague précédente. *Jagga* était d'une cruauté sans exemple et chacune de ses expéditions était précédée de nombreux sacrifices humains. De sa hache de guerre, il abattait lui-même les victimes. Il se faisait peindre le corps en rouge et blanc, son nez et ses oreilles étaient traversés d'ornements de cuivre ; son corps orné de chaînes de perles en œuf d'autruche était chaque jour frotté avec de la graisse humaine. Vingt à trente femmes, auxquelles on avait cassé les incisives supérieures et inférieures à ras des gencives, formaient son harem. Les nouveau-nés étaient immédiatement enterrés vivants. L'armée se recrutait au fur et à mesure dans les pays nouvellement conquis dont on s'adjoignait les jeunes gens et les jeunes filles valides. Le jeune homme devenait « gonso », c'est-à-dire soldat, lorsqu'il avait rapporté la tête d'un ennemi. Les hommes morts étaient enterrés dans la position assise et on leur mettait dans la tombe deux femmes vivantes auxquelles on avait préalablement brisé les membres. La chair des victimes sacrifiées, hommes, bœufs et chiens, était dévorée. Parmi les 16.000 personnes d'un camp ne se trouvaient que 12 vrais « Jaggas » ou capitaines. Tandis que les populations donnaient ce nom à l'ensemble des armées, eux-mêmes se désignaient sous le nom de « Imbangolos », terme que nous retrouvons avec très peu de modifications dans les *Imbangala* ou *Bangala* actuels.

Ces hordes guerrières dirigées par un grand chef et ses capitaines, tenues sous une discipline de fer par des lois terribles (*Quisiles*), suivirent le même chemin que les Baluba. Ces derniers s'étant fixés dans la Lunda, elles durent prendre le chemin vers l'Ouest, massacrèrent les populations de *Benguela velha*, au Nord de l'embouchure du Cuvo. Le vin de palme venant à manquer, elles partirent du côté de *Ndala Cachilo*, où elles se fixèrent pour quatre mois ; puis, comme toujours lorsque les ressources venaient à manquer, ce fut un nouveau départ, cette fois pour *Calango* (*Cariango* sur la *Longa*). Leur itinéraire les conduisit jusqu'au *Cuanza* en face de *Pungo Andondo* et enfin, le long du *Cuanza*, jusqu'à *Quissama* où ils attaquèrent le grand *soba* *Cafuche*, qui s'était couvert de gloire en battant les Portugais en 1594. Mais la route du côté du Nord leur fut barrée probablement par des armées portugaises et les *Jagga* durent chercher du côté opposé. Ils se dirigèrent alors vers le Sud. Les uns, abandonnant la partie, se fixèrent dans les régions au Sud du Congo dont beaucoup étaient au reste originaires. Ceux qui continuèrent

se maintinrent le long de la limite du plateau dominant la côte à l'Ouest, y trouvant du terrain favorable à la pâture des troupeaux. Les populations rencontrées furent en partie asservies, pour une bonne part aussi forcées à se retirer dans les terres inhospitalières de la côte. C'est ainsi que l'on s'explique que le pays des Bangala, favorable à l'élevage des troupeaux et où s'établit une horde des Jagga, s'appelait anciennement le *Petit Ganguela*. Le peuple des Ovimbundu semble être le résultat d'une invasion des *Jagga* venant du Nord au milieu de *Nganguela*. Plus au Sud encore, le long de la rive droite du Cunène, plusieurs hordes jagga se sont fixées et ont donné naissance au peuple humbe (*Vankhumbi*) dont le royaume de *Humbe-Onene* tenait toute la région du plateau entre la côte et le Cunène et dont l'autorité n'a été brisée que vers la fin du XIX^e siècle. Au XVII^e siècle enfin, une partie de cette migration passa même la frontière actuelle du Sud de l'Angola et envahit une partie du Sud-Ouest africain pour former le peuple des *Herero*, qui s'est heurté aux Hottentots établis dans cette région. Il semble que les *Ovambo*, situés entre le Cunène et le Cubango, à cheval sur la frontière, sont également sortis d'un mélange de hordes jagga et d'une population autochtone, probablement des *Nganguela* ou *Mbuela*; mais ils ont acquis dès lors une assez forte homogénéité. Leur langue a eu le temps de prendre un caractère bien déterminé que Tönjes a fixé dans sa grammaire et son dictionnaire de la langue ovambo (vol. 24 et 25 des *Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin* 1910 et 1911) dans lesquels il a plus spécialement tenu compte de l'*osikwanyama*. Du côté portugais les Ambos sont représentés par les tribus suivantes : *Kwanyama* (*Ovakwanyama*), *Evale* (*Ovavale*), *Kafima* (*Ovakafima*), *Kwamatu* (*Ovakwamatwi* ou *Ovambadya*), *Dombondola* (*Ovandombondola*).

Les *Ovambo* actuels désignent sous le nom de *Bangala* leurs voisins plus ou moins immédiats qui portent en arrière à leur ceinture une large peau de bête (sans que ce nom rappelle du reste ce vêtement). Andrew Battell,¹ un marin anglais qui fut prisonnier des *Jaggas* pendant 21 mois, affirme que leur vrai nom était « *Imbangolos* ». Les explorateurs Capelo et Ivens précisent qu'une horde de *Jagga* s'est fixée sur la rive droite du Cunène et y a fondé le royaume de *Humbe-Onene* qui existait encore à la fin du XIX^e siècle. En rapprochant ces faits, il devient possible d'assimiler tout le groupe de tribus qui présentent de grandes affinités entre elles à ce peuple envahisseur des *Bangala* qui comprend dès lors sur la rive gauche du Cunène les *Hinga* et les *Handa*, sur la rive droite les *Dongoëna*, *Humbe* (avec les sous-tribus *Mulondo*, etc.), *Nyaneka* (*Ugambwe*, *Mwila*), *Quipungu* (*Tyipungu*) et probablement les *Nyemba*. D'après une communication récente du R. P. Estermann, qui a eu l'occasion de séjourner parmi les *Tyipungu*, ces deux derniers peuples auraient beaucoup de ressemblance entre eux et c'est bien l'impression que nous en avons emportée nous-mêmes. Dans cette mosaïque compliquée formée par ces divers peuples s'en trouve encore un dont les affi-

¹ BATTELL ANDREW. *The strange adventures of Andrew Battell of Leigh in Angola and the adjoining regions (ca 1590-1600)*. London 1901.

nités ne sont pas établies, c'est celui des Ovandimba de la région de Gambos (sur la rive droite du Cunène).

Une migration dont le début remonte à un peu plus d'un demi-siècle est celle des Quioco ou Vatyivokwe. Dans les années 1885 et 1886, ils ont conquis et détruit le royaume de la Lunda. Dès lors ce peuple intelligent et industrieux est devenu le plus important de la Lunda et, doué d'une force d'expansion considérable, il continue à s'étendre de tous côtés. Schachtzabel¹ en a noté et étudié un grand nombre d'établissements, Hambly également et nous en avons vu jusqu'à Mupa dans le Sud. Pendant notre dernier séjour à la Mission catholique du Cubango en pays nganguela, nous avons assisté aux préparatifs de départ d'un établissement de Tyivokwe. Il y avait trois ou quatre ans qu'ils étaient venus s'établir dans le pays et à ce moment les Nganguela leur avaient demandé le dépôt d'une caution représentée en marchandises telles que des étoffes et d'autres objets. Au moment de leur départ, ils étaient, paraît-il, en tractations pour rentrer en possession de leur fortune. Ces établissements dans des territoires appartenant à d'autres peuples ne se font donc pas arbitrairement. Ces Tyivokwe s'installent du reste loin des autres habitations, au milieu de la forêt et souvent assez loin d'un point d'eau. Ils ont peu de relations avec les autres peuples sauf au point de vue commercial. Nous avons cependant constaté deux cas de femmes Nganguela qui sont devenues les épouses de Tyivokwe. L'un était celui de la première femme du soba de Kapunda, ancienne épouse d'un Nganguela brutal qui fut ensuite empoisonné par le nouveau mari. Cette femme avait l'air très heureuse et portait les marques définitives de sa nouvelle nationalité sous forme d'un beau *ngandu* (crocodile) tatoué sur son ventre et la taille en pointe de ses incisives. Sa coiffure était restée nganguela. Le second cas était celui d'une femme Nganguela recueillie par nos noirs à Forte-Roçadas et rapatriée par leurs soins. Elle avait dans ses tribulations diverses été la femme d'un Tyivokwe ; mais cette union malheureuse avait fini par la fuite.

Il nous reste à dire quelques mots des Boschimans que nous avons eu l'occasion de rencontrer. Je ne puis mieux faire que de traduire ici ce qu'en dit le R. P. C. Estermann dans *Notas etnográficas sobre os povos indígenas do Distrito da Huila*, dont il a eu l'obligeance de me communiquer le manuscrit.²

« Les peuples de race khoisan se divisent en deux sous-races, les Hottentots et les Boschimans. Il n'existe pas de représentants purs des premiers en Angola. Cependant, on rencontre aux environs du poste civil de Naulila (Bas-Cunène) un groupe de familles qui parlent un dialecte nama (hottentot). Elles se nomment elles-mêmes Hei//om (// est le signe représentant un clic latéral), tandis que les Bantous environnants les appellent Ovakede. Suivant certains ethnographes, elles seraient le résultat d'un croisement entre une tribu bushman et des Hottentots. Vivant au milieu des Bantous, elles prennent de plus en plus le genre de

¹ SCHACHTZABEL. *Im Hochland von Angola*. Dresden 1923.

² Voir note 3, p. 6.

vie de ceux-ci et se sont mises à l'agriculture. Il existe quelques familles christianisées de ce type près des missions catholiques de Mupa et d'Omupanda. Elles ont adopté la langue et la manière de vivre des Bantous, qui les appellent Ovawkankala, terme général pour désigner la race khoisan. Les mariages entre les deux races sont encore aujourd'hui très rares.

« Un plus grand nombre de Boschimans ou Saw, appelés Ova-ngongolo par les Bantous, habitent les grandes plaines où abondent les animaux sauvages et les fruits des forêts qui forment leur subsistance, dans la région du Bas-Cunène, aux déserts du Chimporo vides de Bantous, ainsi que plus au Nord le long des rives du fleuve Cuvelaï. Un autre groupe occupe une région entre Evale et Cafu sur les bords du Cunène. Tous ces groupes appartiennent à la tribu Kaukau ou ! Kung (! clic guttural). Moins bien connus sont les groupes qui vivent sur la rive droite du Cunène. On sait qu'il en existe plusieurs dans la région entre Gambos et Mulondo. Plus à l'Ouest et au Nord, il en existe près de Quihita ainsi qu'entre Hoque et Quipungo. Nous n'avons pas actuellement la certitude qu'ils appartiennent également à la tribu ! Kung ; mais la comparaison d'un petit vocabulaire recueilli par moi à Handa (région de Mupa) avec un autre recueilli par le R. P. Bonnefoux près de Hoque semble établir suffisamment cette identité. »

Notre collaborateur C.-E. Thiébaud leur a consacré dans *Pays et Peuples d'Angola* un chapitre. Les meilleurs documents que nous puissions en donner sont des photographies de types que nous avons rencontrés, Hei//om christianisés rencontrés à Omupanda et à Mupa, plus grands de taille et de couleur foncée, ! Kung plus petits et de teint clair rencontrés au pont du Cuvelaï, chez le soba Eiambo (Pl. LXXIX et Pl. LXXXVII). Notons encore l'aversion qu'ont les Bantous pour ces hommes d'une autre race et qu'ils considèrent comme très inférieure à la leur. Nous avons entendu à maintes reprises dire par des noirs que les Kwankala sont des bêtes à forme humaine ! Ils ne les laissent du reste pas pénétrer dans leurs habitations à moins qu'ils n'en aient fait leurs esclaves.

En résumé, la carte des peuples du Sud-Ouest de l'Angola présente une bigarrure compliquée et dont la structure est loin d'être complètement élucidée. La répartition des langues ne correspond pas partout aux affinités de la culture matérielle et à celles du type physique. La variété du type physique dans un même peuple, surtout pour ce qui est des Bantous d'invasion récente, est une preuve qu'il s'agit de mélanges complexes difficiles à débrouiller.

Si nous jetons un coup d'œil sur la Carte de Marquardsen-Stahl¹ (1928), nous remarquons que le bloc des Ovambangala qui occupe presque toute la boucle du Cunène (rive droite) est coupé un peu en dessous du 14°, réunissant les Kalukembi et les Nyemba aux Ovimbundu du centre. D'autre part ces auteurs rattachent ce bloc des Ovambangala à leurs voisins du Sud et de l'Est dont ils font un bloc Herero-Ovambo.

¹ MARQUARSDEN-STRAHL. *Angola*. Berlin 1928.

C'est là une simplification qui nous semble excessive et qui ne repose que sur le fait que tous ces peuples sont éleveurs de bétail. En réalité le bloc Ovambangala comprenant sur la rive droite du Cunène les Humbe, les Tyipungu, les Kalukembi, les Nyaneka (Ugambwe et Mwila), et sur la rive gauche les Nyemba et les Handa, représente un groupe bien différencié des Ovambo. Sur les limites, ces peuples sont naturellement influencés par des voisins et c'est le cas pour ceux qui sont le plus au Nord et touchent aux Ovimbundu dont ils sont fortement influencés.

Une pénétration de Herero venant du Sud et passant sur la rive droite du Cunène est représentée par les Ovatyimba. Il y a encore une enclave près de Gambos sur le haut Caculovar formée par les Ovandimba dont les affinités ne sont pas établies. Nous n'en avons rencontré qu'un couple dont le type m'a fortement rappelé celui des Herero. A l'Est, depuis la rive gauche du Cunène et au Nord des Ovambo se situe le grand bloc Nganguela-Ambuela, à cheval sur le Cubango. Au Nord se trouve le peuple des Ovimbundu. Quant à la bande formée à l'Ouest par le versant de la chaîne côtière jusqu'à la mer, elle est peuplée par des tribus nomades qui mériteraient d'être étudiées. Elles sont en dehors de notre sujet. Une invasion pacifique récente est celle du peuple tyivokwe qui descend par petits groupes de la Lunda obliquement vers le Sud-Ouest. Elle a atteint actuellement la frontière des Ovambo qui semblent ne pas vouloir les laisser pénétrer chez eux.

Reste le groupe Hottentot-Boschiman. La carte de Marquardsen-Stahl n'en indique aucun dans la région que nous avons parcourue. Cependant, il en existe des hordes le long du Cuvelaï près de Mupa, d'Omupanda, ainsi qu'au Chimporo ; puis sur les bords du Cunène entre Evale et Cafu. Un groupe se trouve sur la rive droite du Cunène dans la région de Quipungo. Tous ceux-ci sont des ! Kung. Il y a quelques familles de Hottentot-Boschimans Ovakede (Hei//om) christianisés près des Missions d'Omupanda et de Mupa ainsi qu'au poste civil de Naulila.

II

Vêtement et parure.

Il est préférable de traiter ce chapitre très vaste en prenant les peuples les uns après les autres et en les examinant selon un plan identique, plutôt que de traiter chaque objet d'une façon comparative. On aura ainsi une vue plus nette de chaque peuple au point de vue de son extérieur. Nous procéderons selon le plan suivant :

1. Mutilations (tatouages, scarifications, excision et limage des dents, épilation).
2. Vêtement proprement dit : pagne, ceintures, devantes, etc., chaussure, chapeau.

3. Cosmétique (enduits gras pour le corps).
4. Coiffure (cheveux et fibres végétales, épingles de bois, étoffes, perles diverses, piquants de porc-épic, boutons, coquillages, etc.).
5. Peignes, épingles et perles.
6. Parure mobile : pendants d'oreilles, colliers, bracelets, bagues, anneaux de jambes, plumes, plumets, etc.

Les **Nganguela** que nous n'avons pu étudier qu'aux environs de Vila da Ponte et plus particulièrement à la Mission catholique du Cubango présentent un aspect extérieur plus simple que les autres peuples.

Les dents montrent un limage en \wedge des deux incisives médianes supérieures. Les tatouages scarifiés (Pl. I-VII et LXVI) que nous n'avons remarqués que chez les femmes, sont très en honneur et chez aucun des autres peuples étudiés nous n'en avons rencontré de si étendus. Le motif principal paraît être le serpent (*kanokanoka*) dont les zigzags s'étendent le long des bras, sur le dos ou en travers des reins. Sur la face antérieure du corps, il y a généralement une ligne verticale partant du creux de l'estomac et montant en s'élargissant ou en se terminant en rosace au haut du sternum. Depuis la commissure des seins partent deux lignes obliques symétriques qui vont s'épanouir en rosaces. Au lieu de la ligne verticale médiane, ces deux lignes obliques peuvent se croiser et former sautoir en se prolongeant jusqu'à la ceinture. Par-dessus l'épaule, le dessin peut se prolonger et former sautoir dans le dos, ou encore y tracer plusieurs zigzags en W au travers des omoplates. Plusieurs de ces dessins font partie d'un répertoire classique et portent un nom ;¹ mais il est toujours difficile de questionner et surtout d'être sûr d'avoir été compris, de sorte que les noms que l'on enregistre sont sujets à caution. Dans la série de dessins que nous avons relevés, nous indiquons les noms dont nous sommes sûrs. Une figure assez massive partant du nombril, formée d'une barre s'élargissant fortement en haut, croisée par deux barres semblables mais plus courtes, m'a été désignée comme *ngeve*, c'est-à-dire hippopotame (Pl. II, Fig. 4). Une double ligne sans zigzags et se terminant dans le haut sur le deltoïde par un triangle portait le nom de *intyiato* (serpent opistoglyphe), tandis qu'une double ligne traversée par trois barres se trouvant sur l'autre bras était désigné par *kanokanoka*. Cependant, ce dernier mot désigne plus spécialement les gros dessins en zigzags qui occupent la face externe des bras depuis l'épaule jusqu'au poignet (Pl. LXVI, Fig. 2). Les taches rondes et brillantes sur l'avant-bras sont

¹ Tatouages ; désignations en langue nganguela :

Zimbumba = cicatrices.

Vanutwa zimbumba = on l'a tatoué.

Zimbumba za kanokanoka = t. en forme de serpent (sur le bras).

Z. za kutandavala = t. en longueur, le long du bras étendu.

Z. za miva = t. à la ceinture.

Z. za mapito = t. en losanges, sur le dos.

Z. za ha limpiti = t. au nombril.

Z. za mwintsi = t. en bas.

Z. za vitšitsi = t. aux épaules.

Z. za kasalo = t. aux reins (*vatyivokwe*).

(Renseignements du R. P. Bourqui.)

nommées *muizi*. Ce sont probablement des cicatrices de pointes de feu. Une femme présentait un tatouage spécial formé par une bande au travers des reins et composée d'un réseau de traits croisés. La réponse à ma question a été : « C'est pour donner la force au mari. » Autrement dit, il s'agit d'un tatouage à but érotique. Ces tatouages sont du reste parfois compliqués par d'autres cicatrices résultant d'une multitude d'entailles d'ordre médical (Pl. IV, Fig. 1).

Les tatouages sur le visage sont plus rares, mais nous en avons cependant relevé quelques-uns. Au milieu du front une sorte de trèfle dont la tige part de la racine du nez ; sur la joue deux cercles concentriques dont l'extérieur est relié à l'aile du nez par une barre horizontale double (Pl. IV, Fig. 3 et Pl. LXVI, Fig. 4).

Chez les Nganguela les pagnes d'écorce de couleur grise sont encore très employés. Dans les moments de prospérité, ils font place aux étoffes d'importation, mais dès que les années maigres ont fait leur apparition, l'étoffe grise naturelle faite d'une écorce battue reprend ses droits. Est-ce l'effet de la proximité de la Mission ou une retenue naturelle chez ce peuple ? Les femmes s'enveloppent de leurs étoffes ou du grand pagne d'écorce jusque sous les aisselles. Nous avons eu quelque peine à vaincre leur pudeur pour qu'elles permettent de relever leurs tatouages ; mais nos intentions pures reconnues, je dois dire qu'elles se sentaient fort à l'aise avec le torse nu.

La coiffure classique des femmes Nganguela qui est aussi celle des Mbuela est faite de deux bourrelets tressés formant deux crêtes plus ou moins marquées qui, partant depuis derrière, viennent se terminer par deux cornes surplombant le front. Les crêtes sont accusées par un rang de perles blanches ou une torsade, tandis qu'un tour de tête, sorte de bandeau large en perles noires, blanches et rouges est attaché dans la nuque. Schachtzabel (*Im Hochland von Angola*, 1923) en figure de fort belles. Celles que nous avons eu l'occasion de voir au Cubango étaient beaucoup plus simples, quoique fort seyantes. Les cheveux étaient tressés en cordons parallèles des deux côtés de la tête et allaient se rejoindre dans la nuque où ils finissaient par une petite queue. Parfois un ou deux rangs de perles blanches coupées à intervalles réguliers de quelques perles noires bordaient le bas de la coiffure ou un groupe de quelques boutons blancs mettaient une note vive dans ce casque noir moulant le crâne.

La parure se composait généralement d'un ou de deux colliers de perles blanches et noires avec parfois quelques perles rouges. Les pendants d'oreilles étaient également en perles de verre ou remplacés par une tige de roseau passée dans le trou.

L'épingle de bois est caractéristique du fait qu'elle est recourbée en crochet. Sur sa face externe, elle est soigneusement gravée et porte des dessins géométriques.

Quelques peignes d'hommes à large palette pleine ou ajourée n'indiquent que des sculpteurs médiocres.

Humbe (Vankhumbi). Le peuple humbe présente quelques variantes dans son costume selon les tribus qui s'échelonnent le long du Cunène

sur un espace d'une centaine de kilomètres, variantes qui n'affectent que certaines parties du costume telles que le pagne et la coiffure masculine.

Les dents présentent un limage en \wedge des deux incisives médianes supérieures.

Signalons un tatouage fréquent chez les Humbe, ce sont des taches rondes brillantes qui ornent la face latérale des bras en plus ou moins grand nombre sur toute leur longueur. Ces marques (*otyikitilwa*) sont faites avec une tige de maïs incandescente.

Nous avons remarqué des tatouages scarifiés (Pl. V et Pl. LXVIII, Fig. 2) chez presque toutes les femmes. Il s'agit toujours d'un dessin encadrant le nombril et présentant la forme d'un cercle, simple ou double, d'où partent quelques rayons extérieurs. Ce cercle est surmonté d'une sorte d'anse. Dans un cas, chez une jeune fille de Mulondo, nous avons remarqué à côté de la figure centrale un motif autre formé de deux triangles se touchant par la pointe (Pl. V, Fig. 1). Dans un autre cas, le cercle était surmonté d'une croix portant un triangle, la pointe dirigée en haut (motif qu'on trouve surmontant un carré chez les femmes Tyipungu). Le fait que nous nous trouvons à un carrefour de peuples explique qu'on trouve à l'occasion d'autres figures. Ainsi une jeune fille ornée d'une coiffure humbe, possédait le tatouage à carré surmonté du motif à triangle (Pl. V, Fig. 3).

Seul un jeune homme Humbe de Kâmba présentait au-dessus du nombril une croix perchée sur un triangle et surmontée d'un autre triangle la pointe en l'air.

Dans le vêtement, peu de chose distingue les hommes des divers peuples. Tous portent un pagne généralement d'étoffe, parfois de peau. Un Humbe suspend à sa ceinture de cuir un pagne de cotonnade. La ceinture, longue et étroite, peut se terminer par un bout garni de perles de laiton. Au cou, il porte un simple collier de perles de coquille d'œuf d'autruche qui se termine en avant par deux bouts munis de perles de verre rondes et de couleur discrète, jaune ou bleue (Pl. LXIX, Fig. 2 et 3). A Kâmba et à Humbe les hommes remplacent la partie postérieure de ce costume par une peau de chèvre arrangée de façon toute spéciale et dont les poils sont rasés dans le milieu de manière à ne laisser qu'une bande intacte tout autour. Le cou de la bête est retroussé à l'extérieur et les pans formés par les jambes de devant s'engagent sous la ceinture pour retomber également en dehors. Il en résulte une ouverture en demi-lune qui laisse voir le haut des fesses. Cette peau de chèvre est distendue sur le pourtour de façon à former de gros godets réguliers (Pl. XVI, Fig. 1 et 2). Notons ici que ce pagne est aussi en usage chez les Herero. Les sobas de village remplacent la peau de chèvre par celle d'un serval qui est le symbole de la paternité soucieuse de ses enfants.

Quelques hommes portent un bonnet fait d'un tissu crocheté en cordelettes de fibres végétales. Le soba de Kâmba en portait un garni d'une belle coquille de conus blanc, signe de sa royauté. La coiffure de l'homme est généralement simple. Celui-ci porte les cheveux coupés régulièrement et assez courts ; mais il est des exceptions et nous avons rencontré chez les Humbe de fort belles coiffures masculines. A Mulondo,

un berger présentait une bande formée de deux petits bourrelets d'une oreille à l'autre passant sur le sommet de la tête. Des bourrelets tressés et parallèles entre eux allaient du front et de la nuque jusqu'à cette bande dans le sens sagittal, en augmentant vers le milieu de la tête et en se terminant par un petit crochet (Pl. VIII, Fig. 6). Un jeune berger de Kâmba était coiffé de bandes allant en zigzags d'un côté de la tête à l'autre.

Nous avons rencontré deux hommes humbe portant une chevelure énorme soigneusement enveloppée dans une étoffe bleu foncé. L'un était dans la région de Tyiteve, l'autre à Dongoëna, dans le Sud (Pl. LXXI, Fig. 3).

Nous n'avons vu qu'un petit nombre de peignes décorés et ceux de la collection sont simples mais fort bien travaillés (Pl. XIII, Fig. 8).

Le costume de la femme est composé d'une ceinture supportant un devant en étoffe assez étroit, une pièce plus large couvre la partie postérieure, laissant apparentes les cuisses. Le pagne de derrière est parfois en peau, surtout dans la région Sud à partir de Kâmba (Pl. LXXI, Fig. 1). Il est alors travaillé de façon à produire des godets sur toute la partie libre. A Kâmba et Humbe les femmes portent en outre autour des reins une écharpe d'étoffe souple nouée par un gros nœud dont les bouts retombent sur le côté gauche. Cette pièce de la toilette garde parfois et malgré la patine, une couleur plus vive que le reste et fait riche (Pl. LXXI, Fig. 1).

Un peu au-dessus de la ceinture du pagne, passant sur le nombril, s'en trouve une seconde, celle-ci en herbes tressées formant une bande large dont les bouts arrondis sont liés sur le ventre par une lanière de cuir ou un cordon (Pl. IX, Fig. 10 et 11). Parfois, elle est remplacée par un écheveau de cordelettes noué de la même manière que la précédente.

Le cou est entouré d'un collier composé d'une cordelette à laquelle pend une frange de ces mêmes cordettes de fibres végétales (Pl. IX, Fig. 9). D'autres colliers peuvent se superposer à celui-ci, ainsi le collier en cuir portant la coquille de conus (*mpande*) (Pl. X, Fig. 1-4, Pl. LXVIII, Fig. 1 et 2, Pl. LXIX, Fig. 4), ou un collier en lanières de peau tressées ou torsadées (Pl. X, Fig. 6 et 7) orné d'appendices de la même matière. Tous ces objets sont abondamment imprégnés de beurre dont la femme se met chaque jour si possible un morceau sur les cheveux où il fond rapidement et coule de là sur tout le corps.

La coiffure de la femme humbe est un des monuments capillaires les plus beaux qui soient et dont la construction semble ne souffrir que peu de variations, ce qui n'exclut au reste pas quelques fantaisies de détail (Pl. VIII, Fig. 1-5). Dans les grandes lignes, elle se compose d'un gros bourrelet (*epando*) occupant une large bande sagittale du front à la nuque. Le front est encadré par une bande de trois tresses se terminant devant l'oreille par une volute (*lutato*). Dans la nuque se trouve une plaque de chaque côté de laquelle part une bande rigide (*viconya*) se dirigeant en avant et qui est suspendue à deux petites tresses qui prennent naissance sur la tempe. Des perles de verre de couleurs diverses enrichissent cet ensemble. Une bande large court sur le sommet du

bourrelet médian (*mamania*), elle est d'une couleur uniforme coupée dans le milieu de sa longueur par un motif de couleurs différentes (si cette bande n'est qu'en herbe tressée, elle se nomme *onombale*). La plaque dans la nuque reçoit également des perles ainsi que deux petits panneaux sur les cornes latérales. A titre d'exemple, voici la distribution des couleurs sur une de ces coiffures : bande sagittale jaune pâle, en son milieu un panneau bleu clair bordé en avant et en arrière par un rang jaune, un rouge, quatre de vert pâle, un de bleu foncé. De chaque côté dans la nuque une plaque rouge arrêtée en avant et en arrière par un rang bleu foncé, sur les cornes, aux deux bouts de celles-ci, un rectangle rouge coupé de deux rangs jaunes en son centre (Pl. VIII, Fig. 3). Dans un seul cas, nous avons constaté pour l'ornementation de cette bande l'emploi de bouts de piquants de porc-épic.

Nous avons suivi les étapes de la confection d'une telle coiffure dans laquelle entrent pour une grande part des cordelettes postiches. La première opération consiste à faire le bourrelet médian (*epando*) dans l'intérieur duquel on incorpore de la mouture d'un bois aromatique (*tyilimba*). Vient ensuite la plaque dans la nuque, puis les cornes latérales (*viconya*), ces trois dernières pièces nécessitant un travail de couture très solide pour lequel la patiente est couchée à plat-ventre, la tête appuyée sur les cuisses de la coiffeuse, elle-même assise, les jambes allongées sur le sol (Pl. LXVIII-LXXI).

Dans son ensemble, cette coiffure ne varie pour ainsi dire pas, ni avec l'âge, ni avec la contrée. Seule la longueur des cornes latérales peut subir des changements, et son ornementation de perles.

S'il est des exceptions, ce sont généralement des coiffures inachevées ou en démolition. Cependant chez de toutes jeunes filles, le bourrelet médian seul existe et l'ornementation peut comporter d'autres objets tels que des caoris et des pendeloques diverses en perles et en cordelettes.

Un monument semblable est fait pour plusieurs mois ; mais la croissance des cheveux le rendant flasque au bout de quelque temps, oblige à une complète reconstruction de temps à autre. Les fillettes ne portent pas les cornes latérales, par contre, dans le Nord du moins, elles ornent leur front de chaînettes de perles blanches qui retombent sur le visage jusqu'au milieu du nez. C'est peut-être dans la région de Capelongo un usage imité des Tyipungu. Par contre, les femmes ne les portent plus. Dans le Sud, au contraire, presque toutes les femmes humbe portent une pendeloque du même type au sommet du front, mais ramènent le bout libre sur la tempe gauche de façon à former une guirlande d'un charmant effet.

Les bracelets sont de divers types. A Capelongo, nous en avons constaté quelques-uns en crins d'éléphant (Pl. XI, Fig. 6). Les plus fréquents sont en lames de laiton dont les deux bouts sont redoublés. Les plus appréciés semblent être des bracelets triples, laiton-cuivre-laiton ou cuivre-laiton-cuivre, dont les bouts correspondants sont rivés sur une plaque et retournés à l'extérieur où ils sont découpés en dents de loup. Tous ces bracelets portent une ornementation géométrique gravée (Pl. XV, Fig. 4). Il existe également des bracelets en fer, en cuir et

en herbes tressées, ces derniers surtout pour les jeunes filles (Pl. XV. Fig. 6 et 7).

Les **Nyemba** liment les deux incisives médianes supérieures en \wedge . Le tatouage en scarifications (*zimbumba*) est général chez les femmes, assez fréquent chez les hommes et le motif en est très constant. C'est un dessin composé de triangles : une barre horizontale se termine aux deux bouts par des triangles pleins dont la pointe est dirigée vers l'extérieur. En dessus et en dessous de cette barre un triangle vide se termine de même par un triangle plein dirigé en dehors. Le dessin est généralement placé immédiatement en dessus du nombril et le triangle supérieur est engagé entre les deux seins. Dans le tatouage d'un homme de Katyila deux lignes en sautoir prennent naissance aux deux triangles extérieurs, passent en se croisant sur le triangle supérieur et vont se terminer par un triangle devant les épaules (Pl. VI, Fig. 4, et Pl. LXXII, Fig. 3). Dans un cas seulement, chez une jeune fille, nous avons constaté le dessin formé d'une sorte de trapézoïde, encadrant le nombril. Des figures accessoires semblables peuvent se trouver placées d'un côté ou de l'autre (Pl. VI, Fig. 1-3).

Nous n'avons constaté que des pagnes d'étoffe aussi bien chez les hommes que chez les femmes. En plus de la ceinture qui supporte le pagne, ils portent parfois un large ceinturon plat d'introduction européenne ou une ceinture faite comme une enveloppe de pneu en cuir roulé sur lui-même et qui sert de cachette. Nous avons rapporté plusieurs de ces ceintures qui possèdent toutes des arpillons européens.

Les femmes ne portent sur le torse que la ceinture soutenant le pagne en deux parties, une plus large derrière et un devant étroit en cotonnade. Leur plus bel ornement, presque le seul, est leur grande coiffure en éventail et quelques colliers. Le principe de la coiffure est simple. Le front est encadré par une ou deux bandes qui s'arrêtent au-dessus des oreilles, ou dont l'une pend librement depuis les tempes et peut, dans les coiffures riches, supporter quelques boutons blancs ou autres ornements. En arrière de ces bandes les cheveux sont tressés en cordelettes et mêlés de postiches également tressés en un réseau serré, puis, à partir des limites de l'occipital, ils sont tressés sur de longues épingle de bois qui donnent à la partie libre de la coiffure s'écartant de la tête une grande rigidité. Elle garde cependant à l'endroit où s'arrêtent les épingle, suffisamment de souplesse pour ne pas empêcher la femme de se coucher. Pour consolider le tout, une bande de paille tressée relie les deux angles latéraux en passant par-dessus la tête et une autre rejoint le milieu du bord postérieur (Pl. LXXIII et LXXIV).

Le tout est abondamment enduit de beurre mélangé de poudre de bois. Le front est souvent encadré d'un diadème en paille tressée ou de chaînettes de perles de verre ou encore de fragments de chaume. L'éventail lui-même est souvent orné de gros boutons plats de laiton et de boutons blancs en porcelaine. La forme générale de l'éventail présente quelques variantes. Le bord inférieur peut être droit et tout à fait horizontal, ou bien il présente une pointe en arrière de chaque épaule et une forte encoche en son milieu, c'est-à-dire que le contour inférieur est alors en W.

La coiffure des jeunes filles est faite de la même façon, mais l'éventail est beaucoup plus étroit. Celle des *Vangolo*, c'est-à-dire des filles qui suivent l'école d'initiation, est ornée de caoris. Celle des fillettes est terminée en pointe, mais ne contient point d'épingles. Une partie des *Vangolo* que nous avons vues à Katyila portaient les cheveux arrangés en une dizaine de petites tresses descendant de côté et en arrière de la tête. Lors de la cérémonie finale de l'initiation, la coiffure change et les tresses qui descendent de chaque côté de la tête supportent un gros bourrelet allant d'une tempe à l'autre en descendant obliquement en arrière dans la nuque ; cette coiffure reçoit une riche décoration de caoris et de clous jaunes (*aconha*).

Les colliers que portent les femmes nyemba sont faits pour la plupart de fragments de chaume aromatique. Il en est une sorte qui est très long et doublé de façon à ce que les deux chaînes se tordent en cordon l'un sur l'autre. L'effet en est très riche et nous ne l'avons observé que chez les femmes nyemba de Katyila. D'autres sont faits de graines rondes enfilées ou de perles de verre (Pl. IX, Fig. 1-8).

Nous avons observé quelques femmes qui portaient au cou des anneaux de bois et des colliers tressés en grosses fibres ligneuses ; mais il nous paraît que c'est là un emprunt aux femmes tyipungu dont c'est une parure caractéristique et indispensable.

Les *Vangolo* ne portent qu'un collier de fragments de chaume. En revanche, elles ont des bracelets en fil métallique et d'autres en torsade de gros fil de laiton. Il existe aussi des bracelets en herbes tressées. Les enfants sont au reste très habiles à faire toute sorte de petits ornements en herbes. Les femmes portent les bracelets les plus divers en métal gravé, en fil simple ou en torsade occupant la moitié de l'avant-bras. Il n'en est pas de caractéristique et il est probable qu'ils sont fabriqués par d'autres peuples.

Les jeunes filles, avant le mariage, portent aux jambes des anneaux de branches tressées de divers diamètres, les plus petits en bas sur les chevilles retenant les plus grands qui sont en dessus. Ces anneaux jouent le rôle de hochets de danse en frappant les uns sur les autres.

Nous n'avons pas eu le loisir d'étudier les **Tyipungu** dans leur pays et ceux que nous avons rencontrés le furent à Capelongo ou dans cette région limitrophe entre plusieurs peuples. Il est cependant utile d'en dire quelques mots à cause de leurs affinités, d'une part avec les Humbe, d'autre part avec les Nyemba.

Les tatouages que nous avons pu relever forment un carré autour du nombril. Les lignes horizontales de ce carré peuvent se prolonger un peu de chaque côté et sur le milieu des montants nous trouvons deux traits horizontaux. Au-dessus du carré se trouve la croix surmontée d'un triangle plein. Il y a donc là des éléments des tatouages des deux peuples précédents (Pl V, Fig. 3 et 9-12).

Le pagne des femmes et la ceinture sur le nombril sont les mêmes que ceux des femmes humbe de Mulondo. De même, le collier en cordelettes et à franges. Mais il y a en plus la masse de colliers de bois pyrogravés et de corde de fibres ligneuses imprégnés de beurre, enroulée pour faire un

bourrelet qui peut monter plus haut que le menton. Parfois une partie de ces enroulements est liée en un gros collier de la même façon que ceux des Kalukembi (Pl. LXXVI, Fig. 1-5). La coiffure de la femme est semblable à celle des Nyemba ; mais l'éventail postérieur peut manquer. Il ne reste alors que deux grosses tresses de chaque côté. Un élément particulier aux Tyipungu est l'épingle de bois ou d'os ; la première de forme plus ou moins rectangulaire, à côtés parfois concaves et à faces joliment gravées de motifs géométriques (Pl. XII, Fig. 1-4). Celles en os sont taillées en forme de plume dans la côte d'un bœuf et la gravure en est imprégnée de noir. Ces épingles se plantent de chaque côté derrière la tête au niveau supérieur de l'oreille et horizontalement. La grande coquille de conus semble être très en honneur chez les Tyipungu.

Chez la fillette, la coiffure prend un aspect extraordinaire. Deux gros bourrelets tressés encadrent le visage et vont tourner en diminuant sous les oreilles. Une tresse d'herbe accentue ce mouvement en le soulignant de sa note claire. En arrière un éventail en W monté sur longues épingles retombe dans le dos et les pointes se continuent par une petite tresse. Sur les côtés et par-dessus les oreilles descendent deux petites tresses longues qui se terminent par quelques perles de verre. Dans les cheveux une épingle en bois gravé à droite, une en os à gauche (Pl. LXXVI, Fig. 3).

Aux jambes, elles portent des anneaux en bois torsadés comme ceux que nous avons vus chez les Nyemba.

Dans le dos, les femmes Tyipungu portent un ornement en cuir sur lequel sont parfois cousus des ornements ; c'est une longue lanière dont le haut est divisé en deux brins qui se nouent autour du cou. Chez la jeune fille, c'est une bande tressée et recouverte de perles de couleur.

La tabatière à priser ngola et tyipungu imite cet ornement (voir Pl. XLVIII, Fig. 4).

Les **Handa**, qui vivent sur la rive gauche du Cunène entre les Nyemba, les Vavale et les Kwanyama de Mupa, font partie du groupe des Mbangala, c'est-à-dire qu'ils sont envisagés comme étant un sous-groupe des Tyipungu. Ils sont apparentés aux Humbe de même que les Ngola, les Quillengues et les Kalukembi. Nous en avons rencontré peu et ne nous sommes pas arrêtés dans leur territoire. Cependant, nous avons l'impression qu'ils sont fortement influencés dans leur genre de vie par leurs voisins du Sud. La coiffure des femmes ressemble par les tresses latérales à celle des Tyipungu, sauf que ces tresses se terminent par des perles de roseau entremêlées de perles de verre rondes. En arrière, les cheveux forment un gros bourrelet solidement cousu de cordelettes qui s'arrête brusquement en s'évasant. Par-dessus courent des bandes garnies de clous jaunes. Les colliers sont de perles de verre ou de rondelles en coquille d'œuf d'autruche.

Les **Ovambo**, dont nous avons appris à connaître les *Kwamatwi* et les *Kwanyama*, se distinguent en bien des points des peuples précédents quant au vêtement et à la parure. Les diverses tribus se différencient au reste entre elles par la coiffure plus particulièrement.

A l'heure qu'il est, la mutilation des dents tend à devenir moins

fréquente, mais on constate souvent encore l'absence des deux incisives médianes inférieures.

Nous n'avons pas trouvé trace de tatouages chez les Kwanyama, tandis que nous en avons observé quelques vestiges chez leurs voisins, les Kwamatwi. Anciennement, ils semblaient plus fréquents, mais se bornaient au visage.

Chez une femme kwamatwi de Forte Roçadas, nous avons remarqué sur l'extérieur de la cuisse droite deux pointes de flèches, sur la cuisse gauche une seule, sur le bras droit une sorte d'échelle. Ces scarifications étaient très fines et peu visibles. Le nom qu'on m'a indiqué était *osilimbo* (Pl. VII, Fig. 4 et 5).

Le costume de l'homme chez les Ambo se compose d'une ceinture étroite (*ekuamo*) à laquelle on suspend le tablier (*eteta*) en cuir ou en estomac de bœuf tanné. Actuellement la plupart des hommes portent un pagne d'étoffe (*elapi*) qui est passé entre les jambes. Une pièce de cuir vient s'ajouter en arrière, c'est une sorte d'insigne indiquant le jeune homme ou l'homme marié. Le jeune homme et l'homme au début de son mariage jusqu'au moment de l'accomplissement de l'*okuhombola*, portent une corne en cuir fixée en arrière de l'*ekuamo* et dirigée en l'air ; cet objet porte le nom de *esongi*. Lorsque l'homme a accompli l'*okuhombola* qui est une consécration du mariage après 3 ou 4 ans sur le plan de la tribu et pour laquelle la femme reçoit à la place des marmites retournées servant de supports à son foyer, de véritables supports massifs (*omafia*), il porte une sorte de poche de cuir pendue à la ceinture, poche qui porte le nom de *onutusa*. Cet objet était si caractéristique pour ces peuples ambo qu'on les a souvent nommés les « Bantubas », désignation qui fait allusion à ceux qui portent le *nutusa*. Le port de ces deux objets se perd malheureusement comme toutes les traditions anciennes et nous n'avons pas eu l'occasion d'en voir porter. Quelques vieux exemplaires des seconds ont pu être acquis pour les collections.

Le tablier ou devant (*ekuamo*) était taillé dans l'estomac de bœuf dont un gros exemplaire pouvait fournir trois pièces. Il a la forme d'un triangle à bords convexes et sa longueur permet de le faire descendre jusqu'aux genoux. Le nom *elapi* pour son succédané moderne en cotonnade pourrait bien venir de l'allemand « Lappen » ! Une paire de sandales en cuir complète le costume masculin, mais est loin d'être obligatoire (Pl. LXXVII, Fig. 1, et Pl. LXXVIII, Fig. 2).

Le costume féminin est plus compliqué. Il se compose d'une, généralement de deux larges ceintures de cuir de bœuf (*ekuamo*), d'un pagne (*onguo*) de peau de bœuf au poil tourné en dehors et qui protège les côtés et le derrière, d'un devant (*eteta*) en estomac de bœuf et d'une ceinture (*ondjeva*) composée de nombreux rangs de chaînes de perles en œuf d'autruche ou de perles de verre. Un gros collier de perles de verre ou de perles d'œuf d'autruche ou encore de « ndongo », à pendentifs en perles de métal, entoure le cou, des ceintures diverses en lanières de cuir sont garnies de grosses perles de verre opale (*omamanja*), de boutons d'ivoire et de coquilles de conus (*omba*). Le pagne est souvent richement décoré de perles de métal : fer, laiton et cuivre. Un seul pendant d'oreille

(*engola*), généralement porté à l'oreille gauche, retombe sur l'épaule. Des bracelets nombreux garnissent les poignets : anneaux de laiton ciselés en dents sur leur pourtour, ou chaînettes de perles de métal. Au-dessous des genoux deux rangs de perles de laiton et de cuivre coupent discrètement la longueur des jambes. Enfin, les chevilles portent des anneaux de cuivre dont le poids peut aller à 4 kilos par pièce et dont la forme s'élargit aux deux bouts (*olungodo*, pl. *ēngodo*), qui sont forgés l'un contre l'autre à la cheville. Nous avons observé ces gros anneaux chez les Kwamatwi, tandis que les Kwanyama portaient de préférence des anneaux de cuivre plats, assez joliment gravés.

Ce costume varie naturellement dans les détails avec les diverses étapes de la vie de la femme et avec le degré de richesse de la famille. Actuellement, un grand luxe est d'avoir un devant en estomac de girafe, tandis qu'autrefois seule la reine avait le droit de porter un tablier de cette matière.

Les femmes portent aussi des pagnes d'étoffe, mais, au contraire de l'homme qui porte une seule pièce passant entre les jambes, elles en ont deux, celle de devant qui s'appelle *eteta*, l'autre se portant derrière et qui s'appelle *osipepela*.

L'*ekuamo*, ou grande ceinture, mesure 8 à 10 cm. de largeur en son milieu. Elle diminue ensuite progressivement pour se terminer de chaque côté en une longue lanière de 1,5 cm. La partie fusiforme mesure 120 cm. environ, tandis que la longueur totale dépasse 3 m. Le plus souvent les bouts ne sont pas visibles une fois la ceinture roulée sur le corps ; mais nous avons remarqué à Ndombondola, dans le Sud, que la grande ceinture était percée d'un trou rond en son milieu qui laissait échapper les deux longues lanières formant pendentifs sur le devant. En même temps cela faisait un arrêt suffisant qui évitait de les nouer.

L'*onguo* est la pièce principale, ou du moins la plus grande et la plus lourde. Elle demande une coupe savante, formée qu'elle est de trois parties cousues ensemble, et un vêtement convenable de cette sorte nécessite la peau entière d'un bœuf noir sans défauts. Le travail du cuir étant du ressort de l'homme, il y a des coupeurs spécialistes (*omuxiki wonguo*) qui se font payer leur art en proportion de leur renommée. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le plan (Pl. XVII) de ce vêtement, pour se rendre compte qu'il est le résultat d'une recherche décorative qui dépasse de beaucoup le pagne ordinaire, aussi est-on à bon droit étonné de trouver sous la plume d'un auteur aussi averti que Tönjes :¹ « ... *ongúo*, ein einfaches Stück Rindshaut, welches am Gurt befestigt wird ». L'*onguo*, tel que nous l'avons vu, aussi bien chez les Kwanyama que chez les Kwamatwi, consiste en un pan médian triangulaire à base inférieure. La pointe se prolonge en une bande (recousue) qui se divise souvent dans sa partie terminale en plusieurs lanières décorées ou non de perles métalliques. Aux deux extrémités inférieures de cette pièce sont cousues des bandes semblables, dirigées en haut, soit verticalement, soit obliquement et en dehors. Les franges sont ici dirigées vers le bas depuis le

¹ TÖNJES, H. *Ovamboland*. Berlin 1911.

point d'insertion, tandis que la bande libre se termine en pointe ou en bout arrondi. Deux autres pans latéraux et symétriques, en quart de cercles, viennent se placer comme de grandes ailes de papillon par-dessus le pan médian de façon à le cacher complètement. Ils sont cousus par les pointes supérieures sur ce dernier. Les deux ailes sont en outre travaillées sur le bord arrondi de façon à former des godets réguliers. Le poil qui a été soigneusement épargné dans le travail du tannage, est tourné à l'extérieur et dirigé en bas. Ce vêtement est suspendu à l'*ekuamo* ou ceinture par les trois bandes libres : celle du milieu dans le dos, les deux autres chacune sur un côté et ce qui en dépasse retombe à l'extérieur. Les deux ailes retombent donc en formant des plis à godets ; elles sont ramenées en avant par la ceinture de perles (*ondjeva*) qui est lacée à la façon d'un corset et moule le corps à la hauteur des reins. Cet appareil laisse donc à découvert la face antérieure qui, à son tour, reçoit l'*eteta* ou devant en estomac de bœuf (év. de girafe). Celui-ci passe par-dessus l'*ondjeva* de perles. Nous avons dit au début que parfois une deuxième ceinture était employée. En effet, j'ai souvent remarqué qu'un second *ekuamo* venait s'emboîter sur le tout pour lui donner plus de tenue et probablement pour faire plus riche (Pl LXXVII et LXXVIII).

L'*eteta* ou devant varie considérablement dans ses dimensions, mais sa forme est celle d'un ovale allongé ou d'un triangle à angles mous. L'estomac de bœuf ou de girafe dont la face interne est tournée en dehors pour laisser voir les papilles qui prennent un aspect très spécial de tissu à bouclettes ou de velours non coupé, est soigneusement préparé. L'estomac tout frais est complètement vidé de son contenu, retourné et frotté avec des poignées d'herbe sèche. Ensuite on place à l'intérieur une gerbe de chaume qui l'empêche de se retirer et on le laisse une journée à l'air. Il n'est donc pas lavé. Dès le lendemain commence un travail de tannage au moyen de beurre d'olukula dont on l'enduit ; on le triture constamment et à toutes les heures de la journée. Pendant des heures un homme, debout sur une peau de bœuf, le pilera sous ses pieds. Il faut 8 à 10 jours pour faire un beau devant de ce genre et une bonne quantité de beurre d'olukula, aussi avons-nous vu de ces vêtements raccommodés à outrance et rapiécés, preuve qu'on les appréciait et qu'on y attachait du prix.

L'*ondjeva* ou ceinture de perles est d'un usage général chez les peuples ambo. En principe, c'est une ceinture faite sur mesure avec une longue chaîne de perles d'œuf d'autruche ou de perles de verre ou de métal dont on entoure la personne vingt à trente fois. Pour lui donner plus de rigidité, on fait ensuite des liaisons verticales à intervalles réguliers. Mais, soit pour le tendre, soit pour permettre de l'enlever, les premiers rangs sont faits en va-et-vient en laissant un espace de quelques centimètres sur le devant. Les boucles ainsi produites servent à passer un cordon tendeur qui sera du reste caché par l'*eteta*. Suivant la richesse de la famille, cette parure sera plus ou moins large. On peut se figurer le temps et la patience qu'il faut pour fabriquer les petits disques en coquille d'œuf d'autruche, disques d'un demi à trois quarts de centimètre, percés chacun d'un trou et usés sur une pierre. Un seul tour de taille représente une fortune

qu'une jeune fille peut à peine posséder. On peut compter en moyenne 760 disques au mètre de chaîne, ce qui donne pour une ceinture de 30 rangs 15 à 16 mille de ces plaquettes façonnées à la main. Aussi la jeune fille reçoit-elle en prêt de sa mère et de ses tantes le nombre de chaînes nécessaire pour se construire sa ceinture. Cela explique qu'il est excessivement difficile, sinon impossible, d'acheter une belle pièce complète ; lorsque vous essayez, vous recevez régulièrement la réponse : « Cela ne m'appartient pas ! »

La femme kwamatwi ainsi que beaucoup d'autres femmes ambo (Ndombondola entre autres) conservent cette parure après le mariage, tandis que chez les Kwanyama, elle la change contre une même ceinture faite en perles de verre de couleur. Le bleu clair (*onguluwe*) est réservé aux femmes mariées, le bleu foncé (*omusambe*) aux veuves et au deuil. Les vieilles femmes, en outre, portent des ceintures de perles d'un rouge lie de vin très foncé (*esese*). Nous avons cependant observé chez les Kwamatwi des ceintures rose pâle portées par de très jeunes filles ainsi que des ceintures vertes portées par des femmes. Les perles roses employées imitent assez bien la coquille d'œuf d'autruche enduite de rouge olukula.

Nous avons déjà signalé le pendant d'oreille (*engola*) porté par les femmes généralement dans le lobe de l'oreille gauche (Pl. XIV, Fig. 2-5). Il est fait de deux parties symétriques et composé au moyen des perles les plus variées avec beaucoup de goût. La couleur en est très douce et s'il y a une ou deux notes plus vives, elles sont placées judicieusement. A côté de perles de verre de fantaisie, même taillées à facettes, il entre dans leur composition des plaquettes d'un coquillage de teinte bleutée et soigneusement poli sur la tranche, puis des perles de métal forgées à facettes, etc. Il en est de très courts, comme ils peuvent atteindre 15 cm. Nous avons été intrigué par un ornement porté à l'oreille par les jeunes filles et formant des barrettes horizontales. En les examinant de près, nous avons vu qu'il s'agissait de petits os longs de poules pris dans l'extrémité de l'aile. Il s'agit là de trophées de bêtes reçues et mangées. Cet osselet a une analogie avec une épingle de sûreté, car il possède deux branches, l'une forte et renflée aux deux bouts, l'autre fine, flexible à l'état frais et libre à un bout ; c'est ce qui permet de l'enfiler dans le trou du lobe de l'oreille.

Nous en arrivons aux coiffures, très diverses et caractéristiques pour chaque tribu. La femme kwanyama reçoit la coiffure nationale au moment de son école d'initiation, l'*efundula*. Cette coiffure, que Tönjes appelle un chapeau, se compose des cheveux de la femme, de cheveux postiches et de fil animal (nerfs). Son nom est *omatela*. Tant que cette pièce montée tiendra aux cheveux de la tête, nous l'appellerons coiffure, mais au bout de quelques mois, la croissance des cheveux l'ayant soulevée, on la coupera. Dès ce moment, elle passera à l'état de peruque qu'on mettra à l'occasion de certaines fêtes tandis que la femme portera ses cheveux coupés court. Les personnes d'un haut rang font exception et continuent de porter cette coiffure à cornes d'un effet vraiment curieux. Tönjes indique que ces cornes sont faites de deux

baguettes de bois. Nous en avons rapporté plusieurs dans lesquelles il n'y a pas de bois, ces cornes étant tout à fait flexibles. Ces deux bourrelets très serrés et consistants qui passent au-dessus des oreilles horizontalement et sont réunis en arrière de la tête par un petit panneau rectangulaire de cheveux, sont bien le point de départ de la construction. Des cordons de cheveux passent serrés les uns aux autres d'un bourrelet à l'autre depuis le front jusqu'au sommet de la tête où est construite une grosse corne verticale. De là les cordelettes deviennent rayonnantes sur l'arrière de la tête. Le beurre d'*olukula* (*omadi nolukula*) est le ciment qui donne au tout une rigidité de chapeau de feutre, et permet de couper plus tard ce monument sans le déformer (Pl. LXXX, Fig. 2).

Pendant quelques semaines précédant l'*efundula*, les jeunes filles portent une coiffure (*oñato*) dans la confection de laquelle entre un nombre considérable de caoris. Nous n'avons pas eu la chance d'en voir et la photographie qu'en donne Tönjes au milieu d'un groupe de jeunes filles n'est pas assez claire pour la reconstituer. Dans les grandes lignes, c'est une large bande couverte de coquillages qui couvre tout le sommet de la tête et descend dans le dos jusqu'au bas des fesses. De chaque côté en avant part une bande qui tourne devant l'oreille, retourne dans le dos et descend parallèlement à la bande médiane, sans toutefois être aussi longue. Ces bandes semblent faites de tresses plus ou moins liées entre elles. Avant cette coiffure les fillettes portent les cheveux coupés courts.

Depuis quand les femmes kwanyama portent-elles cette coiffure à cornes ? Nous ne pouvons le dire ; mais il semble que précédemment elles portaient une coiffure différente formée d'un bourrelet médian. Nous avons trouvé des poupées ainsi qu'une pierre de foyer portant cette coiffure et pour lesquelles le maître de la maison nous a dit qu'il s'agissait d'une coiffure qui ne se portait plus (Omupanda).

La femme kwamatwi de Forte Roçadas porte généralement les cheveux courts ou en petits cônes allongés pendant sur le côté de la tête. Les jeunes filles par contre présentent des sortes de bourrelets transversaux qui semblent modelés à même la tête avec une pâte (Pl. LXXVII, Fig. 2). Nous avons retrouvé la même coiffure chez les jeunes filles de Ndombondola. Dans la nuque pendent deux ou davantage de cordelettes de cheveux entremêlés de fibres végétales et qui descendent jusqu'aux mollets. Toutes ces variantes de coiffures féminines sont très bien reproduites sur les poupées kwamatwi qui se trouvent dans nos collections.

Il est temps que nous parlions du *beurre d'olukula* (*omadi nolukula*) qui joue un si grand rôle dans la vie des Ambo. Nous avons essayé de pénétrer les secrets de sa fabrication et croyons y être arrivé, mais non sans peine. Dès notre arrivée à Forte Roçadas, nous avons été frappé de la couleur rouge qui régnait en maîtresse chez ce beau peuple des Kwamatwi et plus spécialement chez les femmes. Sans doute, nous avons vu du rouge chez les femmes tyivokwe et chez les Ovatyimba de Ruacáná ; mais c'était le rouge terreux de l'ocre, brutal et sans transparence. Ici c'était tout autre chose et ce rouge d'*olukula* semblait donner des tons de laques de garance d'une richesse et d'une somptuosité magnifiques. Le

côté esthétique de ce cosmétique n'épuise pas ses qualités. Au point de vue hygiénique, il est certainement d'une grande utilité et d'une grande valeur pour un peuple qui vit nu en plein soleil et subit une période de grande sécheresse pendant six à sept mois par an. Il suffit pour s'en convaincre de voir la beauté et l'état de santé de la peau d'une femme à laquelle vous avez donné la veille une savonnette parfumée (une des plus grandes joies qu'on puisse leur procurer) lorsqu'elle revient le lendemain propre et lisse comme un oignon ! Cette pommade est un signe de richesse dont chacun ne peut pas user avec la même prodigalité. Lors des fêtes du mariage, on voit les fiancées couvertes, littéralement crépies, de cette pâte. Le nouveau-né est frictionné avec cet *olokula* ; la coiffure de la femme en est pétrie et la poudre de bois reste prise dans les cheveux crépus et serrés comme dans un filtre tandis que le beurre coule au travers et se répand sur le corps.

Voyons maintenant quelle est la fabrication de cette pâte dont l'élément principal est un bois rouge de teinture. Deux espèces entrent en ligne de compte : *Pterocarpus tinctorius* et *Pterocarpus erinaceus* qui sont deux arbres dont les indigènes recueillent les branches sèches dont ils ne gardent que le cœur qui seul est rouge. Au reste, ce sont les Boschimans qui fréquentent par petits groupes les déserts du Sud-Est qui se sont fait la spécialité de récolter ce bois, d'en former des fagots de 40 à 50 cm. de long, et d'en faire le troc contre des marchandises de toute sorte, farine, tabac et perles de verre qui leur manquent. Les Ambo font de grandes expéditions pour aller se ravitailler en bois d'*olokula* dans les campements boschimans.

Ces bûches sont râpées au couteau en petites rognures que les femmes pilent ensuite dans un des mortiers à farine. Elles en font une poudre impalpable d'un rouge-brun au reflet carminé. Voici maintenant un secret de fabrication : il s'agit de piler cette poudre en y ajoutant gros comme une noisette de *ndilo*, ce qui veut dire saleté, mais qui est en réalité une préparation assez compliquée et qui se fait d'avance en provision. Dans un récipient, marmite ou carapace de tortue, on place une certaine quantité de son que l'on a pilé avec des graines de ricin ; on place dessus un bracelet ou des fragments de bracelets de cuivre et l'on enterre le tout à la place où l'on va uriner (car il y a pour cela dans chaque habitation des places spéciales sur lesquelles on déverse en même temps les cendres des foyers). On abandonne ce pot pendant toute la saison des pluies après laquelle on déterre la mixture pour la pétrir à nouveau et en former des sortes de galettes de couleur gris-verdâtre. Et c'est de cette pâte qu'on mélangera chaque fois qu'on pilera du rouge d'*olokula*.

Le procédé que nous venons de décrire a été recueilli à Omupanda, ainsi que les objets de collection qui y ont trait. Nous avons cherché à Forte Roçadas, mais la recette que nous y avons trouvée diffère légèrement de la précédente ; la voici : les Vankala (Boschimans) vendent le bois rouge qui provient d'un arbre. Ils ne le récoltent que lorsque l'arbre est mort. Pendant une semaine au moins ce bois reste enfoui sous la place où chacun vient uriner. On l'y place dans un récipient avec un objet de cuivre, bracelet ou anneau de cheville. On le déterre et on le sèche au

soleil, puis on le débite en rognures que les femmes pilent avec des grains de ricin. Celui qui nous a donné ce renseignement ajoutait que les Kwanyama ne sachant pas bien choisir le bois comme les Vankala, leur couleur devient souvent noire.

Il nous a paru intéressant de donner ces détails, car le livre de Tönjes, *Ovamboland*,¹ ainsi que son Dictionnaire de la langue kwanyama,² indique au mot *olukula* qu'il s'agit d'ocre rouge mélangé à de la graisse. Il est de fait que les Herero et en tout cas les Ovatyimba (qui sont des Herero) ainsi que les Tyivokwe utilisent de la terre calcinée rouge. Les Humbe utilisent la poudre d'un autre arbre et les Nyemba se servent d'un rouge qui doit être d'une autre provenance, car il déteint en donnant un ton carmin.

Nous ne dirons que peu de choses des **Tyivokwe**, dont nous n'avons rencontré que des établissements peu importants et sporadiques.

Ce peuple garde son cachet particulier et son aspect physique suffit à le déceler au milieu des autres peuples.

Les dents sont limées en pointe (Pl. LXVII, Fig. 2). Les tatouages sont très répandus et représentent toujours un crocodile (*ngandu*) placé entre le nombril et la commissure des seins. Parfois même, il y en a plusieurs. Chez la femme, le ventre et le bas-ventre sont occupés par des dessins souvent très importants que le sculpteur ne manque pas d'indiquer sur ses statuettes. Un premier groupe encadre ou forme une bande qui traverse la région du nombril ; des lignes horizontales alternant avec des dents de loup ou d'autres figures forment un motif plus étroit en dessous du premier (Pl. VII, Fig. 1-5). Le visage porte également des motifs tels qu'un crocodile sur la partie supérieure du nez, ou encore une croix sur la joue dont beaucoup de figurines sculptées sont munies. Les yeux sont souvent encadrés par des lignes courbes.

Les pagnes sont d'étoffe ou de tissu d'écorce battue d'une belle couleur brun-orangé.

Les hommes portent la chevelure assez grande et soignée. Presque toujours, ils ont un peigne sculpté planté de côté, peigne qui est généralement une petite œuvre d'art (Pl. XIII, Fig. 1-6).

Les femmes portent des coiffures très artistement arrangées qui présentent quelques variantes ; mais le style et la couleur en sont les mêmes (Pl. LXVII, Fig. 1). Un bourrelet frontal allant sur les côtés assez en arrière est fait de boulettes de cheveux assez drues. Sur le sommet de la tête est une plaque formée de houppes moins serrées, puis sur l'arrière retombent des mèches rendues compactes par la terre rouge qui y est incorporée comme du reste sur toute la chevelure au moyen d'huile de ricin ou de palme. Parfois une partie de la coiffure est enduite d'une couleur noire (Lunda). Un ornement national semble être cette mèche de crins de gnou que la femme s'attache derrière la tête. Certains masques représentant la femme possèdent des coiffures en fibres végétales très fidèlement imitées. Nous avons récolté plusieurs diadèmes

¹ TÖNJES, H. *Ovamboland*. Berlin 1911.

² *Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen in Berlin*. Bd. 24 et 25.

formés d'une lanière de cuir d'un centimètre environ de largeur garnie de petites plaques minces de laiton repliées sur le revers et formant une sorte de frise de triangles noirs et jaunes. Souvent c'est une cordelette avec un caori placé sur le milieu du front. C'est probablement cela qu'imité le clou de laiton qui occupe la même place sur certains masques représentant la femme. Des colliers de perles de verre, des bracelets métalliques, une tabatière à priser, complètent la parure habituelle.

Faux et succédanés.

Nous désignons par le premier terme des objets imités par des Européens dans le but de tromper les noirs dans le commerce d'échange, par le second ceux que les noirs font eux-mêmes dans le but d'imiter des objets de parure dont l'achat dépasserait leurs moyens.

Dans la première catégorie, nous plaçons les plaques de conus (*mpande* en humbe, *omba* en kwanyama) qui sont fabriquées en porcelaine ou en faïence émaillée et qui sont très répandues dans le Sud, ce qui indiquerait leur origine germanique. Les indigènes ne s'y laissaient du reste plus tromper, car ce sont les seuls conus dont ils se défaisaient volontiers ! Nous avons encore rapporté un collier imitant assez bien les plaquettes d'œuf d'autruche, quoiqu'elles soient trop minces, et faites en celluloïde. Il y a également des bracelets qui imitent assez bien des anneaux d'ivoire d'éléphant pour que je m'y sois laissé prendre une première fois.

Dans la seconde catégorie, je place une imitation de conus faite par les noirs avec des fonds de plats en faïence blanche percés d'un trou et usés à la meule sur les bords. Ils sont portés par des enfants ou des femmes pauvres.

III

Armes et engins de guerre, de chasse et de pêche.

Le pays est suffisamment pacifié actuellement pour que les armes de guerre, armes à feu et armes blanches traditionnelles, aient perdu l'importance qu'elles avaient encore il y a vingt ou trente ans à peine. Au reste, le commerce des armes à feu et de la poudre est strictement interdit par le gouvernement. L'arme blanche traditionnelle a probablement aussi dégénéré depuis les temps héroïques. Cependant l'homme, dès qu'il s'éloigne de son habitation, soit pour garder ses troupeaux ou pour faire un voyage d'affaires, prend avec lui ses armes qui comportent une massue engagée dans la ceinture, un arc, quelques flèches et une sagaie portés à la main.

1. Casse-tête et canne.

Le casse-tête est certainement l'arme la plus répandue dans les contrées que nous avons parcourues. Il se présente sous la forme d'un bâton en bois lourd dont le bout distal est plus ou moins renflé ou terminé en boule, en œuf, ou en formes à profils plus compliqués. Le terme que nous employons pour désigner cet objet est trop spécial, car son emploi est multiple. Il est une arme de choc ; mais il est surtout une arme de jet. C'est lui qu'on lance au chien que l'on veut éloigner, c'est avec lui qu'on cherche à atteindre le lièvre qu'on vient de lever, c'est au moyen de ce simple bâton que de très jeunes bergers gardent des troupeaux nombreux et inspirent aux bœufs le plus grand respect (Pl. XVIII).

Le bois dont on les fait est choisi spécialement et la masse est généralement taillée dans la partie noueuse de la racine. Le bois en est très lourd, de couleur rouge sombre et acquiert une très belle patine. Dans le Sud où les épiniers sont fréquents, on en trouve qui sont faits de ce bois plus clair, un peu plus léger et plus noueux. La tige est alors plus longue et le pommeau plus gros. La tête est presque toujours couverte de cannelures formant un fond plus ou moins régulier. Cette ornementation se complique parfois de clous à têtes de laiton ; mais elle n'est jamais traitée avec le soin que l'on met à décorer les bâtons de danse, par exemple. Le manche est toujours lisse et, pour éviter qu'il n'échappe de la main, il est le plus souvent muni d'un léger renflement évasé dans le bout.

Une petite statistique des mesures de 48 exemplaires que nous possédons nous montre que les dimensions moyennes vont de 45 à 65 cm., 38 numéros variant entre ces mesures, tandis qu'un seul, visiblement une arme d'enfant, n'a que 42,5 cm., de 65 à 70 cm. nous trouvons encore 5 exemplaires, puis de 70 à 75 il n'y en a plus que 3. Au delà un seul exemplaire d'un type spécial des Ovakwanyama, à très gros pommeau et à tige mince en épinière, va jusqu'à 89 cm.

Nom en nganguela *nkunïa* ; en humbe (Mulondo) *nkunïa* ; en kwamatui (Forte-Roçadas) *dimbo* ; en kwanyama (Omupanda) *odibo*.

La canne est plus rare et n'est guère employée que par les vieillards et les dignitaires. Il est du reste difficile de dire où s'arrête le casse-tête et où commence la canne ; cependant, en comparant les mesures de nos pièces de collection, nous trouvons pour les casse-tête des longueurs moyennes variant entre 45 et 65 cm., tandis que les cannes vont de 77,2 à 108 cm. (des 4 exemplaires dont précèdent les mesures extrêmes, les deux intermédiaires sont de 88,5 et 103,5 cm.), donc d'une moyenne de près d'un mètre. Nous avons remarqué souvent une canne d'un autre type, plus longue et fourchue qui sert à porter des objets sur l'épaule, soit une gourde ou un filet contenant divers objets. Deux bâtons, dont l'un se termine par un pommeau allongé et qui mesure 122 cm., l'autre par une fourche et qui mesure 132 cm. (la fourche 23 cm.) proviennent de Katyila (Vanyemba) ; ces deux bâtons se complètent et ont appartenu à un vieillard.

Il faut citer encore deux sortes de bâtons qui ne sont pas des

armes ; il s'agit tout d'abord des bâtons de danse dont les formes et les sculptures sont variées, et différent de celles de la massue ordinaire. Il y a surtout les belles cannes-fétiches à personnages sculptés.

2. Hache.

Les haches se présentent sous trois types bien différents selon la forme du fer. La plus fruste est celle dont le fer est grossièrement forgé en plaque allongée dont le bout large est aiguisé, tandis que le bout opposé s'amincit pour s'engager dans le manche en massue fait d'un bois résistant, généralement de l'épinier. C'est là le type de la grosse hache de travail. Il en est une seconde forme plus légère dont le fer est conique et dont le tranchant est obtenu par un limage en forme de double biseau. Le fait que le fer est de section circulaire, permet de l'emmancher de deux manières, soit en hache, soit en herminette. C'est là un type d'outil plus léger que le précédent. La troisième forme de fer est celle d'une lame à tranchant frontal s'épanouissant en triangle, en fleur de lotus ou en silhouette plus extrême encore lorsque les angles se recourbent en dehors. La lame se termine en arrière par une soie plus ou moins longue et légèrement conique qui traverse le plus souvent le bulbe de la massue pour y être recourbé afin que le fer ne puisse plus sortir.

Ce dernier type paraît être l'ancienne hache de guerre qui n'existe plus que sous forme de hache de cérémonie et de danse ; aussi ne la trouvons-nous qu'en exemplaires très légers incapables de servir à un travail rude (Pl. XIX et XX).

Nom en kwanyama *ekuwa*.

3. Couteau, poignard, épée.

Toute la région dont il est question ici ne présente guère que deux types de couteaux : le type *kwanyama* et le type *tyivokwe*, encore ce dernier n'est-il en usage que chez les représentants de ce peuple, tandis que le premier a été adopté par eux aussi. Le premier est un poignard à deux tranchants en fer indigène, protégé par une gaine de bois ajourée sur une des faces. La poignée est d'abord sculptée en un bloc avec la gaine, puis sciée ensuite ; cela explique la précision avec laquelle manche et gaine viennent s'appliquer (Pl. XXI, Fig. 4-7, et Pl. XXII, Fig. 1-9).

Le type *tyivokwe* possède une lame à un seul tranchant et avec un dos plus épais qui permet de frapper dessus avec une masse. Le manche présente une partie renflée percée d'un trou que traverse la soie de la lame, trou servant apparemment à montrer la bonne qualité de la marchandise. Ce couteau est porté à la ceinture dans une gaine de cuir ornée de dessins gaufrés. Leur aspect rappelle de façon frappante la gainerie d'influence arabe du Nord. Le plus souvent le couteau et le manche disparaissent complètement dans ce fourreau, ou du moins n'en sort-il qu'une petite partie du manche (Pl. XXI, Fig. 1-3).

Il est naturel que l'on rencontre aussi des couteaux d'importation

européenne et près des magasins portugais nous avons souvent vu des femmes portant à une chaînette un couteau de poche pliant ; mais il est certain aussi que les couteaux européens sont fréquemment transformés au goût du pays.

Je ne cite que pour mémoire une sorte de serpe ou « machete » de provenance européenne que l'on peut acheter dans toutes les « logias » : fer large, arrondi au bout et légèrement incurvé en arrière, portant quelques cannelures longitudinales. Le manche est muni de deux plaques de bois rivées au fer. Cet instrument sert surtout aux travaux de défrichage.

Le type du couteau *kwanyama* qui se fait en dimensions variant entre 15 et 75 cm., était une arme de guerre et il est difficile de dire à partir de quelle longueur on peut l'appeler épée ; mais il sert et a probablement toujours servi à tous les autres usages, même les plus paisibles. Il sert à dépecer le gibier, à sculpter le bois, à couper des branches dans la forêt. Nom *kwanyama* : *omukonda*.

4. Lance et sagaie.

Ici, comme dans maint autre chapitre, il est difficile de s'arrêter à un terme français pour désigner tel ou tel objet. Il s'agit donc d'une approximation qui est complétée par la description et des figures. Nous appellerons *lance* le type à hampe de bois longue, munie ou non d'un talon métallique, hampe qui garde son diamètre égal du haut en bas. *Sagaie* désignera plutôt une arme légère, à hampe amincie dans le bout inférieur ; mais, encore une fois, il n'existe pas de séparation tranchée et la nomenclature en français reste affaire de sentiment ! Il semble au reste que ces armes actuelles sont en voie de dégénérescence, car la plupart d'entre elles seraient de mauvaises armes de guerre. Il faut dire qu'on les utilise dans la vie journalière comme outils et nous avons rencontré des hommes se servant de leur sagaie pour sculpter et tailler un manche de hache ou une gaine de couteau. Ils plantaient à cet effet le talon de l'arme dans le sol sablonneux et, tenant la hampe près du fer, taillaient avec le tranchant extérieur en poussant l'arme loin d'eux.

Les armes de cette catégorie, à hampe de bois, possèdent des pointes longues et relativement étroites, en feuille de saule, et à soies. La manchette qui renforce la hampe à l'endroit où elle reçoit le fer, est en cuir soigneusement cousu (Pl. XXIII, Fig. 1). Le talon en fer, s'il existe, est à douille ; une seule, trouvée au Cubango, possède un talon en corne d'antilope (c'est le cas d'une douille naturelle). Nous avons rencontré ce type chez les Nganguela, les Nyemba, les Humbe jusqu'à Kâmba. Signalons encore chez ces derniers un type spécial à pointe à douille et à talon à bulbe, celui-ci formé par la racine noueuse de l'arbrisseau qui a fourni la hampe (Pl. XXIII, Fig. 2 et 3). Citons en passant un harpon avec pointe en fer à une barbelure et à douille emmanché sur une longue hampe flexible ; nous l'avons trouvé chez les Humbe de Kâmba sur le Cunène (nom *humbe* = *musso*, nom *kwanyama* = *ekupa*).

Les Tyivokwe possèdent un type à eux, très spécial et facilement

reconnaissable. Nous en possédons deux exemplaires dont l'un, très beau et soigneusement exécuté provient de la Lunda, et l'autre, très simple, a été recueilli à Vila da Ponte. La pointe en feuille de laurier se termine par une soie bien décorée et munie d'un élargissement en anneau. Elle s'insère dans une hampe de bois dur et poli qui est renforcé par une virole et des torsades de fil de laiton et de cuivre. Une tige de fer est insérée au bout de la hampe et forme talon. Une couronne de longs poils fauves entoure la hampe dans le bas. Ces deux lances mesurent respectivement 135 et 120 cm. (Pl. XXIII, Fig. 5 et 6).

Les Ovambo ont leur arme nationale très typique : la sagaie à queue de bœuf. Elle mesure de 120 à 150 cm. La pointe est à douille et s'insère sur une courte hampe de bois (*oluputa*). Le talon par contre est très long, formé par une mince tige de fer. Toute la partie de bois est recouverte par une queue de bœuf dont le panache se trouve un peu en dessous du milieu de la longueur et dont les crins descendent presque jusqu'à la base (Pl. XXIII, Fig. 4). C'est une arme qui ne quitte pas son propriétaire. Dans le combat corps à corps, elle était réputée terrible et c'est peut-être la cause de sa grande dispersion parmi les peuples limitrophes. Elle est répandue chez tous ceux que nous avons visités sur les deux rives du Cunène. Elle est certainement, de même que le couteau kwanyama, un objet d'échange et d'exportation.

Nom kwanyama : *eonga* (*eonga lo mupembe* = sagaie à queue blanche).

5. Flèche et carquois.

Nous avons rencontré dans la région du Cunène une variété de flèches étonnante et il vaut la peine de s'y arrêter, car il nous semble qu'on ne leur a pas jusqu'ici prêté l'attention qu'elles méritent.

L'arc et la flèche jouent encore un rôle important en tant qu'armes de chasse, le commerce des armes à feu et de la poudre étant strictement interdit et très surveillé. Dès que le garçon sait se tenir sur ses jambes, il reçoit des armes à sa taille et il s'exerce à en faire usage. Ainsi il possède un arc et quelques flèches avec lesquels il tire sur les nombreux oiseaux ou petits quadrupèdes qu'il rencontre dans la brousse.

Il n'est pas aisé de faire une classification rigoureuse des flèches. Ainsi nous avons la pointe à soie et la pointe à douille. Cependant ces deux caractères ne sont valables que pour les flèches à pointes métalliques. Dès que les pointes sont de bois, elles sont à soies. Il est un autre caractère : celui de l'empennage, qui offre des variantes. Il est des flèches qui en sont dépourvues. Il y a encore l'emploi, pour la hampe, du bois ou de tiges de roseaux. Il y a là un élément géographique qui entre en ligne, car certaines contrées sont dépourvues de roseaux. Chacun des peuples utilise plusieurs types de pointes et possède des termes particuliers pour les désigner, chaque forme est utilisée pour des buts spéciaux (Pl. XXIV à Pl. XXXI).

La dimension et le poids de la flèche conditionnent la grandeur et la force de l'arc. Les différences peuvent être considérables. Ainsi la flèche empoisonnée peut être petite et légère puisqu'il suffit d'une blessure

insignifiante pour tuer une proie relativement grosse. Par contre, la flèche dont le but est de faire une grande blessure occasionnant une perte de sang suffisante pour affaiblir la victime et permettre d'en suivre sur un long parcours les traces, cette flèche doit être d'un poids plus considérable et sa hampe plus longue pour employer un arc plus robuste. Ce sont, nous semble-t-il, les causes qui permettent une première répartition en deux groupes. Mais cela n'empêche pas, pour la catégorie des petits arcs, qu'on ne les utilise pas aussi pour des flèches non empoisonnées. Dans les grandes lignes, cette division correspond, dans notre région, pour les petits arcs aux pointes à douille, pour les grands arcs aux pointes à soie, à condition de laisser de côté les pointes de bois.

Il existe au reste des pointes composites, dont le corps est de bois renforcé au bout par un dard de fer à douille. Nous avons aussi plusieurs exemples de flèches dont les pointes à douille sont fixées sur une pièce de bois intermédiaire qui s'engage par une soie dans la hampe de roseau. Il est probable que, pour quelques cas du moins, il s'agit de flèches brisées et rajustées de cette manière et après coup.

Les cinq planches XXIV-XXVIII reproduisent 49 pointes de grandes flèches choisies parmi les plus typiques. A ne considérer que les formes extrêmes, il serait facile de les classer en quelques types ; mais en face d'une collection plus complète, on s'aperçoit vite que la tâche est difficile sinon impossible. On constate alors des passages insensibles d'une forme à l'autre et l'on peut se demander si telle d'entre elles est un point de départ ou, au contraire, un aboutissement extrême. Nos essais de classification n'ayant pas donné de résultat satisfaisant, nous préférons laisser la question ouverte. D'autre part, l'attribution de la plupart de ces belles pointes de flèches aux Tyivokwe peut paraître excessive et semble bien indiquer que plusieurs d'entre elles sont empruntées à d'autres peuples. Cela est d'autant plus plausible que les Tyivokwe, en venant du Nord, ont fait en cours de route de multiples emprunts aux peuples qu'ils ont traversés durant leur lente pérégrination. Le Musée de Neuchâtel possède une série de flèches des Batchoks du Cassaï dont les pointes à barbelures multiples sont tout à fait différentes. Ces Batchoks sont cependant des représentants du même peuple que nos Tyivokwe ; mais ils sont habiles artisans et bons commerçants et tout à fait capables de s'assimiler les formes nouvelles qui leur plaisent ou qui peuvent être utilisées dans le commerce de troc. Il faut aussi tenir compte du facteur usure ; car telle pointe de forme très découpée, se rétrécit par les aiguisages répétés. Sa forme primitive en sera peu à peu modifiée.

Toutes ces pointes en fer soigneusement forgées, à formes plus ou moins compliquées, possèdent une soie. Elles sont montées sur hampe de bois amincie en avant et en arrière (Lunda), ou sur tige de roseau (région du Cubango et du Cunène). L'insertion est toujours renforcée par une ligature de fibres végétales, parfois enduite de cire. L'empennage est le plus souvent en étrier, parfois attaché radiairement. Leur longueur varie de 70 à 90 cm., la moyenne dépassant plutôt 80 cm. Ces flèches ne sont jamais empoisonnées. Ces types, correspondant aux grands arcs,

se rencontrent chez les Tyivokwe (formes les plus compliquées, en croissant, en fer de hallebarde, en « fleur de lotus », en trapézoïde, etc.), chez les Nganguela (en pellette, à tranchant frontal droit ou denticulé), chez les Nyemba (en feuille de saule). Cette classification n'a rien d'absolu, du reste.

Un autre groupe de flèches est celui des pointes à douille. Ces flèches sont nettement plus courtes que les précédentes et plus légères. Elles mesurent de 48 à 70 cm., rarement davantage et correspondent au groupe des petits arcs. Ces pointes à douille sont forgées de façon grossière et ne présentent pas de retouches à la lime. La forme la plus usitée (sauf chez les Humbe) est une petite pointe à deux barbelures ; celle-ci est toujours empoisonnée au moyen d'une pâte noire agglutinée de fibres végétales qui recouvrent les barbelures jusqu'au bout de la douille. Elle porte le nom de *holongo* (Kwamatwi) et de *eolonga* (Kwanyama). Il en est deux autres que l'on emploie sans poison : l'une en pointe effilée, à section carrée, qui se nomme *ongumba* (Humbe), *ondjindja* (Kwamatwi) ou *ohengo* (Kwanyama). L'autre est en forme de feuille (lancéolée), à tige parfois spiralée ; elle se nomme *muhongo* (Humbe et Kwamatwi). Ces pointes à douille sont toujours montées sur une hampe en bois soigneusement taillée et polie, légèrement renflée en son milieu. Lorsqu'elles le sont sur un roseau, c'est au moyen d'une pièce intermédiaire en bois. L'empennage est très soigneusement fait. Il est attaché radiairement ; mais, au lieu d'être lié au travers des barbes comme c'est le cas chez les grandes flèches, il est ici lié sur la partie terminale et rasée de la tige de plume. Un coup d'œil sur le dessin de la Planche XXXI, Fig. 9 et 11 fera mieux comprendre le procédé. L'encoche est réservée dans un talon du bois laissé plus large à cet effet. Il n'en est pas de même pour celle des grandes flèches où un bourrelet de fibres entoure la hampe au-dessus de l'encoche. La petite flèche correspondant au petit arc trouve son aire de dispersion principalement chez les Ambo et les Boschimans (ces derniers n'employant guère que la flèche empoisonnée) ; mais aussi chez les Humbe et probablement chez d'autres Mbangala. Cependant il faut en excepter la flèche empoisonnée. D'autre part, nous avons vu employer par les Humbe la flèche à pointe en pellette qu'ils nomment *ekeva* (Kâmba).

Les flèches à pointe de bois se divisent en deux groupes très nets selon qu'elles se terminent en massue ou en pointe. Les planches XXIX, XXX et XXXI en donnent les types caractéristiques. Elles servent à la chasse aux oiseaux et aux petits mammifères. Chez les Tyivokwe nous n'avons trouvé que la massue simple ou en étoile (Pl. XXX, Fig. 1-5). Les plus belles ont été recueillies chez les Nganguela qui semblent mettre le plus de soin à les sculpter. A côté de la massue qui est généralement compliquée de rondelles crénelées emboîtées les unes dans les autres, il y a de longues pointes en bois lourd (Pl. XXIX, Fig. 4 à 7 et Pl. XXX, Fig. 6 à 8). Les Humbe utilisent aussi la pointe de bois dont on trouvera des exemples à la Planche XXIX, Fig. 1, 2, 3 et 8. Constatons que toutes ces flèches sont de grande taille, même celles des Humbe chez lesquels nous n'avons pas rencontré de grands arcs. Les Ambo (Kwa-

nyama et Kwamatwi) se servent d'une flèche de bois de petite taille d'une forme très particulière (Pl. XXXI, Fig. 4). Elle peut varier dans les détails, mais il reste toujours la base triangulaire à gros bout tourné en avant d'où sort une pointe effilée à barbelures. Nous avons noté pour cette forme le nom *epinga* chez les Kwamatwi.

Chez les Nyemba nous avons vu les mêmes formes que chez les Nganguela.

Au point de vue de la répartition géographique, nous pouvons dire que le grand arc et la grande flèche occupent la partie Nord de la région, mbundu, nganguela et tyivokwe, tandis que l'aire du petit arc commence à Capelongo et s'étend de là sur tout le Sud, Humbe, Ambo (Kwanyama et Kwamatwi) et Boschimans. Il existe naturellement des interpénétrations nombreuses.

Le carquois. On peut dire que le carquois est rare et tend probablement à disparaître. Tous ceux que nous avons observés étaient de vieux exemplaires. Il en est de trois types : celui de cuir, en forme de gaine plate, à revers et courroie ; un second type est représenté par un tube en cuir garni dans le fond d'unealebasse hémisphérique ou ovale. La forme globuleuse de laalebasse se remarque bien extérieurement, le col tubuleux en cuir étant plus étroit. Une courroie de suspension complète l'engin. Le troisième type est le plus simple ; mais pas nécessairement le plus ancien. Il pourrait bien n'être qu'une dégénérescence du second ! Il se compose d'unealebasse allongée à laquelle on a fixé une courroie de suspension. Le haut de la courroie prend son appui à la hampe des flèches. Ces carquois ne s'emploient que pour les flèches empoisonnées et sont nettement d'origine boschimane, de même que la petite flèche et le petit arc (Pl. XXXII).

6. Arc.

La division en deux groupes selon les dimensions que nous venons de faire pour les flèches, s'impose aussi pour les arcs ; mais dans chacune de ces deux catégories il existe différents types.

Le type du grand arc, de 150 à 162 cm., présente une section circulaire d'un diamètre de 26 mm. au milieu et de 13 mm. dans les deux bouts. Sa courbure en arc de cercle est très régulière et sa construction est très soignée ; le bois est lourd et de couleur rouge sombre. C'est l'arc des Tyivokwe, des Mbundu, des Nganguela et des Nyemba. L'arc du chasseur tyivokwe est généralement muni d'un charme attaché au bois par des anneaux de peau. Les trophées de chasse complètent l'ornementation et sont marqués par des anneaux de cuir avec le poil ; souvent il y a aussi des viroles de laiton. Nous en avons vu qui étaient couverts d'un bout à l'autre de ces trophées.

Les petits arcs de 100 à 130 cm. sont faits, soit de la nervure d'une feuille de palmier, soit de bois d'épinier clair. Ce dernier donne des arcs plus résistants et très supérieurs au point de vue balistique. L'arc en nervure de palmier présente en coupe un rectangle très allongé avec une légère convexité antérieure. C'est nettement un arc plat, dont la forme est conditionnée par la matière première. Nous le rencontrons dans le

Sud, aussi bien chez les Humbe que chez les Ovambo, c'est-à-dire partout où pousse le palmier qui fournit la nervure.

Les petits arcs en épinier présentent une section à deux courbures : une antérieure presque plate et une postérieure très forte (Humbe et Kâmba), ou à deux courbures presque égales, l'antérieure restant cependant plus faible (Kwamatwi, Kwanyama). Pour ceux-ci, comme pour l'arc en nervure de palmier, la grande courbure en arc de cercle est la même. Il n'en est pas ainsi pour quelques arcs observés à Capelongo et Mulondo dont la section est un triangle à côtés convexes, à plan antérieur et à arête intérieure, du côté de la corde. La courbure frontale de l'arc est concave au milieu et forme dans les deux bouts deux convexités bien marquées de sorte que la corde au milieu de l'arc est à 3,5 cm. du bois, tandis qu'elle se trouve à 5 cm. de celui-ci au dernier cinquième de chaque côté.

Les *cordes* des petits arcs sont toutes faites d'une lanière de peau d'antilope tordue sur elle-même. Quant à celles des grands arcs, elles sont constituées par plusieurs brins tordus en corde et semblent faites de boyau.

7. Pièges et poisons.

Nous avons rencontré dans la région de Humbe un piège à oiseaux destiné spécialement à capturer les lophoceros, sorte de toucans, dans les champs de céréales. Il s'agit d'un nœud coulant maintenu ouvert par des chevilles plantées en terre. La ficelle est tendue par une baguette formant arc ou ressort. Au centre du nœud est placé un épi dont le déplacement déclenche l'appareil. Il faut croire que l'appareil est efficace à en juger par le nombre de ces oiseaux apportés vivants à notre compagnon zoologiste, le D^r Monard.

Un autre piège à oiseaux est en usage chez le Vatyivokwe. C'est une trappe à double fond avec place dans le bas pour un appât vivant et pour lequel on a eu soin de mettre un perchoir (en forme de petit quadrupède sculpté) ainsi qu'unealebasse pour l'eau et la nourriture. Le couvercle est supporté par une baguette en faux-appui sur une perle faisant poulie. Dès que la victime se pose sur le gril ajouré qui forme plancher, la cage se ferme. Notre Musée possède deux pièges de ce genre, l'un rapporté par la 1^{re} Mission scientifique suisse en Angola, l'autre par la seconde. Les deux sont construits pour la capture de tout petits oiseaux.

Il y a enfin un troisième système en usage pour capturer vivants les oiseaux jusqu'à la taille des francolins, c'est la glu dont on enduit des branches ou des places spéciales près desquelles on a semé du grain. Le chasseur se tient caché à proximité pour intervenir avant que l'animal qui se débat ait pu s'échapper.

Pour les petits quadrupèdes, souris et rats, il existe un piège aussi simple qu'ingénieux, fait au moyen d'une tige de roseau refendue, dont les divers bouts sont entrelacés pour former un cône. On met des grains de maïs au fond de ce tube et on le place près des trous de souris et de rats, ceux-ci pénètrent dans l'engin et ne peuvent plus reculer ni même ronger les parois. Il paraît qu'il y a parfois plusieurs individus pris dans

la même trappe. Nous avons recueilli cet engin chez les Nganguela du Cubango.

Les pigeons sauvages se prennent facilement au moyen d'un piège à poids formé de la coupole d'une termitière basse. Cette masse en demi-sphère est soutenue par un bâton en équilibre instable que l'oiseau fait s'écrouler en picorant le grain qu'on a semé autour.

Pour le léopard, on fait un piège en forme de cage dont la porte à guillotine se ferme lorsque le fauve est entré dedans, attiré par la présence d'un cabri ou de quelque autre animal vivant.

Pour capturer les antilopes, on érige sur leur chemin des trappes en couloir au-dessus desquelles un tronc d'arbre scié est placé en équilibre instable dont la chute est provoquée par un lien que heurte la bête en passant. Elle est assommée ou blessée par le poids qui tombe sur elle.

Une fosse creusée dans le sol sur un plan rectangulaire, et de façon à ce que les parois se rapprochent vers le fond, sert à prendre même de grosses antilopes telle que l'élan. La proie tombant dans ce creux dont elle n'atteint pas le fond reste coincée par les flancs et ne peut s'en échapper.

Je n'ai pas eu l'occasion moi-même d'observer ces quatre derniers pièges, mais j'en dois le signalement à M. Ch.-E. Thiébaud qui les a vus chez les Nganguela.

Citons encore le piège fort efficace qui sert à tuer des lions. Il consiste à entourer la proie que des lions ont fraîchement abandonnée, d'une haie de branches d'épiniers en laissant une entrée étroite barrée seulement à hauteur de gueule du lion par une ficelle qui est en communication avec la gâchette d'un fusil de noir chargé de quelques fragments de fer. Le fusil est placé de telle manière que lorsque le coup part, il est dirigé contre la tête du lion. Le chasseur noir est assez habile pour que ce piège ne manque que rarement son but. Nous en avons eu un exemple à Mulondo où une grosse lionne a été tuée ainsi d'un coup de feu dans l'oreille.

Nous citons ailleurs le suc d'euphorbiacées servant à la pêche. Quant au poison pour les flèches, il est préparé sous forme d'une masse noire fixée au bout d'une baguette. Les renseignements sur sa composition sont si contradictoires que nous préférons nous abstenir d'en faire mention. Ces baguettes de poison font l'objet d'un commerce d'échange entre les Boschimans et les Ovambo.

8. Pêche.

La pêche se pratique plus spécialement à l'époque des inondations et particulièrement à la fin de celles-ci, lorsque l'eau se retire et laisse des étangs remplis de poissons. Cependant, dans les régions où il y a des étangs permanents, elle se fait toute l'année.

Les méthodes sont diverses. Les hameçons étaient un bon moyen d'échange ; mais nous n'en avons vu qu'un seul fabriqué par un noir qui était un Tyivokwe. Au Cubango, nous avons rencontré un filet. Cependant, l'engin le plus répandu est une nasse construite en baguettes très

serrées, qui se place dans des ouvertures ménagées dans des barrages de terre et de branchages. A la saison sèche, on rencontre partout ces murets dans les grandes *shana* ou fonds plats de vallées. On en trouve dans la partie désertique du Sud aussi loin que va l'*efundja* ou grande inondation du Cuvelai.

Le long du Cunène et principalement dans les étangs qui le bordent, se pratique la pêche au moyen de poisons tels que le suc des grandes euphorbiacées. Les poissons, s'ils ne sont pas tués, sont du moins étourdis et viennent à la surface.

Il y a enfin une méthode et un engin que nous avons vu pratiquer partout par les femmes et les jeunes filles, c'est la pêche au moyen d'une corbeille conique faite de longues baguettes réunies par des liens d'espace en espace et percée à mi-hauteur d'une petite fenêtre carrée pour passer le bras.

Nous avons vu parfois quelques fillettes s'amuser à cette pêche sur le bord d'un étang (Evale) ; mais le meilleur résultat est obtenu en concentrant les efforts d'une équipe suffisante pour faire un barrage vivant s'avancant dans toute la longueur d'un étang, les corbeilles se touchant presque d'un bout à l'autre de la chaîne. La femme tient cette corbeille conique par la pointe, l'ouverture tournée en bas et la petite fenêtre contre elle. Elle la soulève au-dessus du niveau de l'étang et la plonge brusquement dans le sens vertical. Si un poisson s'est laissé capturer, il se jette contre la paroi de sa prison et la femme est avertie de sa présence par la trépidation qui en résulte ; elle passe alors un bras dans la petite ouverture et très habilement se saisit de la proie. Une fillette se tient derrière elle avec unealebasse et reçoit le poisson. Nous avons assisté à Mupa à une partie de pêche de cette sorte qui dura tout l'après-midi et à laquelle prenaient part près de 70 personnes. Nous avons pu constater que la plupart d'entre elles avaient recueilli de 1 à 2 kg. de petits poissons d'environ 12 à 15 cm. (Pl. LXXXIV, Fig. 1 et 4).

Le harpon est en usage aussi bien le long du Cunène que dans la région du Sud chez les Ambo. L'exemplaire recueilli à Kâmba est une pointe de fer à douille pourvue d'une barbe et emmanchée sur une longue tige de bois flexible. Son nom humbe est *musso*.

Chez les Kwanyama, on utilise un engin pareil dont la longueur est d'environ 2 m., attaché à une longue lanière en feuille de palmier. Après le retrait des eaux de l'inondation, on fouille le fond des trous d'eau pour en sortir les gros poissons qui s'y sont réfugiés. Nom kwanyama : *ekupa*.

9. Ceintures et cartouchières.

Il n'est question ici que de ceintures faisant partie de l'équipement du guerrier et du chasseur. Elles nous paraissent, au reste, copiées ou d'introduction européenne, tout au moins quant aux boucles ou aux ardillons. Il en est un type que nous avons rencontré à Katyila chez les Nyemba, et qui se compose d'une large bande de cuir recoquevillé et formant tout autour des reins un tuyau comme une enveloppe de pneu. Les menus objets, tels que bourre, capsules de fulminate et fragments de fer formant

les balles peuvent s'y loger facilement. Un ardillon de grosse courroie fait la fermeture.

Une boîte pouvant servir pour les cartouches ou la poudre est en cuir. Elle est de forme demi-cylindrique et se porte à une ceinture qui passe par une ganse du côté plat de la boîte. Tandis que celle figurée par Hambly se ferme au moyen d'une attache qui s'enroule autour d'un bouton, la nôtre se ferme par une lanière de cuir fixée au dos de la boîte et passant devant le couvercle ; la lanière passe de l'autre côté par un trou en forçant. Pour dégager le couvercle, il faut tirer et allonger la lanière en avant.

IV

Ustensiles de ménage.

1. Poterie.

La poterie est d'un usage général et joue un rôle important parmi les industries féminines, car un ménage nécessite une infinité de récipients pour les usages les plus divers. Nous avons constaté partout une différenciation très marquée dans la poterie selon son emploi spécial. Ainsi nous avons constaté à Kâmba (Vankhumbi) quatre formes de marmites : une grande, de forme tronc-conique à large ouverture et à fond presque plat, ayant à peu près la forme d'un pot à fleurs. Près du bord supérieur, elle était décorée de six groupes de trois mamelons hémisphériques. Le nom de cet ustensile est *sontucutu*. Ses mesures : hauteur 37 cm., diamètre inférieur 28 cm., diamètre de l'ouverture 48 cm. (Pl. XXXVI, Fig. 1). Une seconde marmite est celle d'un usage courant pour cuire la farine, hémisphérique ou subsphérique, avec un col un peu évasé qui porte le plus souvent une ornementation gravée. Une autre forme subsphérique, sans col, avec trois groupes de deux mamelons et quelques motifs gravés, appelée *oluio*, sert à cuire le lait (Pl. XXXVI, Fig. 2). Une quatrième forme est beaucoup plus haute que large, ovale allongé surmonté d'un col qui ne mesure que la moitié du diamètre de la panse ; elle s'appelle *etyiuli* et sert à conserver les boissons plus qu'à les cuire, car nous avons toujours vu faire la bière dans le deuxième type (Pl. XXXVI, Fig. 4). Le col de ces vases est décoré d'un motif de dents de loup. A côté de ces formes, il y a des plats creux, décorés à l'extérieur.

A Omupanda (Vakwanyama), nous avons constaté l'emploi d'une marmite pour les viandes, *etiti*, ornée de deux petites anses plates non perforées. Une variante à quatre anses m'a été apportée sous le nom de *etiti lo veanda*, c'est-à-dire marmite à viande pour les hôtes (Pl. XXXVII, Fig. 6). C'est la vaisselle des grands jours ! La marmite pour le lait, *oluio* est la même qu'à Kâmba, sauf qu'elle n'est pas décorée ; quant à celle pour les boissons, elle porte le nom de *okambudiu*

et sa forme est plus trapue, plus large du bas que celle vue chez les Humbe. Elle m'a, de façon générale, fait l'effet d'être moins soignée que celle des Humbe.

Chez les Nyemba et chez les Nganguela, la poterie est d'un beau noir. Outre les quelques formes susmentionnées, nous y avons remarqué des pièces plus « artistiques » dénotant une recherche plus grande. Ainsi un pot à grosse anse, un pot à bière à triple goulot et un pot dont la panse est ornée de godrons (cette dernière est nyemba) (Pl. XXXIV et XXXV).

Tandis que chez les Nganguela, les Nyemba et les Humbe, nous avons vu travailler les femmes à leur poterie dans leur hutte, les femmes kwanyama, comme tous les Ovambo du reste, possèdent de véritables ateliers souterrains. La raison en est certainement le climat très sec de cette région désertique qui ne permet pas de travailler l'argile en plein air. Nous avons eu l'occasion de visiter un de ces ateliers à Mupa. Il se trouvait dans l'intérieur d'un champ à une centaine de mètres de l'habitation. Extérieurement, on apercevait un petit tumulus surmonté d'une plante d'aloès (cette dernière est de rigueur et ne manque jamais). Une petite porte donnait accès à l'intérieur qui pouvait avoir 2 1/2 mètres de diamètre. La porte de 50 sur 50 cm. se fermait au moyen de bâtons. Ce local fort exigü et dont le plafond ne permet pas de s'y tenir debout, contenait quatre ouvrières. Au moment de notre visite, elles étaient en train de lisser des pots. Chacun de ceux-ci était placé sur un tesson qui permettait de le faire pivoter sans l'égratigner. Le lissage se faisait au moyen d'une coquille d'anodonte (bivalve répandue dans les rivières du pays) et en humectant de temps en temps avec un chiffon mouillé. Après cette opération les pots sèchent encore trois à quatre jours avant d'être cuits. L'emplacement du four se trouvait à proximité de l'atelier et était légèrement creusé dans le sol (Pl. LXXXIII, Fig. 1 et 2).

Signalons encore des cuillères en terre cuite de diverses dimensions trouvées à Omupanda ; quant aux jouets, poupées et autres, ils n'entrent pas dans ce chapitre puisqu'ils sont confectionnés en terre crue.

2. Vannerie.

La vannerie est, dans toute la région du Cunène, fort bien développée et très variée dans les formes sinon dans les techniques. Chaque peuple a ses types presque exclusifs et plus marqués que dans la poterie. La matière première joue son rôle. Quant au décor, certains peuples semblent plus doués que d'autres : tandis que chez les Humbe il n'est pas une corbeille qui n'ait au moins un petit ornement, les Kwanyama laissent les leurs sans aucun dessin. Mais il y a aussi dans chaque peuple différentes formes de corbeilles selon les usages auxquels elles sont destinées, depuis la plus petite, de quelques centimètres, jusqu'à la plus grande, servant de grenier.

Passons en revue les divers objets qui sont faits en vannerie :

a) La corbeille à provisions et de transport que la femme porte sur la tête lorsqu'elle va aux champs, en visite ou en voyage, se fait de

dimensions variables. Elle est aussi en rapport avec l'âge de la porteuse, car les fillettes sont habituées à imiter leur mère depuis leur tendre enfance.

b) La corbeille plate à léger rebord, sert souvent de couvercle pour la précédente ; mais elle fait office de plat pour divers aliments et sert aussi occasionnellement de van.

c) La grande corbeille en forme de disque à léger rebord sert à sécher des fruits au soleil.

d) Le van doit avoir une dimension conditionnée par la nature du travail. Il est donc de dimensions peu variables.

e) Il y a une catégorie de corbeilles, avec ou sans couvercles, qui servent à serrer de petits objets, généralement de toilette, tels que perles, épingles, cheveux, etc.

f) Les couvercles pour calebasses et pots à bière se font souvent en vannerie et sont extrêmement bien ajustés.

g) Les entonnoirs pour la bière et le lait.

h) Les greniers sont faits en vannerie chez la plupart des peuples que nous avons vus, à l'exception des Nganguela. Parmi les autres, il y a de grosses différences quant à la technique.

i) Il faut faire un groupe à part pour les filtres de diverses sortes : à farine, à bière.

j) Les nasses à poissons et les corbeilles à pêcher.

k) Les trappes à rats en roseau.

l) Les nattes.

La technique la plus usitée est celle que G. Montandon (*Traité d'ethnologie culturelle*, 1934) appelle *spiralée avec armature, à brin perforant l'armature*. Cette armature est constituée par un faisceau de chaume de diverses graminées, suivant la grosseur du travail. Le brin qui sert à coudre varie selon les régions ; il est parfois de différentes matières dans la même corbeille pour obtenir des effets décoratifs. Le brin en feuille de palmier n'existe guère en amont de Kâmba (un peu au Nord de Forte Roçadas sur le Cunène), tandis qu'il est seul employé dans tout le Sud chez les Ovambo. En amont de ce point, nous trouvons l'emploi de chaume d'un blanc-jaune brillant (Nganguela, Humbe), plus au Nord encore celui de fibres d'écorce brune ou noire. Ces deux derniers matériaux sont employés juxtaposés dans le même objet (Nganguela). Souvent les corbeilles sont protégées contre l'usure par l'application de fonds de cuir (Humbe, Ovambo), ou d'un renforcement par de la ficelle sur le fond et sur le bord. C'est également au souci de renforcer certaines corbeilles que nous attribuons ces points du brin qui revient au bourrelet plus bas et qui par l'espacement régulier donne un damassé fort décoratif. Le travail est si serré que la plupart de ces corbeilles, placées un instant dans l'eau, deviennent imperméables. Nos noirs sont allés souvent puiser de l'eau avec un ustensile de ce genre à la rivière ou dans les étangs que nous rencontrions.

Quant au décor, il se fait au moyen de changements de couleur du brin et l'on s'étonne à bon droit du goût et de la mesure que les femmes.

mettent au jour dans ce travail. Nous avons relevé diverses couleurs, outre le blanc crème du chaume naturel : noir, brun foncé, brun clair, jaune fauve. Outre ces couleurs naturelles, l'indigène s'ingénie à utiliser des couleurs européennes : crayon encre, vieux rubans de machines à écrire, papiers colorés, etc. Malheureusement les résultats vont à l'encontre de l'ingéniosité du procédé, sans parler de la mauvaise qualité de ces colorants !

Nganguela. La corbeille que la femme nganguela porte sur la tête est de forme hémisphérique se terminant par une sorte de mamelon. Elle nécessite donc l'emploi d'une torche, comme appui, soit sur la tête, soit sur le sol, à moins que ce dernier soit très sablonneux. Il existe d'autres corbeilles plus petites, de même construction, auxquelles on a ajouté dans le bas un pied plus ou moins allongé. Elles servent à des usages domestiques (Pl. XL, Fig. 1-3).

Nyemba. Nous avons rencontré chez les Nyemba le même type de corbeille que chez les Nganguela ; mais plusieurs d'entre eux présentaient une particularité, celle d'un étranglement près du bord libre qui, à première vue, faisait croire à un emboîtement de deux corbeilles. La forme en est fort gracieuse surtout lorsqu'elle est posée sur une de ces belles coiffures en casque de sphynx égyptien. La décoration chez ce peuple est aussi beaucoup plus riche et variée (Pl. XXXVIII, Fig. 3, 3a, 5 et 6).

Humbe. C'est chez ce peuple que nous avons trouvé, à notre sens, les plus belles formes de corbeilles. Elles sont toutes construites sur un schéma tronc-conique et fort simples, mais la ligne qui part d'une base un peu plus large, pour s'épanouir vers le haut, en s'évasant parfois légèrement, dénote une sensibilité qu'on est loin de retrouver chez les Ovambo plus au Sud. Les Humbe montrent ce goût inné aussi bien dans la perfection de leur coiffure, que dans certains arrangements de leur vêtement et de leur parure. Le travail de ces corbeilles est très soigné, régulier et serré et n'est égalé ou surpassé que par les Tyivokwe. Le décor aussi est fin, délicat et bien compris. Sur la tête de la femme au casque de cheveux tout en rondeurs, cette corbeille à lignes franches et droites forme un chapiteau magnifique (Pl. XXXVIII, Fig. 1).

Tyipungu. Les Tyipungu utilisent des corbeilles de même forme que les Humbe. La plus parfaite que nous possédions a même été achetée à une femme de ce peuple (Pl. XXXVIII, Fig. 2).

Ovambo. Les corbeilles des Kwanyama ainsi que celles des Kwamatwi sont toutes du même type en demi-sphère aplatie. La courbe varie à l'infini, plus ou moins ouverte, ou légèrement conique. Pas de décor, ou du moins très rarement. Chez les Kwamatwi, nous avons trouvé quelques couvercles-plats au décor brun assez heureux et ne ressemblant pas à ceux des Humbe. Il faut dire que la vannerie des Ovambo, par l'emploi journalier, est rapidement teintée de rouge-brun d'olukula que la feuille de palmier assez sèche accepte mieux que le chaume brillant. Le travail de ces corbeilles, quoique assez régulier, est moins serré que celui des autres peuples et ces corbeilles sont moins rigides. Il en est même où les brins sont si espacés que l'armature de chaume reste bien visible. Le

fond est souvent renforcé d'une plaque de cuir cousue à l'extérieur (Pl. XXXIX, Fig. 1-7, Pl. XL, Fig. 4).

Tyivokwe. La vannerie de ce peuple est très variée. Elle peut être divisée d'emblée en deux catégories : la vannerie proprement dite qui est spiralée comme celle des peuples que nous venons de voir, et la vannerie en nattes, composée de plusieurs pièces cousues ensemble. Ce second type n'est plus à proprement parler de la vannerie, mais ce sont bien plutôt des boîtes faites de matériaux plus ou moins souples. Le premier type est fabriqué par les femmes, tandis qu'il est probable (je n'en ai pas la preuve) que le second type est confectionné par les hommes.

Les corbeilles du premier type varient beaucoup quant à l'angle de leurs parois et de l'ouverture ; mais elles sont toutes faites sur un plan parabolique. Arrondies par le bas, elles tendent peu à peu à la ligne droite. Souvent elles ont un fond en cul de bouteille qui remonte à l'intérieur. La couleur varie du jaune au brun-rouge et le décor est volontiers traité en à-plats, par grandes taches, triangles ou carrés en damier. Ces taches sont parfois soulignées par des lignes noires ou blanches. Le bord supérieur est souvent renforcé, comme nous l'avons vu chez les Nganguela, par un tressage formant un dessin en damier ou en fougère (Pl. XL, Fig. 6 et 7).

Nous avons eu l'occasion de recueillir un certain nombre de corbeilles de sorciers qui révèlent une technique que nous ne retrouvons pas dans les produits modernes. Toutes ces pièces sont anciennes, parfois pieusement raccommodées, et dénotent par leur patine un long usage. La matière première est très dure et lisse, ligneuse. L'armature est faite d'une seule baguette très dure également. Le brin tourne autour de deux baguettes horizontales ; le rang suivant s'intercale dans les intervalles, donnant un travail d'une extrême solidité. Ces paniers présentent des formes d'un galbe plus recherché et compliqué que les actuels. Peut-être proviennent-ils du Nord et ont-ils été apportés par les groupes de *Tyivokwe* de leur terre d'origine.

Les corbeilles nattées sont de deux formes. L'une, qui est le panier de voyage, est oblongue, à paroi verticale fixée sur un fond rectangulaire. Le couvercle est de même dimension que le fond, fixé à charnières. Sur les deux grandes faces se trouve une baguette dont la courbure avance de chaque côté autant que dépasse le fond et le couvercle. C'est là un engin extrêmement pratique que les *Tyivokwe* utilisent couramment chez eux et en voyage. Nous avons été très contents de leur emploi dans le cours de nos recherches pour emballer les petits objets de collection et ils nous ont rendu les plus grands services. Nous en avons rencontré trois variantes :

- a) sans couvercle (Jaspert, Pl. 8, Fig. 6)¹ « tyipawa » ;
- b) avec couvercle en forme de bonnet de police s'emboîtant sur le panier et présentant une pointe à chaque bout ;

¹ F. u. W. JASPERT. *Die Völkerstämme Mittel-Angolas*. Frankfurt a/M. 1930.

c) avec couvercle plat et rectangulaire et avec les deux cercles de renforcement.

Les Tyivokwe nous ont vendu deux paniers ronds à anse en corde, avec couvercle à manchon s'emboîtant intérieurement dans le corps. Ce couvercle, renversé, peut servir de plat. Cet objet, d'une technique impeccable, est natté aussi et rappelle certaines belles vanneries du Congo.

Un autre petit panier plat à cordelette de suspension avec couvercle s'emboîtant par-dessus le panier qu'il recouvre complètement nous a été vendu par un Tyivokwe à Vila da Ponte. C'est un type très usité en Afrique sud-orientale, chez les Bathonga, par exemple, mais que nous n'avons rencontré ici que cette seule fois (voir Jaspert, Pl. 8, Fig. 3).

Un objet dont les Tyivokwe font le commerce est un filtre à farine de forme tubulaire, à fond carré. Tout le travail est un croisé en nattage. Les baguettes qui font filtre sont tenues écartées par un double cordonnet formant de distance en distance comme un point de chaînette. Le col est légèrement étranglé et s'évase à l'ouverture (Jaspert, Pl. 8, Fig. 1). Le nom de cet objet est *musalo*. Jaspert le donne comme provenant des Kaluena. Le Musée de Neuchâtel en possède d'identiques provenant du Haut-Zambèze.

Enfin, nous avons trouvé quelques corbeilles rondes à bord renforcé d'un cercle, de forme légèrement concave, travaillées en croisé simple avec des éléments relativement larges. Elles peuvent évidemment servir à d'autres usages, mais elles sont avant tout destinées à vanter le grain. De cette forme, le Musée de Neuchâtel possède quelques exemplaires provenant également du Haut-Zambèze.

3. Boissellerie.

¶ Dans toute la région parcourue les objets d'usage ménager taillés dans le bois ne sont pas très nombreux ni de grandes dimensions.

Nos collections contiennent un certain nombre d'écuelles ou plats creux recueillis chez les Tyivokwe du Galangue. Ils sont simples, de forme plus ou moins hémisphérique ; les uns possèdent un pied, d'autres des anses. Un bol à couvercle d'un travail assez grossier est muni d'un pied ajouré figurant un siège. Toutes ces pièces sont noircies à l'extérieur ou décorées de ronds ou de cercles noirs. Le nom de ces plats est : *elonga*. Nous en avons retrouvé du même type au Cubango.

Les cuillères de bois faites par les mêmes sculpteurs se nomment *tyiluto* et sont munies d'un manche d'une construction franche à forme bien définie (Pl. XLII).

Il y a enfin une spatule nommée *tyiko* ayant la forme d'une rame, dont le manche se termine parfois, comme c'est le cas aussi pour la cuillère, par un masque ou une figurine.

Les Nganguela emploient des cuillères et des spatules semblables. Une cuillère nganguela du Cubango possède un manche aplati et orné d'un décor ajouré rappelant celui de peignes ou de certains bâtons de danse.

Chez les Humbe, on nous a apporté un plat en bois en mauvais état et qu'on disait très ancien. Il est de forme ronde et présente d'un côté deux ailerons à plat percés chacun de deux trous et au côté opposé une grande anse ajourée horizontale. Les ailerons s'expliqueraient pour former charnières pour un couvercle ; mais, ce plat étant seul de son espèce, nous n'avons aucune donnée pour le reconstituer. La ressemblance avec le tatouage que les femmes de la même région portent autour du nombril est-elle fortuite ? Là aussi il y a un cercle, parfois double, avec une sorte d'anse (Pl. XLI, Fig. 3).

Nous avons observé chez les Humbe de Kâmba des entonnoirs en bois de forme bizarre agrémentés d'une anse latérale sculptée en plein bois et formant comme une patte d'oiseau à trois doigts. Cet objet a son intérêt parce qu'il rappelle celui en usage chez les Herero du Sud-Ouest, tandis que nous n'avons trouvé chez les Kwanyama que des entonnoirs en col dealebasse avec une partie élargie en vannerie (Pl. XLV, Fig. 2).

Tandis que nous avons constaté l'emploi à Capelongo de pots à bière en bois à une grande anse latérale, *tyimbundu*, ceux de Kâmba étaient d'un type tout à fait spécial. Ce sont des vases cylindriques assez hauts ; la base est un peu renflée et décorée de trois arcs creusés sur les bords. Un peu au-dessus du milieu de la hauteur se trouve un bourrelet en relief et la partie du vase en dessus de celui-ci est guillochée au moyen d'un poinçon de fer, travail qui imite assez bien de la vannerie. Je me suis demandé en les apercevant s'il ne s'agissait pas d'une stylisation de pied d'éléphant, les arcs de la base figurant bien des ongles de ces pachydermes ? Ces vases à bière qui varient quelque peu de grandeur sont toujours munis d'un couvercle en vannerie dont le bord pénètre à l'intérieur et dont la surface est à fleur du bord du vase (Pl. XLIII).

Les Ovambo confectionnent quelques objets de ménage en bois. Tönjes figure une sorte d'auge à deux anses terminales. Nous en figurons une trouvée à Mupa (Pl. XLI, fig. 2). Nous avons recueilli une jolie série de gobelets à bière décorés en blanc et noir. Nous en avons constaté de deux formes ; l'une plus spécialement kwanyama, cylindrique, le haut parfois un peu plus étroit que la base, rarement agrémenté de trois pieds coniques, et une forme en calice à pied qui est celle d'une tribu du Sud. Le nom de ces objets est : *eholo* (*omaholo*, plur.) ; celui du premier type : *eholo otyikwanyama*, celui du second : *eholo otyikwambi* (Pl. XLIV).

4. Calebasses.

Les calebasses sont d'un usage général et leurs formes variées, leurs dimensions et leur légèreté en font des récipients très appréciés. Aussi les trouvons-nous employées dans le ménage comme récipients divers, mais principalement pour la provision d'eau. Ce sont des calebasses de 20 à 30 litres que les femmes vont remplir à la rivière, à l'étang, ou au puits, parfois sont-elles obligées de porter ce fardeau pendant 5 à 6 kilomètres et même davantage.

Elles se servent aussi de puisoirs. Dans ce cas, on emploie de petites

courges à long col ; la panse est ouverte d'un large trou et le col sert de manche.

Les courges moyennes à col renflé servent de bouteilles ; le trou est alors latéral, situé près de l'extrémité ou bien il est terminal et reçoit un bouchon en bois, le plus souvent attaché par une petite courroie qui rejoint l'anse de cuir fixée autour de l'étranglement du col.

Celles qui ont un long col très effilé font l'usage de clysoirs, elles sont, comme les puisoirs, percées sur le côté et on chasse le liquide par le tuyau en soufflant par le trou latéral.

De petites courges plus ou moins rondes ou ovales sont employées comme résonateurs dans divers instruments de musique.

Les plus grandes, en forme de poire, dûment armées de liens végétaux et de courroies, servent de barattes pour la fabrication du beurre chez les Humbe et les Ovambo (Pl. XLV, Fig. 4 et 5).

Signalons aussi l'emploi de ces plus gros numéros pour un instrument de musique spécial, pour la construction duquel il faut deux grandes courges, c'est l'« omakola » (signifie « courges ») joué seulement par les femmes dans les cérémonies des femmes chez les Ovambo.

Enfin, les pipes à eau ont leur récipient fait d'une courge et certains hochets de danse sont de la même matière. Même les éclats servent en fin de compte comme toupies !

L'ornementation de ces Calebasses est des plus intéressante, car la technique employée, la gravure enduite de noir, parfois de rouge, est celle qui permet au décorateur indigène la plus grande fantaisie. Si l'ornement géométrique est quelquefois seul employé, on trouve beaucoup de ces Calebasses illustrant des scènes de « kanganzi », c'est-à-dire de danses masquées, ou des animaux, des engins, etc. Il nous est impossible de déchiffrer après coup certains de ces dessins ; il faudrait assister au travail du graveur et avoir à mesure ses explications. Malgré cela ces dessins sont d'excellents documents psychologiques pour la compréhension de l'art nègre.

V

Tabac, chanvre et ustensiles pour leur emploi.

L'usage du tabac est général probablement depuis fort longtemps déjà. Dans certaines régions sa culture est difficile ou impossible pour des raisons de climat ; il est alors l'occasion d'échanges avec les contrées qui en produisent plus qu'il n'en faut pour la consommation locale. Ainsi les Nganguela font chaque année des expéditions dans le Sud où ils vont chez les Ambo pour troquer leurs boules de tabac contre des couteaux et même contre du bétail. Nous avons remarqué dans toutes les régions parcourues des plantes cultivées dans des endroits protégés spécialement et à l'intérieur des habitations ; mais n'oublions pas que le

tabac sert aussi en médecine. Là où il est cultivé sur une plus grande échelle, on laisse flétrir les feuilles, puis on les met en boules serrées de la grosseur du poing. Les malfaçons ne sont pas inconnues et, un jour que des marchands tyivokwe venaient nous en vendre et que je comptais en acheter pour nos noirs, un de nos domestiques s'avisa de rompre une boule devant moi pour me faire voir que le tabac ne formait qu'une mince couche à la surface, tandis que l'intérieur était constitué par des feuilles quelconques. Le tabac est fumé dans des pipes ou bien il est prisé, et les deux manières de le consommer sont générales. Cependant, selon les contrées, il y a des préférences pour l'un ou l'autre mode. Nos Nganguela préféraient fumer. Chez les Kwamatwi les hommes prisent, tandis que les femmes semblent avoir une préférence pour leur petite pipe de terre. Il en est de même pour les Kwanyama.

Il est une autre plante, le chanvre ou hachich, dont l'usage est encore assez fréquent quoique interdit par la loi portugaise.

L'emploi de ces stupéfiants ou excitants nécessite des instruments et récipients divers que nous allons passer en revue.

1. Pipes.

L'objet le plus primitif que nous ayons constaté et que nous puissions assimiler aux pipes, est fait d'une feuille de laiche en forme de lanière, enroulée sur elle-même, puis le milieu poussé d'un côté pour en faire un cône évidé. On y met une pincée de tabac qui suffit à fournir quelques bouffées de fumée. Je l'ai vu employer par des Nyemba en voyage dans la brousse et nous en avons rapporté de Mupanda quelques exemplaires. Il mesure dans sa partie terminale 2+3 cm. La profondeur est de 2 cm. et la fente pour la fumée est de 12 mm. de longueur. Cet engin ne sert qu'une seule fois (Pl. XLVII, Fig. 1 et 2).

Un autre type se rapprochant de celui-ci nous a été apporté par une femme de Mupanda. Il est fait de terre crue et le fourneau se termine en corne percée d'un petit trou. Sur la partie convexe de la courbure se trouve un éperon qui sert à la tenir (Pl. XLVII, Fig. 3).

De là à agrandir le trou et à y introduire un tube de roseau, il n'y a pas loin et nous en possédons du même endroit de ce type très grossier (Pl. XLVII, Fig. 4 et 8).

Les suivantes sont en terre cuite et beaucoup plus soignées, ornées de gravure. Constatons en passant que si nous considérons l'angle que forme le tube avec l'axe du fourneau depuis l'exemple le plus primitif au plus perfectionné, cet angle devient de plus en plus petit. Autrement dit, le tube, au sortir du fourneau, tend à se couder de plus en plus fortement en partant de 180° pour arriver à un angle de 45° environ. Toutes ces pipes en terre sont des pipes de femmes. Celles recueillies chez les Kwamatwi sont plus belles et le tube en est plus long que dans les pipes des Kwanyama (Pl. XLVII, Fig. 5, 6, 7 et 9).

Parmi les pipes en bois, il n'y a que celles des Tyivokwe et des Mbundu qui méritent d'être citées. Jaspert en figure quelques exemples assez frustes (Pl. 6, Fig. 8), Hambly en donne deux à figures (Pl. XV,

1 et 2). Nous en avons rapporté du même type et une autre où le sculpteur a donné libre cours à son imagination en lui donnant la forme d'un fusil. Tous ces fourneaux sont garnis à l'intérieur d'une feuille de fer blanc. Ces pipes de bois sont employées par les hommes.

La pipe à eau dont le récipient est fait d'unealebasse à laquelle est fixé un anneau d'écorce en guise de pied, est munie d'un tuyau de bois sur lequel vient se placer le fourneau de terre cuite ou de pierre. Ce tube est planté obliquement dans la panse du récipient. Le fourneau souvent décoré d'incisions présente en son milieu un étranglement qui permet de l'attacher par une chaînette à laalebasse, étant donné qu'il tient fort mal sur le tuyau et qu'il pourrait se perdre facilement. La tubulure qui se met dans la bouche est le bout de laalebasse ; le trou est terminal et cette partie est parfois ornée de fils de laiton, cuivre et fer ainsi que de clous en laiton.

Une pipe formée d'un fourneau allongé s'emboîtant dans unealebasse et cimenté au moyen de cire a appartenu à une femme boschimane des environs de Mupa. Comme nous n'en avons trouvé qu'une seule, nous ne pouvons pas dire s'il s'agit d'un exemplaire incomplet ou d'un type différent de la pipe à chanvre classique des Basuto ou des Barotse, par exemple.

2. Feu et briquets.

J'ai trouvé au bord du chemin au Sud de Katyila trois baguettes pour faire le feu. Il est probable qu'elles ont été abandonnées là par un chasseur qui pouvait aussi bien être un Boschiman qu'un Nyemba. Le plus gros de ces bois a 40 cm. de longueur. Dans son milieu sur la courbe intérieure il a été taillé de façon à donner une surface plane de 18 cm. de longueur. Trois cupules creusées et noircies par le feu s'y trouvent qui sont entaillées sur un côté assez profondément pour que la poussière incandescente puisse s'échapper et couler sur la matière inflammable qu'on place dessous (Pl. XLVII, Fig. 10).

Les deux autres baguettes, dont un bout est arrondi, mesurent respectivement 16 et 25 cm. La plus longue porte les traces d'un usage et son bout est noirci par le feu, tandis que l'autre est intacte.

Ce n'est qu'en voyage que le noir a besoin d'un instrument pour produire du feu et souvent même s'arrange-t-il à emporter des braises qu'il prélève au feu de camp le matin au départ. Les allumettes sont aujourd'hui un excellent moyen d'échange, de sorte que l'allume-feu primitif diminue certainement rapidement, sauf chez les Boschimans peut-être.

Les Tyivokwe, toujours industriels, nous ont fourni deux sortes de briquets, tous les deux faits sur le principe du fer, du silex et de l'amadou. Dans l'une des variantes, c'est une pièce de fer montée comme un couteau dans un manche perforé qu'une petite courroie rattache à une sacoche de cuir qui contient une sorte d'étope et un morceau de silex, apparemment un silex de fusil à pierre. Le morceau de fer dans un autre briquet de ce genre est tout simplement la pièce d'un vieux fusil qui

servait au même usage, le trou de la charnière ayant reçu la courroie qui le rattache à la pochette.

Dans la deuxième variante, le petit sac est remplacé par un fruit globuleux de palmier (?) percé d'un côté par un petit trou recevant le cordon qui attache la pièce de fer grossièrement forgée. A l'opposé est une ouverture plus grande par où on met l'étoupe et la pierre.

3. Blagues ou récipients.

Nous n'avons pas remarqué de récipients bien caractéristiques pour contenir la provision de tabac. Celui-ci étant en morceaux dont on défait au fur et à mesure des besoins quelques bribes, on le serre dans un bout d'étoffe ou de peau. Nous avons cependant recueilli une blague que portait une femme d'Omupanda (Kwanyama) et qui est faite de la peau d'un petit mammifère. Dans la même contrée, nous avons acquis un petit panier à ouverture étroite qui servait de récipient à tabac à une vieille femme.

4. Tabatières à priser.

La tabatière à priser peut passer pour un objet de première nécessité tant elle est répandue partout. En même temps, elle se présente sous les formes les plus variées selon le peuple et aussi selon la matière première employée. Le bois, sous forme de bois sculpté ou de tronçons de tiges creuses (bambou, roseau), la corne, brute ou façonnée, le fer (vieux canons de fusils), tout cela pour le corps de la tabatière. La suspension se fait généralement en cuir et à cela vient s'ajouter le décor sous forme de viroles ou de plaques métalliques, d'enroulements de fils de laiton, de cuivre ou de fer ; enfin des perles de verre et de métal. Généralement ces tabatières sont complétées par divers accessoires dont le plus important est une spatule de bois ou de fer parfois d'un travail très judicieux et artistique. Mais le fait de la présence ou de l'absence de telle ou telle matière première ne conditionne pas toujours la forme même de la tabatière. On a recours aux succédanés. C'est ainsi que je m'explique les tabatières en bois taillé en forme de corne d'oryx et toutes ses variantes. Dans les régions où le bambou fait défaut, on fait des tabatières cylindriques taillées dans le bois. D'autres formes enfin sont indépendantes d'une forme naturelle de la matière première et se font indistinctement en bois ou en corne sculptée.

Commençons par les formes extrêmes les plus typiques. La corne de l'antilope oryx fournit les plus grands exemplaires puisque nous en possédons qui mesurent 86 cm. Elle est employée brute, c'est-à-dire elle ne subit aucune transformation ; on se contente d'y adapter un bouchon, généralement un morceau de calebasse, perforé en son milieu, qui reçoit une lanière pour le rattacher au col. Cette tabatière un peu encombrante se porte plantée dans la ceinture. Elle s'accompagne toujours d'une spatule en fer ou en bois assez longue pour arriver jusqu'au fond du récipient. La seule ornementation que nous ayons constatée est une douille de cartouche servant de cache-pointe. Nous avons constaté ce type chez

les Kwamatwi de Forte-Roçadas, puis, en moins grand nombre, chez les Kwanyama, entre autres chez ceux de Mupa. C'est aussi dans cette région que nous avons recueilli des tabatières tubulaires en fer, faites de canons de fusil dont le bout est forgé en pointe et parfois la surface ornée de gravure.

Des tabatières en forme de corne, mais généralement faites en bois sculpté, plus ou moins richement ornées de laiton se retrouvent de l'autre côté du Cunène chez les Humbe du Nord, c'est-à-dire dans la région de Mulondo, Capelongo, puis dans celle de Ngola et de Caluquembe. Des bouts de cornes de bœufs sont également utilisés (Pl. XLVIII, Fig. 4).

Les Kwamatwi de Forte-Roçadas utilisent cependant une autre forme, très gracieuse et sculptée en plein bois ou en corne blonde, ces dernières étant les plus appréciées. Le corps est ovoïde, se terminant par un col étroit légèrement évasé et à l'opposé par une tige finissant par un bouton. Le col est entouré de cuir dont une lanière porte le bouchon et la spatule. Quant à la tige postérieure, elle est ornée d'une torsade de fil de cuivre (Pl. XLIX, Fig. 4).

Chez les Kwanyama, nous retrouvons une forme se rapprochant de cette dernière, à corps ovoïde, à talon évasé, mais sans col allongé ; elle est plus spécialement employée par les femmes. Il y a d'autres variantes en fuseau tronqué du côté de l'ouverture. Cependant la forme cylindrique domine, tabatière de petites dimensions au décor gravé (Pl. XLIX Fig. 2).

La tabatière cylindrique est de beaucoup la plus répandue. Les plus grandes et aussi les plus belles sont prises dans des tiges de bambou (Pl. XLVIII, Fig. 5 et 6). Elles sont généralement ornées de dessin champlevés ou gravés qui ressortent sur le vernis naturel du bois, souvent des clous de laiton y ajoutent leur note vive. C'est le type que nous avons rencontré chez les Tyivokwe, puis chez les Nganguela, les Nyemba, les Humbe et les Tyipungu ; mais il existe aussi chez les Kwanyama. A Mupa, j'ai trouvé deux tabatières de ce genre, à double fond, qui me paraissaient être d'origine tyivokwe ; mais cette supposition souleva auprès du propriétaire les protestations les plus véhémentes ! (Pl. XLVIII, Fig. 6).

VI

Jeux et jouets.

1. Bétail représenté par des escargots et par des branches fourchues.

Durant notre voyage le long du Cunène, nous avons rencontré à diverses reprises des représentations d'habitations en miniature en plus ou moins bon état, construites en fragments de bois et d'écorce, ainsi que de brindilles d'herbe. Les architectes en avaient certainement été de jeunes bergers humbe. Dans plusieurs kraals se trouvaient quelques co-

quilles d'escargots de deux espèces distinctes et nous eûmes tout de suite l'idée qu'il s'agissait de représentation du bétail. Nous en eûmes enfin la confirmation à Kâmba, où nous vîmes pour la première fois deux gamins jouer aux grands propriétaires ! Ils avaient, en effet, arrangé sur le sol des enclos de brindilles d'herbe simulant les haies de branches d'épinier et dans ceux-ci ils avaient disposé des escargots figurant le bétail trié par rang de grandeur. Il y en avait de diverses couleurs, du brun foncé au blanc pur selon l'état de désagrégation de l'épiderme des coquilles. Ces petits bergers de Kâmba ne possédaient qu'une sorte, l'escargot du *mato* qu'ils nomment *nkokwe* (*Achatina bayaona* Morlet), tandis que nous avons constaté l'autre espèce, *nkokombokwa* (*Ampullaria occidentalis* Mouss.) dans les régions à proximité des plaines marécageuses où il abonde (Pl. LVII, Fig. 4 et 5).

Pendant notre séjour à Kamba, nous eûmes l'occasion de constater et de collectionner un autre genre de jouets représentant des bœufs. C'est là en effet que deux jeunes bergers vinrent un jour au campement en tenant en main un faisceau de branches fourchues assez soigneusement taillées. A notre question, ils répondirent que c'étaient des bœufs. Nous retrouvions donc là le jouet primitif que nous avons collectionné il y a vingt ans dans nos Alpes suisses ! La seule différence c'est qu'ici ce jouet est généralement de dimensions plus grandes et que l'arrière de la tige est taillé en pointe pour être planté obliquement dans le sable. Il est amusant de constater que dans cette imitation si fruste tout le souci de réalisme est concentré dans la forme et la courbure des cornes. Nous avons en effet retrouvé toutes les nuances possibles que nous avons constatées chez le bétail vivant. Nous y relevons aussi le souci d'indiquer des pelages divers par l'enlèvement de plus ou moins grands fragments de l'écorce. Les exemplaires de nos collections mesurent de 18 à 45 cm. de longueur (mesure du corps seul, sans les cornes très variables) (Pl. LVII, Fig. 1, 2 et 3).

Notons en passant la réflexion de la veuve d'un ancien missionnaire du Zambèze, à laquelle je les montrais, et qui me dit que leurs petits bergers en faisaient également de la même forme.

Le Dr L. Rüttimeyer,¹ de Bâle, dans son étude d'ethnographie primitive de la Suisse, a démontré la présence de jouets pareils dans la plupart des pays de l'extrême Nord de l'Europe et de l'Asie ainsi que dans les grottes paléolithiques du Midi de l'Europe. A ma connaissance, personne ne les avait signalés jusqu'ici chez les Bantous. Je suis certain qu'on les retrouvera encore chez d'autres peuples d'Afrique ; mais ce sont des objets qui peuvent facilement échapper à l'investigation.

2. Habitations en miniature.

Comme nous venons de le voir, les petits bergers auxquels les loisirs ne manquent pas, aiment à jouer le rôle d'adultes et de gros propriétaires. Ils choisissent un emplacement sableux facile à trouver pendant

¹ RÜTYMEIER, L. *Ur-Ethnographie der Schweiz. Schriften der Schweiz. Ges. für Volkskunde*. Bd. XVI. Basel 1924.

la saison sèche. En général un lit de rivière desséché fournit la place idéale. Ils tracent sur le sol le plan d'une habitation de façon fort exacte et puis, au moyen de fragments de bois et d'écorce, ils forment les palissades et les haies. Les huttes sont indiquées par de petits cercles en proportion avec le reste ; mais nous ne les avons rencontrées couvertes qu'une seule fois (elles l'étaient au moyen d'une plaque de bouse séchée, Omupanda).

Les plans sont strictement ceux des habitations en usage dans le pays, rectangulaires chez les Humbe (Pl LXXXVII, Fig. 1 et 2), circulaires chez les Ambo (Pl. LXXXVII, Fig. 3 et 4). Les plus belles constructions de ce genre sont deux établissements rencontrés dans la vallée du Muy, à l'Ouest de Mupa. Les auteurs en étaient des bergers handa dont le type de maisons est le même que celui des Kwanyama. Chaque détail est scrupuleusement reproduit. Le plan général est très clair : corridor principal donnant accès au premier parloir, puis conduisant au grand parloir sur lequel s'ouvre la case de la femme principale : les diverses issues donnent accès au logement du propriétaire et à ses greniers, puis aux divers logements des autres femmes. La case du lait, la barre pour suspendre la baratte, les divers kraâls pour le bétail, même les urinoirs sont prévus. Les huttes, sans toit, ne sont indiquées que par leurs parois verticales dont une interruption fait la porte.

3. Poupées et porte-poupées.

Chez tous les peuples primitifs, la stérilité de la femme est envisagée comme une calamité et même comme un déshonneur. La jeune fille n'a donc qu'un but : devenir épouse et mère. Toutes ses préoccupations et ses jeux seront dominés par cette idée. L'objet autour duquel toutes ces idées se cristalliseront, sera tout naturellement la poupée, et cette poupée jouera le plus souvent un rôle très important. Pour nos noirs, nous pouvons dire que la poupée et le pilon à farine sont dans l'éducation de la fille ce que sont les armes dans celle du garçon.

L'importance même de cet objet est la cause qui rend souvent difficile la tâche du collectionneur. Nous avons à diverses reprises eu la plus grande difficulté à découvrir des poupées parce qu'on nous les cachait. Ensuite il a fallu des trésors de patience et des sacrifices relativement hors de proportion pour acquérir les premiers exemplaires. Nous n'en avons trouvé que là où nous avons séjourné et gagné vraiment la confiance de la population. Mais il fallait se tenir sur ses gardes, car, d'autre part, on se dépêchait, une fois nos goûts connus, de nous fabriquer de la marchandise à la grosse et qui était loin de valoir les pièces originales.

En collationnant les renseignements contradictoires que nous avons recueillis à ce sujet, nous arrivons à la conclusion qu'il y a deux sortes de poupées. L'une est celle dont se servent les petites filles dans leurs jeux occasionnels, poupées plus ou moins hâtivement faites en matières souvent fragiles, comme la terre crue par exemple ; l'autre est la poupée soigneusement faite en matières durables, ornée de toutes sortes de choses précieuses telles que perles de verre, de métal, etc. Celle-ci est

généralement une pièce ancienne transmise de mère à fille depuis plusieurs générations.

Il se peut qu'à bien des endroits les traditions soient en train de se perdre et que l'importance de ces poupées familiales diminue et tende à s'effacer complètement. Dans son livre *Ovamboland*, H. Tönjes nous dit :

« Un objet qui joue un grand rôle chez les jeunes filles, même en vue de leur futur mariage, est une espèce de poupée. Heureuse est celle qui en reçoit une en cadeau de son père. On nomme ces poupées *Ounona*, enfants. Elles sont fabriquées avec un morceau de bois dont les deux bouts sont munis d'un épaississement en forme de tête...

« Une poupée de cette sorte est un objet d'une valeur toute particulière, auquel on voue une attention spéciale. Lors de l'incendie d'une habitation, c'est la première chose que l'on tentera de sauver et de mettre en lieu sûr. Lorsque la propriétaire d'une telle poupée se fiance, cette dernière reçoit du fiancé un nom. Dès ce moment, elle passe pour l'enfant du jeune couple, et le premier enfant qui naîtra de leur union portera le même nom. Du fait qu'une poupée ne peut être vendue, il est excessivement difficile d'en obtenir. Si une mère a plusieurs filles, c'est l'aînée qui hérite le trésor. »

Tönjes a rapporté en Europe un exemplaire qui se trouve au Musée de Berlin et qui, avec un deuxième, figure dans son livre. Il en raconte l'histoire qui est intéressante à plus d'un point de vue : « ... Je l'ai reçue en cadeau de la fille d'un missionnaire à Ondonga, M^{lle} Rautanen. Lorsqu'elle était petite fille, elle possédait une poupée importée d'Europe à laquelle la femme du chef, Olugondo, trouvait un plaisir particulier. Aussi l'avait-elle de suite baptisée de son nom, c'est-à-dire qu'elle en avait fait sa sœur de nom (Okadina). Après un séjour prolongé de M^{lle} R. en Europe, elle revint à Ondonga auprès de ses parents comme institutrice. La première question d'Olugondo fut : « Où se trouve mon Okadina ? » Comme on ne la retrouva plus, on en fabriqua une autre. Olugondo fut très heureuse de retrouver une nouvelle sœur de nom et l'invita à lui faire une visite. Le plus souvent, elle faisait chercher son hôte par quelques-unes de ses dames d'honneur dont l'une était chargée spécialement de la porter dans une peau de léopard sur son dos et de l'amener à sa résidence. Là elle séjournait pendant plusieurs jours, parfois même pendant plusieurs semaines, gardée avec les plus grands soins par Olugondo. Au retour l'hôte était l'objet de beaucoup d'honneurs, accompagnée de nouveau par plusieurs dames de la Cour et d'un beau cadeau pour sa propriétaire, cadeau qui consistait généralement en un bœuf et plusieurs Calebasses remplies de bière. »

Cette citation montre suffisamment l'existence de ces poupées-trésors de famille et en même temps la psychologie primitive permettant même à une femme de qualité, d'animer une poupée qui n'a à notre sens pas figure humaine, au point de la traiter comme une amie et sœur d'élection, faculté que nous ne trouverions chez nous que parmi de très jeunes filles jouant à la poupée.

A Mupa, j'ai recueilli l'observation suivante qui est dans la même note que ce qui précède : Lorsqu'un jeune homme rencontre une jeune

filles portant une poupée, il est tenu de faire à cette dernière un présent, si petit soit-il, ne serait-ce qu'une feuille ou un brin d'herbe, au risque d'encourir les malédictions de la jeune fille.

La collection de poupées rapportée d'Angola présente une grande variété quant aux matières premières employées. Ces dernières jouent un rôle déterminant dans l'interprétation des formes, ce qui explique le fait qu'on trouve chez un même peuple plusieurs formes de poupées. Mais là encore, il n'y a rien d'absolu et nous verrons que, tandis que les Kwanyama se servent de la terre glaise très librement pour reproduire l'anatomie, les Nyemba se contentent d'imiter en terre les poupées de bois dont le corps est un simple cylindre.

Un fait est général, c'est que toutes nos poupées représentent des jeunes filles à divers stades ou même des femmes, mais jamais des garçons. Puis, la partie la plus importante est toujours la coiffure qui est faite avec un soin extrême. Ensuite viennent le vêtement et la parure et, en dernier lieu, quelques détails anatomiques tels que les seins et les membres.

L'indication du visage, lorsqu'elle existe, se résume dans les yeux et le nez, rarement la bouche.

Chez les Humbe, nous n'avons trouvé qu'un seul type de poupée. Le corps en est formé d'un cylindre de fibres serré dans un enroulement de cordelette de la même matière. Le bas s'évase par un bourrelet tressé. Le haut est surmonté de la coiffure très habilement reproduite jusque dans les moindres détails. Le ruban sagittal qui recouvre le bourrelet médian est fait de cordelettes. Sur le devant une chaînette de perles de verre indique celle que les femmes humbe accrochent à une petite mèche des cheveux pour la ramener sur un côté en petite guirlande. Les deux cornes partant de la nuque ne manquent point non plus. Un collier de cordelettes représente les franges portées sur la poitrine par toutes les jeunes filles et les femmes. L'ensemble fait un objet harmonieux et parfaitement bien compris. La dimension semble varier peu et oscille entre 25 et 34 cm. pour les exemplaires de notre collection (Pl. LIII, Fig. 1).

Une poupée tyipungu recueillie à Capelongo mesure 26 cm. et se trouve montée sur un cylindre de bois entouré d'un réseau de cordelettes. Dans le bas un plateau de fibres tressées et dans le haut la coiffure tressée fort habilement. Les deux spirales sur les tempes, le diadème surmontant le front et le collier à franges, rien ne manque, pas même la bande ou double bande retombant dans le dos. En plus de cela, les bras terminés par quatre doigts sont fixés au réseau du tronc. Dans le bas, une ficelle retient deux bouts d'étoffe marquant le pagne (Pl. LIII, Fig. 2).

Les Nyemba nous ont fourni une plus grande variété, mais le type paraît être une poupée de même structure que la précédente, c'est-à-dire au corps fait d'un morceau de bois entouré d'un réseau de cordelettes. La coiffure est faite généralement de vrais cheveux tressés autour de grosses épingles de bois ; mais la coiffure est celle des petites filles ou des *vangolo*, c'est-à-dire des élèves d'école d'initiation. Ces chevelures sont ornées de caoris ou d'une petite graine blanche et plate qui les imite

assez bien (Pl. LIV, Fig. 3 à 5). La parure consiste en un diadème fait de fragments d'herbe et une ceinture du même matériel.

Un autre type est celui qui est modelé en terre crue. Corps cylindrique, légèrement renflé vers le bas, surmonté d'une coiffure très curieuse, sorte de grande lame semi-circulaire posée dans le sens sagittal et ornée d'un dessin qui figure peut-être à l'origine des perles ou des clous (Pl. LV, Fig. 4).

Une seconde poupée en terre présente deux de ces lames parallèles qui répondent à un type de coiffure en usage chez les Ovimbundu et les Nganguela. Un collier entoure le haut du cylindre agrémenté de deux seins et de tatouages figurés par des points en creux (Pl. LV, Fig. 3).

Une troisième enfin porte sur un corps évasé dans le bas, tatoué et muni de seins, une coiffure très large de femme nyemba, ornée d'un dessin de points et de petits ronds. Un gros bourrelet figure le collier de fibres tressées et de bois (Pl. LV, Fig. 1 et 2).

Une poupée kalukembi est travaillée de la même manière que celles des Nyemba : corps en bois entouré d'un réseau de cordelettes, belle coiffure montée sur épingles de bois et enduite apparemment de bouse de vache. Deux boutons de porcelaine et des clous de laiton ornent cette grande coiffure. Une chaînette de perles noires et blanches retombe sur le front et un collier de fibres orné de trois clous de laiton représente le collier monumental des femmes du Caluquembe. Dans cette région existe aussi la poupée-trésor qui ne se vend à aucun prix (Pl. LIV, Fig. 1 et 2).

Nous avons récolté une seule poupée en bois sculpté qui semble être une pièce ancienne à en juger par sa patine. Nous l'avons acquise chez le chef Eiambo et non sans faire couler les larmes de sa femme Nandjala dont le mécontentement se reflète sur le portrait que nous en avons pris. Elle est handa. Le corps est cylindrique avec des seins à peine indiqués, le cou légèrement aminci. La tête, très grosse, surmontée d'une belle coiffure à bourrelet sagittal dans le genre des Humbe, est d'une taille franche ainsi que l'indication du visage. Le cou est entouré d'un petit collier de perles de verre. Cette belle poupée, qui mesure 24 cm. (Pl. L, Fig. 1) était enveloppée dans son porte-bébé en peau d'antilope.

Repassons sur la rive gauche du Cunène pour pénétrer chez les Ovambo. Le type de poupée le plus répandu, aussi bien chez les Kwanyama que chez les Kwamatwi, est monté sur un bois fourchu dont les deux branches servent de jambes et le manche de corps. Sur ce squelette sont modelées, au moyen de cire mêlée d'*olukula*, des formes plus ou moins abondantes, les bras étant figurés par deux moignons. La tête est représentée par une boule animée par deux yeux en plaquettes d'œuf d'autruche, le nez est indiqué par une perle de verre ; un collier de perles bleues entoure le cou. Ce sont des jeunes filles qui sont représentées généralement avec des coiffures ingénieusement imitées au moyen de petits fruits, de cordelettes de fibres, etc. Le vêtement et la parure sont traités avec beaucoup de soins : pagne en vrai cuir de bœuf, ceintures de même, devant en estomac de bœuf, anneaux de chevilles, ceinture de perles. Il n'est pas jusqu'à la ceinture-fétiche pour empêcher de tomber

qui ne se trouve sur certaines poupées ! La plupart d'entre elles sont même munies d'authentiques poils pubiens. Des perles de verre et des boutons représentent les ornements d'ivoire ou de conus, signes de richesse. Nos poupées kwamatwi se distinguent de celles des Kwanyama par le fait que les premières sont plus tassées, plus justes de proportions. Le modelage de cire recouvre tout le corps ; tandis que chez les secondes, le bois reste à nu entre le cou et la ceinture. Seuls les moignons des bras et les seins sont placés dans cette partie. Ces dernières sont aussi moins ornées (Pl. L, Fig. 2, Pl. LI, Fig. 1 et 2, Pl. LII, Fig. 1).

Il y a un second type plus fruste de poupées, c'est celui qui est fait avec un double fruit rond de palmier, une des boules formant la tête, l'autre le corps. Là aussi il en est d'excessivement primitifs, où seul un pagne indique le jouet, tandis que d'autres sont fort perfectionnés et agrémentés de seins, de colliers, de ceintures, de pagnes, etc. (Pl. LII, Fig. 2).

Chez les Kwanyama d'Omupanda, nous avons trouvé des poupées en terre, d'une interprétation plus libre. Je signale chez l'une de ces poupées une coiffure ancienne formée par un gros bourrelet sagittal. Cette poupée représente une femme portant son enfant dans le dos au moyen du porte-bébé en usage dans la contrée (Pl. LII, Fig. 3). Cette coiffure se retrouve sur l'une des trois pierres d'un foyer kwanyama dont nous parlons ailleurs (Pl. LXXXIII, Fig. 4), une autre figure la coiffure nationale des Kwanyama, à cornes (Pl. LII, Fig. 4).

D'autres sont plus réalistes encore et portent de vrais cheveux collés à la tête, mais elles ont perdu tout style (Pl. LII, Fig. 5).

Il nous semblait qu'un peuple aussi artiste que les Tyivokwe se devait de confectionner des poupées plus belles que tous les autres peuples. Malgré des recherches minutieuses, nous ne trouvions rien du tout quand, un jour que nous étions dans un village tyivokwe près de Katyila, une vieille femme à laquelle nous faisons comprendre que nous cherchions des poupées, nous apporta un objet complètement enfumé et en partie carbonisé. C'était un manche en torsade recouvert d'un filet terminé dans le haut par une houppe de tubes de roseaux enfilés chacun à une cordelette se terminant par un nœud. Sceptiques, nous prîmes cependant cet objet qui pouvait être un hochet de danse. Peu de temps après nous retrouvions un second objet semblable (Tyissola). Enfin, de retour à la Mission du Cubango, je vis arriver des Tyivokwe avec des poupées qui ressemblaient fortement aux deux premiers objets, sauf que le manche était cette fois remplacé par des cols de Calebasses. Là aussi, il s'agit simplement d'une imitation de la coiffure féminine, et ces fragments de roseaux enduits d'ocre rouge représentent assez bien les arrangements capillaires des femmes tyivokwe. Là encore, il pouvait s'agir de hochets, quoique ces fragments de roseaux ne pussent donner qu'un bruit très faible, jusqu'à ce que nous eûmes en main l'exemplaire reproduit (Pl. LVI, Fig. 1 et 2) dans lequel les bouts en roseaux sont fixés en rangs verticaux doubles et de façon rigide ; de plus, on y voit plusieurs ornements de cheveux de femme tyivokwe attachés au sommet, dont le plus typique est ce double panache en crins de queue de gnou. F. et W.

Jaspert figurent dans leur ouvrage : *Die Völkerstämme Mittel-Angolas* (Pl. VI, Fig. 7) un objet identique aux deux premiers que nous avons recueillis. Ils l'indiquent comme hochet de danse sous le nom *kampundu*, tandis que nos Tyivokwe le désignaient sous celui de *tyissola*.

Porte-bébé. Un objet inséparable de la poupée est le porte-bébé. Nous en avons recueilli plusieurs avec la poupée et nous en avons vu porter aux jeunes filles kwanyama. Par contre chez les Kwamatwi de Forte-Roçadas, les jeunes filles se contentaient de porter leurs poupées plantées dans la ceinture (Pl. LXXVII, Fig. 4). Nous avons vu précédemment par une citation de Tönjes que la femme du chef, Olugondo, faisait porter son Okadina ou sœur de nom dans une peau de léopard. Il s'agissait certainement d'un porte-bébé royal, car celui-ci était fait d'une peau de ce fauve. Celui des simples particuliers est formé généralement d'une peau de bambi (Pl. XVI, Fig. 3 et 4), petite antilope du *mato* dont les quatre pattes croisées en sautoir sur la poitrine de la mère servent d'attaches. Les petits sabots sont soigneusement conservés et forment pendeloques. Le cou de la bête, dirigé vers le haut, retombe en dehors et reçoit une ornementation de graines brunes ou de perles de métal.

Dans les jouets, tout cela est imité en peau ou en fragments d'étoffes, agrémenté de chaînes de graines brunes formant franges. Nous avons vu que même des poupées représentent des femmes avec leur enfant enfermé dans son porte-bébé (Pl. LII, Fig. 3).

Si nous avons voué une grande attention aux poupées, c'est parce que nous pensions qu'un tel objet devait être plus que tout autre traditionnel et capable de déceler des affinités avec d'autres peuples actuellement très éloignés. Cette tradition se remarquera probablement moins dans l'aspect extérieur que dans le mode de construction. Nous ne sommes pas en état encore de tirer des conclusions de nos observations, car il faudrait un matériel de comparaison que nous ne possédons pas. Cependant, un premier fait nous a frappé : c'est l'unité de matière première et de construction des poupées du groupe Bangala, c'est-à-dire Humbe-Nyemba-Tyipungu-Handa-Kalukembi, pour ne citer que ceux que nous avons appris à connaître.¹ Puis, le fait que le groupe Ambo (Kwanyama et Kwamatwi) possède deux types, mais entièrement différents de celui du groupe Bangala, à savoir celui fait de deux fruits ronds ou d'un fruit jumeau à deux boules, et celui construit au moyen d'un bâton fourchu dont les deux bouts représentent les jambes. Le premier de ces deux types se retrouve au Mozambique chez les Bathonga. Le second à fourche se retrouve dans la Guinée portugaise. Le type plus spécialement Nyemba à corps de bois recouvert d'un treillis de cordelettes se retrouve également au Mozambique.

La poupée tyivokwe avec son corps en col dealebasse représente un type tout à fait différent des précédents.

¹ Nous venons de recevoir quelques poupées nyaneka de Huila (Mamwila), donc, du même groupe Bangala, et elles sont du même type que les autres : torse cylindrique entouré de cordelettes, base élargie et coiffure en cordelettes.

4. Jouets divers.

Les enfants utilisent divers jouets dont les uns sont de tradition ancienne tandis que d'autres sont d'invention moderne. Ces derniers peuvent s'observer surtout près des établissements d'Européens, en particulier dans les Missions. Tous ceux que nous énumérons ci-dessous proviennent des Missions du Galangue et du Cubango.

Les toupies sont de trois types. La plus primitive est celle qui est taillée dans un fragment dealebasse, percée d'un trou par lequel passe un axe de bois. Le bord en est simple ou découpé en festons ou en dents. Elle est actionnée avec les doigts en faisant pivoter l'axe entre l'index et le pouce.

Le second type est celui qui est taillé en cône dans un morceau de bois et actionné au moyen d'un fouet. Ces deux variantes ont été observées à la Mission du Cubango chez les Nganguela.

La troisième est formée d'une noix sphérique percée de trous et contenant quelques petites pierres. Une tige de bois la traverse et ne dépasse que d'un côté. Cette tige qui se termine en pointe dans le bas, reçoit une cordelette qui s'y enroule et dont l'autre extrémité est fixée à un bois servant de poignée ; elle passe dans un trou percé dans une seconde plaquette de bois, cette dernière servant d'appui à la toupie pendant qu'on tire brusquement la ficelle. Ce jouet provient du Galangue.

Une sorte de fusil à piston ne sert guère qu'à faire du bruit. Il est composé d'un tube fait d'une tige creuse, et de deux bouchons de fibres mouillés (*zonzi*). L'un des bouchons est forcé dans l'extrémité du tube, tandis que l'autre est poussé brusquement, au moyen d'une baguette, dans l'intérieur du tube. L'air ainsi comprimé chasse le bouchon terminal en produisant une détonation. Observé à la Mission du Cubango.

Une arme très ingénieuse est une sorte d'arbalète-fusil. La crosse est formée par une tige de maïs, percée transversalement par un arc. Au-dessus de la tige de maïs est fixé un tube dans lequel joue une baguette faisant piston et dont l'extrémité postérieure est fixée à la corde. Un tenon de bois permet de fixer la corde tendue au moyen d'une boucle de ficelle. On la déclanche avec la main. Le piston projeté en avant dans le canon chasse la petite flèche qui y a été placée. Il en existe une variante à deux arcs et deux canons. Récolté au Cubango.

Un autre fusil est plus simple et se sert de la détente d'une lame de bois faisant ressort. Celle-ci est plantée dans la partie postérieure du tube faisant crosse ; son extrémité libre s'engage dans une ouverture allongée, puis traverse le canon par une ouverture plus petite. Le dé clic se fait en repoussant à l'intérieur la partie du ressort qui dépasse.

Un jouet qui est certainement d'invention toute moderne est une automobile réduite à un volant monté sur deux roulettes ! L'enfant qui le pousse devant lui complète l'illusion par les bruits divers imités fort bien du reste avec la bouche.

Signalons aussi deux « diables », l'un formé d'une planchette s'élar-

gissant vers son extrémité libre, et retenue de l'autre par une cordelette. Les bords de la planchette sont dentelés. En le faisant tournoyer, il produit un son grave.

L'autre consiste en une portion de tige de maïs comprenant deux nœuds et la partie intermédiaire. Une ouverture longitudinale de 6 mm. environ est pratiquée et une cordelette est fixée en lui faisant traverser le milieu d'un nœud et en la nouant à l'intérieur. Cet instrument produit un sifflement. Tous les deux proviennent des Nganguela.

Les sifflets en usage parmi la jeunesse sont de diverses sortes. L'un est du type de la clef à tige creuse et consiste en un bois cylindrique creusé à l'un des bouts. L'autre extrémité est amincie et taillée en bourrelets successifs pour permettre de l'attacher à un lien. Le nom nganguela de ce sifflet récolté par le Dr Monard est *kaselekete* ; mais celui de *tyisengwa* sous lequel est désigné le sifflet suivant, serait synonyme et désignerait indifféremment les deux types. Il s'agit de ce petit sifflet formé d'une plaquette de bois triangulaire évidée sur sa plus longue tranche. Il a probablement été introduit par les Tyivokwe chez lesquels il sert aux jeunes circoncis à chasser les femmes. Il est répandu chez les Nganguela.

Les bergers humbe se servent d'un petit instrument très simple qu'ils tiennent constamment dans la bouche. C'est une plaque elliptique en laiton mesurant 2,5 cm. en longueur et 1,5 cm. en largeur ; elle est ornée de quelques dessins obtenus par des séries de points repoussés faisant saillie d'un côté. Pour s'en servir, ils les placent debout entre les incisives médianes ; ils en tirent des coups de sifflet stridents.

Chez les Kwanyama enfin, nous avons constaté des sifflets en bois construits sur le type de nos sifflets classiques.

5. Jeux.

Nous avons eu l'occasion d'observer des jeunes filles kwanyama jouant à des jeux de ficelle, sans avoir eu le loisir de noter les figures successives (Pl. LXXXII, Fig. 4).

Les jeunes gens et jeunes filles jouaient fréquemment à un jeu dans lequel un des participants poursuivait les autres qui devenaient tabou en mettant un genou en terre. Autant que nous avons pu en juger, il s'agit d'un jeu dans le genre de notre chat.

Les jeunes gens kwanyama se livraient souvent aussi à une véritable escrime au bâton, ce qui n'est pas pour surprendre chez un peuple aussi guerrier.

VII

Habitation et mobilier.

L'habitation présente chez les divers peuples de grandes différences, soit dans sa disposition générale, soit dans les unités et les détails qui la composent. Notre documentation n'est malheureusement pas complète pour tous ; ainsi ne dirons-nous que peu de chose en ce qui concerne les Nganguela et les Nyemba. Par contre, nous nous étendrons davantage sur celles des Humbe et des Kwanyama.

D'une manière générale, les peuples agriculteurs vivent de préférence dans des agglomérations ou villages et leurs champs sont parfois situés à de grandes distances ; il y possèdent alors des cases qui leur permettent d'y séjourner temporairement, pendant que les cultures y exigent leur présence. Les éleveurs de bétail, par contre, qui ont besoin de grands espaces pour faire pâturer leurs animaux, se logent dans des fermes isolées. Celles-ci occupent un grand espace tout en n'abritant qu'une seule famille. Il en est de même de ceux qui, à côté de leur élevage, font aussi de l'agriculture. Il y a enfin les purs chasseurs tels que les Boschimans qui n'ont que des campements temporaires. Les Tyivokwe représentent un stade intermédiaire, du moins dans la région que nous avons visitée, en ce sens que, chasseurs et cultivateurs à la fois, ils ne restent guère plus de trois ou quatre ans de suite à la même place. Ils construisent de grands villages et possèdent l'architecture la plus évoluée aussi bien au point de vue esthétique qu'au point de vue technique. Quant au mobilier, nous le traiterons à la fin de ce chapitre, il se réduit du reste à fort peu de chose.

1.

Le résidence actuelle du roi des Nyemba ne peut donner une idée de ce qu'était une *Ombala* il y a vingt ou trente ans à peine. La résidence royale se trouvait anciennement à Ndongo où nous avons encore pu admirer l'enceinte formée par les magnifiques sycomores dessinant leur grand cercle dans un paysage splendide. La résidence actuelle a moins de grandeur, cachée dans la forêt à flanc de coteau, dominant de peu le vallon semé de petites termitières blanches, elle a l'air de s'être, à dessein, retirée du monde. Katyila, c'est son nom, n'est qu'un essaim de huttes semées sans ordre. Les huttes sont presque toutes rectangulaires, aux parois enduites de terre. C'est le même type que celui rencontré chez les Ovimbundu du Cuando et les Nganguela du Cubango.

Le grenier affecte des formes très différentes selon les divers peuples. Ainsi les Nganguela confectionnent de grands cylindres en écorce auxquels ils cousent au moyen de lanières d'écorce (*zonzi*) un fond et un couvercle de même matière. Ces greniers sont placés sur une plate-

forme à pilotis et recouverts d'un toit de chaume. La résistance de ces récipients est considérable ; nous nous en sommes servis pour emballer presque toutes nos collections sans avoir eu à nous en repentir. Mais encore faut-il que l'arbre qui fournit ces grandes plaques d'écorce souple, mince et résistante existe dans le pays ; nous ne pouvons pas dire si c'est là le seul type de grenier en usage chez les Nganguela. Nous avons trouvé les nôtres dans la région de Vila da Ponte (Cubango). Ces greniers sont confectionnés par les hommes.

2.

L'habitation humbe, comme celle des Ambo que nous étudierons plus loin, porte le caractère d'une ferme isolée, comprenant le logement de la famille et celui des domestiques ainsi que les parcs à bétail et les cultures. Nous avons eu l'occasion de relever un plan-croquis de l'habitation du soba Oakalama dans la région de Mulondo (Cunène) (Pl. LVIII). La première chose qui frappe est l'arrangement rectangulaire de la disposition générale des palissades et des haies. Le nom qu'on nous a donné pour l'ensemble est *eumbo* ; c'est le même qu'en kwanyama. Les huttes sont rondes ; leurs toits sont coniques et recouverts de chaume. La porte de la hutte est close par une ou plusieurs pièces de bois percées d'un trou par lequel passe un bâton horizontal et qui est fixé dans le haut par les deux bouts. Ces bois ou planches se relèvent pendant le jour du côté extérieur et s'appuyent sur un chevalet formé de deux montants fourchus qui soutiennent un bâton horizontal. Nous avons constaté que certaines de ces portes peuvent être fermées par un cadenas dont la clef est portée ostensiblement par la femme propriétaire de l'immeuble. Ce cadenas se fixe à une traverse horizontale qui s'engage dans les deux montants de la porte.

La hutte (*djuo*) est composée d'une paroi verticale faite de pieux serrés les uns contre les autres et d'une hauteur d'environ 1 m. 20. Dans le haut tous ces pieux sont solidement liés entre eux. Le toit conique qui surmonte cette paroi est formé de perches rondes dont les bouts minces se rencontrent vers le haut où ceux-ci sont liés. Le gros bout, de son côté, est également attaché au bord supérieur de la paroi. La couverture est faite au moyen de plusieurs rangs de gros chaume de marais (Pl. LXXXVI, Fig. 4).

Mais ce n'est pas là le seul type de hutte rencontré chez les Humbe ; il en est deux autres, dont l'un nous occupera ici, c'est une construction à plan rectangulaire, à toit en faîte et à pans coupés. Dans l'habitation que nous décrivons, le logement des deux femmes du propriétaire est une construction de ce genre, avec une paroi mitoyenne et une porte pour chacun des compartiments. Une autre hutte encore possède un plan carré ; mais son toit est conique.

Les locaux sont disposés de la manière suivante : à l'extrémité Est d'un champ très allongé est située une place à peu près rectangulaire, dont la partie la plus rapprochée du champ est occupée par l'enclos réservé aux deux épouses. Cet enclos contient leur double hutte ainsi

qu'une hutte à provisions, cette dernière de forme ronde. Sur la grande place nous rencontrons plusieurs autres huttes rondes destinées soit à l'habitation, soit à la garde de provisions. Nous y trouvons deux foyers et le chevalet supportant la baratte (*muhikilo*). L'établissement se termine à l'Est par les différents kraâls ou parcs à bétail, dans le cas particulier il y en a trois grands. C'est par l'un de ceux-ci que l'on accède aux logements. Les veaux possèdent un enclos spécial situé vers l'intérieur et complètement entouré d'une forte palissade. Une hutte située dans l'angle intérieur d'un des grands kraâls sert à enfermer les cabris. Les deux portes principales de l'établissement sont formées de montants surmontés de bâtons horizontaux, sorte de cadre que l'on ferme la nuit au moyen d'une grosse branche d'épinier. Comme on peut s'en rendre compte sur le plan (Pl. LVIII), tous ces compartiments sont reliés entre eux par de petits passages de service ménagés dans les palissades ou dans les haies d'épines, passages en chicane pour en interdire l'usage aux divers animaux domestiques. Prenons celui qui mène de l'appartement des femmes et qui nous conduit aux champs. Nous y trouvons tout d'abord une série de séchoirs surélevés et, plus en arrière, le four à sécher les épis (Pl. LXXI, Fig. 4), enfin, à côté de ce dernier, une aire circulaire en terre battue présentant deux zones : une, centrale, légèrement bombée et très lisse, une seconde, extérieure, plate et moins soignée. Le four possède une armature intérieure en bois qui a été soigneusement enduite de terre glaise. Le foyer se trouve à ras du sol, au contraire de celui des Kwanyama que nous étudierons plus loin, de ce fait tout le four est plus haut et mesure environ 1 m. 40 de hauteur. A l'intérieur, à mi-hauteur, se trouve un grillage sur lequel reposent les épis pendant le séchage.

A côté des séchoirs sur pilotis se trouve la place des mortiers. A vrai dire cette place n'est pas aussi bien définie que dans l'habitation ambo où les mortiers sont enfoncés dans le sol ; les mortiers restent libres et peuvent en tout temps être transportés ailleurs selon les commodités du moment.

Si nous allons à l'autre bout du champ, nous voyons de loin déjà une construction légère, sorte de plate-forme, à laquelle est appuyée une échelle grossière (Pl. LXXI, Fig. 4). C'est la tour du guet ou du garde-champêtre, d'où l'on veille sur les cultures, à partir du moment où le grain attire la convoitise des innombrables oiseaux et d'autres ennemis. Une garde permanente est alors nécessaire et des tambours spéciaux y sont employés. Quant aux antilopes qui chercheraient à passer à travers les haies d'épines, on leur tend des pièges qui simulent des passages dans la haie extérieure.

Citons en passant le dernier type de hutte rencontré à Kâmba. Il s'agit d'un abri temporaire habité par un couple soignant un troupeau appartenant au soba de Kâmba. Elle était construite sur un plan en ellipse allongée, au moyen de bâtons appuyés les uns contre les autres de façon à former un faîte. Sur un des côtés était réservée la porte et le tout était soigneusement recouvert d'un enduit de bouse de vache.

Le grenier des Humbe se distingue de celui des peuples voisins en

ce qu'il est fait par la femme. C'est un grand panier ovoïde (voir l'article sur la vannerie, p. 43), qui trouve sa place sur une plate-forme surélevée dans une hutte. Chez les Humbe le grenier ne se distingue pas extérieurement des autres constructions.

3.

L'habitation kwanyama, comme celle de tous les Ambo, est assimilable à une ferme isolée comprenant logement familial, étables, granges, en un mot tout le rural. Elle est située au milieu de ses champs. Une case n'est pas une maison, mais simplement une chambre couverte. Envisagée ainsi, il nous sera possible d'employer des termes usuels s'appliquant à nos appartements civilisés et de comprendre plus aisément l'agencement d'une construction fort bien comprise, si l'on songe à la simplicité des matières premières employées. La dimension d'une telle habitation (*eumbo*) est très variable selon le degré de richesse ou la position sociale du propriétaire.

Nous chercherons à décrire ici un type courant et moyen et indiquons quelques variantes intéressantes (Pl. LIX, LX, LXI, LXII et LXIII).

La forme générale de l'*eumbo* est celle d'un cercle qui souffre quelques déformations de détail. L'entrée du logement (*oñu*) qui donne accès à un long corridor (*olukala*), est précédée d'une allée (*oluvanda*) conduisant jusqu'à l'extérieur de l'enceinte des champs. Elle se compose de deux montants de plusieurs pieux liés, surmontés d'autres bois formant linteau. La largeur du vide est de 70 cm. environ, et sa hauteur de 1 m. 40 à 1 m. 50. L'occlusion de cette entrée pendant la nuit se fait au moyen d'une grosse branche d'épinier que l'on tire par le tronc vers l'intérieur. A droite de l'entrée et formant chemin de ronde extérieur, se trouve le chemin des bœufs (*omudingililo*). A gauche nous trouvons deux kraâls dont le plus proche de l'allée extérieure est réservé pour la fête annuelle des bœufs, tandis que l'autre est destiné aux chèvres. Le premier s'appelle *ohambo yekalokilo*, le second *osinyongo*. Revenons à l'entrée et suivons le corridor qui nous mène au logement. Il est étroit et ne laisse passer qu'une personne de front. Ses parois sont de hautes et solides palissades et son tracé en arc de cercle ne permet pas de voir très loin devant soi. Après 15 à 20 mètres, on accède à une pièce circulaire de 5 à 6 mètres de diamètre. C'est là le premier parloir (*epatalokola*, *osinyangi*) où se trouvent les trois pierres pour les sacrifices (foyer pour la fête du premier grain) et les bois sacrés. A l'opposé d'où nous sommes venus, le corridor reprend et conduit, après quelques mètres, au grand parloir central (*olupale*). Nous sommes ici dans le salon de réception qui joue dans la vie sociale de ce peuple un rôle considérable. C'est aussi le centre de la vie familiale et le poste de commandement du maître et de la maîtresse de maison. La forme en est circulaire, son diamètre est de 8 à 10 m., parfois bien davantage lorsqu'il s'agit de la maison d'un grand chef. Le mobilier est simple : quelques troncs d'arbres disposés en fer à cheval en font les frais. C'est dans ce local que se

trouve l'autel des ancêtres sur lequel sont disposés les bucrânes, souvenirs des sacrifices. L'accès à ce grand parloir se trouve parfois compliqué par des chicanes en zigzag (Pl. LX). Toute la distribution des logements aboutit ici : des couloirs plus ou moins bien marqués conduisent dans les différentes directions. Tout près se trouve la case du maître de céans ; un petit corridor aboutit aux kraâls des bœufs (*omukala*). La case réservée à la manutention du lait se trouve à proximité du grand parloir. Cette case se nomme *êcupa* ; à côté nous trouvons la grande calebasse servant de baratte (*oxupa*) (Pl. LXXXII, Fig. 3).

Les grands espaces qui restent sont distribués en logements pour les femmes dont la première épouse occupe un rang privilégié. Son logis se trouve situé au Sud du grand parloir, tandis que ceux de ses compagnes sont adossés contre le chemin des bœufs ou contre le corridor d'entrée.

Voyons en quoi consiste un de ces logements de femme (*epata*). Généralement on compte cinq constructions couvertes : une case d'habitation, une case servant de cuisine en temps de pluie, une case pour serrer les ustensiles de ménage et autres menus objets, enfin deux toits supportés par des piliers dont l'un est le grenier composé en général de quatre récipients à céréales, puis le dernier qui est un pavillon sous lequel la femme travaille pendant les heures les plus chaudes ou à l'abri de la pluie. En outre il y a les foyers à ciel ouvert pour la cuisine pendant la saison sèche. On accède à ce logement par une porte principale à laquelle on arrive facilement depuis le centre de la maison. Des portes de service formées de branches fourchues, sont ménagées en outre dans les palissades, passant d'un logement à l'autre, ou conduisant à un kraâl. Le logement de la première femme est plus étendu (*epata elombe*). La case d'habitation est plus vaste et souvent précédée d'un parloir pouvant contenir un nombre respectable de convives. Cette case est située près du grand parloir ; dans la région d'Evale et de Capanda nous avons constaté une variante de cette disposition : cette case débouchait directement dans le grand parloir en face des sièges en fer à cheval. L'autel des ancêtres se trouvait alors immédiatement à droite de la porte de la case de la première femme (vu depuis le centre du parloir) (Pl. LXXXII, Fig. 2).

Le logement du maître est situé à l'opposé de celui des femmes. Il est sujet à des variations et peut être plus ou moins vaste. La case d'habitation se trouve à proximité du grand parloir. Il est précédé d'un parloir particulier. Le maître possède en outre un ou deux pavillons à l'usage des réceptions. Dans un enclos spécial se trouvent les greniers qui sont sa propriété et qui forment la réserve du printemps pour ensemer les champs. Dans son logement se trouvent également la chambre à lait et la barre (*omusikilo*) pour suspendre la baratte. Deux ou trois cases contiennent ses réserves de toute sorte.

L'appartement des hôtes, qui comprend une ou plusieurs cases avec parloir et pavillon, se trouve près du logement de l'homme.

Enfin nous trouvons encore une hutte, sorte de pavillon ouvert d'un côté, qui sert de logis pour les enfants. Un espace assez vaste leur

est réservé comme place de jeux, car les petits sont sous la surveillance de la première femme (Pl. LXII, Fig. 2 et 3).

La fabrication journalière de la farine (Pl. LXXX, Fig. 3), pour les besoins de tous ces ménages est une question importante, aussi l'aire des mortiers occupe-t-elle une place d'honneur tout près de l'entrée principale (*osini*). Elle se trouve à droite de l'entrée du couloir ou corridor principal et on y accède par une ou deux portes en Y, afin d'empêcher les animaux d'y pénétrer. Il y a autant de mortiers qu'il y a de femmes et ils sont presque complètement noyés dans le sol, leur ouverture n'en dépassant que de deux ou trois centimètres. Le sol lui-même est formé de terre de termitières battue et lissée comme un ciment qui permet de le maintenir dans un état de propreté parfait. La raison de cet atelier se comprend mieux si l'on songe que les femmes s'entraident dans ce travail qui nécessite plusieurs opérations. Les fillettes y font du reste aussi leur apprentissage et vers la fin de l'après-midi ce local est fort animé.

Revenons à l'entrée et suivons le chemin des bœufs (*omudingililo*). Bordé à l'extérieur par une haie de branches d'épiniers et à l'intérieur par une palissade, il fait un grand arc au Nord de l'habitation pour aboutir à plusieurs kraâls consécutifs dont chacun a son emploi spécial. De plus petits enclos sont réservés aux veaux (*enhana*).

Il en est de même pour les cabris auxquels on consacre souvent une case couverte. Le poulailler a son importance aussi (*oluti*). Ce mot, il est vrai, correspond seulement à un échafaudage sur la plate-forme duquel se trouve un abri conique fait de branches assemblées et qui ne sert que la nuit (Pl. LX, Fig. 3). Nous avons parfois remarqué sous cette plate-forme les restes d'un foyer. Pendant le jour les poules courent librement dans les appartements où des abris leur sont réservés pour la ponte, simple plaques d'écorce appuyées contre la palissade.

Il nous reste à signaler la présence de plusieurs urinoirs disposés d'une façon judicieuse dans ces appartements. Ce sont des recoins ménagés dans les angles de palissades où l'on dépose les cendres des nombreux foyers. C'est sous une de ces places que l'on enterre pendant plusieurs mois le récipient contenant la préparation que l'on mélange à la pommade rouge d'olokula.

Une case (Pl. LX, Fig. 2 et Pl. LXII, Fig. 4) se compose de la paroi circulaire de pieux fichés en terre et de son toit amovible. Ce dernier possède une armature soigneusement liée en branches d'omufiadi (*ohonga*, pl. *êhonga*). Le toit (*onduda*, pl. *ênduda*) est recouvert par plusieurs rangs de chaume recueilli et mis en bottes pendant la saison sèche. La forme de ce toit possède un galbe gracieux de coupole surbaissée, évasée dans le bas et se terminant dans le haut par une flèche entourée d'un lien en spirale. On comprend aisément que ce toit permette la construction de toute sorte de pavillons ; c'est ainsi que les greniers restent découverts durant toute la saison sèche, pour ne recevoir leur toit qu'à l'approche des pluies.

Dans la région d'Evale où les constructions paraissent faites avec

soin, l'entrée des cases est protégée par un large chéneau de bois, surtout pour les cases de la première femme et du maître du logis.

Le grenier se compose d'un ou plusieurs récipients posés sur des supports, pouvant être recouverts par un toit. Ces récipients sont confectionnés par les hommes au moyen de bâtons flexibles mis en cercles horizontaux extérieurs et en rang vertical à l'intérieur, le tout fortement lié au moyen de liens d'écorce (grenier : *okânda*, pl. *omânda*). Ce récipient de forme ovoïde est placé dans un cercle (*oluvala*) de branches fortement liées et supporté par des pieux enfoncés en terre.

L'ouverture laissée au sommet du récipient est fermée par un couvercle de branches et de terre glaise dont émergent deux ou trois bois servant de poignées. Au reste, toute la surface externe du vase est rendue étanche au moyen d'un frottis de terre qui protège le grain contre les rongeurs.

Les foyers sont de diverses sortes, soit qu'ils servent de feu de cheminée dans les divers parloirs, soit qu'ils soient utilisés pour la cuisine. Dans ce dernier cas ils comportent trois supports qui sont généralement faits de trois marmites hors d'usage et retournées (Pl. LXXX, Fig. 3 et Pl. LXXXIII, Fig. 4).

Le foyer de cuisine appartient à la femme ; mais elle ne peut pas utiliser n'importe quel système, car le foyer est en même temps un insigne social. Pendant les premières années de mariage elle n'ose employer que ce premier type, c'est-à-dire celui formé de trois marmites retournées. Après trois ou quatre ans et une nouvelle cérémonie (*ehombolo*) qui est pour ainsi dire la consécration de l'union sur le plan de la tribu, la femme reçoit le nouveau foyer, ou plutôt les trois pierres (*efia*, pl. *omafia*) pour son foyer (*ediko*).

Il existe une troisième sorte de supports de foyer : c'est celle qui sert uniquement lors de la fête du premier grain (*osipe*). Nous avons eu l'occasion de voir un de ces foyers à Omupanda (Pl. LXXXIII, Fig. 4). Les trois « pierres » ont la même forme que les précédentes et sont faites de la même matière, c'est-à-dire de terre glaise, mais elles portent chacune un petit attribut en plus. L'une possède sur son sommet deux petits mamelons qui figurent la coiffure du jeune homme ; une autre porte une sorte de crête qui commence sur le bord supérieur et descend de côté jusqu'à mi-hauteur. Enfin la troisième est creusée en son sommet d'une cupule destinée à recevoir le sel. Ce foyer porte le nom de *omasiga*. Tandis que nous avons remarqué à plusieurs reprises la présence de ces foyers dans le petit parloir (Capanda, Enda), Tönjes (*Ovamboland*) les place dans l'appartement de la première femme (*epata la kula*). Il se peut qu'il y ait sur ce point des différences selon les régions.

Comme nous l'avons vu chez les Humbe, nous retrouvons chez les Kwanyama une installation pour sécher les épis avant le battage et la mise en greniers. Chose curieuse, nous y avons constaté deux types de fours : l'un, ressemblant à celui des Humbe, dans le Sud, l'autre, plus compliqué, dans le Nord à la limite des Ambo (Pl. LXIII, Fig. 1-4).

A Omupanda près de Pereira de Eça, un four de ce genre possède un foyer à ras du sol. L'ouverture de chauffe est munie de chaque côté d'un petit écran. Le corps est très légèrement conique et mesure 80 cm. environ de hauteur et de diamètre supérieur. Il est situé entre deux grandes plates-formes à claire-voie sur lesquelles sont entassés les épis pour un premier séchage au soleil. Une aire de terre battue et soigneusement lissée est à côté et sert à battre les épis qui sortent du four. C'est là que les femmes trient les grains et leur font subir l'opération du vannage avant de les serrer dans les greniers. L'aspect de cette installation rappelle dans ses grandes lignes celle décrite pour les Humbe, quoiqu'elle en diffère cependant dans quelques détails.

Chez les Vavale (Evale), plus au Nord, nous avons trouvé une installation de séchage qui peut à bon droit passer pour un modèle du genre. La planche LXIII, montrant le plan et les détails, fera mieux comprendre l'arrangement vraiment ingénieux de l'ensemble. Sur une aire de terre battue, soigneusement lissée dans sa partie médiane, se trouvent distribués trois fours à égale distance les uns des autres. Ces fours sont plus petits et plus bas que ceux que nous avons vus précédemment, mais leur foyer est creusé dans la terre, ce qui est certainement une mesure de sécurité pour éviter les charbons ardents au milieu de toutes ces matières inflammables. Au côté opposé du foyer l'aire est en pente légère et forme tout près du four une bosse, sorte de loupe convexe que deux carènes de terre glaise, partant des parois du four, viennent enserrer en laissant un espace libre en avant. En face, près de l'autre bord de l'aire, se trouve une cavité en forme d'écuelle, d'un diamètre de 80 cm., destinée à recevoir le grain prêt pour le grenier. Les plates-formes servant de séchoirs au soleil se trouvent de chaque côté des fours. On ne peut qu'admirer la belle et judicieuse ordonnance de cet ensemble. Il serait intéressant de connaître d'une façon précise la répartition de ces divers types dans le pays.

4. Mobilier.

Le mobilier se réduit à fort peu de chose si l'on en excepte les ustensiles de ménage et les outils de toute sorte. Il reste les sièges, les lits, les nattes et les peaux. La facilité avec laquelle tout noir reste accroupi pendant de longs moments sans l'aide d'un appui, simplement en posant les coudes sur les genoux et en croisant les avant-bras, explique l'absence de sièges ou du moins leur rareté. Dans la plupart des cas l'emploi d'une chaise est la marque d'une distinction de l'hôte ou une politesse que l'on fait au visiteur. Dans les cours cette question est soumise à un protocole sévère et nous en retrouvons les reflets encore aujourd'hui chez les Soba de villages. Pour l'usage journalier on se contente presque partout de nattes, même pour dormir.

Aussi bien chez les Nganguela que chez les Nyemba et les Humbe, nous avons rencontré de petites chaises à dossier ou des tabourets dont le siège est fait d'une peau tendue (zèbre, gnou, bœuf). Ces meubles

sont fabriqués par des Tyivokwe de la région qui, au reste, s'en servent eux-mêmes. Ils sont d'excellents menuisiers, comme en témoignent les belles chaises à palabres provenant de la Lunda et du Congo. Les petites chaises et tabourets usuels de ce type sont d'une solidité à toute épreuve ; ceux que nous avons utilisés durant notre voyage en brousse ont supporté vaillamment les épreuves sévères de la route (nom tyivokwe du tabouret : *tytumamo*).

Il existe un autre type de siège en bois dont nous avons recueilli quelques exemplaires chez les Nganguela et chez les Nyemba ; c'est un petit siège rond, taillé dans un tronc et d'une seule pièce. Cependant ceux que nous avons rapportés sont d'un travail si médiocre que nous pensons qu'ils sont des imitations de sièges en usage dans des régions voisines.

La natte la plus répandue est confectionnée (Pl. LXIX, Fig. 2) au moyen de tiges de roseaux fendues longitudinalement et aplaties à l'état frais au moyen d'un pilon à deux bouts renflés, qui est tenu à la main par son milieu aminci. Le tissu est simplement croisé, formant parfois des dessins de marqueterie. Sur les bords les bouts sont retournés et dissimulés dans le dessin. Cette sorte de natte conserve une forte rigidité qui empêche de la plier ou même de la rouler. Elle sert de natte de couchage, soit à même le sol, ou placée sur le cadre élevé sur quatre piquets fourchus supportant des bâtons longitudinaux (Pl. LXII, Fig. 5). C'est le type de natte le plus répandu dans tout le pays et nous l'avons constaté aussi bien chez les Nganguela que chez les Nyemba et les Humbe. Chez les Nganguela cependant il est souvent remplacé par des morceaux d'étoffe d'écorce de couleur grise qui se fait en diverses épaisseurs.

Une autre sorte de natte est fabriquée par les Tyivokwe, celle-ci pouvant se rouler facilement dans le sens de la longueur (*tyikange*). La matière en est un chaume assez résistant qui forme la trame, la chaîne étant constituée par des lanières d'écorce flexibles, de chaque côté desquelles les chaumes se croisent. Les lanières sont au nombre de vingt et sur les deux bords les chaumes sont solidement noués sur une corde. Cette technique permet un décor simple en variant la couleur des brins de chaume alternativement. Le plus souvent, cependant, elles sont de la couleur naturelle du chaume.

Un troisième type de natte, qui se rapproche de la dernière par le fait qu'elle peut être roulée, diffère passablement par sa technique. La trame consiste en faisceaux de chaume plus mou que dans la précédente et ces faisceaux, au lieu de passer alternativement en dessus et en dessous des cordes qui représentent la chaîne, sont tout simplement cousus sur ces dernières et du même côté. Sur les bords le chaume est coupé sans être noué ; une couture supplémentaire près du bord suffit à le renforcer. Les possibilités de décor sont ici un peu différentes ; le croisement n'existant pas, il faut se contenter par-ci par-là d'une bande transversale de couleur, c'est-à-dire de noir. Mais les coutures sont elles-mêmes faites avec des fibres noires qui divisent la surface de leurs lignes régulières. L'artiste a trouvé un autre moyen en ajoutant dans les deux

bandes extérieures une couture en zigzag qui enrichit considérablement l'effet.

Chez les Ovambo nous n'avons pas constaté de nattes. Nous avons vu le mobilier des parloirs qui consiste invariablement en un certain nombre de troncs assez grossièrement équarris et placés en fer à cheval autour d'un foyer. Le nombre de ces poutres varie, mais la forme en reste la même. La natte est remplacée par des peaux de bœufs séchées et tout à fait raides qui servent aussi de lits. L'emploi de couvertures de coton de fabrication européenne est très répandu depuis longtemps. Il a fallu la crise de ces dernières années pour voir réapparaître, même aux environs des Missions, l'usage des pagnes en étoffe d'écorce, comme nous avons eu l'occasion de le constater au Cubango et ailleurs. Il est certain que les étoffes d'Europe ont, à bien des places, fait disparaître des techniques autochtones intéressantes.

Dans toutes les régions que nous avons visitées, le chevet, sous quelque forme que ce soit, est inconnu. Il nous a cependant été signalé chez les Nyaneka de l'Ouest, où les femmes l'emploient pour protéger leurs coiffures (région de Huila).

5. Mortiers, pilons, fourches et houes.

La transformation du grain en farine est une des principales occupations de la femme, car il est rare qu'on en prépare à l'avance, cette farine demandant pour se conserver un séchage minutieux. Nous avons à maintes reprises fait l'expérience pendant le voyage que, malgré tous les soins, nos provisions se mettaient à fermenter. Le travail de la mouture peut se faire de plusieurs manières, au moyen d'outils différents. Le mode que nous avons trouvé le plus répandu est certainement celui du mortier et du pilon. Un second mode utilise une sorte de marteau de bois fait d'une branche coudée. Le troisième est celui de la meule dormante sur laquelle on écrase le grain avec une pierre plate ou un pistil de même matière. Tous ces modes sont représentés dans le pays. Le premier type est usité chez les Nganguela, les Nyemba, les Humbe et tous les Ambo. Les Ovimbundu du Cuando, par contre, utilisent le marteau de bois en battant le grain sur un rocher ou une grosse pierre plate. Nous avons eu l'occasion, en outre, d'acquérir plusieurs de ces marteaux chez les Nyemba qui le connaissent donc aussi. La meule dormante se trouve à l'Ouest du territoire que nous avons visité, chez les Nyaneka (Huila). Il est probable que le marteau est employé chez certains comme instrument de voyage par le fait qu'il est le plus transportable des outils.

Le mortier aussi bien que le pilon peuvent varier dans leurs formes et revêtir un aspect caractéristique. Nous avons déjà vu que le mortier peut être utilisé simplement posé sur le sol, ou bien il est enfoncé partiellement ou complètement dans la terre. Il est naturel que dans le premier cas seulement l'extérieur de ce mortier sera soigné et même agrémenté d'une ornementation. Au reste, ce n'est pas là une raison

absolue et nous avons vu bien des mortiers libres ne possédant aucun façonnage extérieur.

Les Nganguela emploient des mortiers libres qui sont parfois munis d'une anse ; mais leur forme ne trahit aucune recherche d'art. L'intérieur est soigneusement évidé et, somme toute, c'est bien là l'essentiel. Chez les Humbe la forme conique est mieux définie et la taille externe est souvent faite par larges facettes. Les plus beaux exemples se rencontrent chez les Tyivokwe. Là, comme d'ailleurs dans tout ce qu'ils touchent, ils se montrent des artistes supérieurs. Leurs formes sont simples, mais bien proportionnées et l'exécution trahit la maîtrise de la technique. Quant aux Ambo, Kwamatwi et Kwanyama, ils se contentent d'un mortier tout simple, destiné à être enfoui dans le sol à ras de l'ouverture, système qui a sa raison d'être et permet à la femme qui pile de remettre dans le mortier avec le pied et sans se baisser la farine qui a sauté dehors.

Le pilon présente quelques variantes. Il est curieux de constater que cette fois ce ne sont pas les Tyivokwe qui nous en offrent les plus beaux, car ils n'emploient que de simples bâtons arrondis aux deux bouts. Nganguela, Nyemba, Humbe et Ambo utilisent des pilons plus longs et se terminant dans le haut par un bloc cylindrique plus ou moins lourd. On sait l'importance que les Ambo attachent, pour leurs femmes, au maniement du pilon et ils en ont fait la principale épreuve de l'école d'initiation des jeunes filles à marier (épreuve éliminatoire !). En même temps que ce bloc sert à alourdir l'instrument, il a une autre raison : il sert de fléau, c'est-à-dire que, le gros bout tourné en bas, il sert à battre les épis.

Le pilon se trouve à toutes les dimensions, car dès que la fillette se tient sur ses pieds, elle reçoit un pilon pour imiter sa mère et pour apprendre un des travaux les plus importants de sa vie de femme. Si ceux des Ambo restent simples et sans décor, il n'en est pas de même des pilons des Nganguela. Ceux-ci sont souvent agrémentés d'entailles circulaires près du gros bout, qui donnent au bâton l'aspect d'une succession de petits cônes emboîtés les uns dans les autres. Le bloc terminal lui-même peut être orné de fines carènes (c'est le cas d'un petit exemplaire de nos collections). La longueur de ces pilons est donc très variable, le plus grand que nous ayons rapporté mesure 1 m. 80 et le plus petit 82 cm. Quant à leur poids, ils sont de 4 kg. 600 et de 900 gr.

Les marteaux de bois sont pris dans une fourche, la partie tronc servant de masse et la branche de manche. Leurs dimensions mesurent à peu près 28 à 30 cm. de hauteur et autant depuis le bout du manche au bout de la masse. Le diamètre de cette dernière est de 7 cm. et celui du manche de 2,5 cm.

La fourche que nous avons eu l'occasion d'observer à plusieurs endroits chez les Kwanyama et leurs voisins du Nord, les Vale, est un outil de saison qui s'emploie au premier printemps pour le nettoyage des champs. Il est formé d'une branche assez forte pour être bien en main. Elle doit se terminer par une série de rameaux qui, taillés à la même longueur, et liés les uns aux autres, forment une fourche qui pos-

sède généralement quatre pointes. Une entrée d'habitation à Enda, au Nord d'Omupanda, à côté de laquelle se trouvaient plusieurs de ces fourches, était elle-même surmontée de quelques-uns de ces outils ; il s'agissait de ceux qui avaient servi l'année précédente (Pl. LXXXIII, Fig. 3).

La houe est l'outil le plus important pour la subsistance de la famille. Le cadeau (*okuonda*) que le jeune homme doit donner à sa future belle-mère kwanyama, consiste en quatre houes (R. P. Estermann, *Africa*, vol. 7). Si l'homme donne un coup de main lorsqu'il s'agit de défricher un terrain neuf, ce sont les femmes seules qui cultivent les champs, même ceux du maître. La houe (Pl. XLVI) angolaise se distingue de toutes les autres par son double manche qui lui donne un peu l'aspect d'une charrue. D. Livingstone, qui a traversé le Nord de l'Angola, dit de son passage à Massangano : « Toutes les femmes que nous trouvons sur notre passage sont, comme à l'ordinaire, occupées à filer du coton ou à cultiver leurs champs au moyen d'une houe à deux manches, qu'elles font agir par une espèce de traction, et qui est leur unique instrument aratoire ».

En dehors du fait de ce double manche, il y a d'assez grandes variations quant à la dimension, à l'écartement des manches et à leur longueur respective. C'est chez les Nganguela que nous avons rencontré le plus grand modèle, tel que le figure Schachtzabel (*Im Hochland von Angola*) et avec la cale engagée dans deux trous pour tenir les deux manches écartés. W. D. Hambly (1934) figure le type nganguela avec cale (long. 85 cm.) et le type mbundu, sans cale et plus ouvert (long. 51 cm.). Un exemplaire nganguela de notre musée (coll. 1. M. S. S. A., III c 4155) mesure 89 cm. au manche inférieur et 98 cm. au supérieur, l'écart des deux manches est de 57 cm. Près du fer se trouve, en outre, un lien d'écorce qui agit en sens contraire de la cale. Les manches portent un décor obtenu par un enroulement de liens d'écorce marqué en blanc, tandis que les intervalles ont subi l'effet du feu. Il se peut que cette opération ait un double but, ornementation d'une part, mais, surtout, durcissement du bois. Le fer est malheureusement d'importation européenne.

La houe des Ambo est plus petite et d'une forme particulière, le manche supérieur étant très réduit en longueur mais, par contre, fortement épaissi en bulbe. Un exemplaire provenant d'Omupanda mesure 56 cm., resp. 26 cm., un autre de Mupa 52 cm., resp. 22 cm. (Pl. XLVI).

VIII

Transports.

Nous avons tout d'abord les transports par voie terrestre, puis ceux par voie d'eau. Dans ce dernier cas l'eau peut être l'élément utile qui porte la charge et facilite la besogne, ou bien elle est l'obstacle accidentel qu'il s'agit de franchir à un moment donné.

A. Transports terrestres.

1. Colonne de porteurs.

Le système le plus primitif est sans contredit celui à dos d'homme. C'est dans bien des cas encore le plus pratique et même le seul possible dans certaines contrées. Malgré le magnifique réseau de routes accessibles aux automobiles que le gouvernement portugais a construit, il reste bien des régions où les sentiers de noirs sont seuls praticables. Ces pistes forment un réseau inextricable dans le dédale duquel seul un indigène doué de son merveilleux sens d'orientation peut se retrouver. Le noir porte facilement une charge de 35 à 40 kg. avec un déplacement journalier de 40 à 50 km. Il aime les voyages et rien n'est plus gai qu'une de ces colonnes rencontrée au hasard du chemin. Mais il n'existe pas de bons porteurs partout, et les hommes de certains peuples trouvent le métier au-dessous de leur dignité. Dans la contrée visitée, les Nganguela passent à bon droit pour les meilleurs. Nous en avons utilisé qui étaient tyivokwe et, à part leur manie de ratiociner, nous n'avons eu qu'à nous en louer. Les Nganguela se sont fait depuis longtemps une spécialité d'un commerce d'échange avec les pays du Sud en apportant aux Kwanyama des boules de tabac qu'ils troquent contre du bétail ou des armes (les couteaux kwanyama sont très estimés). Les Tyivokwe, industriels et commerçants, font eux aussi de ces campagnes lointaines. La colonne de porteurs est une nécessité, car l'individu seul ne peut guère voyager ; la route à travers la brousse est trop dangereuse pour lui, tandis que pour le grand nombre les ennemis disparaissent. Il y a diverses manières de porter les charges. Généralement c'est sur la tête ; le bagage est ficelé avec beaucoup de soin, puis on y fixe de chaque côté un long bâton qui ne dépasse qu'en avant, où tous deux sont liés ensemble. Lors des haltes il suffit, pour la poser à terre, de basculer la charge appuyée sur le bout des bâtons, sans être obligé de se baisser.

Il nous est arrivé de rencontrer des familles isolées en voyage ; dans ce cas ce sont les femmes qui portent les charges, l'homme n'ayant en mains que ses armes.

2. Transport de personnes.

Le moyen le plus simple et le plus répandu pour le transport de personnes est la *tipoya*, connue depuis des siècles en Angola. K.-G. Lindblom, dans une de ses intéressantes enquêtes (*The use of the hammok in Africa*, 1928), parle de la *tipoya* et pense que le hamac, qui en est une partie, est d'introduction portugaise, par le Brésil. Cela est fort probable quand on pense aux relations directes et fréquentes qui existaient dès le début du XVII^e siècle entre l'Afrique et l'Amérique du Sud par les négriers. Mais cet auteur ne cite des époques anciennes que des cas de transports de blancs. Voici une citation qui confirme, me semble-t-il, cette idée. Elle est tirée de la *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, par le R. P. J.-B. Labat, de 1732, d'après l'Italien P. Cavazzi, et des relations portugaises. Il s'agit du voyage de la princesse Zingha à la cour du vice-roi d'Angolle où elle est envoyée par son frère le roi de Matamba, comme plénipotentiaire : « Elle partit de Cabazzo, capitale du royaume de Matamba et fut toujours portée sur les épaules de ses gens, pendant plus de cent lieues qu'il y a de Cabazzo à Angola ».

La *tipoya*, c'est-à-dire un hamac suspendu à un ou deux bâtons portés sur la tête ou sur les épaules de robustes noirs, est encore actuellement la façon la moins fatigante et souvent la plus rapide de voyager dans la brousse. K.-G. Lindblom donne plusieurs exemples de chefs indigènes qui se servent de ce moyen de locomotion ; je n'ai pour ma part rencontré qu'une seule *tipoya* et elle était occupée par un chef de poste portugais.

3. Cheval, âne et bœuf cavalier.

Le cheval, d'introduction récente, ne prospère guère dans ce pays et ce n'est que chez les Kwanyama qu'il a pris une certaine importance. On y trouve d'excellents cavaliers et nous avons même vu des femmes qui montaient fort bien. L'âne résiste beaucoup mieux, aussi est-il très répandu et en rencontre-t-on même de sauvages.

L'animal de selle et de bât le plus employé est le bœuf qui, une fois dressé, paraît être le meilleur de tous. Mais son emploi semble diminuer depuis quelque temps. Signalons ici un travail récent sur ce sujet, de K.-G. Lindblom : *The use of oxen as pack and riding animals in Africa* (1931).

4. Char à bœufs.

Le char à bœufs, tel qu'il est utilisé dans le pays, a été introduit du Cap par les Boers. Pour les grandes charges c'est encore le moyen de transport le moins coûteux si l'on n'est pas pressé. Un char traîné par dix paires de bœufs transporte deux à trois tonnes ; les bœufs se nourrissent en route de l'herbe qu'ils trouvent et il suffit de deux ou trois noirs pour la conduite. Ces chars ont leurs pistes particulières, appelées *matemba* (ce qui signifie : les chars) et les autostrades leur sont interdites. Il semble du reste qu'on leur met d'autres bâtons dans les roues,

afin de favoriser l'automobile, ce qui peut étonner pour un pays qui doit importer et les machines et l'essence. Dans tous les cas, je ne regretterai jamais d'avoir voyagé pendant cinq mois avec ce moyen primitif, mais pittoresque.

Il vaudrait la peine de consacrer un petit chapitre à l'automobile, si cela ne nous éloignait pas trop de notre but. Il faudrait même parler du chemin de fer, mais cela nous ferait entrer dans le domaine du folklore.

B. Transports par eau.

1. Pirogues.

Aucun des peuples que nous avons vus n'est navigateur, aussi leurs moyens pour aller sur l'eau sont-ils très primitifs. Il nous paraît cependant intéressant de signaler les quelques formes de pirogues rencontrées en cours de route.

A Kankela sur le Kului, nous avons vu une pirogue très simple, faite au moyen d'un rectangle d'écorce cousu aux deux bouts. La population de la région, quoique mélangée, était surtout *vale* (Pl. LXIV, Fig. 1).

En longeant le cours du Cunène, nous avons observé à trois reprises des pirogues de bois creusées dans un tronc d'arbre. Celle de Kâmba a pu être mesurée et dessinée et nous en donnons des figures à la Pl. LXIV. La configuration de la poupe est caractéristique et semble bien être traditionnelle. Quant au trou percé à la proue, il sert à retenir l'embarcation au bord en y passant un bâton qu'on enfonce dans la vase (Pl. LXIV, Fig. 2-6).

Deux autres bateaux du même genre ont été rencontrés à Naulila. Toutes ces pirogues étaient *humbe*.

2. Passage à gué, bac et pont.

Ce qui montre le mieux que nos noirs sont de mauvais navigateurs, c'est le fait qu'un fleuve permanent suffit à marquer la limite d'un peuple, même si l'autre rive n'est pas habitée. Pour les chars à bœufs, presque tous les fleuves sont guéables en de certaines places pendant la saison sèche. Mais cela oblige parfois à de grands détours et l'administration a établi, à certains points importants pour le trafic, des bacs consistant en un plancher supporté par deux fortes barques en fer. Un câble traverse d'une rive à l'autre, le long duquel on tire à bras d'homme le radeau chargé. Une camionnette légère monte assez facilement par ses propres moyens sur le pont, tandis qu'un char doit être complètement déchargé et même démonté partiellement. Aussi faut-il une journée entière pour un pareil passage. Un bon gué, par contre, s'il n'y a pas de surprise, est plus vite passé.

Je ne parlerais pas ici de ces bacs, si les noirs ne montraient pas un vif plaisir à s'en servir et nous avons pu observer aussi bien

à Capelongo qu'à Forte Roçadas une grande animation autour de ces engins.

Lorsque le cours d'eau est de faible largeur, il y a un troisième moyen, c'est celui de construire un pont. Avec le régime de saisons si tranchées : l'une très sèche, l'autre à fortes inondations, les ponts doivent être refaits presque chaque année ; aussi sont-ils le plus souvent fort mauvais et dangereux. Les noirs emploient ceux que les blancs font faire, mais eux-mêmes n'en font pas.

IX

Écoles et stages d'initiation.

Les renseignements que nous avons pu recueillir sur ce chapitre sont nécessairement fragmentaires, mais certains de nos documents sont de nature à compléter des données connues, d'autres à susciter de nouvelles recherches. Il nous paraît, entre autres, intéressant d'étudier les cérémonies d'initiation des jeunes filles chez les Nyemba, dont on ne sait que peu de chose. W.-D. Hambly donne à la Planche LXXVII trois femmes chargées de l'initiation des jeunes filles chez les Nyemba. Elles sont couvertes de peintures, en grande partie blanches, bandes horizontales entourant bras et jambes, sautoirs croisés sur les deux faces du tronc et le visage entièrement blanc. Nous avons pu observer pendant notre séjour à Katyila plusieurs *vangolo* (sing. *mungolo*) ou élèves de l'école d'initiation placée sous la direction de la reine (Pl. LXXV, Fig. 1). Elles changeaient constamment de décoration et nous les avons photographiées sous leurs divers aspects. Tantôt elles apparaissaient lavées, dans leur couleur naturelle, ne portant qu'un petit collier d'herbes et un petit pagne d'étoffe (Pl. LXXIII, Fig. 5), tantôt elles présentaient le visage peint de bandes blanches formant une sorte de masque ; mais alors le corps était noir, ou entièrement blanc, ou encore décoré de curieux dessins formés de lignes et de points blancs (Pl. LXXV, Fig. 1 et 2). Nous avons relevé d'autres particularités dont celle des petites pierres rondes de quartz gardées sous la langue pendant toute la durée de l'initiation n'est pas la moins curieuse (Pl. LXXV, Fig. 4). Il y a diverses coiffures chez ces *vangolo* qui correspondent à des stades différents et que nous retrouvons imitées dans les poupées. (Pl. LXXIII, Fig. 5 ; Pl. LXXIV, Fig. 4, 5 et 6 ; Pl. LXXV, Fig. 3). Plusieurs parmi ces jeunes filles portaient aux chevilles des anneaux tressés de branches flexibles, ceux de petit diamètre le plus bas, les autres, de plus en plus grands vers le haut (Pl. LXXIV, Fig. 4). Ces anneaux font office de grelottières et marquent le rythme pendant les danses.

Dans le tome XLI du *Bulletin de la Mission suisse dans l'Afrique du Sud* (N° 537, mars-avril 1935) a paru une photo (p. 207) représentant

des garçons d'une école d'initiation. Au premier abord nous avons cru qu'il s'agissait d'une de nos *vangolo*, si complète était la similitude de la peinture des visages. Après renseignements pris, il s'agit d'élèves garçons de l'école de circoncision de Graskop dans le district de Lydenburg au Transvaal, appartenant aux Thonga-Ronga. D'autre part, M. Bouvier, vétérinaire à Luputa (Lunda, Congo belge), m'a communiqué des photographies représentant des danses d'une sorcière opérant, avec une troupe d'adeptes, des guérisons à Tyilondo (5 km. au Nord de Luputa). La sorcière principale est peinte en rouge et porte sur la tête un plumet de plumes de coq, tandis que ses acolytes ont le visage peint exactement de la même manière que nos *vangolo* et les circoncis *thonga*. Les femmes en question étaient *tyivokwe*. Il est difficile d'admettre qu'il y a là simple coïncidence; mais, avant de tirer aucune conclusion, il faut attendre de plus amples renseignements.

Nous avons eu l'occasion de visiter plusieurs camps de circoncis *tyivokwe*; malgré cela nous n'en dirons que peu de chose, ces écoles ayant fait l'objet d'études complètes (H. Baumann, 1931, 1932). Je mentionnerai cependant l'émotion que j'ai ressentie en entendant les élèves du camp de la circoncision de Katyila, alignés sur un front, implorant en une longue mélodie l'esprit *Tyikusa* pour qu'il leur donne la nourriture. *Tyikusa* répondait d'une voix profonde du fond de la forêt, et peu de temps après on venait faire la distribution des pains de maïs. Pour les recevoir, chacun était posté à sa place à quatre pattes, comme une bête, et dès qu'il avait reçu sa part, il en mangeait un fragment, puis allait cacher le reste dans les feuillages de la clôture.

La cérémonie et l'initiation par lesquelles passent les jeunes filles chez les Kwanyama (et en général chez tous les Ambo) ont été décrites par divers auteurs d'une façon minutieuse (Tönjies, Hahn, Estermann, etc.).

Ces cérémonies ont perdu de leur éclat depuis la disparition de la royauté effective et bien des détails tendent à disparaître ou à se modifier. Il y a, en outre, des variantes dans la tenue et les ornements soumis, jusqu'à un certain point, à la mode.

L'*efundula* est la fête de nubilité des jeunes filles. La jeune fille se nomme alors *omufuko* (pl. *ovafuko*). Toutes celles d'une région qui sont en âge de se marier se réunissent pour la cérémonie qui dure quatre jours. Le premier porte le nom *okaombexuxua*, ce qui veut dire littéralement «le temps de la sieste de midi des poules»; le deuxième celui de *okambadjona*, ou «le jeune chacal». Le troisième s'appelle *ombadje jakula* ou «le grand chacal»; c'est le plus important. L'après-midi du troisième jour commencent les danses auxquelles ne prennent part que les *ovafuko*. Ces danses (Pl. LXXXV, Fig. 1 et 2) se font pendant toute la nuit, jusqu'au lever du soleil du quatrième jour. Après un petit repos, les danses recommencent, cette fois-ci dans le grand kraâl des bœufs et toujours accompagnées par l'orchestre de tambours et se continuent jusqu'à l'après-midi. Après cela on se dirige vers l'arbre sous lequel va se terminer la fête. Les *ovafuko* y sont portées sur le dos des *êngoleka*, amis spécialement choisis par les fiancés. Encore quelques

danses, puis la fête approche de sa fin. Le lendemain les *ovafuko* déposent tous leurs ornements portés pour les cérémonies précédentes et leur corps est entièrement blanchi au moyen de cendres. Elles prennent le nom de *osihanangolo* (pl. *oihanangolo*). Elles reçoivent la coiffure nationale de la femme kwanyama surmontée d'un plumet blanc. Sur le front elles portent un ornement fait de plusieurs petits bâtons blancs, autour du cou un collier de tronçons de chaume. Un pagne de cuir est fixé à la ceinture et, enfin, comme ornement le plus caractéristique, une sorte de pélerine en bâtons d'aloès sur les épaules. Cette dernière est composée d'un double sautoir de cordelettes auxquelles sont enfilées les tiges séchées de l'inflorescence de l'aloès. Avec quelques casse-tête en mains et dans ce singulier accoutrement, ces jeunes filles parcourent maintenant le pays, accompagnées seulement des *ovafundifi*, ou poudreuses, plus jeunes qu'elles et munies de petits paniers remplis de cendres. Ces *oihanangolo* sont maintenant et pendant plusieurs semaines la terreur des hommes et plus spécialement des jeunes gens, car elles ont tous les droits ; elles peuvent rançonner celui qu'elles attrapent ou le rosser d'importance, sans qu'il ait le droit de se défendre autrement que par la fuite. On leur doit le respect et l'hospitalité la plus large. On leur adresse la parole comme s'il s'agissait de jeunes hommes. *Omunu mutoka kena osidila*, c'est-à-dire : « pour l'homme blanc il n'y a pas de défense », indique bien le respect qu'inspire cette troupe de Dianes chasseresses. Tönjies dit bien dans son livre la terreur qu'elles peuvent inspirer ! Cette vie vagabonde dure de quatre à huit semaines, après lesquelles les *oihanangolo* retournent à la place où eut lieu l'*efundula*. De nouvelles danses ont lieu et on se réjouit en buvant de la bière. Le lendemain a lieu le grand lavage ! Les mères et les tantes récurent à fond ces jeunes filles et les enduisent copieusement de beurre d'*olukula*, puis les revêtent des habits de femmes. Ce n'est que maintenant que leurs jeunes maris peuvent venir les chercher et les emmener chez eux. Mais après quatre jours d'absence, la jeune femme revient passer quatre jours chez ses parents (Estermann : *Africa*, vol. 7, n° 4).

Pendant trois semaines encore la jeune femme aura le droit de se promener par le pays, accompagnée d'une de ses amies et portant un petit panier dans lequel les connaissances qu'elle rencontrera déposeront un petit cadeau : perles de verre, piécette ou billet. Au bout de quelque temps ce panier sera garni de toute sorte d'objets, parmi lesquels on remarquera surtout des os de dos de poulets. Ce sont là des trophées de volailles reçues en cadeau et mangées (Pl. LXXXV, Fig. 3 et 4).

PLANCHES

PLANCHE I

- Fig. 1. Tatouage scarifié de femme nganguela, dos.
Fig. 2. Tatouage scarifié de la même, bras droit.
Fig. 3. Tatouage scarifié de femme nganguela, sur la face antérieure et sur le côté droit (z. vipangutuka).
Fig. 4. Tatouage scarifié de femme nganguela, bras et côté gauches.
Fig. 5. Tatouage scarifié de femme nganguela, bras gauche (zakanoka).
Fig. 6. Tatouage scarifié, bras droit de la même (zantyiato).

PLANCHE II

- Fig. 1. Tatouage scarifié de femme nganguela, bras gauche ; le dessin tourne autour de l'épaule et se continue dans le dos (voir figure suivante).
Fig. 2. *Idem*, dos, suite du dessin précédent.
Fig. 3. Tatouage scarifié de femme nganguela, dos.
Fig. 4. Face antérieure de la même ; le dessin inférieur, situé au-dessus du nombril, est désigné comme « ngeve » (hippopotame).

PLANCHE III

- Fig. 1. Tatouage scarifié de femme nganguela, dos.
Fig. 2. Bras gauche de la même.
Fig. 3. Tatouage scarifié de femme nganguela, poitrine.
Fig. 4. Dos de la même ; les deux côtés sont différents, le dessin horizontal sur les reins tourne sur le côté droit ; le dessin en zigzag à droite se trouve sur la face externe du bras droit.
Fig. 5. Bras droit de la même, face interne (iakandanda).
Fig. 6. Tatouages faits au moyen de tiges incandescentes (muizi).

PLANCHE IV

- Fig. 1. Tatouage de femme nganguela, dos ; les petits traits verticaux dans le haut et à la ceinture sont des pointes de feu d'ordre médical, le grand dessin de la région des omoplates est décoratif et la bande de losanges au bas des reins a un but érotique.
Fig. 2. Femme nganguela montrant un tatouage en forme de trèfle sur le front et un double cercle avec une bande horizontale sur la joue droite.
Fig. 3. Femme nyemba avec, sur le front, une sorte de croix (ihalangandya) et sur la joue gauche une double ligne coudée (luvai).

PLANCHE V

- Fig. 1. Tatouage scarifié d'une jeune fille humbe ; il est situé sur le ventre, le petit cercle représentant le nombril. Le double triangle de gauche (côté droit du sujet) ne se trouve que d'un côté.

- Fig. 2. Tatouage encadrant le nombril d'une jeune fille humbe de Capelongo.
- Fig. 3. Tatouage de jeune fille humbe, Capelongo.
- Fig. 4. Tatouage de jeune fille humbe, de Capelongo.
- Fig. 5. Tatouage de jeune fille humbe, de Capelongo.
- Fig. 6. Tatouage de femme humbe (Mulondo).
- Fig. 7. Femme humbe de Capelongo.
- Fig. 8. Jeune homme humbe (?), Capelongo.
- Fig. 9. Femme tyipungu, Capelongo.
- Fig. 10. Femme tyipungu, Capelongo.
- Fig. 11. Femme tyipungu, Capelongo.
- Fig. 12. Jeune fille tyipungu, Capelongo.

N.B. — Dans tous ces dessins le nombril est figuré par un cercle au trait.

PLANCHE VI

- Fig. 1, 2 et 3. Tatouages scarifiés relevés sur le ventre de trois jeunes filles nyemba, élèves de l'école d'initiation à Katyila. Les seins et le nombril sont dessinés au trait.
- Fig. 4. Tatouage d'un homme nyemba, Katyila.

PLANCHE VII

- Fig. 1. Tatouages scarifiés d'un homme tyivokwe, soba de Capunda, entre Vila da Ponte et Capelongo. L'animal représente un crocodile.
- Fig. 2. Tatouages d'une femme tyivokwe (épouse du précédent). En dessous des seins se trouvent deux crocodiles ; la région du nombril et du bas-ventre est généralement couverte, chez la femme tyivokwe, de dessins en fort relief que les sculpteurs ne manquent pas de reproduire sur leurs statues.
- Fig. 3. Tatouage de la première femme du soba de Capunda. (Cette femme est d'origine nganguela ; mais a pris, depuis qu'elle appartient à un Tyivokwe, tous les signes de cette dernière tribu.)
- Fig. 4. Tatouage très léger sur le bras droit d'une femme kwamatwi.
- Fig. 5. Cuisse droite de la même femme, montrant deux pointes de flèches (?) très peu visibles.

PLANCHE VIII

COIFFURE.

- Fig. 1. Coiffure humbe : *a*) bande qui est en herbe tressée (onombale) ou en perles de verroterie (mamania) ; *b*) bourrelet de cheveux (epando) qui contient des râpures d'un bois aromatique (tyilimba) ; *c*) double ou triple tresse encadrant le front (lutato) ; *d*) cornes de cheveux faites de petites tresses fortement cousues ensemble et suspendues au moyen de deux petites tresses partant de la région des tempes (viconia).
- Fig. 2. Coiffure humbe en construction ; les deux petites tresses sur les tempes sont préparées, mais les cornes ne sont encore qu'à l'état de torsade. Région de Kâmba.
- Fig. 3. Coiffure humbe complète ; la bande médiane est décorée de perles de couleur ; les cornes sont ici enrichies de petits panneaux de perles. Région de Kâmba.
- Fig. 4. Coiffure humbe vue en profil perdu ; région de Kâmba.
- Fig. 5. Coiffure humbe, fillette. Le bourrelet médian se termine dans la nuque par un élargissement, les cornes n'existent pas et les cheveux sur les tempes sont tressés en deux arcs qui encadrent les oreilles ; plusieurs pendentifs de perles rondes descendent du front sur le visage ou sont ramenés sur les côtés. De petits coquillages (cauris) sont utilisés dans les coiffures des fillettes.
- Fig. 6. Coiffure d'un homme de la région de Kâmba.

PLANCHE IX

PARURE.

- Fig. 1. Bandelette frontale tressée en chaume aplati et cordelettes. Larg. 17 mm., long. 32 cm. Nyemba, Katyila (N° 5704).
- Fig. 2. Bandelette frontale en cordelette et motifs tressés en herbe. Larg. 12 mm., long. 31 cm. Nyemba, Katyila (N° 5705).
- Fig. 3. Bandelette frontale en paille tressée. Larg. 9 mm., long. 33 cm. Nyemba, Katyila (N° 5416).
- Fig. 4. Bandelette frontale en tronçons de paille formant échelle. Larg. 12 mm., long. 33 cm. Nyemba, Katyila (N° 5415).
- Fig. 5. Collier en perles d'herbe tressée, noires et blanches. Long. 21 cm. Les perles mesurent de 7 à 12 mm. Nyemba, Katyila (N° 5700).
- Fig. 6. Collier en triple torsade de tronçons de chaume (9 rangs). Long. 23 cm. Nyemba, Katyila (N° 5703).
- Fig. 7. Collier de chaume et graines noires et plates (3 rangs). Long. 33 cm. Nyemba, Katyila (N° 5701).
- Fig. 8. Collier de chaume et graines noires et plates (3 rangs). Nyemba, Katyila (N° 5702).
- Fig. 9. Collier à franges en cordelettes porté par toutes les jeunes filles et les jeunes femmes humbe. Long. du collier tressé 24 cm. Long. des franges 36 cm. Humbe, Capelongo (N° 5331).
- Fig. 10. Ceinture tressée à dix cordons tressés ronds et 9 motifs de tressage en travers (Même technique que dans la fig. 2). Cette ceinture est portée par les jeunes filles et les femmes à la hauteur du nombril, les deux ganses en avant et liée par une cordelette ou par une lanière de cuir. Long. 53 cm. (N° 5320).
- Fig. 11. Ceinture plate en vannerie ornée de 7 groupes de deux bandes transversales noires en cheveux. Même usage que la précédente. Humbe, Capelongo (N° 5322).

PLANCHE X

PARURE.

- Fig. 1 et 2. Collier de femme humbe avec plaque de conus (coquille marine), courroie de cuir brut portant encore par places le poil. Le coquillage est percé et retenu à la courroie par une étroite lanière de cuir qui forme sur cette dernière une ornementation ; les bouts sont enroulés et tressés selon un procédé spécial à la région. Capelongo (N° 5308).
- Fig. 3 et 4. *Idem.* Diam. de la plaque 8,5 cm. Capelongo (N° 5309).
- Fig. 5. Bout de collier d'homme avec, en plus des torsades de cuir, une dent comme charme. Humbe, Humbe (N° 5314).
- Fig. 6. Bout de collier de jeune fille humbe avec double torsade de cuir. Humbe (N° 5318).
- Fig. 7. Bout de collier de femme humbe ; autre torsade de cuir. Humbe (N° 5317).

PLANCHE XI

PARURE.

- Fig. 1. Collier de femme en cuir enroulé, avec pendeloques diverses, représentant des charmes. Les colliers de ce genre gardent une grande souplesse du fait qu'ils sont continuellement graissés par l'emploi de beurre pour la toilette. Humbe, Kâmba (N° 5313).

- Fig. 2. Partie antérieure d'un collier d'homme humbe. Ce collier d'un usage fréquent, est composé de petits disques en coquille d'œuf d'autruche. Les deux bouts sont garnis de perles de verre de couleur. Capelongo (N° 5316).
- Fig. 3. Fragment de collier formé de plaquettes de coquillages marins (?). Diam. 6 à 7 mm. Humbe, Capelongo (N° 5311).
- Fig. 4. Fragment de collier fait de morceaux d'un gros escargot. Ce type de collier est très recherché et est connu sous le nom de « ndongo ». Nous en avons acquis plusieurs d'un vieux soba tyivokwe de passage à Capelongo où il cherchait à écouler sa marchandise; il prétendait que ces coquillages venaient de la région du Zambèze. D'autres disent qu'ils sont originaires du pays des Sellé, au Nord-Ouest. Capelongo (N° 5310).
- Fig. 5. Partie de collier fait avec des graines plates et blanches imitant les cauris d'un emploi général dans la parure.
- Fig. 6. Bracelet en crin d'éléphant. Il est construit de façon à pouvoir être resserré sur le bras, grâce aux deux bouts coulants. Humbe, Capelongo.
- Fig. 7. Pendant de collier en fragments de chaume, « viketi ». Nyemba, Katyila (N° 5329).
- Fig. 8. Roue dentée ajourée en laiton, ornement très répandu chez les femmes humbe et tyipungu. Capelongo (N° 5333).

PLANCHE XII

PARURE.

- Fig. 1. Épingle à cheveux en os (côte de bœuf). Un seul côté est gravé et le creux rempli de noir; l'autre est rugueux par le fait que l'os a été aminci fortement. Femme tyipungu. Capelongo (N° 5296).
- Fig. 2. *Idem* (N° 5297). — Fig. 3 (N° 5298). — Fig. 4 (N° 5299).
- Fig. 5. Épingle à cheveux en bois, tête à section carrée. Long. 18 cm. Femme tyipungu (N° 5288).
- Fig. 6. Épingle à cheveux en bois, gravée des deux côtés. Long. 26,8 cm. Femme tyipungu. Capelongo (N° 5292).
- Fig. 7. *Idem*. Long. 21 cm. Capelongo. — Fig. 8 (N° 5285). Long. 21 cm. Capelongo. — Fig. 9. Long. 20 cm. (N° 5290). — Fig. 10. Long. 16,5 cm. (N° 5287). — Fig. 11. Long. 18 cm. (N° 5293).

PLANCHE XIII

PARURE.

- Fig. 1. Peigne en bois sculpté. Tête et décor géométrique incisé. Haut. 16,5 cm., larg. 5,5 cm. Tyivokwe, Capelongo (N° 5349).
- Fig. 2. Peigne en bois ajouré et incisé. Haut. 17,3 cm., larg. 8,7 cm. Tyivokwe, Cubango (N° 5353).
- Fig. 3. Peigne en bois sculpté, motif des deux oiseaux affrontés. Haut. 13 cm., larg. 6,5 cm. Tyivokwe, Katyila (N° 5354).
- Fig. 4. Peigne en bois sculpté, même motif que le précédent. Haut. 12 cm., larg. 7 cm. Tyivokwe, Dala (Lunda) (N° 5355).
- Fig. 5. Peigne en bois, décor incisé. Haut. 13,5 cm., larg. 4,5 cm. Tyivokwe (N° 5363).
- Fig. 6. Peigne en bois incisé. Haut. 10,5 cm., larg. 6 cm. Tyivokwe, Katyila. (N° 5373).
- Fig. 7. Peigne en bois ajouré et incisé. Haut. 11 cm., larg. 4,6 cm. Humbe, Capelongo (N° 5405).
- Fig. 8. Peigne en bois, décor gravé. Sa patine est celle d'un vieil ivoire. Haut. 9,5 cm., larg. 5 cm. Humbe, Mulondo (N° 5403).

N.B. — Tous ces peignes sont portés par les hommes.

PLANCHE XIV

PARURE.

- Fig. 1. Collier à franges en perles de métal (fer et laiton) et quelques perles de verre. Ce collier porté autrefois par les jeunes filles pour attirer l'attention des hommes, passe aujourd'hui pour inconvenant. Long. des franges 15,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5230).
- Fig. 2. Pendant d'oreille. Les plaques ovales sont des fruits ligneux et les perles intercalées sur deux rangs sont en coquille d'œuf d'autruche. Long. 8,5 cm Kwamatwi, Forte-Roçadas (N° 5220).
- Fig. 3. Pendant d'oreille. Les six groupes de grosses perles sont en laiton, les plaquettes minces en coquillage, les autres en verre. Long. 16,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5217).
- Fig. 4. Pendant d'oreille. Même type que le précédent. Long. 10,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5208).
- Fig. 5. Pendant d'oreille. Les deux perles rondes terminales sont rouges, les trois grosses sont blanches. Long. 4 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5210).
- Fig. 6. Bouton-fermoir en os (?). Forme lenticulaire, face gravée, revers à anse funiculaire. Diam. 5,7 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5664).
- Fig. 7. Bouton-fermoir ; même type. Diam. 5,4 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5665).
- Fig. 8. Bouton-fermoir conique vu de profil. Diam. 3,1 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5666).
- Fig. 9. Bouton-fermoir ovale. Long. 5,6 cm., larg. 2,7 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5667). — Fig. 9a. Coupe de profil montrant le trou de l'anse.
- Fig. 10. Bouton-fermoir rectangulaire et fig. 10a revers du même. Long. 3 cm., larg. 2,2 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5668).
- Fig. 11. Bouton-fermoir hémisphérique, en os. Diam. 7,5 cm., haut. 3 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5669).
- Fig. 12. Bouton-fermoir ovale, face et profil. Long. 6,2 cm., larg. 3,9 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5670).
- Fig. 13. Bouton-fermoir plan convexe, en os. Diam. 7,2 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5671).

PLANCHE XV

PARURE.

- Fig. 1. Bracelet en laiton, décor gravé. Diam. 6,3 cm., larg. 2,6 cm. Caluquembe (N° 5337).
- Fig. 2. Bracelet en laiton à volutes et décor gravé. Les yeux des volutes sont en cuivre rouge. Diam. 6,2 cm., larg. 3,5 cm. Caluquembe (N° 5335).
- Fig. 3. Bracelet en cuivre gravé. Diam. 6,5 cm., larg. 4,3 cm. Nyemba, Katyila (N° 5339).
- Fig. 4. Bracelet triple, les deux bandes extérieures et les deux plaques verticales sont en laiton, celle du milieu et les rivets sont en cuivre. Diam. 5,5 cm., larg. 3,1 cm. Humbe, Capelongo (N° 5341).
- Fig. 5. Bracelet en laiton gravé. Diam. 6 cm., larg. 3 cm. Caluquembe (N° 5338).
- Fig. 6. Bracelet de jeune fille, en bois. Diam. 7 cm. Humbe, Capelongo (N° 5324).
- Fig. 7. Bracelet de jeune fille, en bois. Diam. 7 cm. Humbe, Capelongo (N° 5327).
- Fig. 8. Épingle à cheveux en laiton. Long. 14 cm. Humbe, Capelongo (N° 5706).
- Fig. 9. Épingle à cheveux en laiton, décor gravé et volutes. Long. 14,6 cm. Mbundu, Galangue (Tyivokwe ?) (N° 5707).
- Fig. 10. Épingle à cheveux en laiton, décor gravé et volutes ; quatre de celles-ci sont garnies de cuivre. Long. 14,6 cm. Hanya, Benguela.

- Fig. 11. Épingle à cheveux en laiton. Long. 12,7 cm. Une vieille femme tyivokwe en portait deux pareilles dans ses cheveux. Long. 12,2 cm. Tyivokwe, Cubango (N° 5709).
- Fig. 12. Pince à épiler en laiton. Long. 12,6 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5712).
- Fig. 13. Bague en laiton à 4 volutes avec milieux en métal blanc. Diam. 2,4. Ces bagues, dont nous avons récolté une douzaine d'exemplaires, proviendraient du Bailundu. Kwanyama, Omupanda (N° 5714).

PLANCHE XVI

VÊTEMENT.

- Fig. 1. Pagne de derrière, des hommes humbe, en peau de chèvre. La ligne pointillée indique le niveau supérieur de la ceinture, les deux bouts étant rabattus à l'extérieur. Haut. 60 cm., larg. 46 cm. Humbe (N° 5651).
- Fig. 2. *Idem.* Plus grand que le précédent. Haut. 80 cm., larg. 75 cm. Humbe (N° 5652).
- Fig. 3. Porte-bébé en cuir de petite antilope (Ce dessin, ainsi que le suivant, demande à être tourné d'un quart de tour pour être compris). Le revers à trois lobes est souvent orné de perles de métal. Haut. 44 cm., larg. 42 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5653).
- Fig. 4. *Idem.* Exemple moins usagé, possédant encore les sabots qui, noués en double sautoir sur la poitrine de la mère, forment pendeloques. Haut. 44 cm., larg. 40 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5654).

PLANCHE XVII

VÊTEMENT.

- Fig. 1. Pagne de femme kwamatwi ; face extérieure. Ce pagne en cuir de bœuf est formé de trois lobes profondément échancrés entre eux ; la pièce du milieu se prolonge dans le haut par une bande divisée dans sa partie terminale en plusieurs lanières, elle sert à suspendre le pagne à la ceinture dans le dos, les lanières, souvent ornées de perles de métal, retombant à l'extérieur. Les deux autres bandes, cousues aux deux extrémités inférieures du lobe médian, sont ramenées en avant par-dessus la ceinture, comme cela est indiqué dans la figure 6. Les deux lobes externes retombent en formant des godets sur le côté des cuisses. Le costume est complété par le devant en estomac de bœuf, ou, à défaut, par un pagne d'étoffe. Haut. totale 114 cm. (haut. du lobe médian 64 cm.), larg. totale 220 cm. Kwamatwi, Forte-Roçadas (N° 5655).
- Fig. 2. Le même, vu de l'intérieur.
- Fig. 3. Pagne de femme kwanyama, vue extérieure. Explications comme pour la figure 1.
- Fig. 4. Le même, face intérieure.
- Fig. 5. Détail de l'angle du lobe médian montrant la fixation de la bande qui se termine dans le bas par quatre lanières. Haut. totale 170 cm. (haut. du lobe médian 65 cm., larg. 110 cm.), larg. totale 180 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5656).
- Fig. 6. Modèle montrant la manière de suspendre le pagne par ses trois bandes à la large ceinture de cuir ; on y voit en outre le devant en estomac de bœuf.

PLANCHE XVIII

CASSE-TÊTE — BÂTON DE JET.

- Fig. 1. Kwamatwi, Forte-Roçadas. Long. 63,5 cm. (N° 5077).
- Fig. 2. Kwamatwi, Forte-Roçadas. Long. 66,6 cm. (N° 5078).
- Fig. 3. Kwamatwi, Forte-Roçadas. Long. 46,2 cm. (N° 5079).

- Fig. 4. Kwamatwi, Forte-Roçadas. Long. 46,5 cm. (N° 5080).
Fig. 5. Kwamatwi, Forte-Roçadas. Long. 53 cm. (N° 5081).
Fig. 6. Kwamatwi, Forte-Roçadas. Long. 45,5 cm. (N° 5082).
Fig. 7. Nganguela (?), Cubango. Long. 89 cm. (N° 5083).
Fig. 8. Nganguela (?), Cubango. Long. 48 cm. (N° 5084).
Fig. 9. Nganguela (?), Cubango. Long. 67 cm. (N° 5085).
Fig. 10. Nganguela (?), Cubango. Long. 67 cm. (N° 5086).
Fig. 11. Handa, Pont du Kuvelai. Long. 56,5 cm. (N° 5087).
Fig. 12. Tyivokwe, Cubango. Long. 59,6 cm. (N° 5088).
Fig. 13. Tyivokwe, Cubango. Long. 56 cm. (N° 5089).
Fig. 14. Tyivokwe, Cubango. Long. 48 cm. (N° 5090).

PLANCHE XIX

HACHES.

- Fig. 1. Hache de sacrifices (?). Pièce ancienne d'une belle patine. Manche sculpté à trois triangles ajourés (dont un brisé), nombreux clous jaunes, formant un riche décor. Le fer est d'une forme spéciale que nous n'avons rencontrée dans aucune autre hache du pays. Long. 41 cm. Tyivokwe (?), Cubango (N° 5107).
Fig. 2. Hache tyivokwe, manche décoré au feu, fer orné de gravures. Manche long. 38 cm., fer et talon 22,5 cm. Capelongo (N° 5114).
Fig. 3. Hache tyivokwe, bout du manche sculpté, fer gravé en pointillé. Long. 44,5 cm., larg. 29,5 cm. Cubango (N° 5116).
Fig. 4. Hache tyivokwe, fer à tranchant à trois pointes. Décor gravé. Long. 38 cm., larg. 21 cm. Lunda (N° 5112).
Fig. 5. Bout du manche de la précédente. Diam. de l'extrémité 28 mm.

PLANCHE XX

HACHES.

- Fig. 1. Herminette-hache, dont le fer conique peut être tourné à volonté. Long. 46 cm., larg. 20 cm. Bois noirci. Humbe (?), Forte-Roçadas (N° 5124).
Fig. 2. Hache lourde en bois d'épinier, à fer plat. Long. 54 cm., larg. 27 cm. Kwamatwi, Forte-Roçadas (N° 5121).
Fig. 3. Hache de guerre (?), fer à longue tige. Long. 41 cm., larg. 31 cm. Nganguela, Cubango (N° 5650).

PLANCHE XXI

COUTEAUX.

- Fig. 1. Tyivokwe. Couteau à manche de bois percé d'un trou et orné de clous de laiton et d'enroulements de fil de cuivre. Long. 19,8 cm. Gaine en cuir gaufré, rouge sombre. Ganse pour passer un lien de cuir. Long. 20,5 cm. Katyila (N° 5657).
Fig. 2. Tyivokwe. Couteau à manche de bois percé d'un trou. Long. 19,2 cm. Gaine en cuir gaufré. Long. 20,7 cm. Katyila (N° 5156).
Fig. 3. Tyivokwe. Gaine de couteau en cuir gaufré. Long. 16,5 cm. Kapunda.
Fig. 4. Kwamatwi. Couteau-poignard dans sa gaine en bois à fenêtre sur la face antérieure ; liens en fil de laiton. Long. totale 35,5 cm. Couteau 34,6 cm. Forte-Roçadas (N° 5659).
Fig. 5. Kwanyama. Couteau-poignard dans sa gaine, vu de face. — 5a le même, vu de profil. — 5b le couteau. — 5c coupe à travers la gaine à la hauteur de l'anse. Long. totale 31,8 cm. Couteau 29,4 cm. Mupa (N° 5660).

- Fig. 6. Décor d'un couteau Kwanyama. Mupa (N° 5155).
Fig. 7. Tyvokwe. Manche et haut de la gaine d'un couteau, ainsi que le talon de la gaine (lien en liane). Long. 44,5 cm. Cubango (N° 5661).

PLANCHE XXII

COUTEAUX.

- Fig. 1. Tyivokwe. Couteau-poignard, vue postérieure. Long. 45,3 cm. (N° 5662).
Fig. 2. Le même vu de face, dans sa gaine à fenêtre, décor en creux et noirci au fer rouge. Long. 47,3 cm.
Fig. 3. Le même, vu de profil.
Fig. 4. Le même, coupe de la gaine. Cubango.
Fig. 5. Kwanyama. Grand couteau-poignard à gaine décorée de losanges en creux et noircis. Mupa. Long. 55,4 cm. (N° 5663).
Fig. 6. Le même, vu de profil.
Fig. 7. Le même, montrant la lame. Long. 54,5 cm.
Fig. 8. Le même, talon de la gaine côté postérieur.
Fig. 9. Le même, coupe de la gaine.

PLANCHE XXIII

LANCES.

- Fig. 1. Lance nganguela ; fer en feuille de saule, à nervure très accentuée, à soie. Hampe en bois dur. Emmanchure recouverte de cuir cousu, formant douille. La hampe, brisée, ne mesure que 92 cm. Long. du fer (apparent) 26 cm., larg. 2,7 cm. Nganguela, Cubango (N° 5174).
Fig. 2. Petite lance ; fer à douille, hampe à bulbe. Arme de berger. Long. 77 cm. Humbe, Kâmba (N° 5871).
Fig. 3. Lance ; fer à douille, hampe à bulbe. Arme de berger. Long. 111,8 cm. Humbe, Kâmba (N° 5166).
Fig. 4. Sagaie kwanyama ; fer à douille dans une courte hampe de bois recouverte d'une queue de bœuf. A l'extrémité de la hampe, et dissimulé sous le panache de poils, est inséré un long talon de fer. Long. 138 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5650).
Fig. 5. Lance tyivokwe. Fer soigneusement travaillé, à soie emmanchée dans une hampe de bois dur poli, douille métallique et enroulement de fil laiton. En arrière, la hampe se termine par une touffe de longs poils fauves arrangés en houppe, qui cachent un talon à soie en fer. (N° 5181).
Fig. 6. Fer de la pièce précédente. Sous la lame est ménagé un anneau. Tyivokwe, Lunda. Long. 135 cm.

PLANCHE XXIV

FLÈCHES.

- Fig. 1. Tyivokwe. Fer à ailettes recourbées en avant, à soie. Hampe en bois blanc taillé, aminci en arrière. Empennage noir et blanc (poule), système fig. 2, pl. XXX. Long. 78 cm. Capelongo (N° 4864).
Fig. 2. Tyivokwe. Fer à ailettes. Même type que la précédente. L'enroulement servant de douille est fait de bandes de fibres végétales. Cubango. Long. 74 cm. (N° 4866).
Fig. 3. Tyivokwe. Fer à ailettes recourbées en dehors. Tige renflée à encoches obliques. Bois de la hampe coloré par l'usage. Empennage très petit, noir. Cubango. Long. 85,5 cm. (N° 4867).
Fig. 4. Tyivokwe. Fer à ailettes ; en arrière du ligament une virole de laiton. Empennage pintade. Long. 71 cm. Lunda (N° 4865).
Fig. 5. Tyivokwe. Fer à ailerons dirigés en arrière. Hampe en roseau. Long. 74,3 cm. Capelongo. (N° 4868).

- Fig. 6. Tyivokwe (?). Fer arrondi à tige dentée. Hampe en bois. Empennage comme les précédents. Long. 76,8. Cubango (N° 4873).
- Fig. 7. Nyemba (?). Fer trapézoïde allongé. Hampe en roseau. Empennage en étrier (Pl. XXX, fig. 9). Long. 75,5 cm. (N° 4871).
- Fig. 8. Nyemba. Fer en feuille de laurier. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 78,8 cm. Katyila (N° 4872).
- Fig. 9. Nyemba. Fer en feuille de saule, tige torsadée, à douille. Le fer est emmanché sur un bout de bois fusiforme qui, à son tour, est inséré dans la hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 91,5 cm. Katyila (N° 4869).
- Fig. 10. Nyemba. Fer en feuille de saule, à soie insérée dans une pièce de bois fusiforme, plantée dans la hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 77 cm. Katyila (N° 4870).

PLANCHE XXV

FLÈCHES.¹

- Fig. 1. Nganguela. Fer à tranchant frontal sinueux, à pointes divergentes, à soie. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 77,5 cm. Cubango (N° 4874).
- Fig. 2. Nganguela. Fer à tranchant frontal, arc concave, dessin pointillé rappelant le tatouage sur les bras des femmes (serpent). La soie s'engage dans une hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 84,5 cm. Cubango (N° 4878).
- Fig. 3. Mbundu. Fer à tranchant concave plus accentué que les précédents. Hampe en roseau. Empennage radiaire (comme les flèches tyivokwe). Long. 93 cm. Galangue (N° 4879).
- Fig. 4. Nganguela. Fer à tranchant concave, dessins pointillés, à soie. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 78 cm. Cubango (N° 4881).
- Fig. 5. Tyivokwe. Fer à tranchant concave, d'un travail très soigné. Hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 75 cm. Cubango (N° 4880).
- Fig. 6. Tyivokwe. Fer à tranchant convexe. Hampe en bois. Empennage (pintade) radiaire. Long. 75 cm. Cubango (N° 4876).
- Fig. 7. Tyivokwe (?). Fer en forme de pellette. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 73,5 cm. Katyila (N° 4882).
- Fig. 8. Nganguela. Fer à tranchant convexe-sinueux. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 86,5 cm. Cubango (N° 4875).
- Fig. 9. Nganguela. Fer à tranchant droit, forme pellette. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 78 cm. Cubango (N° 4877).
- Fig. 10. Nganguela (?). Fer en fleur de lotus épanouie, tranchant denticulé. Hampe en roseau. Empennage (défectueux) radiaire. Long. 83,5 cm. Cubango (N° 4883).
- Fig. 11. Nganguela. Fer en pellette, tranchant denticulé. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 84 cm. Cubango (N° 4884).
- Fig. 12. Nganguela. Fer comme la figure 2, mais denticulé. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 79,5 cm. Cubango (N° 4885).
- Fig. 13. Nganguela. Fer en pellette, tranchant denticulé, angles rabattus. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 74,5 cm. (N° 4886).

PLANCHE XXVI

FLÈCHES.

- Fig. 1. Tyivokwe. Fer trapézoïde large, à soie. Ligature en bandelette de liane. Hampe en bois. Empennage en étrier (Pintade). Long. 80,5 cm. Lunda (N° 4892).
- Fig. 2. Tyivokwe. Fer en fleur de lotus épanouie, tranchant à deux pans. Ligature liane. Hampe en bois. Empennage radiaire, plumes noires. Long. 73,6 cm. Lunda (N° 4893).

¹ Tous les dessins de pointes de flèches sont réduits de moitié.

- Fig. 3. Tyivokwe. Fer en pellette à à-côtés concaves et à tranchant à double concavité. Ligature en fil métallique et virole de fer. Hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 70 cm. Lunda (N° 4895).
- Fig. 4. Tyivokwe. Fer en pellette, tranchant à double concavité. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 80 cm. Capelongo (N° 4896).
- Fig. 5. Tyivokwe. Fer en forme de cœur. Ligature fibres végétales. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 80 cm. Katyila (N° 4890).
- Fig. 6. Tyivokwe. Fer en cœur, ligature en liane. Hampe en bois. Empennage radiaire, plumes beiges. Long. 76 cm. Capelongo (N° 4888).
- Fig. 7. Tyivokwe. Fer en triangle à angles mousses, très usé. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 72,8 cm. Capelongo (N° 4889).
- Fig. 8. Tyivokwe. Fer lancéolé. Hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 77,8 cm. Cubango (N° 4887).
- Fig. 9. Tyivokwe. Fer trapézoïde (usé). Hampe en bois. Empennage en étrier. Long. 66,8 cm. Lunda (N° 4891).
- Fig. 10. Tyivokwe. Fer en lotus. Hampe en bois. Empennage (pintade) radiaire. Long. 72 cm. Cubango (N° 4894).
- Fig. 11. Tyivokwe (?). Fer à tranchant en arc formant une pointe aiguë de chaque côté. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 80,5 cm. Cubango (N° 4897).

PLANCHE XXVII

FLÈCHES.

- Fig. 1. Tyivokwe. Fer de forme compliquée, ailerons à pointes obliques. Ligature de fil métallique et deux viroles de fer. Hampe en bois. Empennage en étrier très soigné. Long. 72 cm. Lunda (N° 4898).
- Fig. 2. Tyivokwe. Fer du même type que le précédent, sans pointes aux ailerons ; tranchant en accolade. Ligature en fibres. Hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 74 cm. Lunda (N° 4900).
- Fig. 3. Tyivokwe. Même type que la figure 1. Ligature deux viroles et fil de cuivre. Hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 77,2 cm. Lunda (N° 4899).
- Fig. 4. Tyivokwe. Fer triangulaire à ailerons presque horizontaux. Ligature liane. Hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 74,2 cm. Cubango (N° 4903).
- Fig. 5. Tyivokwe. Même type que le précédent, très large et légèrement arqué (largeur de la pointe 12 cm. !). Ligature fibres. Empennage radiaire. Long. 78,7 cm. Cubango (N° 4901).
- Fig. 6. Tyivokwe. Même type que la fig. 4. Ligature virole, fil métal et liane. Long. 71,4 cm. Lunda (N° 4902).

PLANCHE XXVIII

FLÈCHES.

- Fig. 1. Tyivokwe. Fer en croissant, tranchant concave. Ligature fibres végétales sur hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 85 cm. Cubango (N° 4904).
- Fig. 2. Tyivokwe. Fer à ailerons larges formant tranchant frontal à double concavité. Ligature fibres végétales sur hampe en bois. Empennage en étrier. Long. 75,5 cm. Lunda (N° 4905).
- Fig. 3. Tyivokwe. Fer à ailerons fortement recourbés en avant, dépassant la pointe médiane (larg. de la pointe 9 cm.). Ligature deux viroles fer et fil de laiton. Empennage en étrier. Hampe en bois. Long. 71,8 cm. (N° 4906).
- Fig. 4. Tyivokwe. Fer à ailerons plus courts que la pointe médiane, tige renflée. Ligature liane sur hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 75,8 cm. Cubango (N° 4908).
- Fig. 5. Tyivokwe. Fer du type de la fig. 3, plus petit ; tige renflée. Ligature fibres végétales sur hampe en bois. Empennage radiaire (plumes de pintade). Long. 67,6 cm. Cubango (N° 4907).

- Fig. 6. Tyivokwe. Fer en hallebarde, ailerons relevés et pointe médiane en lancette. Tige renflée. Ligature fibres végétales sur hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 77,2 cm., Capelongo (N° 4909).
- Fig. 7. Tyivokwe. Fer même type que le précédent, plus ramassé. Long. 77 cm. Lunda (N° 4910).
- Fig. 8. Tyivokwe. Fer composite, ailerons horizontaux formant de chaque côté et dans la partie inférieure un bout de tranchant concave. Ligature fibre sur hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 73,5 cm. Capelongo (N° 4911).
- Fig. 9. Tyivokwe. Fer composite, losange à la pointe et renflé en cœur en arrière. Tige renflée. Ligature fibres sur hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 74 cm. Cubango (N° 4912).
- Fig. 10. Tyivokwe. Fer de même type que le précédent, à angles effacés. Ligature virole fer et fil de laiton sur hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 72,8 cm. Lunda (N° 4913).

PLANCHE XXIX

FLÈCHES.

- Fig. 1. Humbe. Pointe de bois à section circulaire, quatre rangs de barbelures en quinconce à la pointe et trois ergots à la base. Hampe en roseau. Empennage en étrier (plumes entières). Long. 82 cm. Humbe (N° 4842).
- Fig. 2. Humbe. Pointe du même type que la précédente. Trois rangs de doubles ergots à la base. Hampe en roseau. Empennage en étrier, plumes coupées. Long. 85 cm. Humbe (N° 4843).
- Fig. 3. Humbe. Pointe à section hexagonale, huit rangs de trois barbelures. Hampe en roseau. Empennage en étrier (plumes entières). Long. 87,2 cm. Kâmba (N° 4844).
- Fig. 4. Nyemba. Pointe à dix verticilles de deux barbelures, tige renflée. Hampe en roseau. Empennage en étrier (plumes entières). Long. 83,5 cm. Katyila (N° 4845).
- Fig. 5. Nganguela. Pointe à section rectangulaire, bois rouge, barbelures taillées à contre-sens, les unes dirigées en avant, les autres en arrière. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 87,5 cm. Cubango (N° 4846).
- Fig. 6. Nganguela. Pointe à section pentagonale, même type que la précédente, barbelures dirigées en arrière. Ligature fibres et cire. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 81,6 cm. Cubango (N° 4847).
- Fig. 7. Nganguela. Pointe en bois rouge, fusiforme, sans barbelures. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 93 cm. Kawayala (N° 4848).
- Fig. 8. Humbe. Pointe de bois du type de la fig. 3, surmontée d'une pointe de fer à douille de section carrée. Hampe en roseau. Empennage en étrier (plumes entières). Long. 84 cm. Mulondo (N° 4849).

PLANCHE XXX

FLÈCHES.

- Fig. 1. Tyivokwe. Pointe en massue. Ligature fibres et cire. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 73,8 cm. Cubango (N° 4850).
- Fig. 2. Empennage de la flèche précédente. Type de l'empennage radiaire (plumes de pintade).
- Fig. 3. Tyivokwe (?). Pointe en massue, recouverte de cire. Ligature fibres et cire. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 68 cm. Cubango (N° 4851).
- Fig. 4. Tyivokwe. Pointe en massue étoilée. Ligature fibres et cire. Hampe en bois. Empennage radiaire. Long. 70 cm. Cubango (N° 4852).
- Fig. 5. La même, vue par-dessus.
- Fig. 6. Nganguela (?). Pointe en massue à cinq rangs de crénelures. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 83 cm. Cubango (N° 4853).

- Fig. 7. Nganguela. Pointe obtuse dont la base des épines naturelles a été réservée. Hampe en roseau. Empennage en étrier (plumes entières). Long. 56 cm. Kambissa (N° 4854).
- Fig. 8. Nganguela. Même type que la précédente, mais les deux rangs d'épines sont ici en verticilles de quatre. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 89,6 cm. Cubango (N° 4855).
- Fig. 9. Empennage de la flèche fig. 6 de la planche précédente (N° 4847). Type de l'empennage en étrier.
- Fig. 10. Empennage de la flèche fig. 3 de la planche précédente (N° 4844). Type d'empennage en étrier avec plumes entières.

PLANCHE XXXI

FLÈCHES.

- Fig. 1. Nganguela. Pointe-massue à triple bourrelet. Hampe en roseau. Empennage radiaire. Long. 90,5 cm. Cubango (1^{re} M. S. S. A). (N° 4139).
- Fig. 2. Nganguela. Pointe-massue à trois verticilles de pointes. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 87,5 cm. Cubango (N° 4136).
- Fig. 3. Nganguela. Pointe en fuseau, près de l'extrémité et sur un côté seulement, un petit peigne de barbelures. Hampe en roseau. Empennage en étrier. Long. 92,5 cm. Cubango (N° 4141).
- Fig. 4. Kwanyama. Pointe à base triangulaire évasée en avant en un plan transversal d'où sort une tige fusiforme qui se termine par neuf paires de barbelures. Hampe en bois. Empennage en étrier. Long. 64,8 cm. Omupanda (N° 4856).
- Fig. 5. Kwamatwi. Pointe en fer, à douille. Hampe en bois. Empennage très petit, radiaire, les tiges dénudées des plumes se prolongeant en arrière pour être fixées par un enroulement d'une cordelette. Hampe en bois soigneusement polie, amincie jusqu'à l'empennage, puis évasée au bout pour l'encoche. Long. 69,3 cm. Forte-Roçadas (N° 4857).
- Fig. 6. Kwamatwi. Pointe en fer, à douille, à section carrée. Hampe et empennage comme la précédente. Long. 74,4 cm. Forte-Roçadas (N° 4858).
- Fig. 7. Kwamatwi. Pointe à ailerons et à douille, type des flèches à poison. Long. 65 cm. Forte-Roçadas (N° 4860).
- Fig. 8. Kwamatwi. Pointe à douille avec un reste de fibres enroulées autour de la tige pour retenir le poison. Long. 62 cm. Forte-Roçadas (N° 4861).
- Fig. 9. Empennage de la précédente.
- Fig. 10. Kwanyama. Pointe à douille avec poison entourant la tige. Long. 48,5 cm. Mupa (N° 4863).
- Fig. 11. Empennage de la même.
- Fig. 12. Kwamatwi. Pointe à douille. Long. 62,2 cm. Forte-Roçadas (N° 4862).
- Fig. 13. Kwamatwi. Pointe à ailerons très longs, à douille très courte. Long. 60,8 cm. Forte-Roçadas (N° 4859).

Les flèches des fig. 5, 6, 7, 8, 12 et 13 possèdent des empennages du type de la fig. 9.

PLANCHE XXXII

CARQUOIS.

- Fig. 1. Kwamatwi. Ce carquois pour flèches empoisonnées est fait d'une petite calebasse allongée, percée de deux trous pour la courroie de suspension. Long. 17,5 cm. Forte-Roçadas (N° 4914).
- Fig. 2. Kwanyama. Carquois en peau d'antilope avec, au fond, une calebasse. Long. 45 cm., calebasse 18 cm. Mupa (N° 4923).

- Fig. 3. Kwanyama. Carquois en peau avec calebasse dans le fond. Long. 42 cm. Mupa (N° 4934).
Fig. 4. Kwanyama. Carquois en peau, à revers. Forme plate, sans calebasse. Long. 54 cm. Mupa (N° 4948).

PLANCHE XXXIII

ARCS.

- Fig. 1. Tyivokwe. Arc à section ronde, garni de viroles de métal et de charmes, ainsi que de trophées de chasse. Long. 153 cm. Cambissa (N° 5062).
Fig. 2. Humbe. Arc en bois d'épinier. Section plus ou moins triangulaire, à face antérieure faiblement convexe. Long. 121 cm. Capelongo (N° 5069).
Fig. 3. Kwamatwi. Arc en nervure de feuille de palmier. Section en trapèze, à plan antérieur plus large et convexe. Long. 117,5 cm. Forte-Roçadas (N° 5066).
Fig. 4. Humbe. Arc à courbure double. Section ronde en arrière, faiblement convexe en avant. Long. 122,5 cm. Capelongo (N° 5073).
Fig. 5. Nganguela. Arc à section ovale, à plat antérieur. Long. 142,5 cm. Cubango (N° 5550).
Fig. 6. Kwamatwi. Arc en bois d'épinier. Section ovale très large, la partie antérieure est prise dans le bois rouge, tandis que la partie postérieure l'est dans le bois blanc. Long. 107,5 cm. Forte-Roçadas (N° 5551).

PLANCHE XXXIV

POTERIE.

- Fig. 1. Pot à anse latérale en terre noire, col et anse à dessins gravés. Haut. 18 cm., diam. 21 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5592).
Fig. 2. Pot à bière à trois cols soudés en terre noire, décoré d'une bande ondoyante en relief et de lignes gravées sur les cols. Anse en fibres végétales. Haut. 24 cm., diam. 21 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5591).
Fig. 3. Marmite en terre noire, à panse ornée de six doubles crêtes verticales, col gravé à l'extérieur ainsi que sur le rebord interne. Nyemba, Katyila (N° 5593).
Fig. 4. Marmite en terre noire, décor gravé. Haut. 14 cm., diam. 15 cm. Nyemba, Katyila (N° 5594).
Fig. 5. Écuelle en terre noire, décor gravé. Haut. 6,5 cm., diam. 13 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5595).
Fig. 6. Dessin gravé sur le fond (extérieur) de l'écuelle précédente.
Fig. 7. Dessin gravé sur le fond (intérieur) de la même.
Fig. 8. Dessin gravé sur le fond d'une autre écuelle (N° 5596). Nganguela, Vila da Ponte.

PLANCHE XXXV

POTERIE.

- Fig. 1. Écuelle en terre noire, décor gravé. Haut. 8 cm., diam. 21 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5604).
Fig. 2. Écuelle en terre noire, décor gravé. Haut. 7 cm., diam. 23 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5599).
Fig. 3. Marmite en terre noire, col gravé. Haut. 13 cm., diam. 16,5 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5602).
Fig. 4. Marmite en terre noire, col gravé. Haut. 16,5 cm., diam. 20,5 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5601).
Fig. 5. Pot à bière en terre noire, décor gravé. Haut. 28 cm., diam. 29 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5603).
Fig. 6. Pot en terre noire, décor gravé. Haut. 12,5 cm., diam. 15 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5605).

PLANCHE XXXVI

POTERIE.

- Fig. 1. Grande marmite en terre grise, à six groupes de trois mamelons près du bord supérieur. Haut. 37 cm., diam. inf. 28 cm., diam. sup. 48 cm. Humbe, Kâmba (dessiné sur place).
- Fig. 2. Marmite en terre grise, décor gravé et mamelons. Haut. 19 cm., diam. 27 cm. Humbe, Kâmba (dessiné sur place).
- Fig. 3. Marmite à col gravé. Haut. 20 cm., diam. 23 cm. Humbe, Kâmba (dessin).
- Fig. 4. Grand pot à bière en terre grise, col gravé. Haut 63 cm., diam. 41 cm. Humbe, Kâmba (dessin).
- Fig. 5. Pot en terre grise, col gravé. Haut. 20 cm., diam. 15 cm. Humbe, Kâmba.

PLANCHE XXXVII

POTERIE.

- Fig. 1. Pot à bière en terre grise. Haut. 22 cm., diam. 23 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5606).
- Fig. 2. Écuelle en terre grise. Haut. 8 cm., diam. 17 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5609).
- Fig. 3. Pot en terre grise, décor formé par deux rangs de petites incisions à la naissance du col. Haut. 13 cm., diam. 13 cm. (N° 5608).
- Fig. 4. Pot en terre grise. Haut. 13 cm., diam. 14 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5607).
- Fig. 5. Cuiller en terre grise. Long. 16 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5612).
- Fig. 6. Marmite pour la viande. Haut. 11 cm., long. 27 cm. Kwanyama, Omupanda. Cette pièce provient d'Ondonga, au delà de la frontière portugaise du Sud, région réputée parmi les Ambo pour la qualité de ses poteries (N° 5611).

PLANCHE XXXVIII

VANNERIE.

- Fig. 1. Panier tronconique, fond couleur naturelle, décor noir et brun-rouge pâle (partie pointillée dans le dessin). Le grand motif se répète trois fois sur le pourtour. L'évasement du pied est formé de deux rangs de chaume plus gros entouré de fibre plus espacée. Diam. sup. 37,5 cm., inf. 19,1 cm., haut. 24 cm. Humbe, Kâmba (N° 5786).
- Fig. 2. Panier évasé à pied élargi, décor brun-rouge se répétant deux fois, sablier et triangle et deux zigzags verticaux. Le bord supérieur est renforcé par une tresse. Diam. sup. 35 cm., inf. 19,5 cm., haut. 22 cm. Tyipungu, Capelongo (N° 5787).
- Fig. 3. Panier conique, décor brun-rouge. Le bord supérieur est renforcé au moyen d'un enroulement qui de temps en temps entoure le deuxième rang. Le fond est fait de fibres plus fortes. Diam. sup. 23,5 cm., haut. 12 cm. Nyemba (N° 5788).
- Fig. 3a. Détail du bord supérieur du précédent.
- Fig. 4. Panier très évasé, à pied. Décor : ligne supérieure verte, zigzags lie de vin. Pied en matières plus robustes. Diam. sup. 44 cm., inf. 17 cm., haut. 18 cm. Handa, Pont du Cuvelaï (N° 5789).
- Fig. 5. Panier sphéro-conique à pied, décor noir et brun-rouge. Bord supérieur renforcé par un tressage en damier. Semis de motifs pentagonaux et une figure humaine. Diam. sup. 23 cm., inf. 8 cm., haut. 9,5 cm. Nyemba, Katyila (N° 5790).

- Fig. 5a. Détail du bord supérieur du précédent.
Fig. 6. Panier sphéro-conique, à étranglement à mi-hauteur. L'ombilic remonte à l'intérieur en cul de bouteille. Le bord supérieur est renforcé en tressage en damier. Décor : trois bandes brunes et un semis de triangles en damassé, obtenu avec des brins sautant un rang. Diam. sup. 36 cm., haut. 20 cm. Nyemba, Katyila (N° 5791).

PLANCHE XXXIX

VANNERIE.

- Fig. 1. Plat-couvercle à courbure très légère, décor brun. Le rang extérieur est renforcé par un tressage oblique. Diam. 40 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5796).
Fig. 2. Plat-couvercle à courbure très légère, décor brun. Diam. 37 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5797).
Fig. 3. Panier hémisphérique sans décor, de la forme la plus usuelle. Les deux rangs supérieurs sont renforcés, c'est-à-dire le brin en feuille de palmier est remplacé par de la ficelle. Diam. 44 cm., haut. 19 cm. Kwanyama, Omupanda. L'ombilic fait saillie à l'intérieur, coupe fig. 3 a. (N° 5792).
Fig. 4. Petit panier tronconique, rétréci dans le haut, le fond en cul de bouteille (voir coupe fig. 4a). Diam. 13,5 cm., haut. 8 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5793).
Fig. 5. Petit panier à pied. Diam. 9,5 cm., haut. 7,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5794).
Fig. 6. Ombilic du fond du panier précédent, montrant le début du travail de presque tous les paniers kwanyama.
Fig. 7. Petit panier en feuilles de palmier que les hommes tressent au fur et à mesure des besoins. Le fond carré est un simple croisé en damier. Diam. 10 cm., haut. 12 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5795).

PLANCHE XL

VANNERIE.

- Fig. 1. Panier hémisphérique, fond brun en fibres d'écorce, décor noir de six bandes horizontales et d'un damas en losanges. Le fond en mamelon, renforcé au moyen de ficelle, est destiné à être placé sur une torche. Le bord supérieur est formé d'un brin en liane (?) plus résistant et qui empiète assez régulièrement à chaque quatrième tour sur le bourrelet suivant. Diam. 48 cm., haut. 32 cm. Nganguela, Vila da Ponte (N° 5803).
Fig. 2. Le même. Coupe à travers le fond montrant l'ombilic en cul de bouteille.
Fig. 3. Le même. Structure de la surface montrant le décor damassé.
Fig. 4. Panier en lanières de feuilles d'une technique spéciale, consistant en tresses rayonnantes espacées. Diam. 18,5 cm., haut. 8,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5802).
Fig. 5. Le même. Le fond intérieur montrant le travail depuis le centre.
Fig. 6. Panier à décor brun, noir et jaune. Le bord supérieur est renforcé au moyen d'un croisé de chaume et de cordelettes. Diam. 24 cm., haut. 26,5 cm. Tyivokwe, Katyila (N° 5804).
Fig. 7. Le même. Coupe du fond montrant l'ombilic en cul de bouteille.

PLANCHE XLI

BOISSELLERIE.

- Fig. 1. Écuëlle en bois, décor de triangles noirs à contours gravés, deux anses plates dont l'une est percée de deux trous avec lien de suspension en cuir. Haut. 10 cm., long. 34 cm., diam. 23 cm. Nyemba, Katyila (N° 5616).

- Fig. 2. Écuelle en bois, décor de triangles noirs à contours gravés, deux anses plates dont une perforée. Long. 36 cm., gros diam. 30 cm., petit diam. 17 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5617).
- Fig. 3. Écuelle en bois à trois anses, dont deux perforées chacune de deux trous, décor incisé de groupes de lignes rayonnants. Long. 37 cm., diam. 30 cm. Humbe (Mulondo), Capelongo. Pièce ancienne présentant une analogie avec le tatouage de la même tribu (N° 5618).

PLANCHE XLII

BOISSELLERIE.

- Fig. 1. Cuiller en bois sculpté, décorée au fer rouge. Long. 31,5 cm., diam. 14 cm. Tyivokwe, Mupa (N° 5634).
- Fig. 2. Cuiller en bois sculpté, décorée au fer rouge. Ebanga (N° 5637).
- Fig. 3. Cuiller en bois, décor ajouré. Long. 32,5 cm. Nganguela, Cubango (N° 5643).
- Fig. 4. Cuiller en bois, décor marques de feu et panneau gravé. Long. 30,5 cm. Nganguela (?), Cubango (N° 5642).
- Fig. 5. Bol en bois sculpté, noirci à l'extérieur. Diam. 21 cm. Tyivokwe, Galangue (N° 5625).
- Fig. 6. Bol en bois sculpté, à une anse, extérieur noirci. Haut. 23 cm., diam. 17,5 cm. Tyivokwe (?), Capelongo (N° 5621).
- Fig. 7. Bol en bois sculpté, à deux anses, décor de triangles noirs à contours gravés. Diam. 21 cm. Tyivokwe, Cubango (N° 5623).

PLANCHE XLIII

BOISSELLERIE.

- Fig. 1. Pot à beurre d'olukula pour la toilette des femmes, avec couvercle en vannerie retenu par une lanière de cuir, décor sculpté, champlevé et noirci. Haut. 7 cm., diam. 9,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5581).
- Fig. 2. Pot à beurre d'olukula pour la toilette des femmes, avec couvercle en vannerie retenu par une lanière de cuir passant par deux trous percés dans deux des anses, tandis que les deux autres anses servent à retenir une lanière de suspension. Haut. 12 cm., diam. 15,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5582).
- Fig. 3. Pot à beurre pour la toilette des hommes, corne et cuir de bœuf. Haut. 13,5 cm., diam. 8 cm. Nyemba, Katyila (N° 5584).
- Fig. 4. Pot à beurre d'olukula à l'usage des hommes, corne et cuir de bœuf. Haut. 8,5 cm., diam. 6 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5586).
- Fig. 5. Pot à bière en bois sculpté et couvercle en vannerie, décoré à la base de triangles champlevés et noircis. Haut. 18 cm., diam. 14 cm. Humbe, Kâmba (N° 5579).
- Fig. 6. Pot à bière en bois sculpté, à anse latérale, décor incisé. Haut. 19 cm., diam. 15 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5577).
- Fig. 7. Pot à bière en bois sculpté, décor gravé. Haut. 16 cm., diam. 14 cm. Humbe (Mulondo), Capelongo (N° 5578).
- Fig. 8. Pot à bière en bois sculpté, décor gravé. Haut. 16,5 cm., diam. 13 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5576).

PLANCHE XLIV

BOISSELLERIE.

- Fig. 1. Gobelet à pied en bois sculpté, décor incisé et noirci ; sert à boire la bière. Cette forme est spéciale aux Ovakwambi d'une région plus au Sud et s'appelle éholo otyikwambi. Haut. 17 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5560).

- Fig. 2. Gobelet à bière, même forme que le précédent. Haut. 14,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5561).
- Fig. 3. Gobelet à bière, même forme que les précédents. Haut. 18 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5559).
- Fig. 4. Gobelet cylindrique à trois pieds coniques, décor gravé et noirci. Forme spéciale aux Kwanyama, nom : êholo otyikwanyama. Haut. 13 cm., diam. 11,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5567).
- Fig. 5. Gobelet à bière, à deux pieds sur petit socle. Haut. 14 cm., diam. 9 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5568).
- Fig. 6. Gobelet à bière, forme plus simple. Haut. 9 cm., diam. 14,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5564).
- Fig. 7. Gobelet à bière. Haut. 10 cm., diam. 11,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5565).
- Fig. 8. Gobelet à bière. Haut. 10,5 cm., diam. 11,5 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5566).
- Fig. 9. Gobelet à bière avec couvercle en vannerie. Haut. 13 cm., diam. 18 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5563).

PLANCHE XLV

BOISELLERIE.

- Fig. 1. Seillon à lait en bois sculpté, anses funiculaires pour une lanière de cuir. Haut. 19 cm., diam. 17 cm. Nyemba, Katyila (N° 5556).
- Fig. 2. Entonnoir pour le lait en bois sculpté. Haut. 20 cm., diam. 14 cm. Humbe, Kâmba (N° 5555).
- Fig. 3. Entonnoir en col dealebasse et vannerie. Haut. 21 cm., diam. 20 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5553).
- Fig. 4. Baratte à faire le beurre, grande calebasse avec liens végétaux, en partie recouverts de cuir (d'après une photographie). Humbe, Kâmba.
- Fig. 5. Baratte, avec liens en fibres végétales et cuir, l'embouchure est en vannerie, le bouchon en bois. Haut. 48 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5552).
- Fig. 6. Seillon à lait en bois sculpté, anse en cuir. Haut. 27 cm., diam. 19 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5557).

PLANCHE XLVI

HOUES.

- Fig. 1. Grande houe à deux manches, cale en bois pour tenir les branches écartées et lien pour les resserrer. Long. des manches 98 cm. et 88,5 cm. Nganguela, Kubango (N° 4155).
- Fig. 2. Houe à deux manches dont le supérieur est réduit considérablement. Long. 47 cm., larg. 19,8 cm. Kwamatwi, Forte-Roçadas (N° 5128).
- Fig. 3. Houe à deux manches. Long. 45 cm., larg. 15 cm. Kwanyama, Mupa (N° 5130).
- Fig. 4. Houe à deux manches. Long. 50 cm., larg. 22,5 cm. Kwanyama, Omupanda. (N° 5129).

PLANCHE XLVII

PIPES.

- Fig. 1. Pipe en feuille enroulée. Diam. 3 cm. Kwanyama, Omupanda (N° 5432).
- Fig. 2. La même vue d'en dessus.
- Fig. 3. Pipe en terre crue, avec talon. Long. 6,8 cm. Femmes kwanyama, Omupanda (N° 5434).
- Fig. 4. Pipe en terre crue, avec tuyau en roseau. Long. 12 cm. Femmes kwanyama, Omupanda (N° 5436).

- Fig. 5. Pipe en terre cuite, avec tuyau. Long. 11 cm. Femmes kwanyama (N° 5437).
Fig. 6. Pipe en terre cuite, avec tuyau de pipe importé. Long. 12 cm. Femmes kwanyama, Omupanda (N° 5439).
Fig. 7. Fourneau de pipe en terre cuite. 5 cm. Femmes kwanyama, Omupanda (N° 5438).
Fig. 8. Pipe en terre crue, à deux talons. Long. 14 cm. Femmes kwanyama, Mupa (N° 5435).
Fig. 9. Pipe en terre cuite, avec tuyau en roseau. Long. 19 cm. Femmes kwamatwi, Forte-Roçadas (N° 5442).
Fig. 10. Allume-feu, bois à cupules et encoches latérales servant à y faire tourner entre les deux mains un bois vertical. Dim. des cupules 11 mm. Trouvé au bord d'un chemin près de Katyila, Nyemba (N° 5449).

PLANCHE XLVIII

TABATIÈRES A PRISER.

- Fig. 1. Tabatière en bois d'ébène, très finement sculptée. Bouchon en forme de tête, trou dans le cou ainsi que dans le talon du récipient pour passer une lanière de cuir. Traces de longue usure. Haut. 9 cm. Tyivokwe (?), Cubango.
Fig. 2. Tabatière sculptée en bois brun, mascarons du côté opposé à l'anse. Haut. 8 cm. Origine douteuse ; achetée à un Kwamatwi à Forte-Roçadas.
Fig. 3. Tabatière en bois noir, en forme de corne, ornementation sculptée en troncs de cônes emboîtés, qui se répète sur le bouchon. Haut. 13 cm., bouchon 2,8 cm. Nganguela, Cubango.
Fig. 4. Tabatière en forme de corne, bois noir avec ornements de laiton et de cuivre. Le talon est formé d'une douille de cartouche. Long. 26 cm.. Ce type est caractéristique de la région de Ngola ; celle-ci a été achetée à un Tyipungu à Capelongo.
Fig. 5. Tabatière en bambou, décor géométrique entaillé et clous jaunes. Haut. 7,2 cm. Nganguela, Cubango.
Fig. 6. Tabatière double, c'est-à-dire la moitié supérieure forme bouchon pour la partie inférieure. Haut. 12 cm. Kwanyama, Mupa.
Fig. 7. Spatule en bois de la même.
Fig. 8. Petite tabatière de jeune fille, en roseau. Haut. 4,5 cm. Nganguela, Cubango.
Fig. 9. Tabatière plate en bois. Haut. 10 cm. Nganguela, Cubango.

PLANCHE XLIX

TABATIÈRES A PRISER.

- Fig. 1. Tabatière en bois sculpté et gravé. Le bouchon, comme dans toutes les pièces de ce type, est retenu par une lanière de cuir passant dans une anse funiculaire ; une autre lanière retient la spatule en bois d'une forme spéciale. Haut. 8,5 cm. Kwanyama, Omupanda.
Fig. 2. Tabatière de femme kwanyama, en bois sculpté et gravé, orné d'une large bande de cuir divisée en lanières agrémentées de perles de métal. La spatule est ici particulièrement bien travaillée. Haut. 12 cm. Kwanyama, Mupa.
Fig. 3. Tabatière en bois, virole en fer entourant le col pour fixer les liens du bouchon et de la spatule. Cette dernière est en fer torsadé, décor gravé. Haut. 17 cm. Kwamatwi, Forte-Roçadas.
Fig. 4. Tabatière ovoïde, en corne blonde, col entouré de fer. Spatule en fer. Haut. 10 cm. Kwamatwi, Forte-Roçadas.
Fig. 5. Tabatière en bois gravé. Haut. 7 cm. Tyipungu, Capelongo.

- Fig. 6. Tabatière en corne noire, fond de bois rapporté. Haut. 6,5 cm. Femme tyipungu, Capelongo.
- Fig. 7. Tabatière en bois, avec lanières de cuir ornées de perles de métal et de verre. Haut. 7 cm. Kwanyama, Mupa.
- Fig. 8. Spatule en bois d'une tabatière kwanyama de Enda.

PLANCHE L

JOUETS.

- Fig. 1. Poupée handa, en bois sculpté, orné d'un collier de perles de verre. Elle était portée par une fillette dans son porte-bébé en peau d'antilope. Haut. 23,5 cm. Pont du Cuvelaï, soba Eiambo. (N° 5763).
- Fig. 2. Poupée kwamatwi, vue de profil. Elle est modelée en cire d'abeilles sur une fourche de bois dont les branches forment les jambes. Le costume est fidèlement reproduit jusque dans les moindres détails ; le pagne en estomac de bœuf, les gros anneaux de chevilles et autour des hanches la ceinture-fétiche qui empêche de tomber (*tyipunduka*). Haut. 25,5 cm. Forte-Roçadas. (N° 5727).

PLANCHE LI

JOUETS.

- Fig. 1. Poupée kwamatwi, vue de face. Modelée en cire d'abeilles sur une fourche de bois, formant les jambes. Les cheveux sont ornés de pendants en perles de verre. Dans le visage seuls les yeux (rondelles en œuf d'autruche) et le nez (deux perles de verre) sont indiqués. Hauteur 21 cm. Forte-Roçadas. (N° 5722).
- Fig. 2. Poupée kwatmatwi, vue de dos pour montrer les longues tresses de cheveux mêlés de fibres végétales que portent les jeunes filles. Haut. 24 cm. Forte-Roçadas. (N° 5725).

PLANCHE LII

JOUETS.

- Fig. 1. Poupée kwanyama, vue de trois quarts. Bois fourchu servant de support et quelques parties modelées au moyen de cire d'abeilles. Hauteur 32 cm. Omupanda (N° 5739).
- Fig. 2. Poupée formée d'un double fruit de palmier, coiffure et seins rapportés en cire. Haut. 9 cm. Kwamatwi. (N° 5735).
- Fig. 3. Poupée en terre crue, représentant une femme portant son enfant dans le dos au moyen du porte-bébé. La femme est coiffée à l'ancienne mode (coiffure qui se retrouve sur l'une des bornes du foyer pour le premier grain). Haut. 10,5 cm. Omupanda (N° 5734).
- Fig. 4. Poupée en terre crue portant la coiffure traditionnelle des femmes kwanyama. Haut. 13 cm. Omupanda (N° 5756).
- Fig. 5. Poupée kwanyama, en terre crue, avec collier et ceinture en perles de verre et véritables cheveux sur la tête. Haut. 12 cm. Omupanda (N° 5762).

PLANCHE LIII

JOUETS.

- Fig. 1. Poupée en chaume et cordelettes dont la coiffure représente celle d'une jeune fille humbe. Le collier à franges est caractéristique. Haut. 29 cm. Humbe, Capelongo (N° 5765).
- Fig. 2. Poupée faite d'un corps de bois entouré d'un réseau de cordelettes. La coiffure est celle des jeunes filles Tyipungu. Les mains n'ont que quatre doigts. Haut. 26 cm. Tyipungu, Capelongo (N° 5770).

PLANCHE LIV

JOUETS.

- Fig. 1 et 2. Poupée kalukembi. Le corps est en bois entouré d'un réseau de cordelettes. La coiffure est celle portée par les femmes kalukembi, les Tyipungu et les Nyemba. Un petit collier de perles noires et blanches marque le front, un collier orné de trois clous de laiton entoure le cou. Haut. 24 cm. Caluquembe (N° 5771).
- Fig. 3. Poupée nyemba, de profil. Corps de bois entouré d'un réseau de cordelettes. Coiffure de vrais cheveux avec graines simulant des cauris ; c'est la coiffure des filles pendant l'école d'initiation. Ceinture en fragments de chaume. Haut. 14 cm. Katyila (N° 5774).
- Fig. 4. Poupée nyemba, semblable à la précédente ; les cheveux portent en plus deux tresses ornées de perles de chaume. Haut. 16,5 cm. Katyila (N° 5775).
- Fig. 5. Coiffure de la précédente vue par-dessus et montrant sa construction au moyen d'épingles de bois ; par-dessus, deux cauris.

PLANCHE LV

JOUETS.

- Fig. 1. Poupée en terre glaise crue. Elle représente une femme avec grande coiffure large, gros collier et tatouages sur le corps. Haut. 15 cm. Nyemba, Katyila (N° 5779).
- Fig. 2. La même vue par-dessus.
- Fig. 3. Poupée en terre glaise crue. Coiffure à double crête ; collier et tatouages. Haut. 31,5 cm. Nyemba, Katyila (N° 5778).
- Fig. 4. Poupée en terre glaise crue. Coiffure à crête simple rappelant celle des Vanyaneka. Haut. 29 cm. Nyemba, Katyila (N° 5777).
- Fig. 5. La même vue de derrière.

PLANCHE LVI

JOUETS.

- Fig. 1. Poupée faite d'unealebasse et de fragments de roseau enduits de terre rouge. Graines et ornements de cheveux en crins de gnou. Haut. 20,5 cm. Tyivokwe, Cubango (N° 5780).
- Fig. 2. Poupée faite d'unealebasse et de fragments de roseau représentant la coiffure d'une femme tyivokwe. Haut. 26 cm. (N° 5782).

PLANCHE LVII

JOUETS.

- Fig. 1. Jouet représentant un bœuf ; branche fourchue dont une extrémité est taillée en pointe pour pouvoir être plantée obliquement dans le sol. Les branches représentent les cornes et affectent toutes les formes que les cornes des bœufs montrent en réalité. Les entailles dans l'écorce figurent la robe tachetée des bestiaux. Long. du corps sans les cornes 29 cm. Bergers Humbe, Kâmba (N° 5785).
- Fig. 2. Bœuf en branche fourchue, cornes dirigées en arrière. Long. 19 cm. Humbe, Kâmba (N° 5465).
- Fig. 3. Bœuf en branche fourchue. Long. du corps 47 cm. Long. totale 69 cm. Humbe, Kâmba (N° 5474).
- Fig. 4. Escargot de la forêt (*Achatina bayaona* Morlet) Nkokwe (humbe). Les jeunes bergers se servent de ces coquilles pour représenter du bétail. Selon la grandeur et la couleur ils en font des bœufs, des vaches, des taureaux ou des veaux. Long. 8,5 cm. Humbe, Kâmba (N° 5484).

- Fig. 5. Escargot du marais (*Ampullaria occidentalis* Mouss.) Kokombokwe (humbe). Servent aux jeunes bergers aux mêmes fins que les précédents. Haut. 6 cm. Humbe, Kâmba (N° 5503).

PLANCHE LVIII

- Fig. 1. Habitation humbe du soba Oakalama, à Mulondo.
1. Place. 2. Appartement des deux femmes, comprenant une hutte double, une hutte ronde pour les provisions et une sortie sur les champs. (3). 4. Hutte carrée servant d'habitation, à l'angle Sud-Est une plaque d'écorce sert d'abri où les poules vont pondre ; en arrière deux greniers et des pieux de palissade. 4a. Huttes rondes servant d'habitations. 5. Hutte réservée au lait, à côté, la baratte suspendue à sa poutre et un tronc comme siège. 6. Hutte en mauvais état servant de poulailler. 7. Hutte à claire-voie pour les cabris. 8. 8. Kraâls pour les bœufs. 9. Petit kraâl entouré de palissade, pour les veaux. 10. Place où l'on prend les repas et foyer. 11. Plateforme sur pilotis, séchoir. 12. Séchoirs pour les céréales et mortier. (13). 14. Four à sécher les épis et aire à battre et vanner le grain. 15. Champs cultivés. 16. Le mato ou forêt entourant l'habitation. 17. Estrade avec échelle pour la surveillance des cultures. 18. Piège à antilopes. 19. Sortie à chicane donnant sur la forêt. 20. Entrée principale pendant le jour lorsque les kraâls sont vides.

PLANCHE LIX

- Fig. 1. Habitation kwanyama, type schématisé.
1. Allée précédant l'entrée (oluvanda). 2. Entrée de l'habitation proprement dite (oñu). 3. Cour des mortiers (osini). 4. Kraâl des chèvres (osinyongo). 5. Kraâl de réserve pour la fête des bœufs (ohambo yekalokilo). 6. Chemin des bœufs (omudingililo). 7. Petit corridor (omukala). 8. Grand corridor (olukala). 9. Premier parloir (epatalakola). 10. Grand parloir (olupale). 11. Hutte du maître (ondyuo yakula). 12. Hutte pour le lait (etyupa) et la baratte. 13. Quatre appartements de femmes (epata). 14. Appartement de la première femme (epata elombe). 15. Porte de service en fourche (osimangwa). 16. Kraâl (osunda). 17. Kraâl des bœufs (ohambo yahove). 18. Enclos pour les veaux (enhana). 19. Grenier du maître. 20. Habitation pour les visites. 21. Hutte et place pour les enfants.
- Fig. 2. Porte de service en branche fourchue (osimangwa).
- Fig. 3. Porte d'entrée (oñu) avec les bois sacrés.

PLANCHE LX

- Fig. 1. Plan d'une habitation kwanyama à Omupanda. Les numéros de 1 à 21 correspondent à l'explication de la fig. 1 de la planche précédente (Pl. LIX). 22. Pavillons dans les divers appartements. 23. Urinoirs (dépôts de cendres). 24. Abri pour les poules. 25. Enclos avec plantes de ricin. 26. Réduit pour les cabris. Les palissades sont indiquées par les lignes simples, les haies d'épines par les lignes tremblées.
- Fig. 2. Une hutte kwanyama montrant la manière dont est cousu le chaume pour former la flèche.
- Fig. 3. Abri pour les poules, traces de cendres sous la plate-forme.

PLANCHE LXI

- Fig. 1. Plan d'une des habitations vale faites par de jeunes bergers sur le sable d'une rivière à sec (Mui) près de Mupa. Les cloisons sont marquées au moyen de morceaux d'écorce ; les toits des huttes manquent. Le tout mesurait environ 1 m. 50 de diamètre. Les chiffres se rapportent à l'explication de la fig. 1 de la planche LIX.

- Fig. 2. Plan du petit parloir d'une habitation de Enda (kwanyama) montrant la disposition des troncs formant le mobilier (au centre le foyer), en face les bois sacrés et les trois bornes du foyer du premier grain.
- Fig. 3. Plan du grand parloir d'une habitation kwanyama à Enda avec le mobilier entourant le foyer et, en face, la hutte de la première femme ; à droite de celle-ci l'autel des ancêtres avec les bucrânes.

PLANCHE LXII

- Fig. 1. Plan d'une habitation de Kwanyama chrétien, montrant la profonde modification qu'a subi le plan primitif. Les chiffres sont les mêmes que ceux de la fig. 1 de la planche LIX. — 3a. Pavillon abritant le mortier pour la saison des pluies.
- Fig. 2. Pavillon des enfants de l'habitation fig. 1, Pl. LIX (21).
- Fig. 3. Plan du précédent.
- Fig. 4. Carcasse d'un toit ambo, qui se construit indépendamment de la hutte, au moyen de branches ramifiées, retenues par des cercles doubles liés ensemble.
- Fig. 5. Lit kwanyama.

PLANCHE LXIII

- Fig. 1. Four à sécher les épis, à Enda (Kwanyama). Il est figuré obliquement depuis derrière, laissant apercevoir le foyer souterrain et les deux bras en terre limitant partiellement l'aire convexe où sont battus les épis.
- Fig. 2. Le même vu en coupe et montrant la pente légère qui aboutit au creux hémisphérique servant à recueillir le grain nettoyé.
- Fig. 3. Le même vu en plan. La partie pointillée est faite en terre de termitière soigneusement lissée.
- Fig. 4. Plan de l'installation complète de trois fours et des séchoirs sur pilotis.

PLANCHE LXIV

- Fig. 1. Pirogue faite d'une plaque d'écorce pliée et cousue aux deux bouts. Cet exemplaire, rencontré à Kankela sur le Kului, était en très mauvais état. La région est habitée par des Handa. Long. env. 4 m. (D'après une photo.)
- Fig. 2. Pirogue creusée dans un tronc de bois et qui servait à passer le Cunène à Naulila (en face de Dongoëna). Il y en avait deux semblables attachées ensemble avec deux bâtons en travers. La rive droite est habitée par des Humbe, la rive gauche par des Kwamatwi. Croquis d'après nature. Long. 4,20 m., larg. en arrière 45 cm., 55 cm. vers l'avant.
- Fig. 3. Coupe de l'arrière de la précédente, montrant la marche ou banquette réservée à la poupe.
- Fig. 4. Pirogue creusée dans un tronc, de profil.
- Fig. 5. La même vue par-dessus.
- Fig. 6. Coupe de la même vers le milieu de la longueur. Cette pirogue se trouvait sur une des lagunes de Humbe. Elle mesurait env. 4,50 m. de longueur, l'ouverture dans le haut 36 cm., en largeur et dans le fond 45 cm. La profondeur était de 41 cm. Le trou dans le tenon de l'arrière sert à retenir la barque au bord en y passant le long bâton qu'on enfonce dans la vase. (Photo et croquis.)

PLANCHE LXV

- Fig. 1. Le roi des Nyemba, à Katyila.
- Fig. 2. La reine, 1^{re} femme du précédent.
- Fig. 3. Le roi de Kâmba, près de Humbe-Mutanu (Cunène), et ses quatre femmes.

- Fig. 4. La jeune reine du Kwanyama, Ndilokelwa, avec ses dames d'honneur, à Omupanda. Elle est la fille de Kalinaso qui joua en son temps un rôle important.

PLANCHE LXVI

NGANGUELA.

Femmes nganguela, des environs de la Mission du Cubango, près de Vila da Ponte.

- Fig. 1. Jeune femme avec son enfant.
Fig. 2. Jeune femme montrant le tatouage scarifié sur la face externe de son bras : zimbumba za kanokanoka (en forme de serpent sur le bras).
Fig. 3. La même, vue de dos, avec scarifications compliquées. Za mapito (en losanges sur le dos).
Fig. 4. Jeune femme tatouée sur le front et la joue droite.

PLANCHE LXVII

TYIVOKWE.

- Fig. 1. Femme tyivokwe, type caractéristique montrant la coiffure traditionnelle : bourrelet encadrant le front, houpes sur la partie antérieure et mèches plus longues en arrière, le tout imprégné d'ocre rouge et d'huile. Mupa (Phot. 52.10).
Fig. 2. Jeune homme tyivokwe montrant ses dents taillées en pointes et un tatouage en double ligne au-dessus des sourcils et revenant sur les joues. Vila da Ponte (Phot. 98.2).
Fig. 3. Femme tyivokwe en traitement médical. L'opérateur lui a pratiqué des incisions sur la main dont elle tire du sang au moyen de cornes à ventouser. Pompokende, près de Mupa (Phot. 71.10).
Fig. 4. Femme d'un soba tyivokwe, montrant le crocodile tatoué sur le ventre, insigne de la tribu. Cette femme est d'origine nganguela, mais par son mariage elle a pris tous les caractères de sa nouvelle nationalité, sauf la coiffure qui est restée nganguela. Kapunda, entre Vila da Ponte et Capelongo. (Phot. 9.1).

PLANCHE LXVIII

HUMBE.

- Fig. 1. Famille humbe à Capelongo (Phot. 14.3).
Fig. 2. Jeunes filles humbe à Capelongo, montrant la coiffure et les ornements traditionnels : coquille de conus, collier à franges, pendeloques sur le front et tatouage scarifié entourant le nombril (Phot. 13.1).

PLANCHE LXIX

HUMBE.

- Fig. 1. Femmes humbe confectionnant des paniers pour conserver le grain. Elles se mettent à l'intérieur du panier et tournent sur elles-mêmes au fur et à mesure de l'enroulement du bourrelet de chaume qu'elles entourent du brin en le cousant au rang précédent. Kâmba (Phot. 29.6).
Fig. 2. Hommes humbe confectionnant une natte de couchage, au moyen de roseaux frais ouverts longitudinalement et écrasés avec le pilon à deux bouts que celui de droite tient à la main. Ces nattes sont raides et ne peuvent pas être pliées ni roulées. Kankela (Phot. 76.10).
Fig. 3. Deux bergers humbe portant pour tout ornement un mince collier de cuir à deux bouts de perles. Celui de droite a en outre une petite coquille de conus à la ceinture. Capelongo (Phot. 12.11).

- Fig. 4. Nandjala, femme du soba Eiambo (Pont du Kuvelaï) et son fils. Elle porte divers colliers et un pectoral en cuir brodé de perles de métal et un magnifique sommet de conus, le plus grand que nous ayons rencontré. Il est intéressant de constater sur une photo faite l'année précédente (voir *Pays et Peuples d'Angola*, Pl. I, Phot. C.-E. Thiébaud) que cette parure a été enrichie considérablement (Phot. 73.3).

PLANCHE LXX

HUMBE.

- Fig. 1. Deux femmes humbe à la baratte, grandealebasse suspendue par des liens à un chevalet de poutrelles. Humbe (Phot. 35.1).
- Fig. 2. Jeune fille mulondo (humbe) et sa mère (Phot. 21.1).
- Fig. 3. Foyer fait de trois marmites détériorées, sur lesquelles on place les marmites servant à cuire. Humbe (Phot. 36.3).
- Fig. 4. Chez la coiffeuse, sous le pavillon, à l'abri des ardeurs du soleil. Kâmba (Phot. 29.4).

PLANCHE LXXI

HUMBE.

- Fig. 1. Vieille femme, vue de dos, montrant son grand pagne en cuir façonné à godets, ainsi que la ceinture en étoffe nouée sur la hanche gauche. Humbe (Phot. 34.9).
- Fig. 2. Jeune berger humbe en position de repos, le pied droit appuyé sur la cuisse gauche, geste que l'on voit déjà sur les monuments égyptiens. Humbe (Phot. 34.11).
- Fig. 3. Berger humbe à coiffure spéciale ; il laisse pousser ses cheveux et les tient soigneusement enveloppés dans un grand morceau d'étoffe de couleur sombre. Près de Kâmba (Phot. 26.17).
- Fig. 4. Four pour sécher les épis et, dans le fond, estrade pour la surveillance des cultures. Près de Kâmba (Phot. 26.9).
- Fig. 5. Femme puisant de l'eau dans un puits, à 5 km. environ du fleuve. L'eau est blanche comme du lait, sortant d'une couche de terre argileuse blanche. Humbe (Phot. 35.7).

PLANCHE LXXII

NYEMBA.

- Fig. 1. Hommes nyemba dont l'un est armé d'une lance et les autres d'arcs et de flèches. Rive gauche du Cunène, avant Capelongo (Phot. 10.1).
- Fig. 2. Les mêmes (Phot. 10.2).
- Fig. 3. Jeune homme nyemba avec riche tatouage sur la poitrine. Katyila (Phot. 85.1).
- Fig. 4. Deux notables de Katyila (Phot. 85.4).

PLANCHE LXXIII

NYEMBA.

- Fig. 1. Jeune fille nyemba à coiffure caractéristique nécessitant près de 80 épingles de bois de 15 à 18 cm. de longueur. Du sommet de la tête partent trois lanières d'herbe tressée, l'une en arrière et une de chaque côté. Katyila (Phot. 81.1).
- Fig. 2. La même vue de dos (Phot. 81.4).

- Fig. 3. La même vue de face. Les colliers de perles et d'herbe qui encadrent le front ne sont pas portés tous les jours (Phot. 81.8).
- Fig. 4. Jeune fille nyemba avec coiffure légèrement différente de la précédente et deux pendentifs de perles tombant des tempes. Katyila (Phot. 79.3).
- Fig. 5. Mungolo, jeune fille élève de l'école d'initiation qui a lieu sous la direction de la reine (Pl. LXV, Fig. 2). Elle est la fille d'un chef de village. Katyila (Phot. 83.4).

PLANCHE LXXIV

NYEMBA.

- Fig. 1. Femme nyemba à grande coiffure ornée de boutons de laiton et de porcelaine. Rencontrée en voyage à Boï, pendant le trajet de Kankela à Katyila (Phot. 78.2, 3 et 4).
- Fig. 2. et 3. La même.
- Fig. 4, 5 et 6. Jeune fille élève de l'école d'initiation. La coiffure est celle imitée dans les poupées (voir Pl. LIV, Fig. 4 et 5). Les anneaux de chevilles ne sont portés que par les jeunes filles et servent dans les danses à marquer le rythme. Ils sont façonnés sur le même modèle que les bracelets figurés à la Pl. XV, Fig. 6 et 7.

PLANCHE LXXV

NYEMBA.

- Fig. 1. Jeunes filles élèves de l'école d'initiation, décorées au moyen de terre blanche. Les visages sont peints à la manière de masques ; des ornements étranges sont figurés sur le ventre. Le vêtement se réduit à un petit pagne d'étoffe et à un collier d'herbe. Katyila (Phot. 89.8).
- Fig. 2. Les mêmes, le corps entièrement blanchi (Phot. 84.7).
- Fig. 3. Une des mêmes, avec la coiffure figurée dans la poupée Pl. LIV, Fig. 3 (Phot. 88.7).
- Fig. 4. La même montrant les petites pierres rondes que les Vangolo doivent garder sous la langue pendant tout le stage de l'école d'initiation (Phot. 88.11).

PLANCHE LXXVI

TYIPUNGU.

- Fig. 1. Femme et jeune fille tyipungu vues de dos. On remarquera le pendentif de collier qui se termine par une plaque de laiton, plus haut il porte deux coquilles de conus et deux roues de laiton (voir Pl. XI, Fig. 8). Capelongo (Phot. 17.4).
- Fig. 2. Les mêmes. La femme porte deux coquilles de conus sur la poitrine ainsi que de nombreux tours d'une torsade ligneuse abondamment beurrée autour du cou. Dans les cheveux est plantée une épingle de bois (voir Pl. XII, Fig. 6). Sur le ventre se voit un beau tatouage (Pl. V, Fig. 11). La fillette porte dans les cheveux une plume et une épingle en os (voir Pl. XII, Fig. 1-4). Autour du ventre se trouve une ceinture en herbe tressée (Pl. IX, Fig. 10 et 11) et une autre en cuir (Phot. 17.1).
- Fig. 3. Autre fillette tyipungu, vue de profil, montrant la curieuse coiffure. Elle porte de nombreux colliers en bois décorés au feu. Autour du ventre une ceinture d'herbe tressée. Capelongo (Phot. 18.9).
- Fig. 4 et 5. Femme tyipungu portant un gros collier de perles et de métal dont une grande partie est enveloppée d'une lanière de cuir. Ce collier est usité chez les Tyipungu et les Quilengue. La coiffure caractéristique est ornée de clous de laiton et de boutons de porcelaine (Phot. 17.7 et 8).

PLANCHE LXXVII

KWAMATWI.

- Fig. 1. Deux hommes kwamatwi à Forte-Roçadas (Phot. 42.7).
- Fig. 2. Jeune fille kwamatwi à la coiffure en bourrelets transversaux confectionnés avec du beurre d'olukula. A l'oreille gauche un pendent en rondelles de coquillages et en perles de verre. De la nuque pendent deux fines tresses de cheveux entremêlés de fibres végétales. Forte-Roçadas. (Phot. 41.2).
- Fig. 3. Femme kwamatwi portant le pagne traditionnel (voir Pl. XVII, Fig. 6) ainsi que le devant de bœuf. Autour du cou un collier de coquillages (Pl. XI, Fig. 4), un autre en rondelles d'œuf d'autruche et un troisième en cuir avec charmes ; à l'oreille gauche un pendent. Au-dessous de chaque genou deux rangs de perles de laiton ou de cuivre (Phot. 39.4).
- Fig. 4. Trois jeunes filles kwamatwi vêtues à la mode du pays. Celle du milieu porte aux chevilles des anneaux massifs de cuivre. Autour des hanches la ceinture de rondelles de coquille d'œuf d'autruche. Enfin, plantées dans la ceinture de cuir, elles portent leurs poupées (Pl. L, Fig. 2 et Pl. LI, Fig. 1 et 2). Forte-Roçadas (Phot. 39.2).

PLANCHE LXXVIII

NDOMBONDOLA.

- Fig. 1. Femmes à Ndombondola (frontière Sud). Pagnes de cuir et larges ceintures de coquille d'œuf d'autruche, gros anneaux de chevilles en cuivre sur un coussinet de fibres, plaques de conus ou gros boutons d'ivoire. Les cheveux sont arrangés en mèches rendues massives au moyen du beurre d'olukula. La troisième femme à partir de la gauche est une Ombalantu, tribu du Sud de l'autre côté de la frontière. Elle se distingue par sa coiffure (Phot. 48.2).
- Fig. 2. Hommes de la même région, montrant nettement le type somatique de l'Ambo : haute stature, jambes longues et minces, faces peu négroïdes. La coiffure consiste généralement en une mince crête sagittale sur le sommet du crâne. Ndombondola (Phot. 48.11).

PLANCHE LXXIX

- Fig. 1 et 2. Femme boschimane de race Hei//om, de face et de profil. Mupa. Les familles de cette race rencontrées à Omupanda et à Mupa étaient chrétiennes et bantouisées (Phot. 52.3 et 4).
- Fig. 3. Femme kwamatwi (la même que Pl. LXXVII, Fig. 3). De profil. Forte-Roçadas (Phot. 40.3).
- Fig. 4. Jeune fille kwamatwi. Forte-Roçadas (Phot. 39.7).

PLANCHE LXXX

KWANYAMA.

- Fig. 1. Jeune femme kwanyama, montrant la manière de porter le gros collier de perles de verre bleu foncé. Mupa (Phot. 55.9).
- Fig. 2. Femme kwanyama portant la coiffure nationale. Omupanda (Phot. 45.11).
- Fig. 3. Femmes kwanyama pilant du grain dans l'aire des mortiers. Omupanda (Phot. 50.5).
- Fig. 4. Homme kwanyama à Mupa (Phot. 55.12).

PLANCHE LXXXI

KWANYAMA.

- Fig. 1 et 2. Jeune fille kwanyama de profil et de face. Mupa (Phot. 53.5 et 6).
Fig. 3 et 4. Jeune fille kwanyama de profil et de face. Mupa (Phot. 53.9 et 10).

PLANCHE LXXXII

KWANYAMA.

- Fig. 1. Deux hommes vale avec arc et flèches de bois à la main, carquois garnis de flèches empoisonnées. Tenue de bergers ambo. Evale (Phot. 51.7).
Fig. 2. Entrée de la hutte de la première femme; elle donne sur le grand parloir. A droite se trouve l'autel des ancêtres. Evale (Phot. 50.11).
Fig. 3. La baratte dans une habitation kwanyama. Omupanda (Phot. 47.2).
Fig. 4. Jeune fille kwanyama jouant à la ficelle. Mupa (Phot. 54.9).

PLANCHE LXXXIII

KWANYAMA.

- Fig. 1. Potière sortant de son atelier souterrain. Mupa (Phot. 60.6).
Fig. 2. Au premier plan la fosse où se cuit la poterie, en arrière le dôme de l'atelier souterrain surmonté de la traditionnelle plante d'aloès. Mupa (Phot. 61.3).
Fig. 3. Porte d'entrée d'une habitation à Evale. A droite sont appuyées deux fourches qui servent au nettoyage des champs; elles sont formées de branches fourchues et les dents sont liées entre elles. Au-dessus de la porte on aperçoit les fourches qui ont servi l'année précédente (Phot. 50.10).
Fig. 4. Le foyer de la cérémonie du premier grain, dans le petit parloir. Le bloc de droite est creusé d'une cupule pour recevoir le sel, le premier à gauche porte une ancienne coiffure de jeune fille; le troisième est pourvu de deux mamelons figurant une coiffure de jeune homme. Dans le fond on aperçoit des poupées de terre crue. Omupanda (Phot. 47.1).

PLANCHE LXXXIV

KWANYAMA ET KWAMATWI.

- Fig. 1. Partie de pêche faite par les femmes avec le panier conique. Battue sur un rang à travers un étang du Kuvelaï à Mupa (Phot. 59.2).
Fig. 2. Osihanangolo, jeune fille après la cérémonie de l'efundula, et une des omufundifi qui l'accompagnent avec un panier de cendres pour la poudrer. Omupanda (Phot. 45.3).
Fig. 3. Ceinture en rondelles de coquille d'œuf d'autruche, jeune fille kwamatwi. Forte-Roçadas (Phot. 41.11).
Fig. 4. Scène de pêche faite par les femmes à Mupa (voir Fig. 1). (Phot. 59.7).

PLANCHE LXXXV

KWANYAMA.

- Fig. 1. Danse des fiancées dans le grand kraâl des bœufs pendant la fête de l'efundula. Mupa (Phot. 63.1).
Fig. 2. *Idem.*
Fig. 3. Jeune mariée qui pendant trois semaines environ se promène accompagnée d'une amie et portant un petit panier dans lequel ses amis et connaissances déposent un petit cadeau. Mupa (Phot. 57.1).
Fig. 4. Le petit panier de la mariée garni de trophées, c'est-à-dire d'os de poulets (sacrum) provenant de cadeaux reçus (Phot. 66,7).

PLANCHE LXXXVI

HABITATIONS.

- Fig. 1. Hutte tyivokwe, Pompendenge près de Mupa (Phot. 72.5).
Fig. 2. Hutte mbundu, Mission du Cuando (Huambo) (Phot. 2.12).
Fig. 3. Hutte kwanyama, Bulunganga (Phot. 44.11).
Fig. 4. Hutte humbe, à Humbe (Phot. 36.4).

PLANCHE LXXXVII

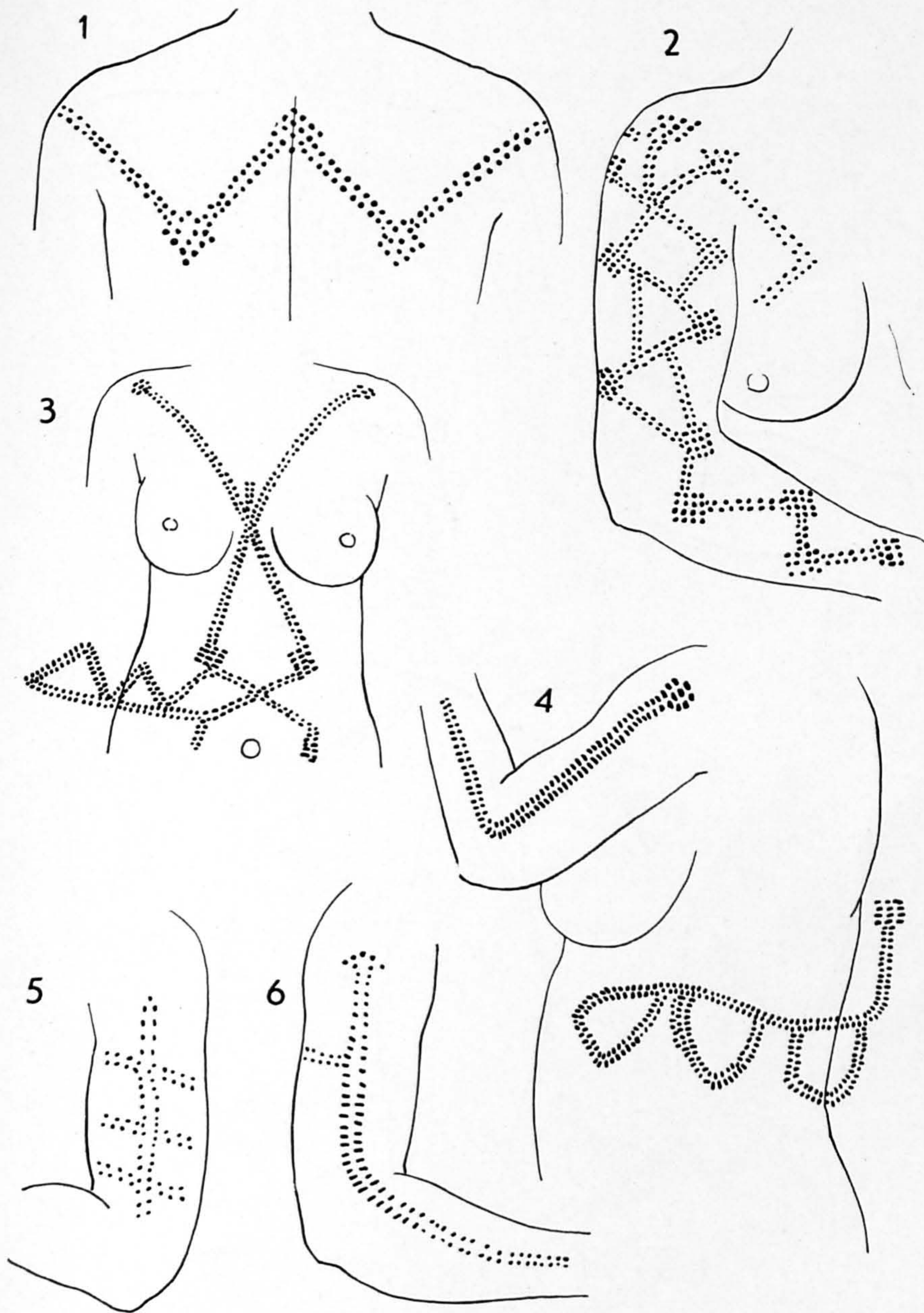
JOUETS, HABITATIONS EN MINIATURE.

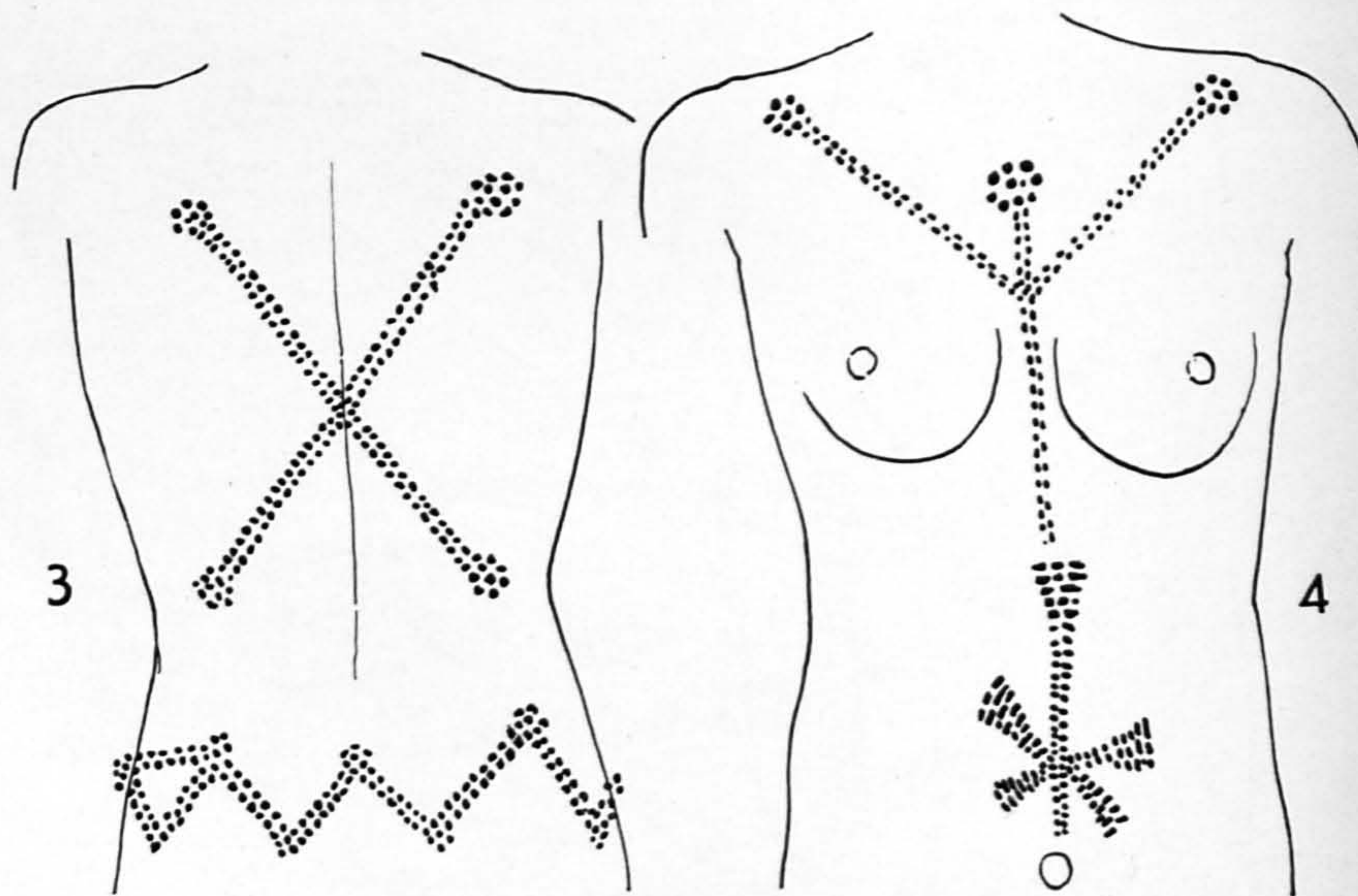
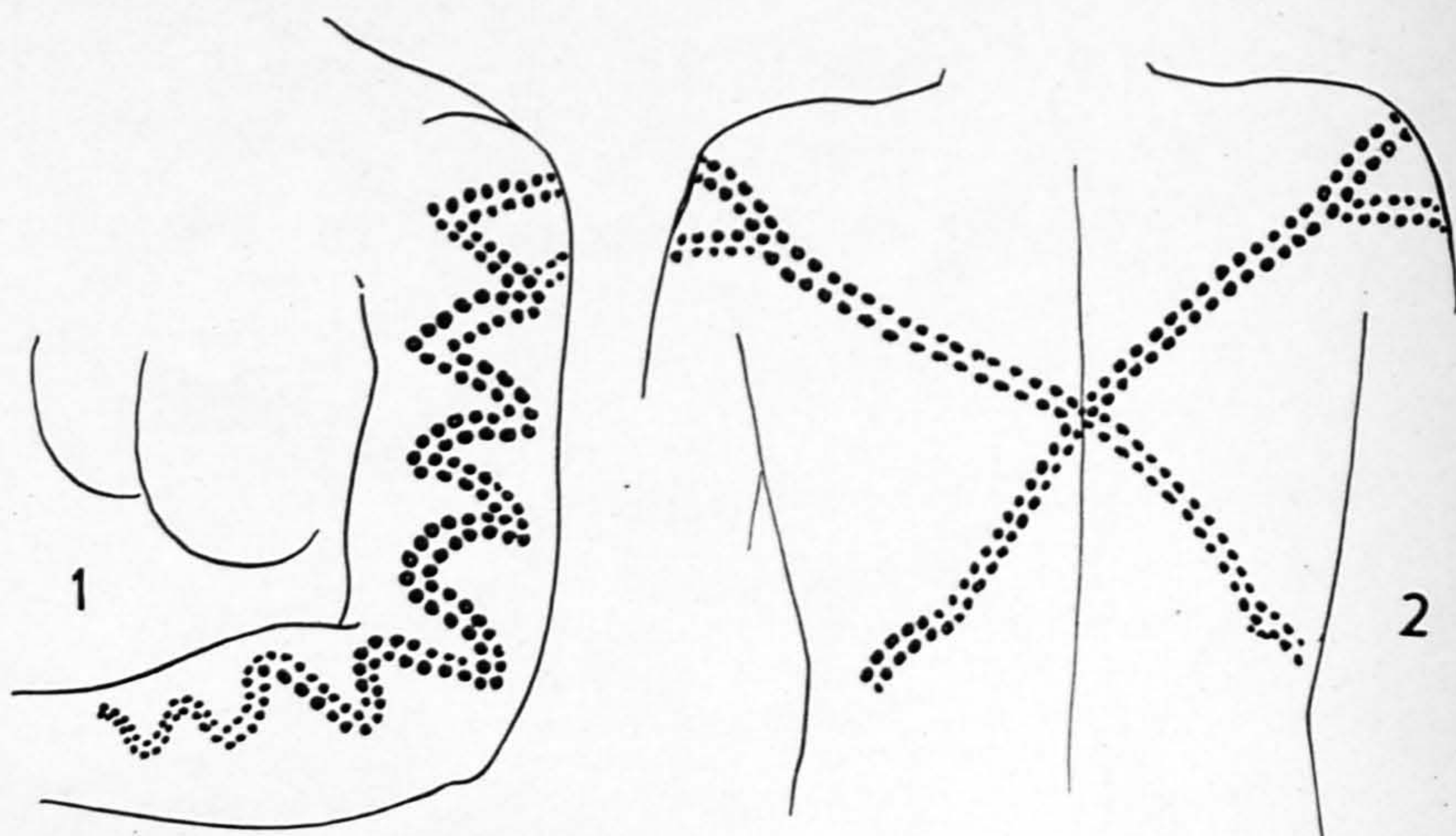
- Fig. 1. Habitation faite par un petit berger humbe. Au premier plan les kraâls avec deux escargots des marais figurant des bœufs. Entre Quiteve et Kâmba (Phot. 26.10).
Fig. 2. Kraâls avec bétail représenté par des escargots de marais. Humbe (Phot. 36.2).
Fig. 3. Habitation en miniature faite par des bergers vale dans le lit desséché du Mui, à 40 km. à l'Ouest de Mupa. Vue d'ensemble (Phot. 69.5).
Fig. 4. Partie d'une autre habitation, montrant à gauche en bas le petit parloir et le corridor qui conduit au grand parloir. Le constructeur n'a même pas oublié l'urinoir à droite avant d'entrer dans le grand parloir. A droite se trouvent les kraâls, dont le plus petit pour les veaux contient plusieurs escargots de forêt (Phot. 69.10).

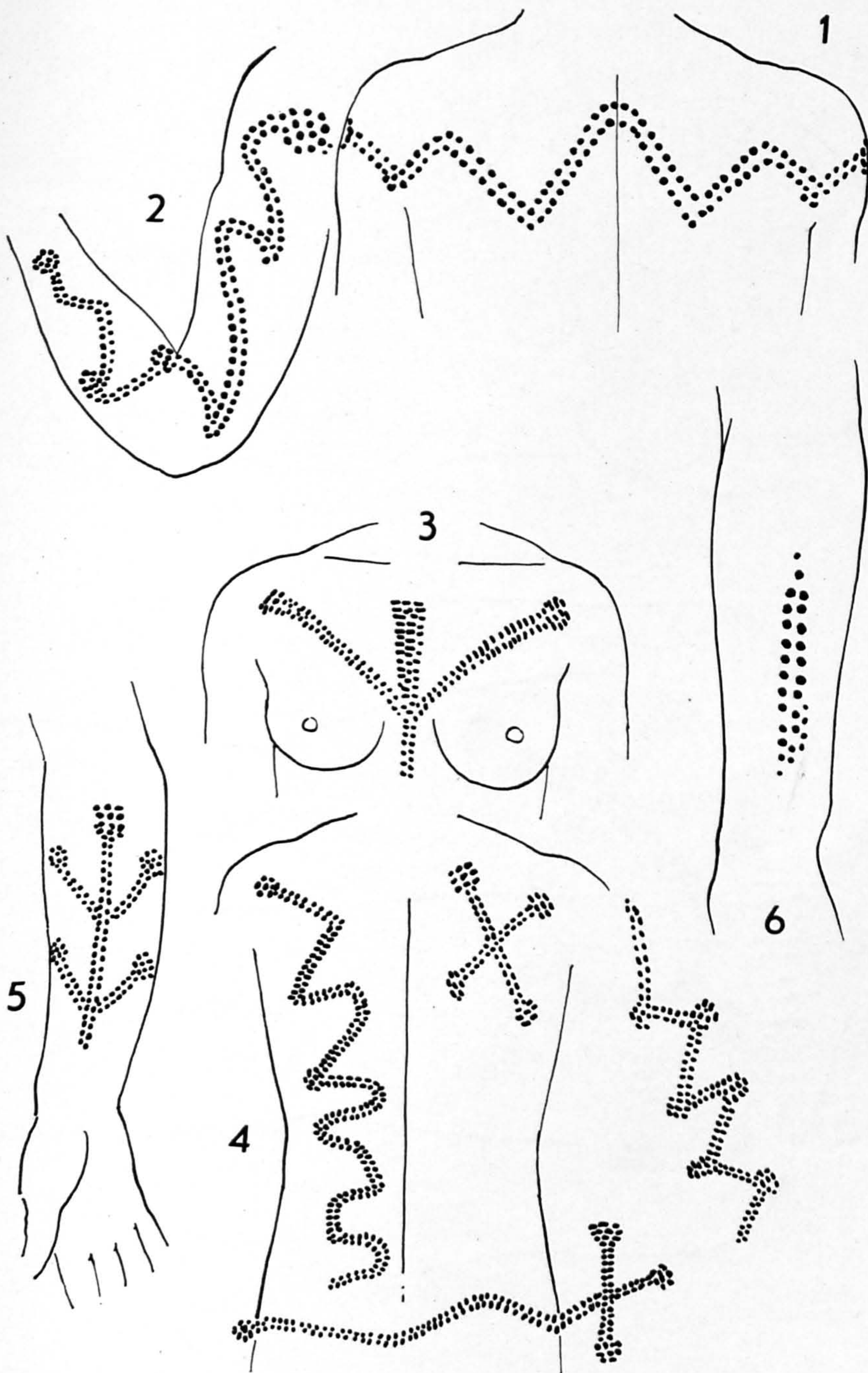
PLANCHE LXXXVIII

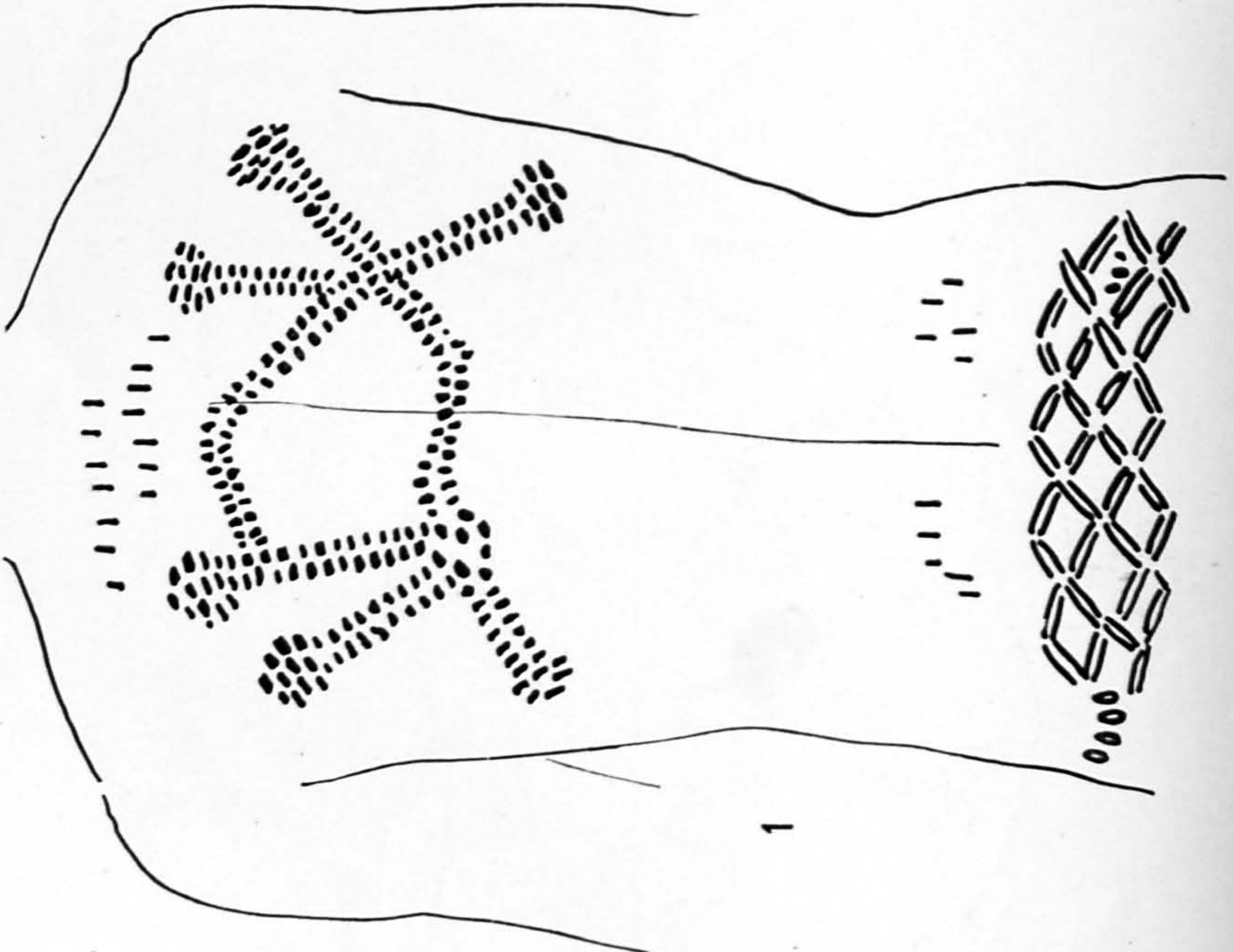
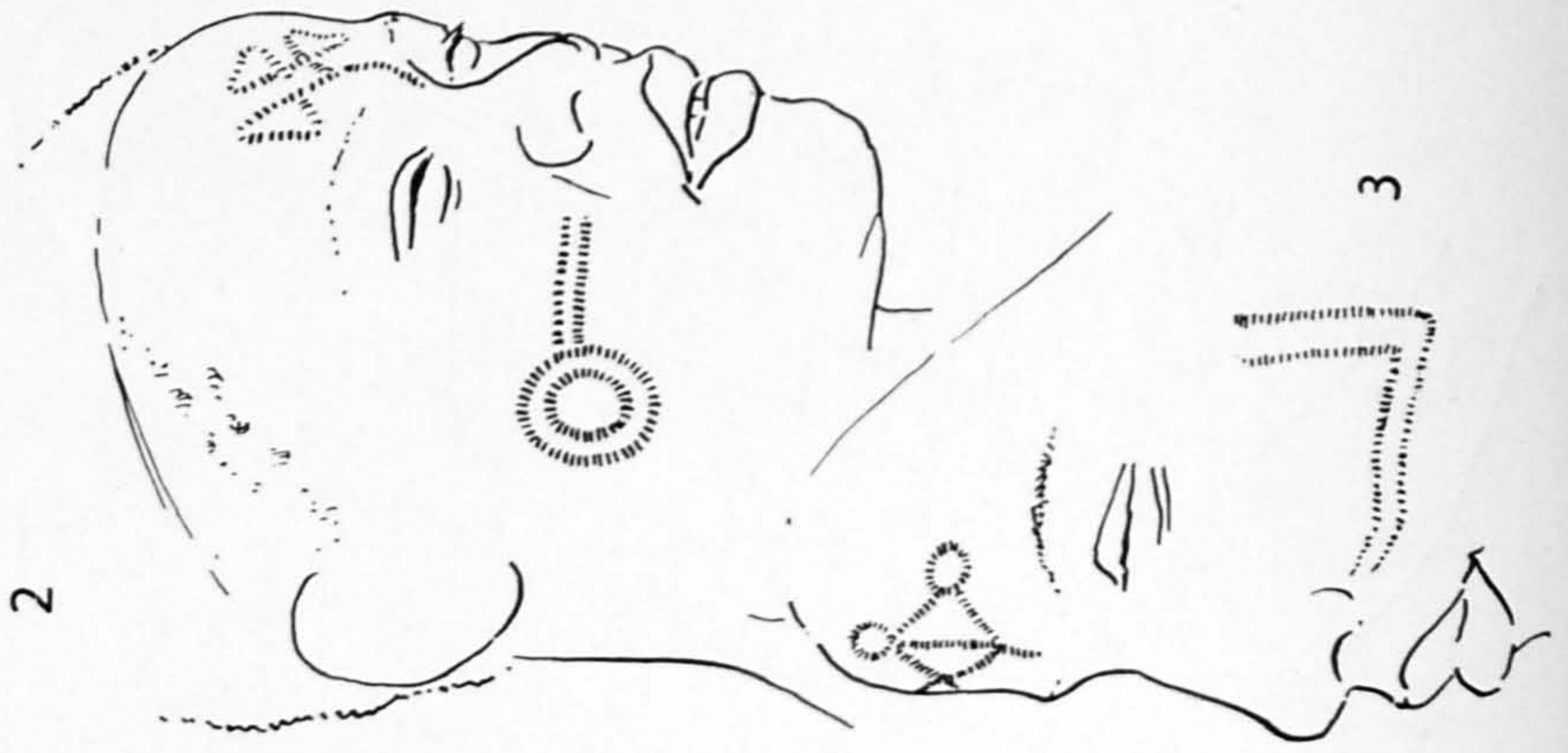
BOSCHIMANS.

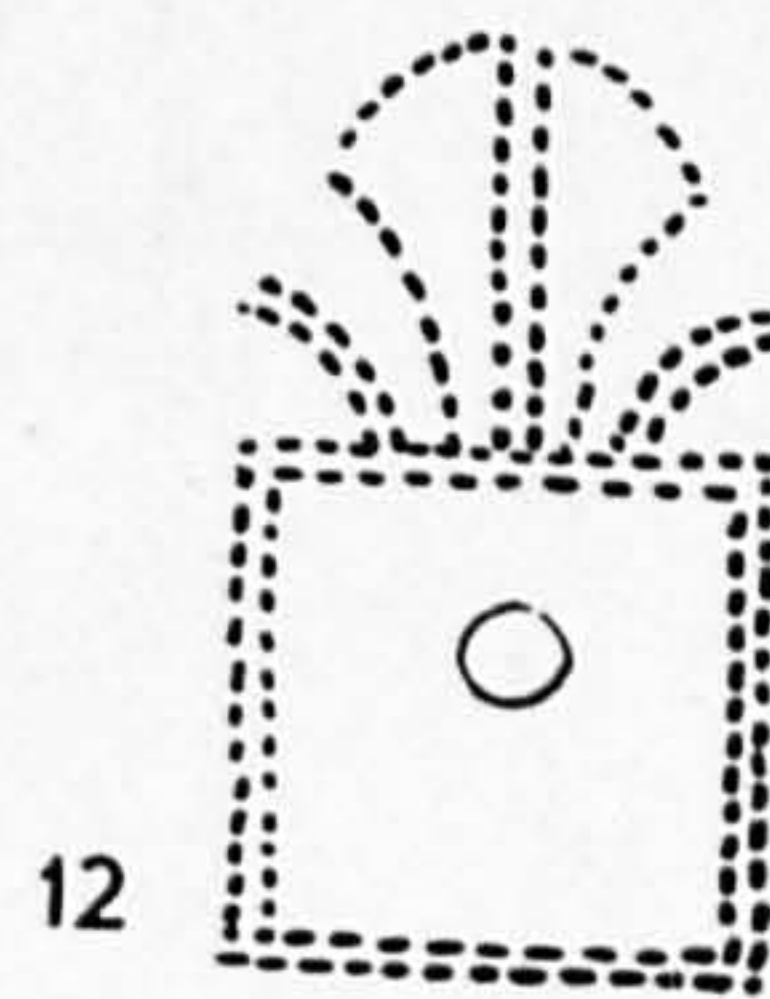
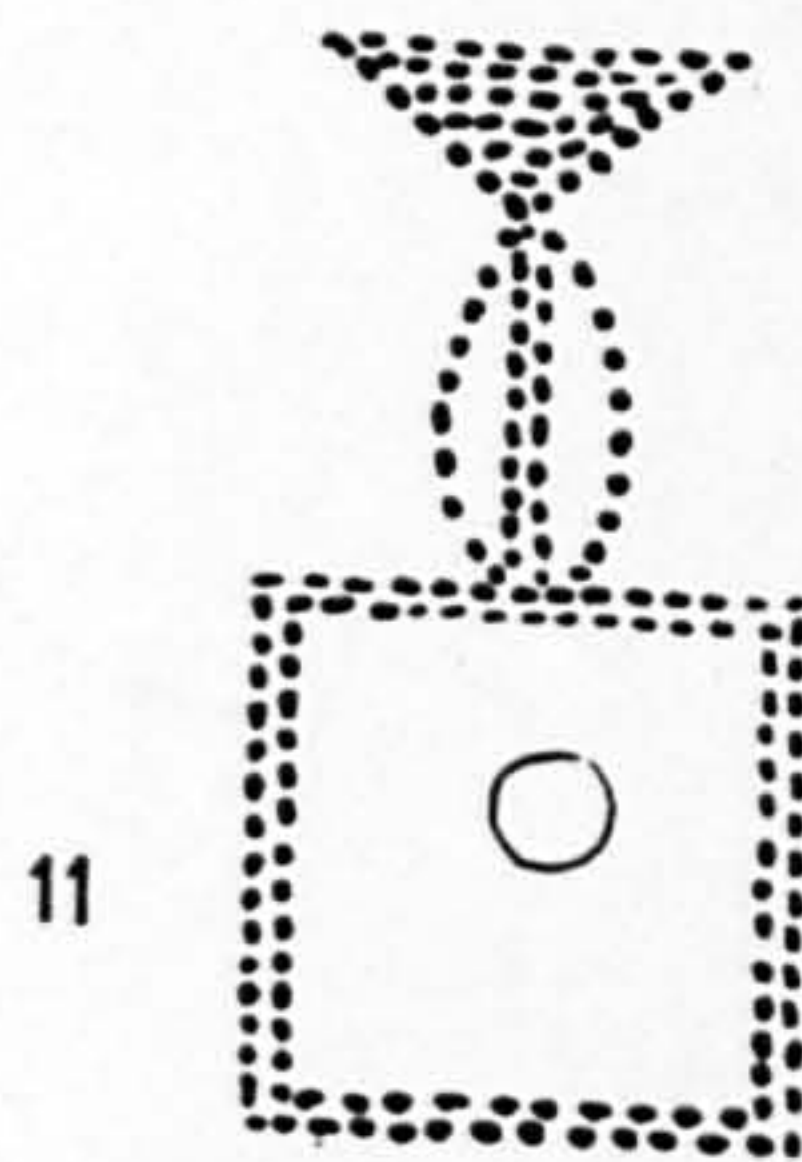
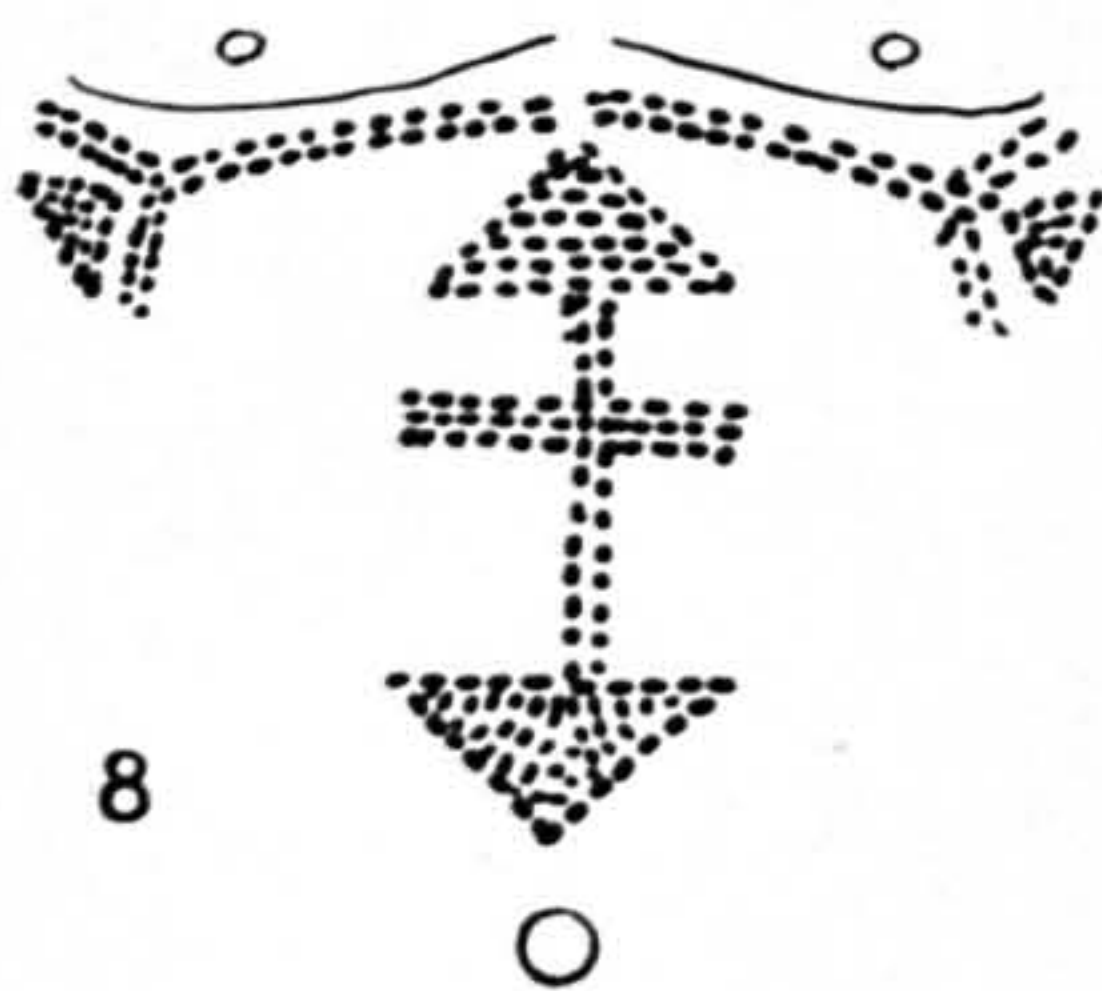
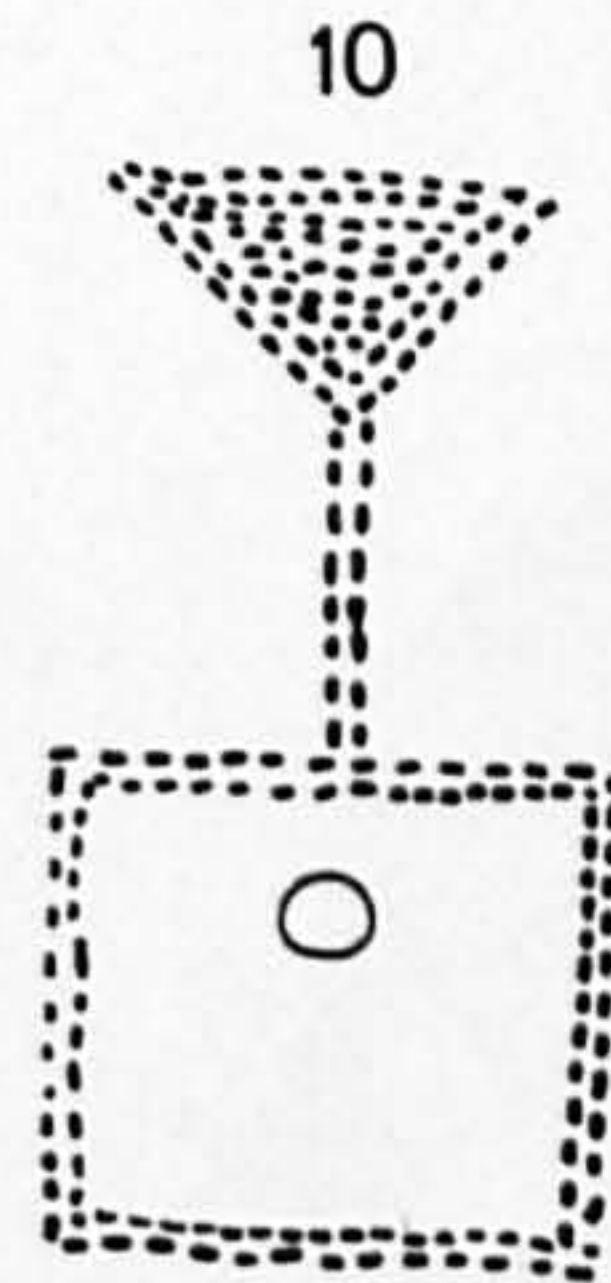
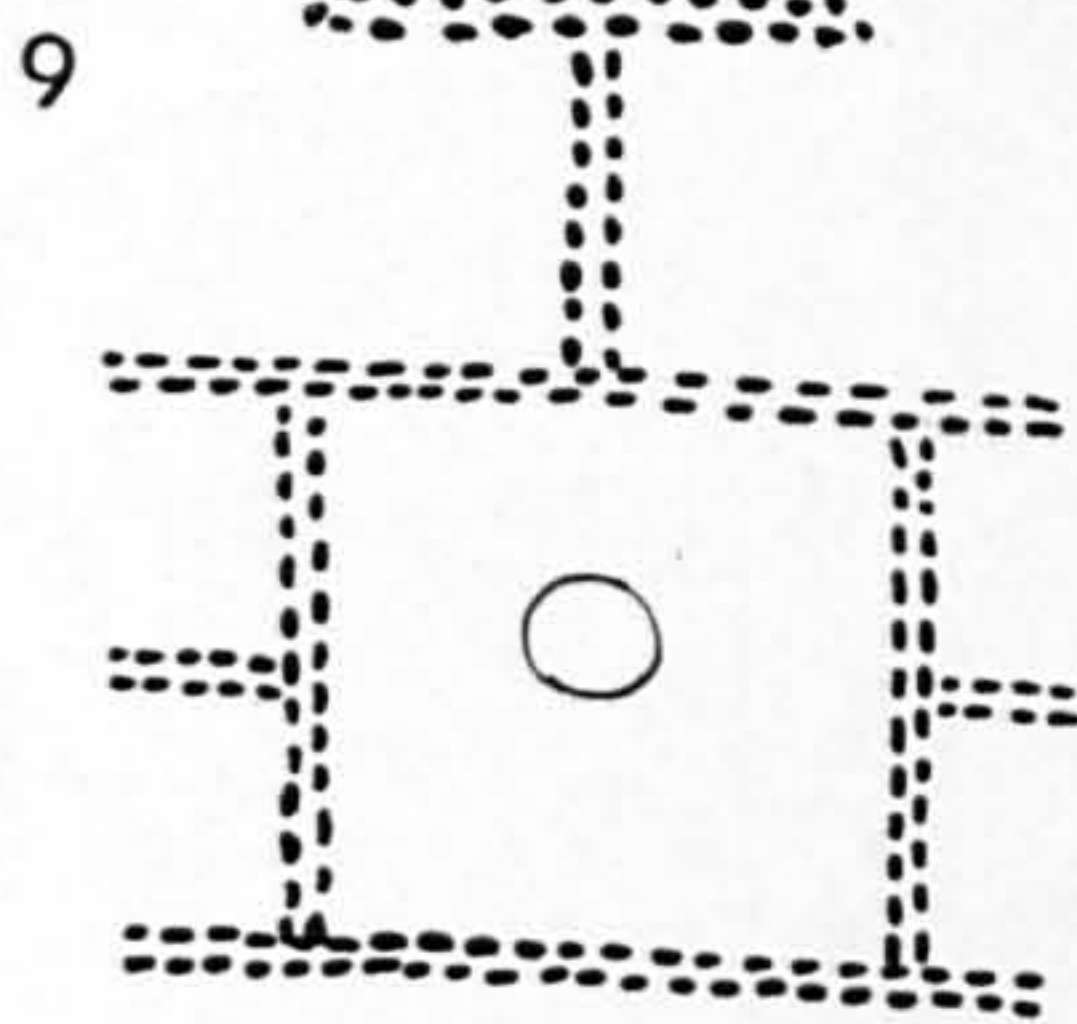
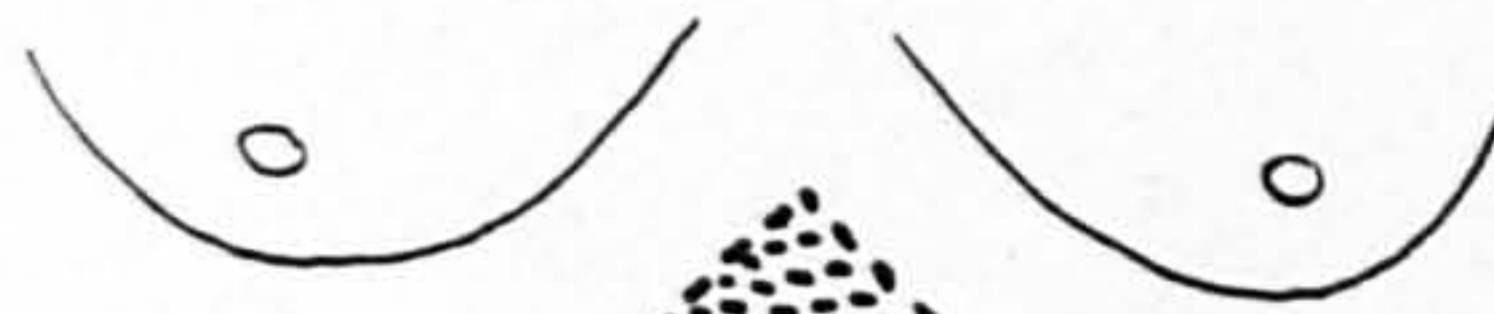
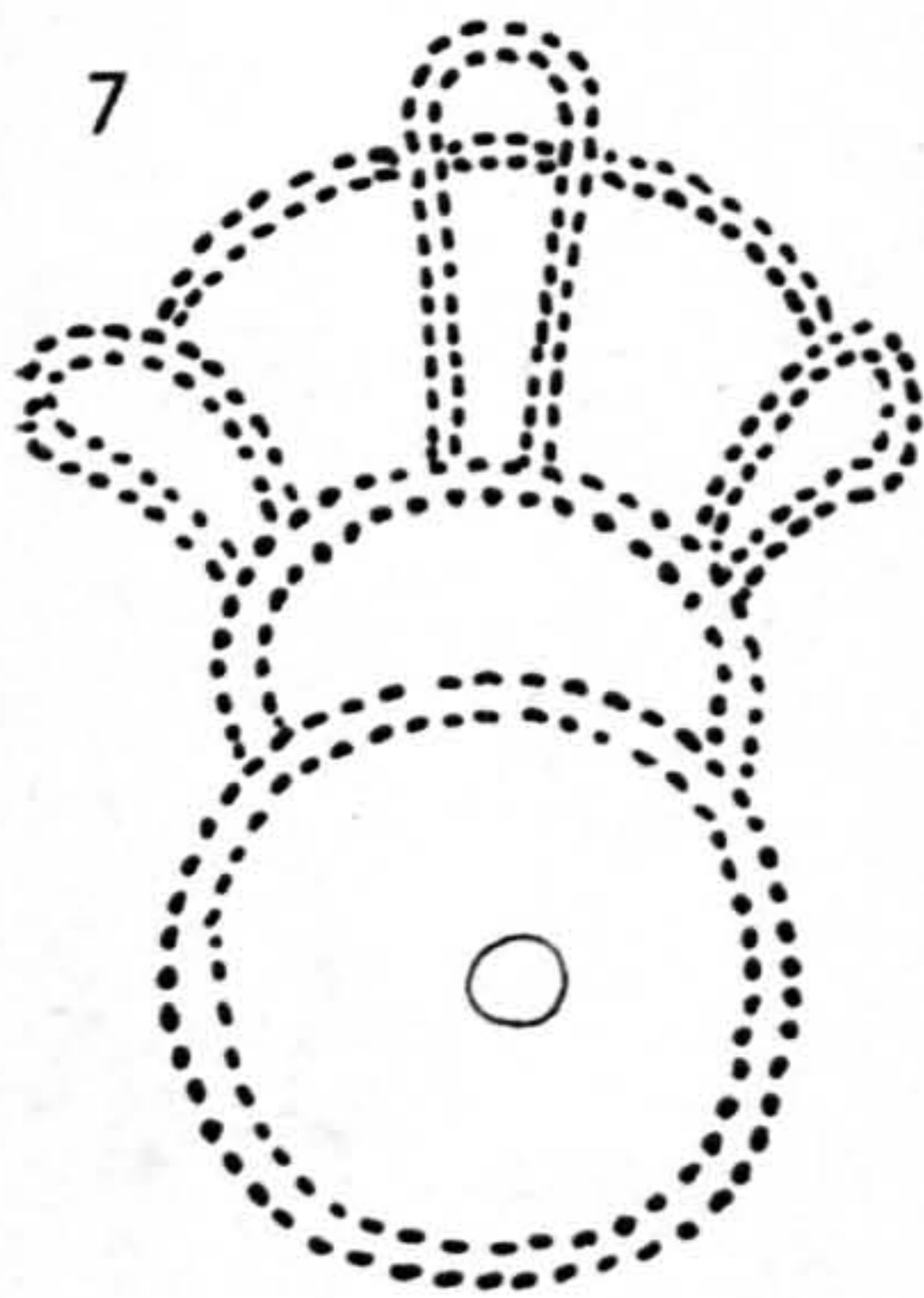
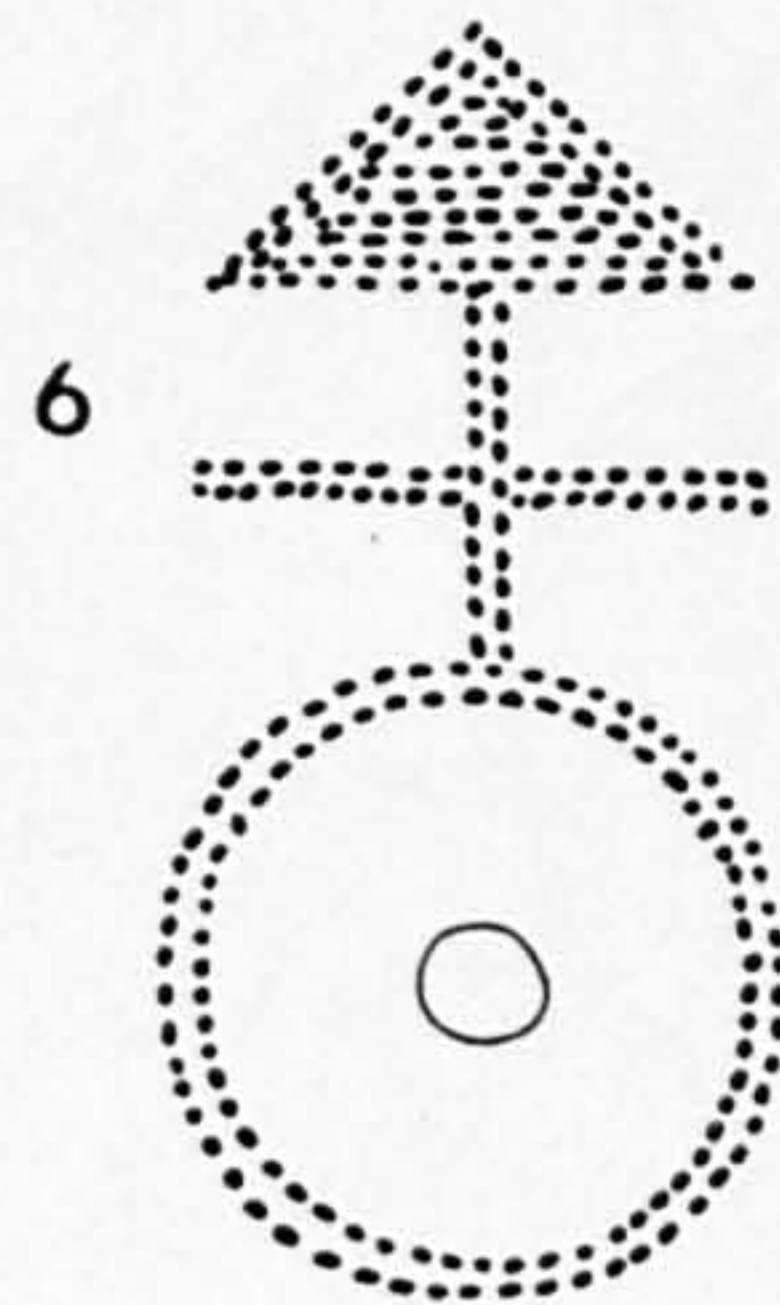
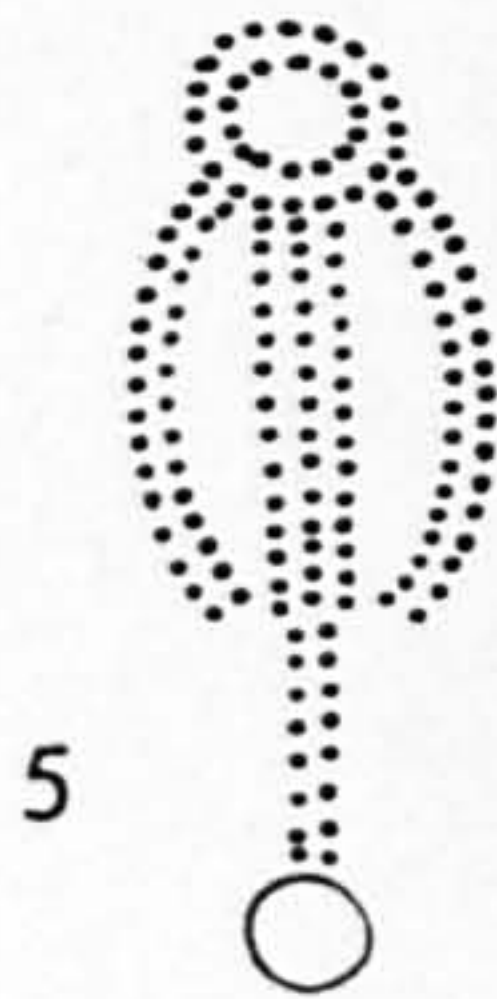
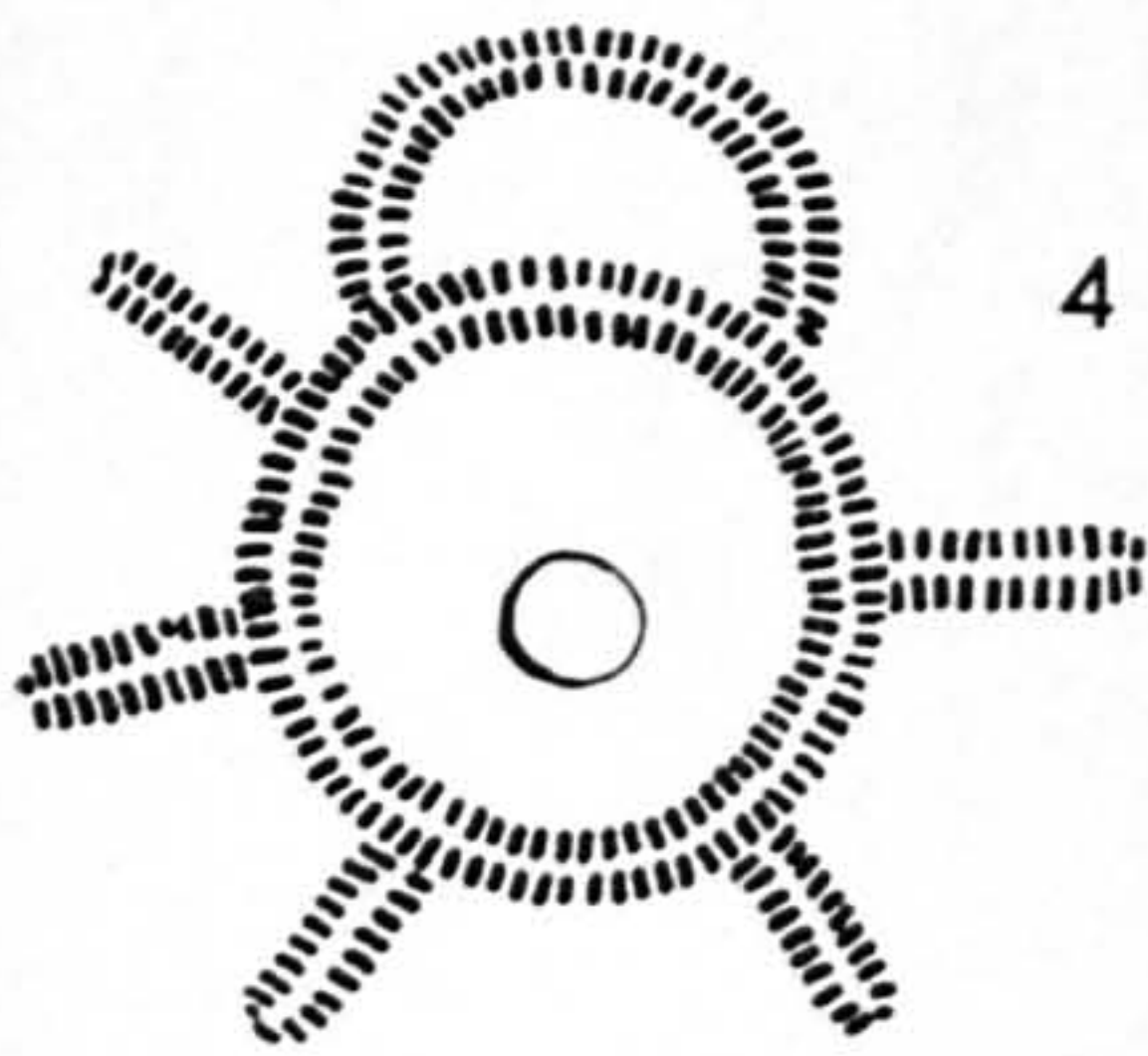
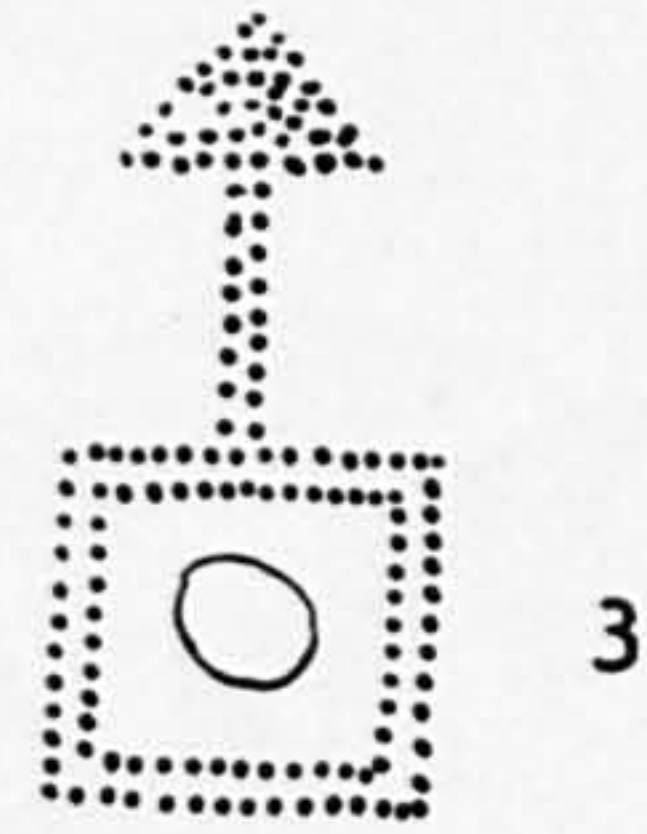
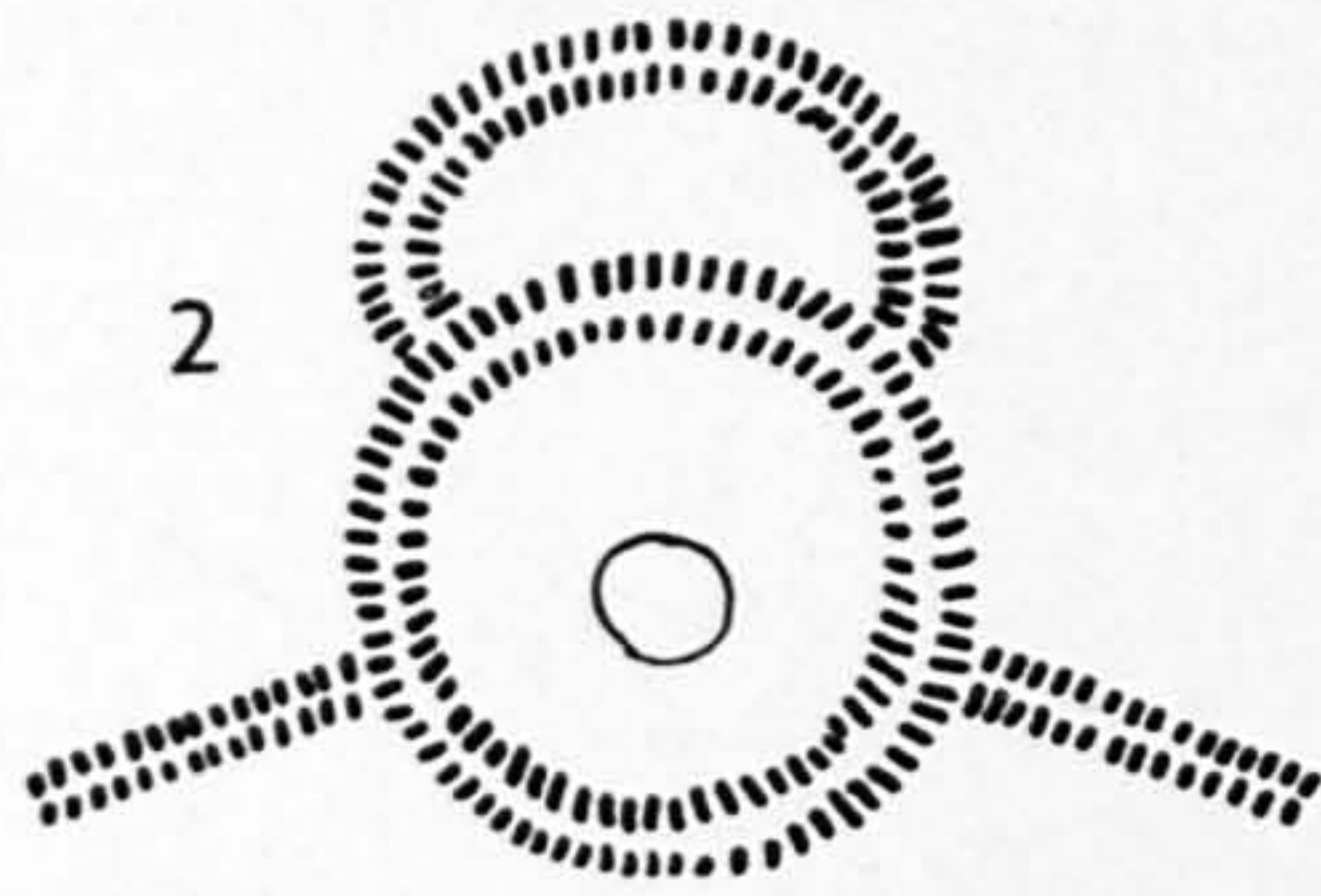
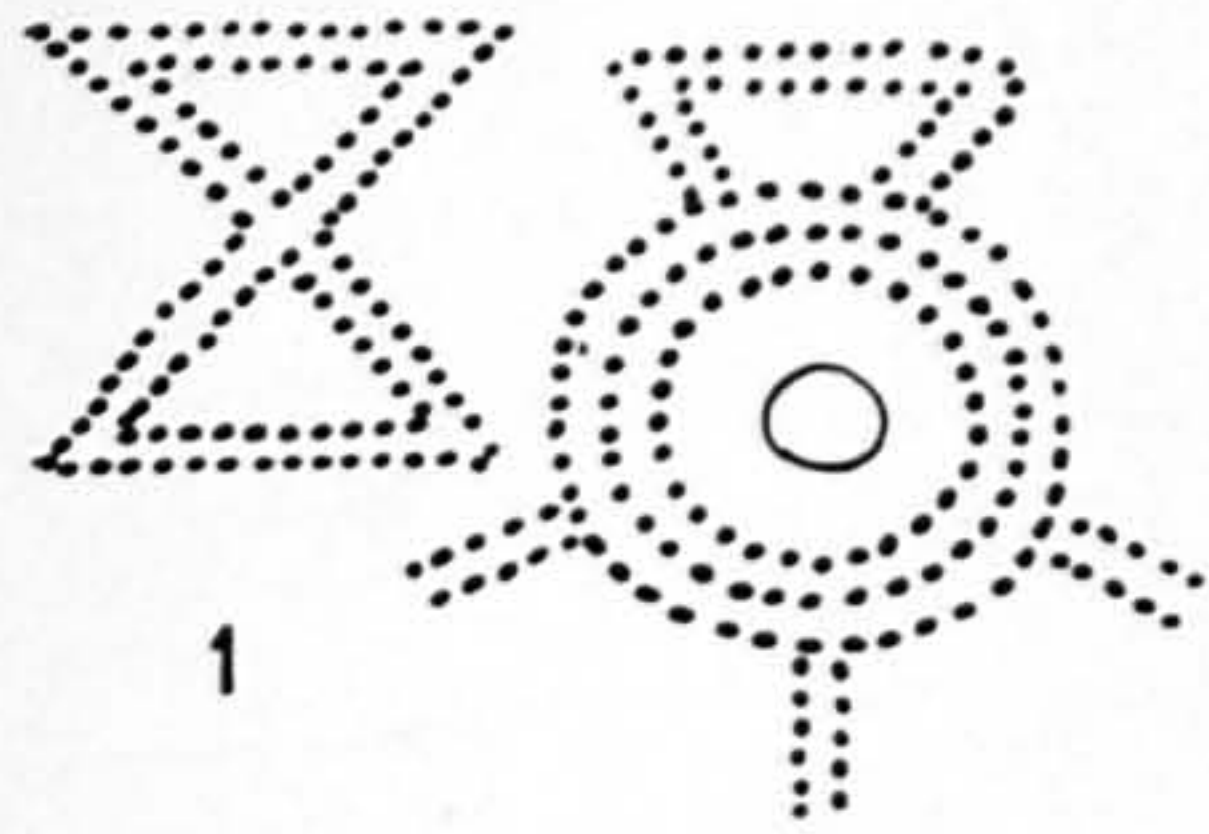
- Fig. 1 et 2. Jeune femme de race !Kung. Eiambo, Pont du Kuvelaï (Phot. 75.2 et 4).
Fig. 3. Famille boschimane de race !Kung. La femme de gauche mesurait 1 m. 35, celle à côté d'elle 1 m. 58 (Phot. 73.10).
Fig. 4. Deux femmes et leurs enfants, même race que les précédents (Phot. 74.9).

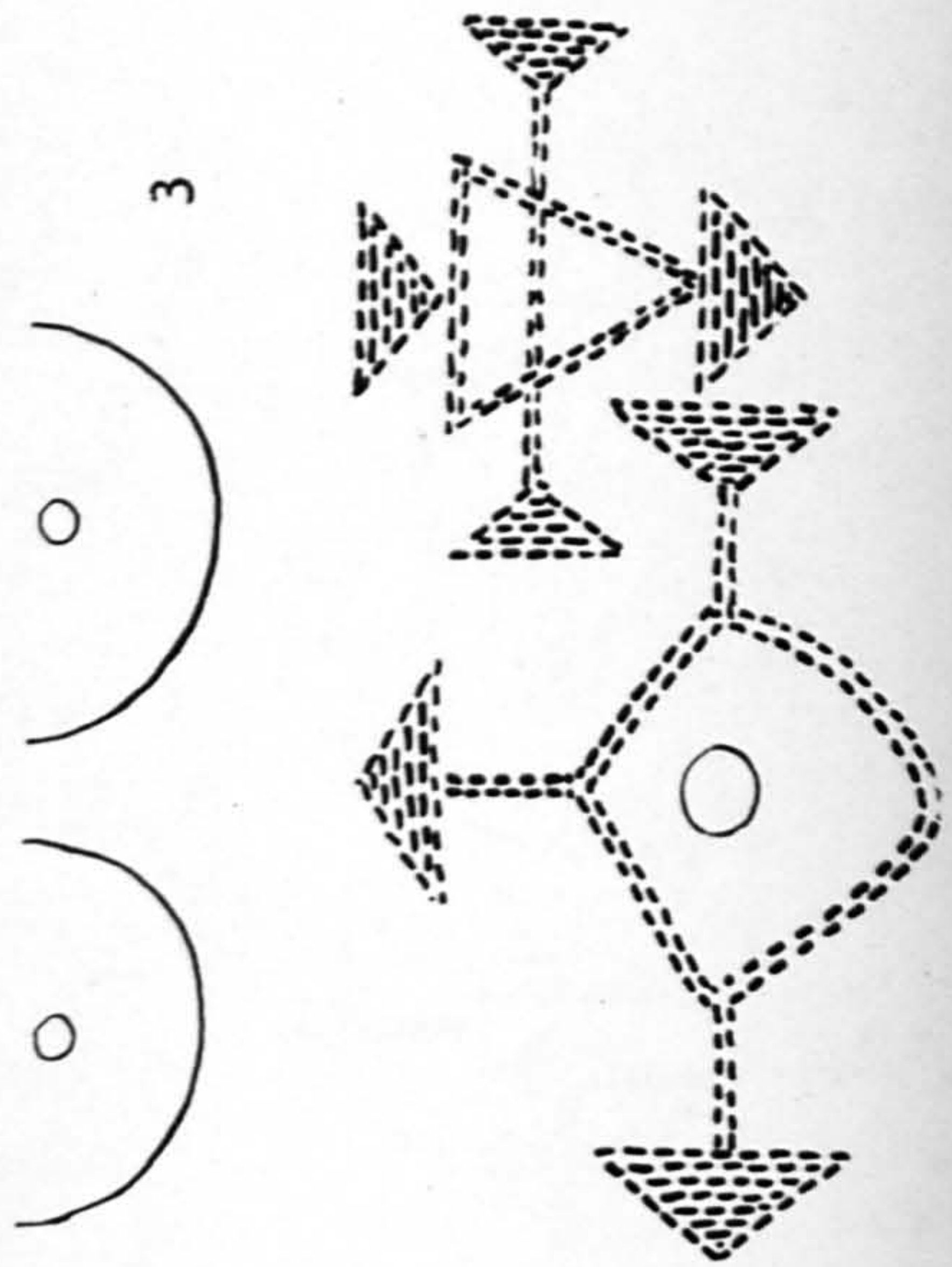
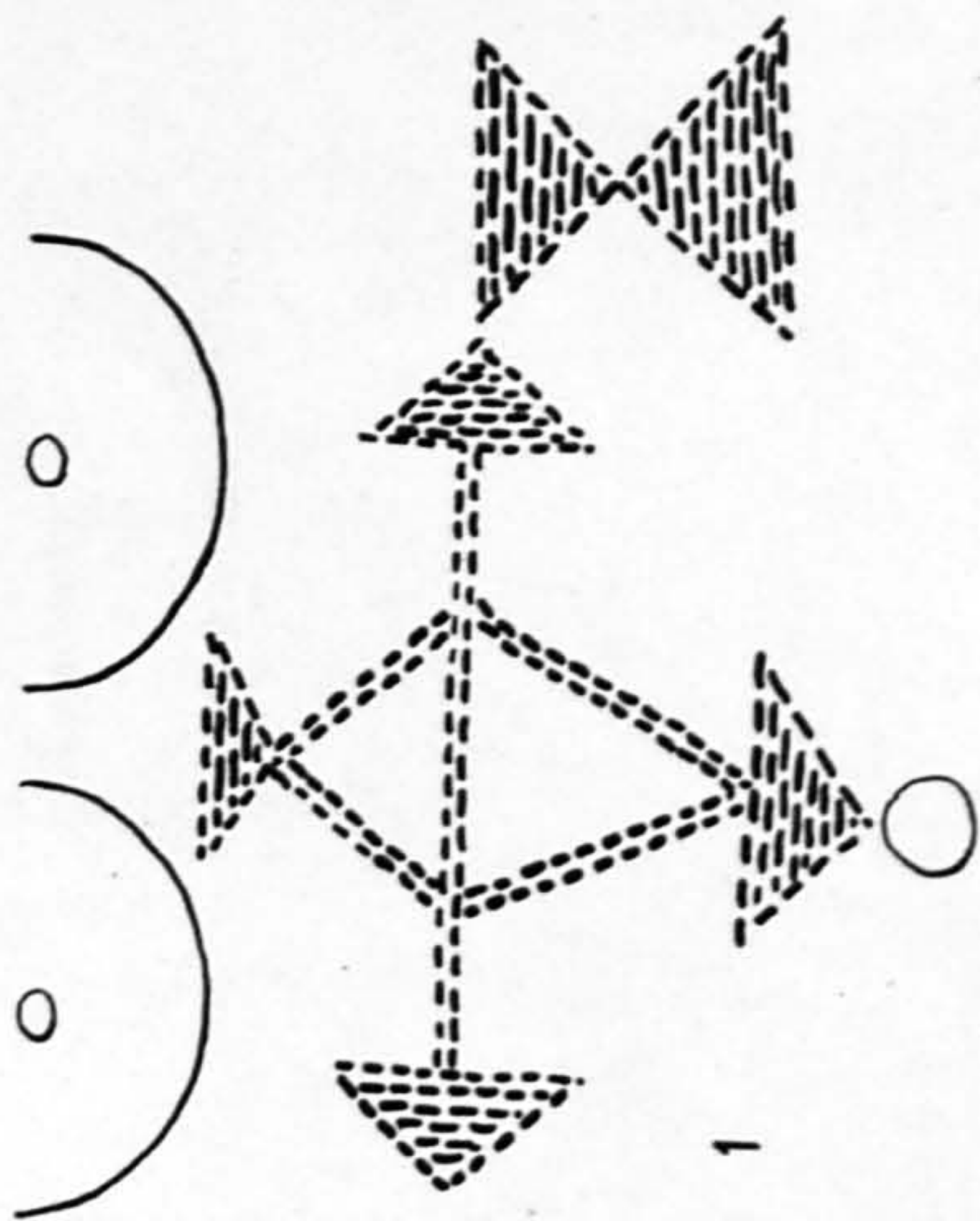
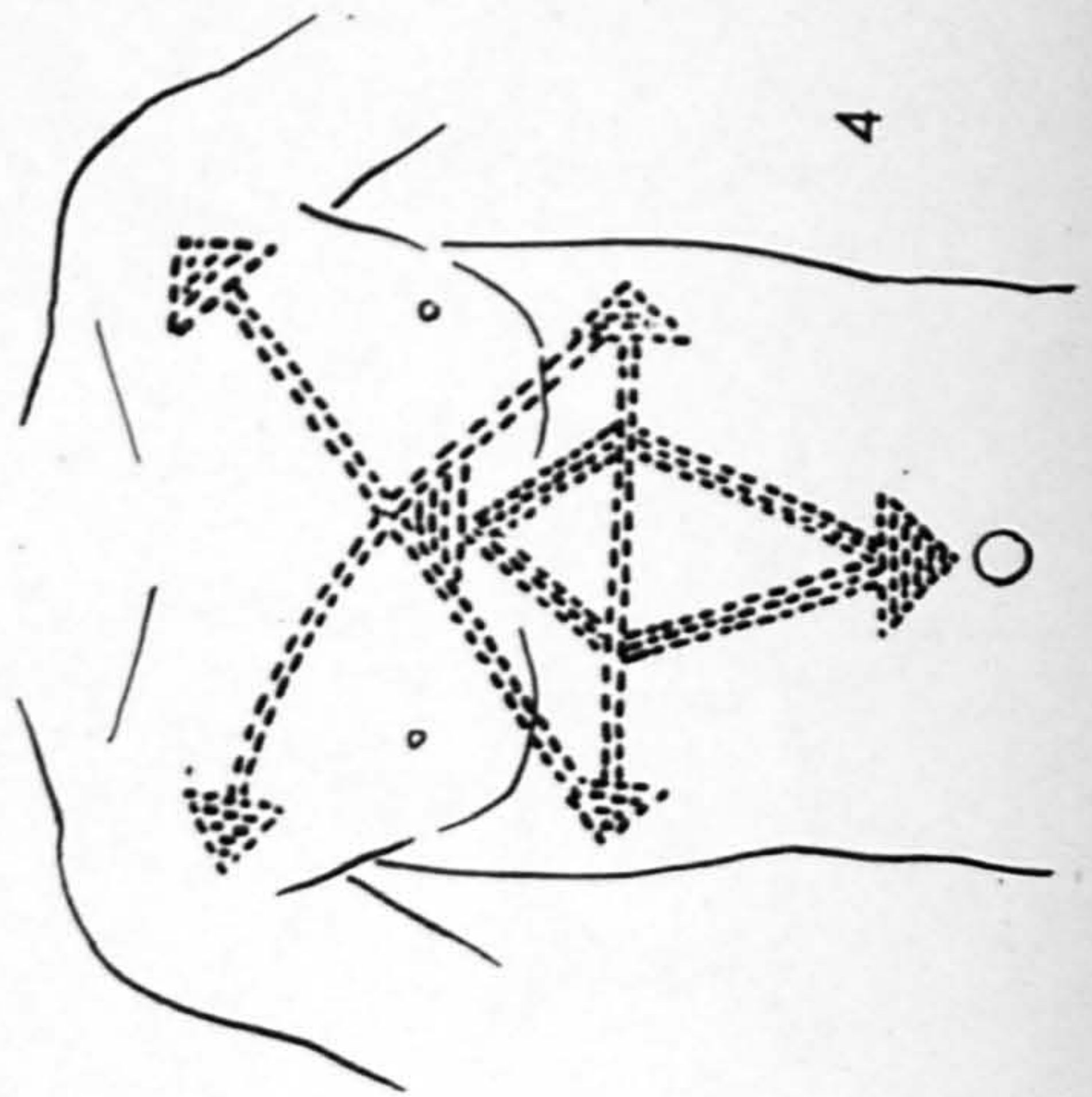
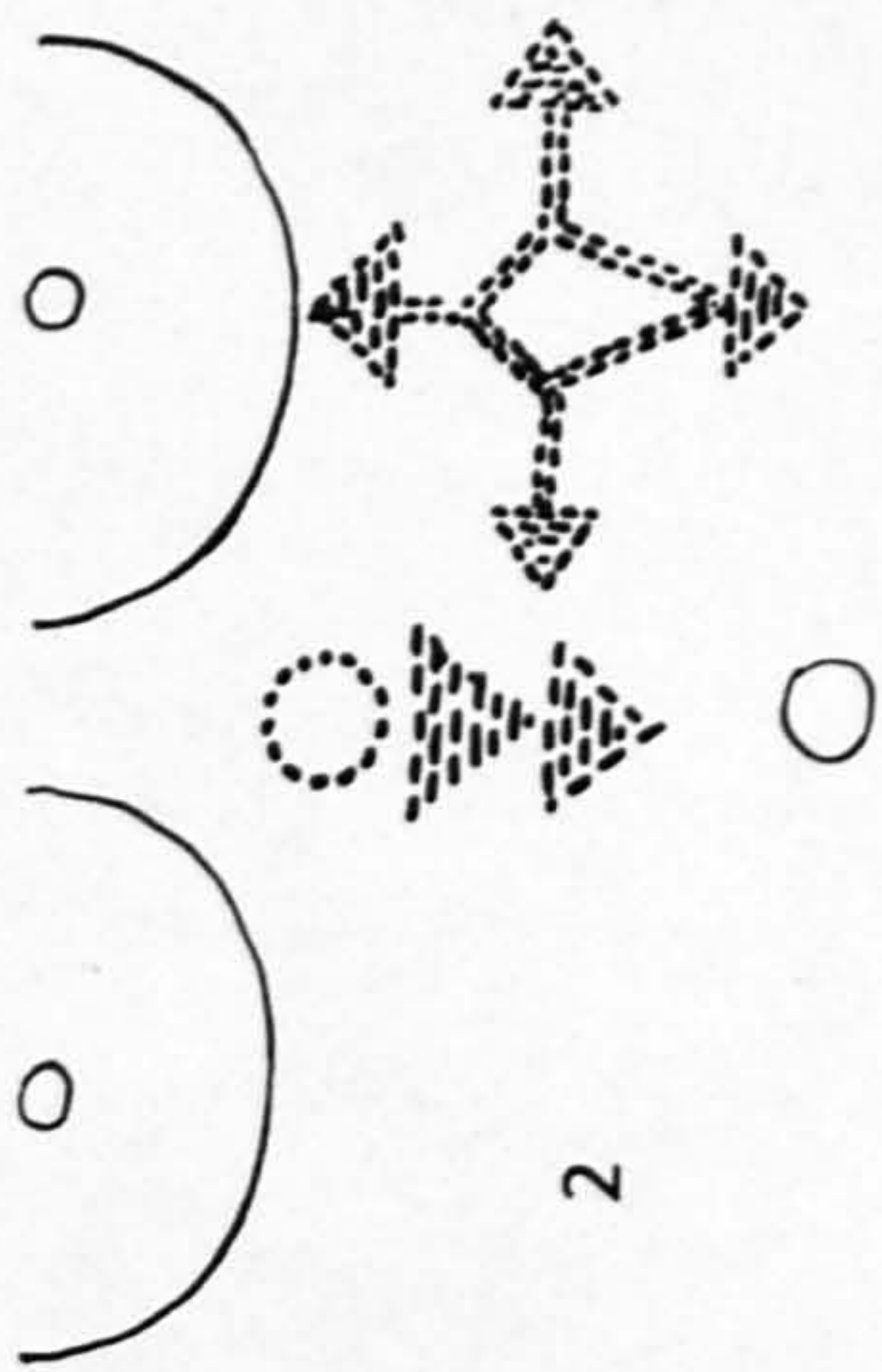


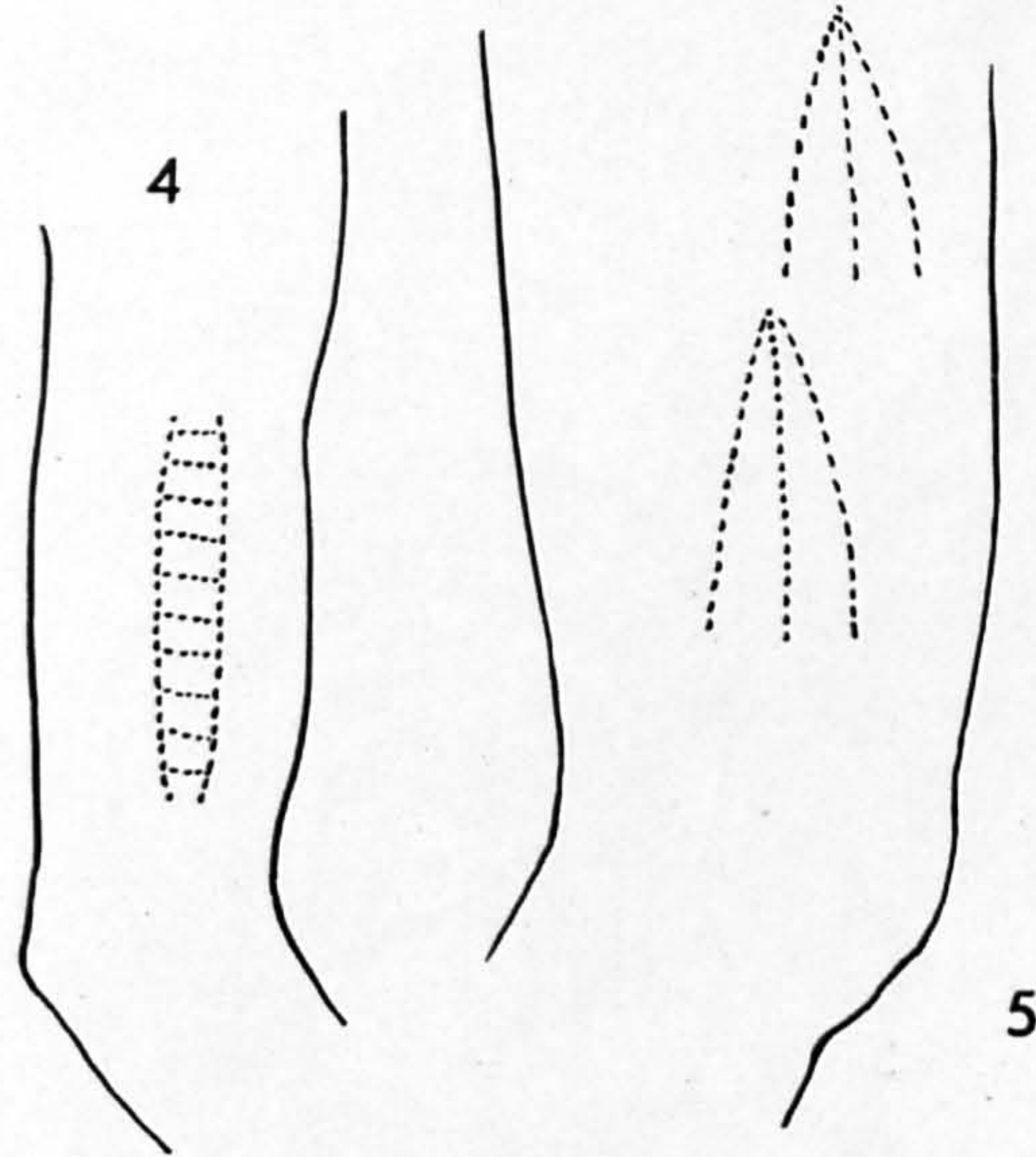
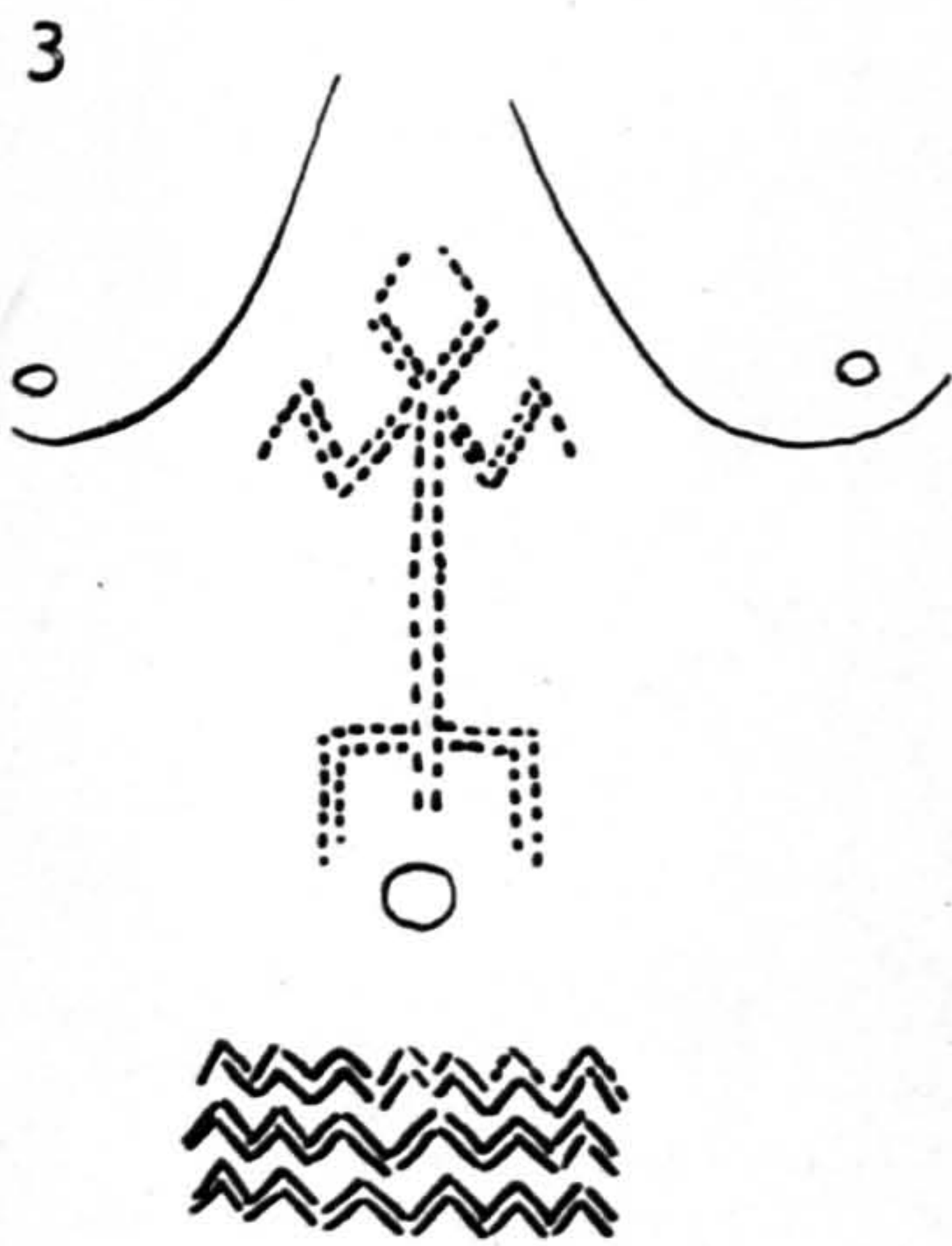
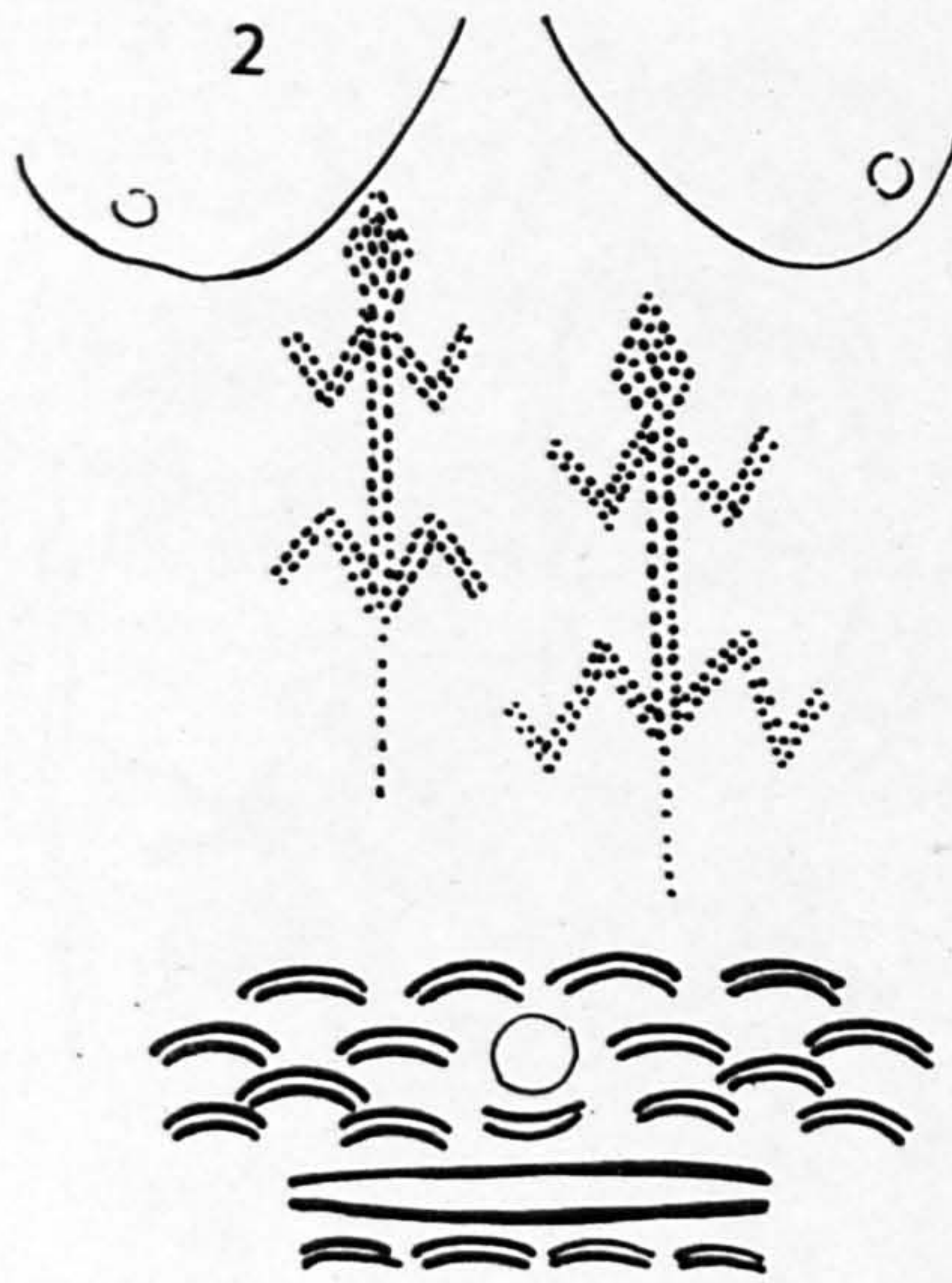
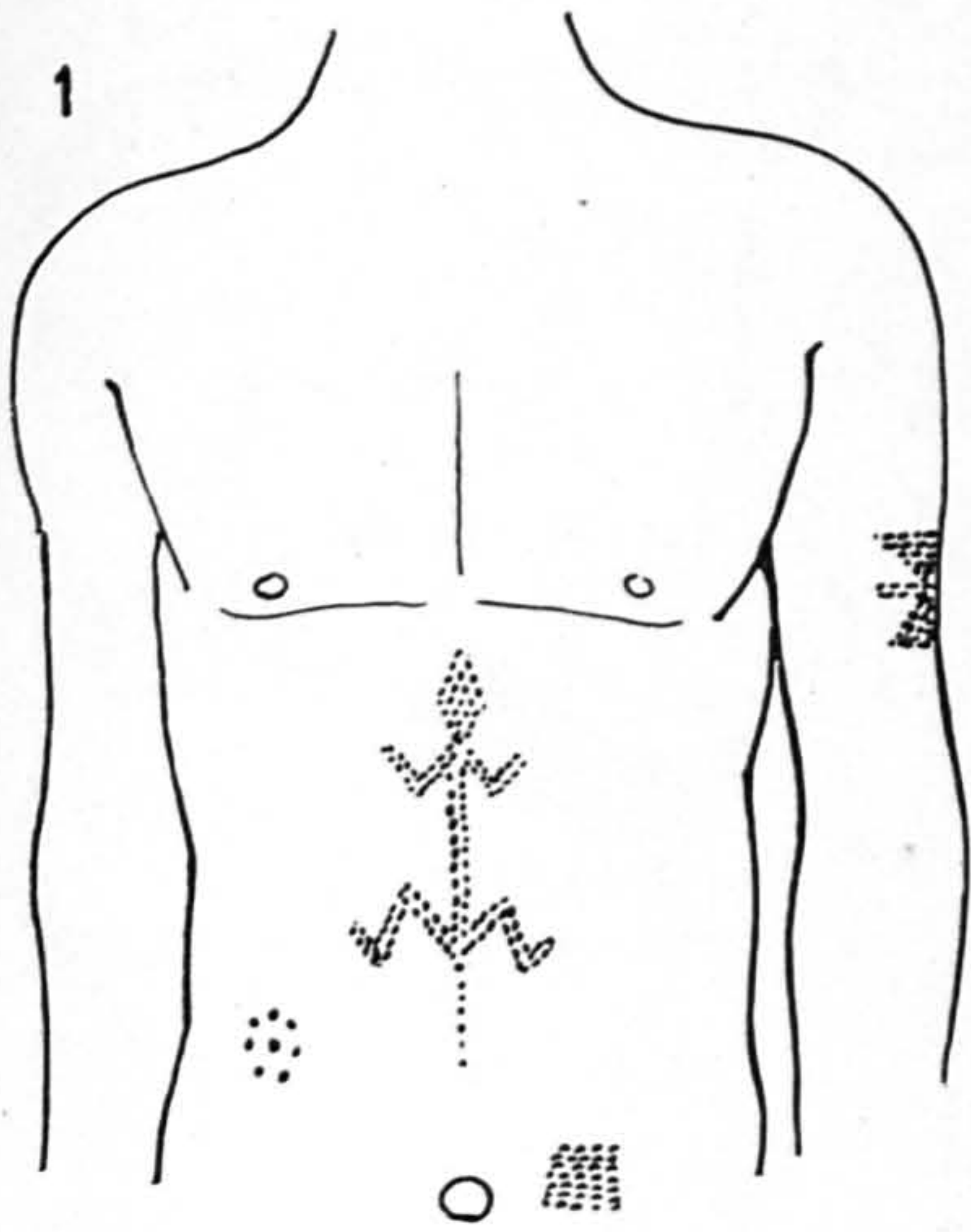


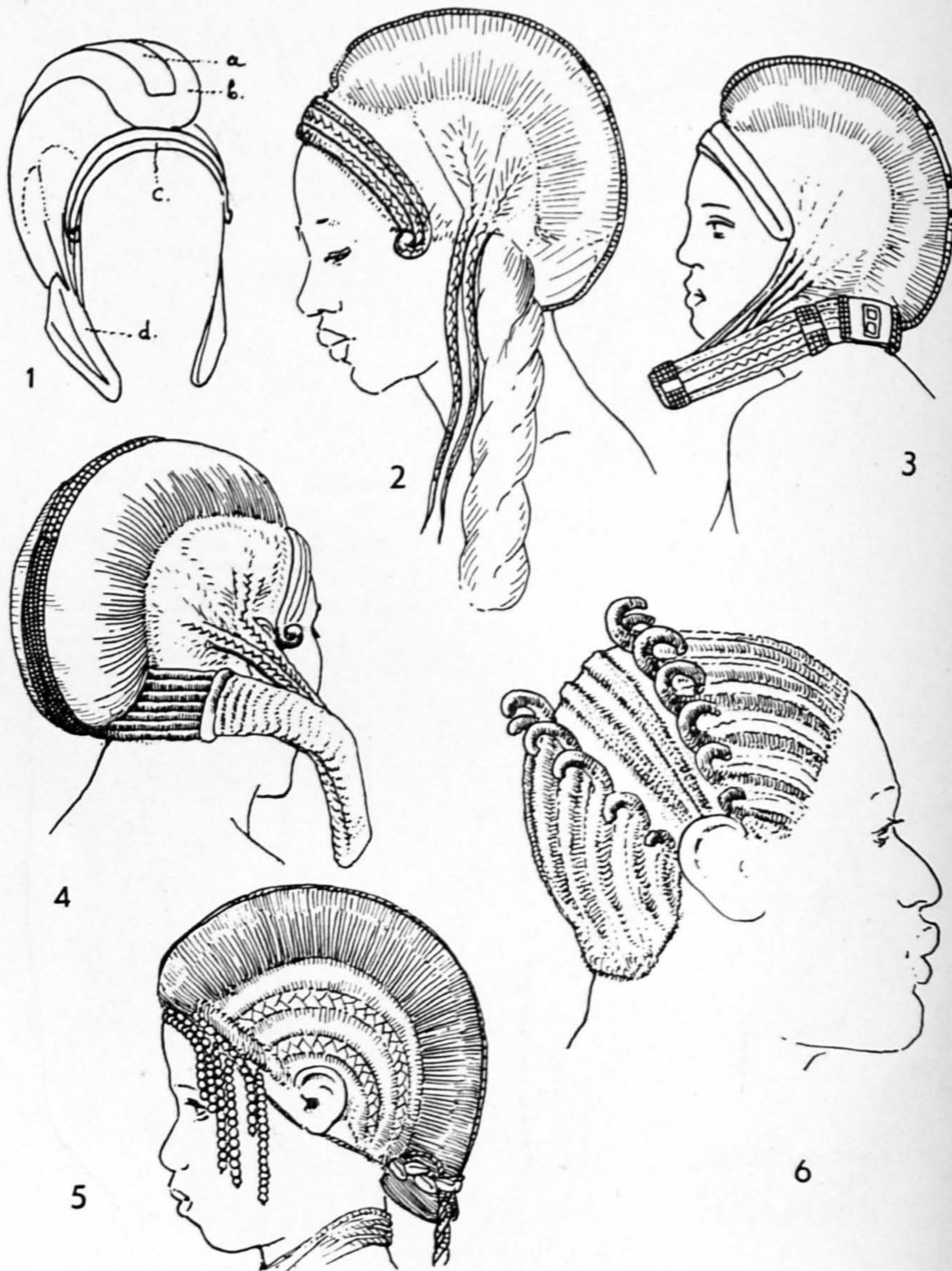


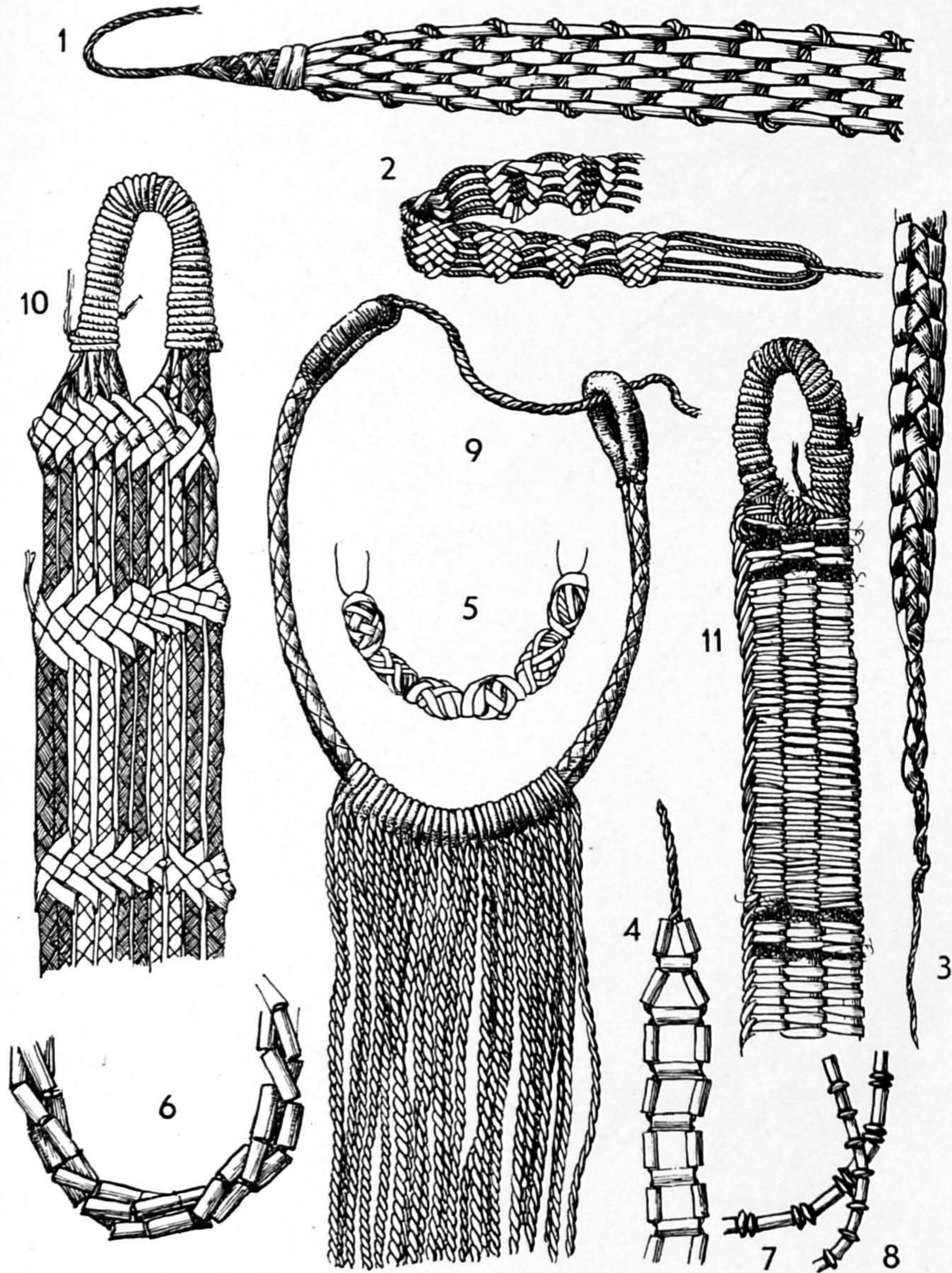


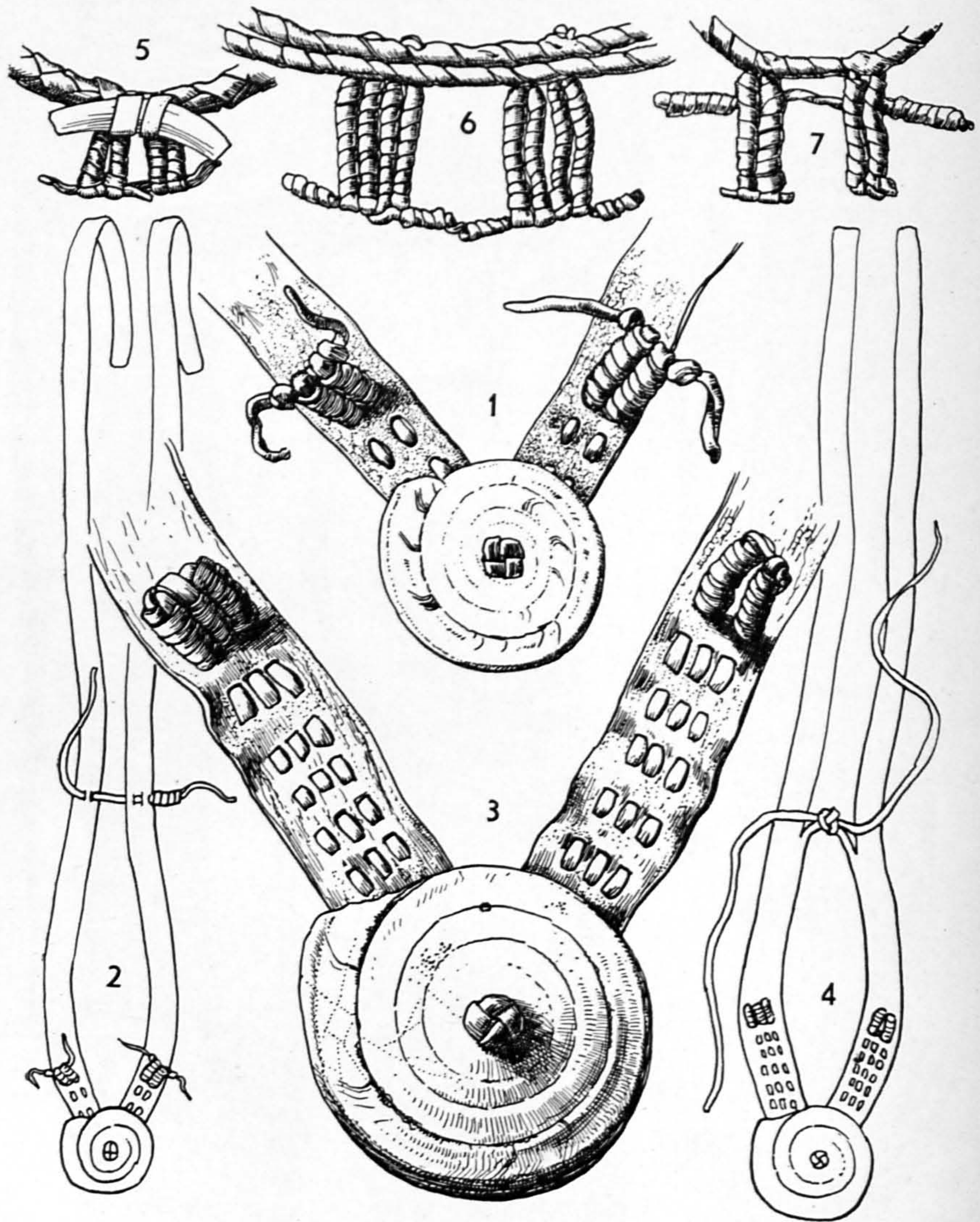


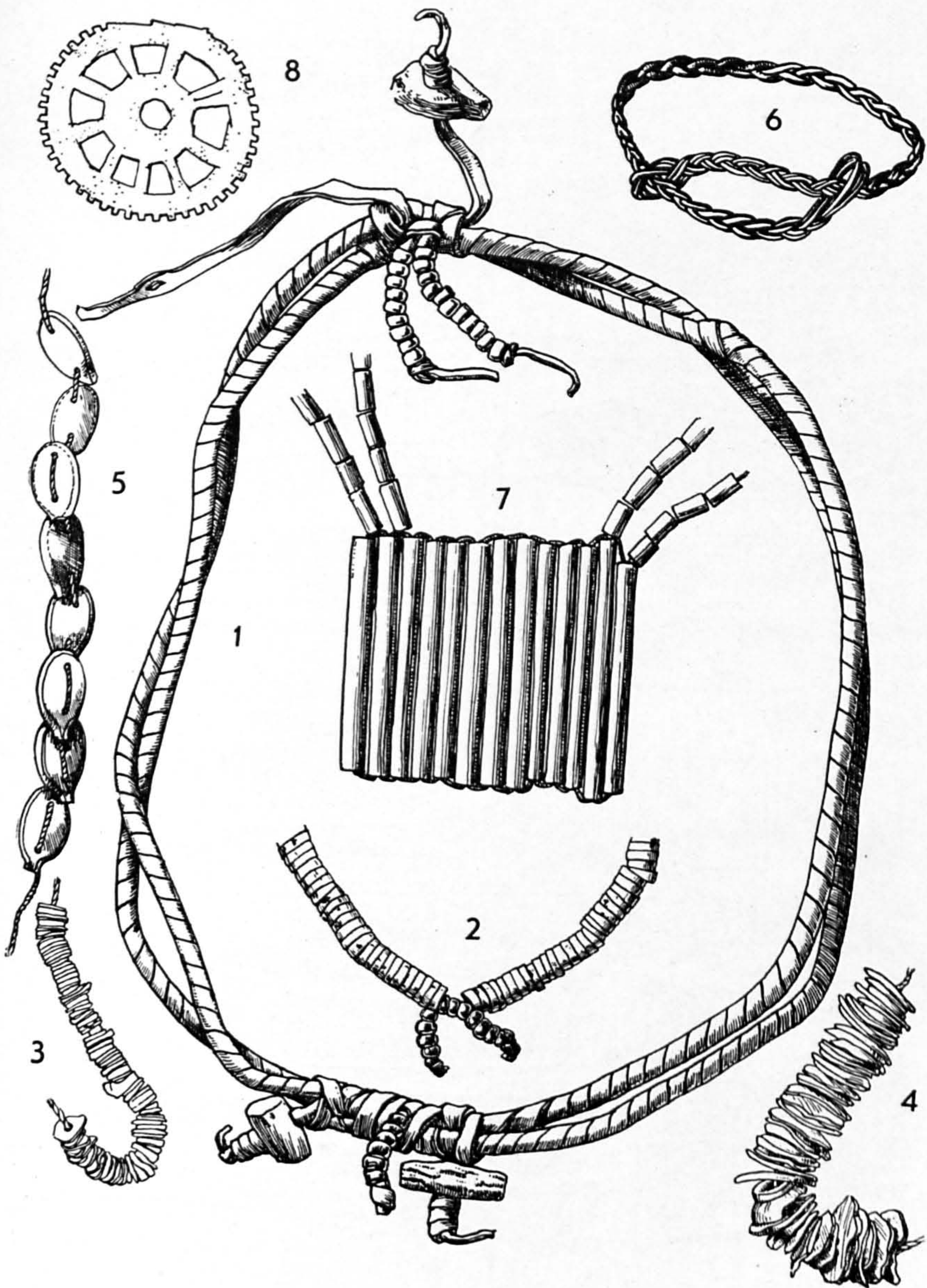


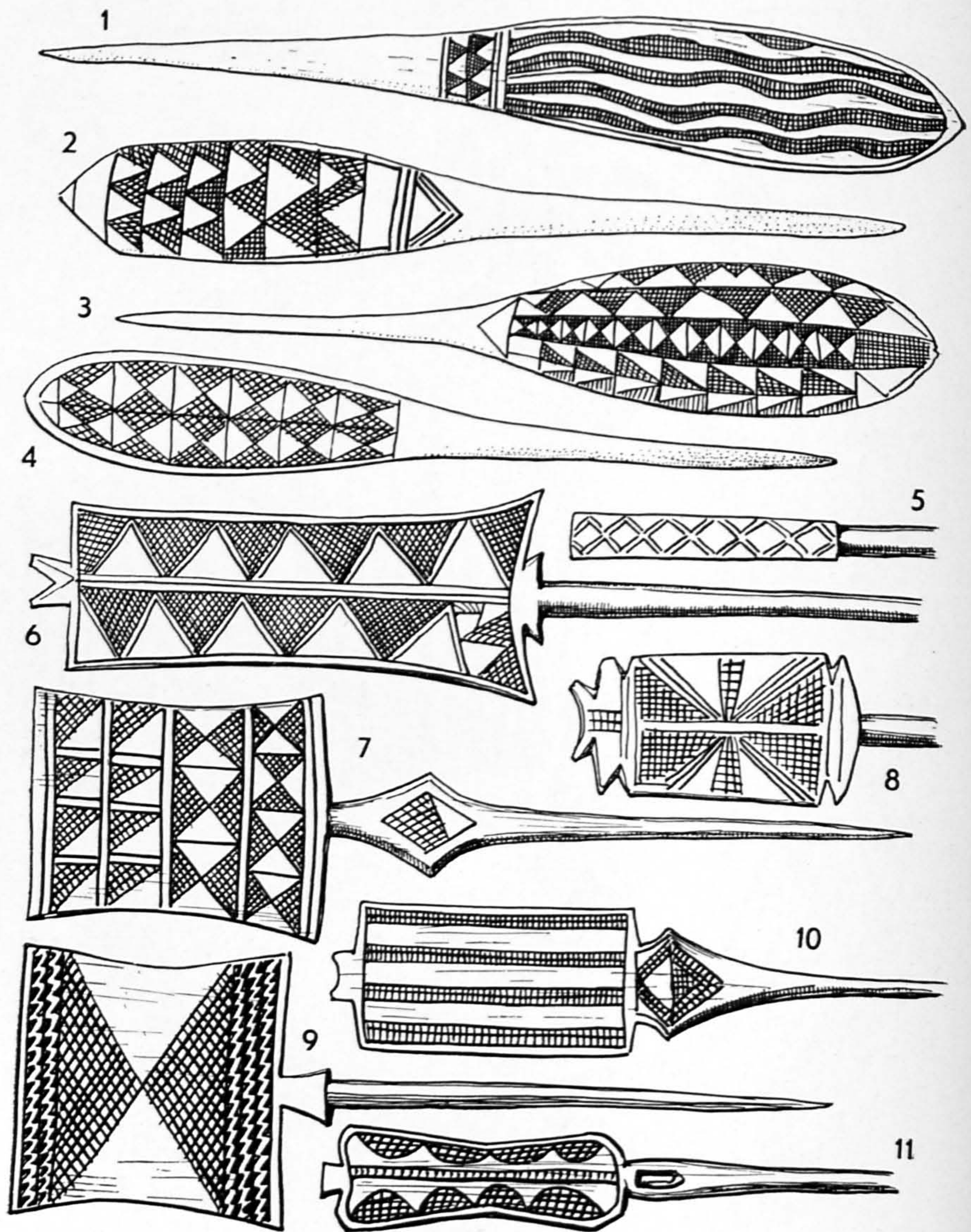




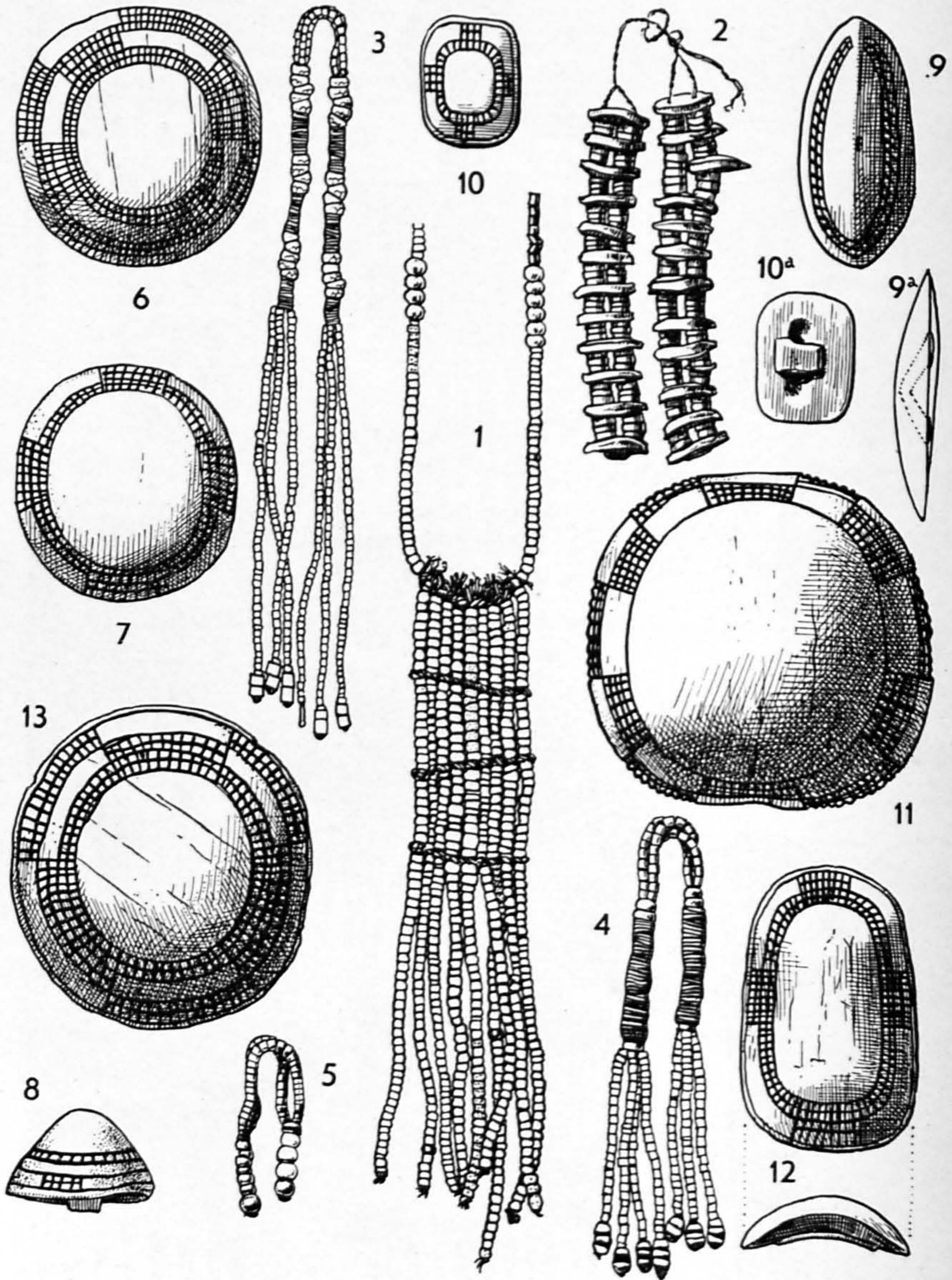


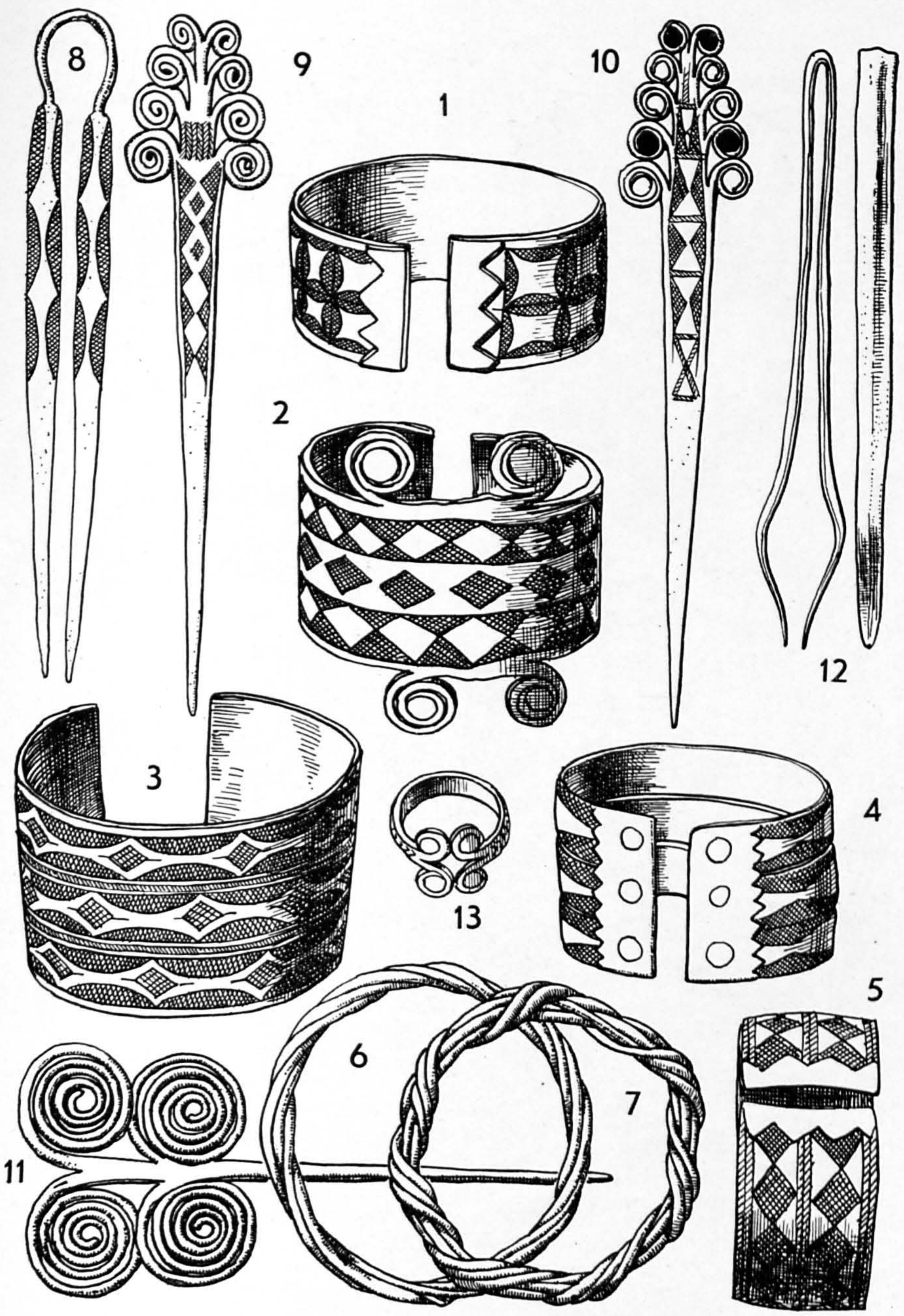


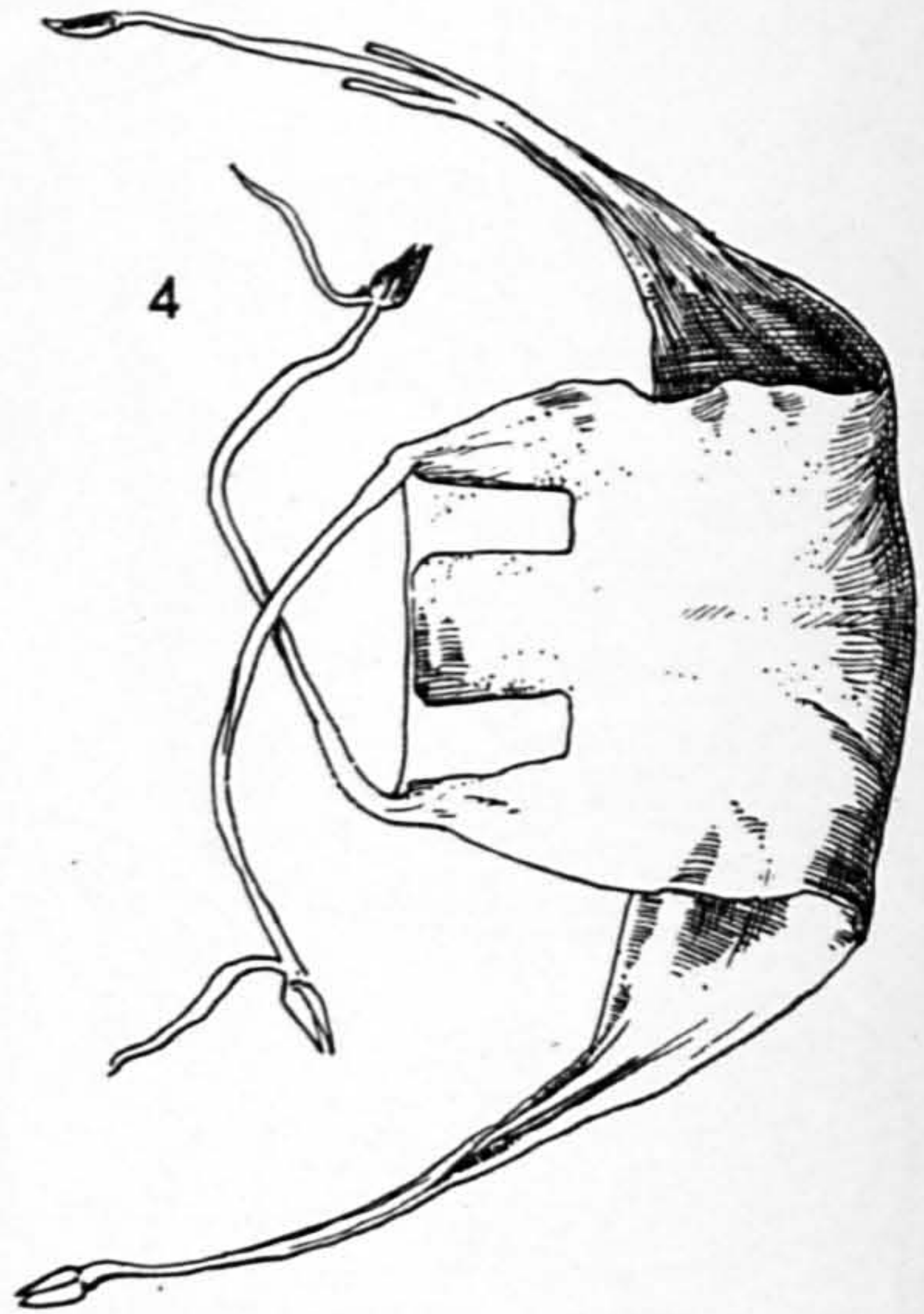
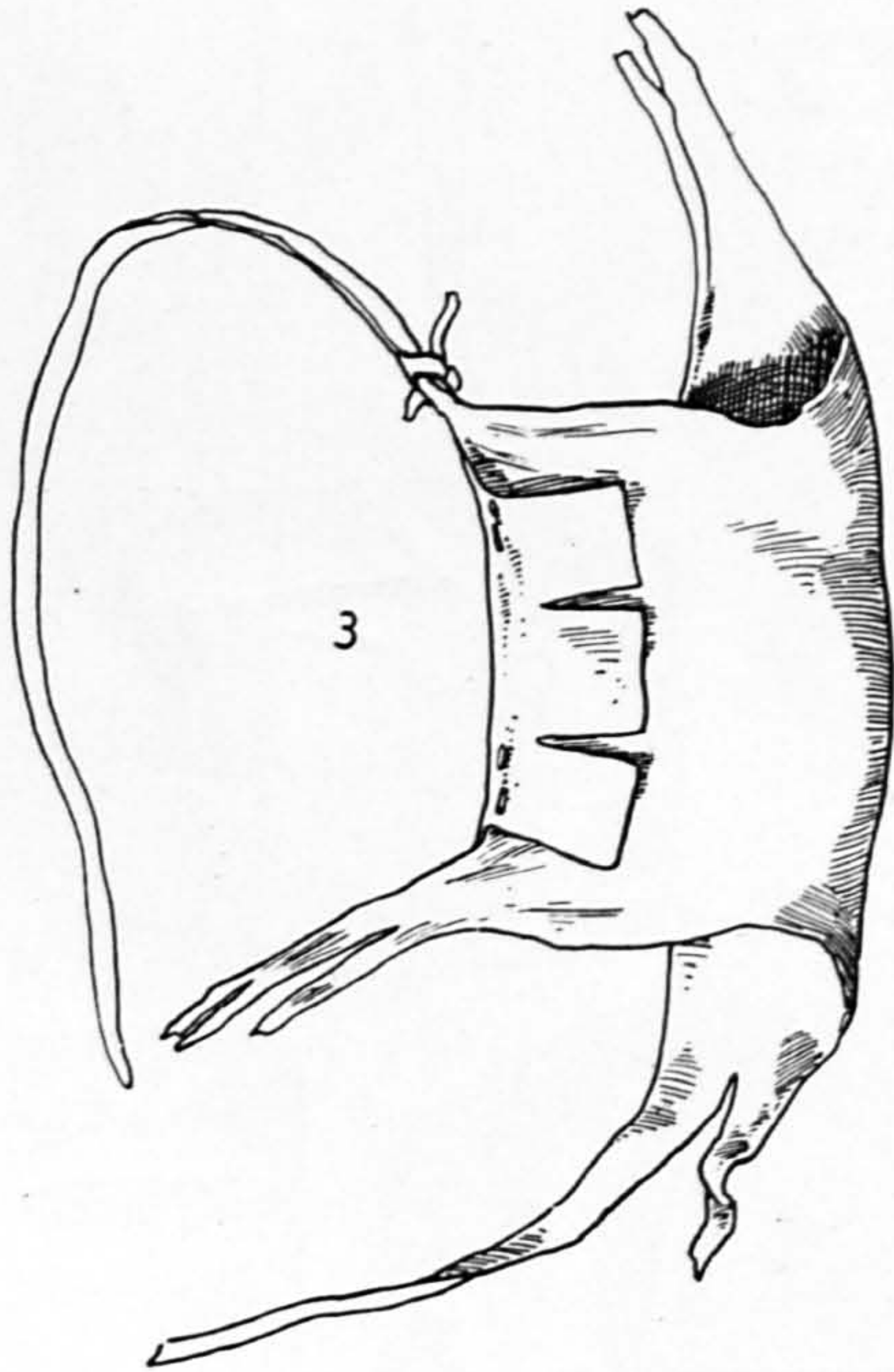
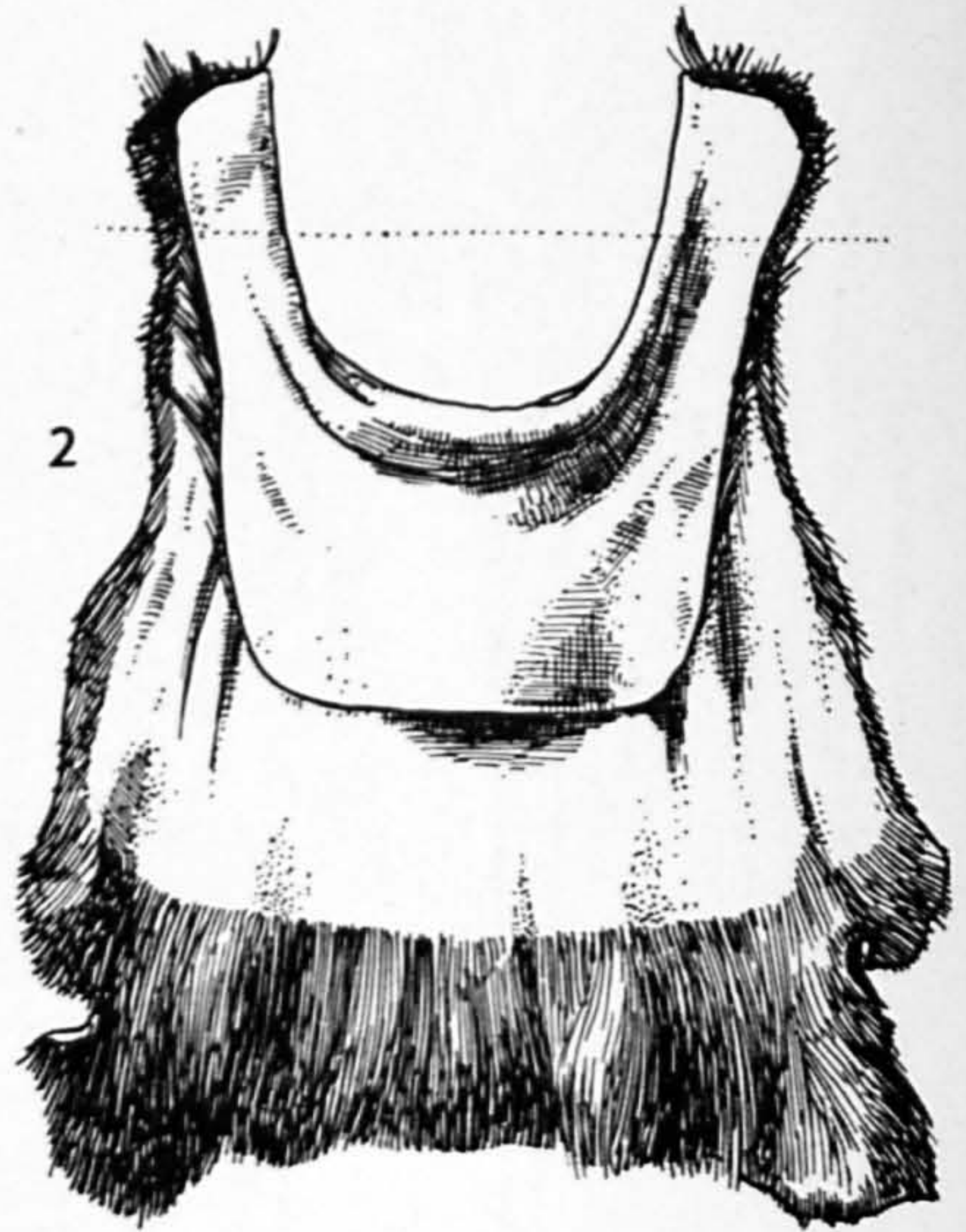
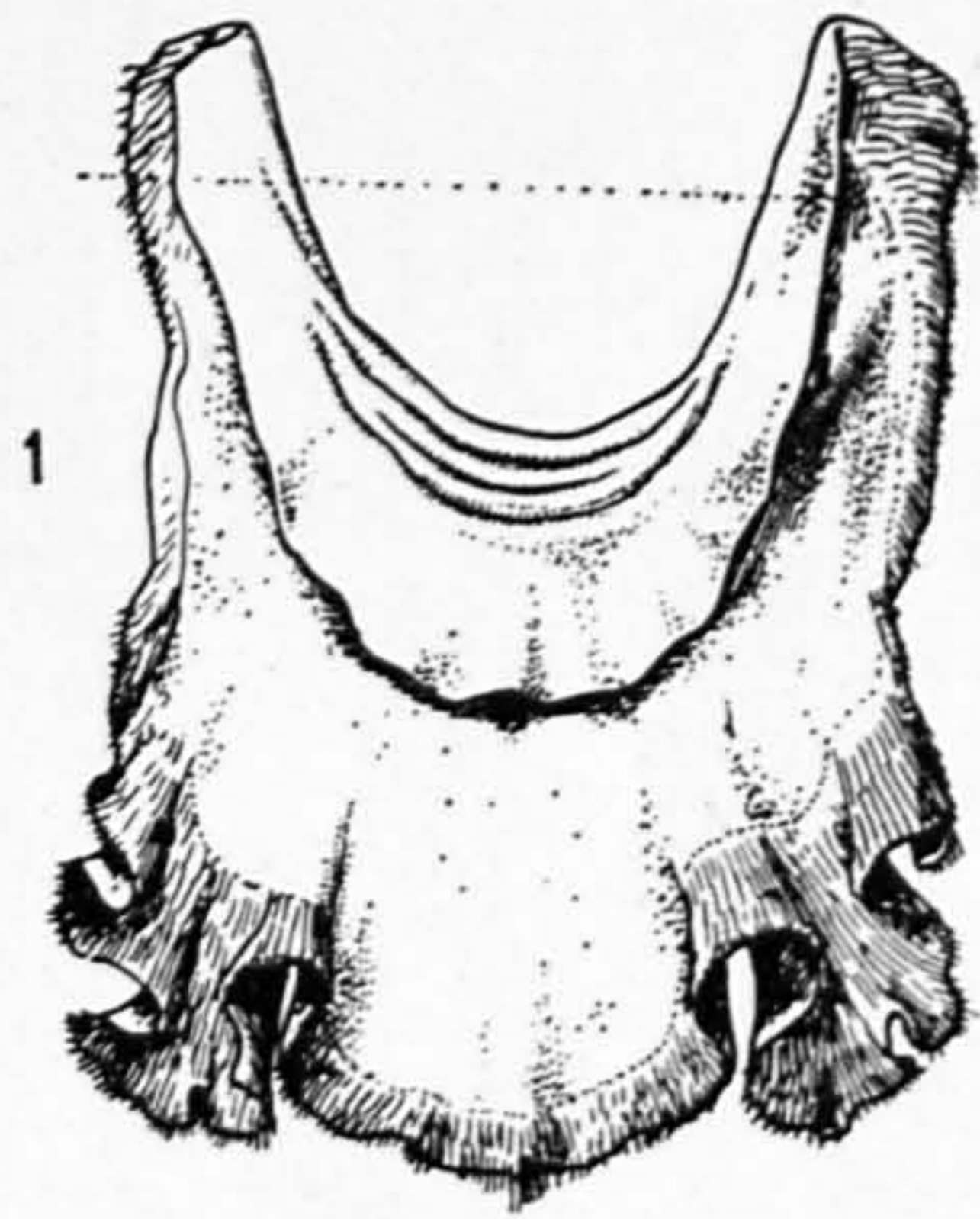


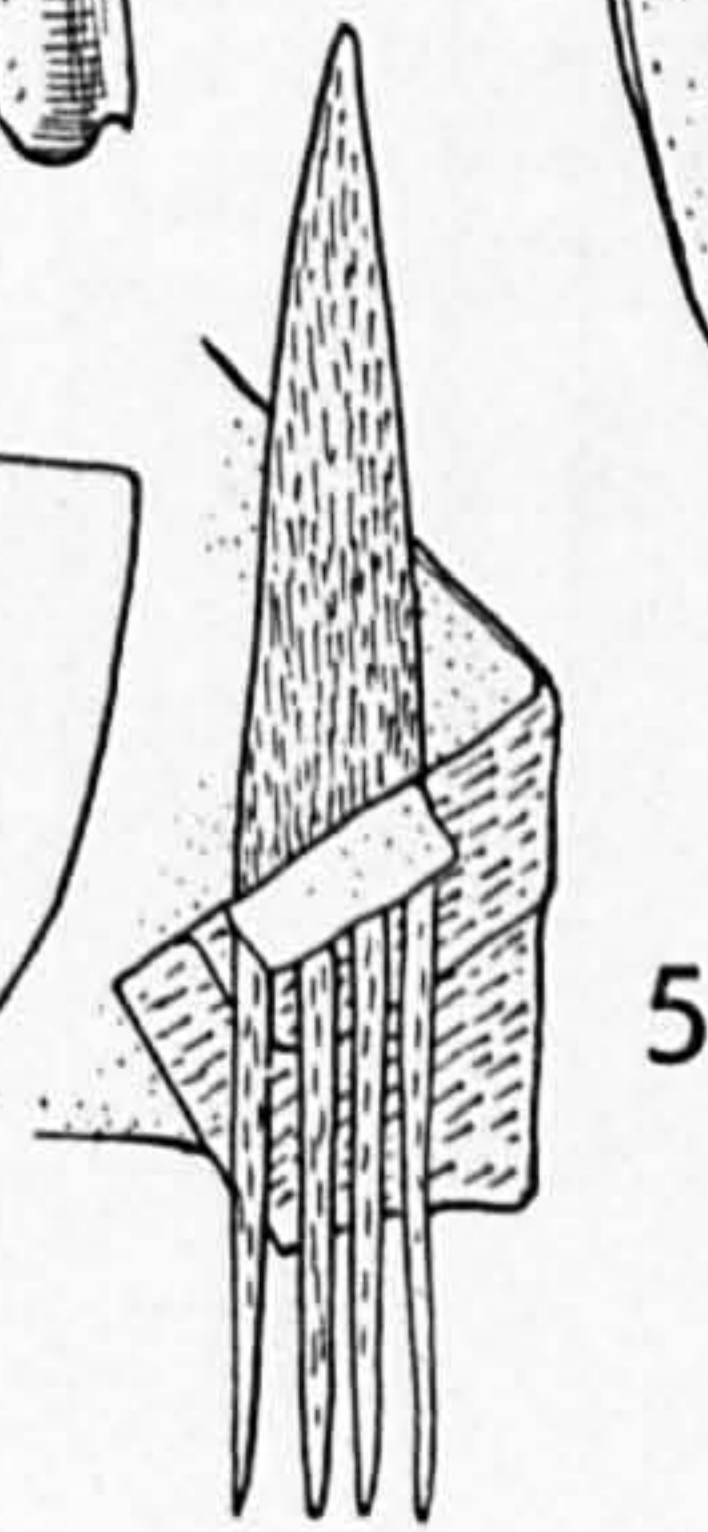
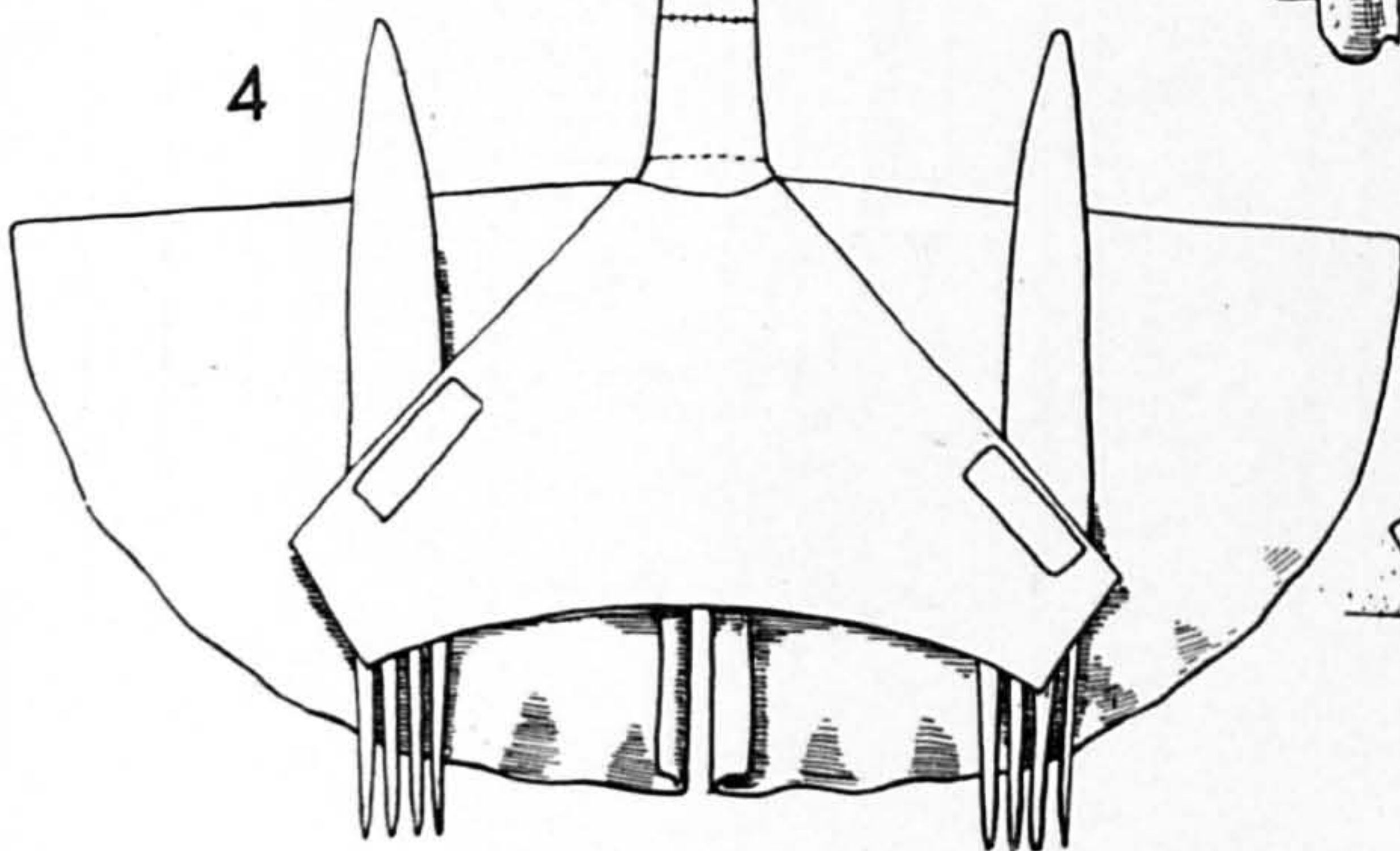
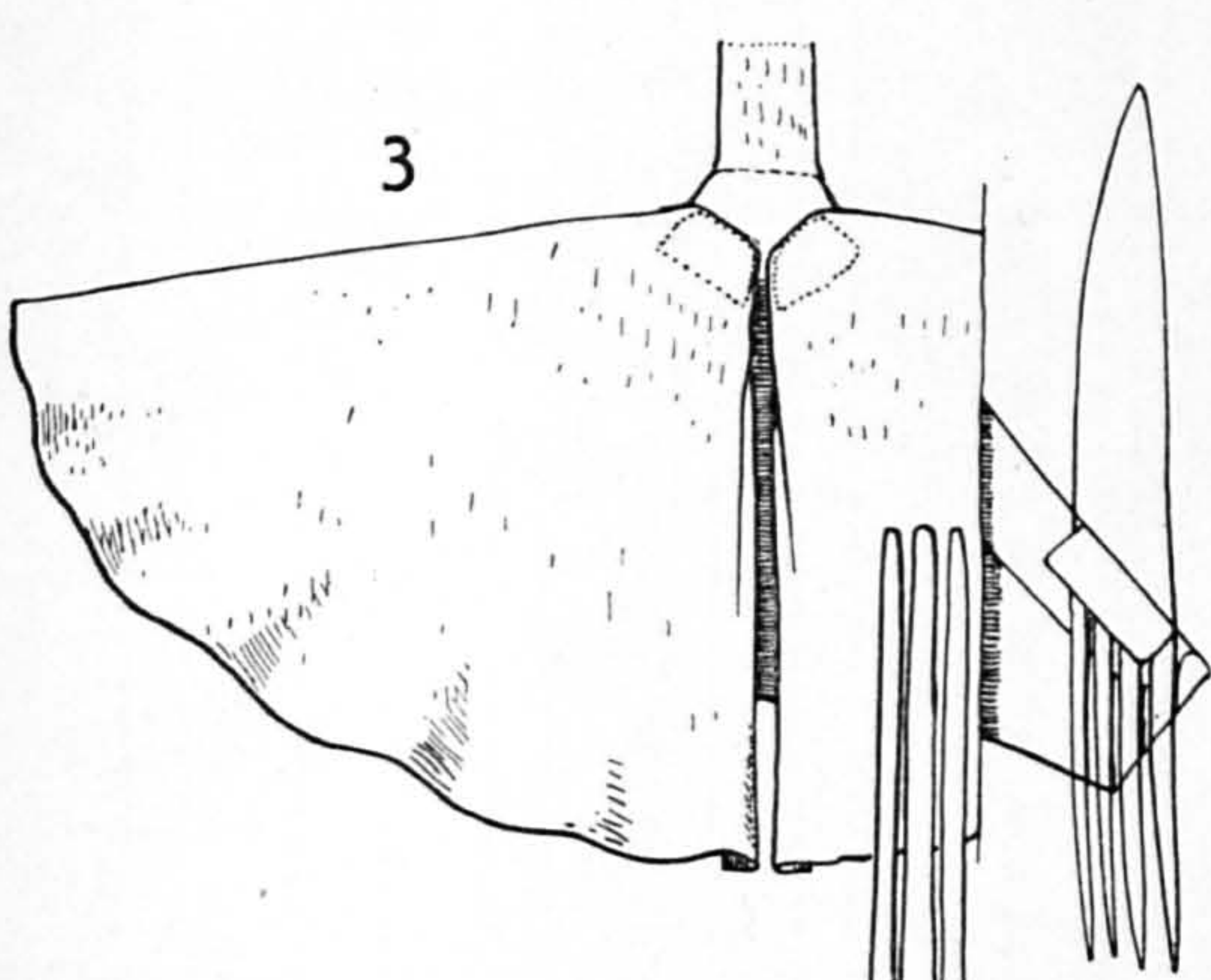
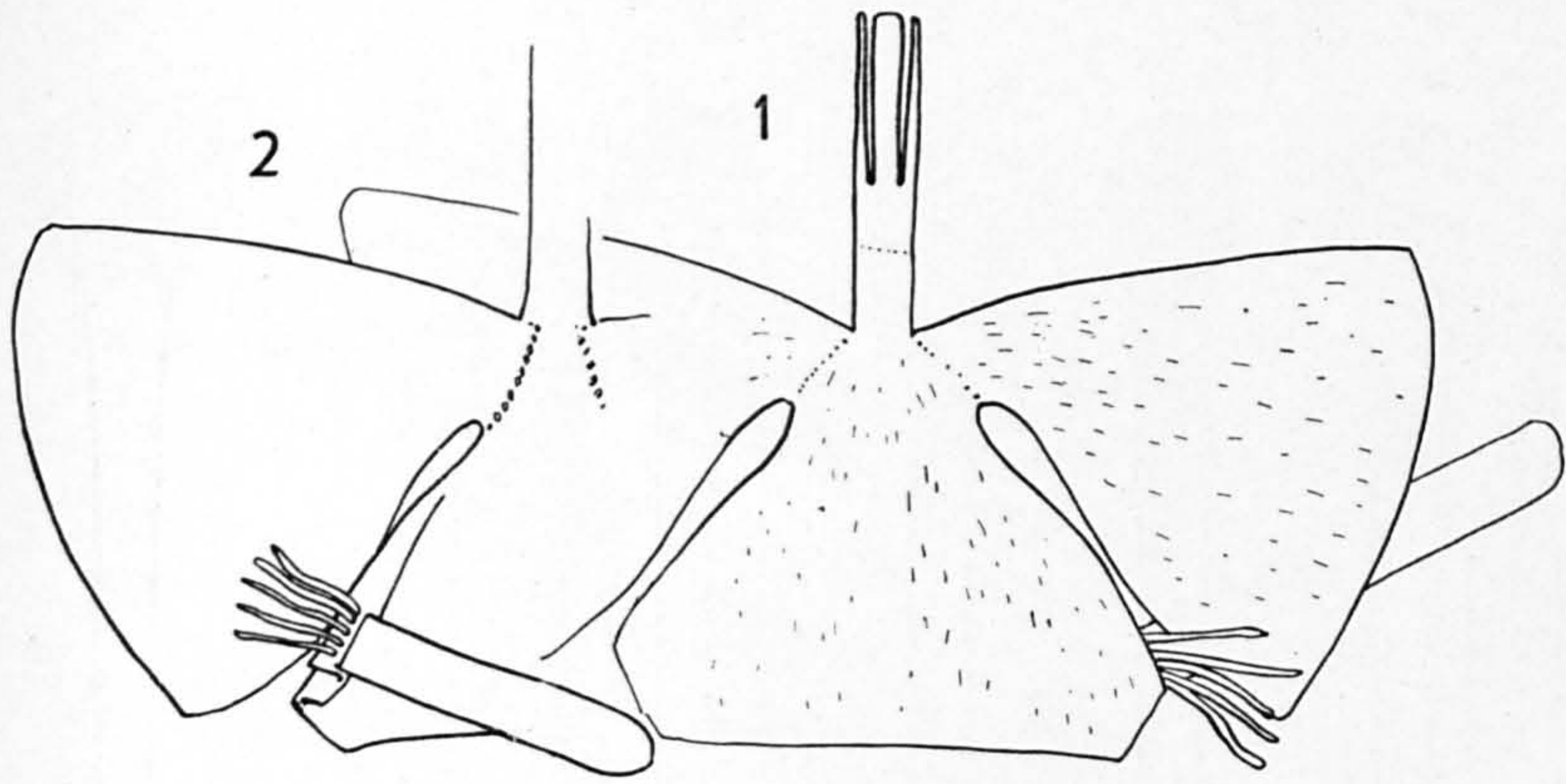


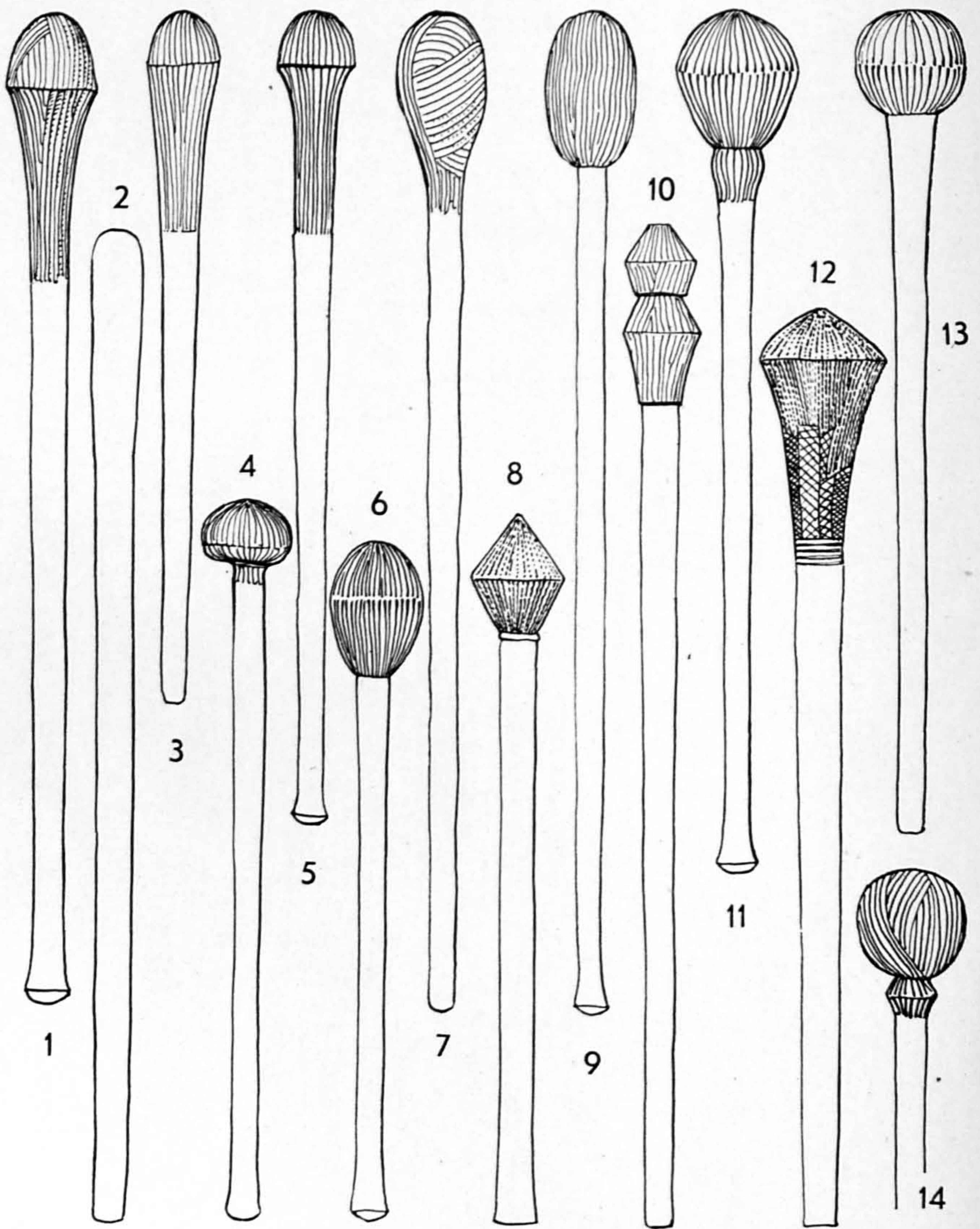


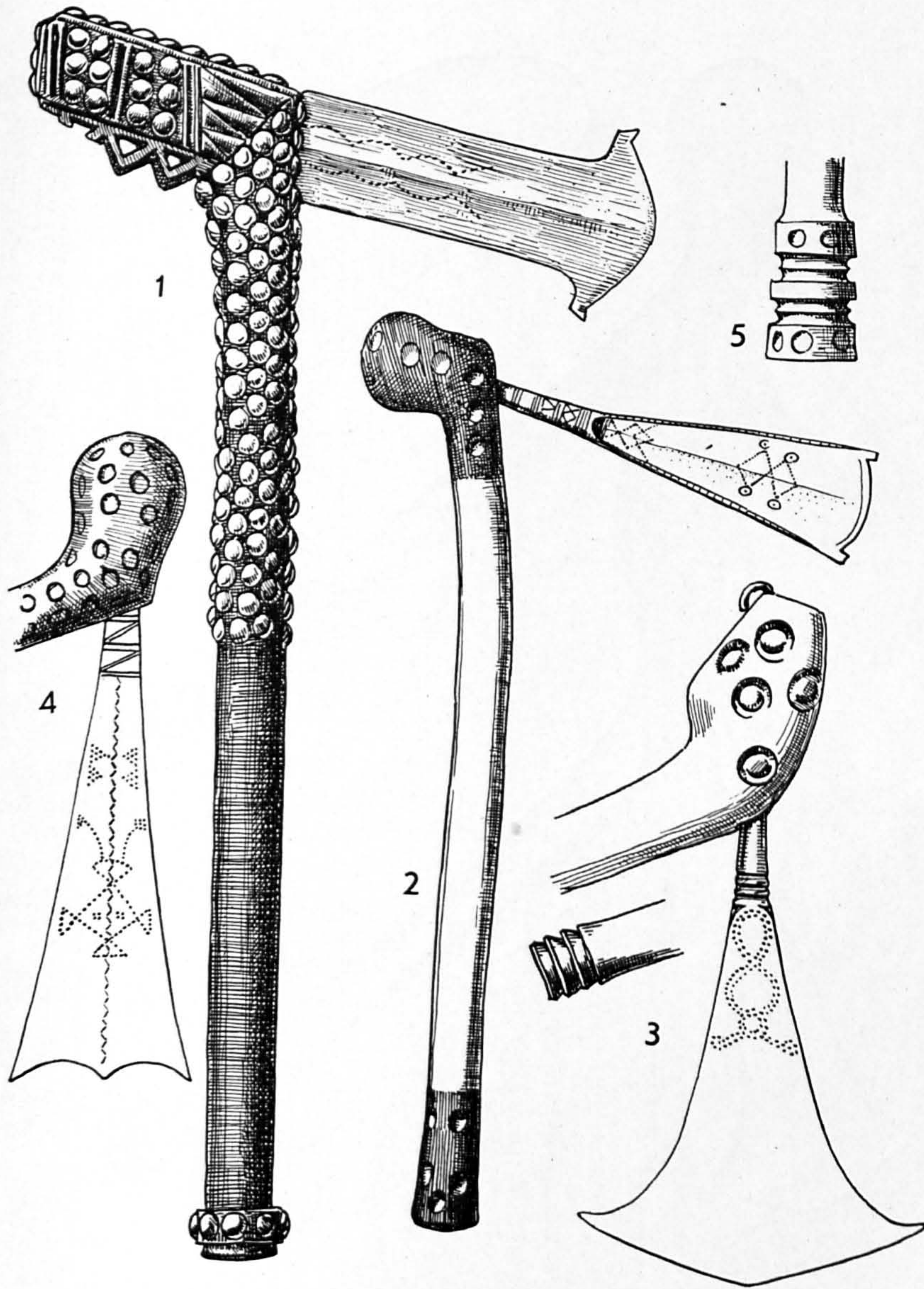




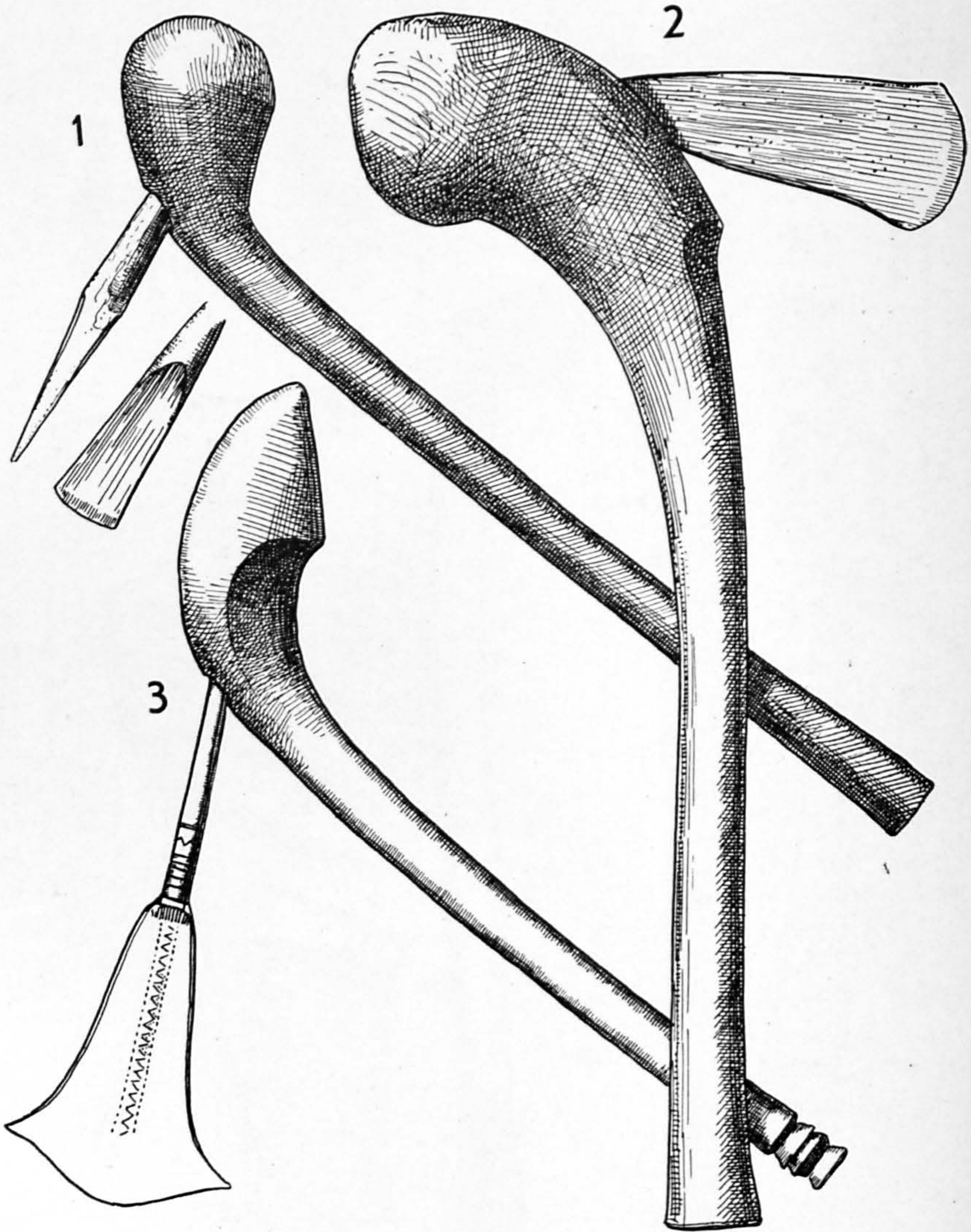


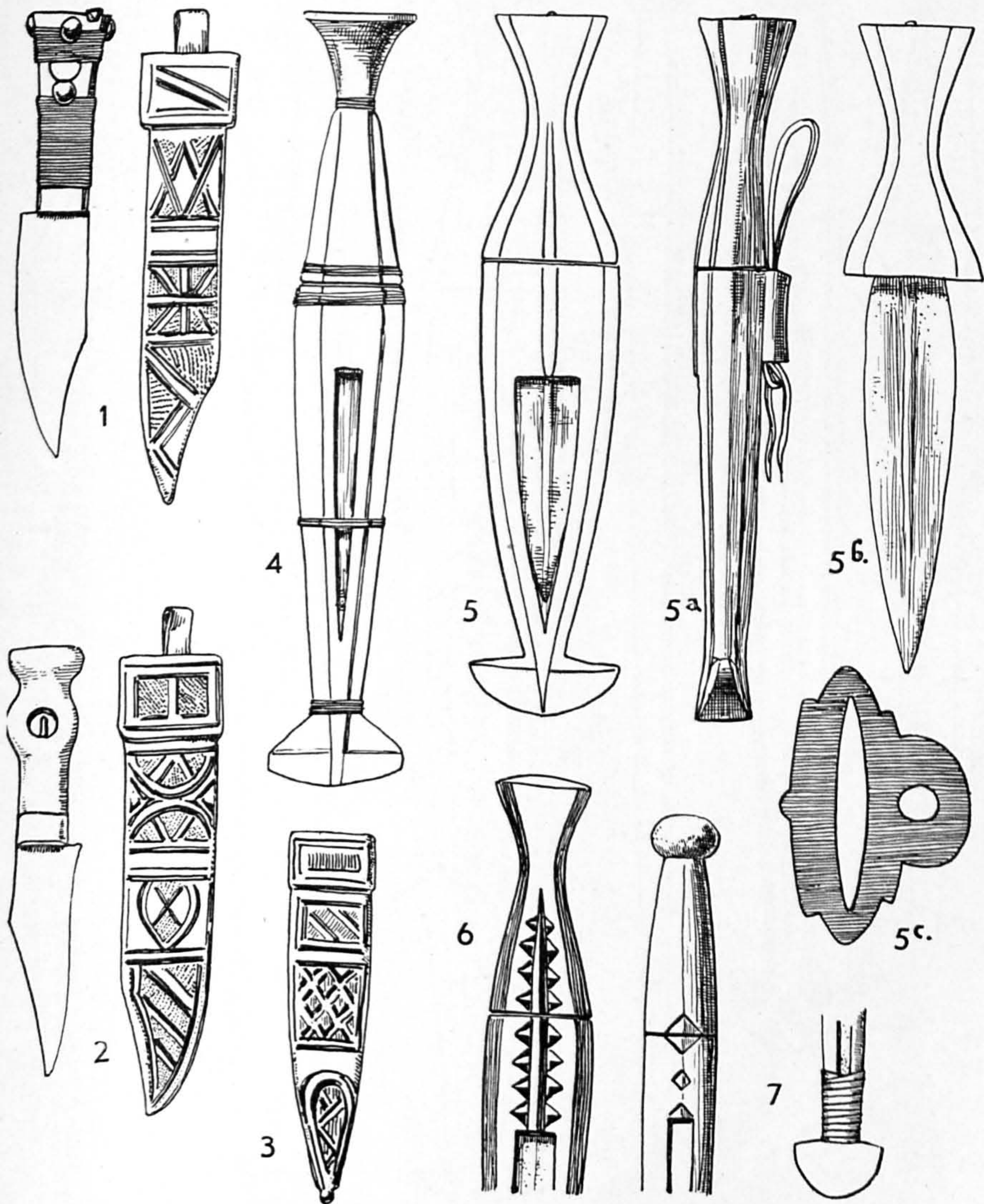


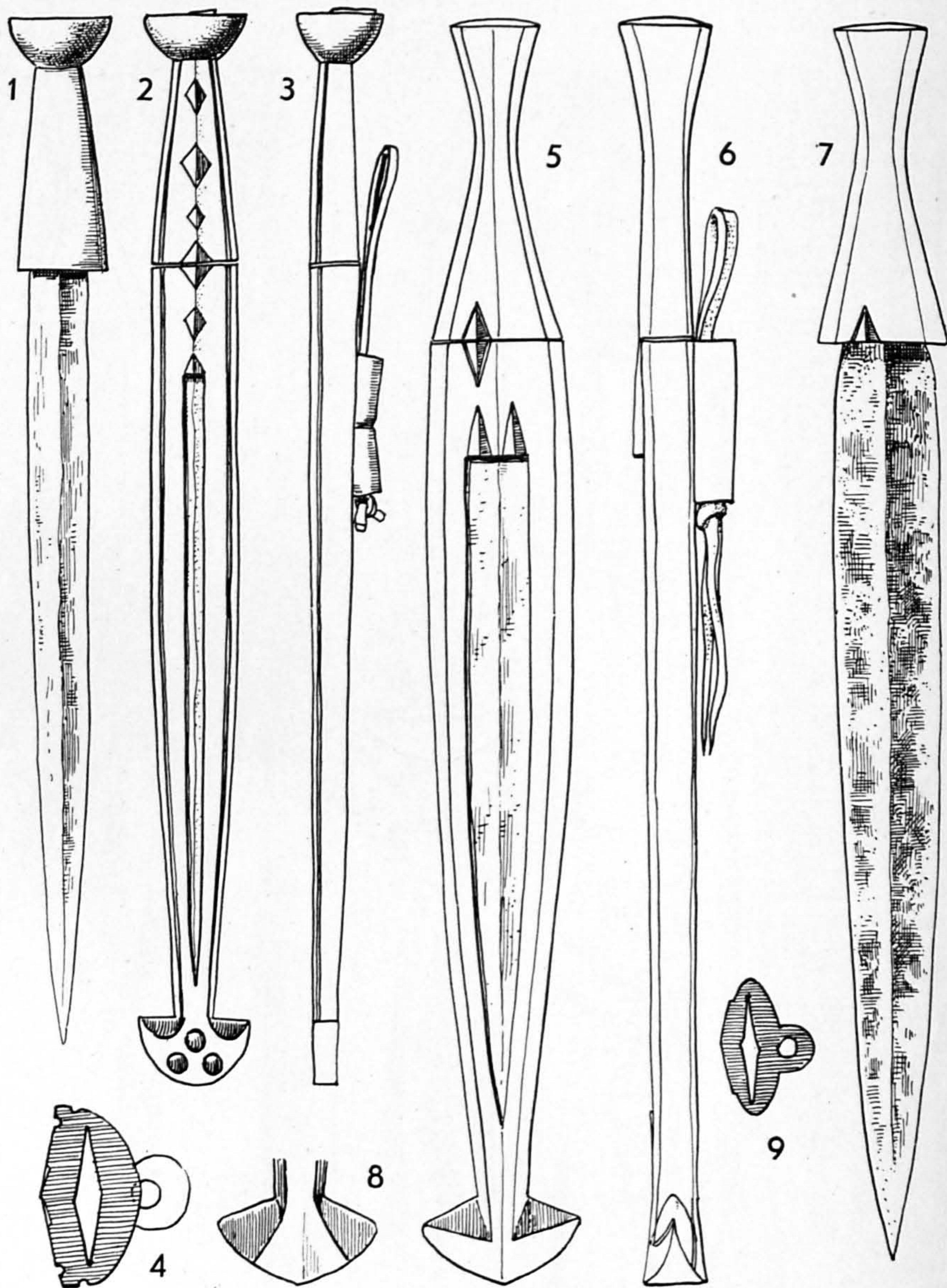


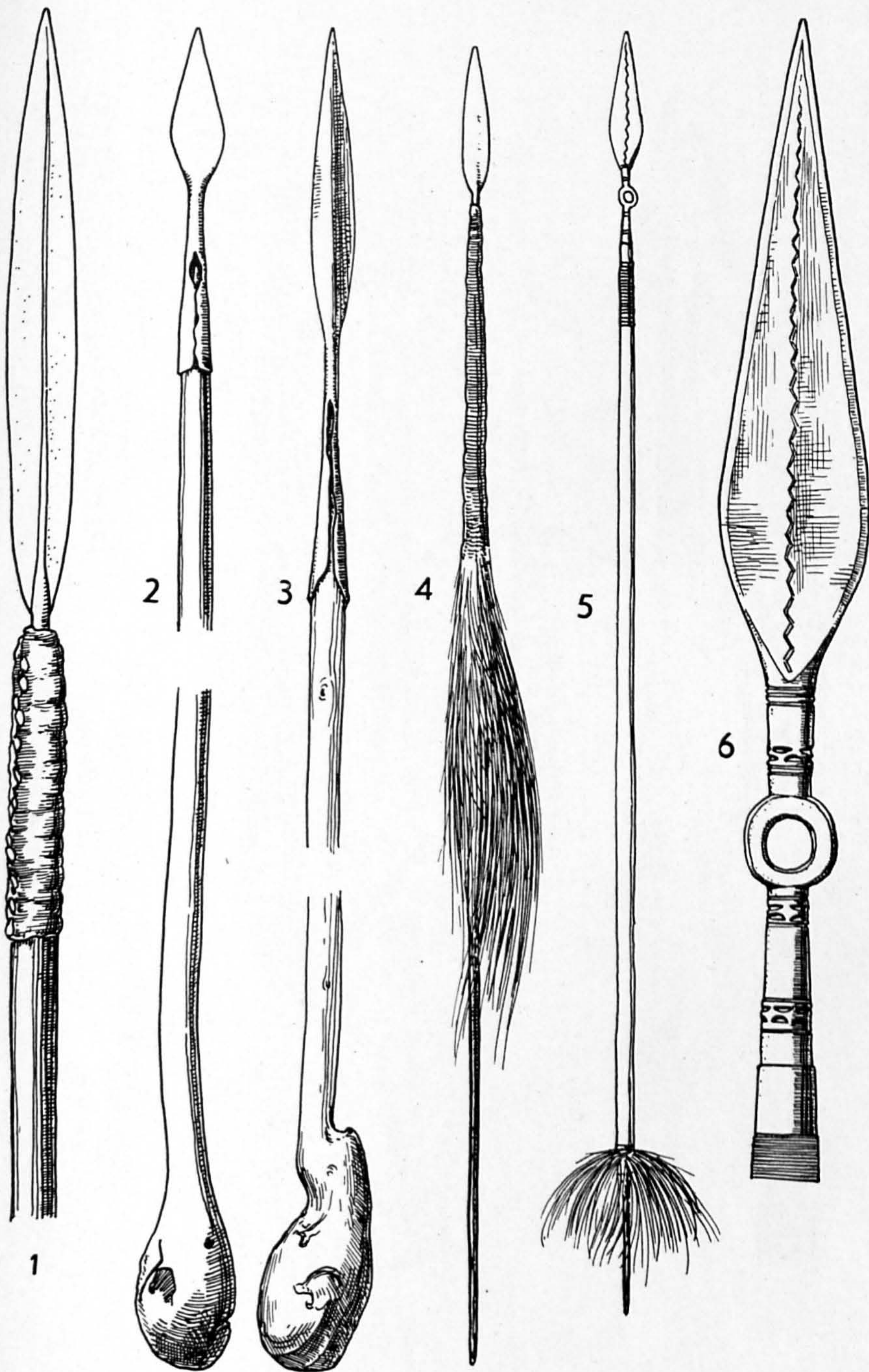


BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

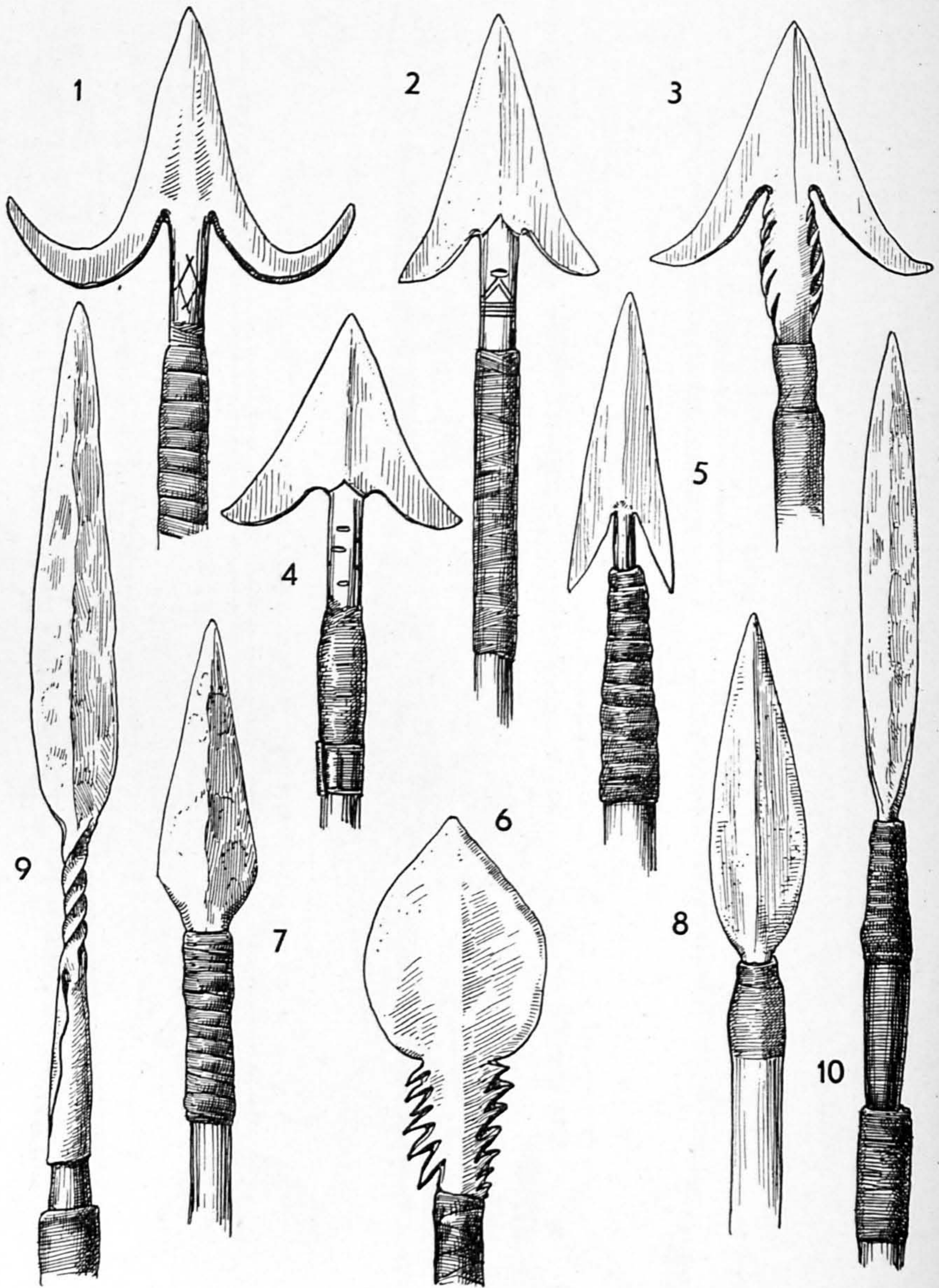


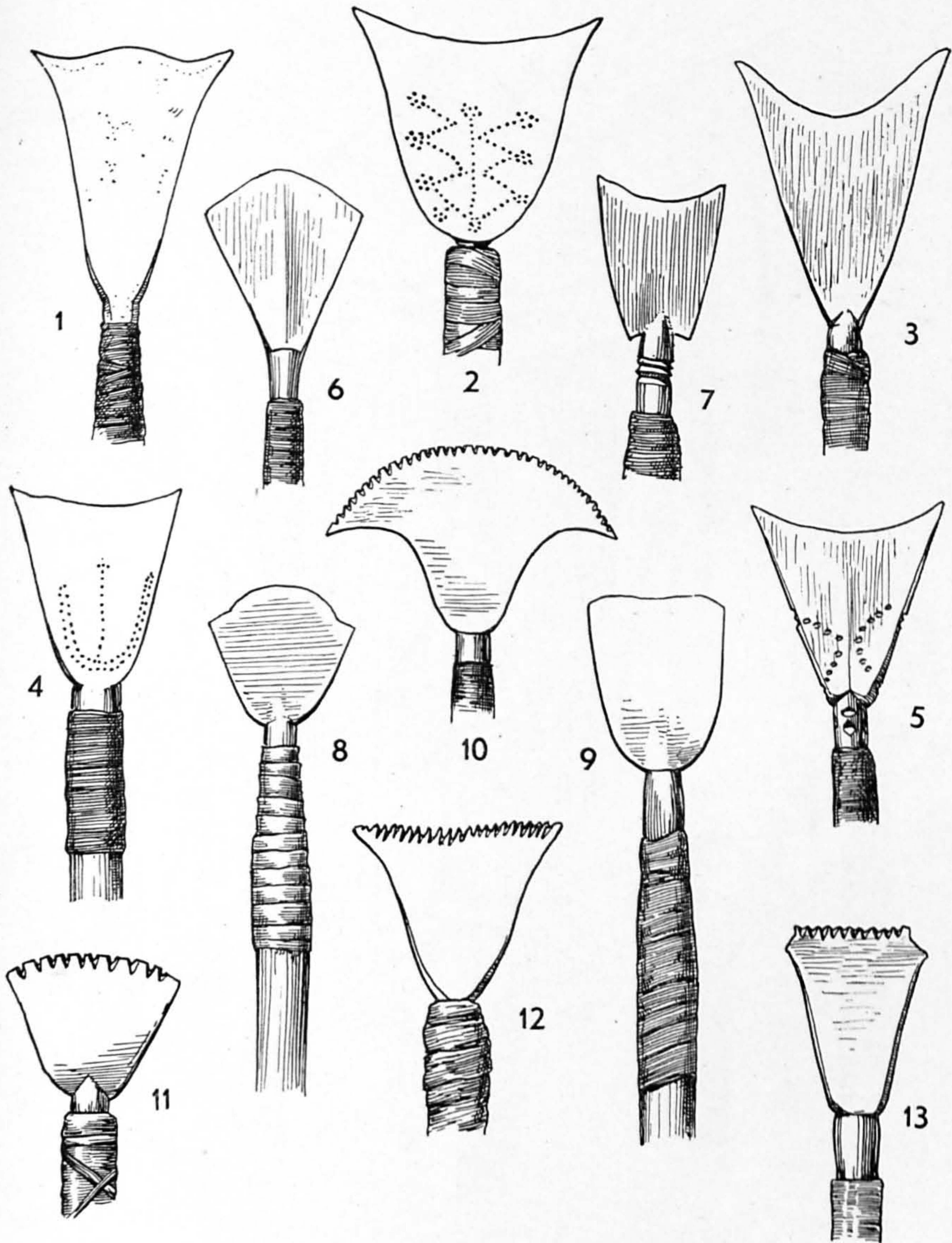




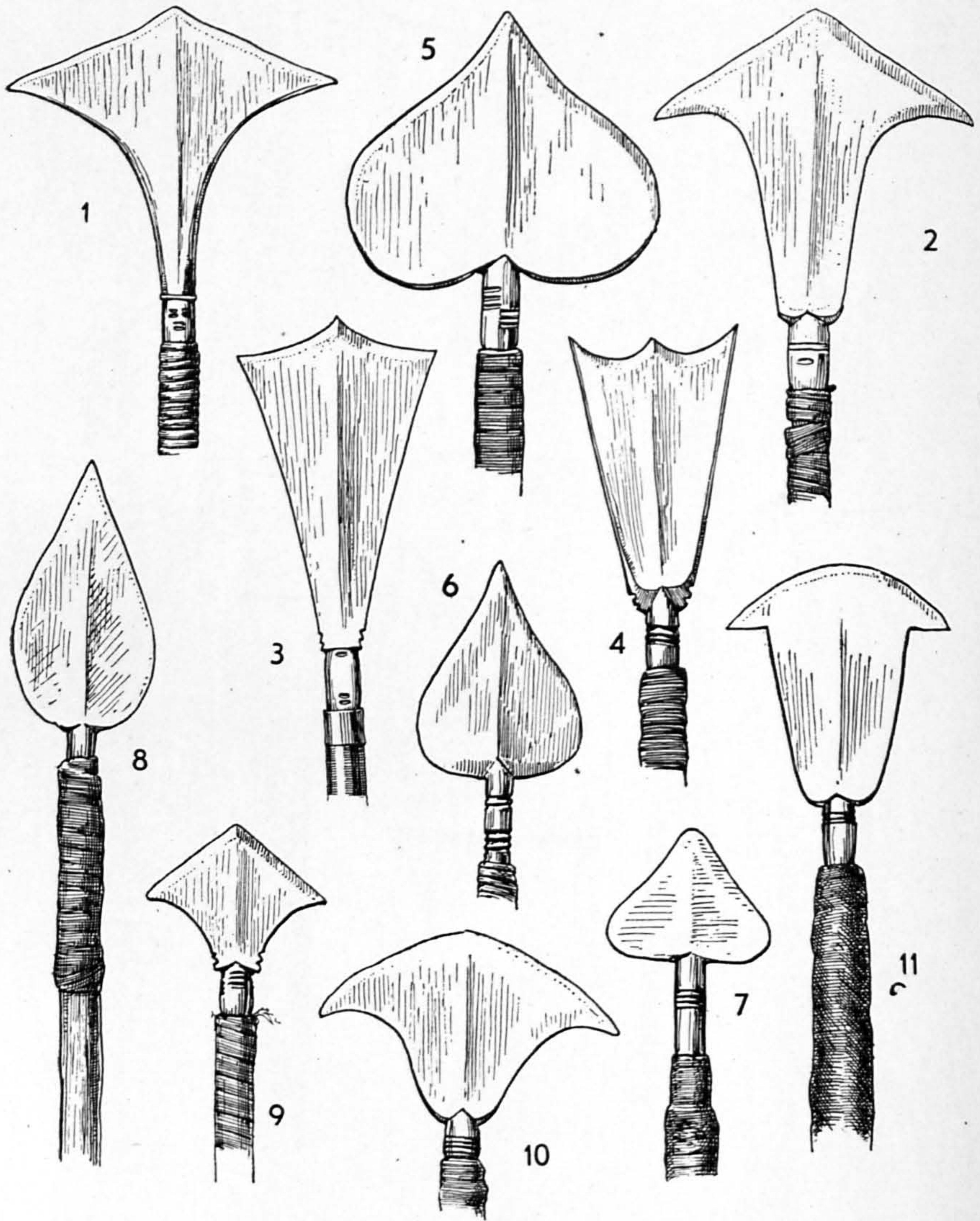


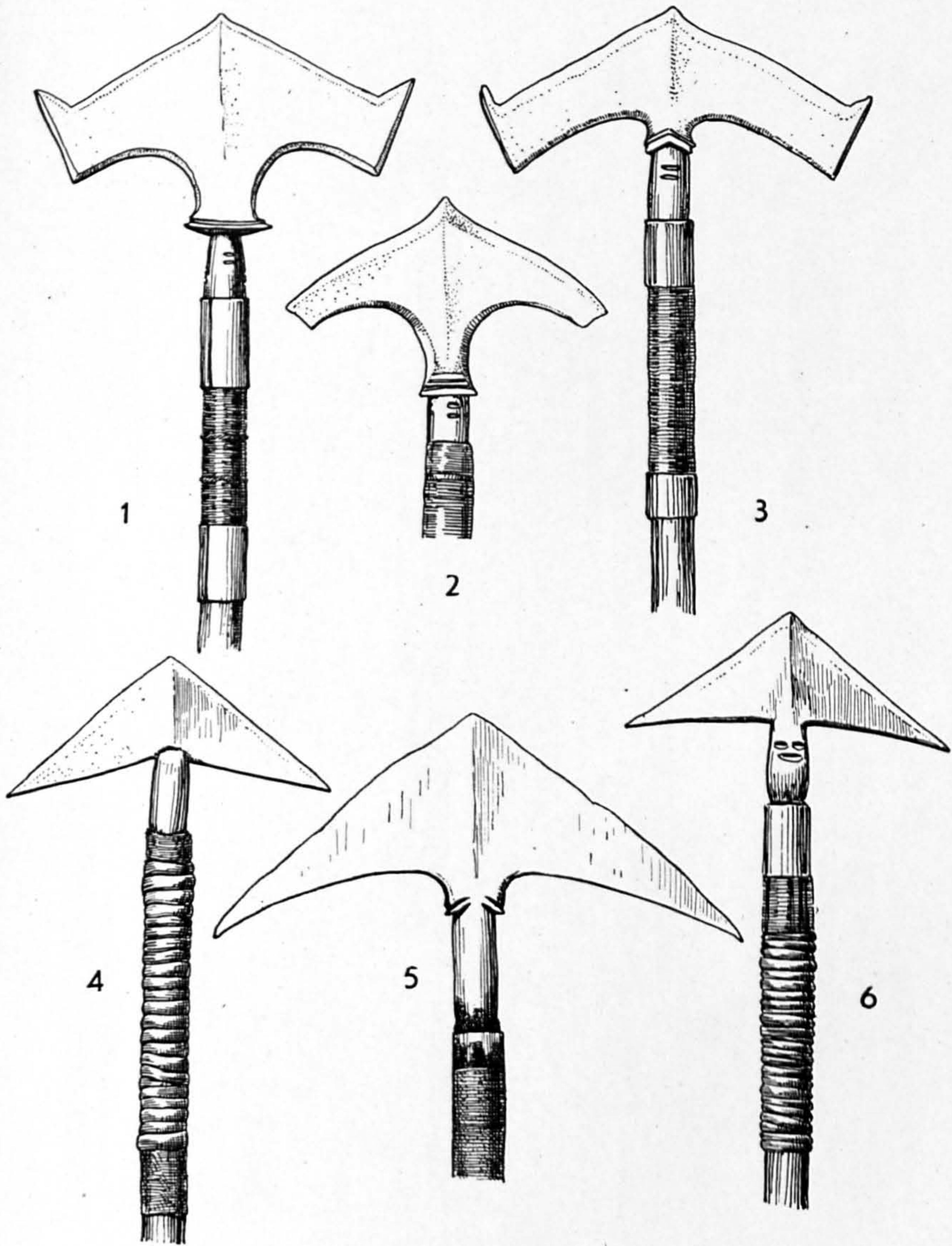
BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

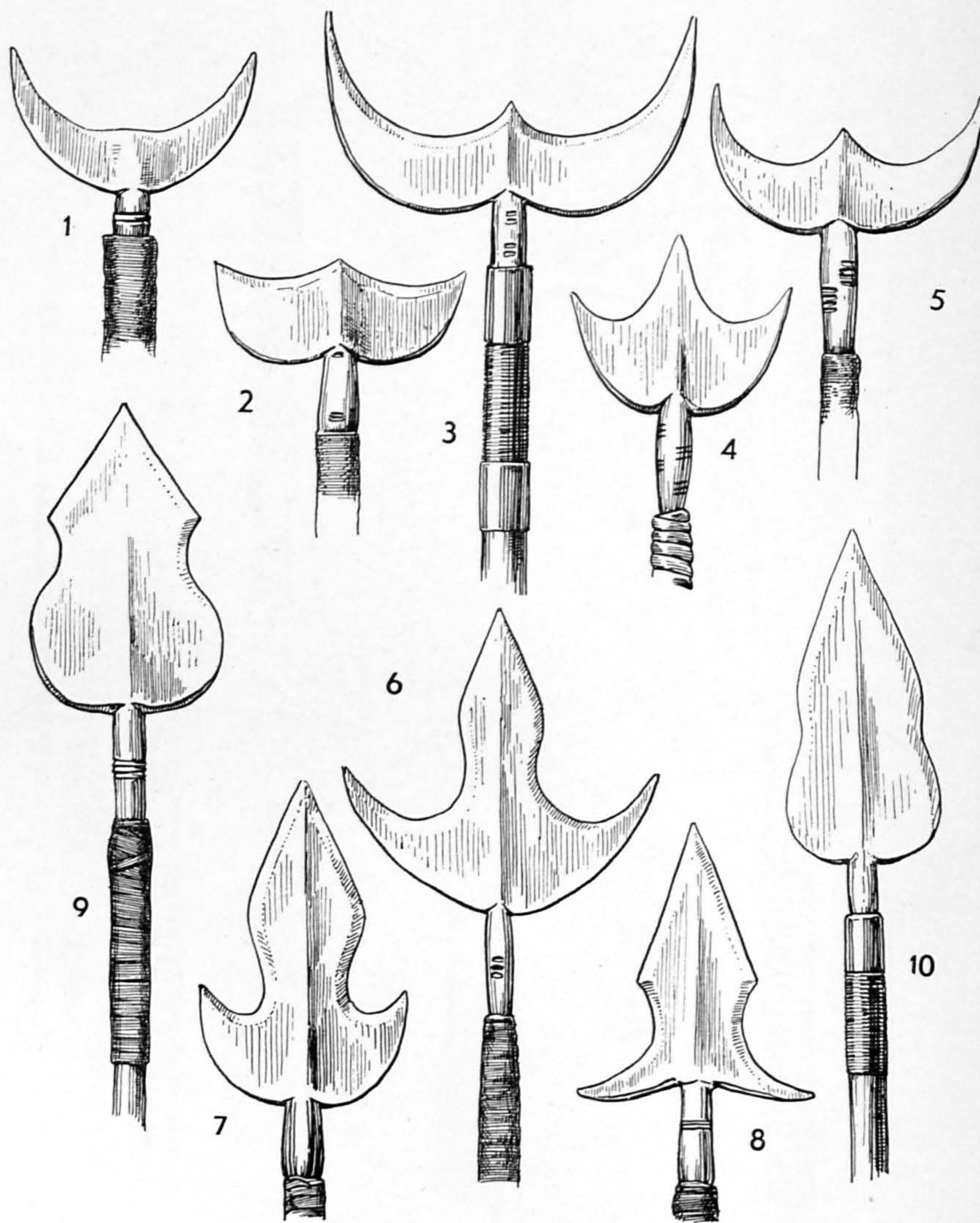


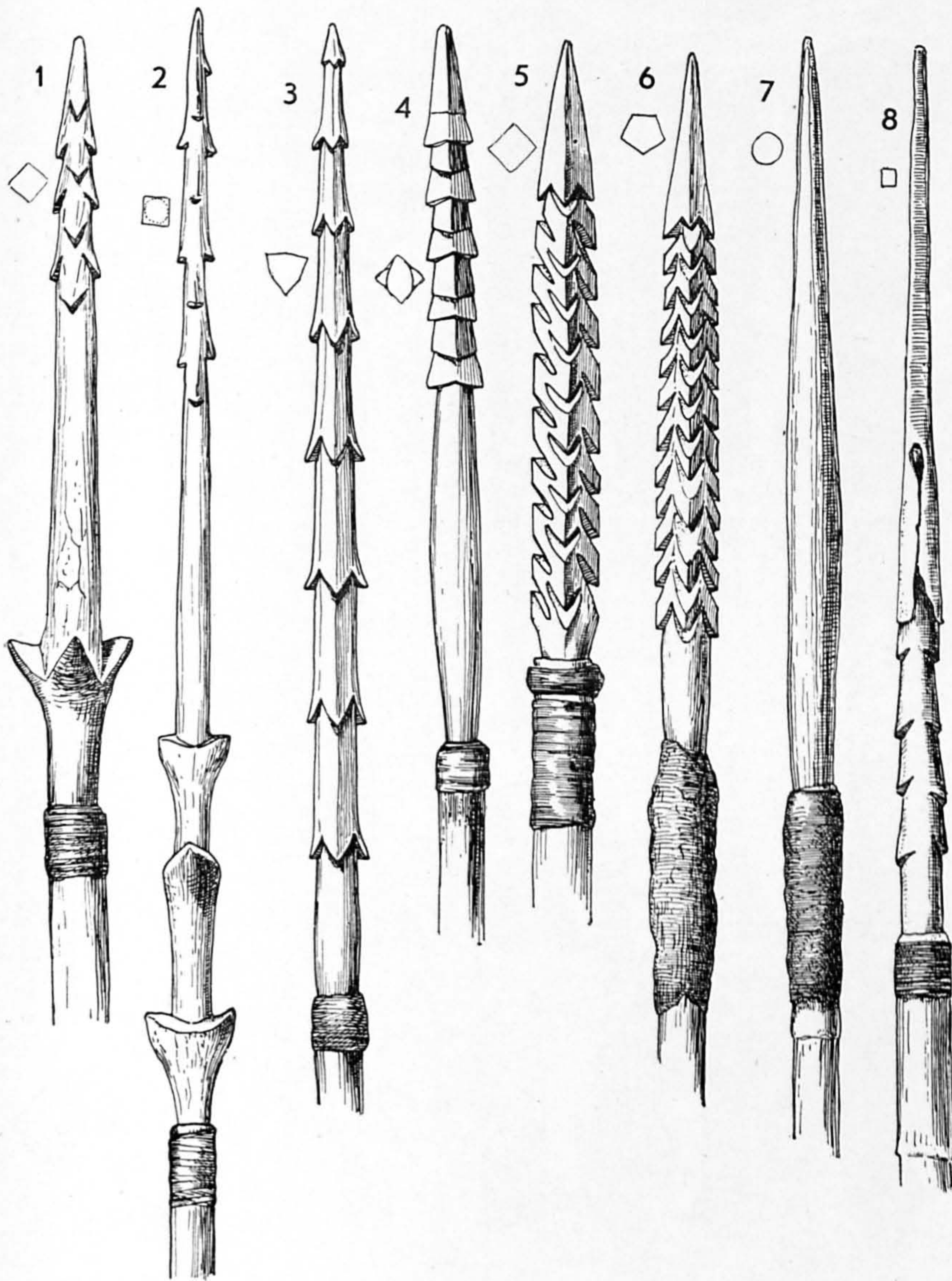


BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

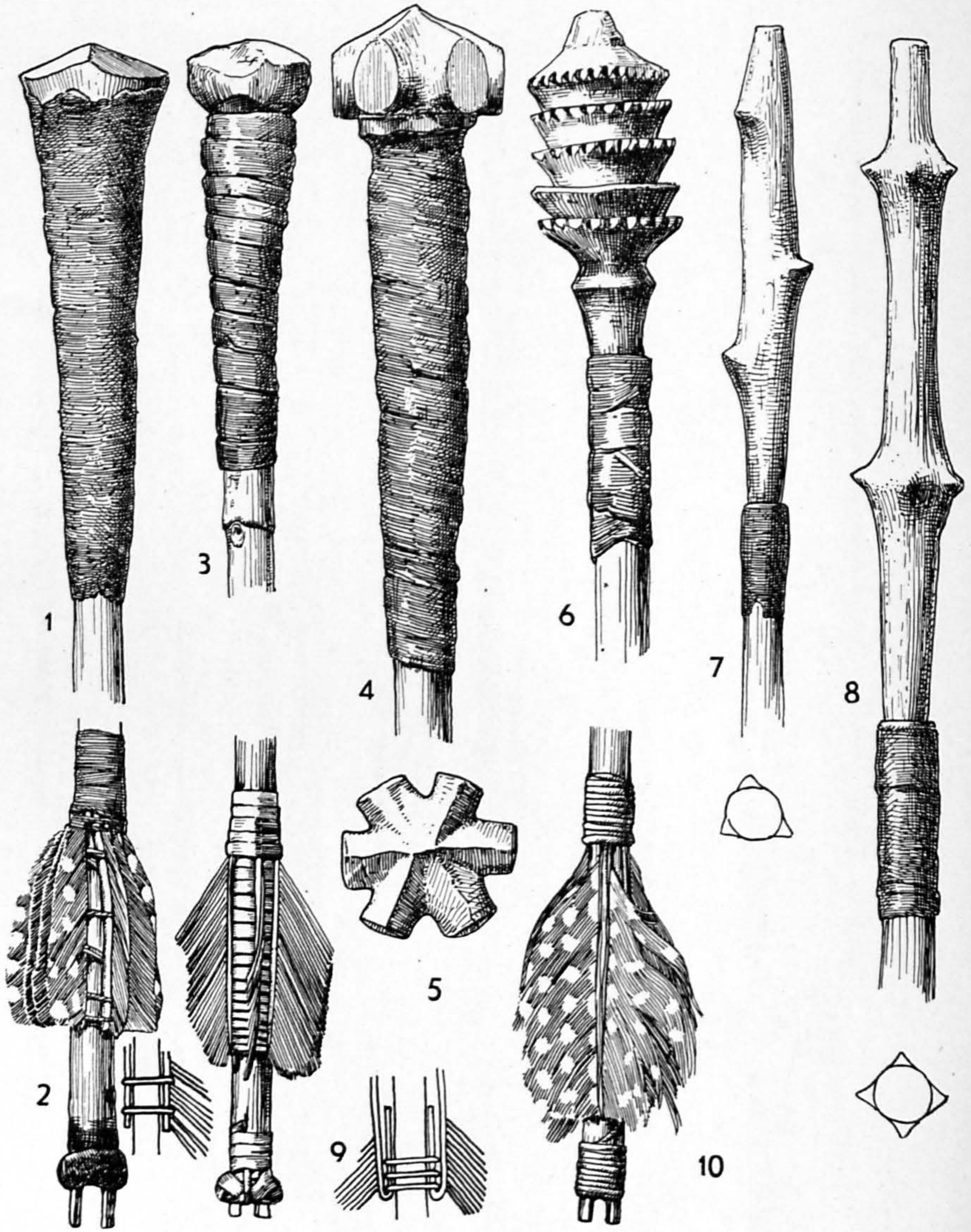


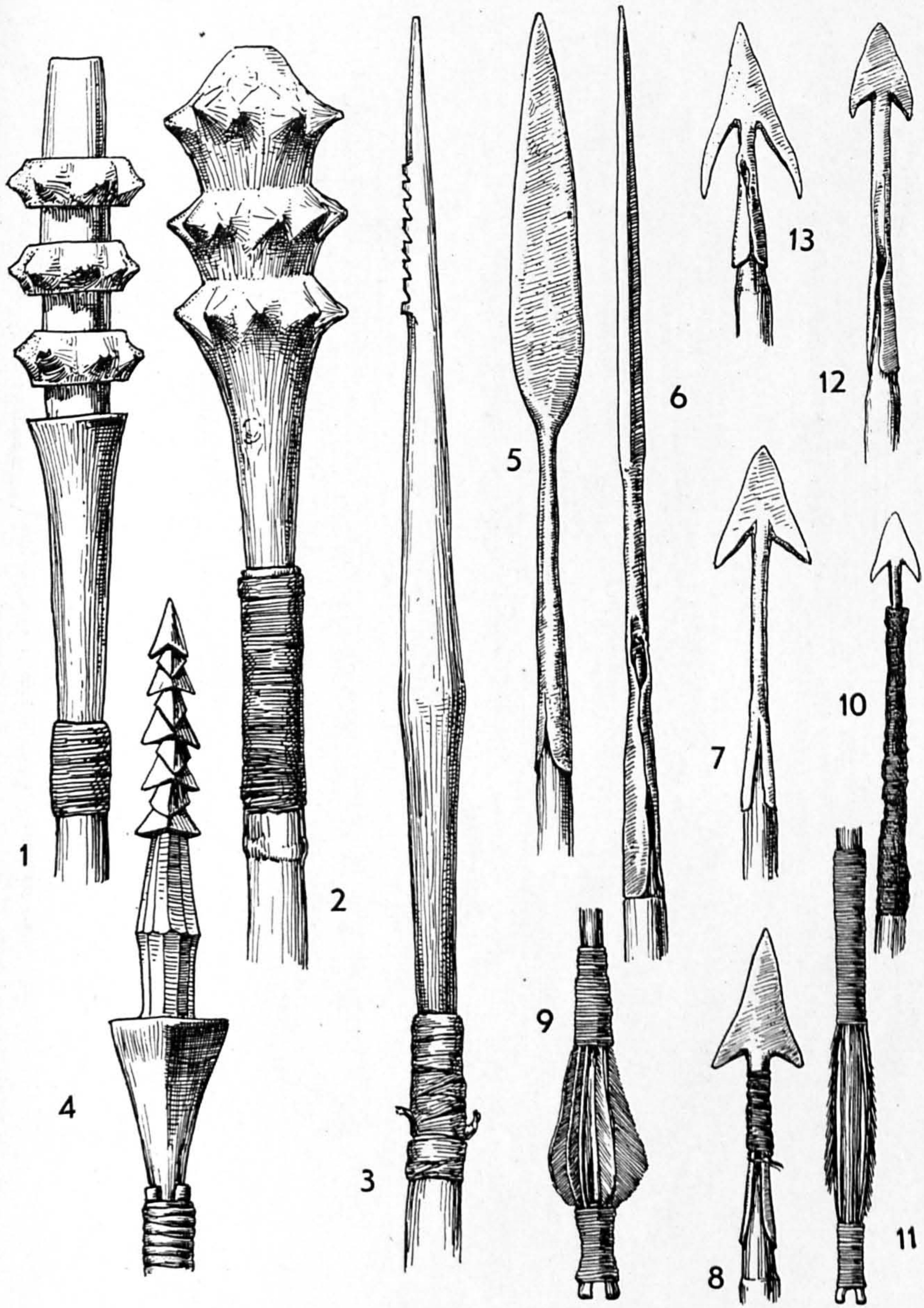


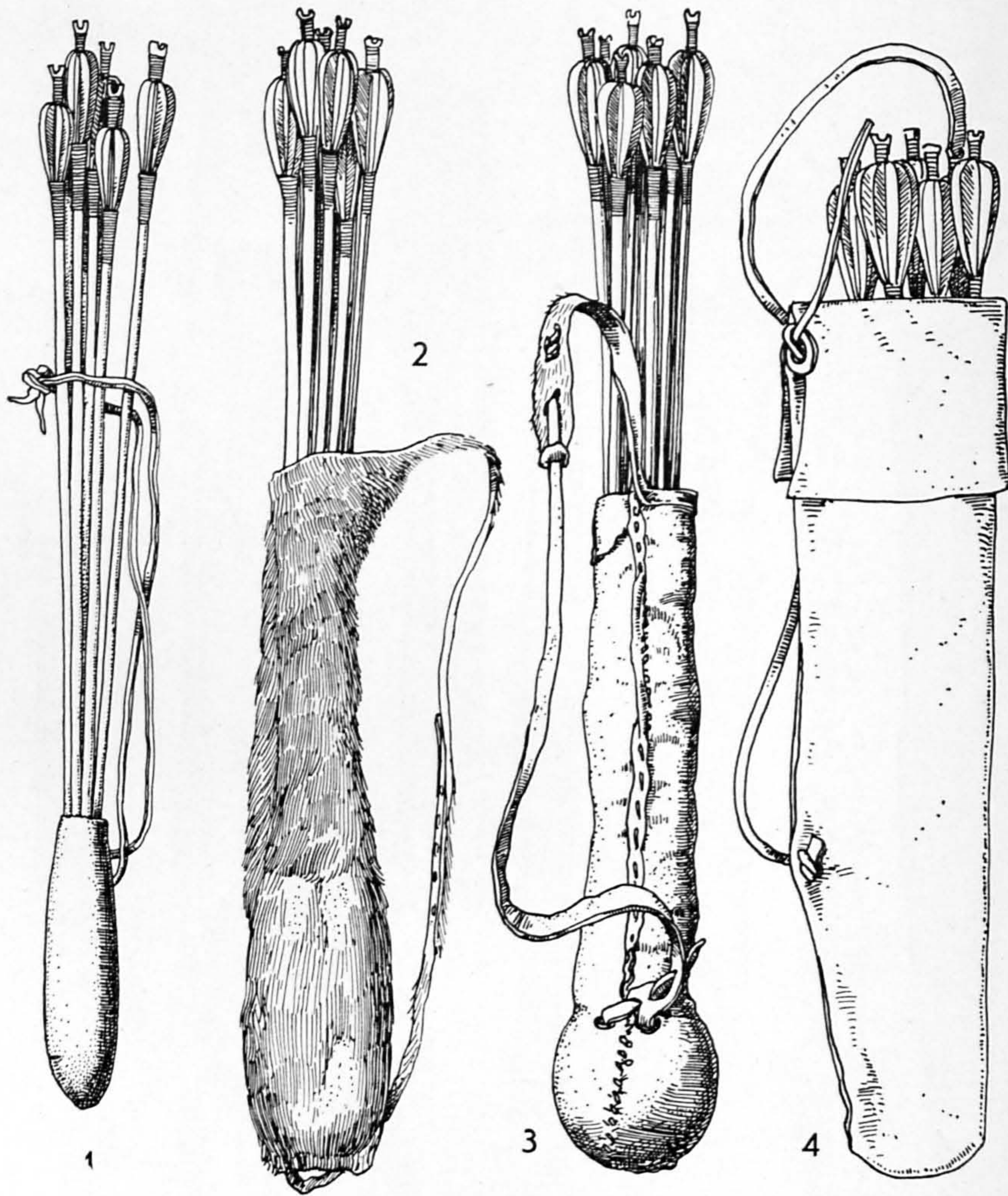


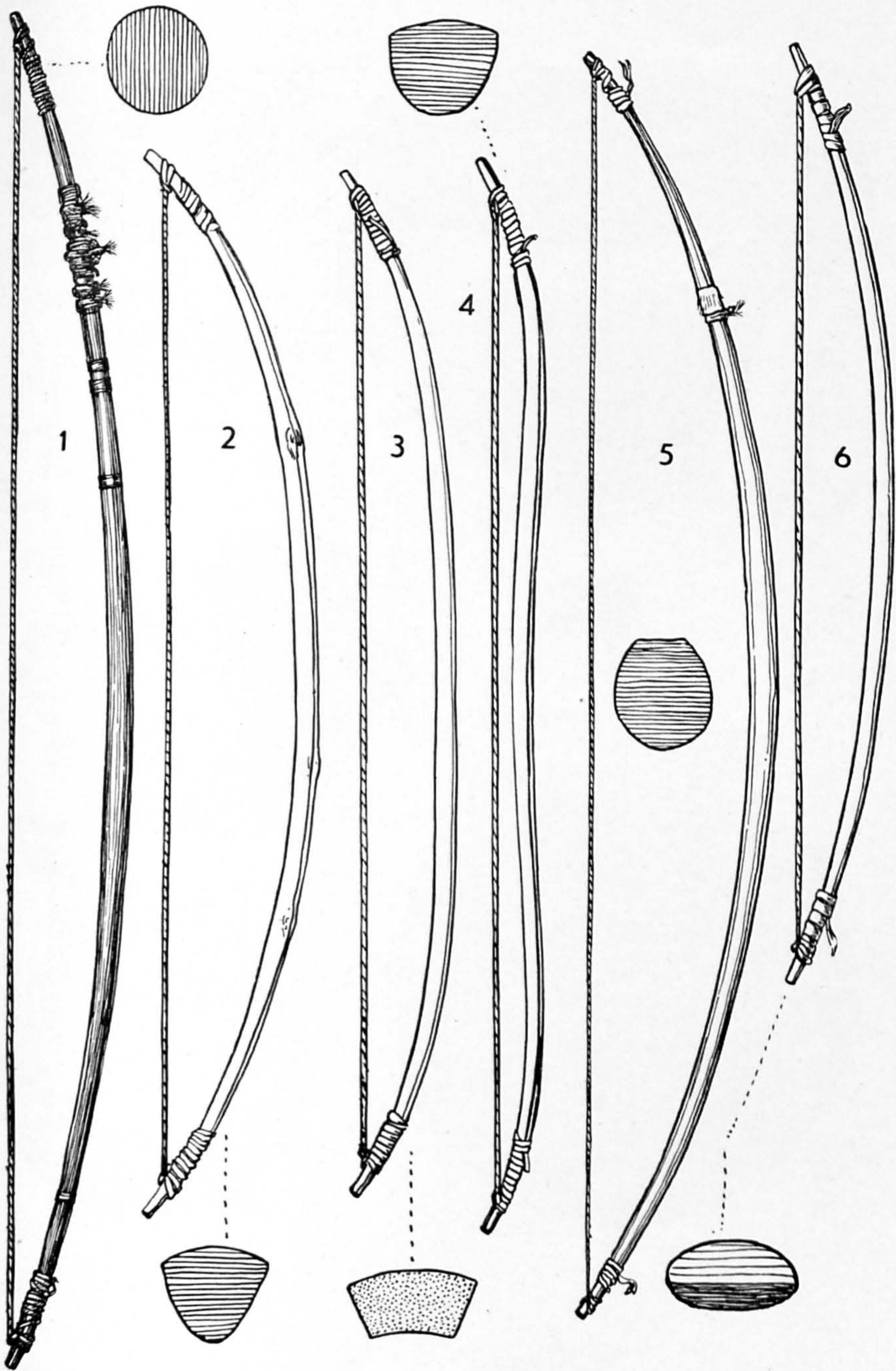


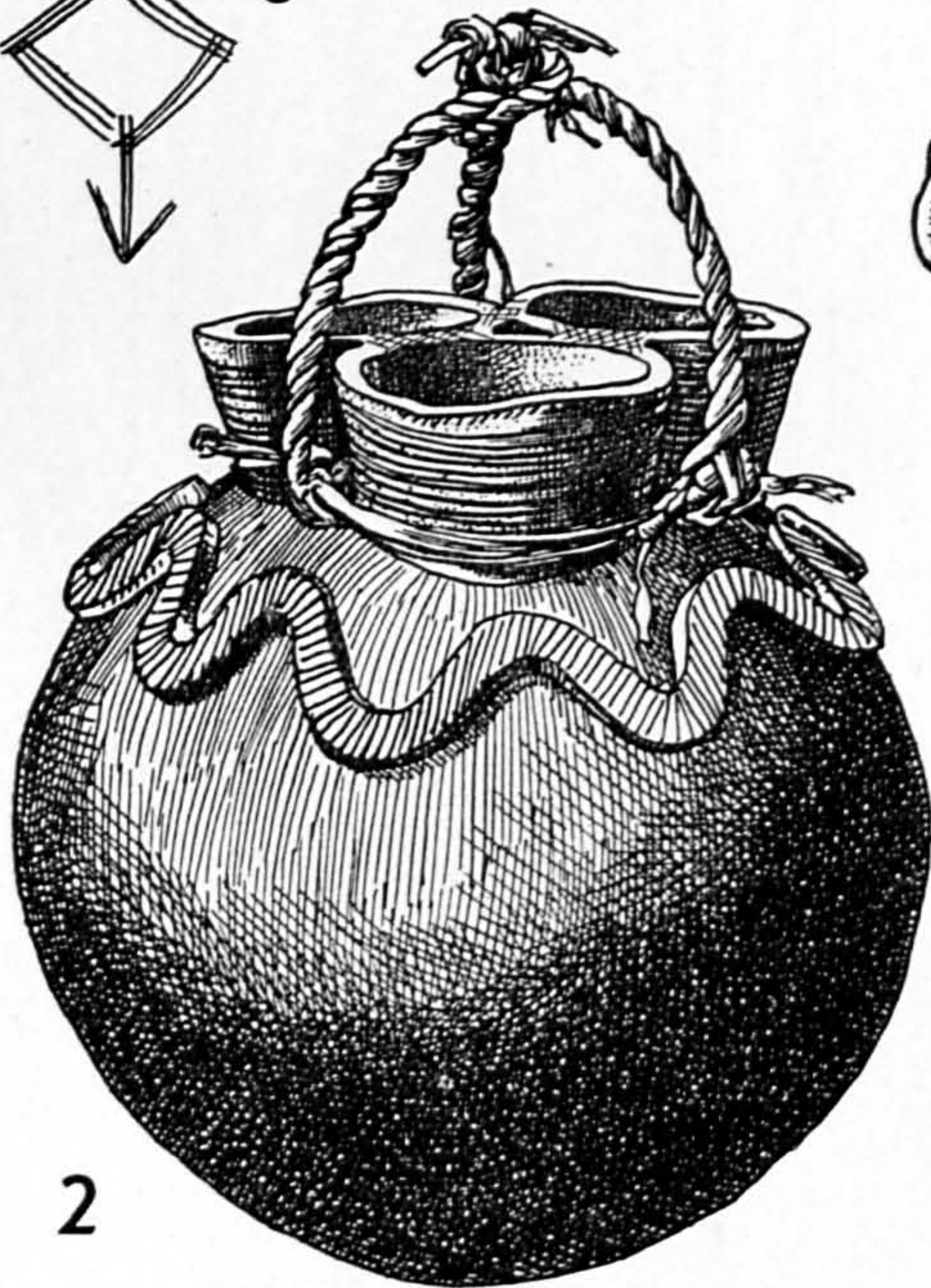
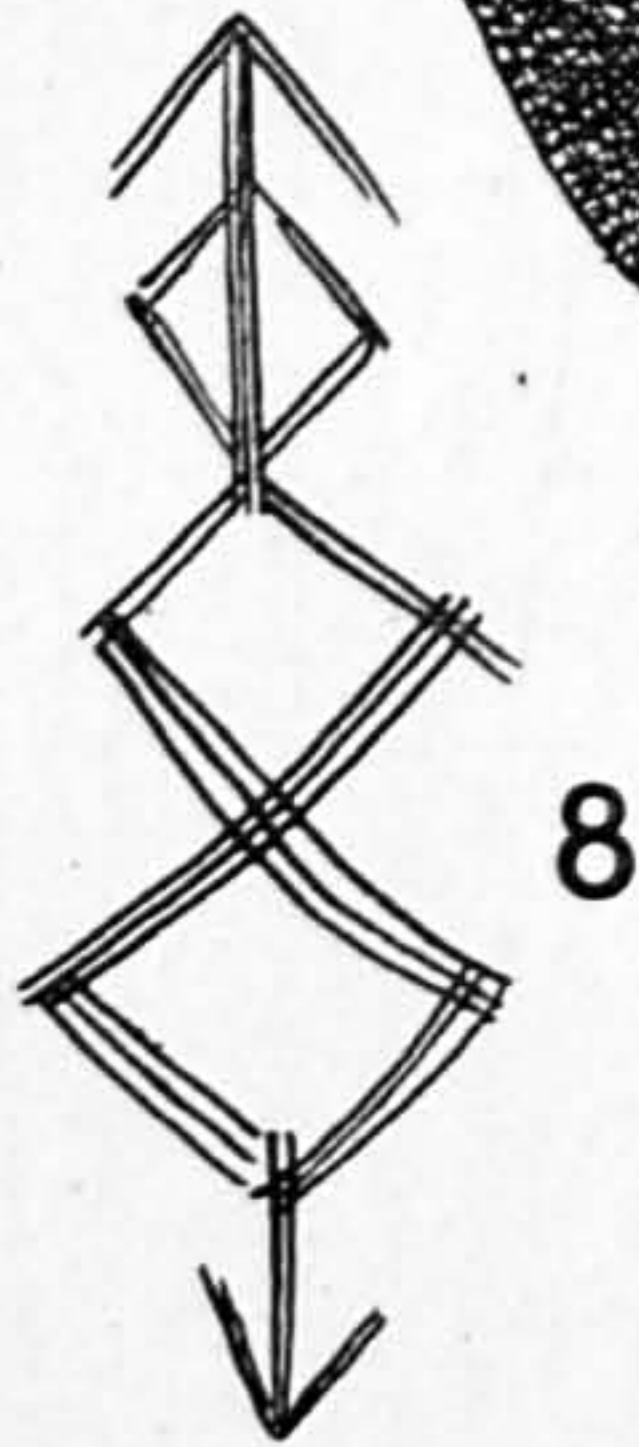
BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

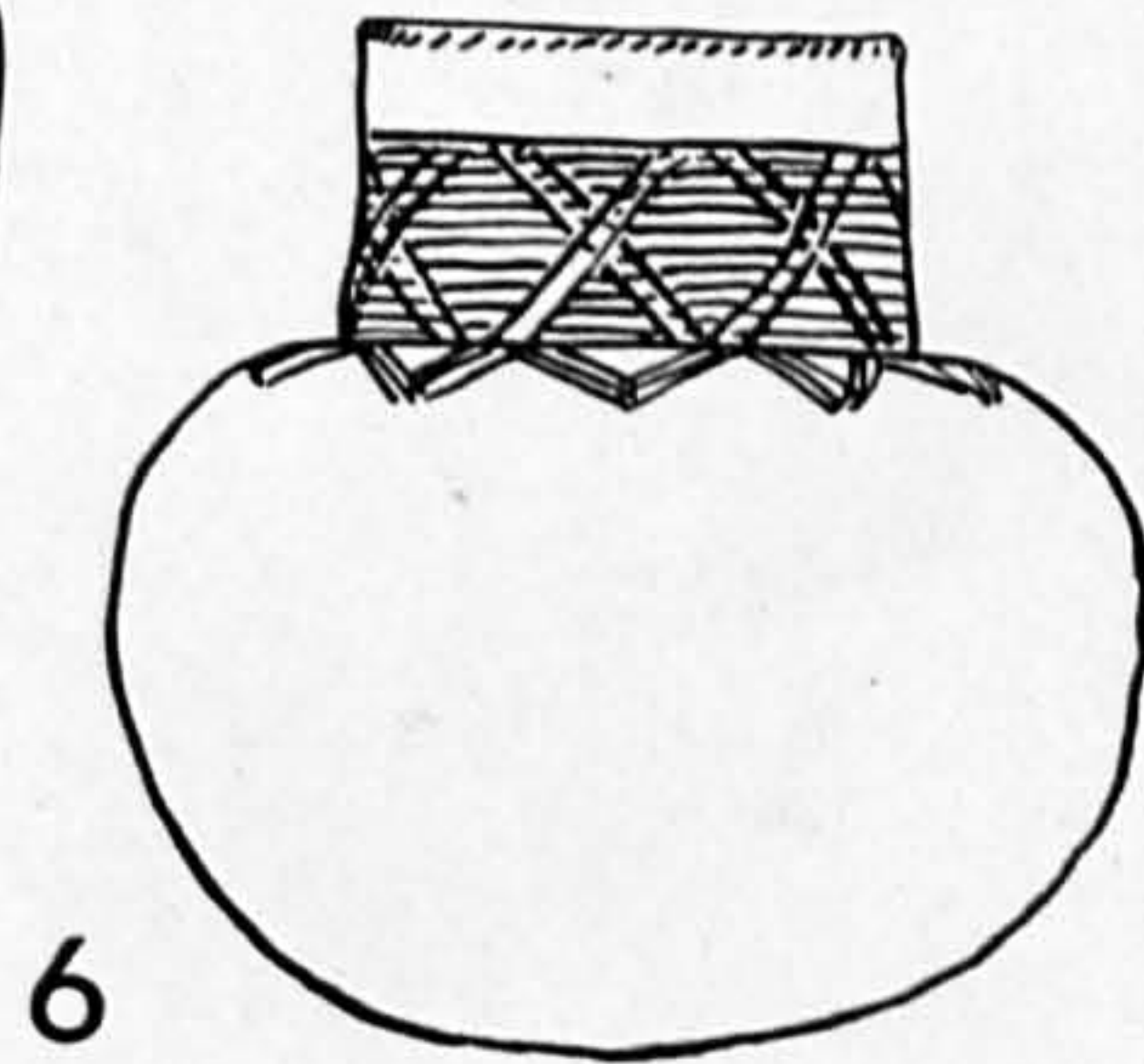
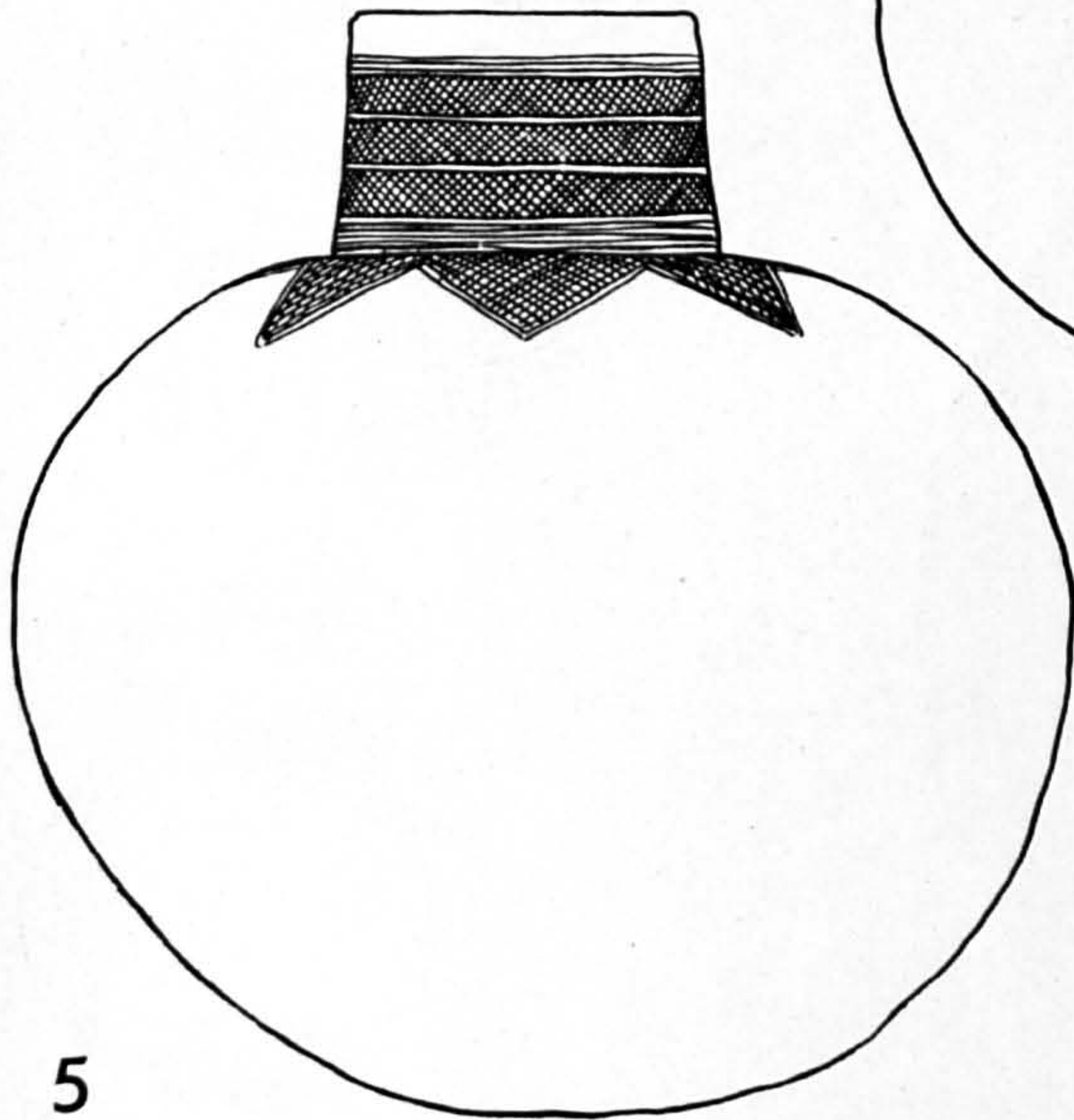
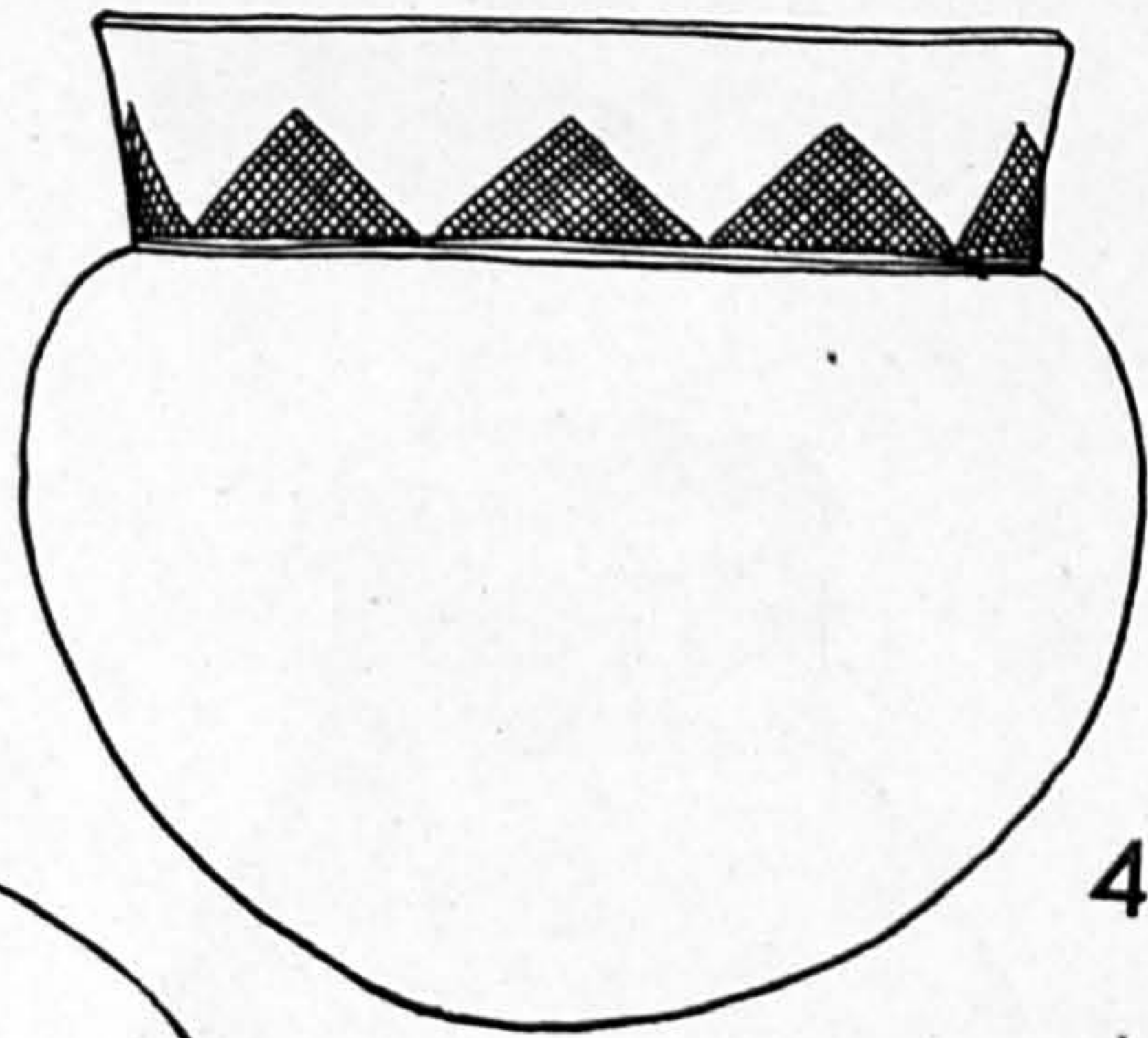
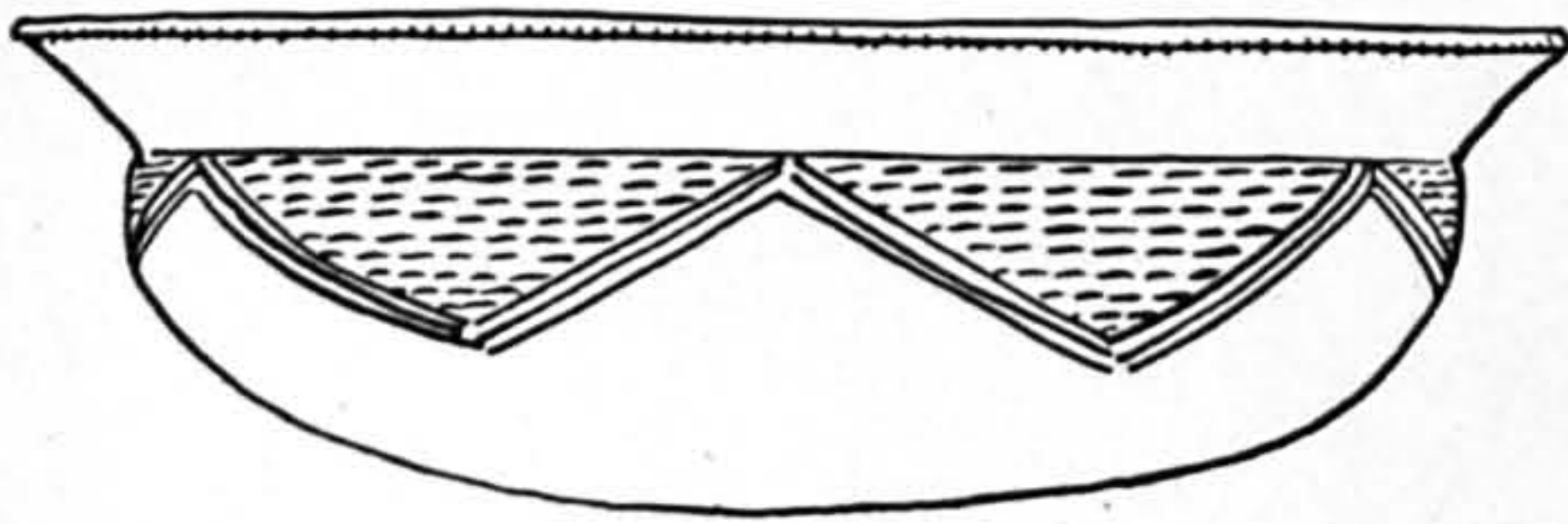
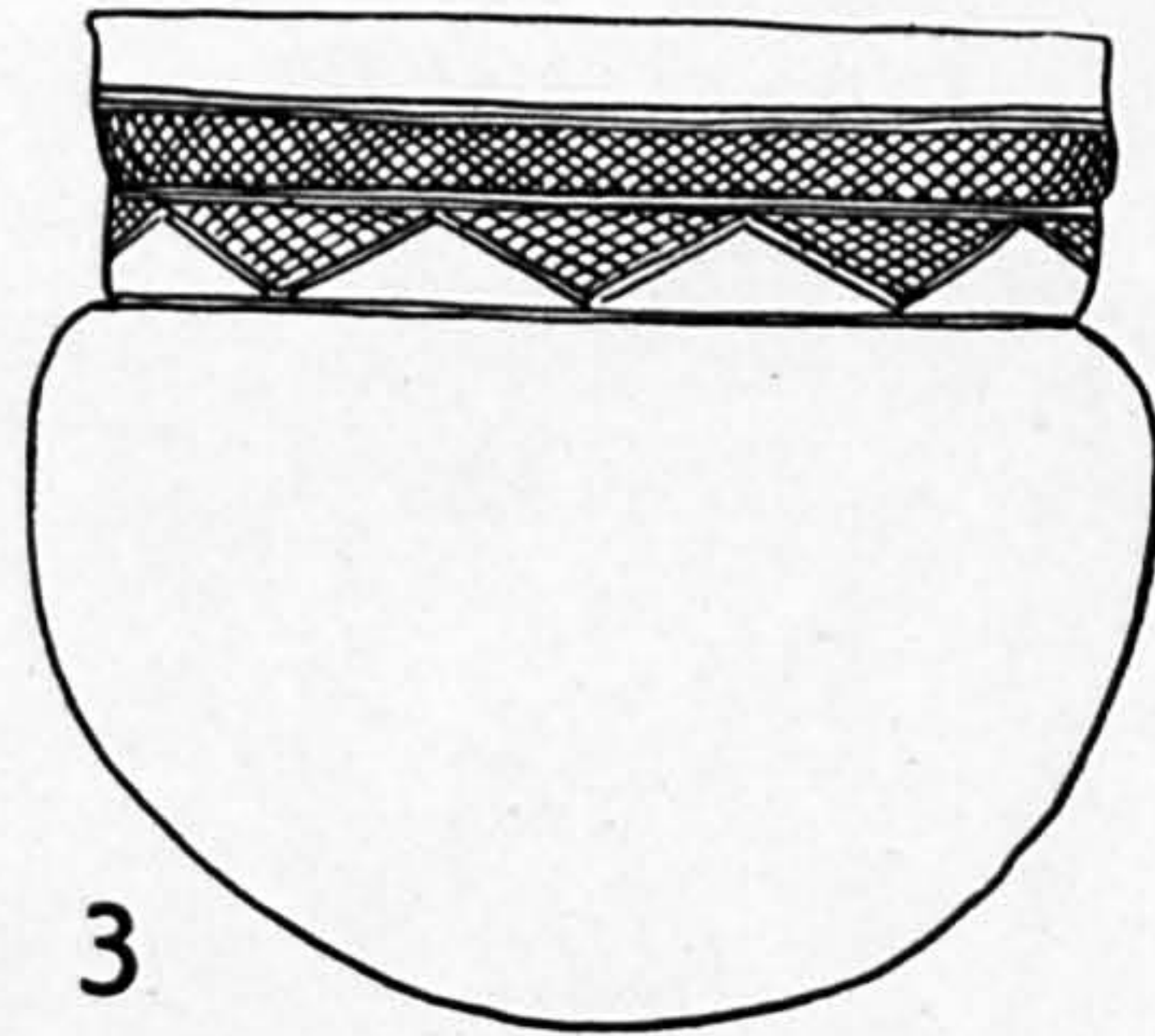
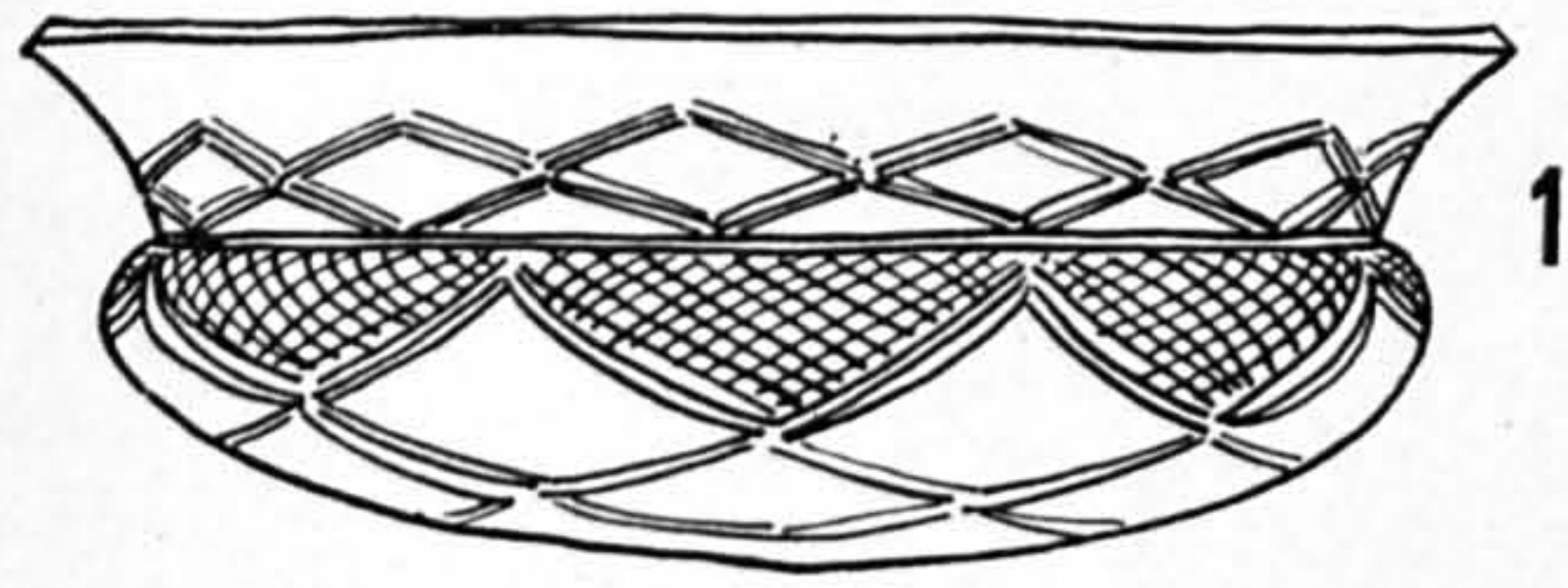


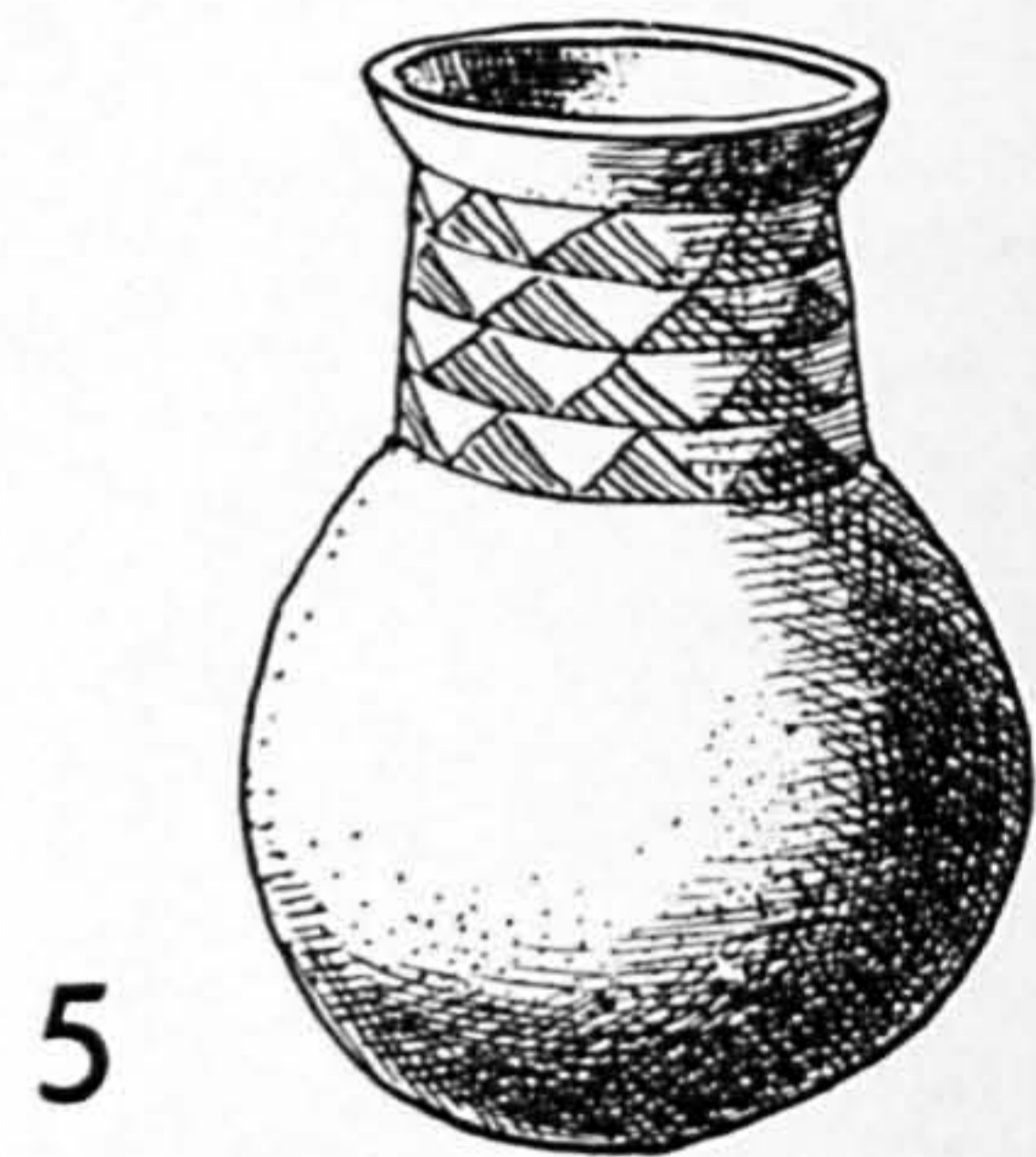
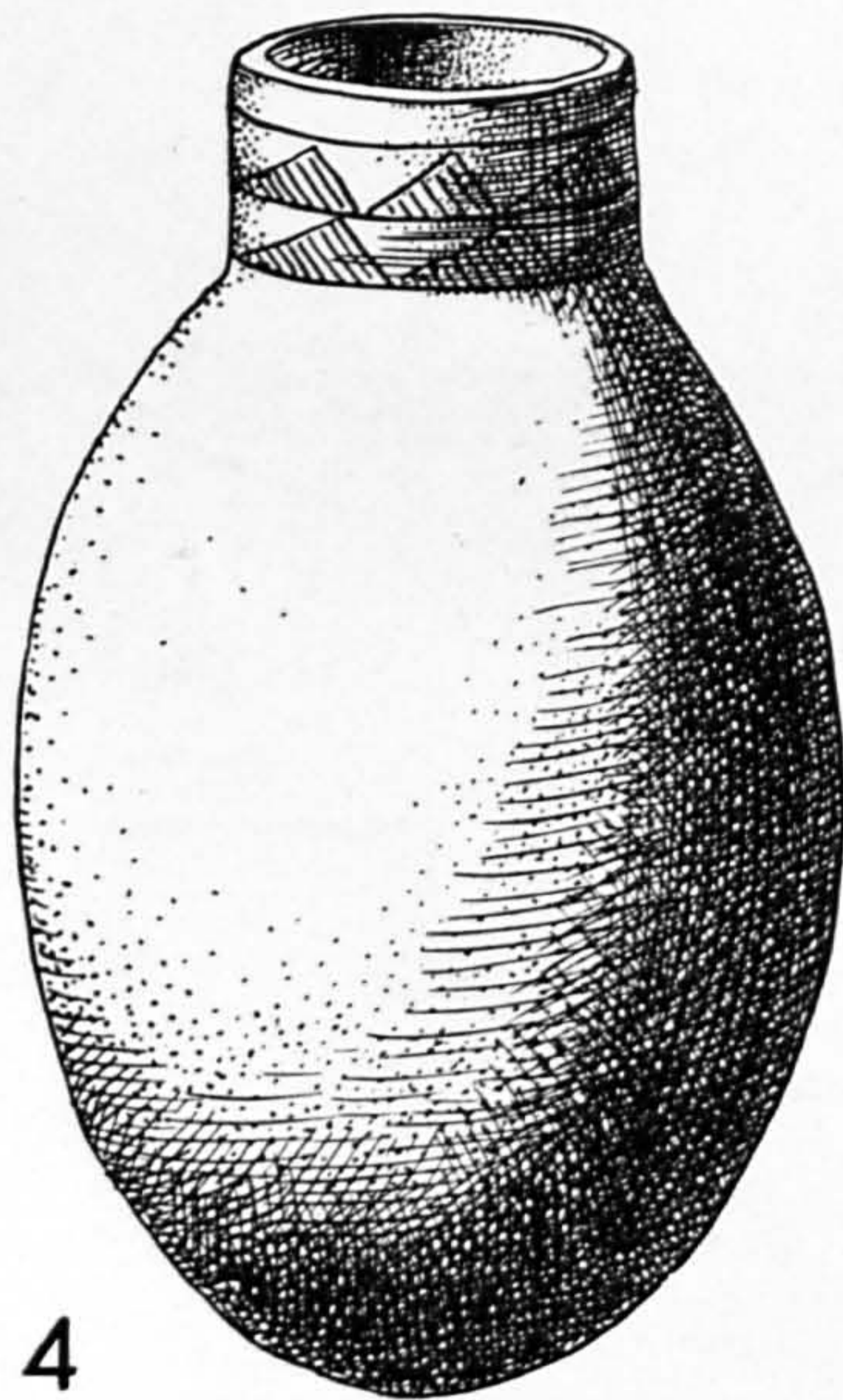
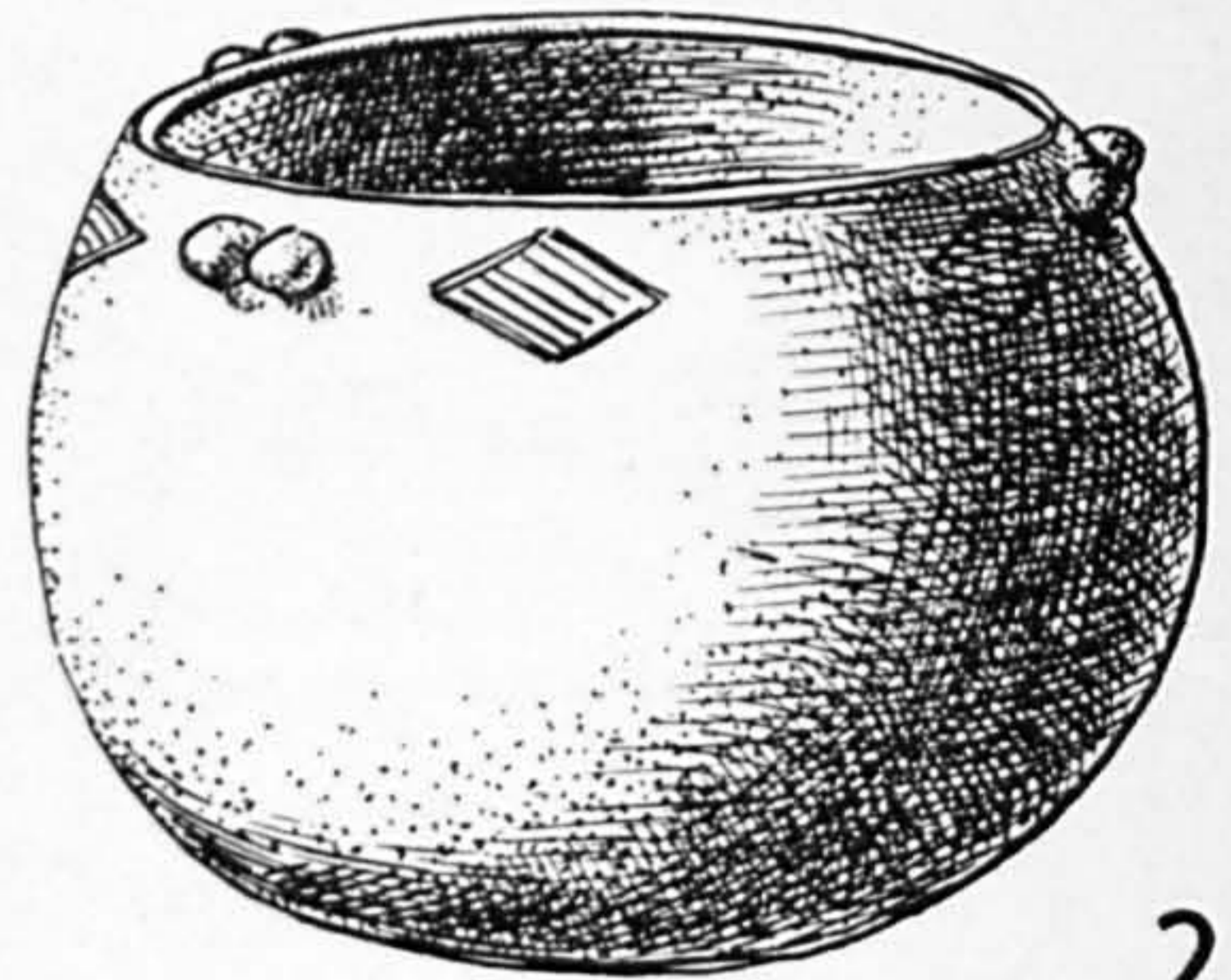
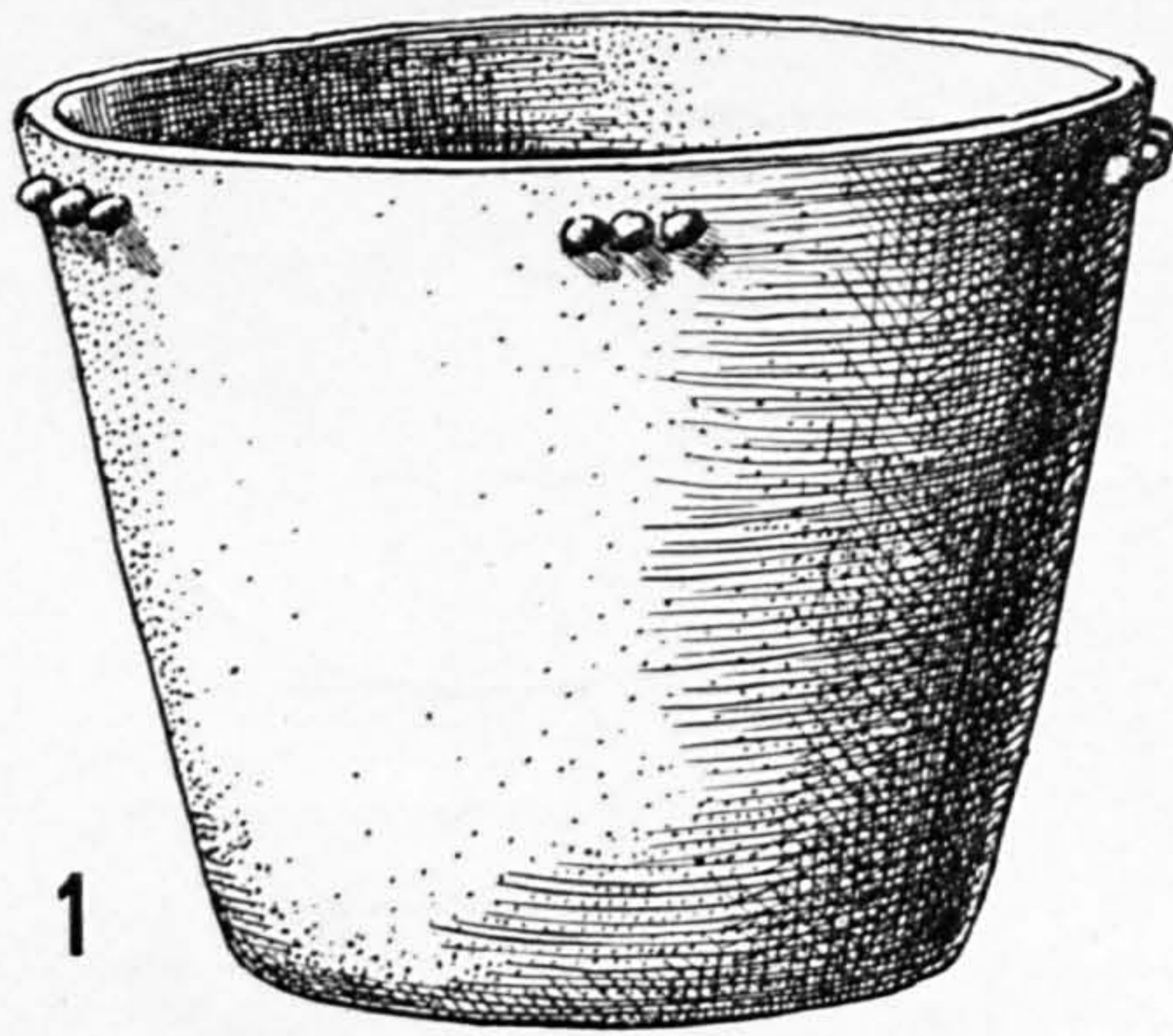


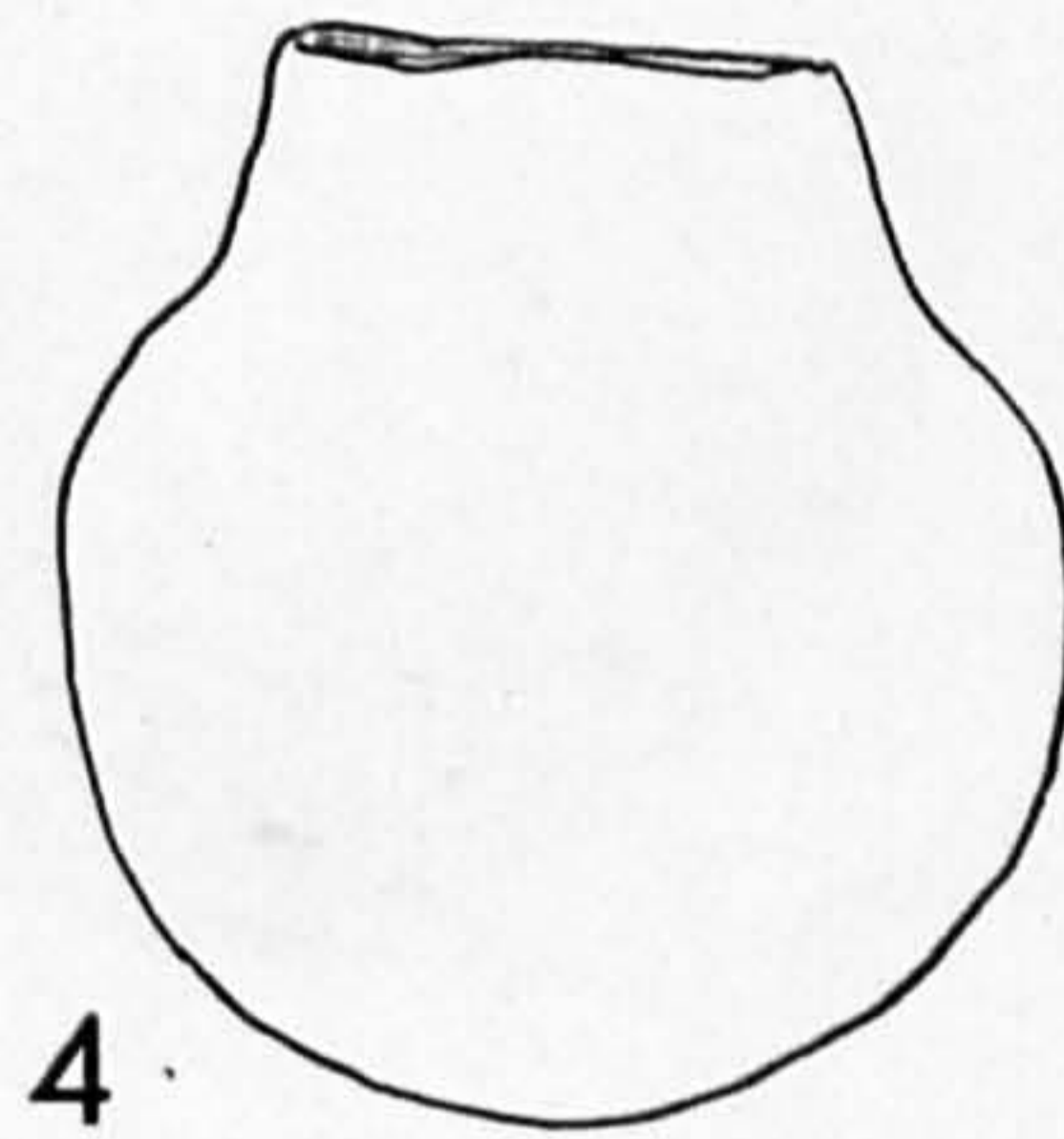
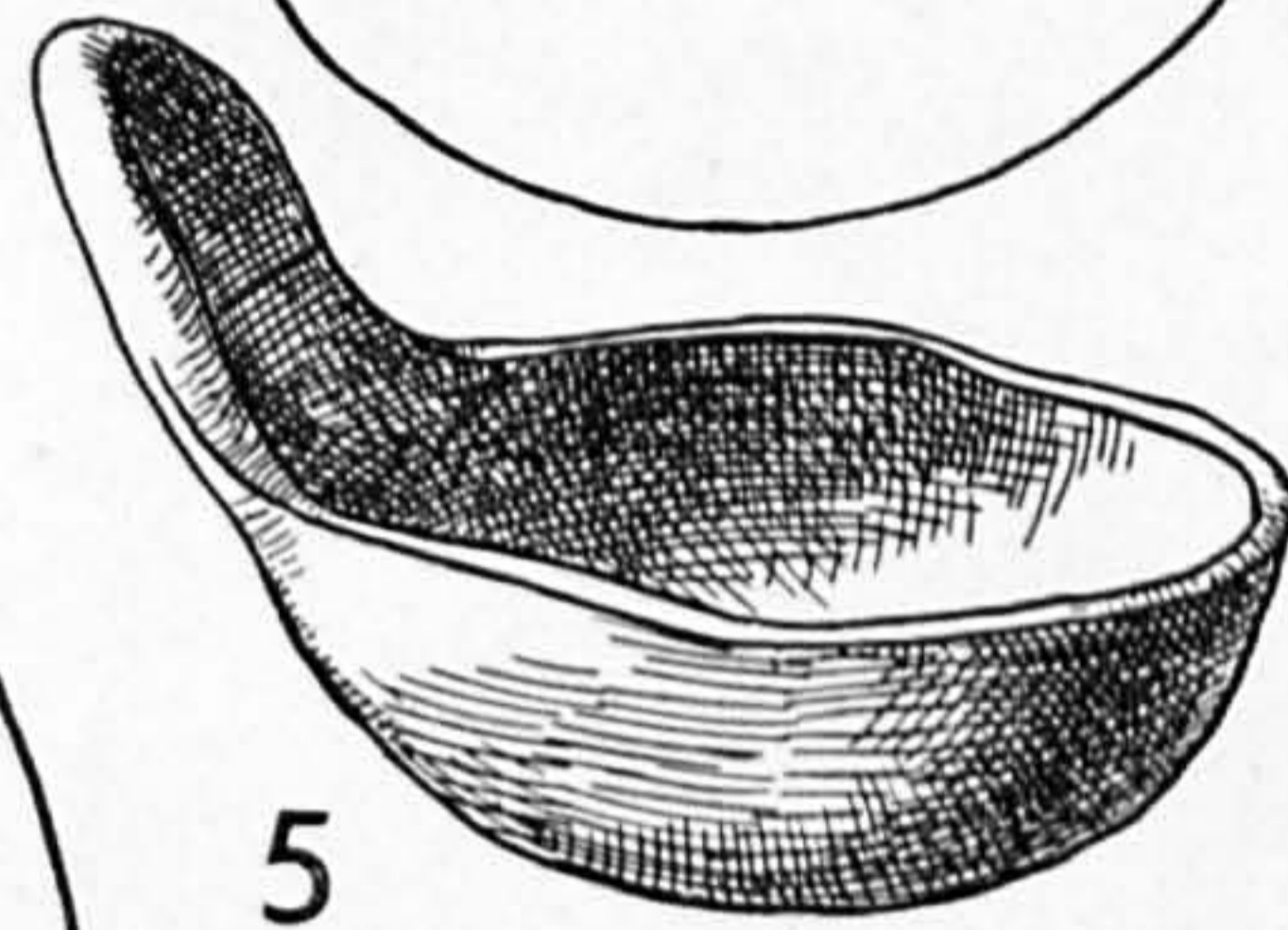
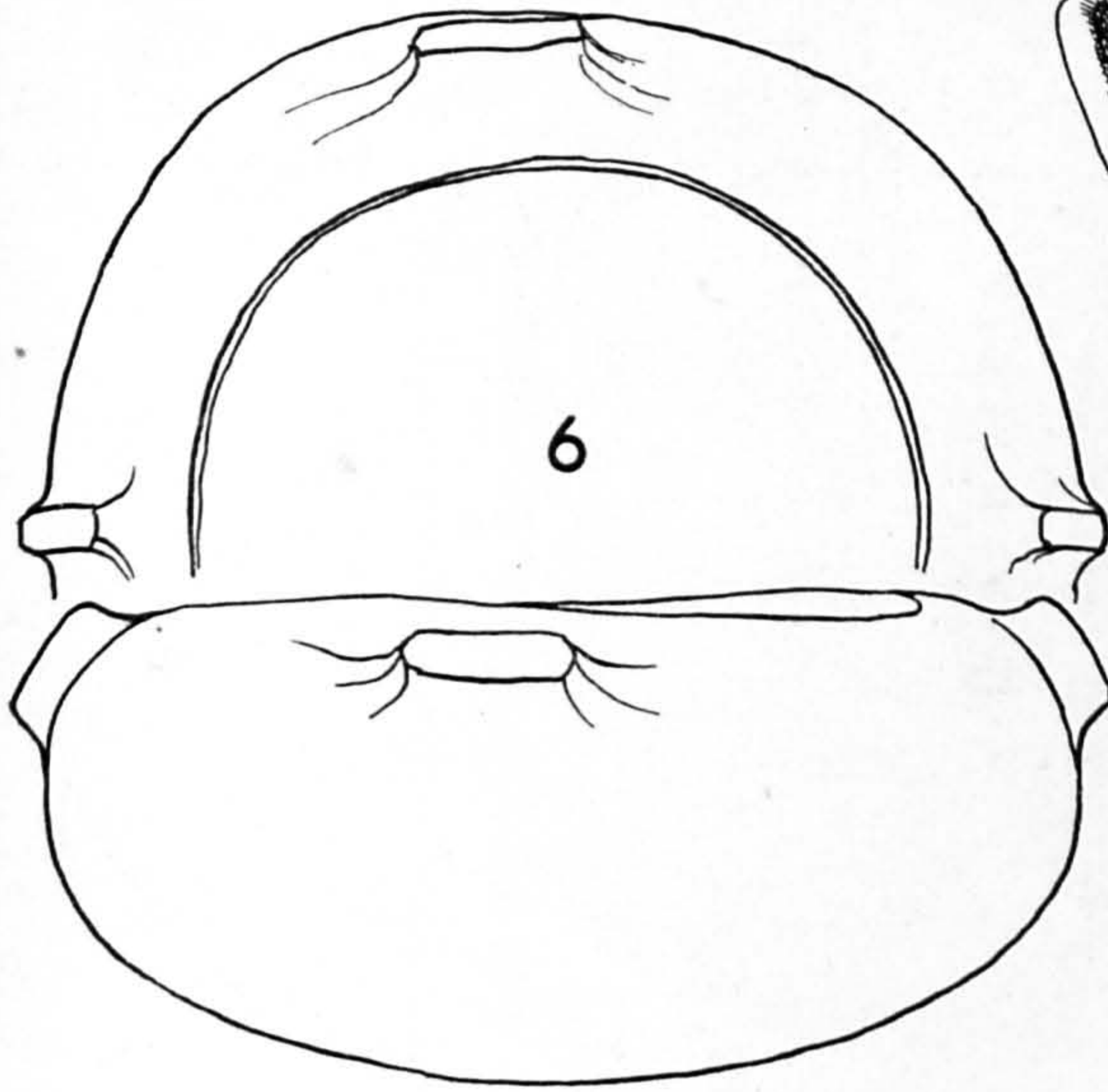
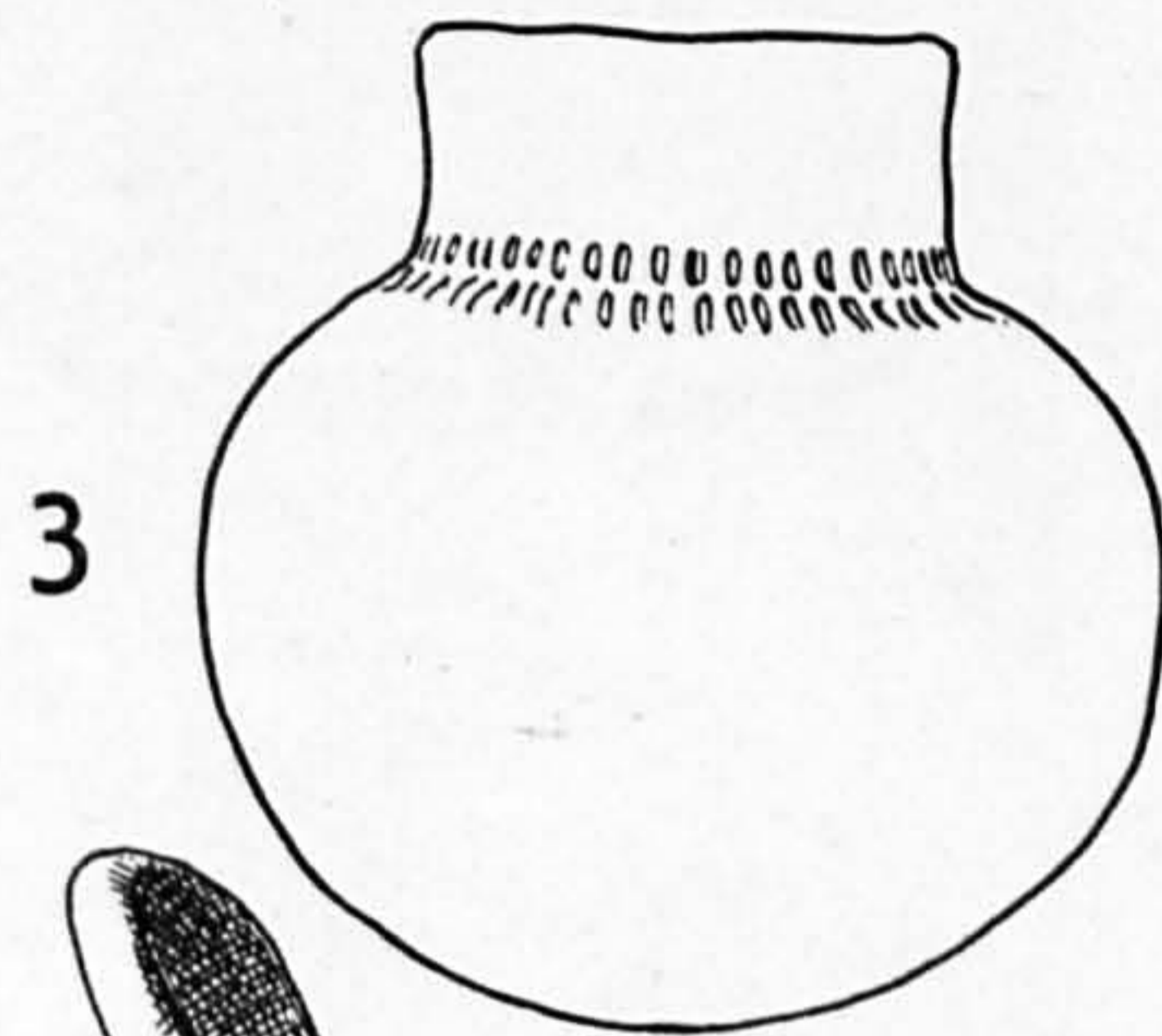
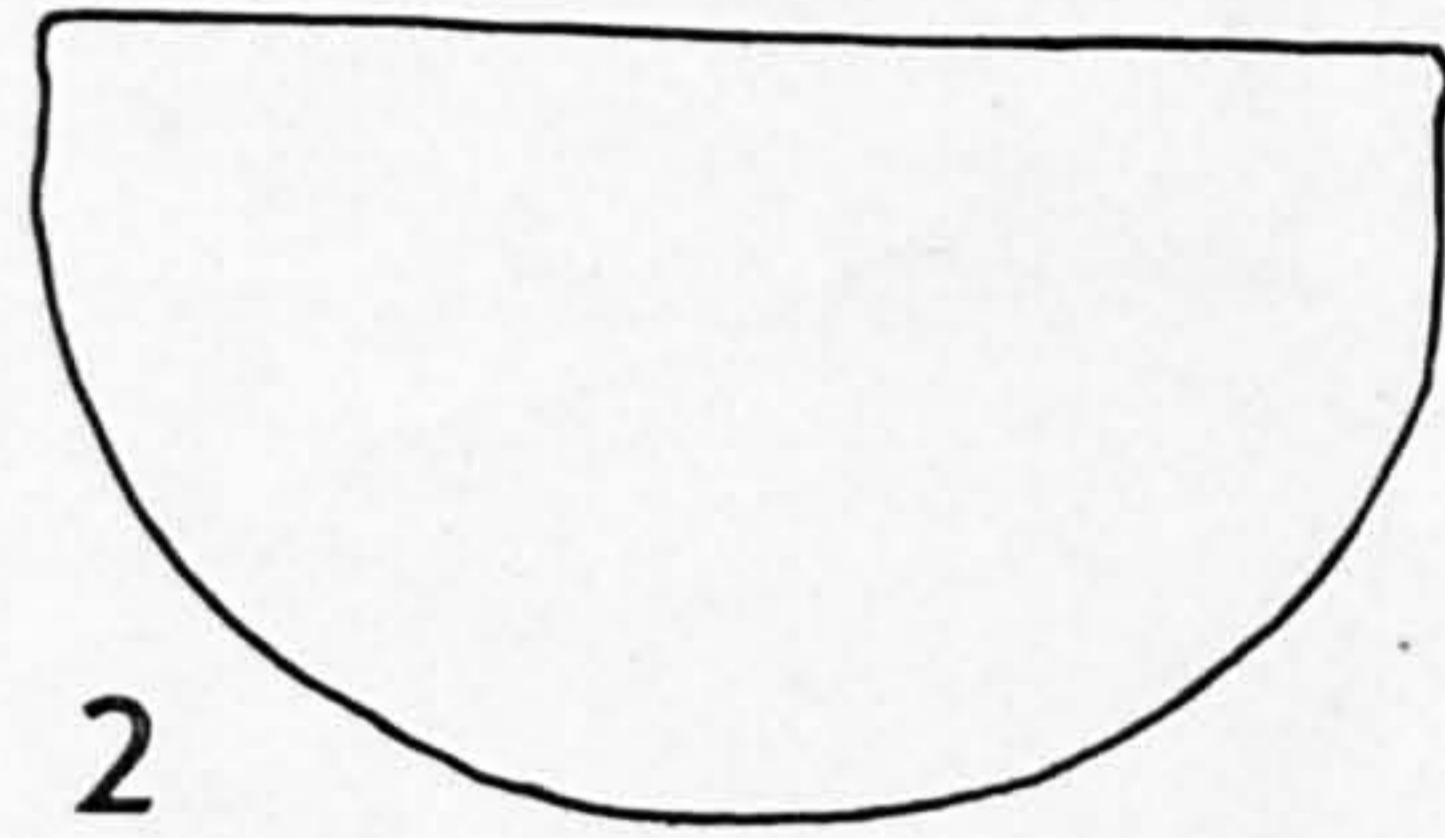
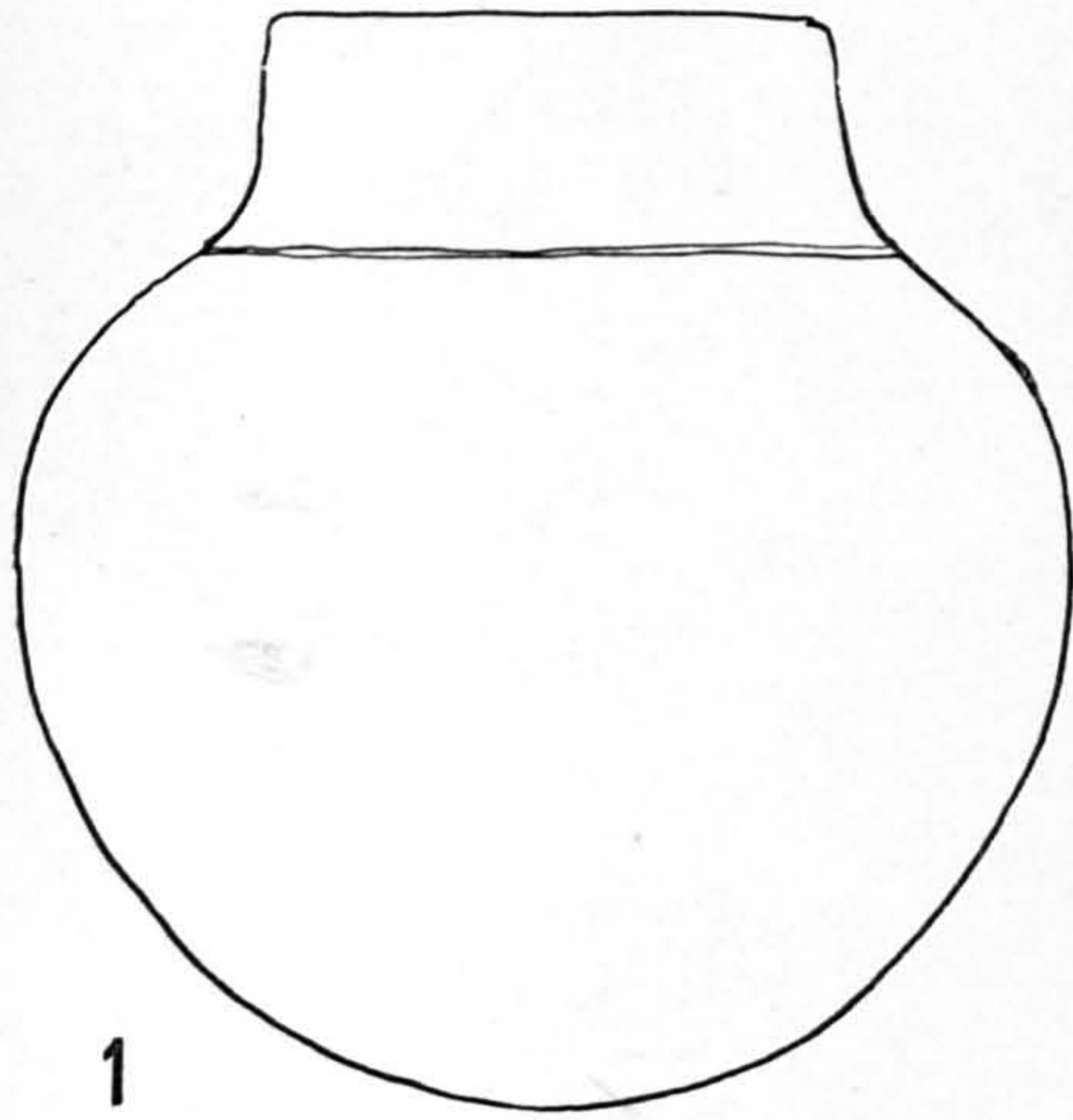


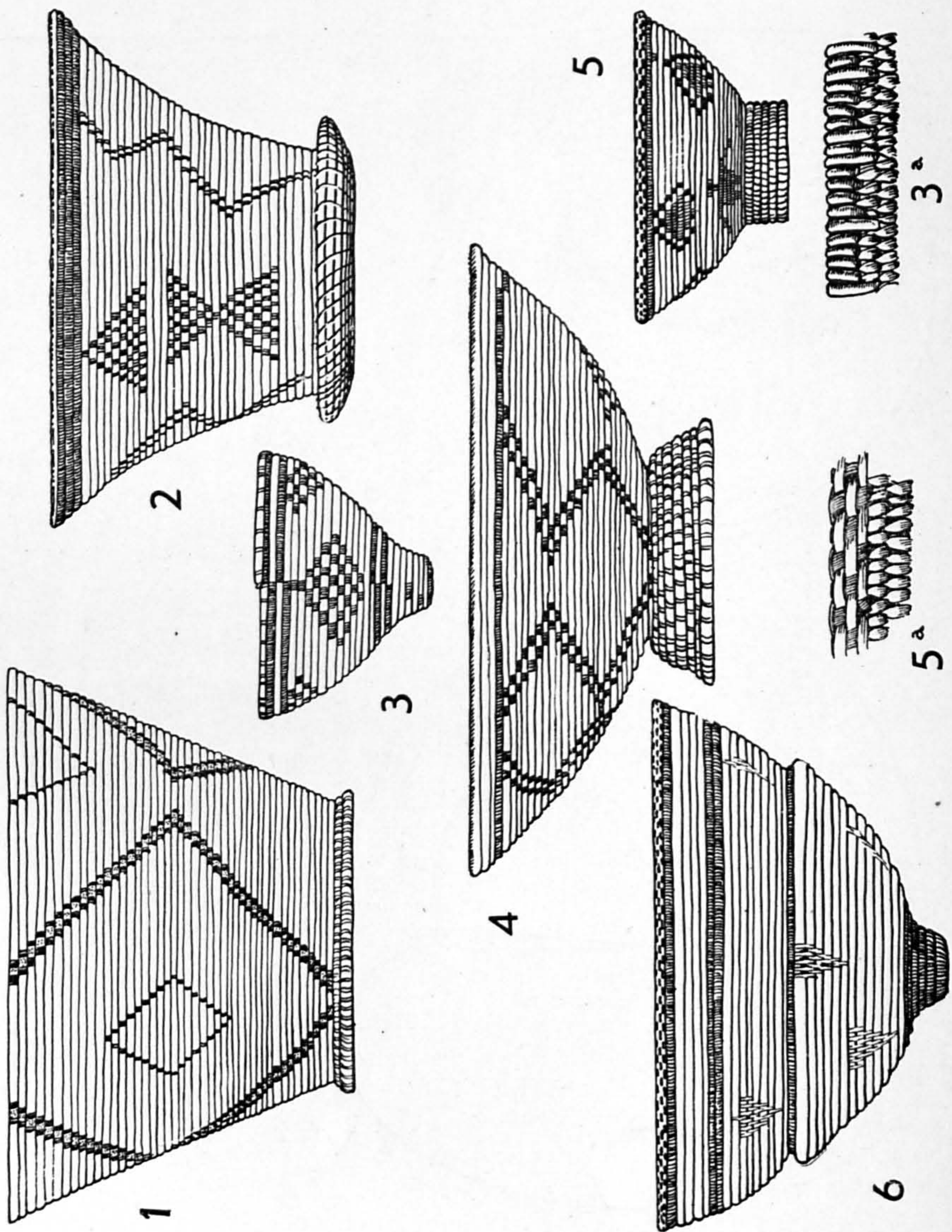


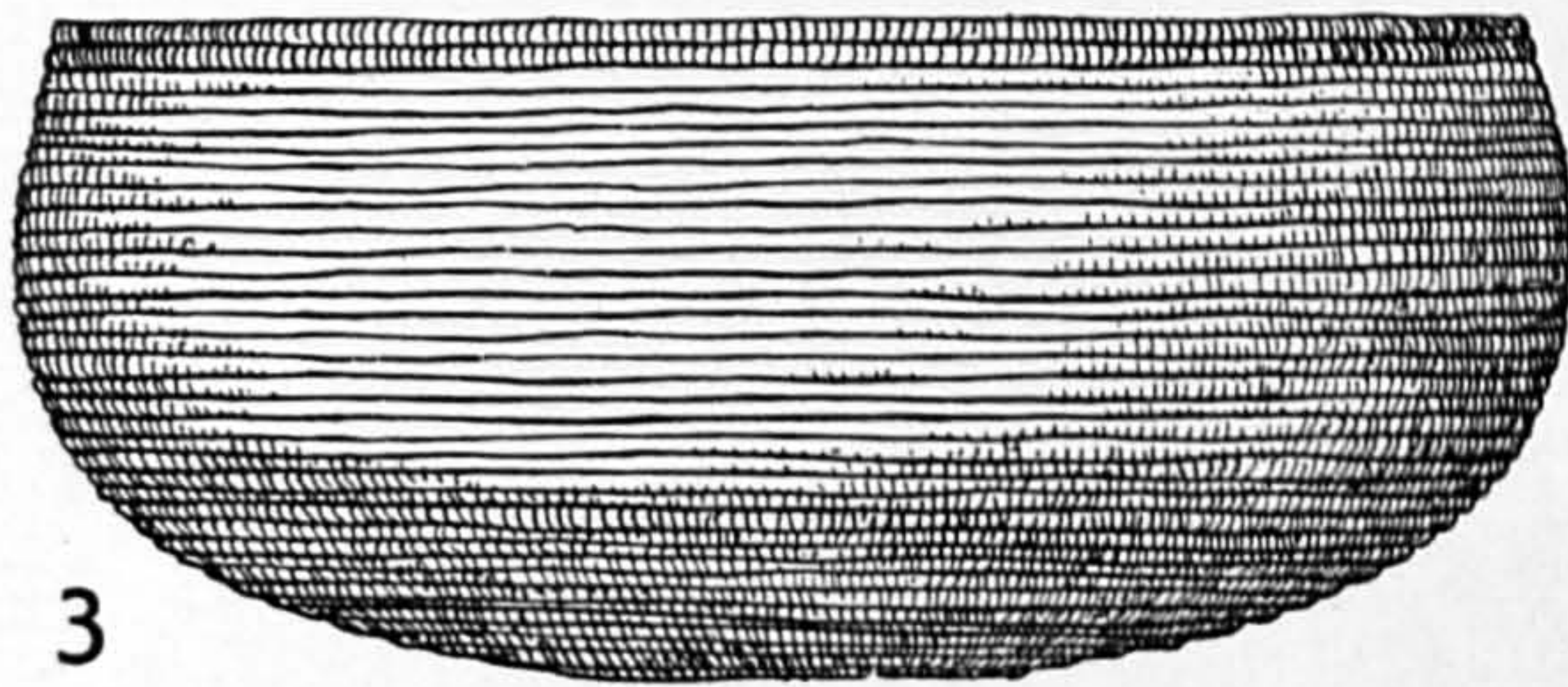
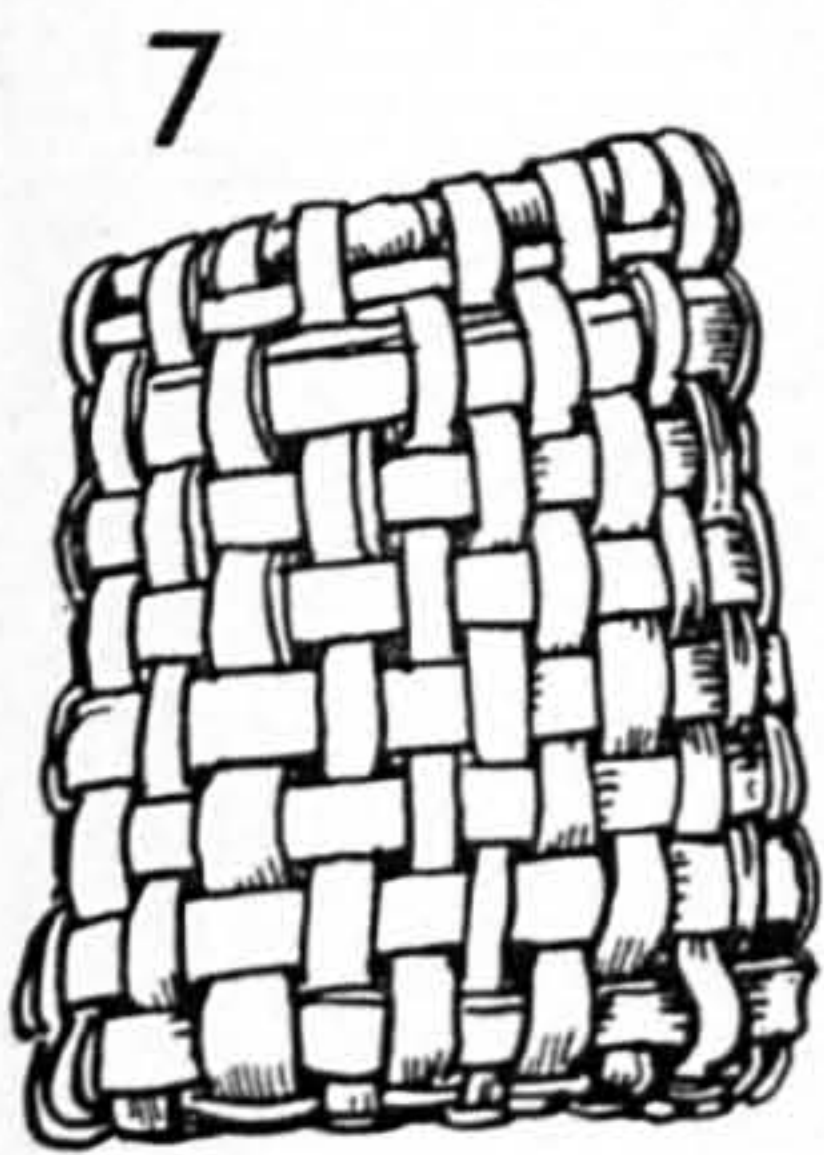
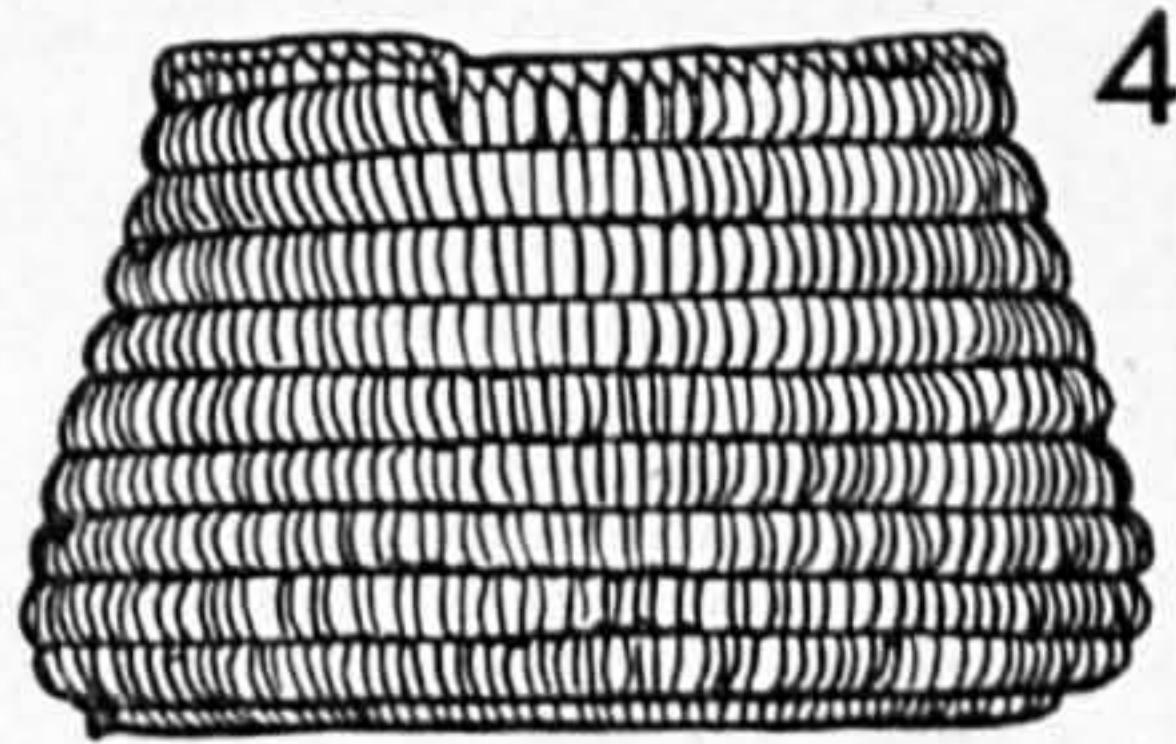
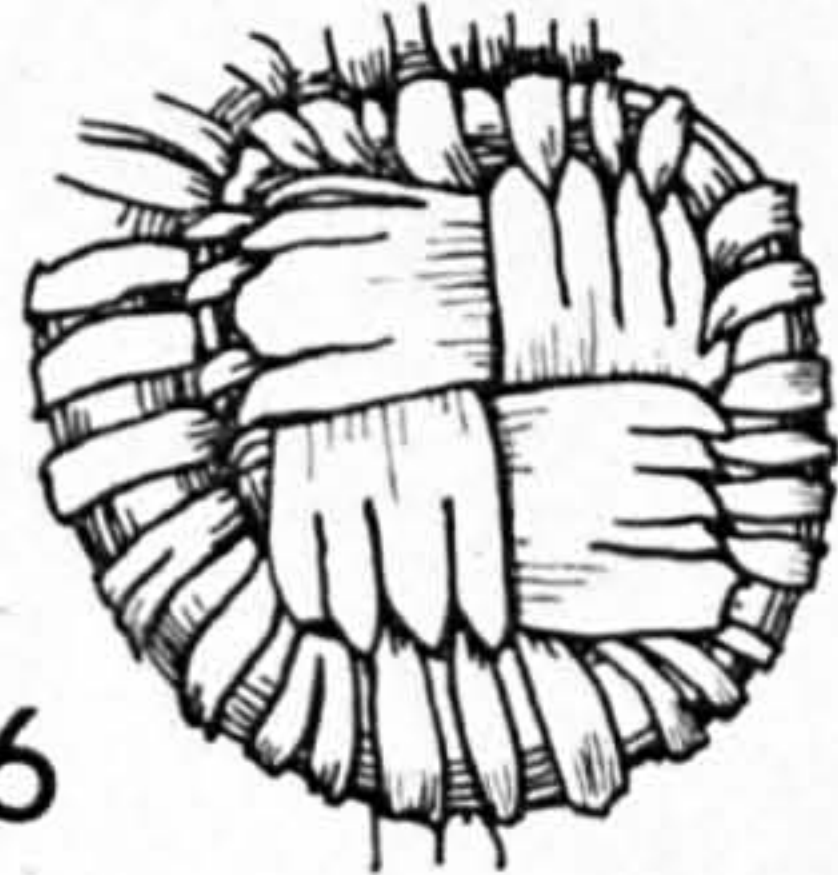
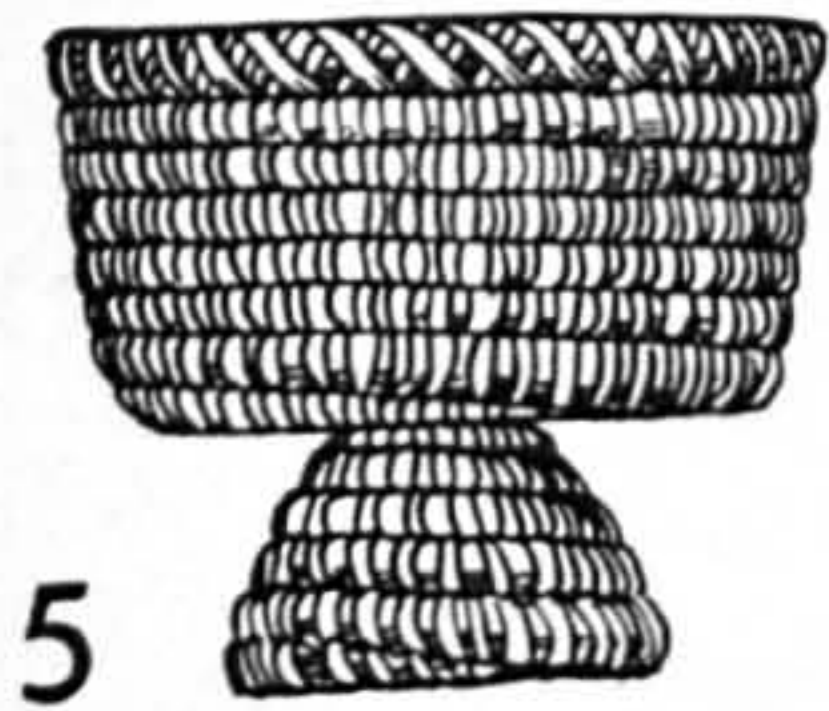
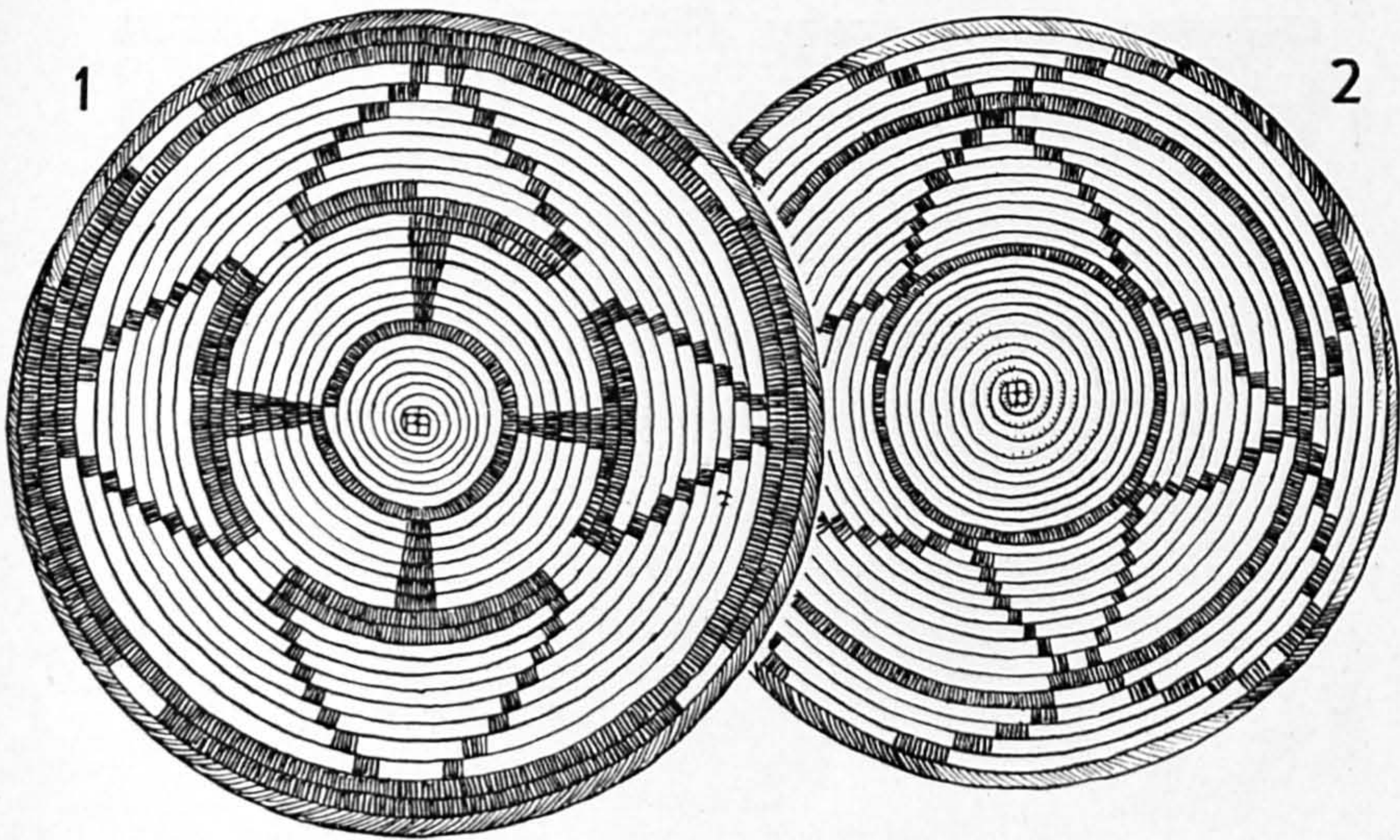


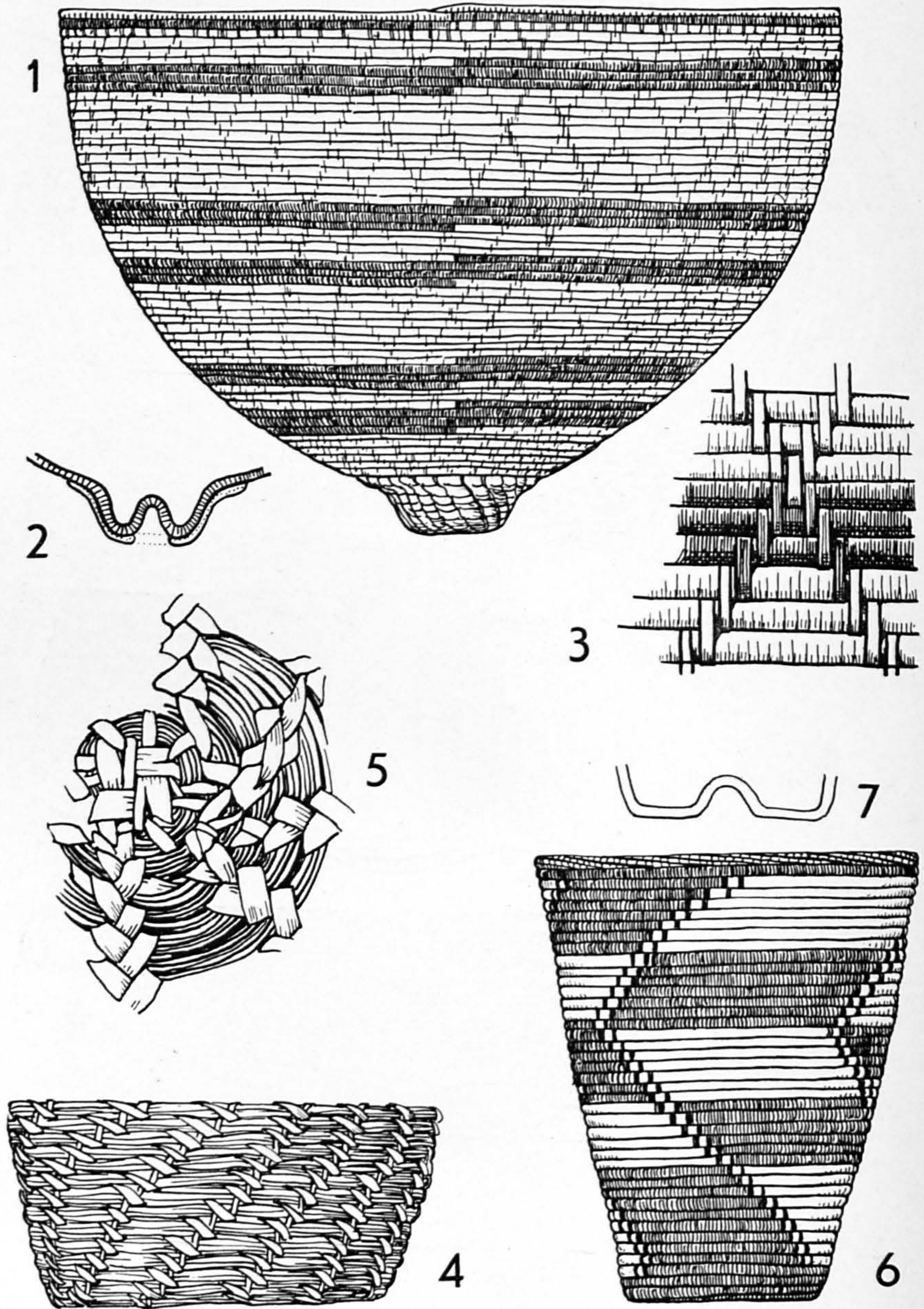


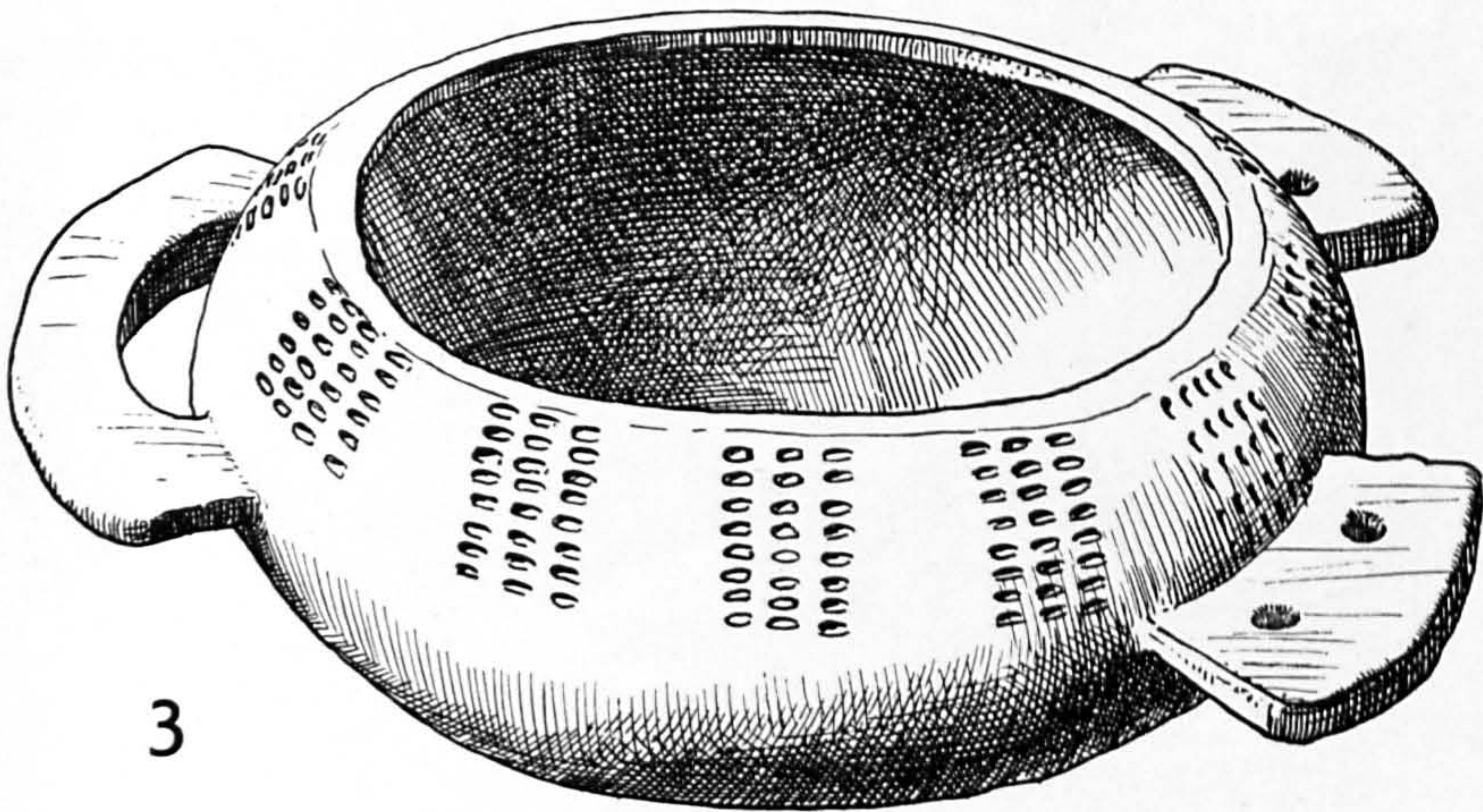
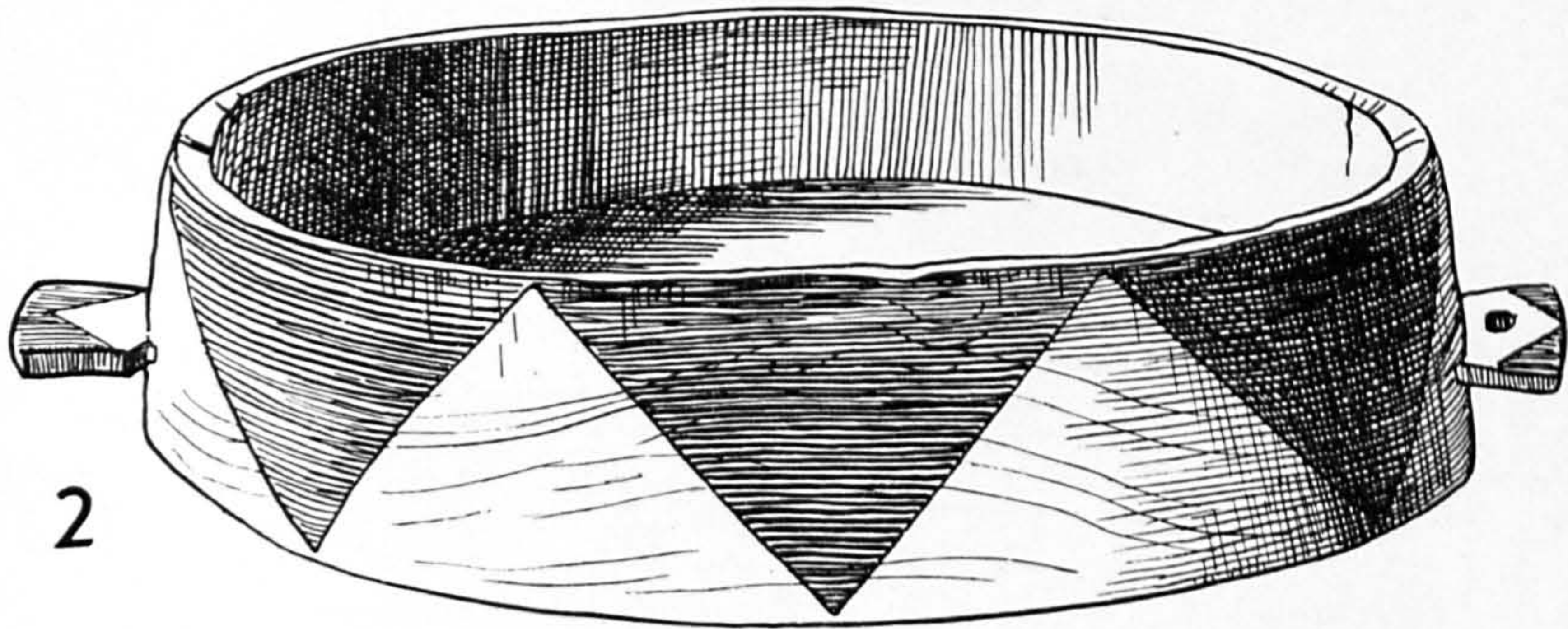
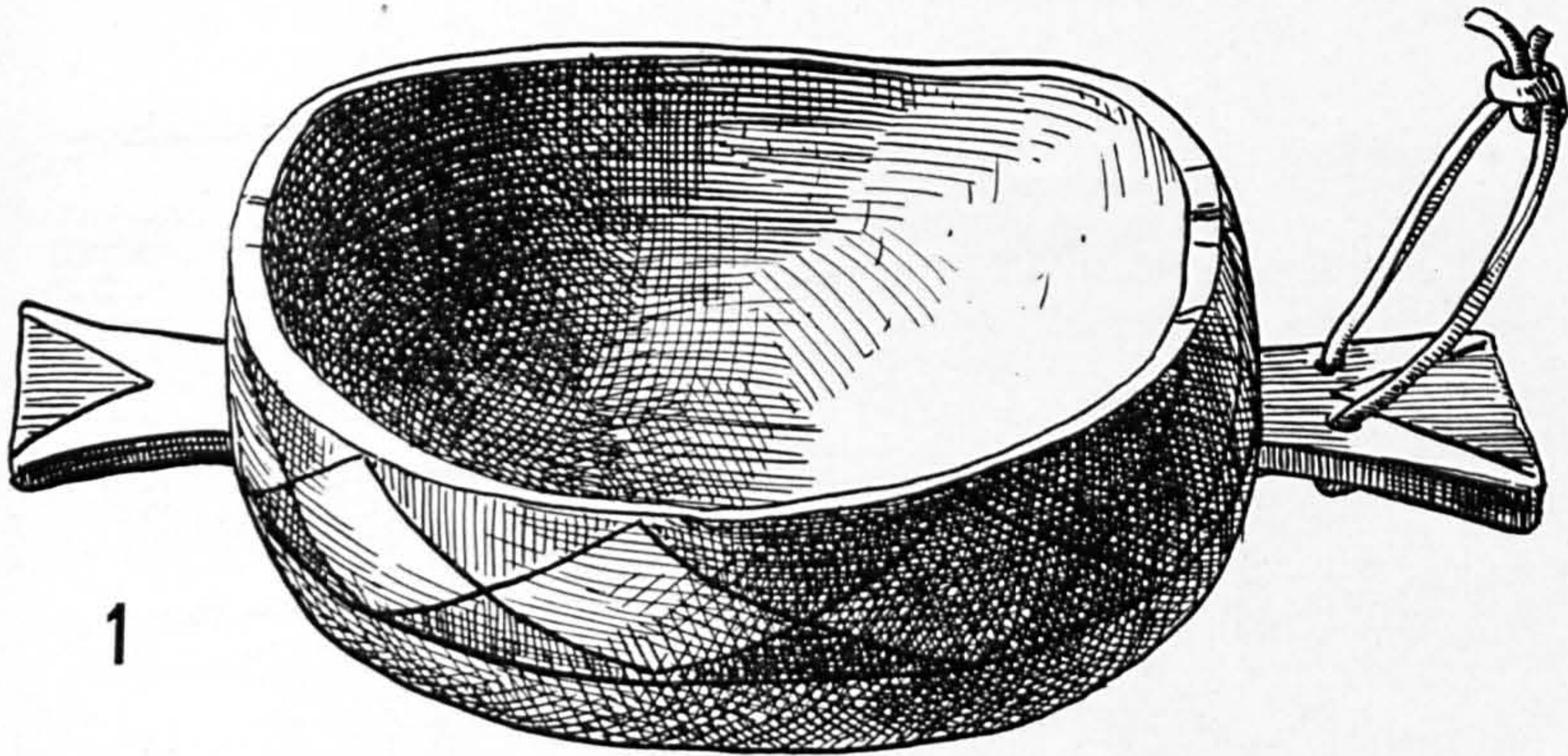


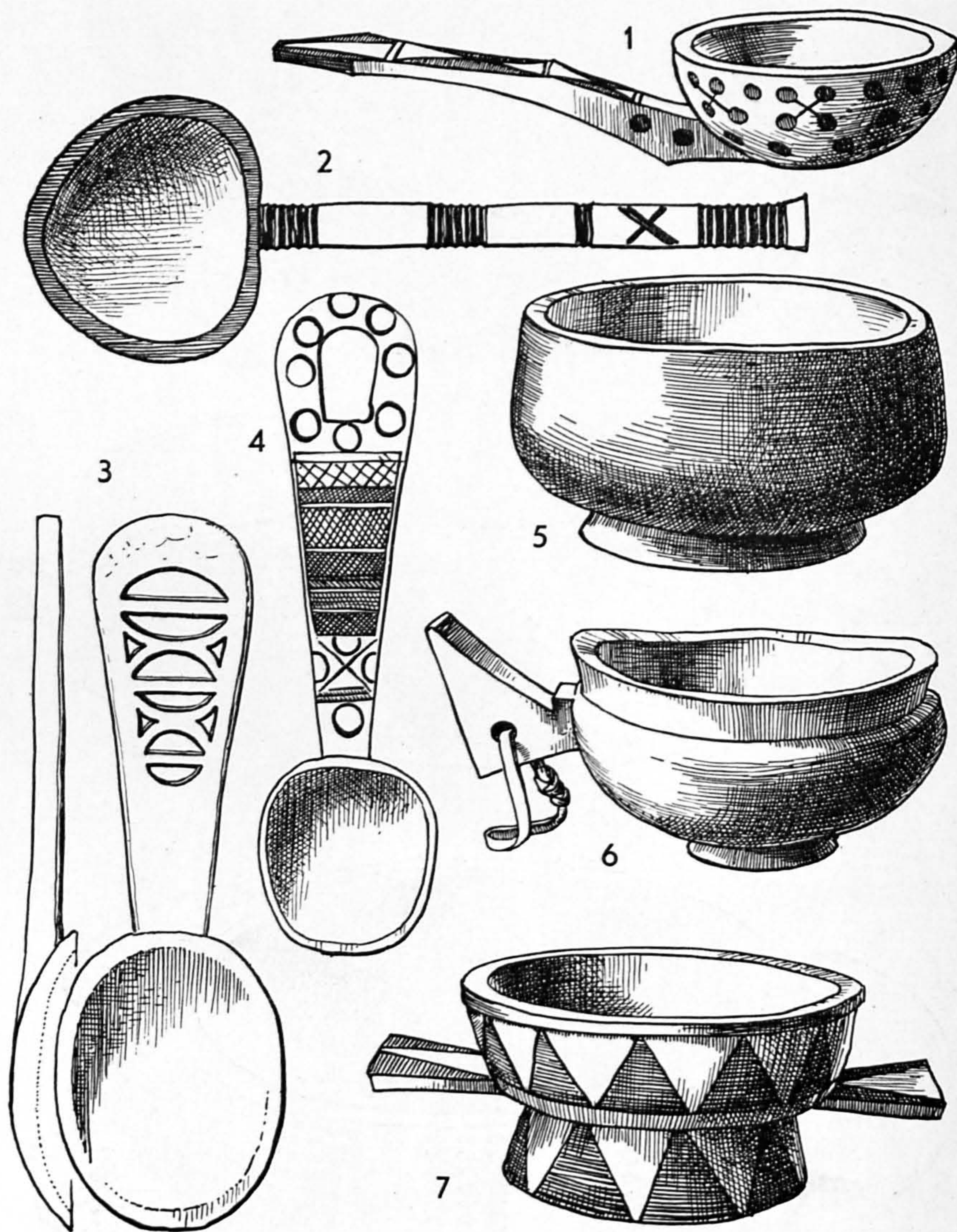


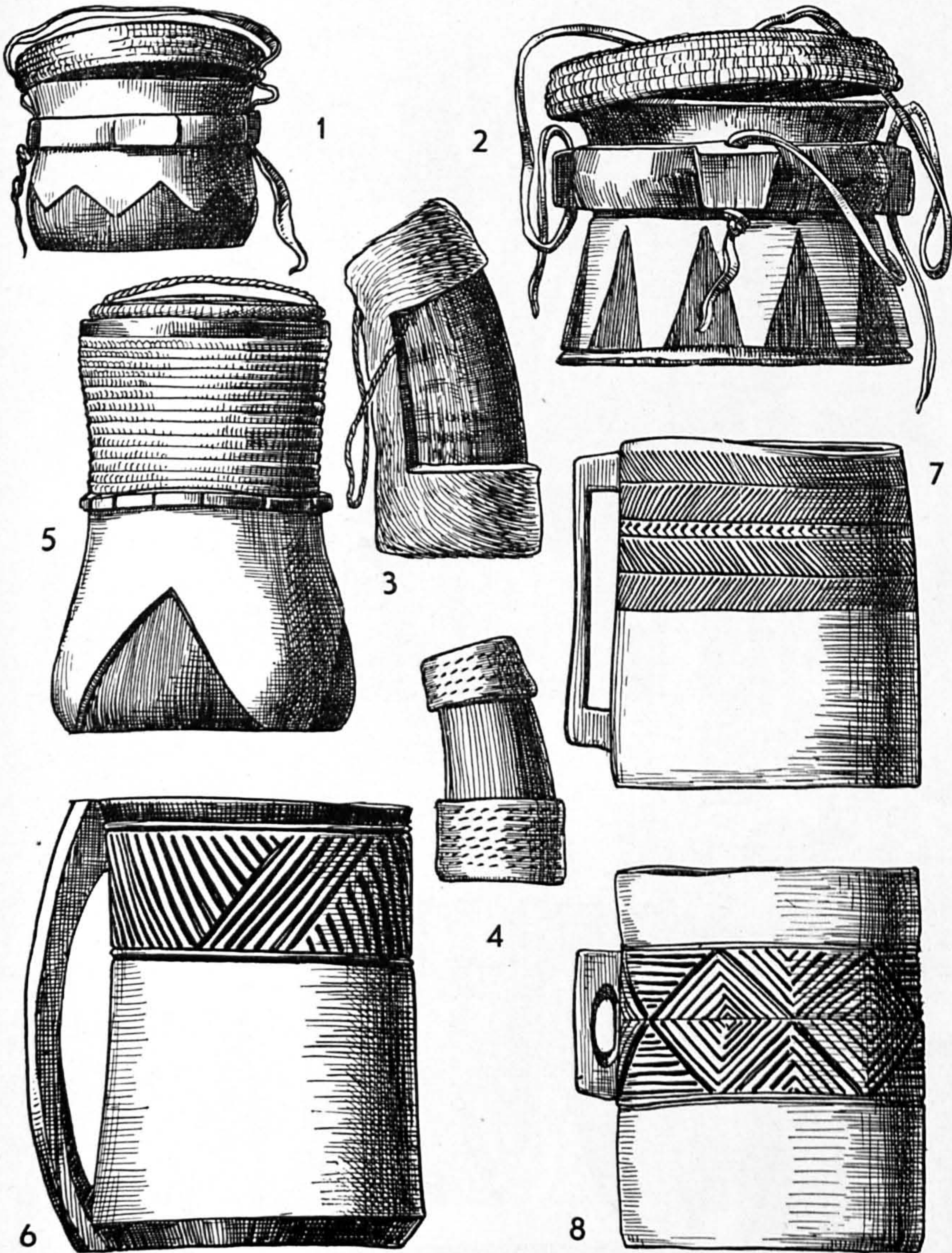




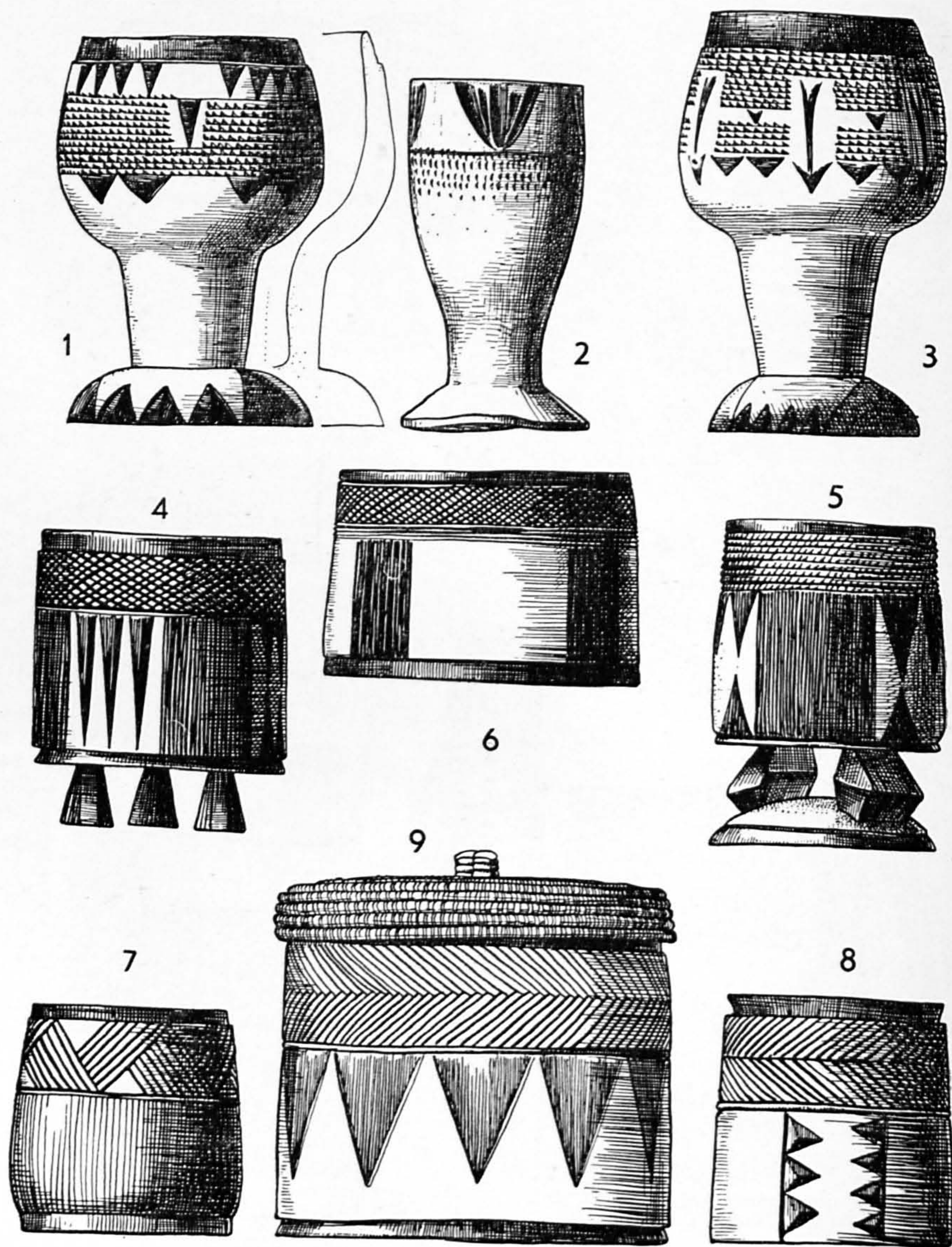


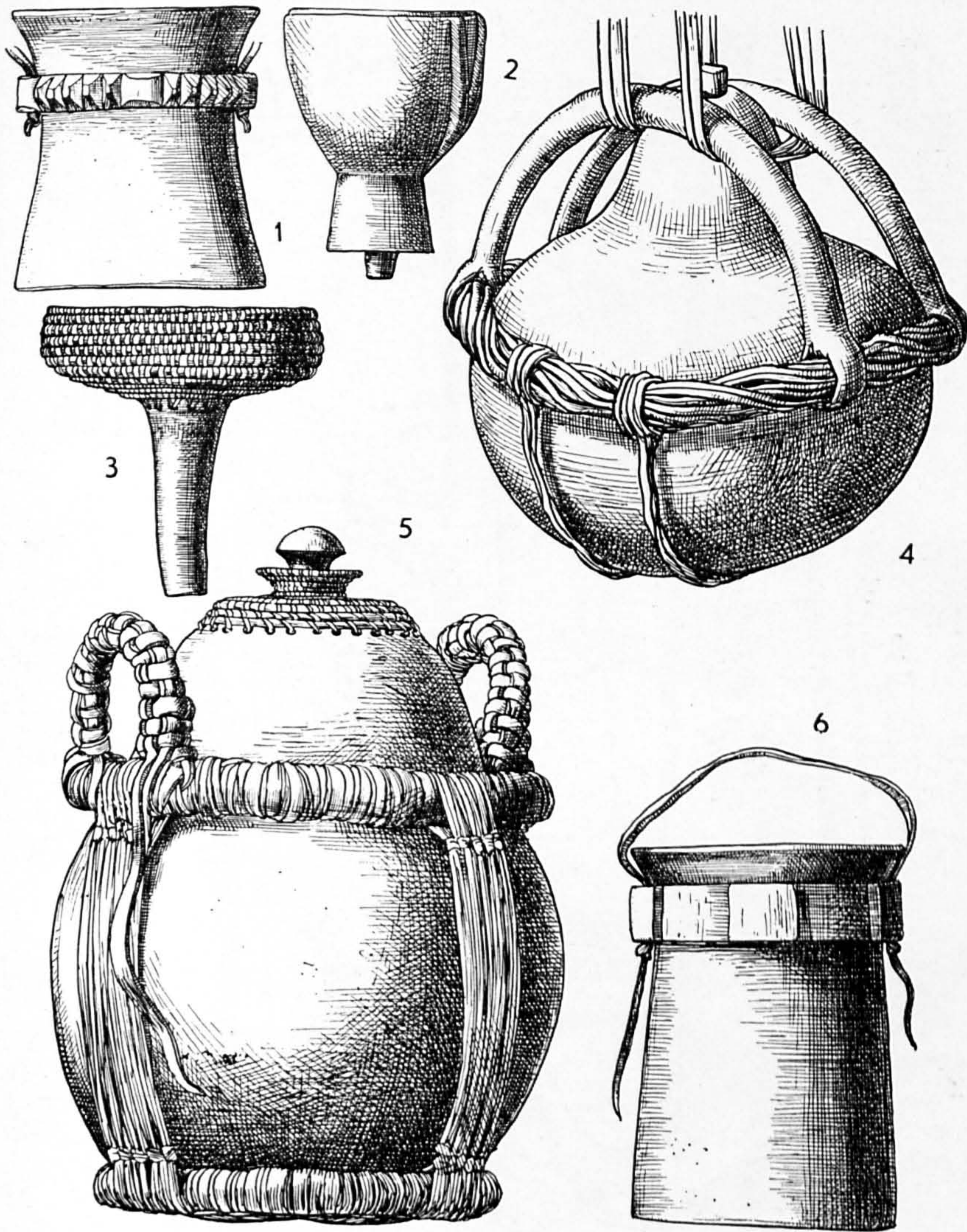




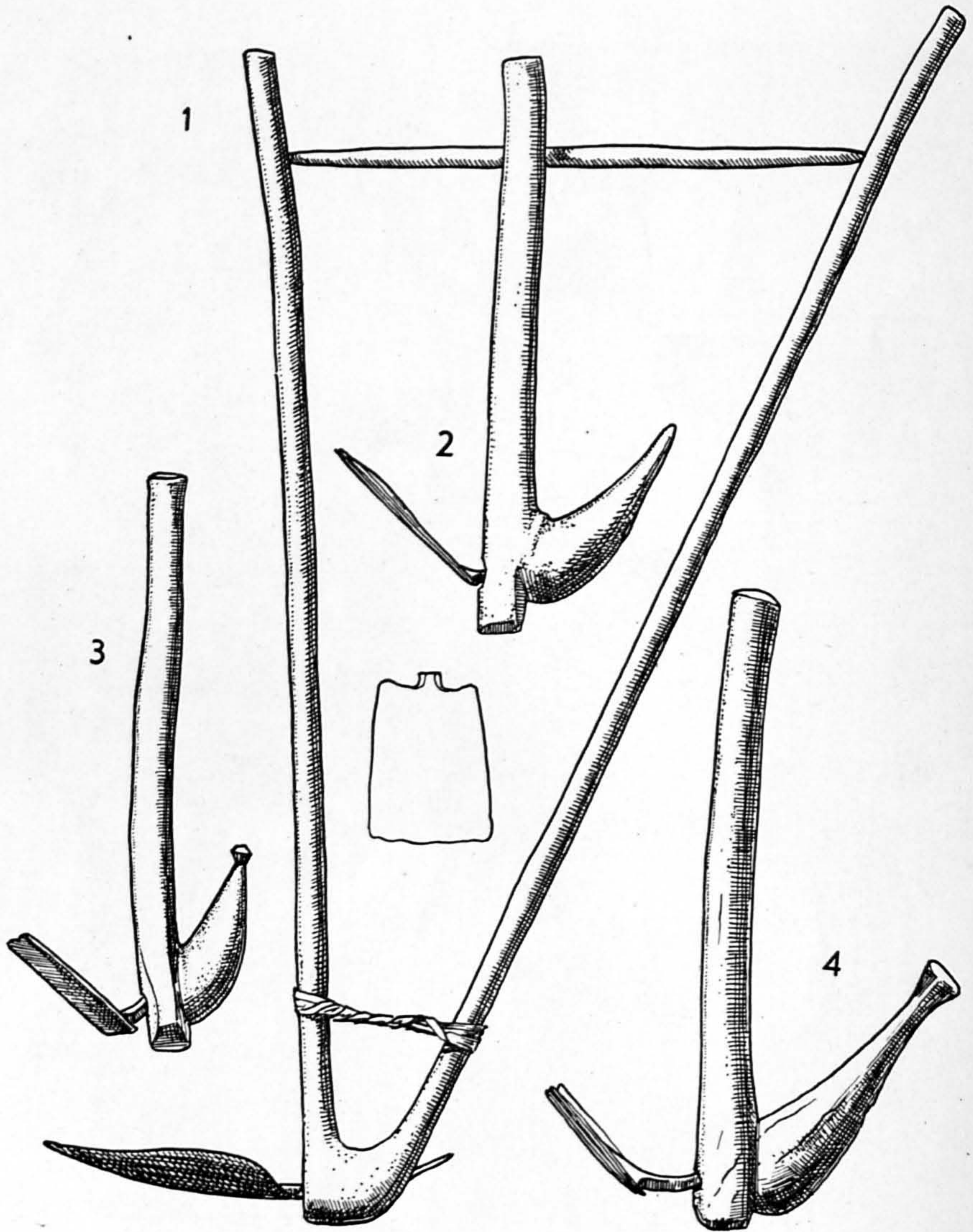


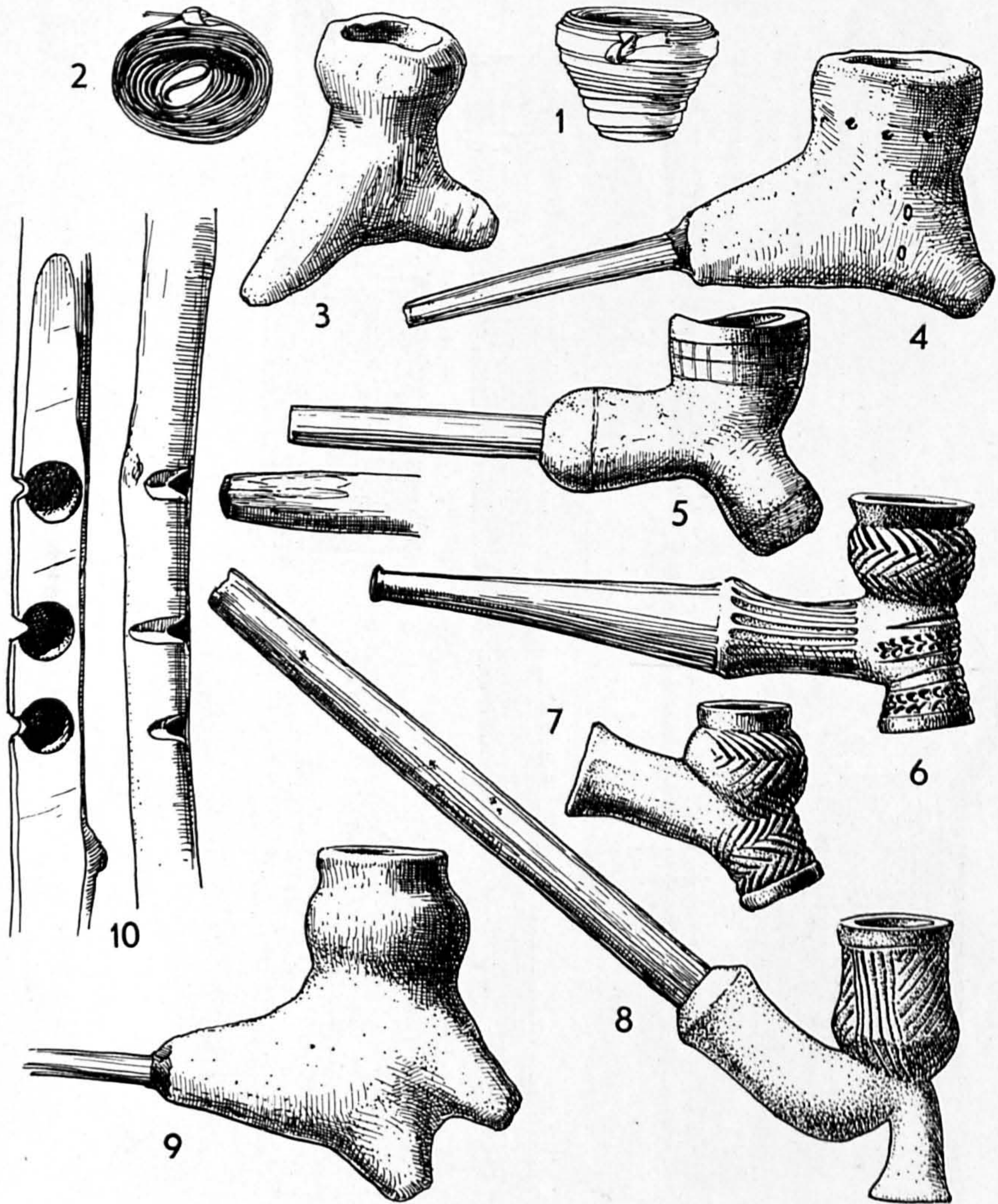
BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
NEUCHATEL



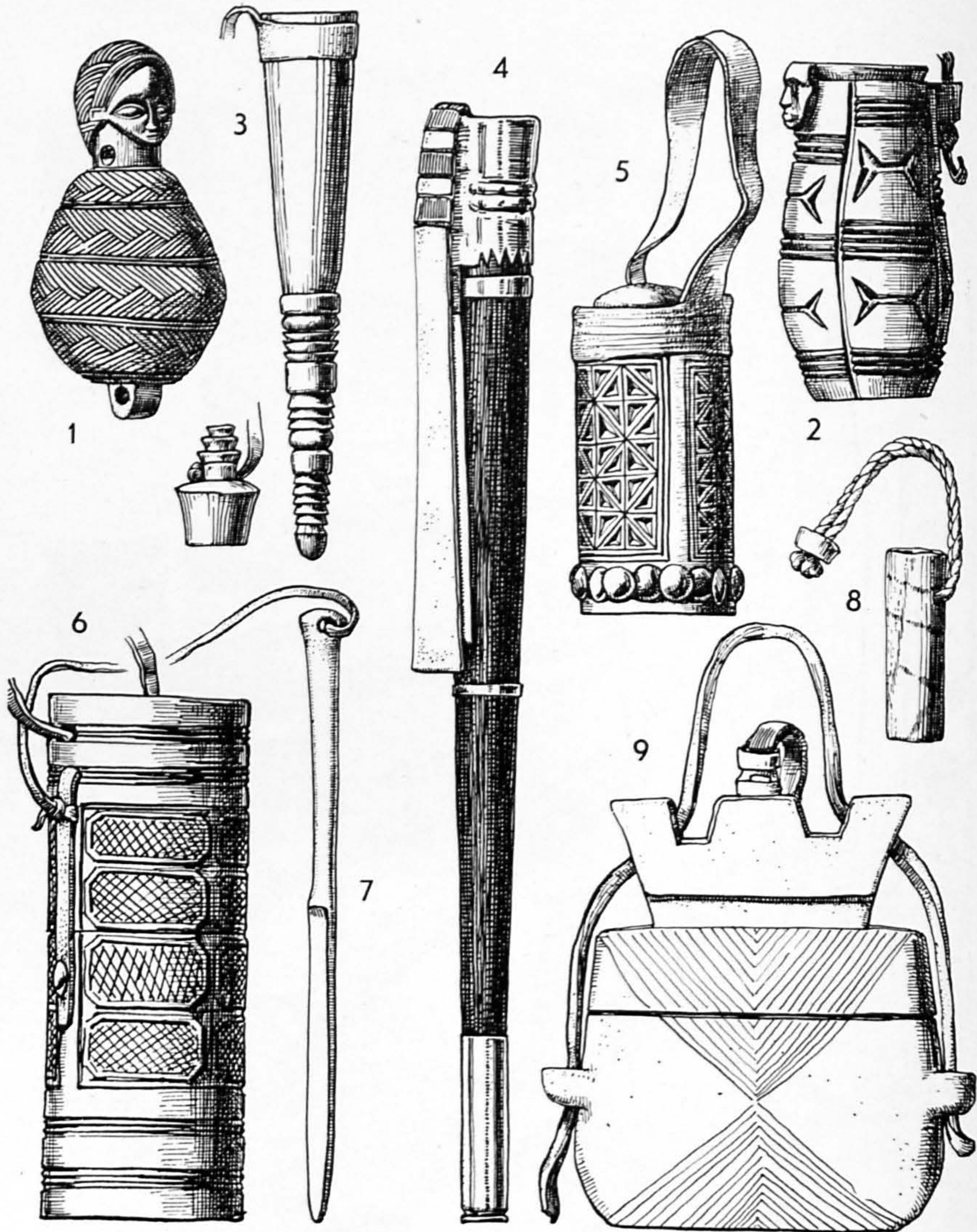


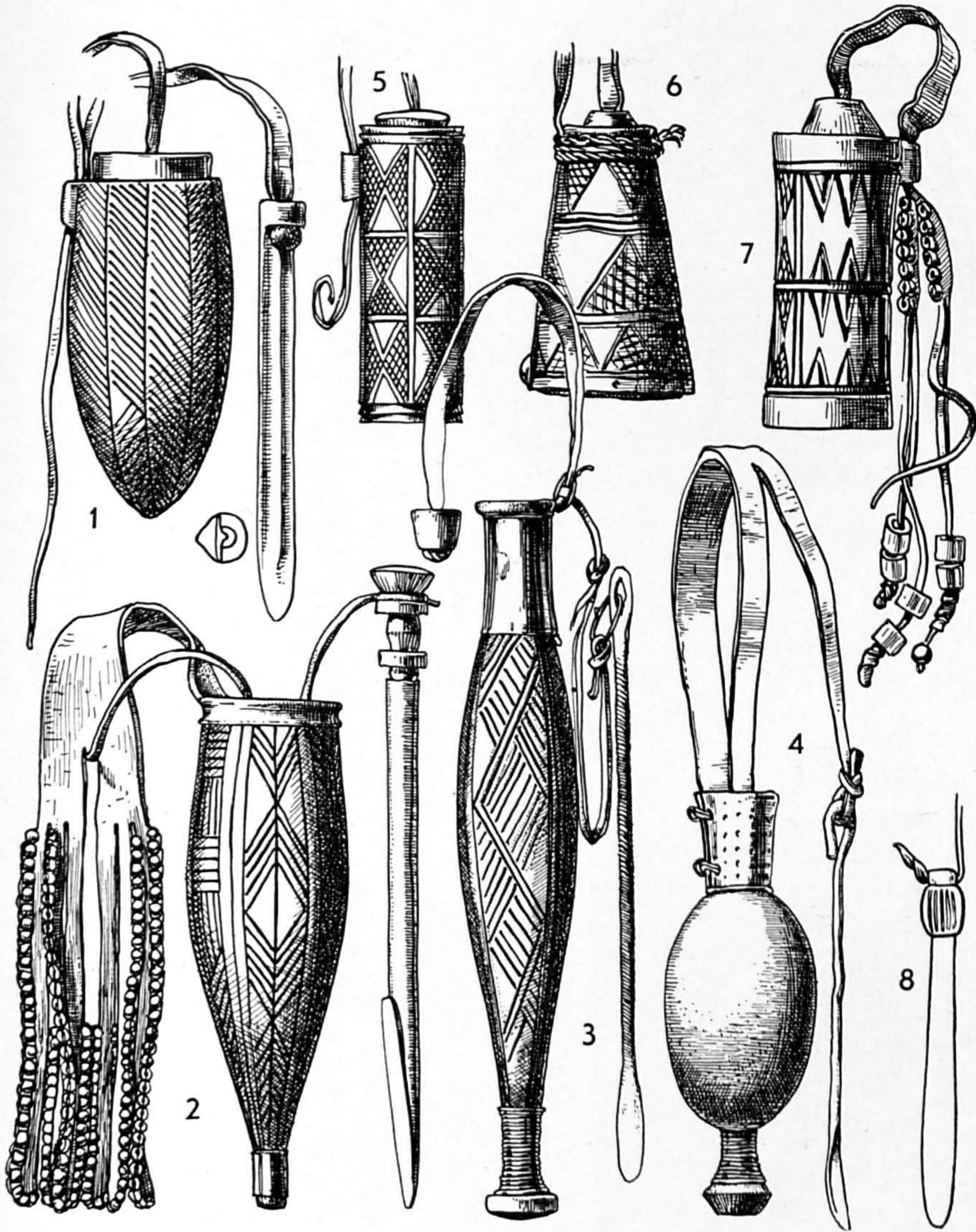
BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL





BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

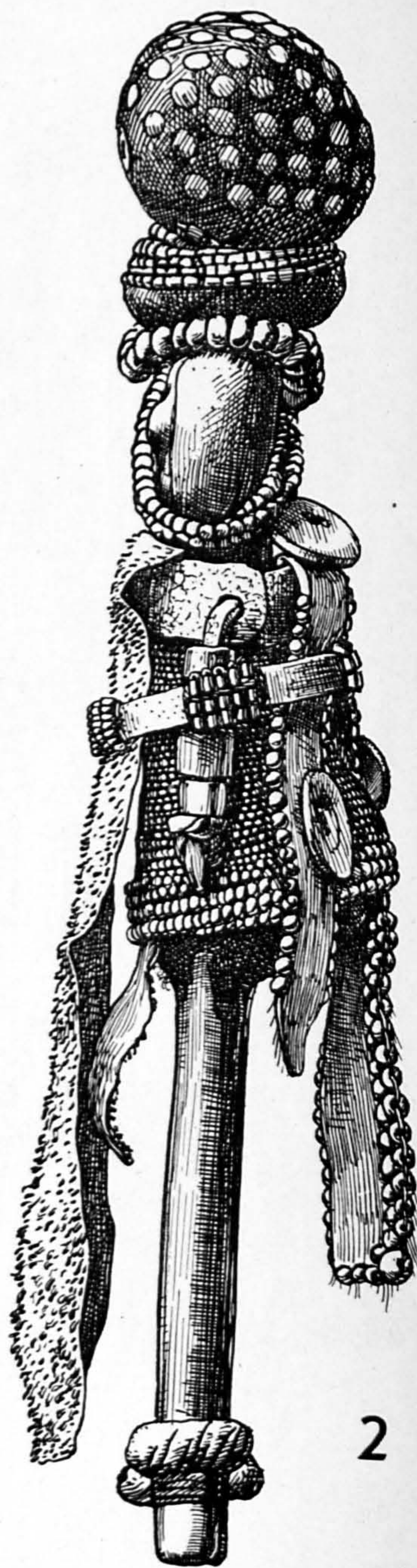




BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL



1



2

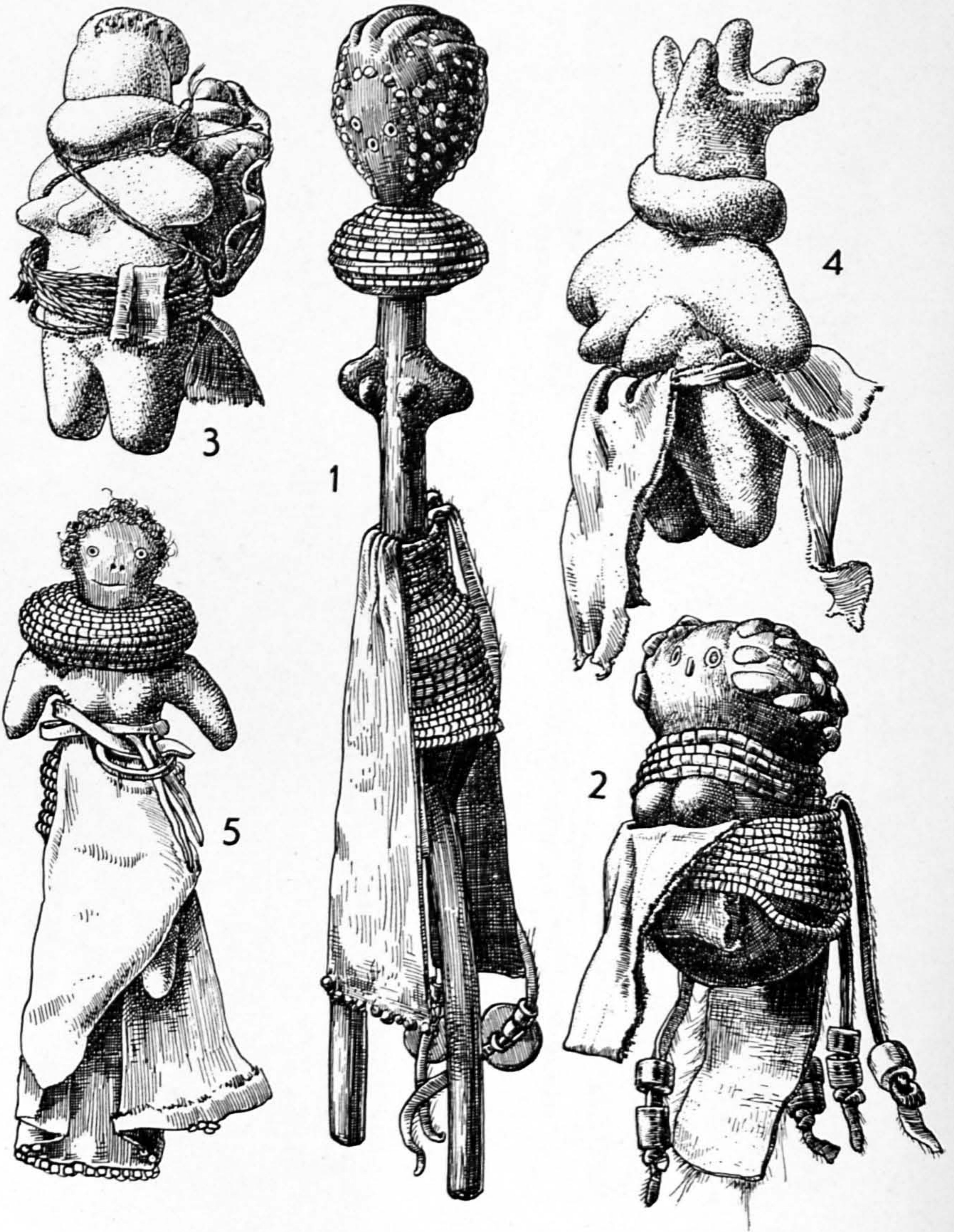


1



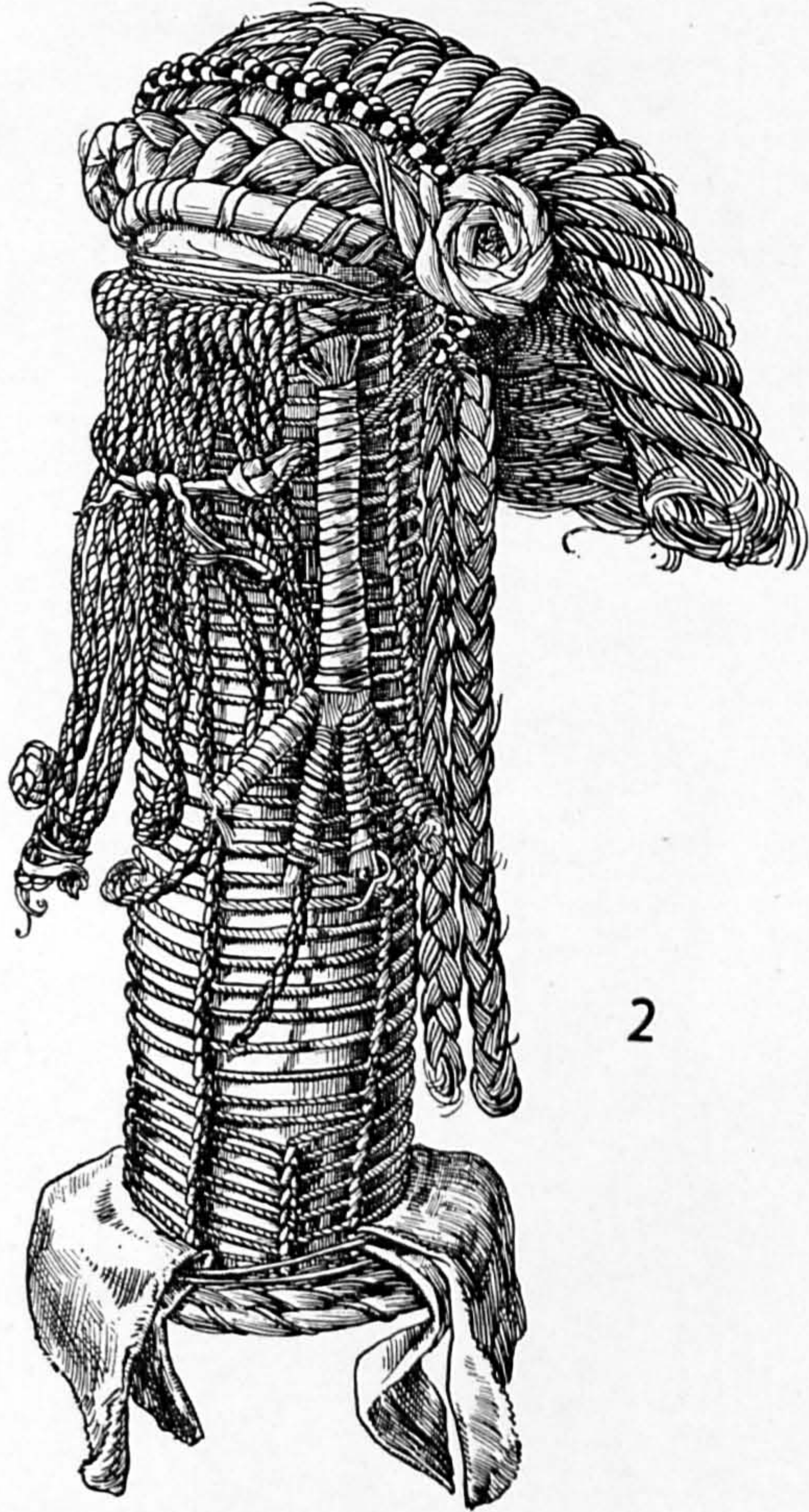
2





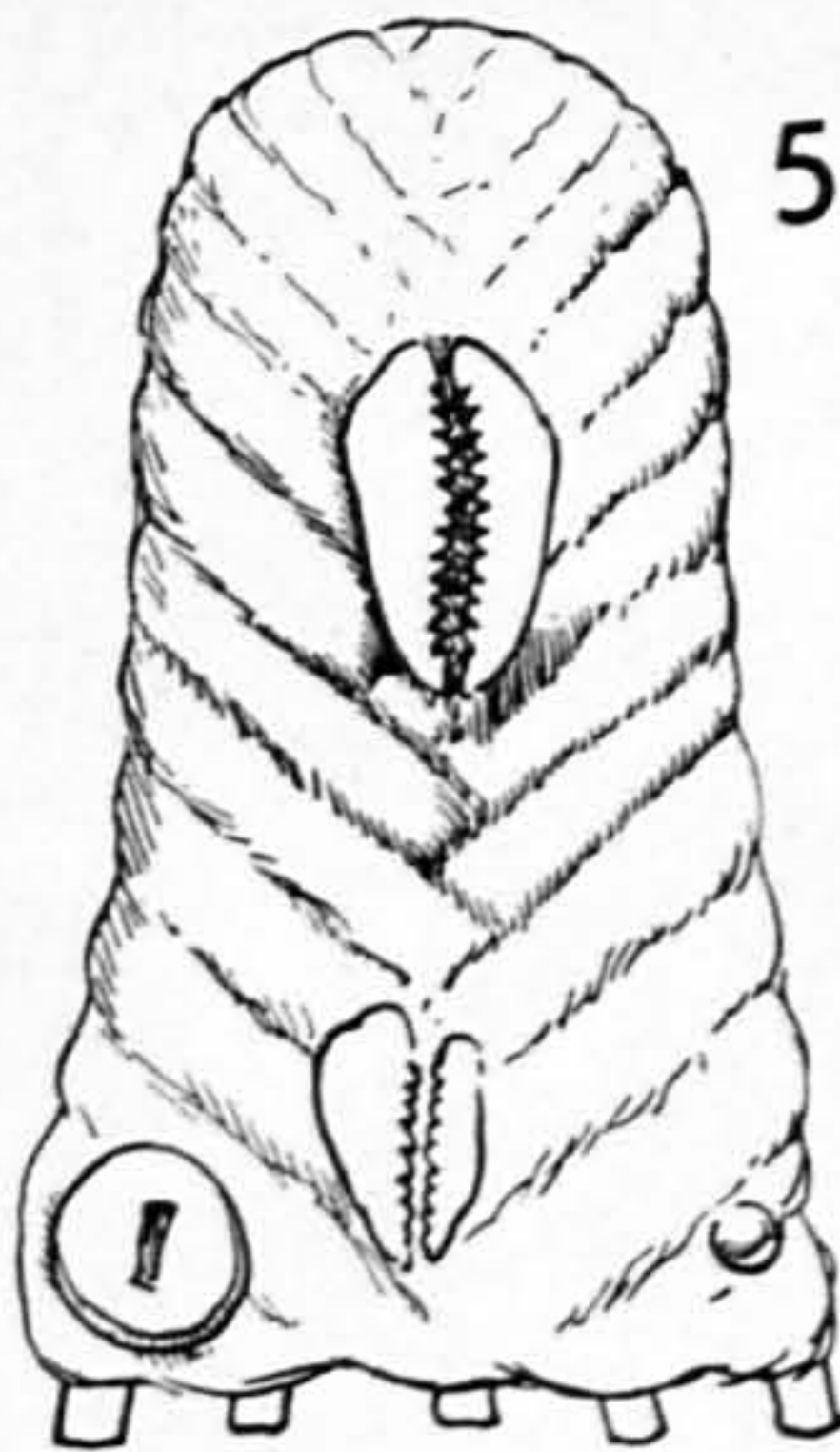
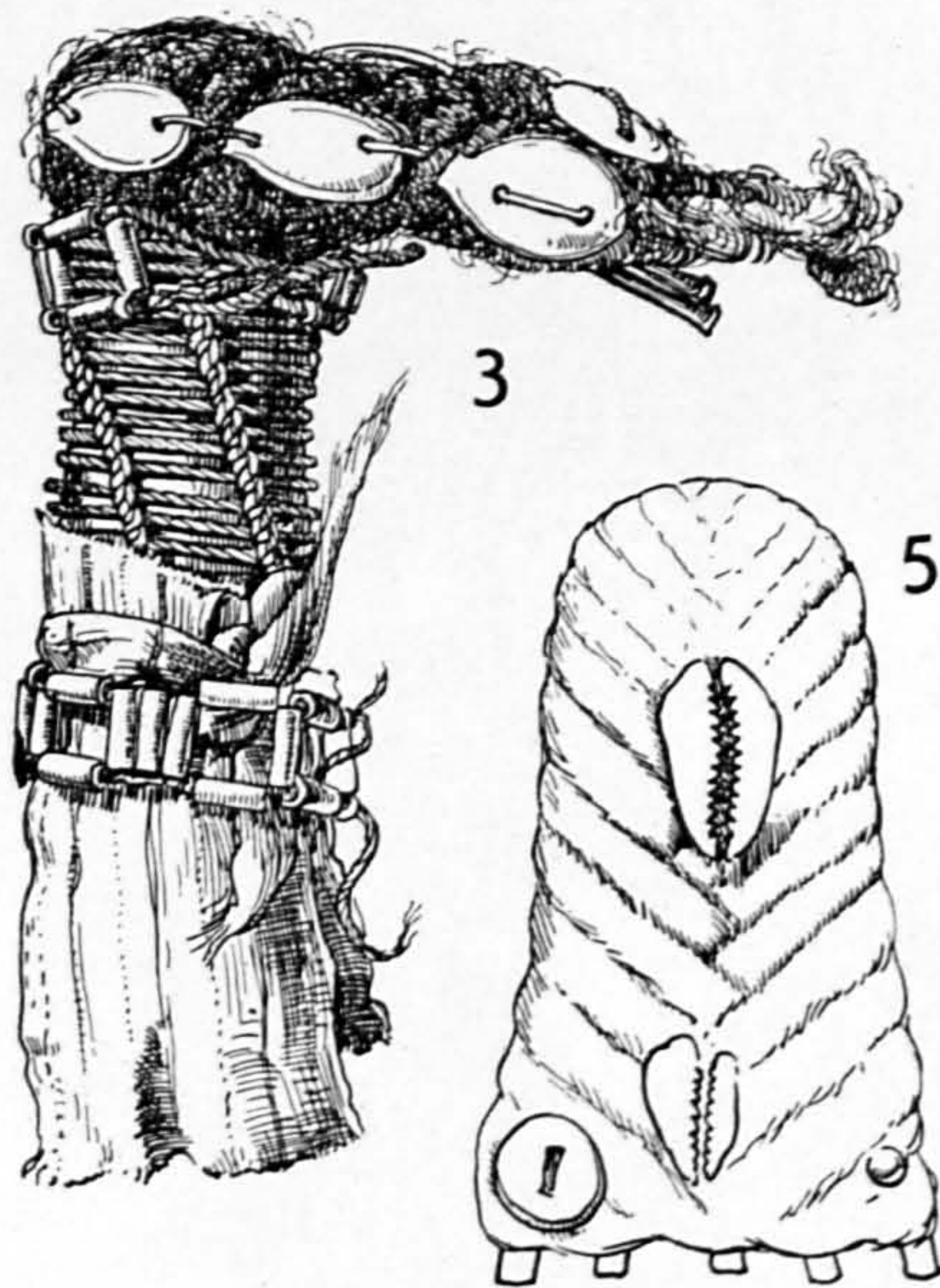
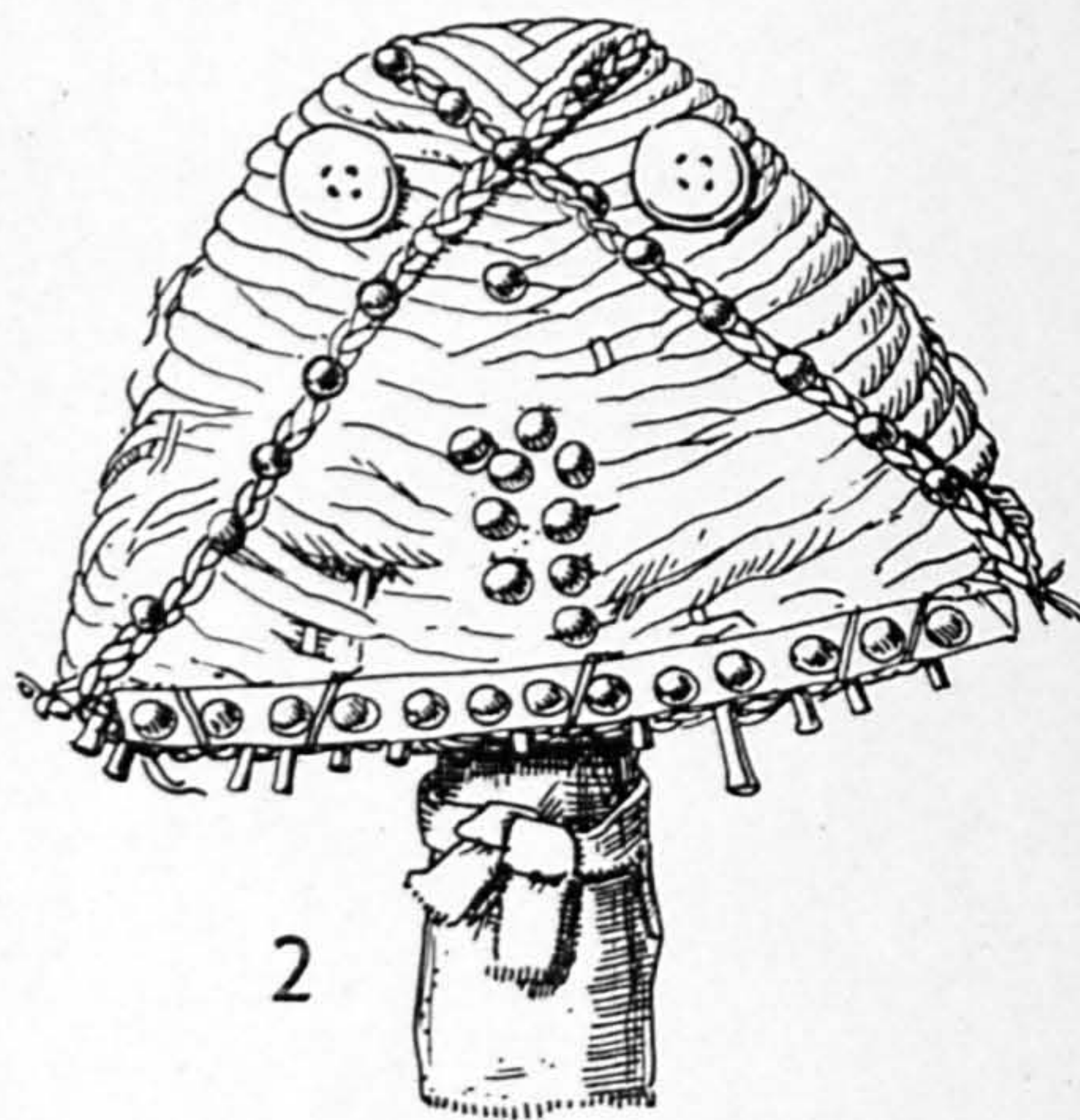
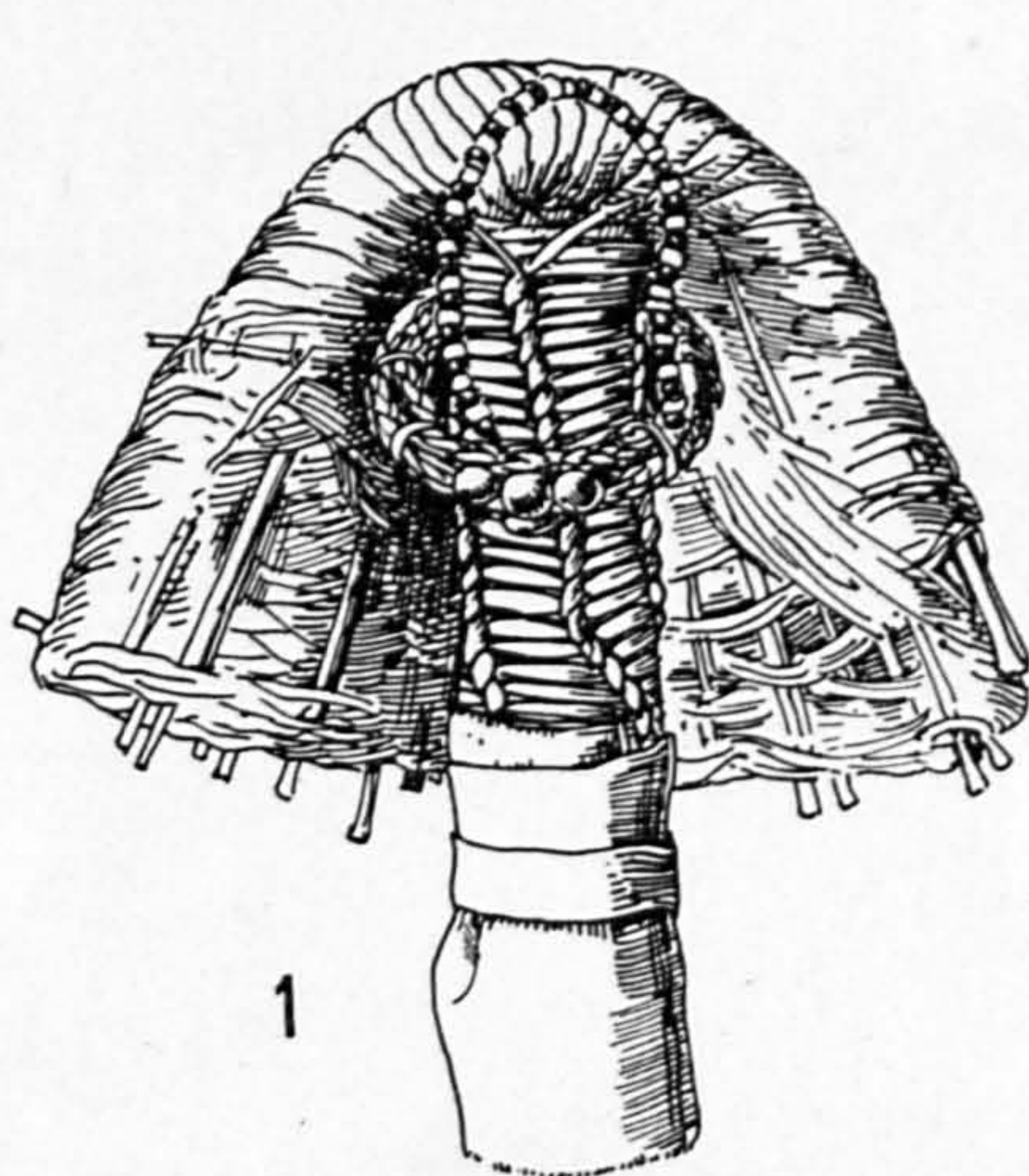


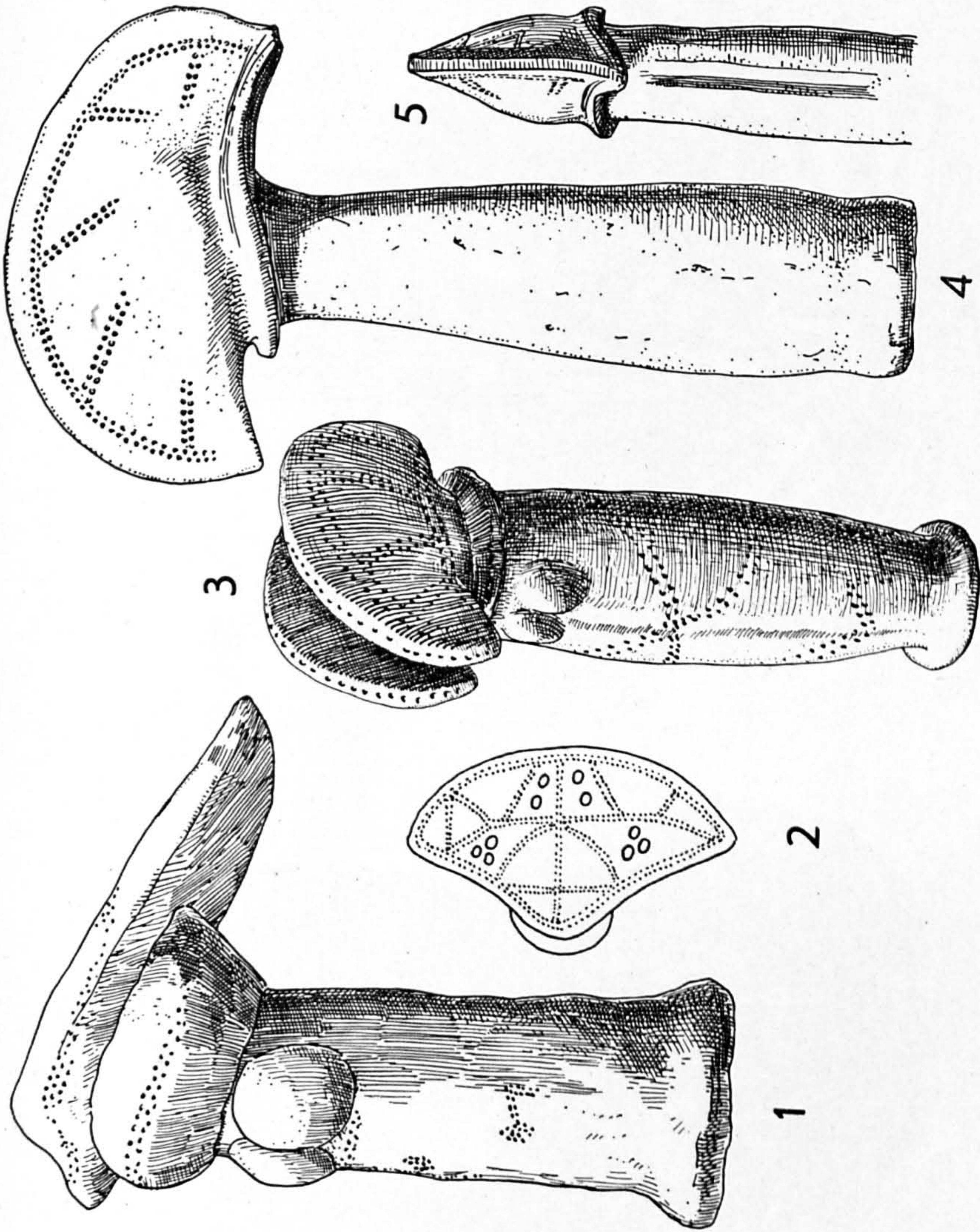
1



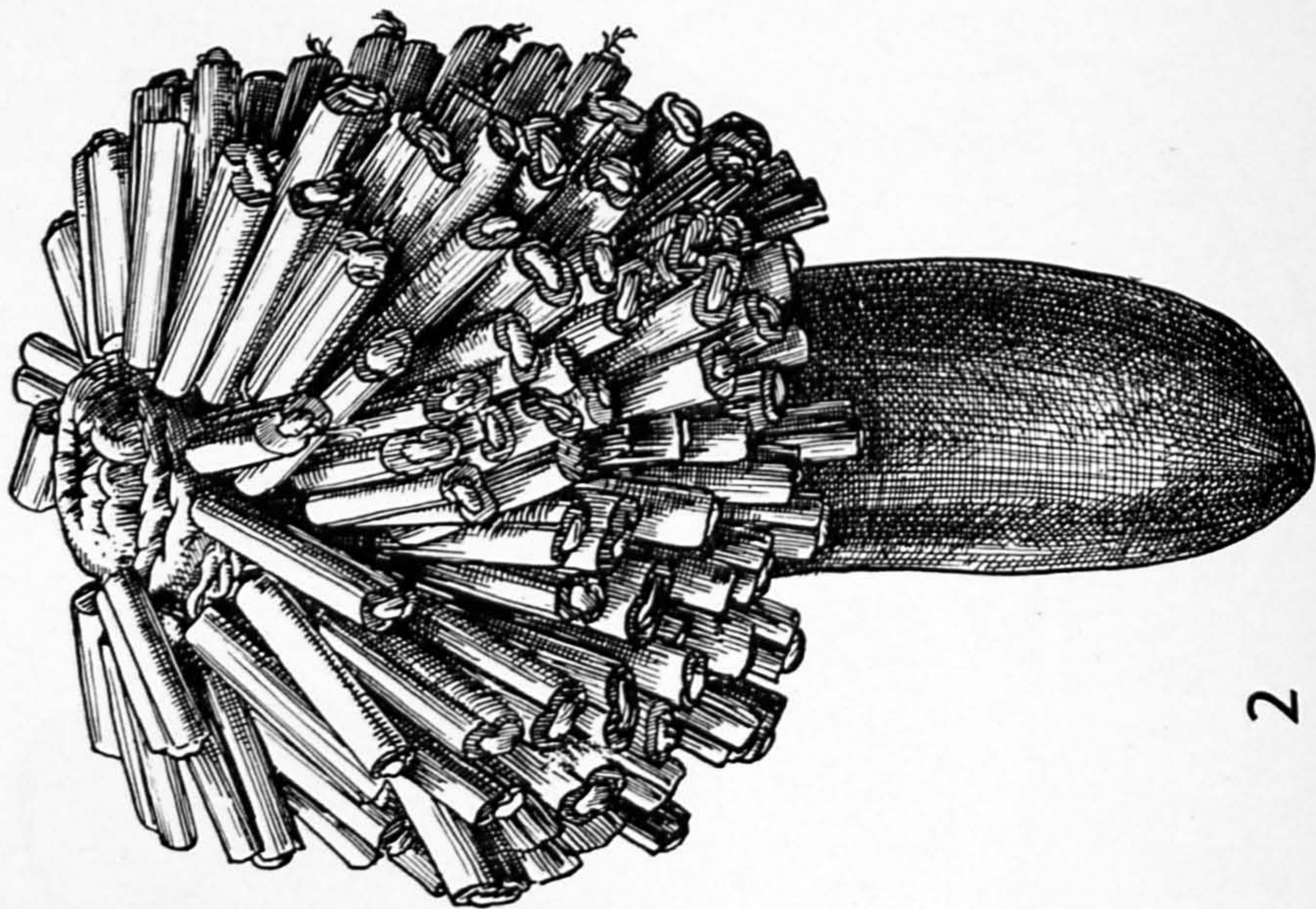
2



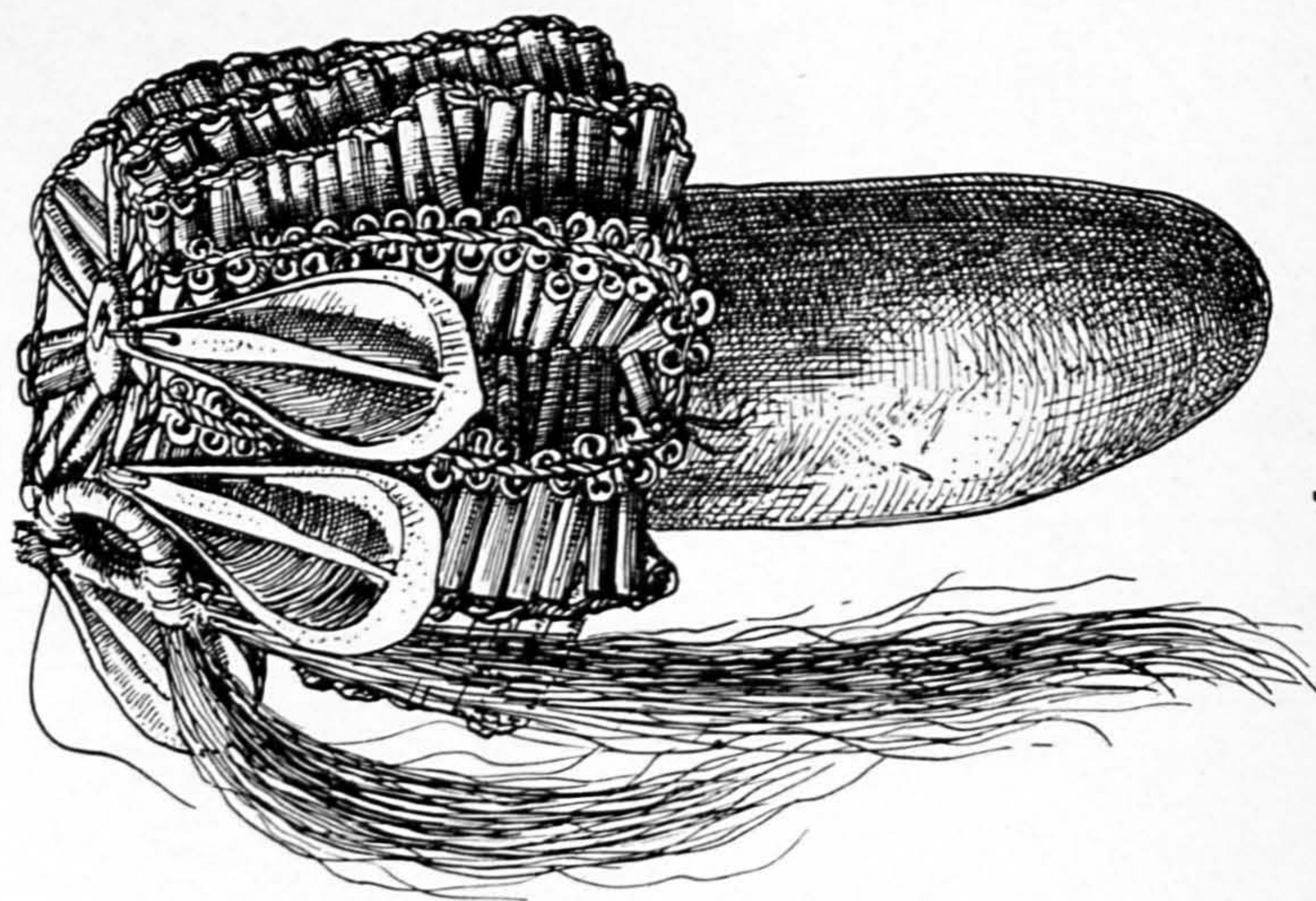




BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

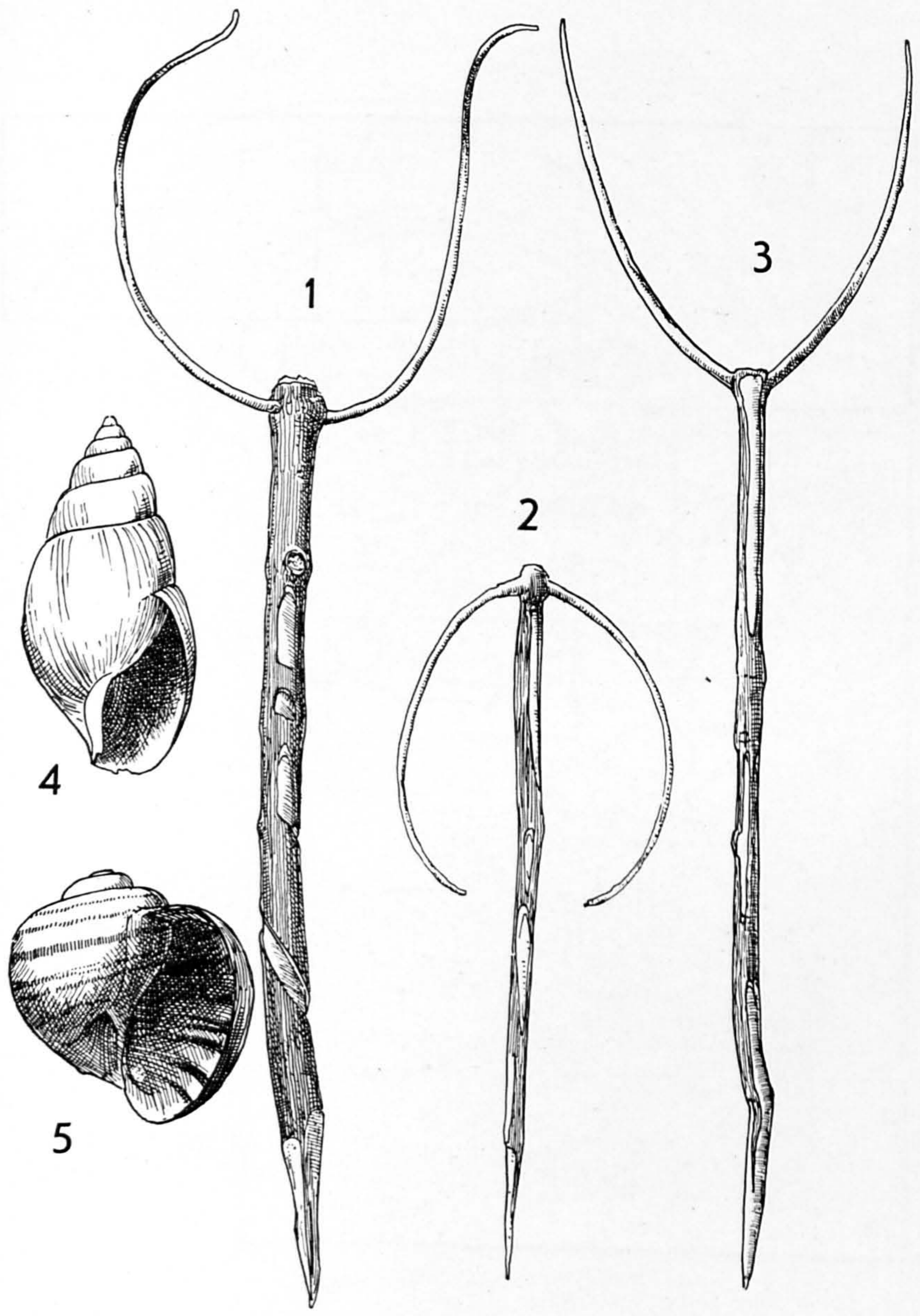


2

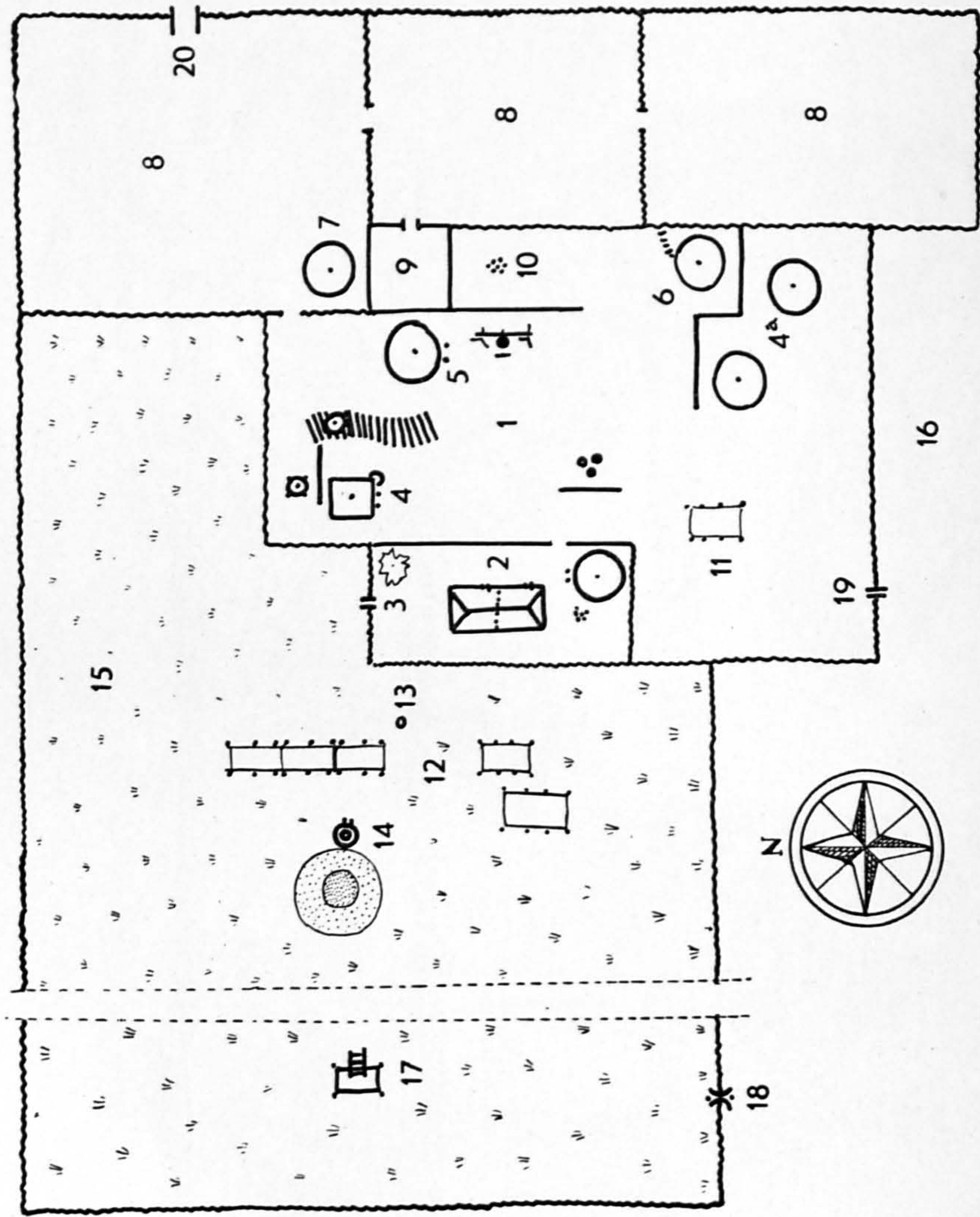


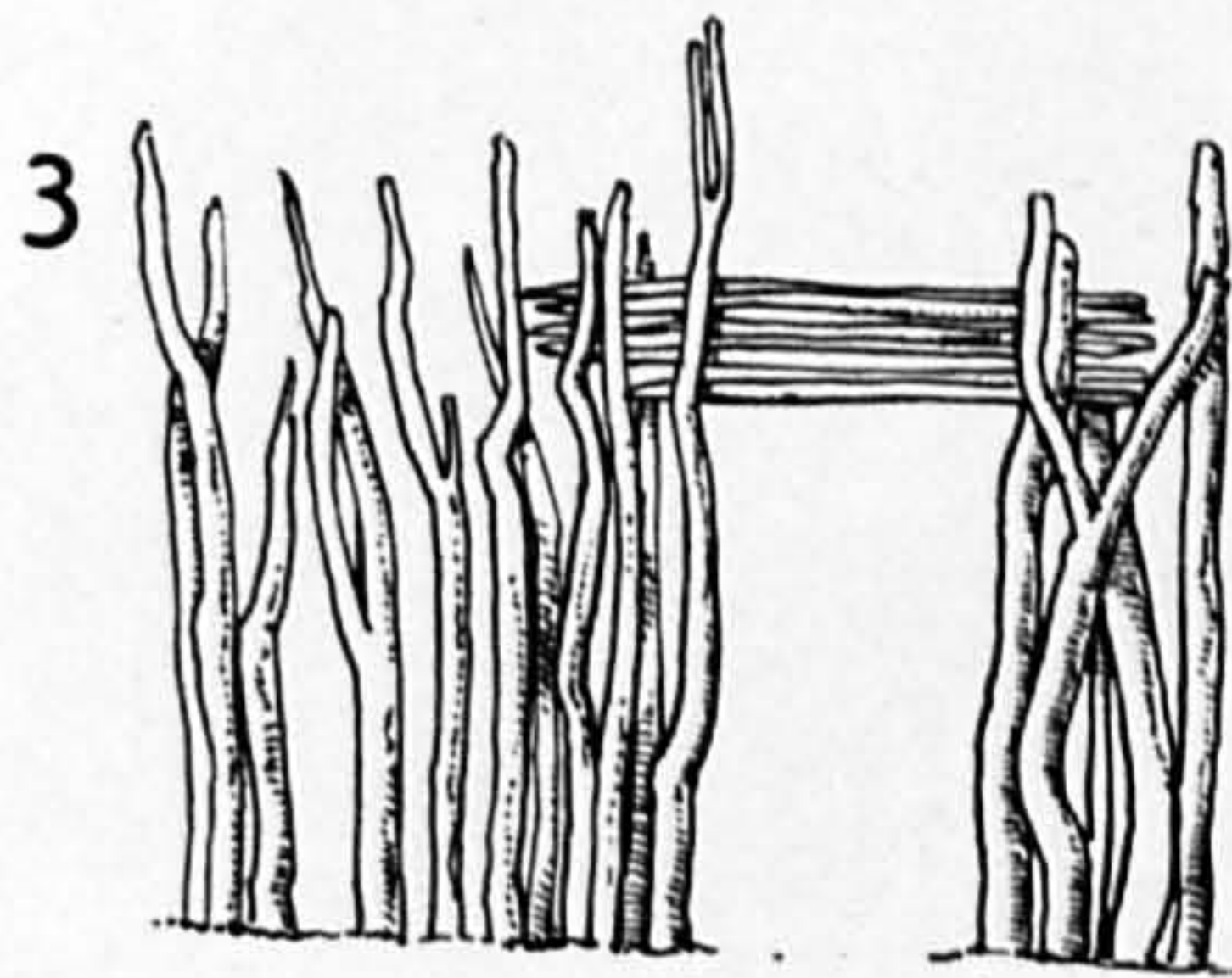
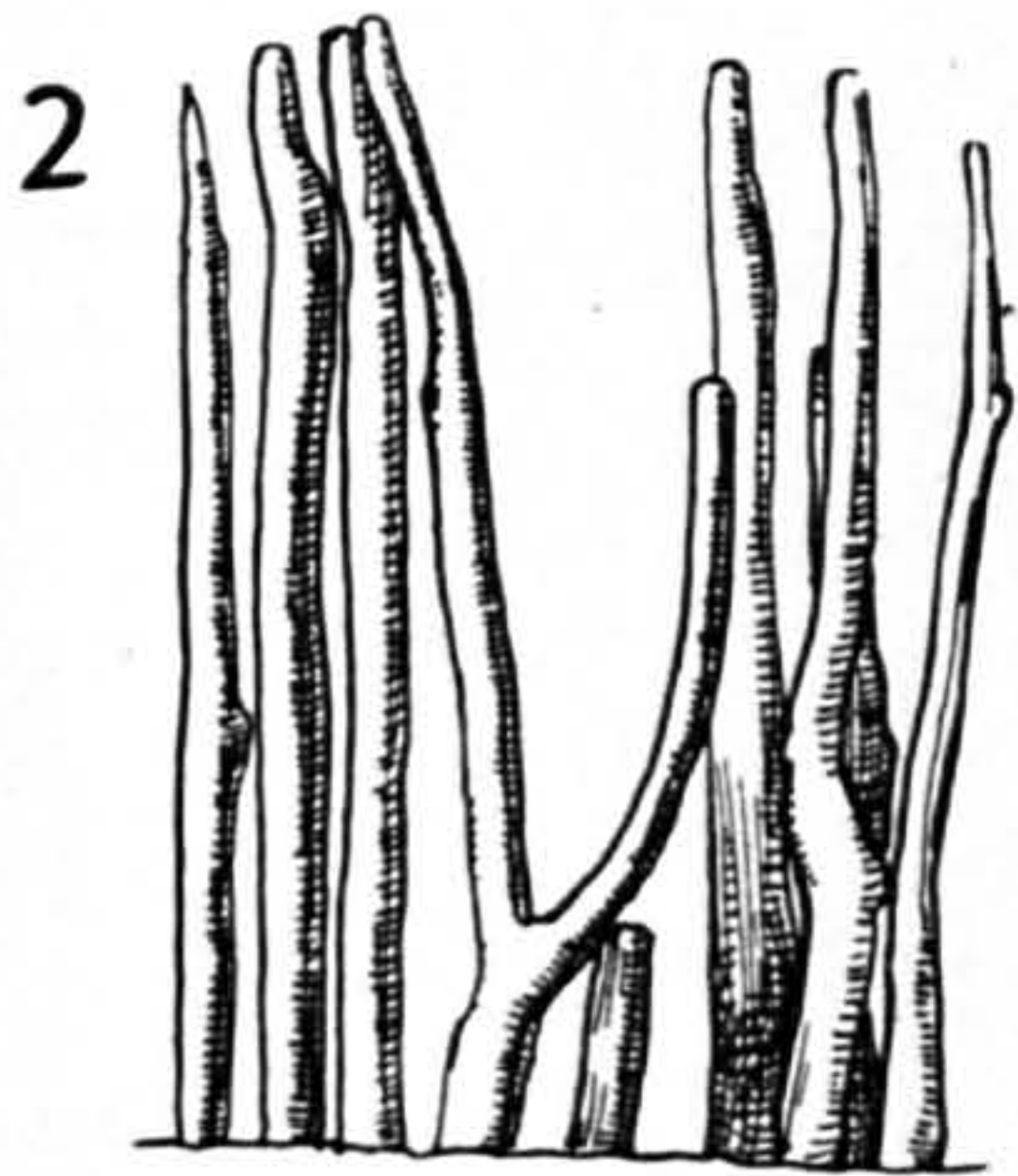
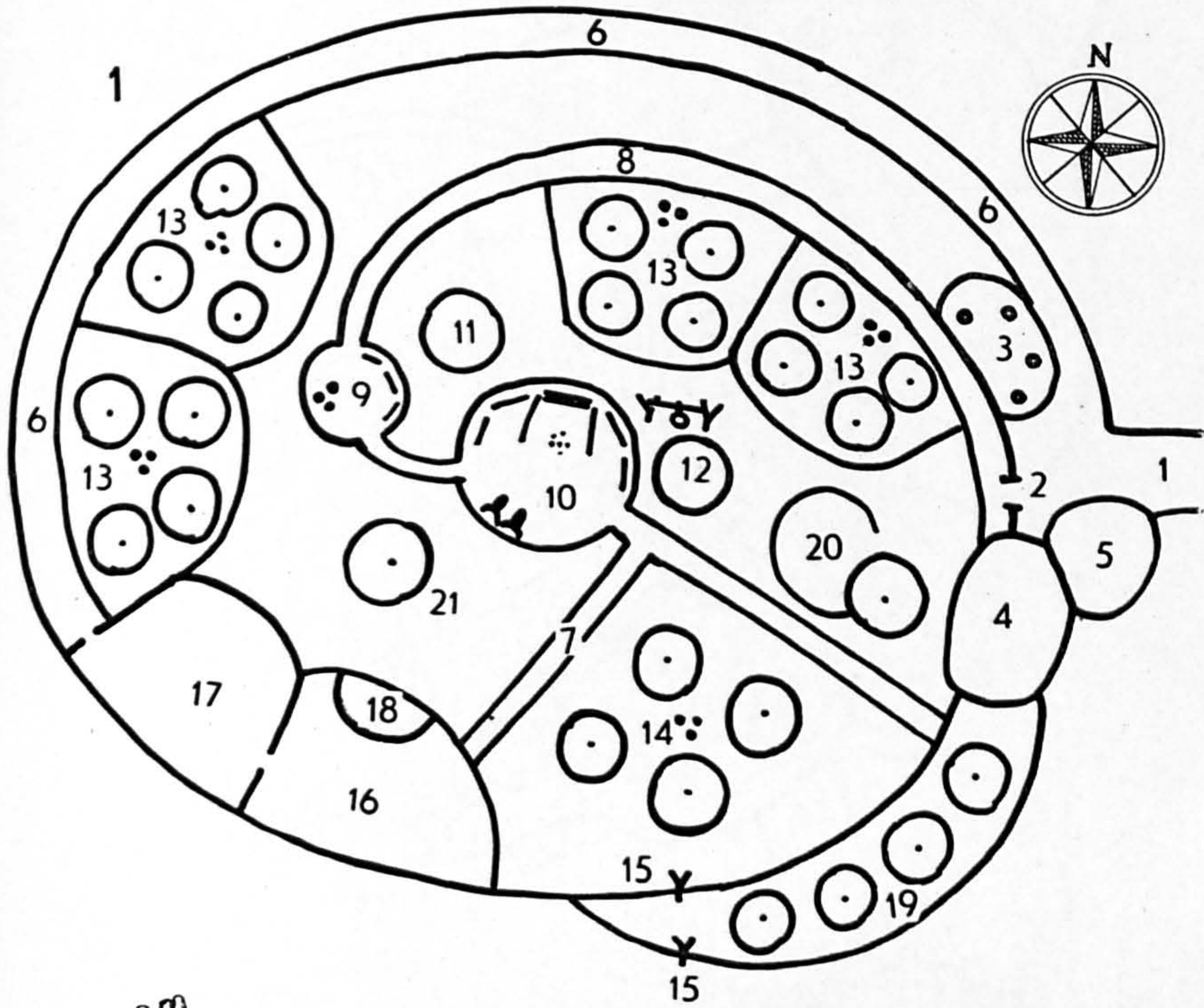
1

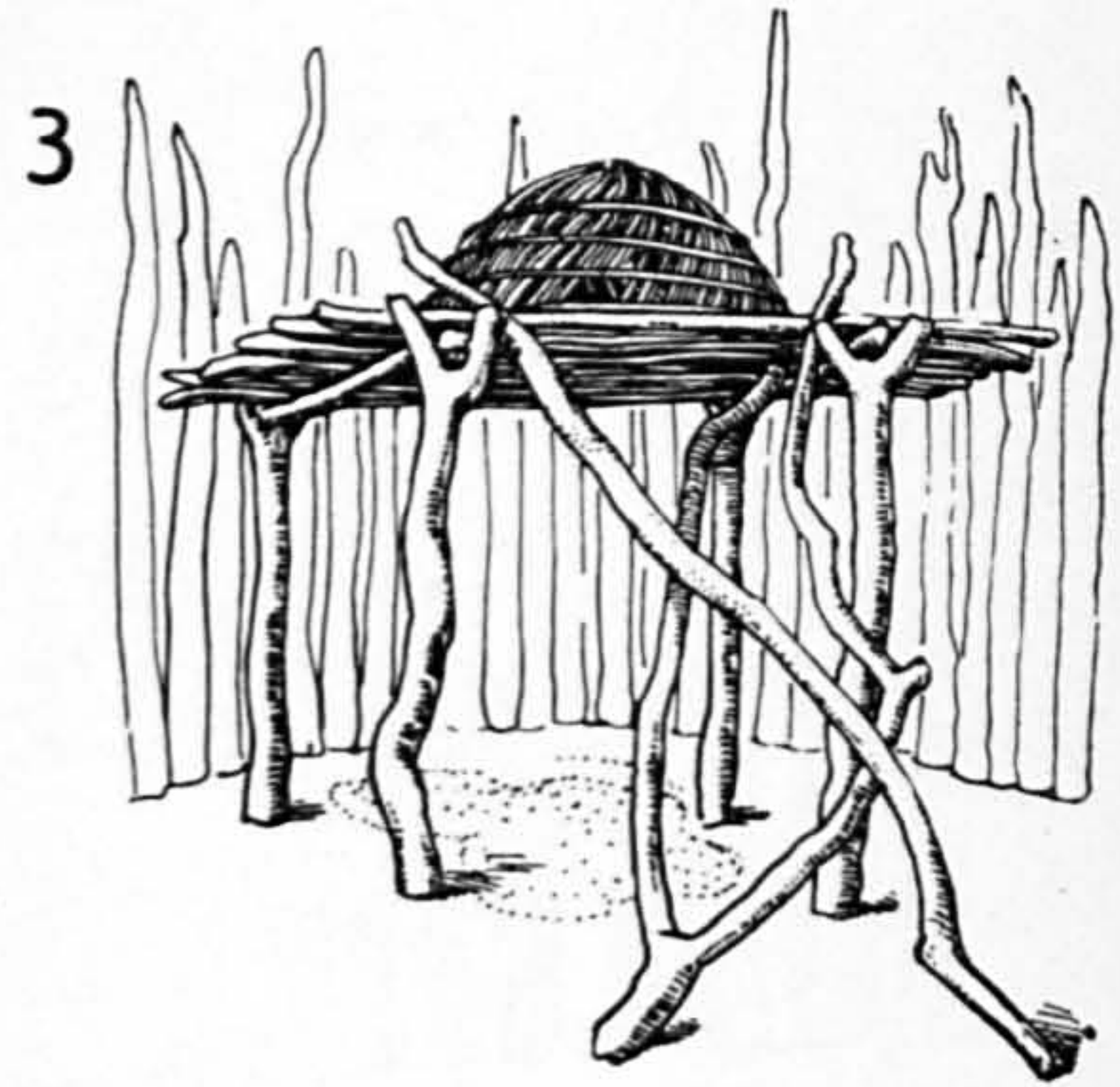
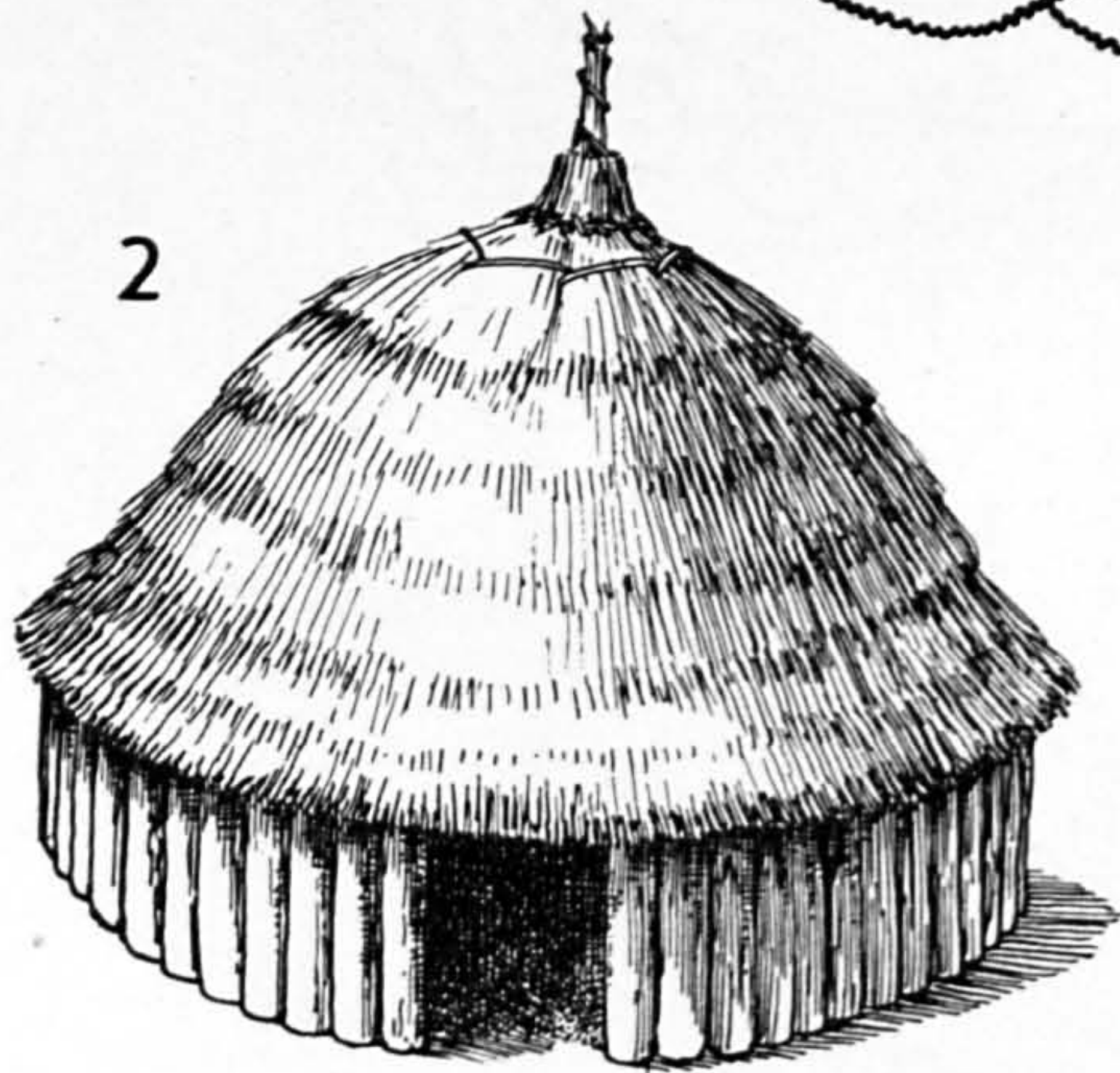
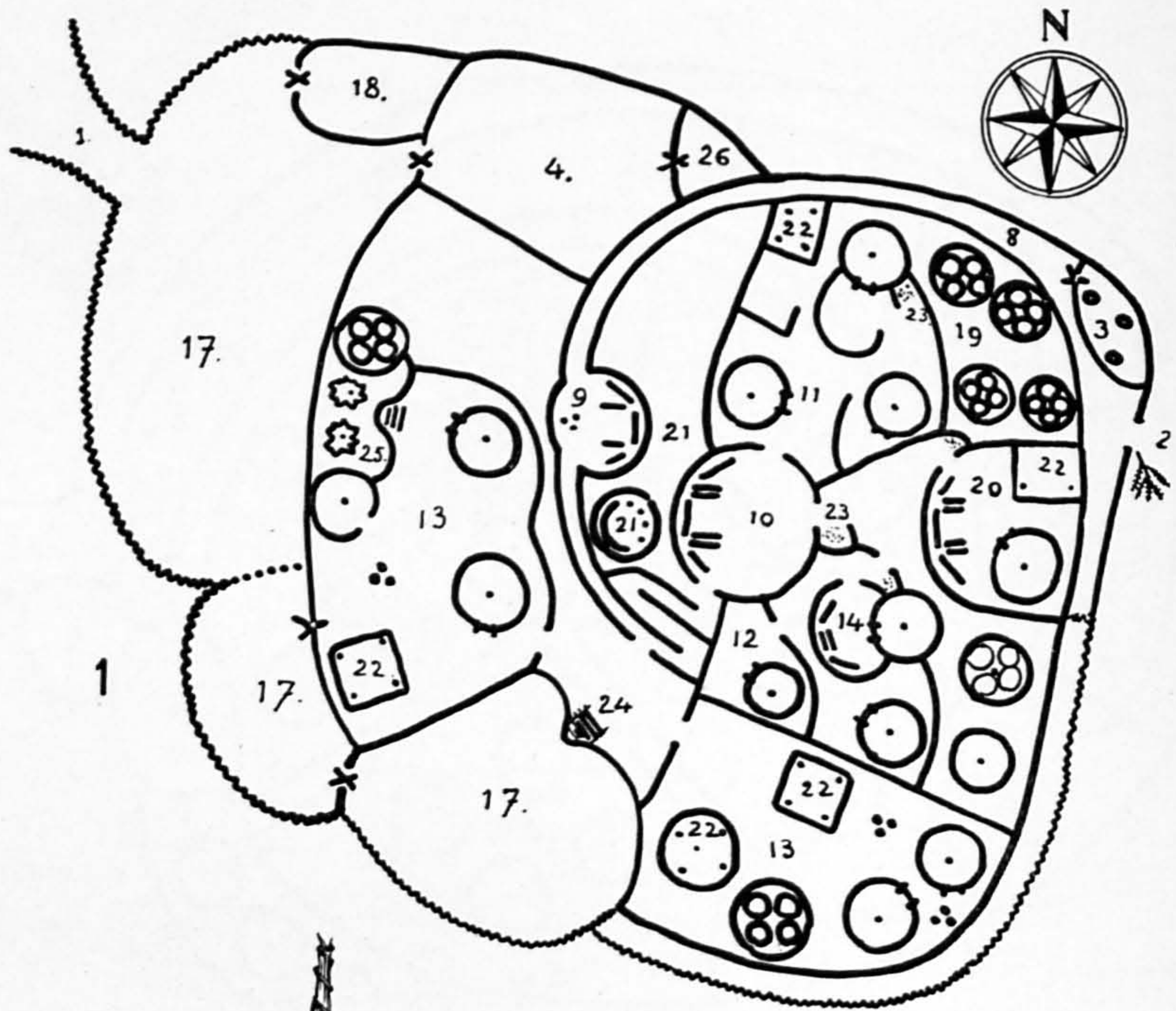


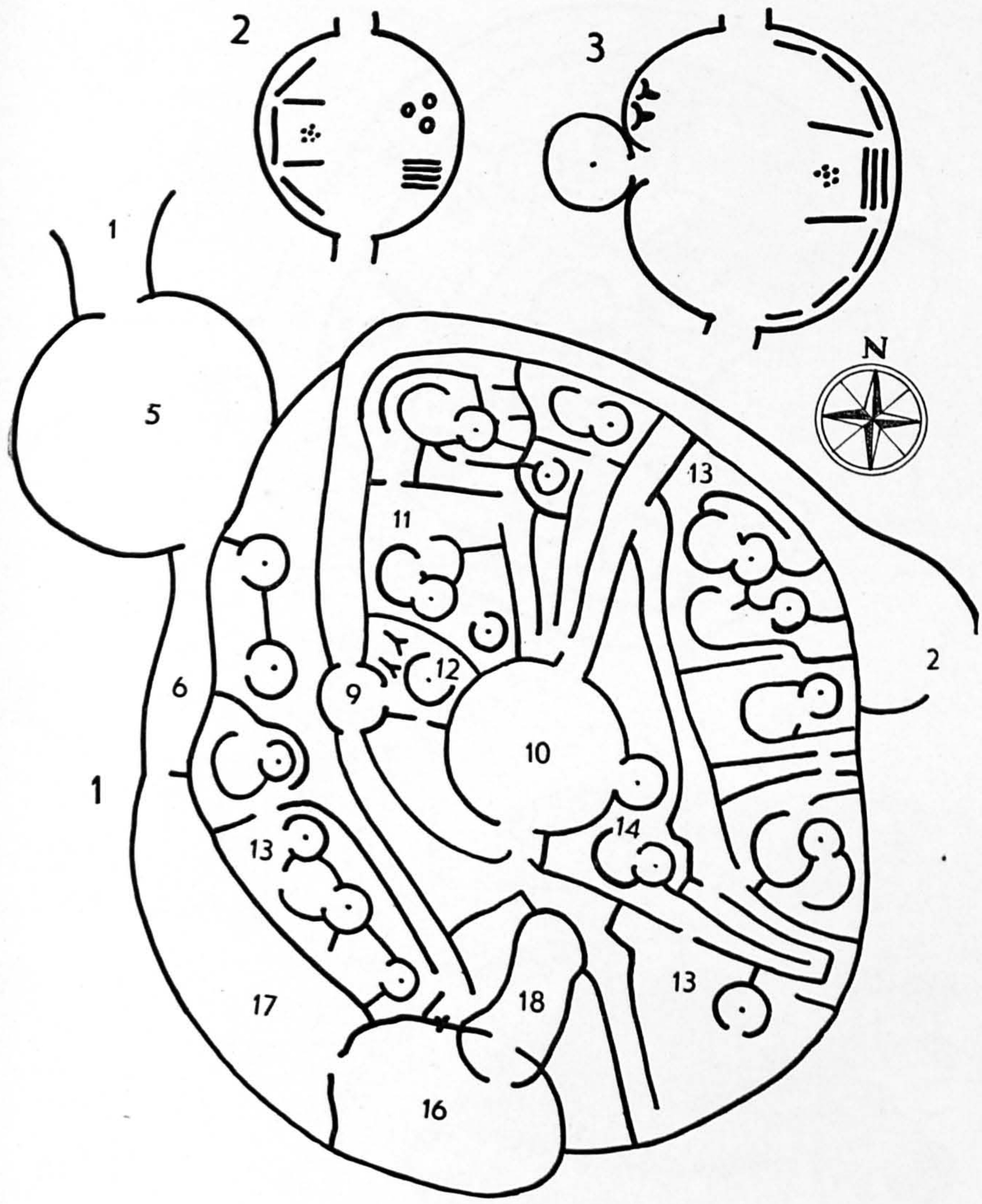


BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL

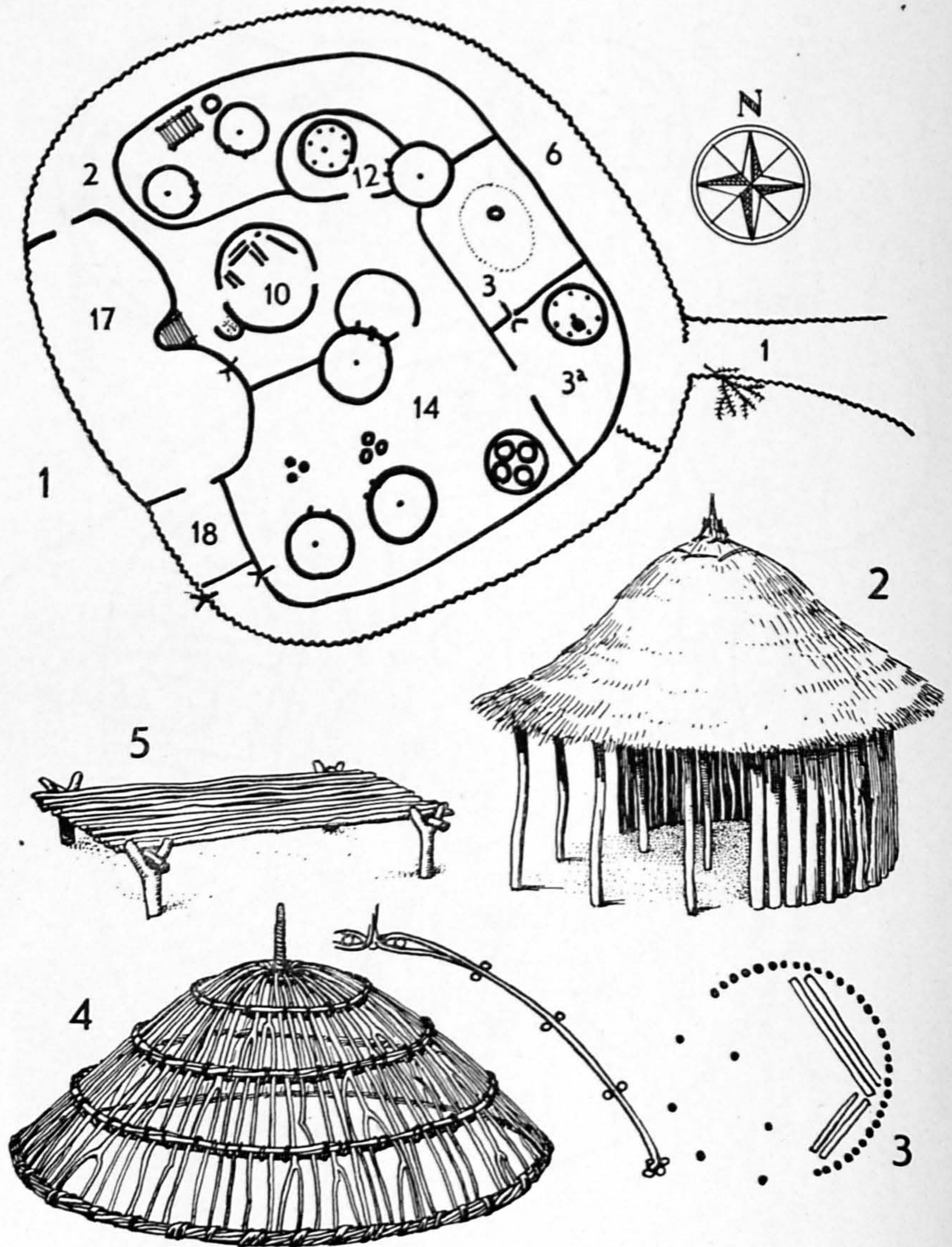




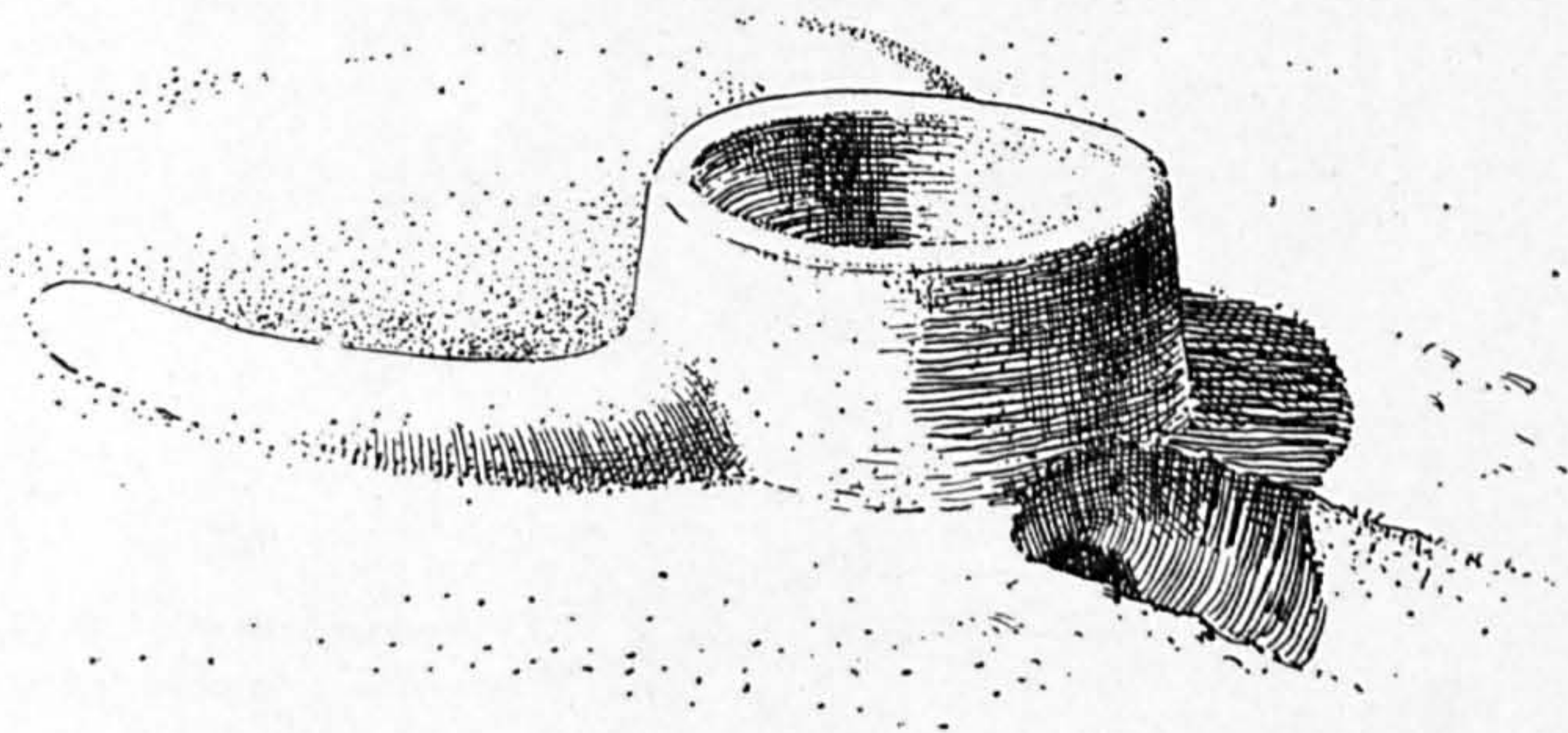




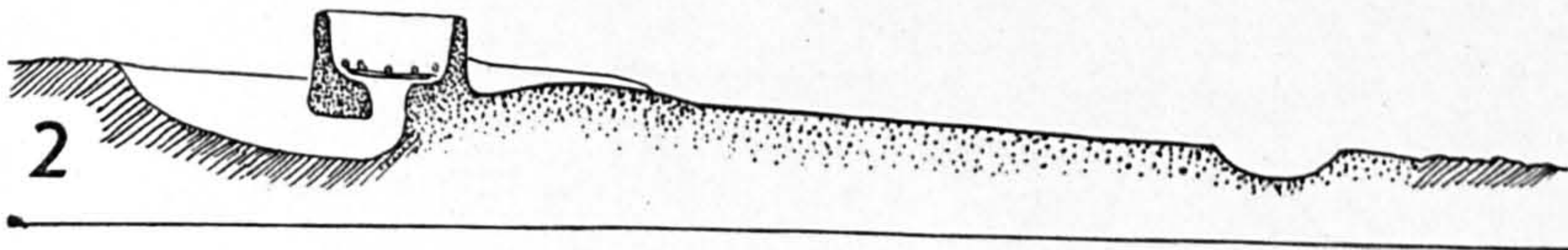
BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
NEUCHÂTEL



1



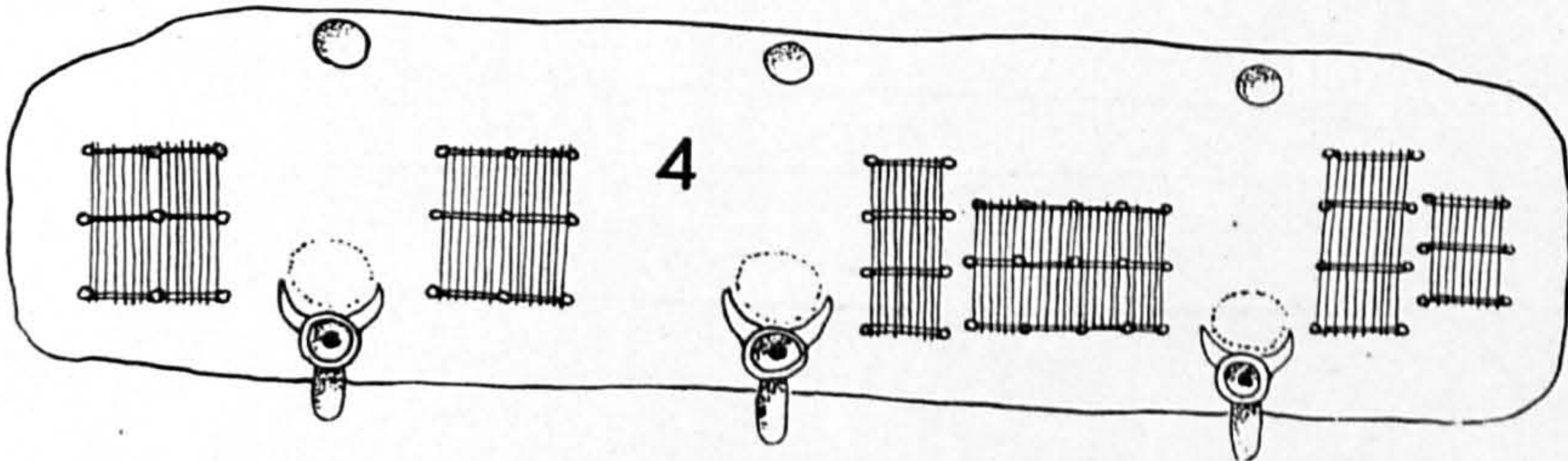
2

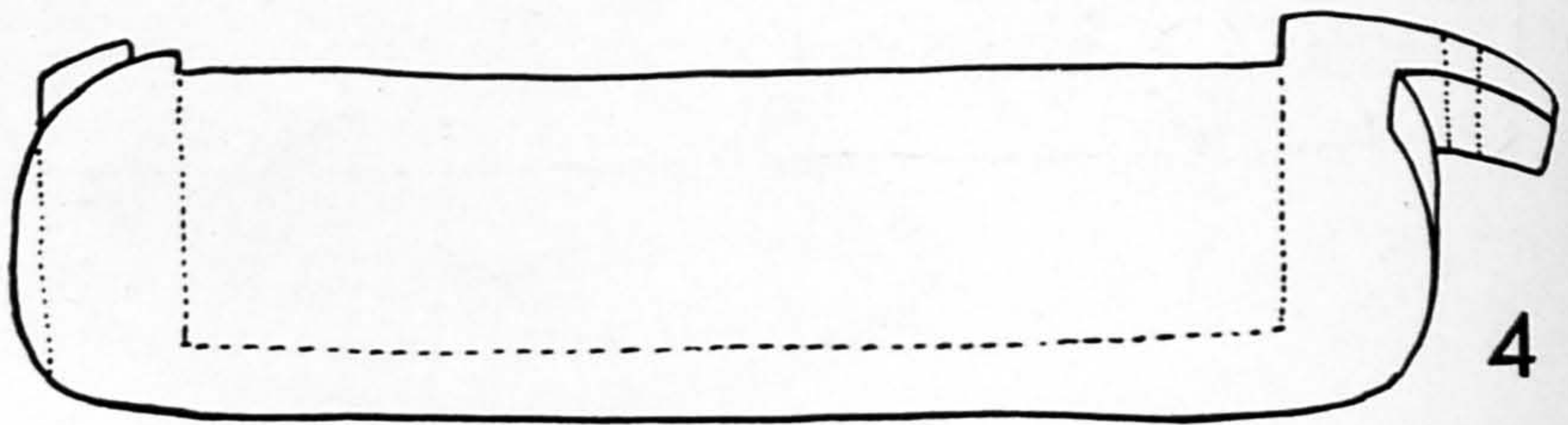
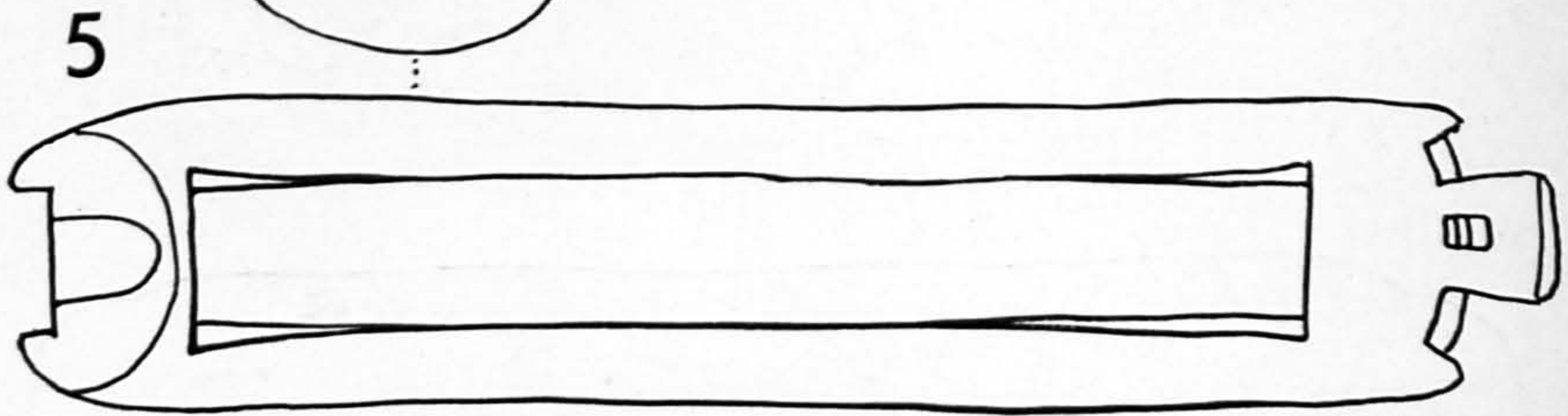
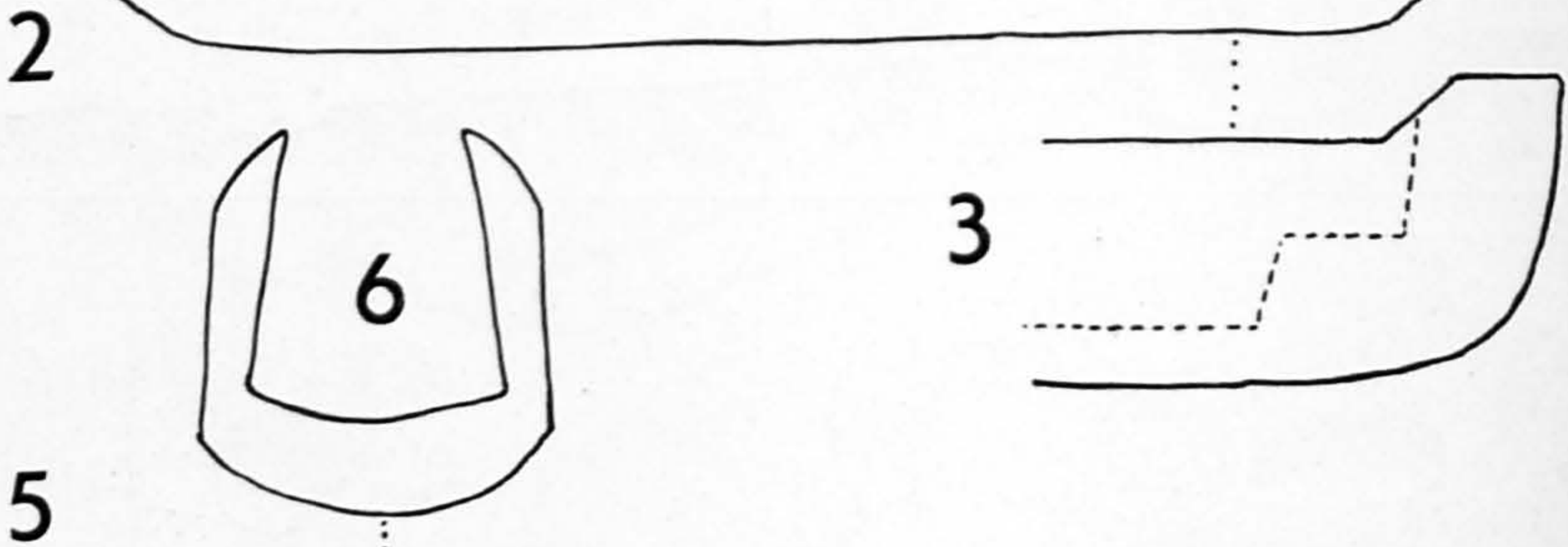
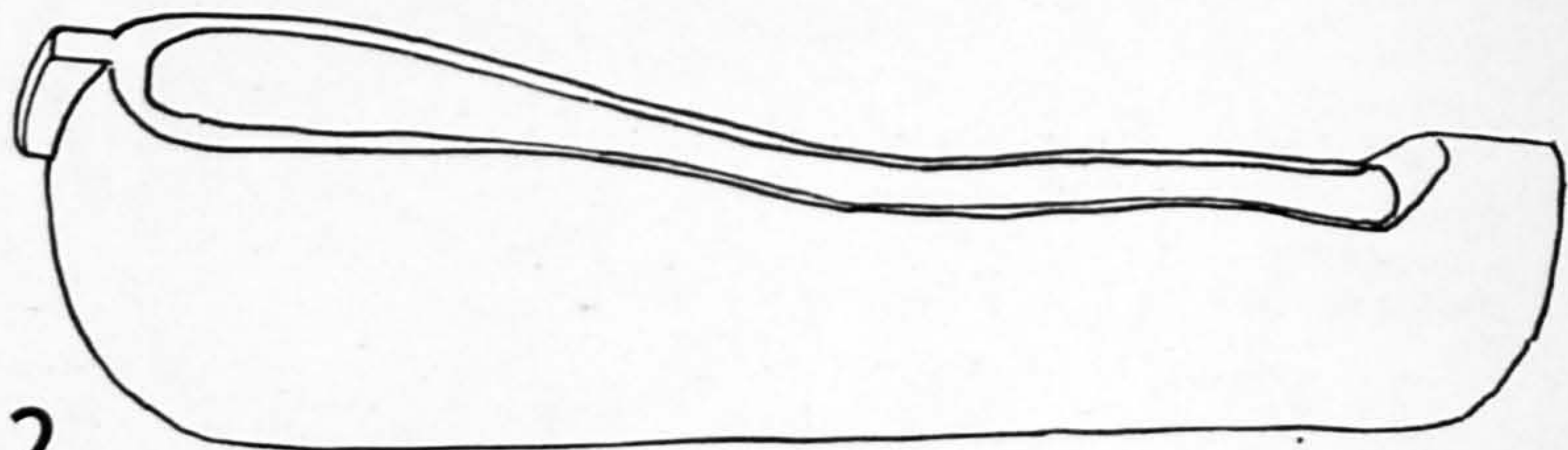
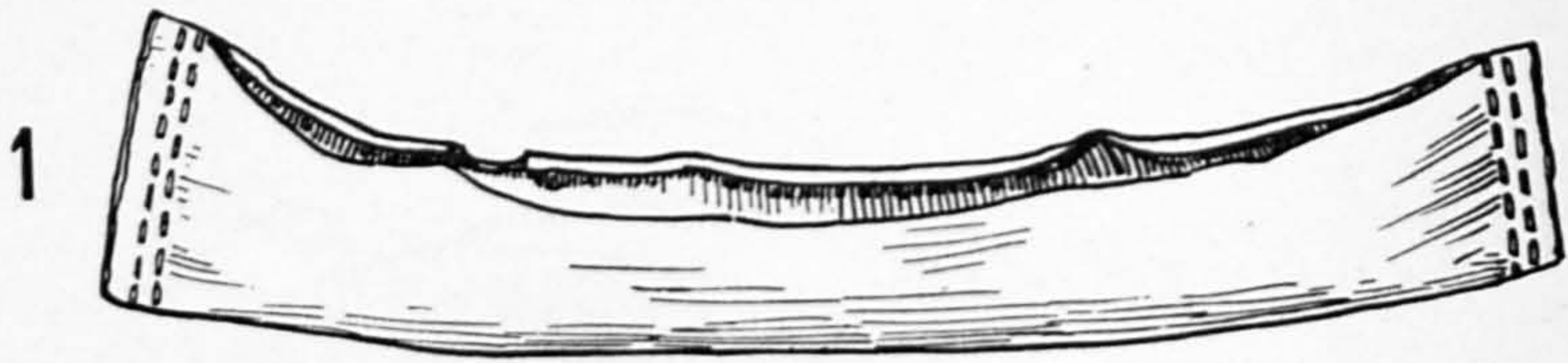


3

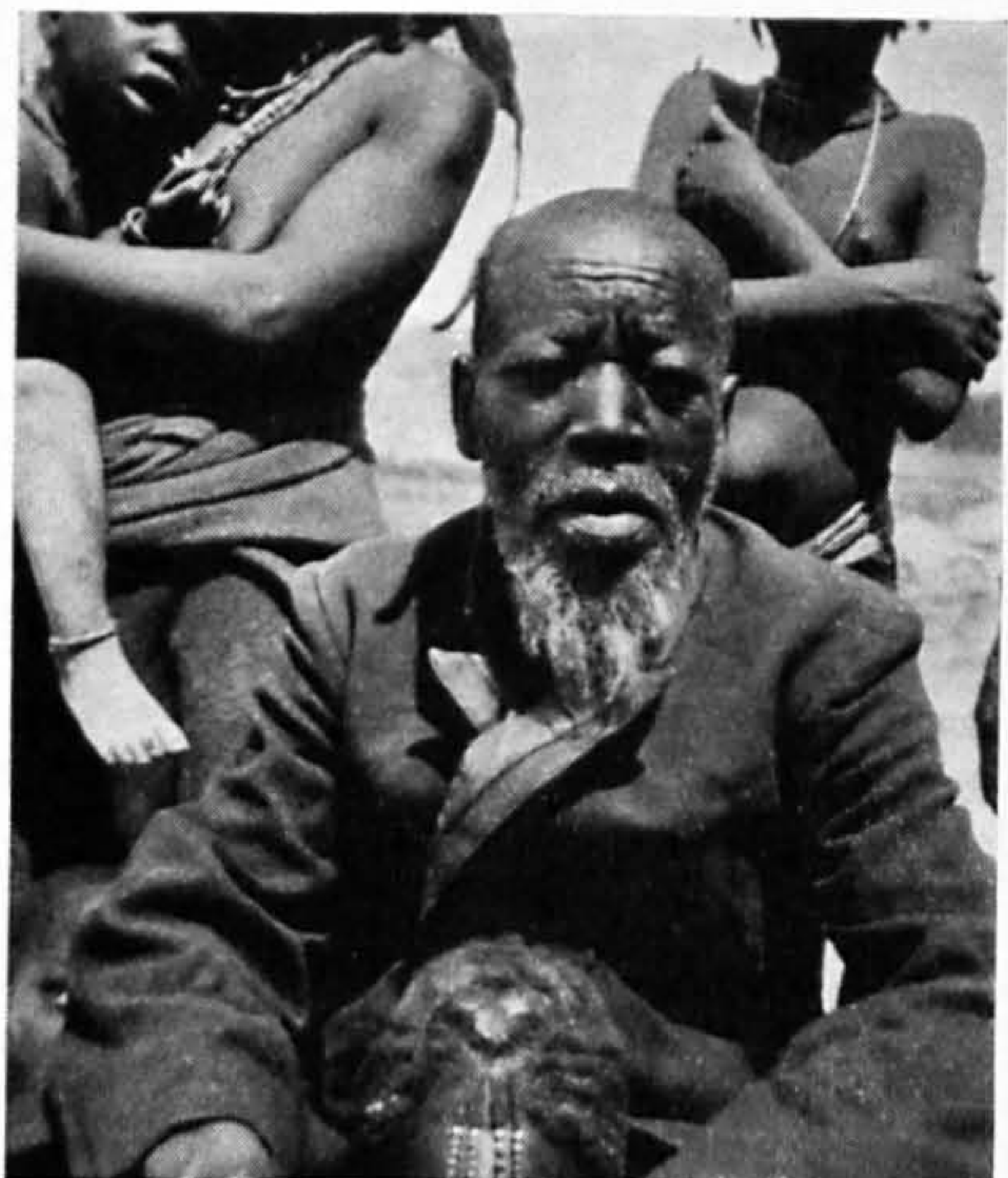


4

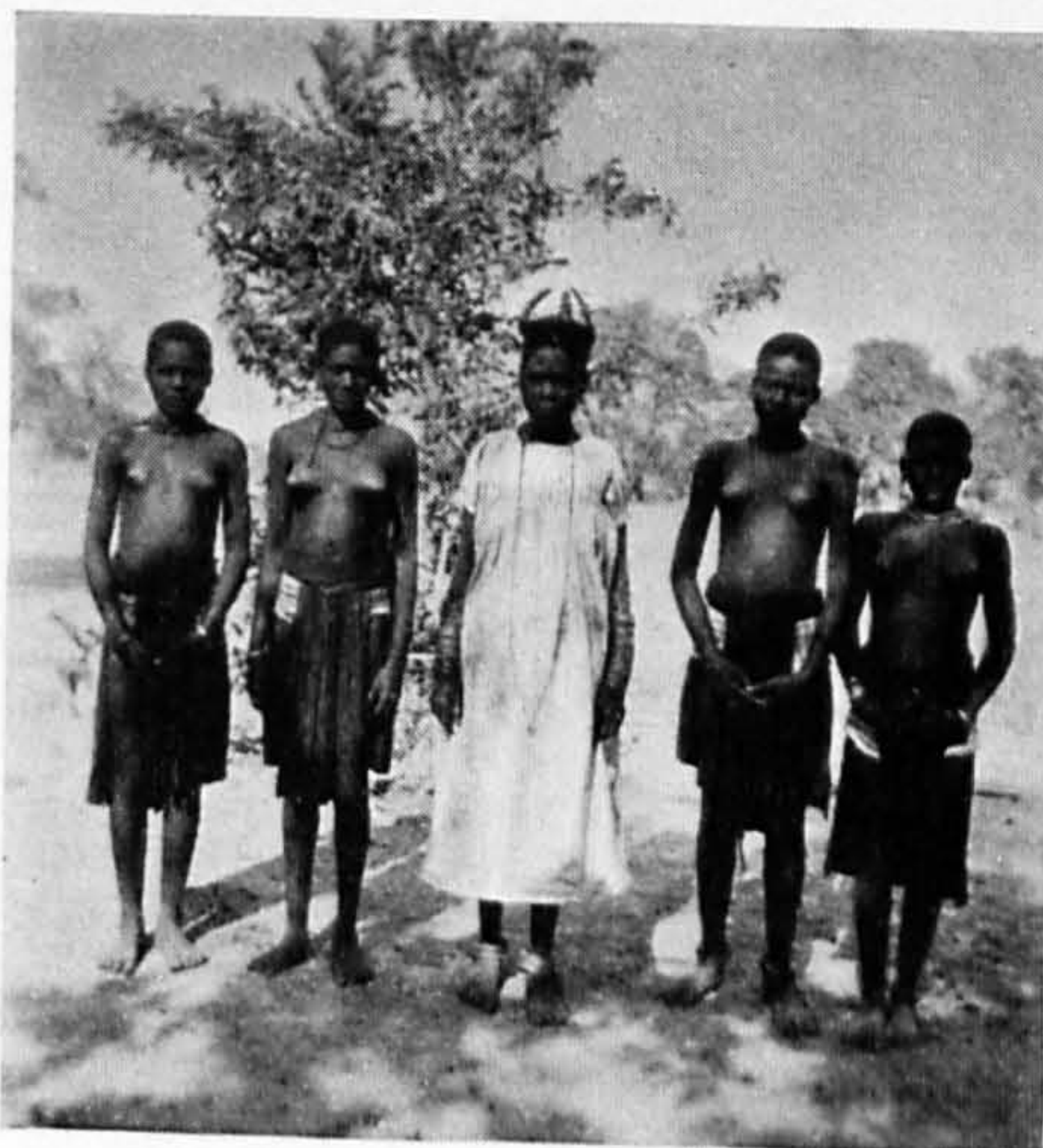




1



4



3

2

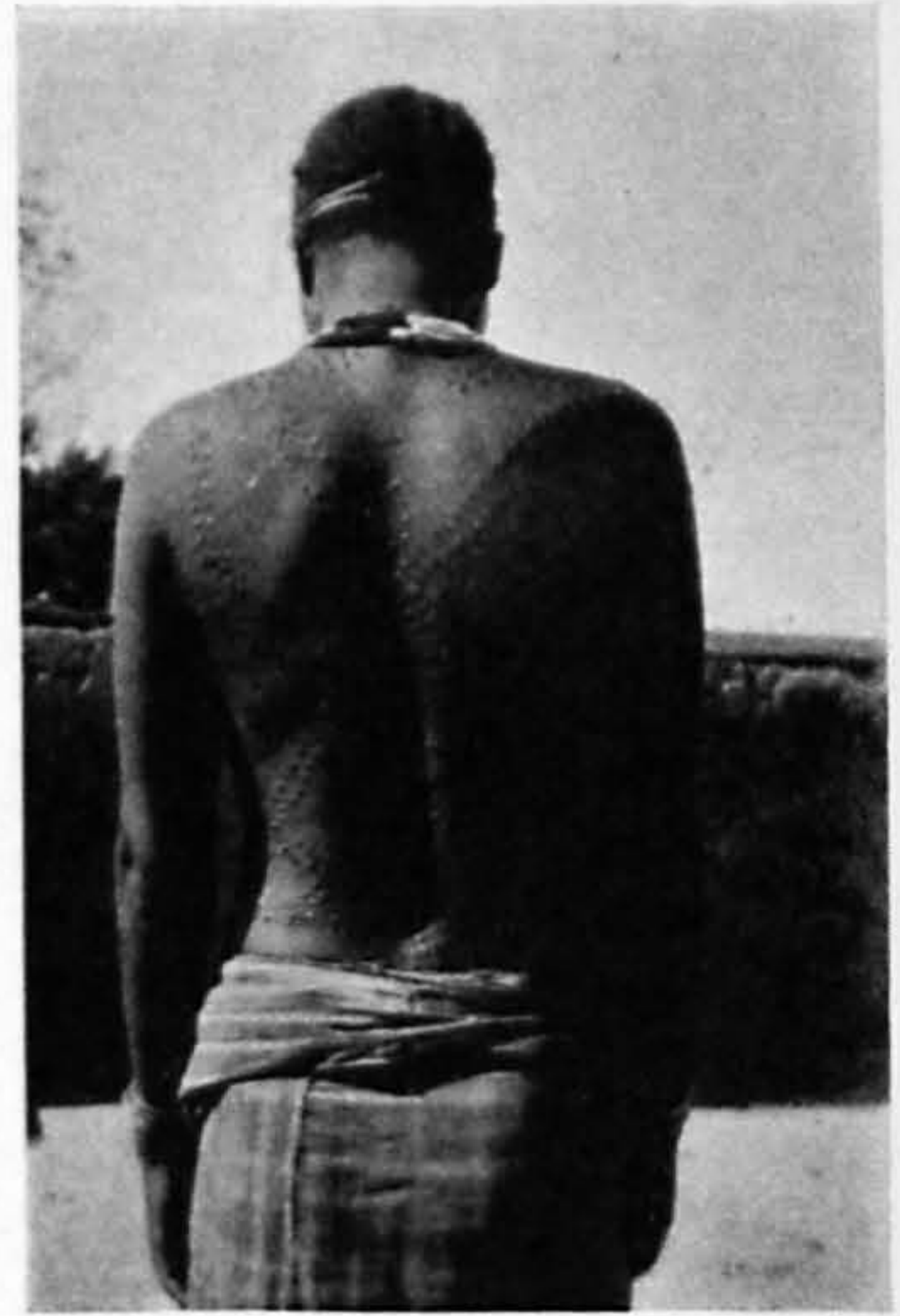


12

1



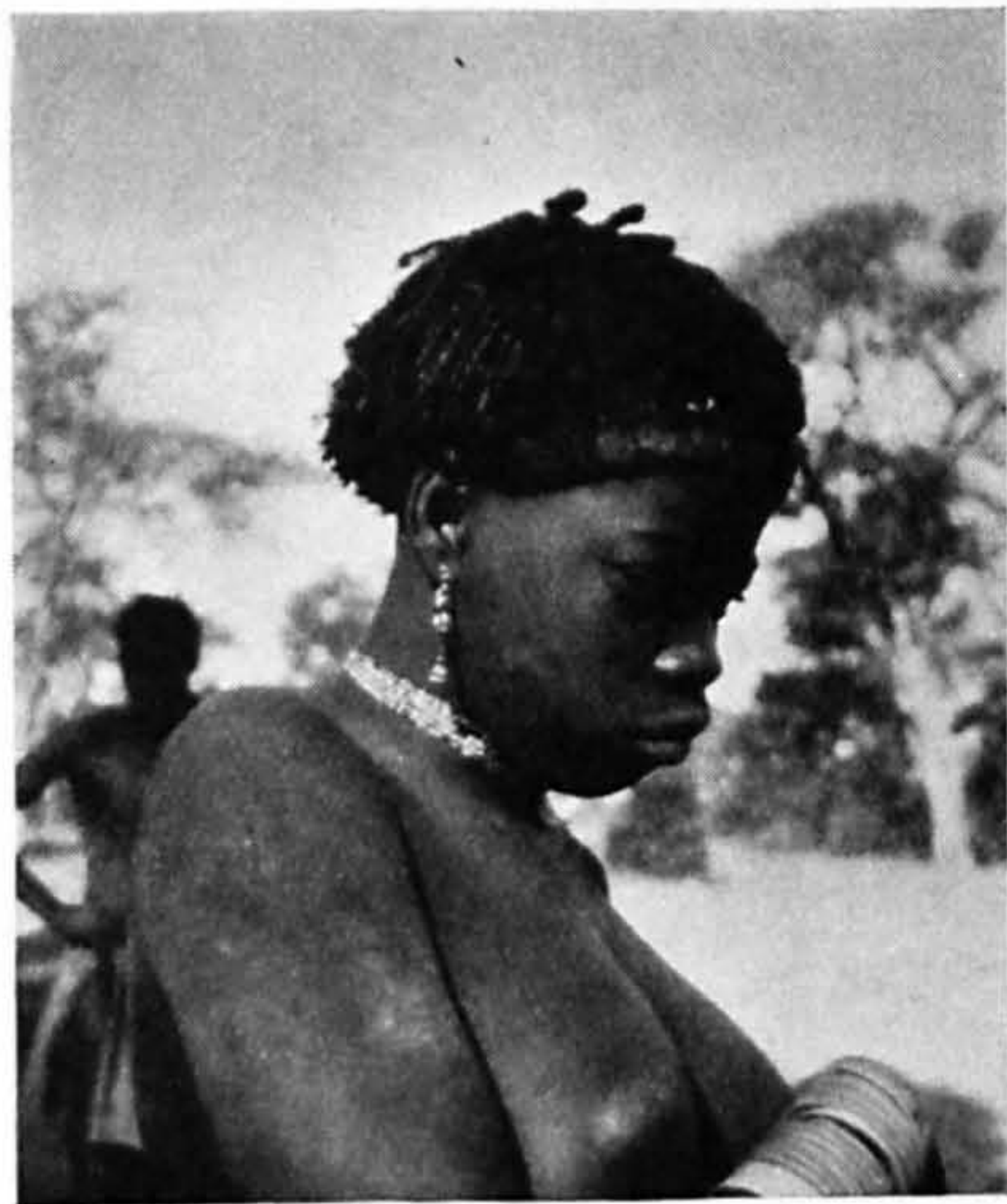
3



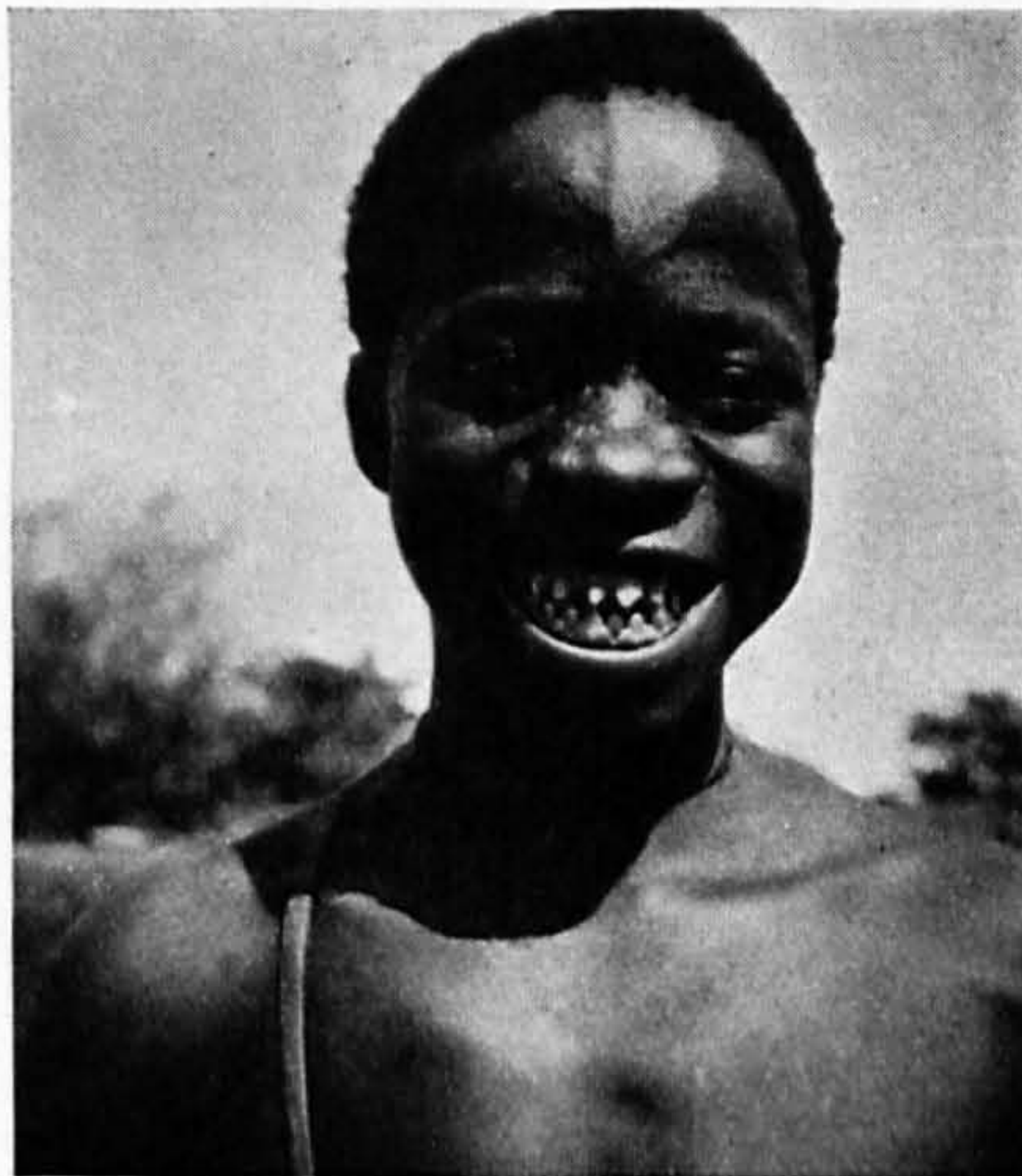
2

4

1



2



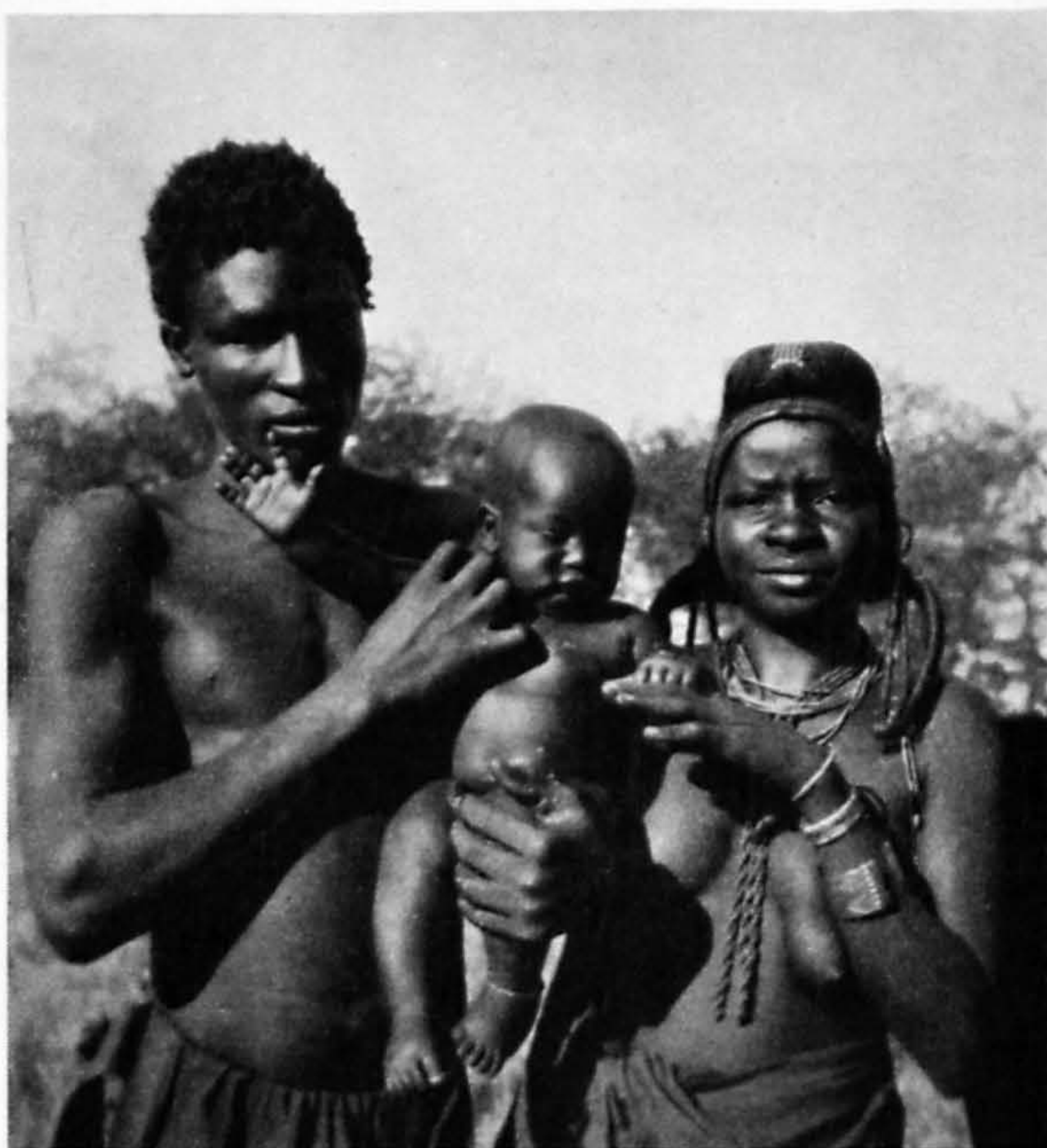
3



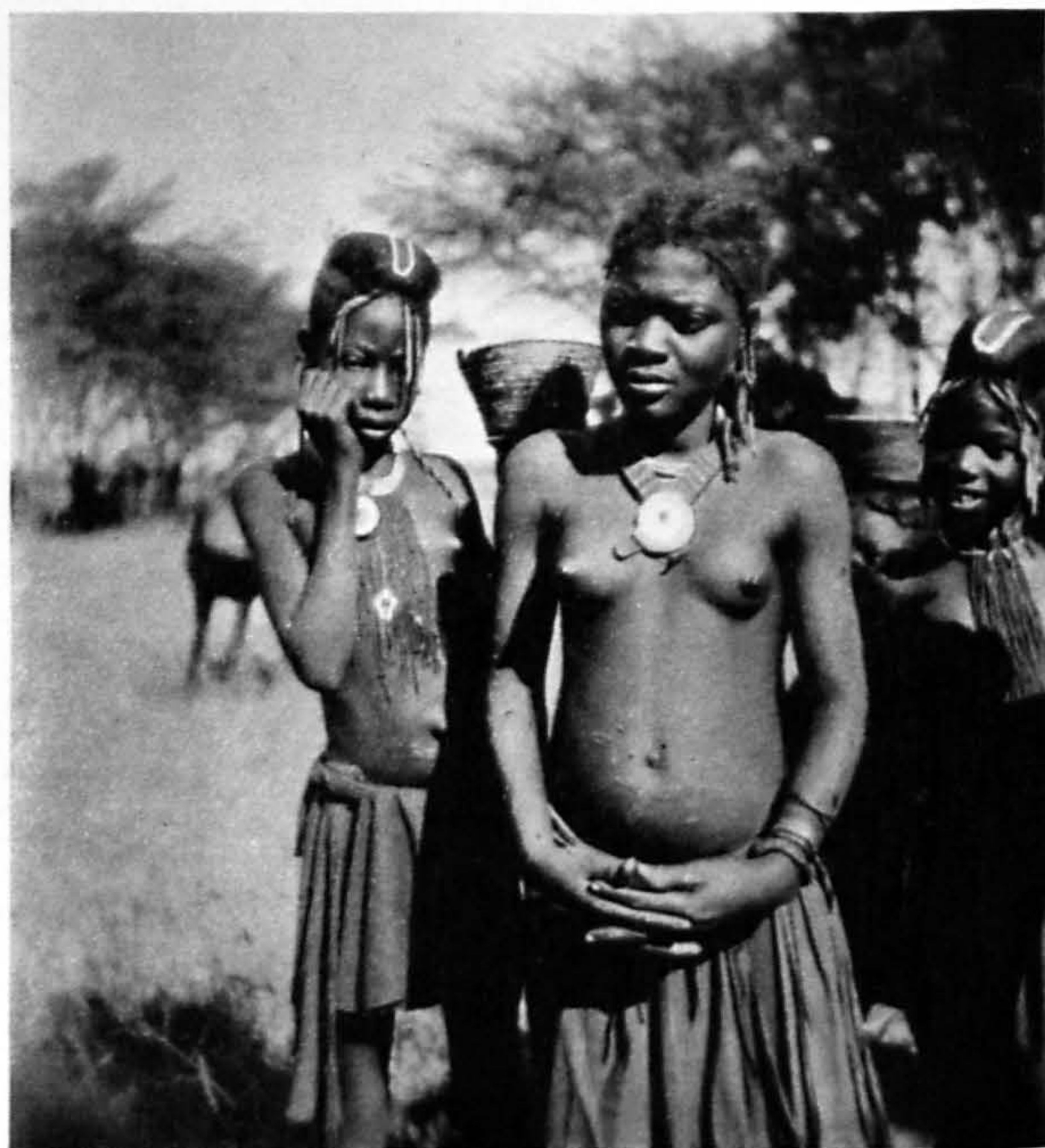
4



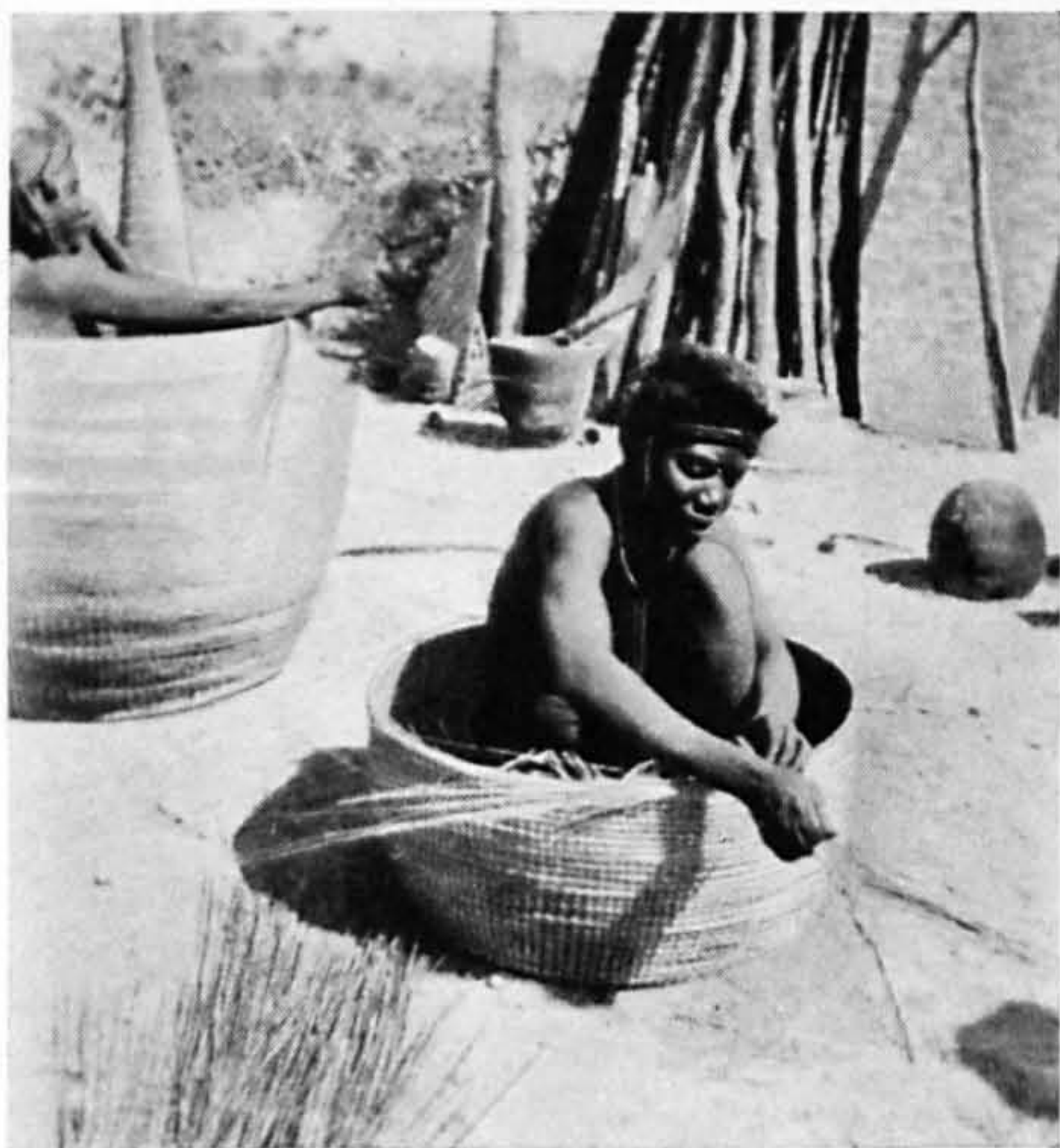
1



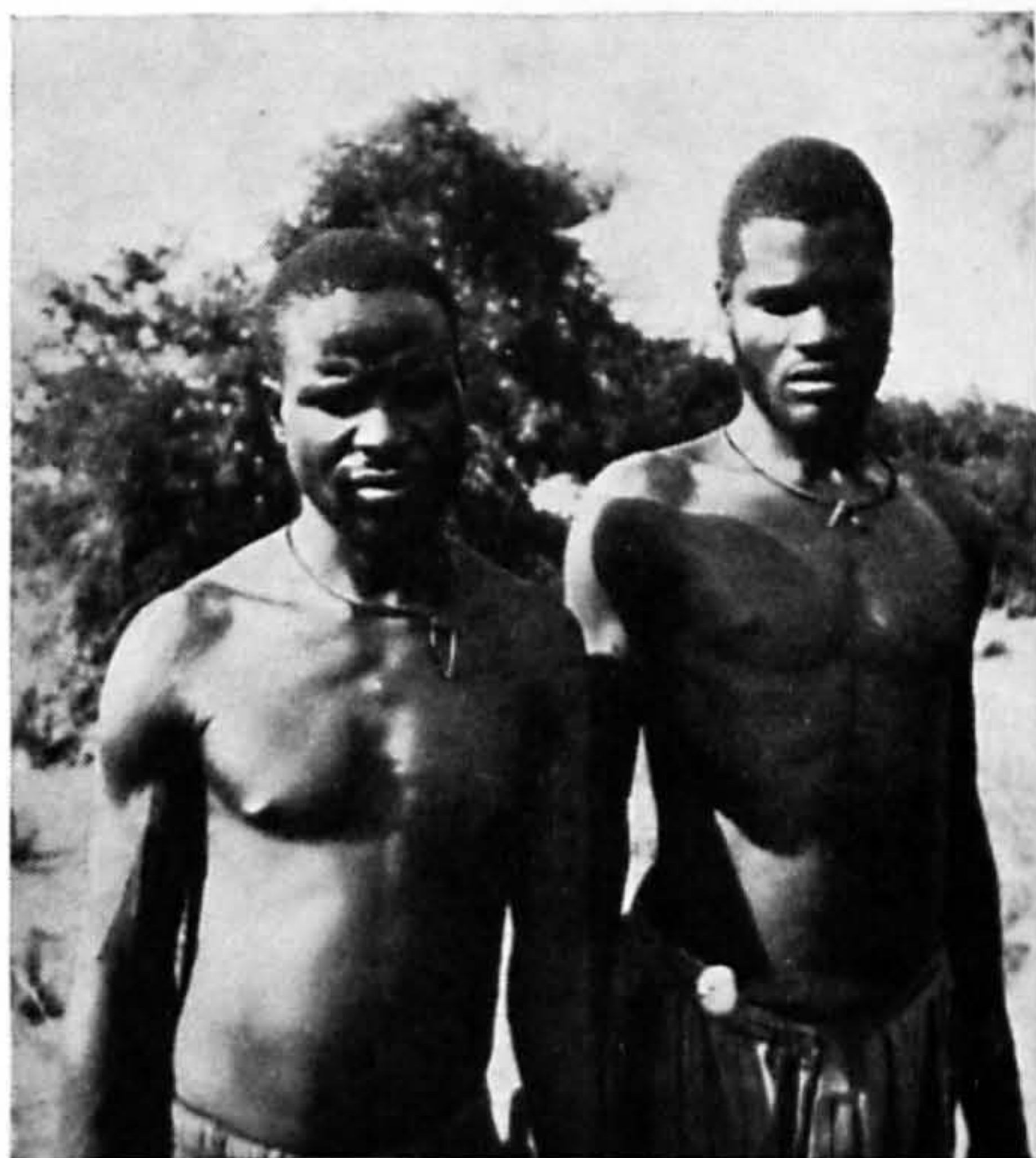
2



1



2

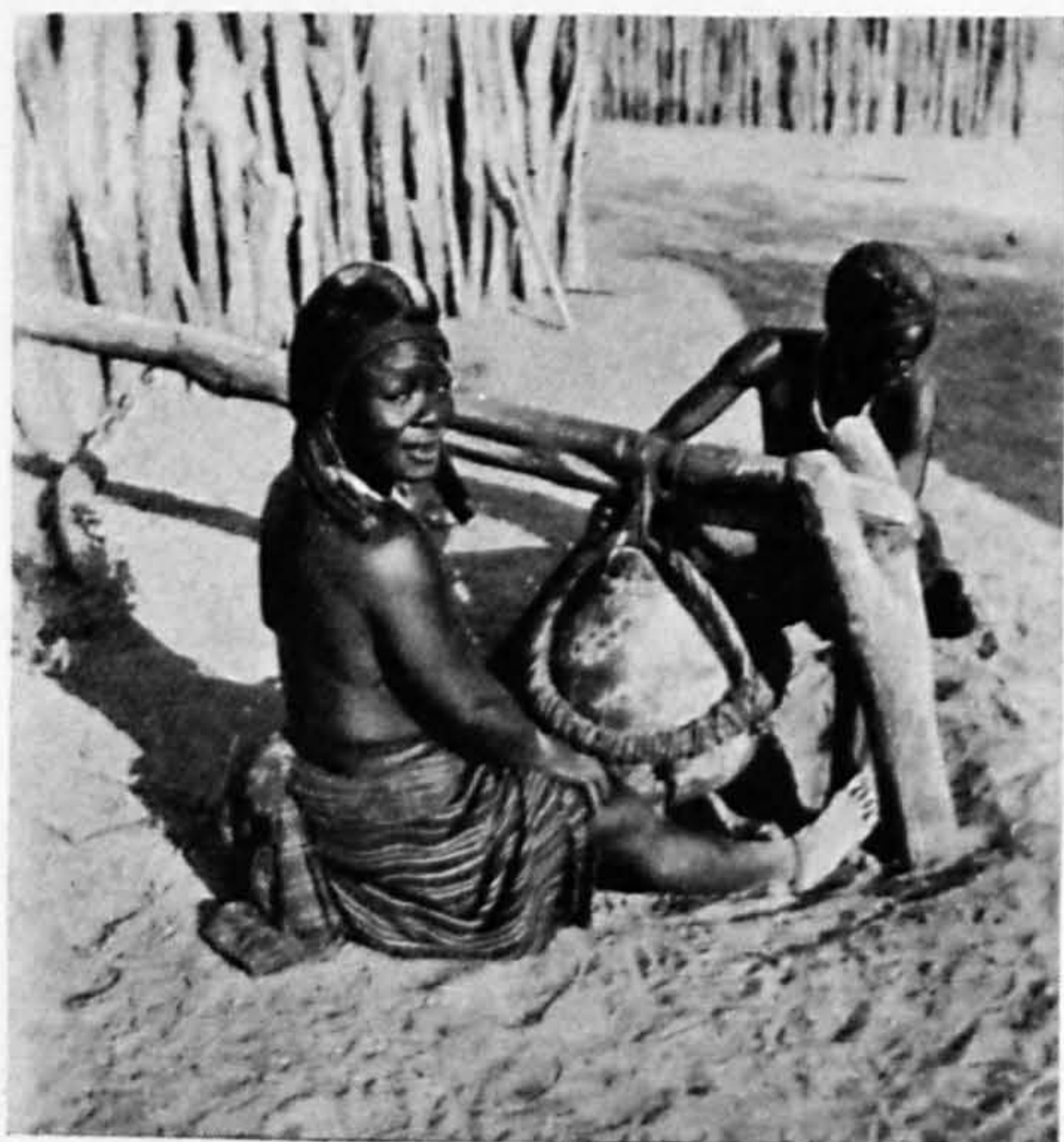


3

4



1



2



3



4

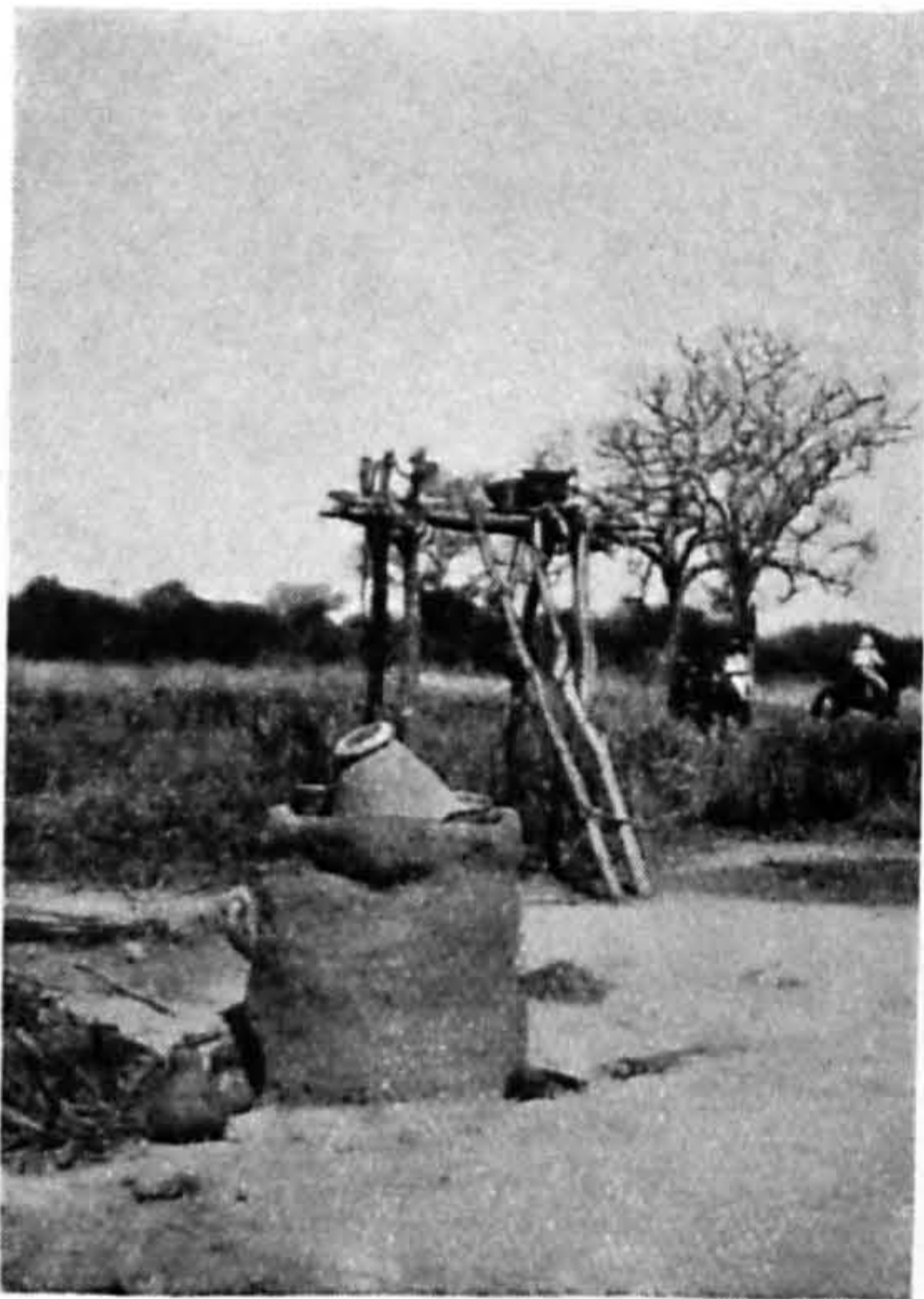
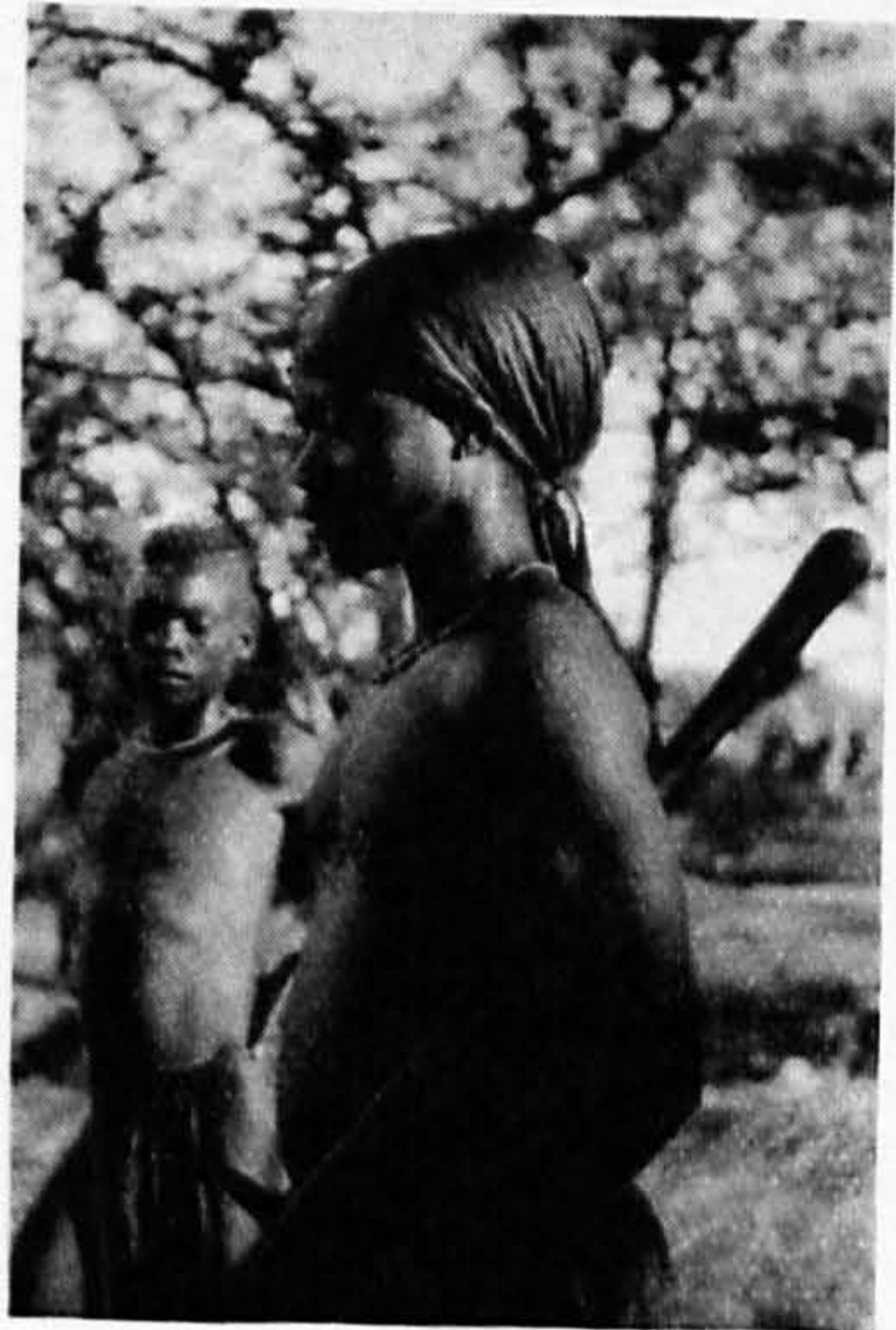
1



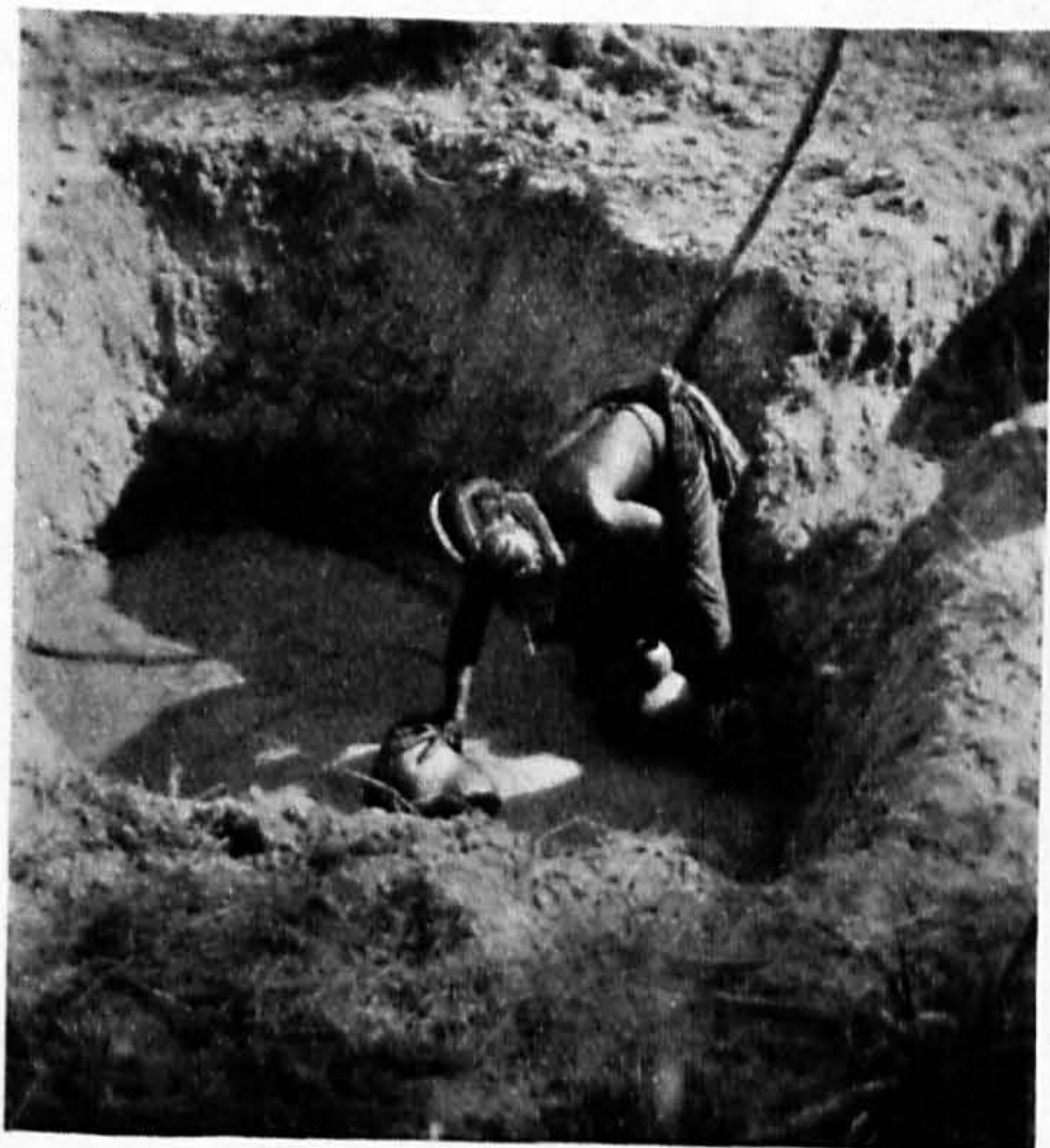
2



3



4



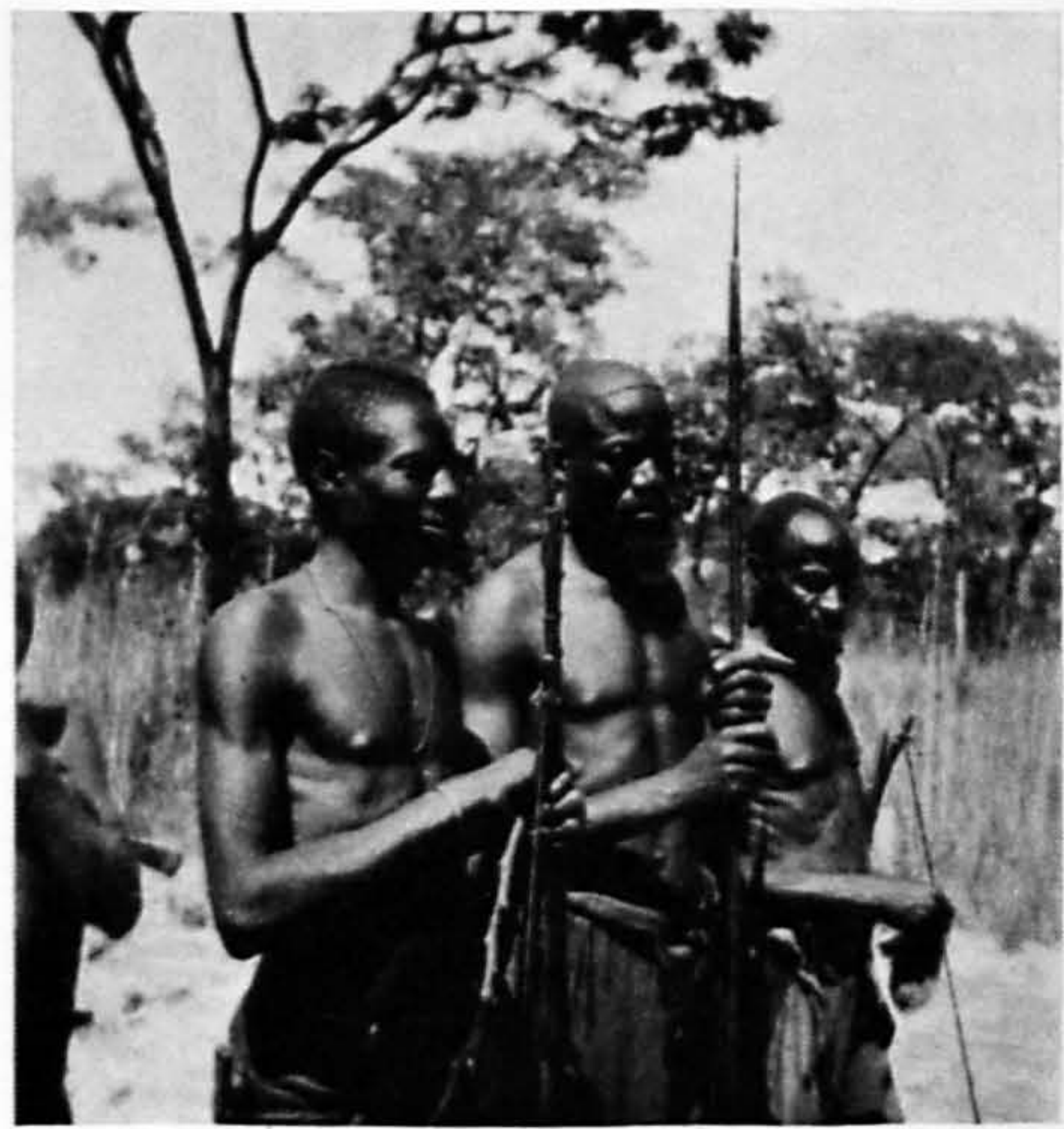
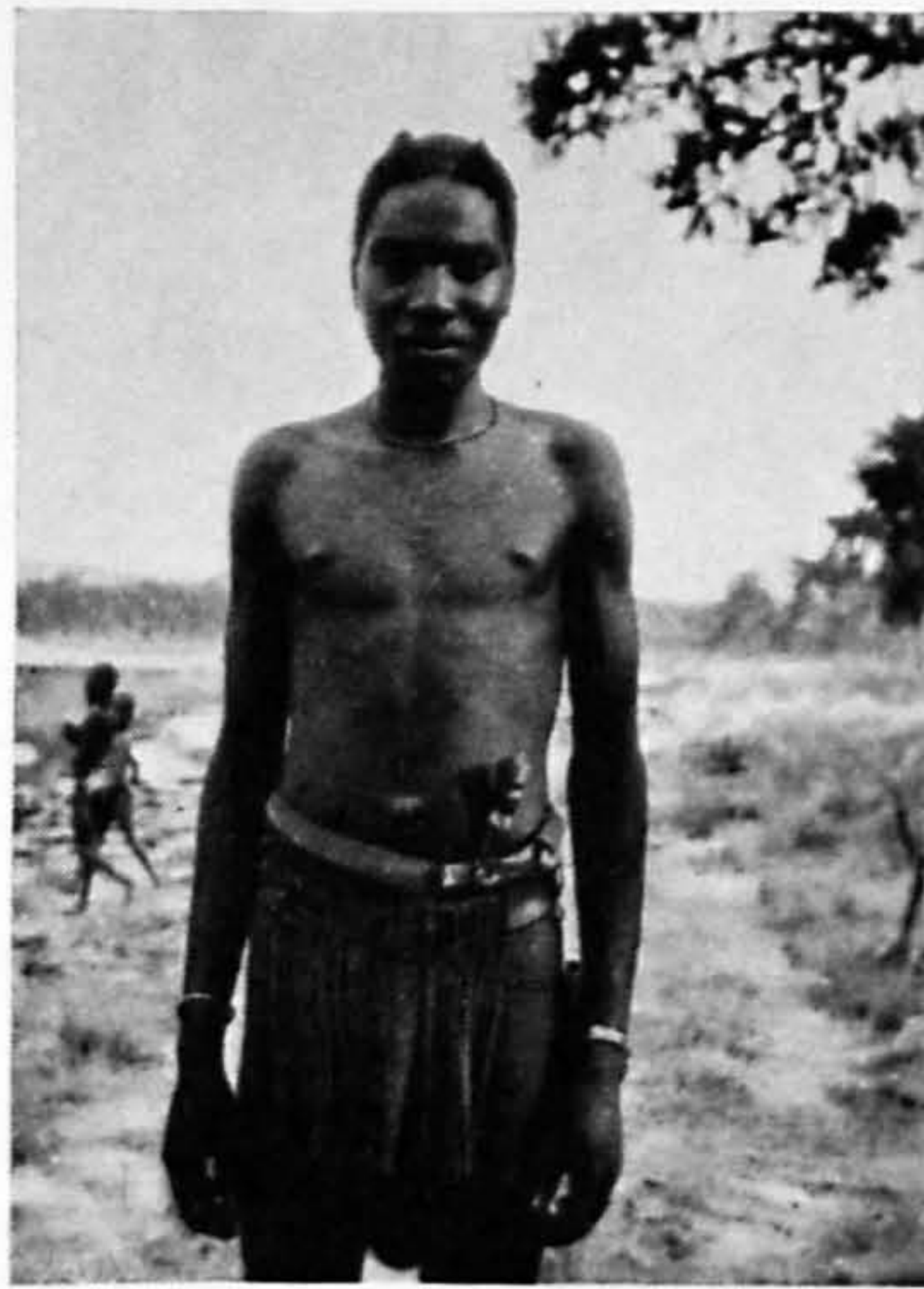
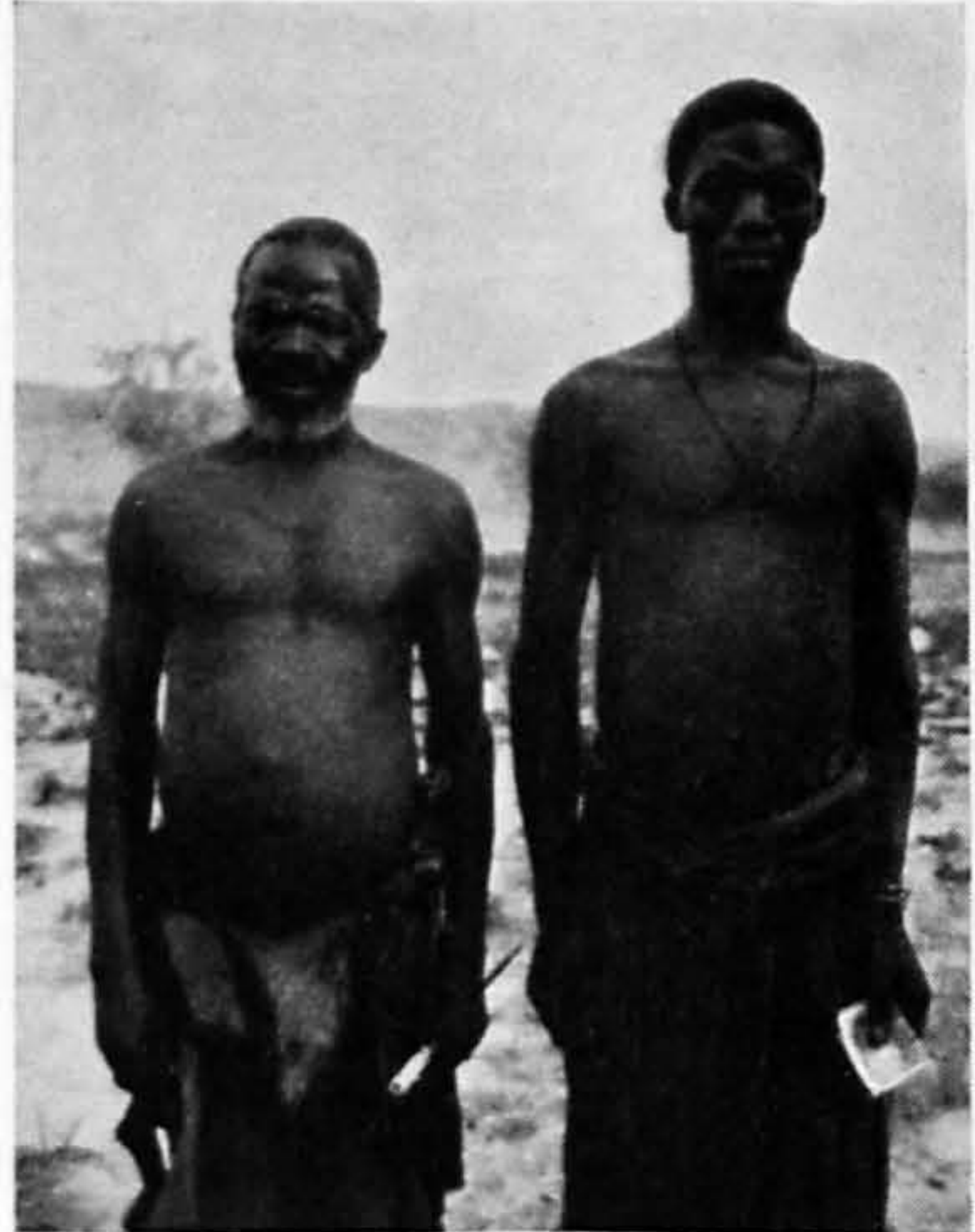
5



1



4



3

2

1



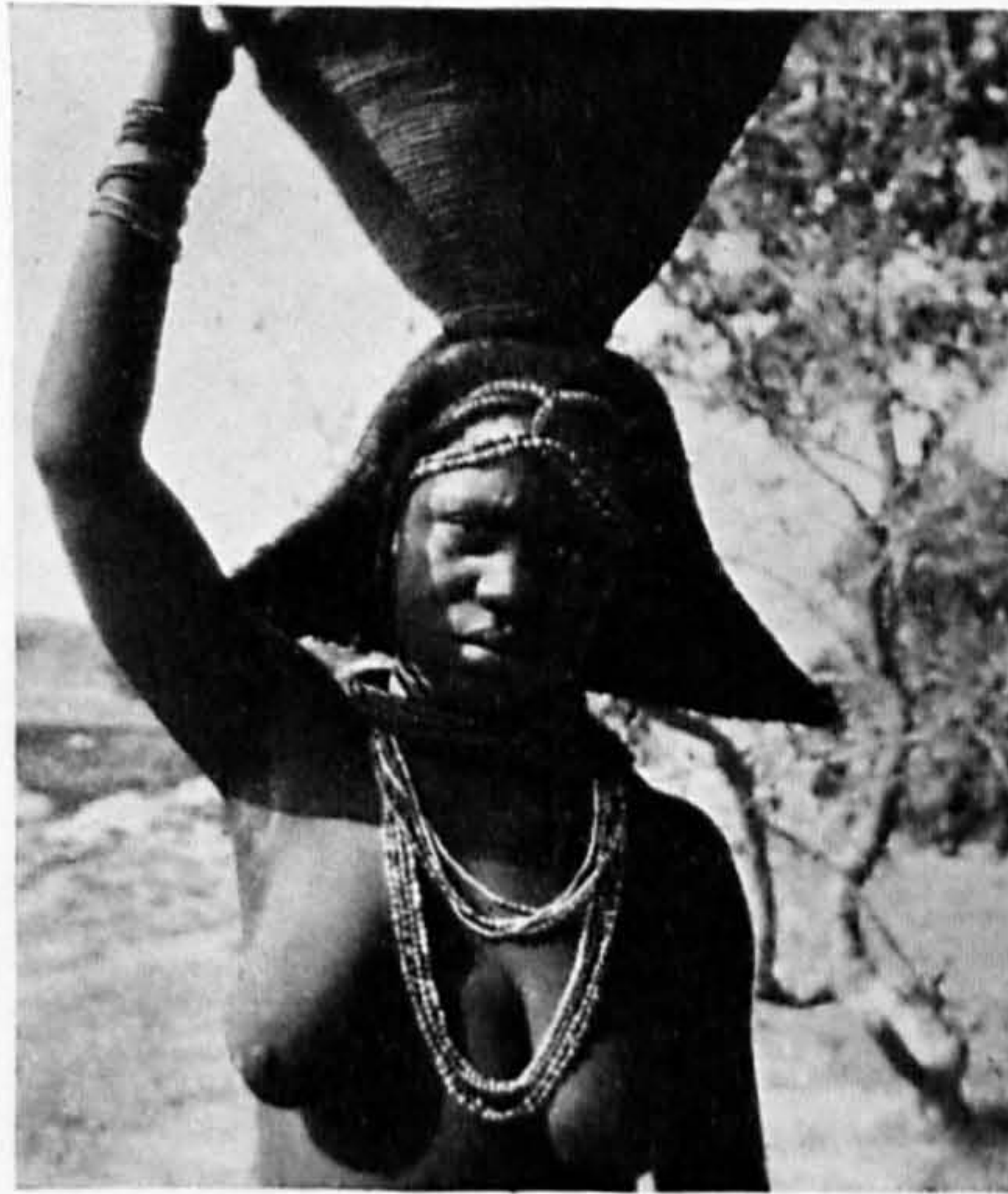
4



5



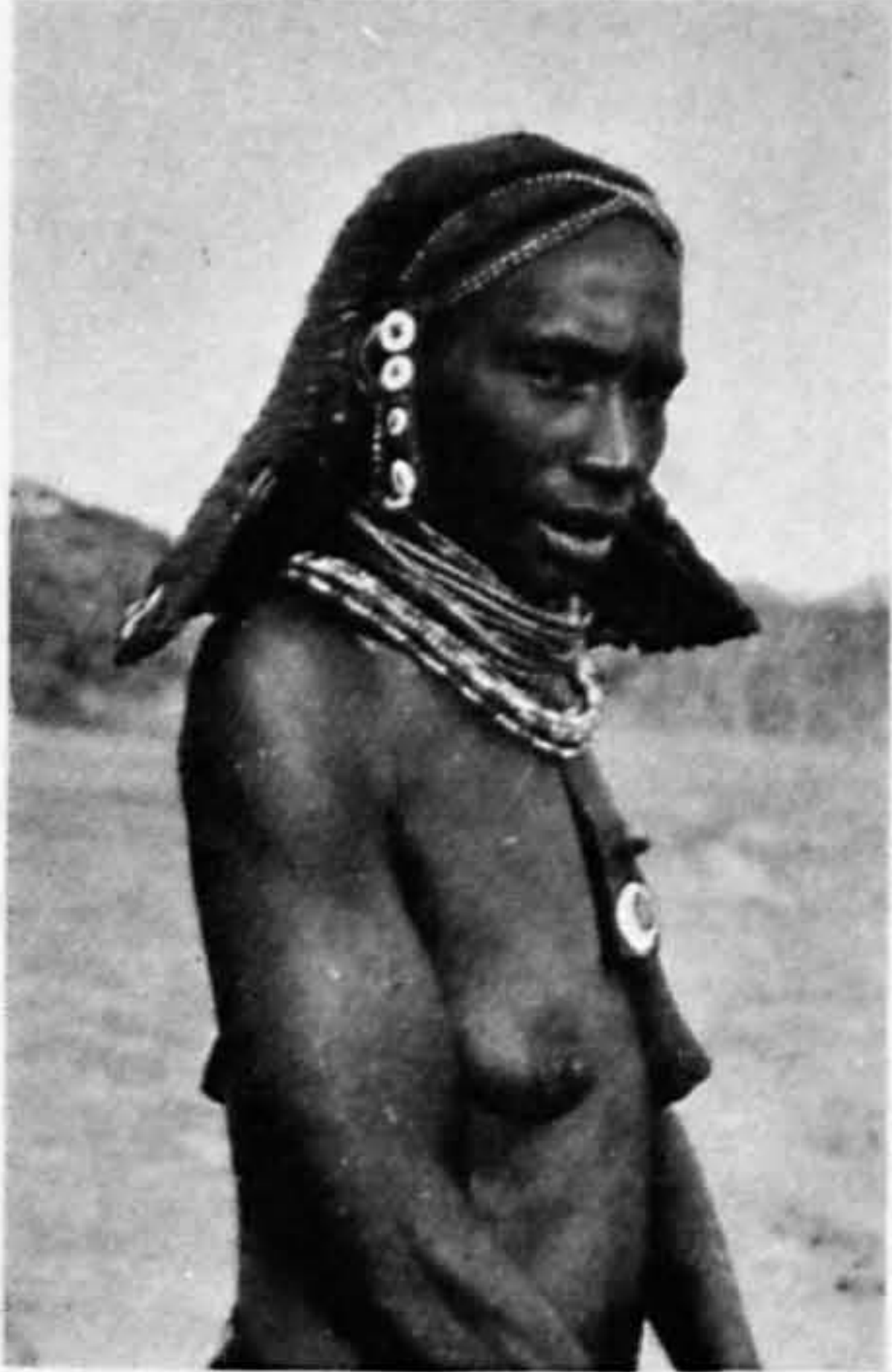
2



3



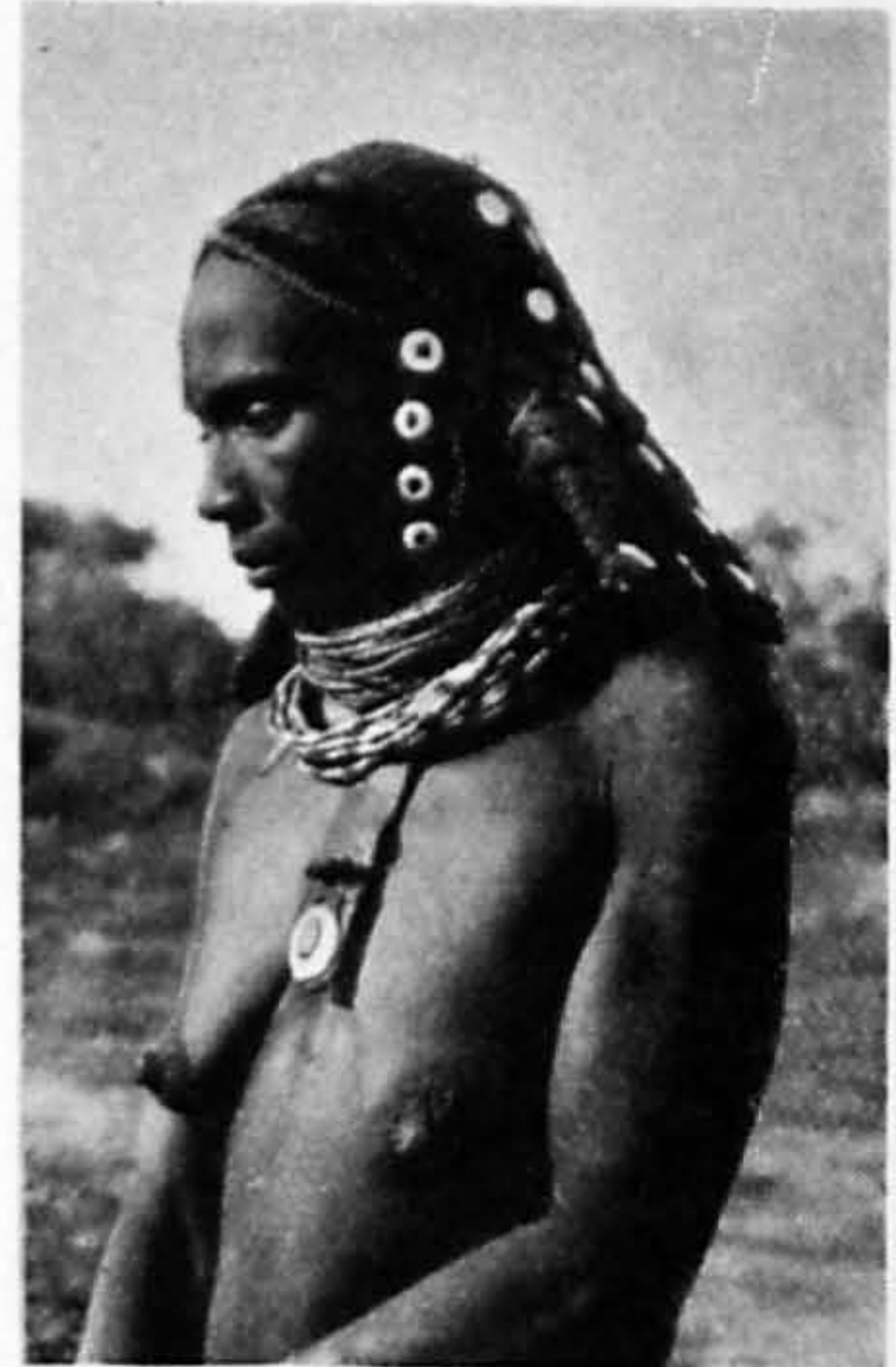
2



1



3



5

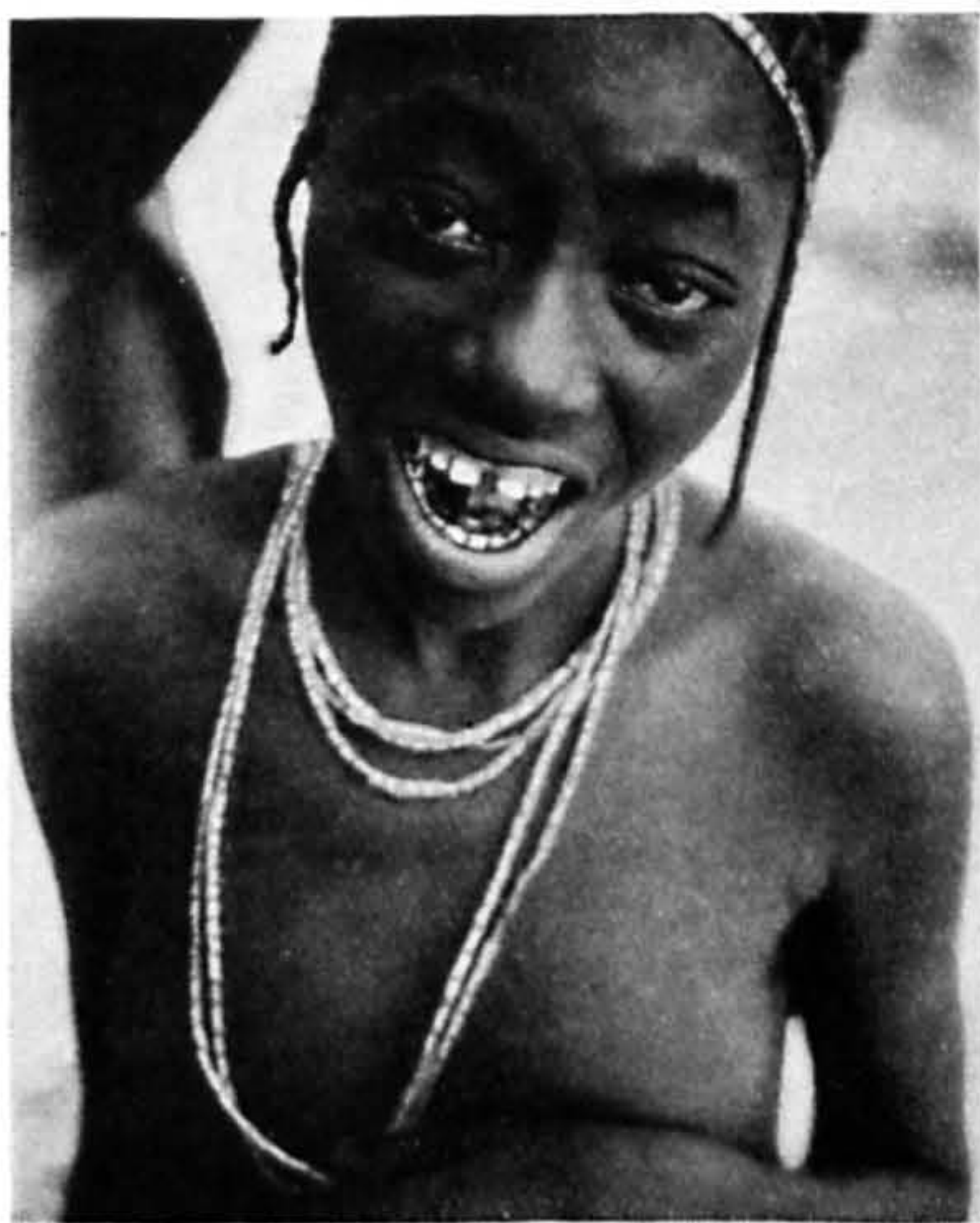
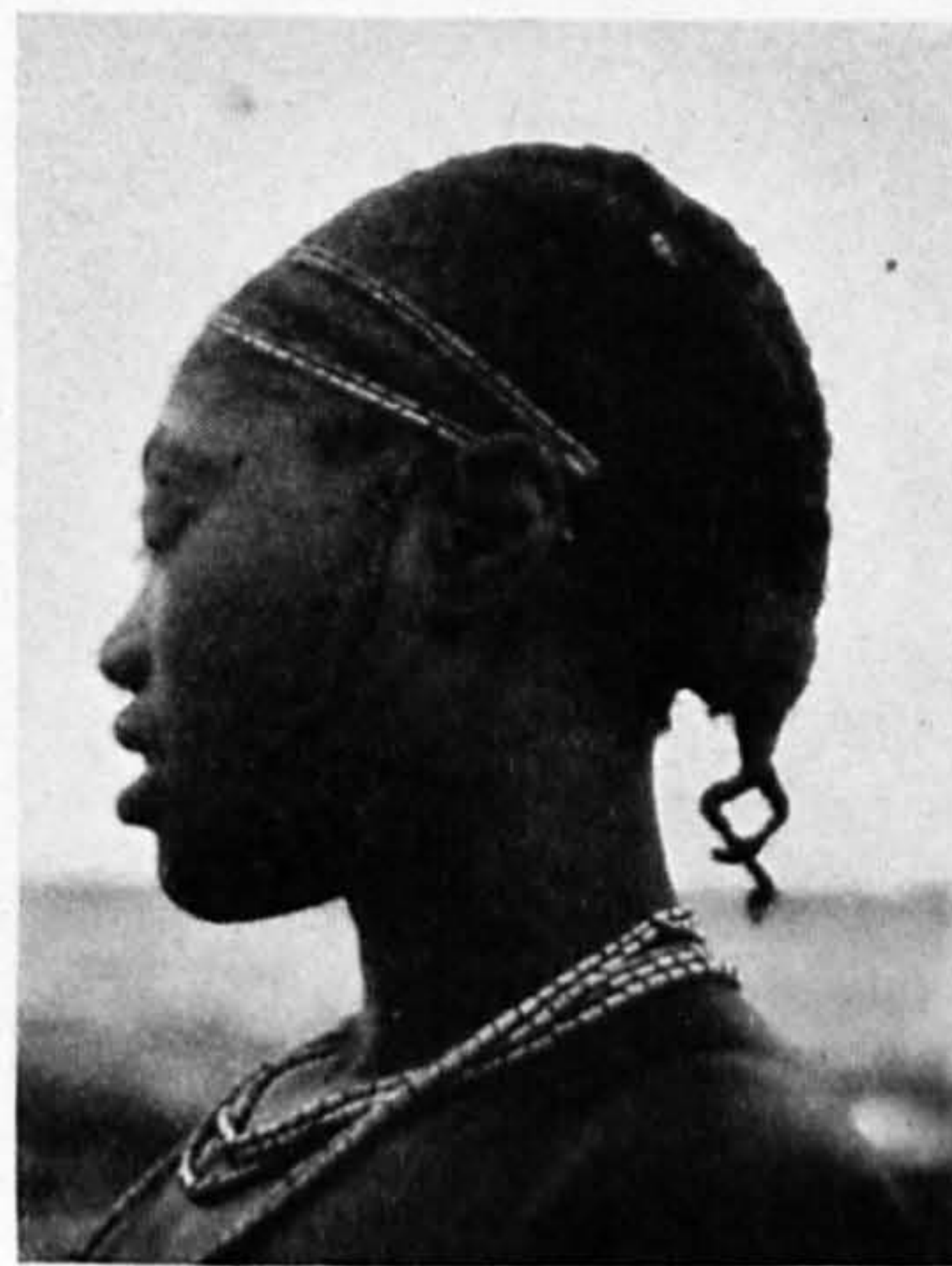
4

6

1



3



4

2



1



2



3

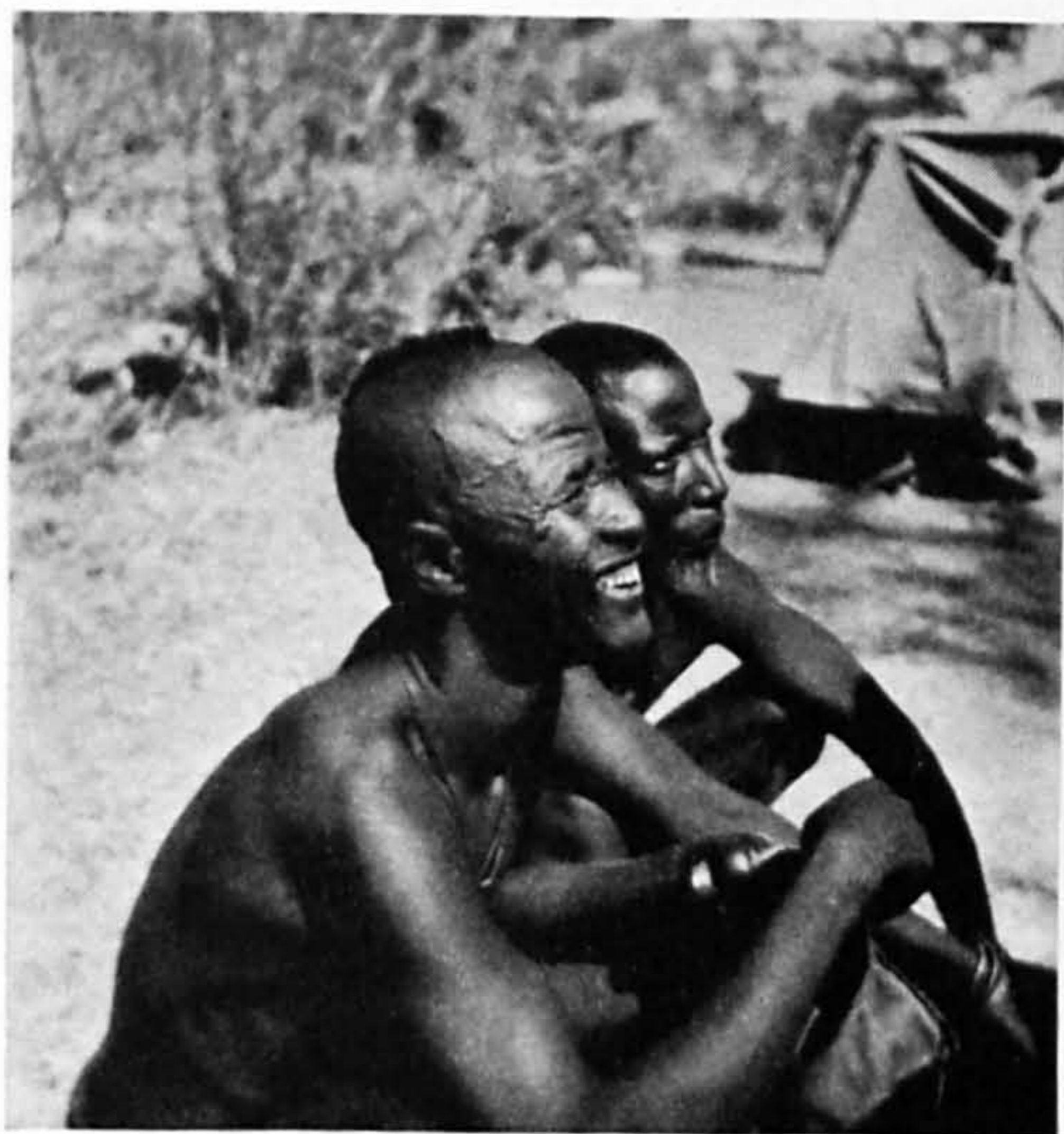


4

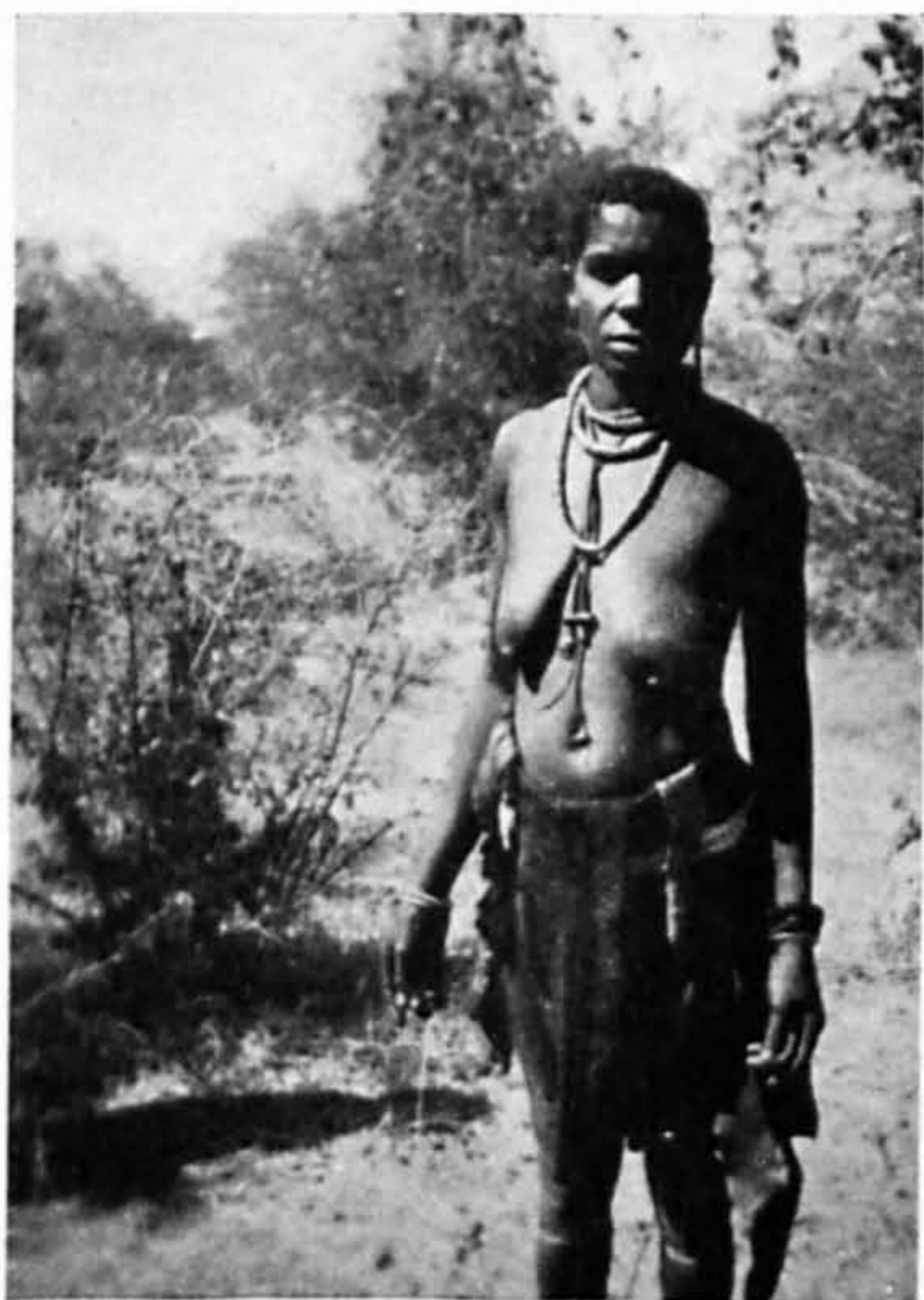
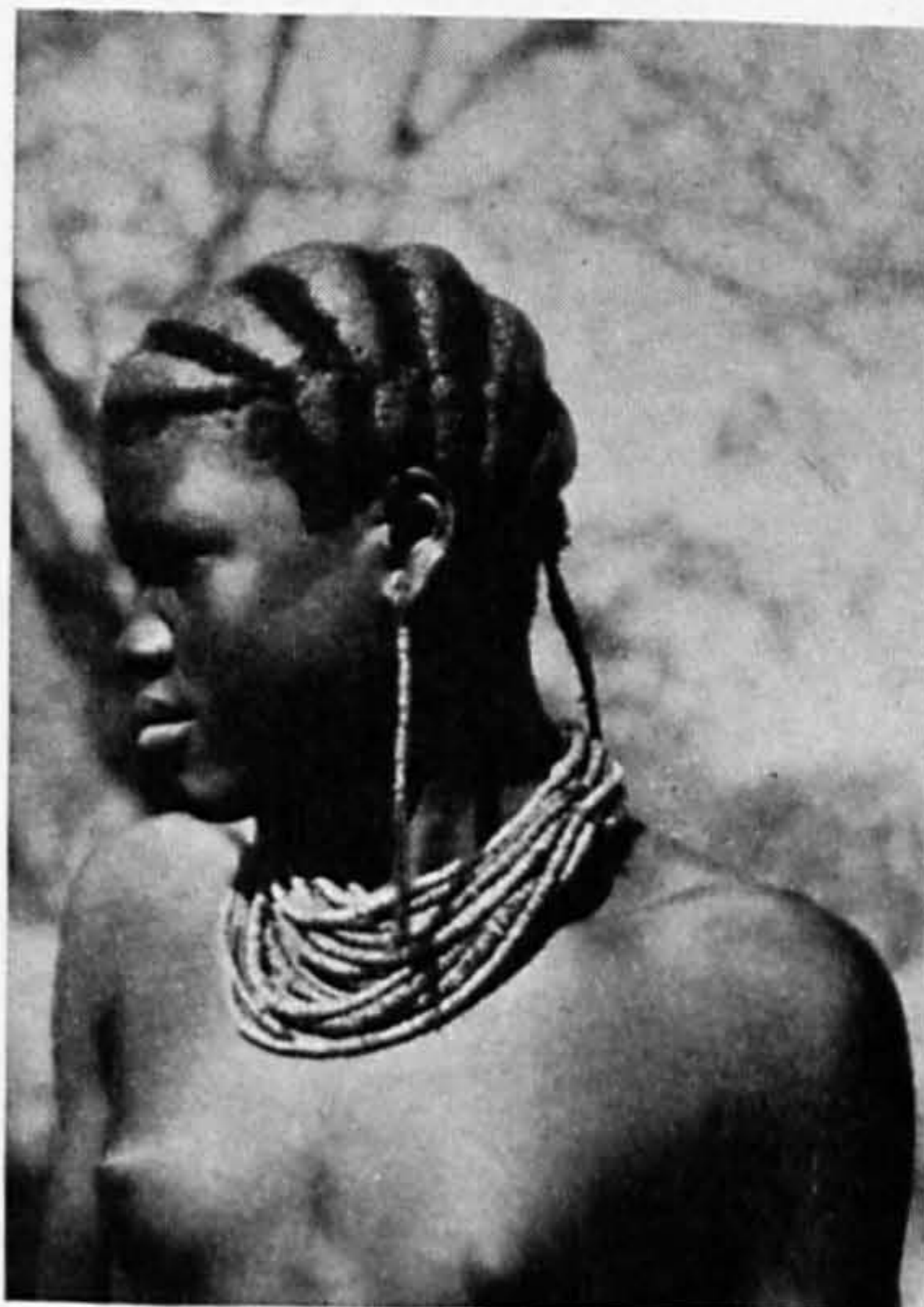


5

1



2



3

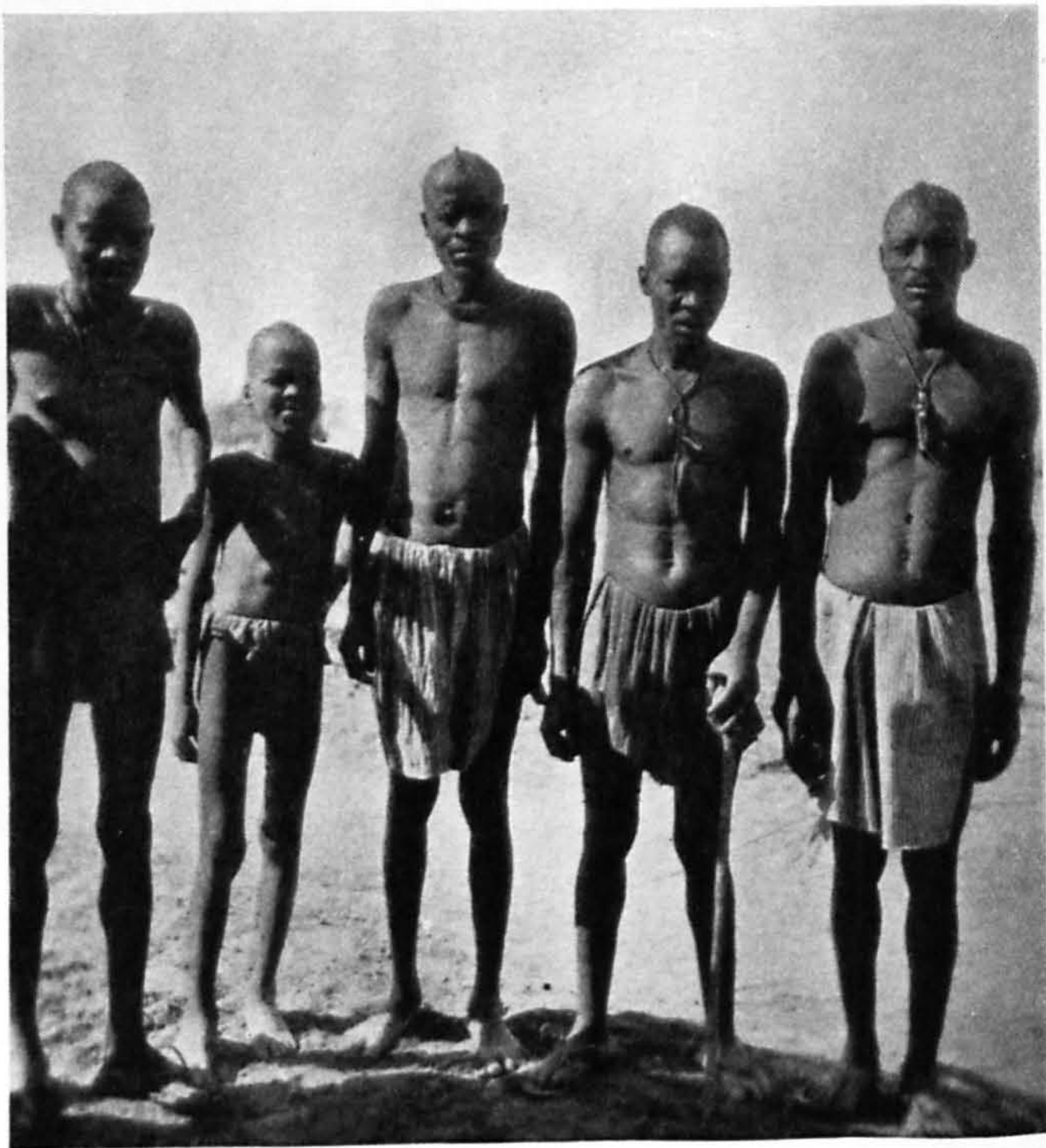
4



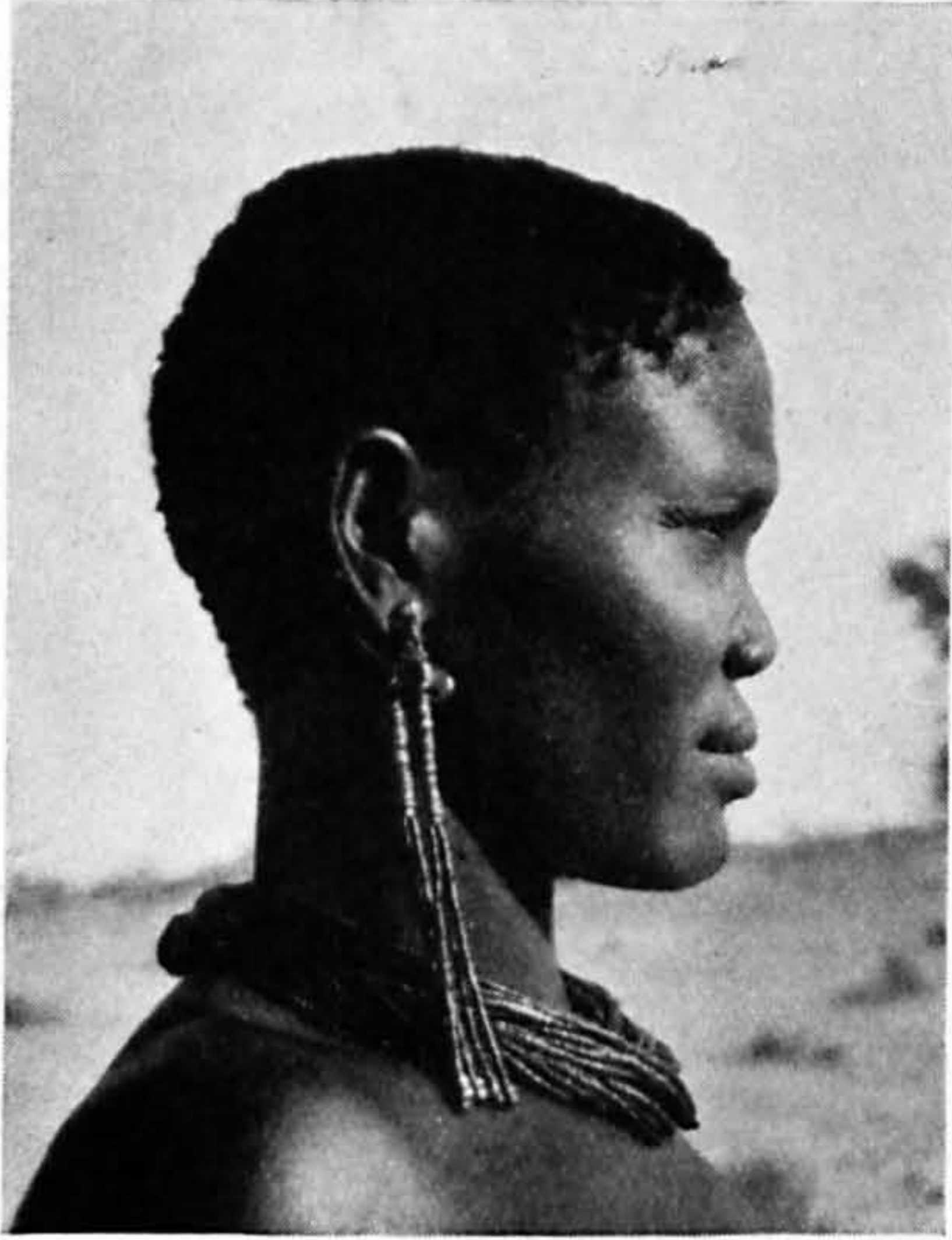
1



2



2



1

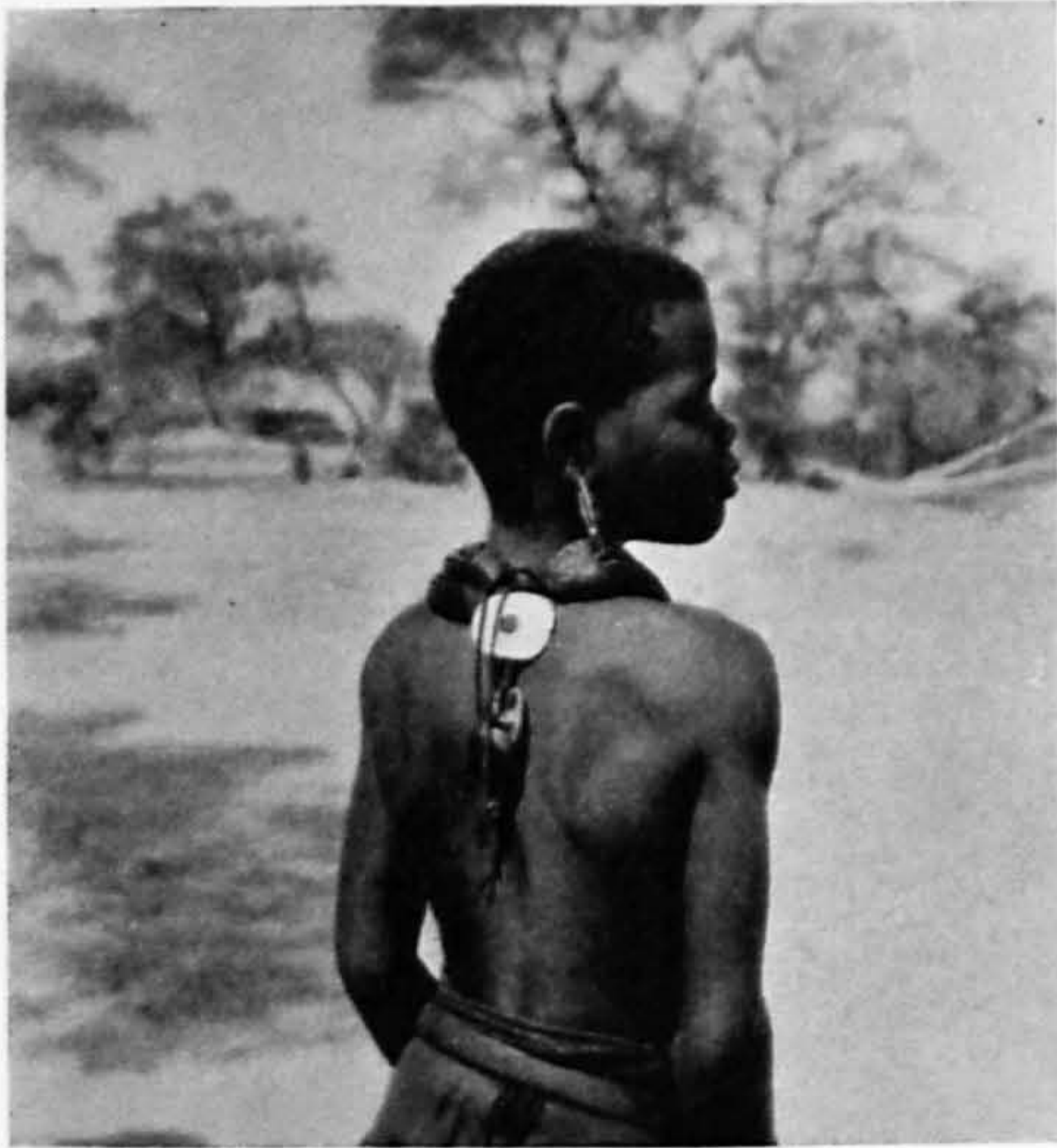


3

4



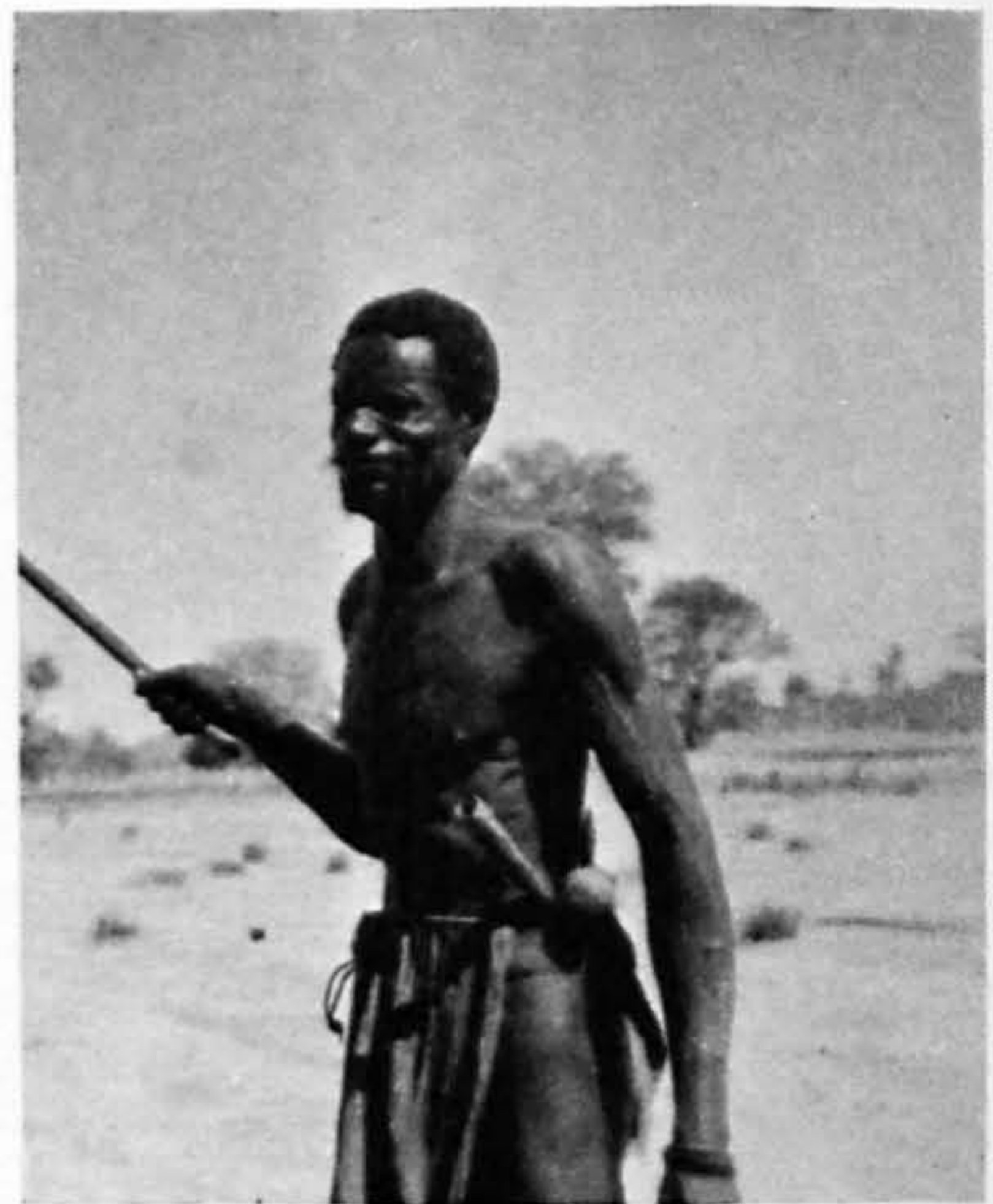
1



2

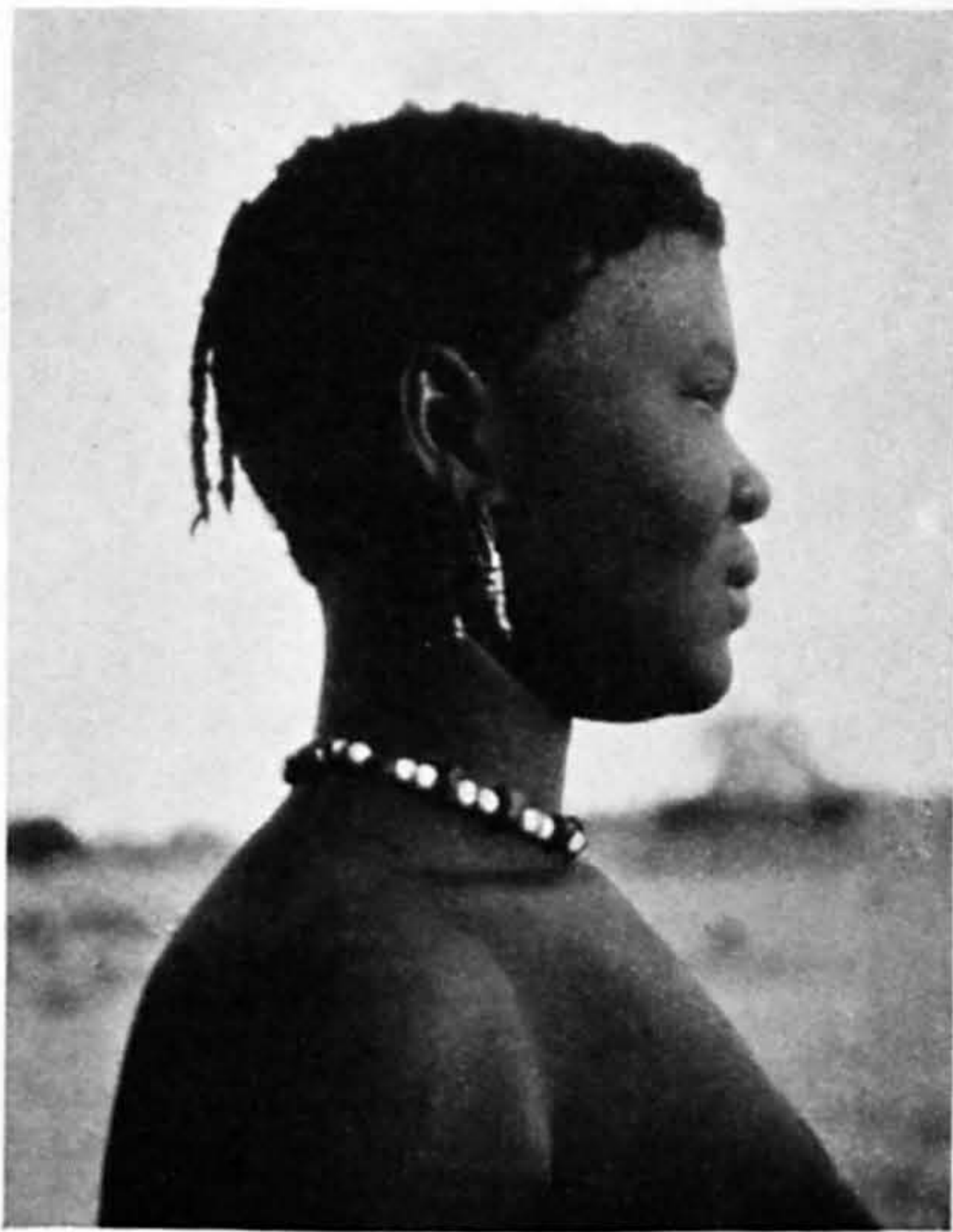


3

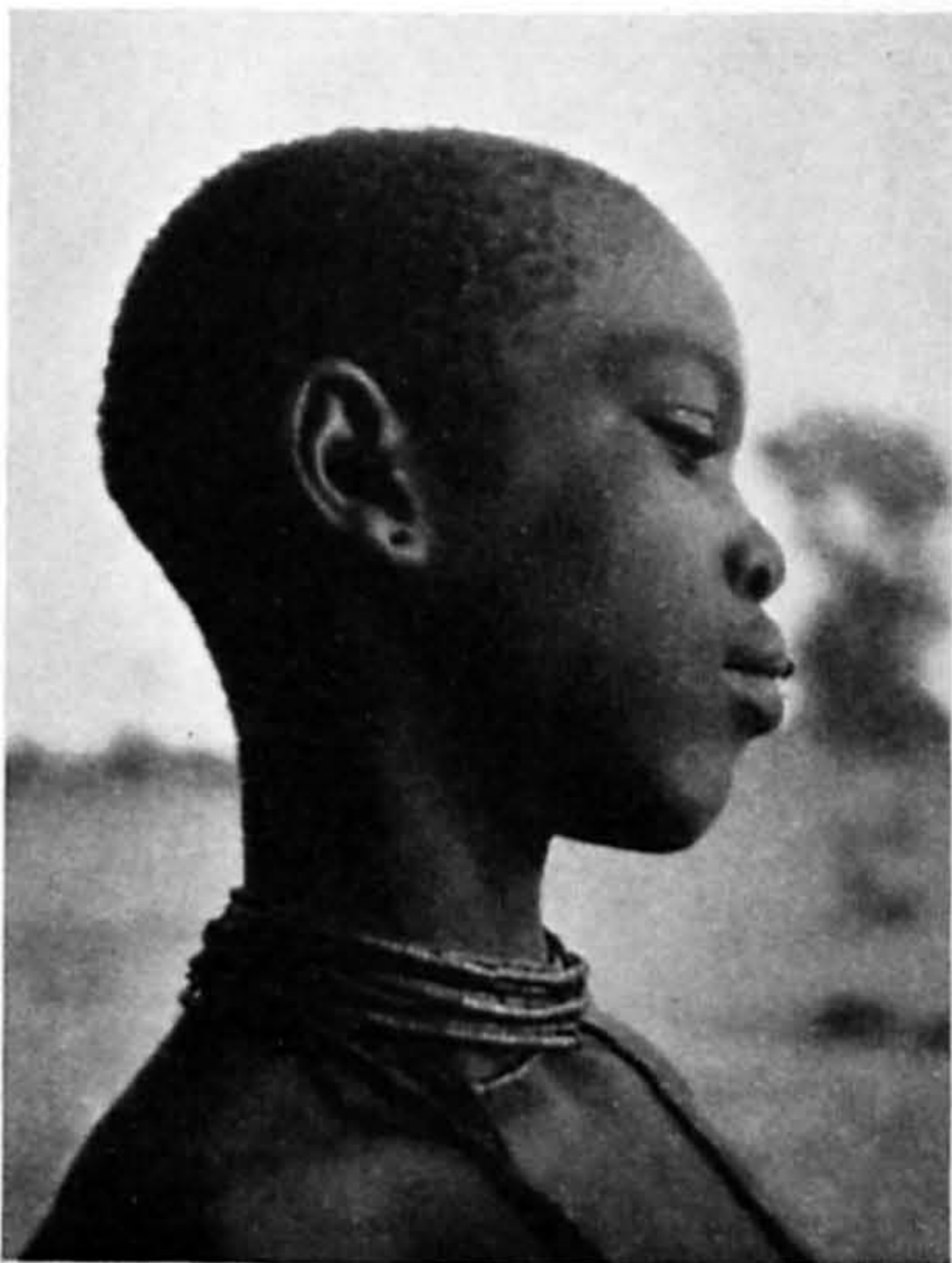


4

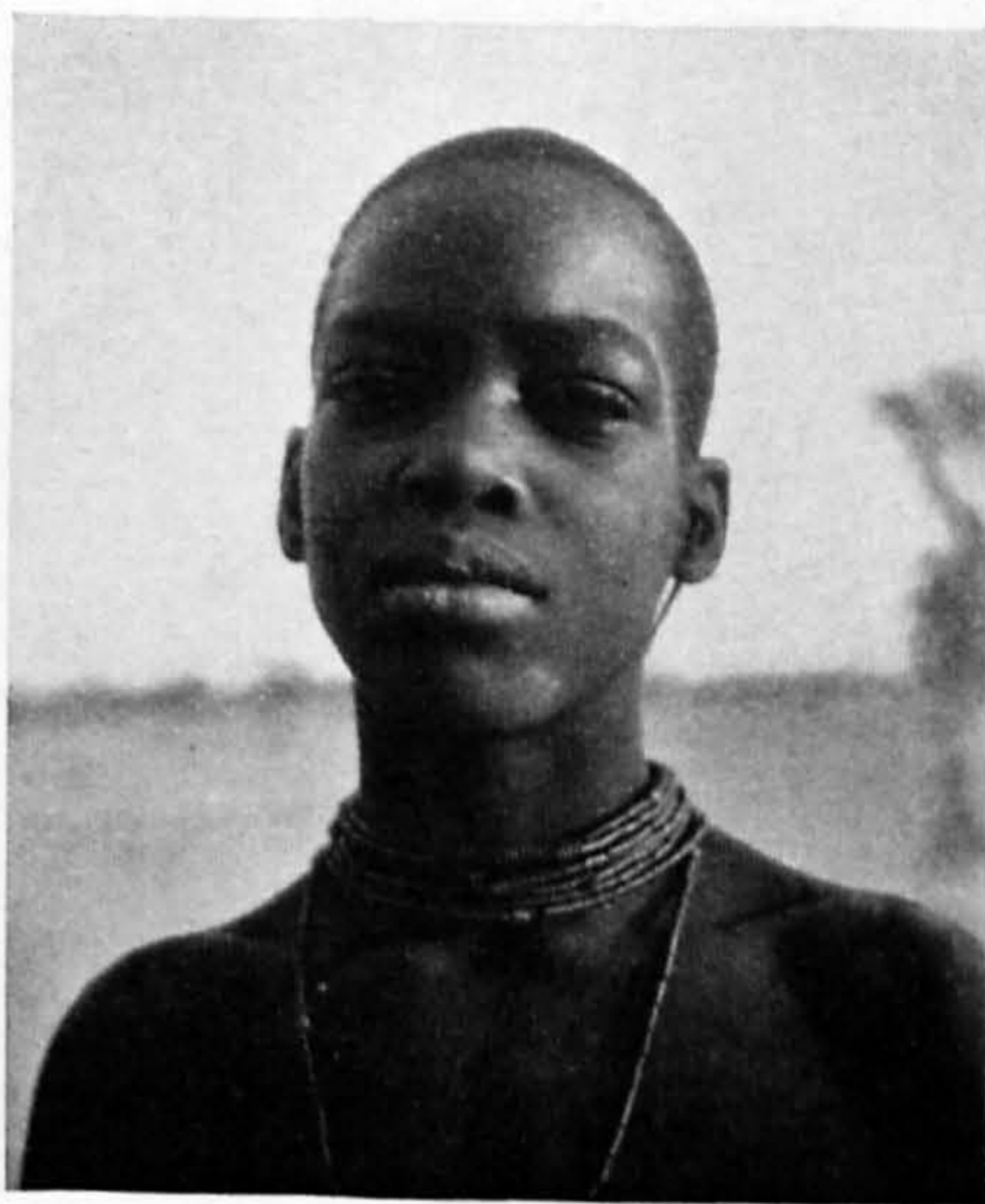
1



2



3



4



1



2



3

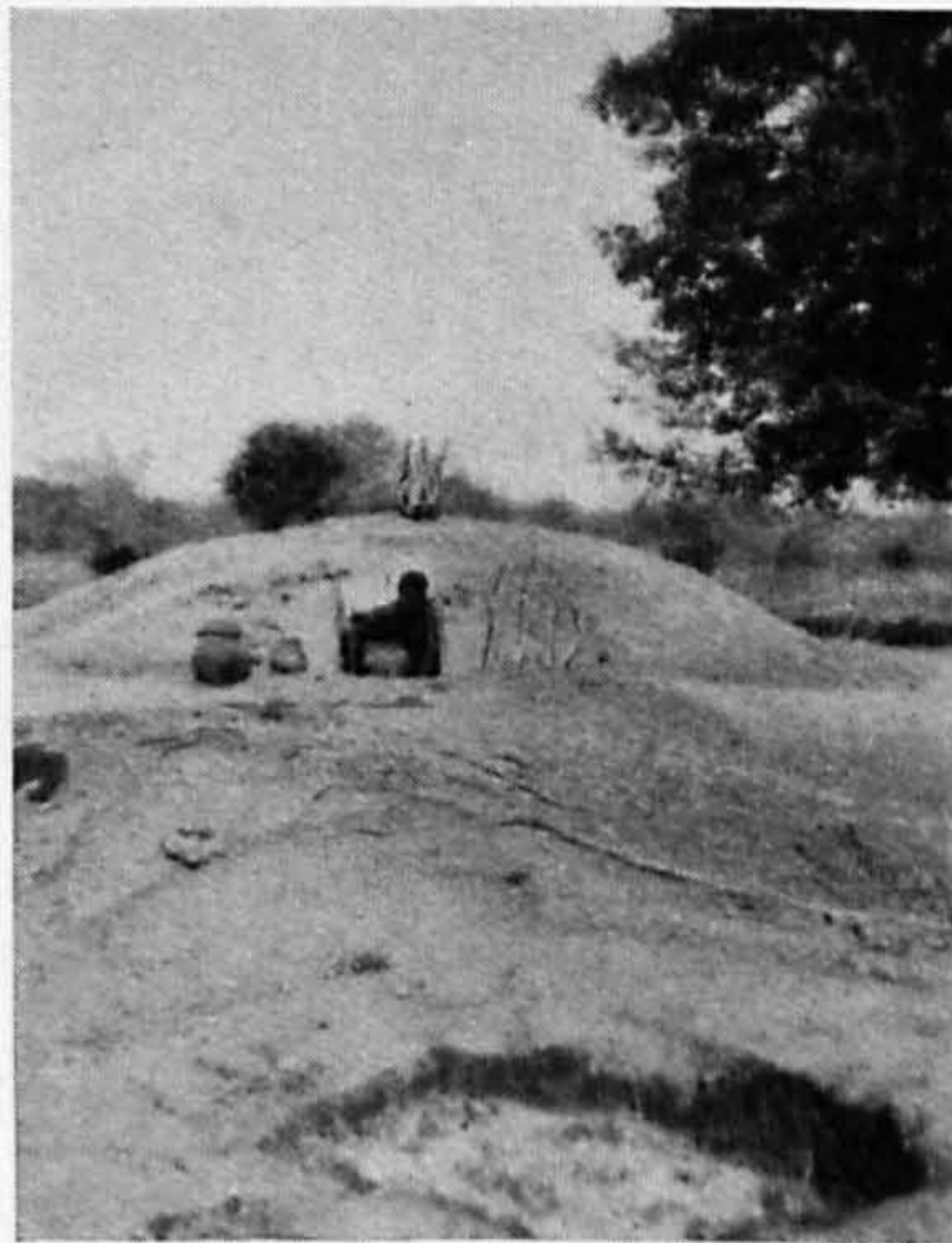


4

1



2



3

4



1



2



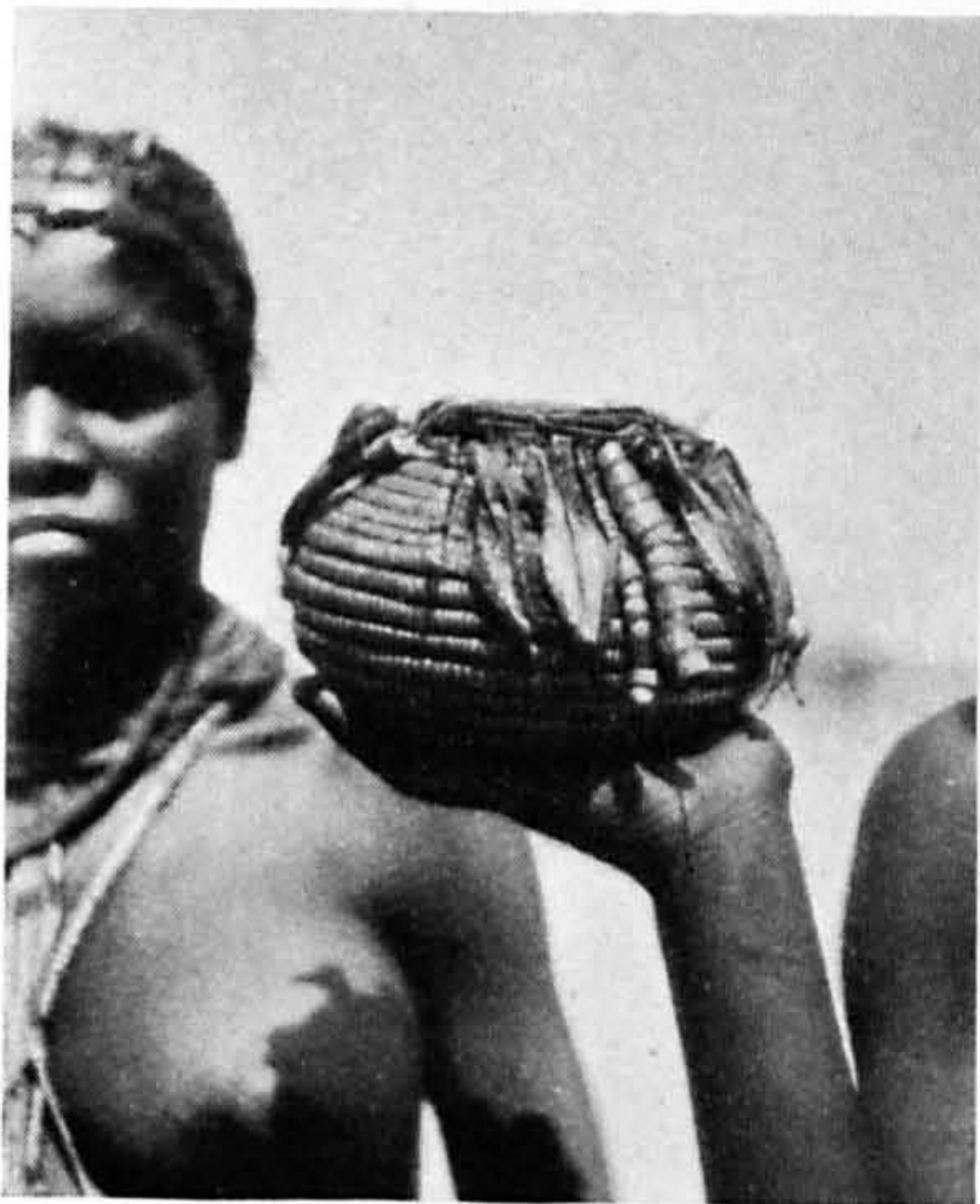
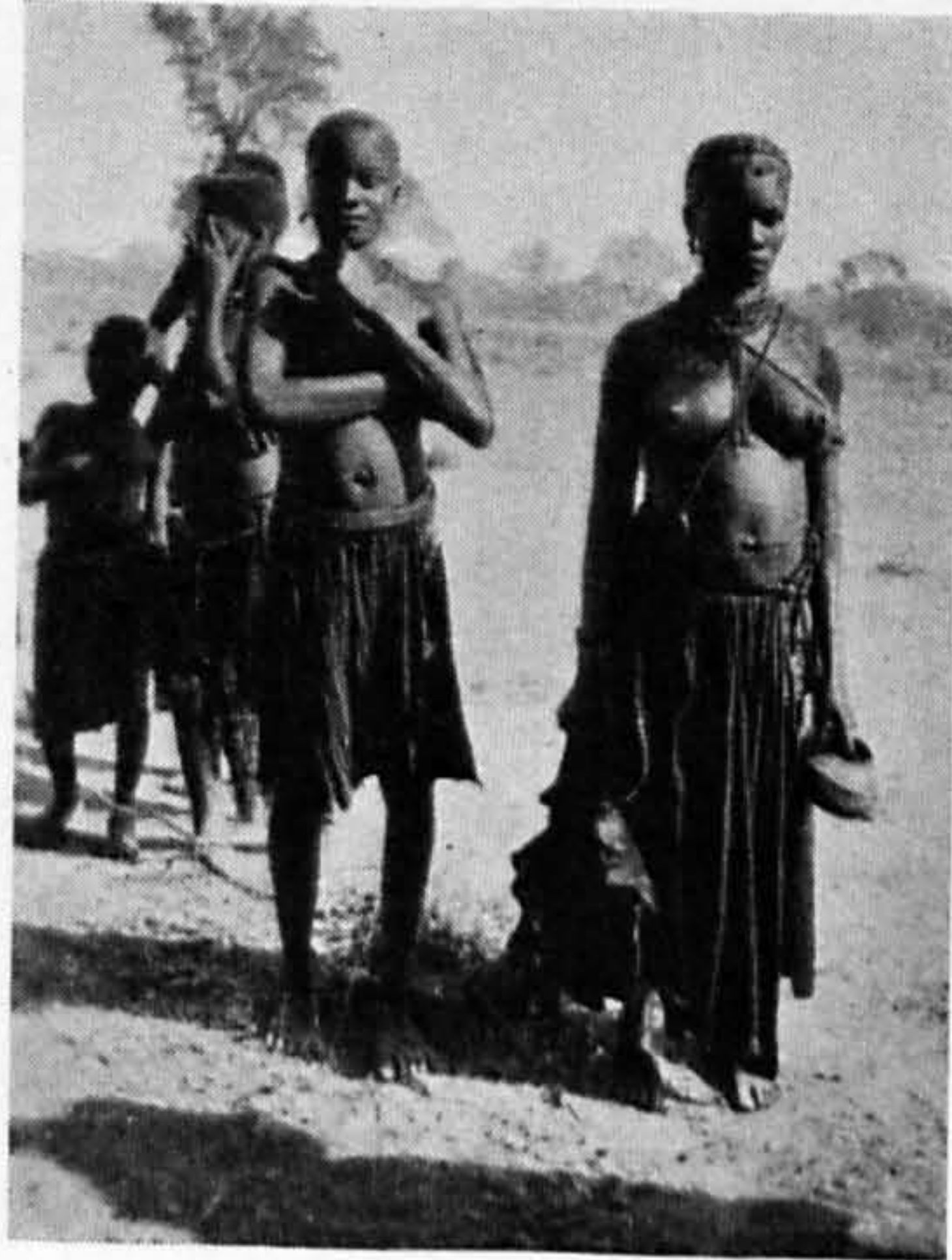
3

4

1



3



4

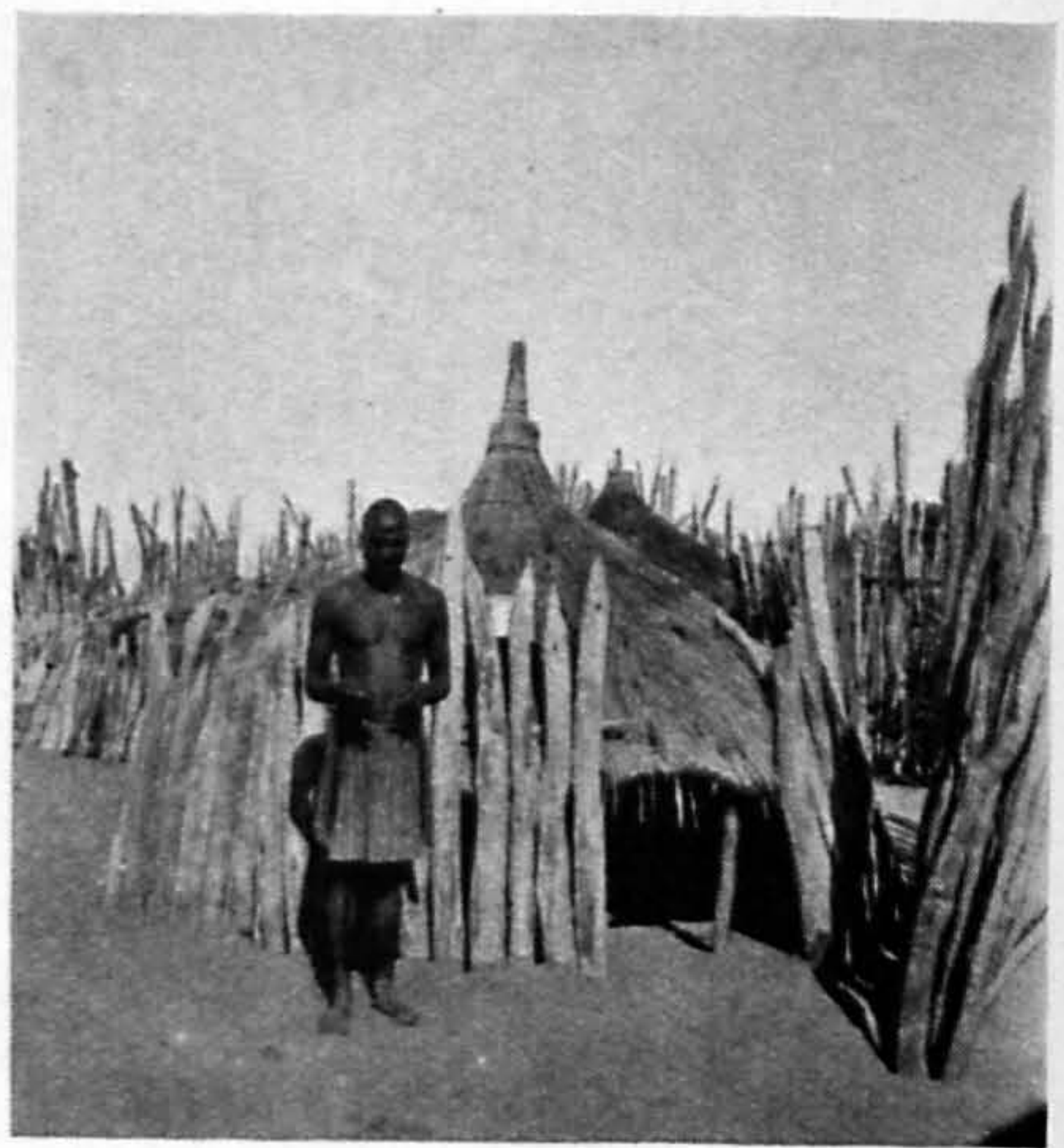
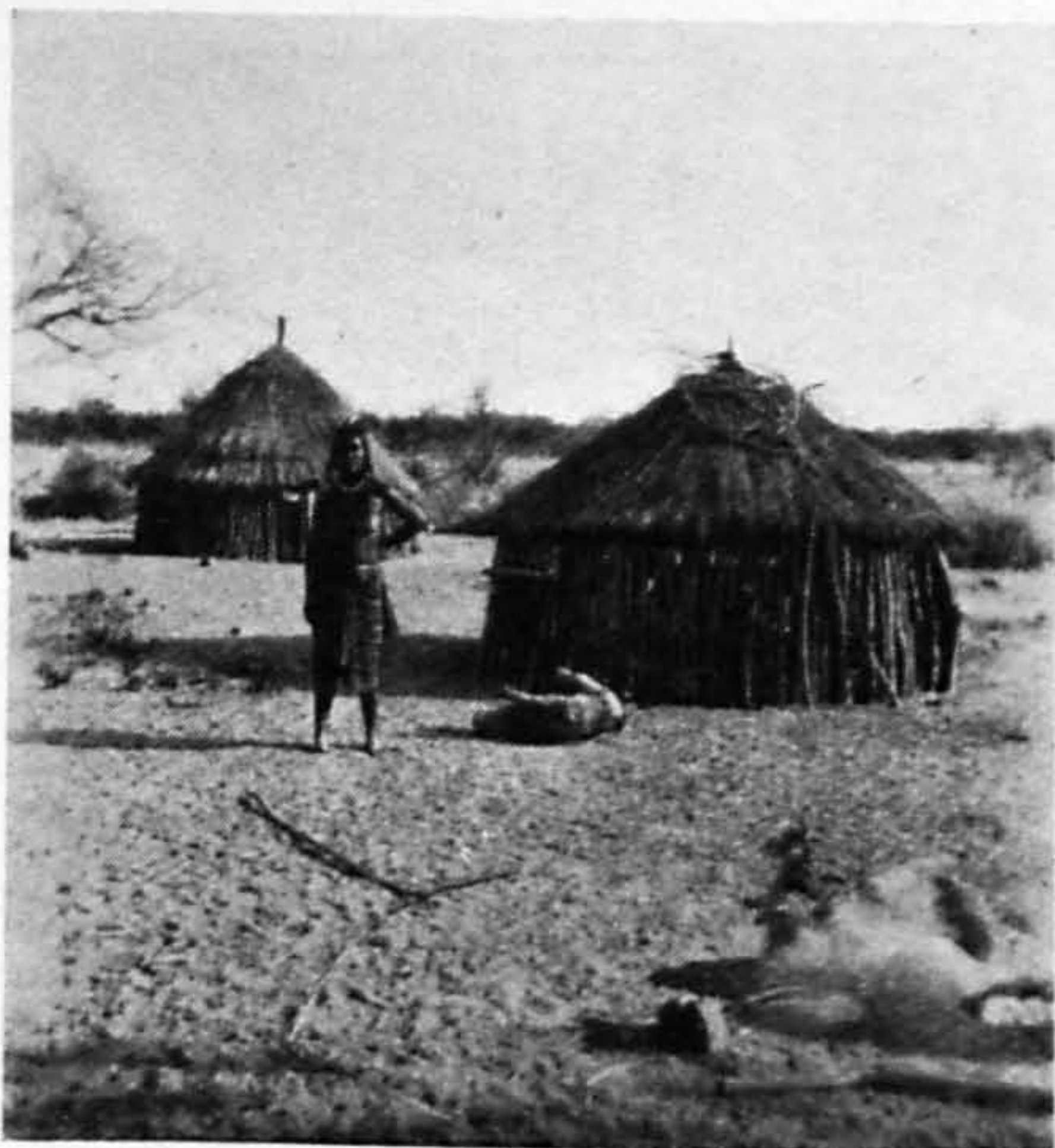
2



1



2



4

3

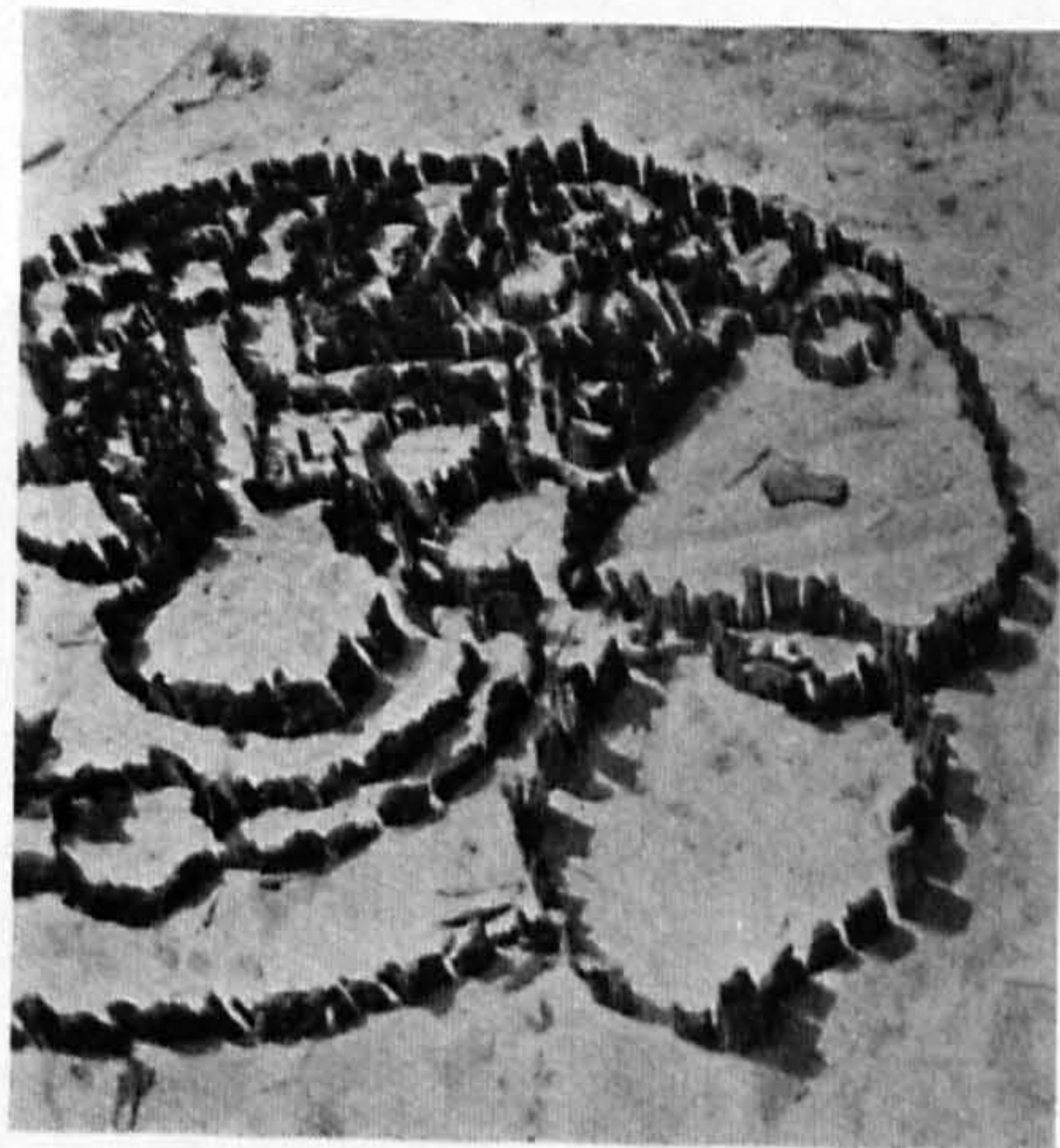
2



1



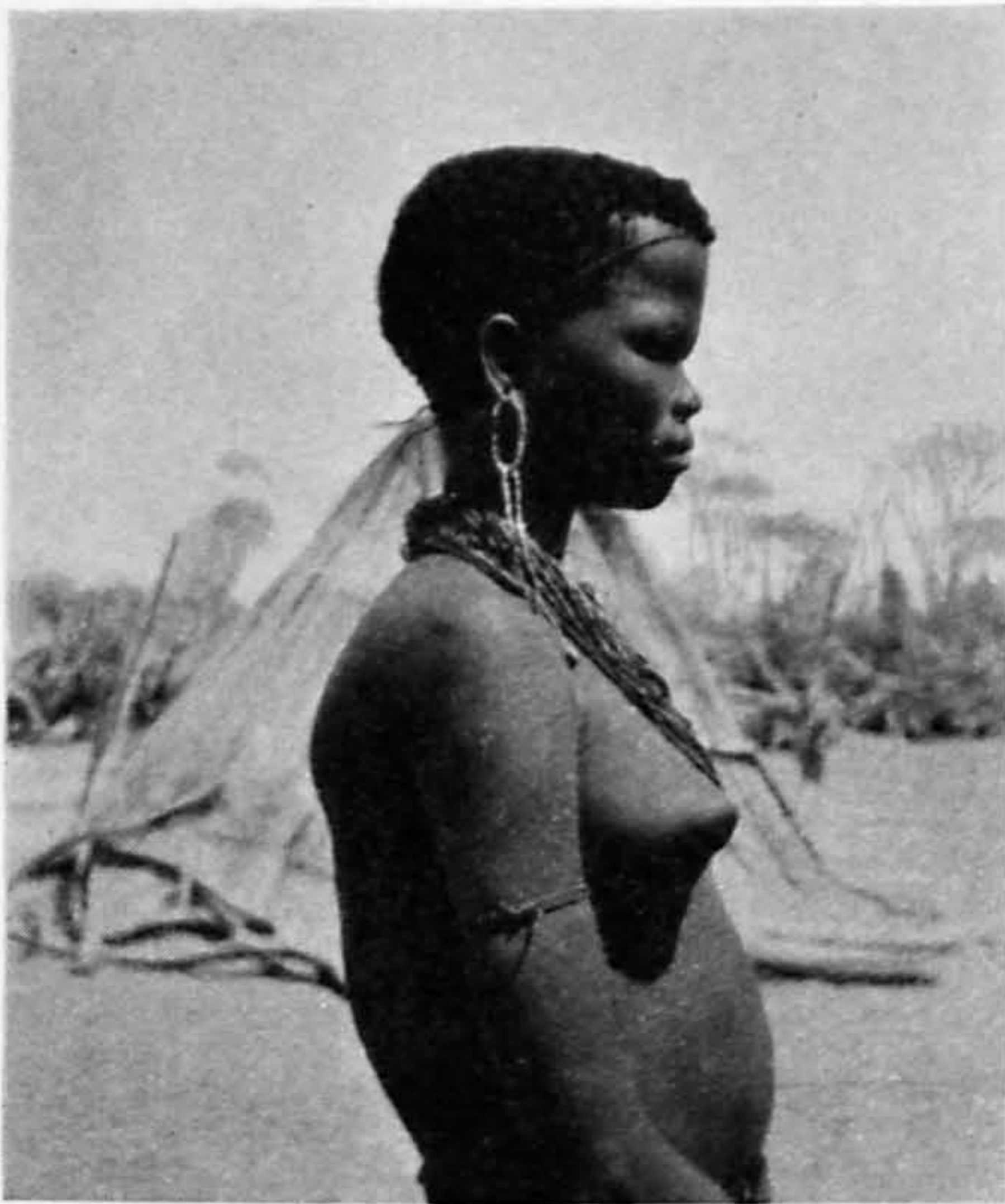
3



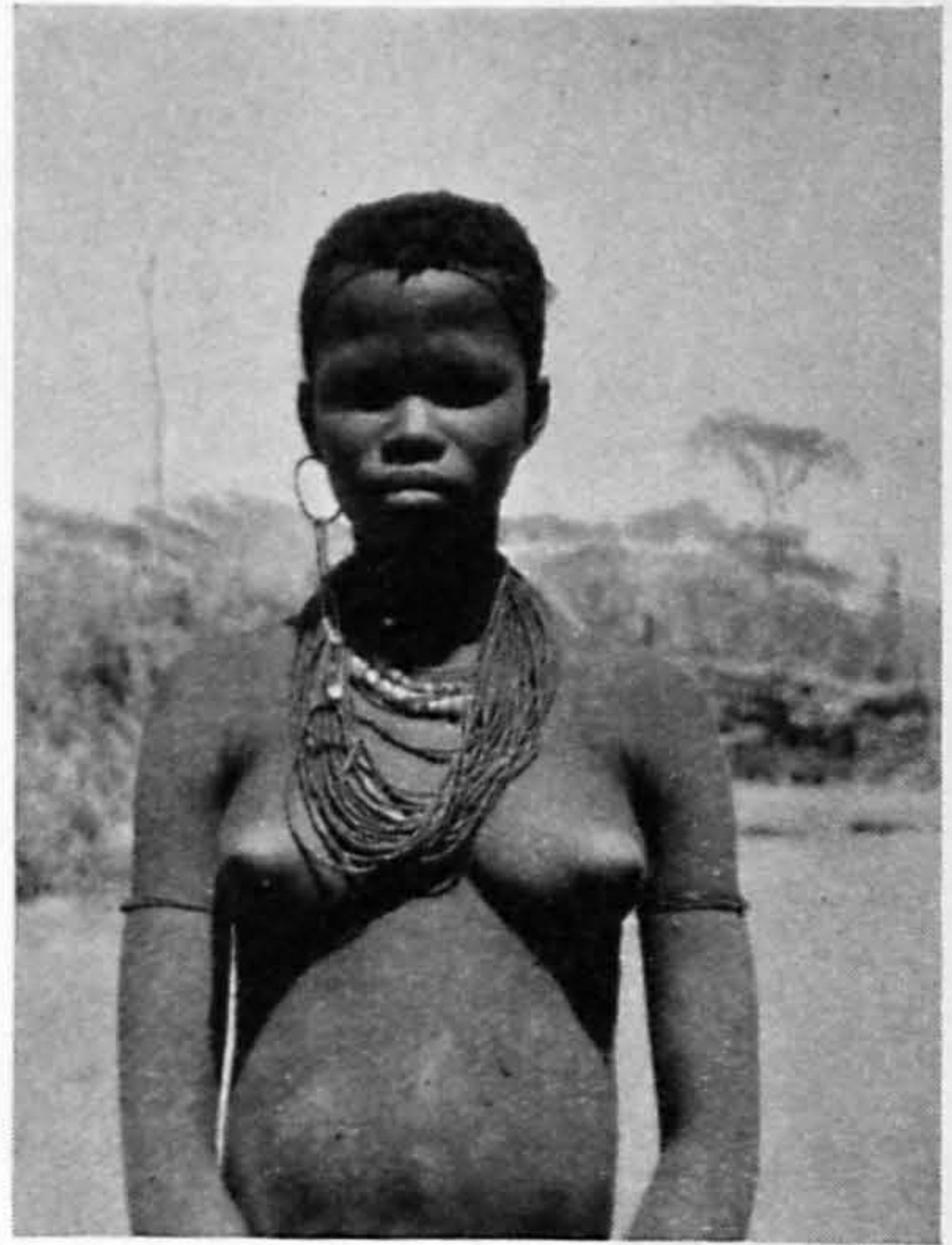
4



1



2



3



4

LES FORGERONS KWANYAMA

PAR LE

R. P. C. ESTERMANN

Il est devenu un lieu commun chez tous les auteurs qui parlent des tribus du Sud d'Angola ou du Nord du Sud-Ouest africain, d'affirmer que les Kwanyama sont d'habiles forgerons ou plus exactement que parmi les Kwanyama il y a de bons forgerons. Cependant durant assez longtemps on ne savait pas d'où leur venait le fer. G. Nitsche, dans sa dissertation de doctorat sur l'Ovamboland, parue en 1913, remarque que l'existence de mines de fer était mise en doute par quelques voyageurs. Mais il est facile de voir qu'aucun de ces explorateurs n'avait connu le Nord du pays. Le P. Duparquet qui, plus d'une fois, parcourut tout l'Ovambo du Sud au Nord, avait catégoriquement affirmé l'existence de mines de fer. Dans le récit d'un voyage d'exploration effectué en compagnie de M. Dufour en 1883, nous lisons : « Le 15 août à midi nous arrivâmes à une petite montagne, nommée par les indigènes Omupa.¹ A l'Est apparaissait une chaîne de montagnes où l'on rencontre de riches mines de fer qui servent à approvisionner tout l'Ovampo ». De fait, à une quinzaine de kilomètres de là, se trouve une de ces mines, comme j'ai pu le constater en 1924. Cette mine et quelques autres situées plus au Nord-Est sont toujours encore exploitées par les forgerons du pays. Mais depuis quelques années cette exploitation est fortement en baisse et sans doute d'ici peu elle finira par disparaître complètement. Il semble d'autant plus intéressant de fixer quelques traits de cette industrie qui se meurt.

Les forgerons kwanyama, comme sans doute ceux d'autres tribus bantou, ne vivent pas uniquement du produit de leur art, l'Afrique ne connaissant guère cette spécialisation exclusive. Semblables aux autres membres de leur tribu ils sont avant tout éleveurs de bétail et leurs femmes s'adonnent à l'agriculture. Mais ces travaux ne les

¹ A parler rigueur, *Õmupa* n'était pas précisément le nom de la montagne. *Õmupa* ou *ompupa* est un nom commun qui veut dire cascade, rapide. Comme dans cet endroit la rivière de Kuvelaï est traversée par un banc de roche dioritique, les indigènes le nommèrent *Õmupa* et par extension la montagne d'à côté.

occupent que pendant la saison des pluies (octobre-mai). Vers le milieu du temps sec avait lieu autrefois une importante cérémonie à la cour du grand soba kwanyama. Cette fête qui s'appelait *epena* marquait l'ouverture rituelle de la partie de l'année pendant laquelle pouvaient s'exécuter certains travaux. Le travail dans les mines de fer était du nombre. A peine la nouvelle de la fin de l'*epena* avait-elle parcouru le pays, que les forgerons dispersés dans tout le territoire de la tribu kwanyama, en même temps que ceux des petites tribus voisines, Evale et Kafima, se mettaient en route vers les mines. Depuis l'occupation portugaise ils choisissent le jour du départ à leur gré en faisant toutefois



FIG. 1. — FEMMES RETIRANT LE SABLE AUTOUR DU BLOC.
MAITRE-FORGERON AGENOUILLÉ. — SOUFFLEURS AU REPOS.

coïncider l'époque avec l'ancienne *epena*. Arrivés dans la région des mines (*osimanya*) ils commencent à construire de petits villages sur le modèle de ceux du pays, mais avec du matériel moins résistant.¹ Après s'y être installés avec toute leur famille et leur bétail, ils peuvent commencer le travail de l'extraction du minerai. C'est une tâche assez facile. Le terrain est très sablonneux et la flore arborescente est différente de celle de la forêt du pays habité, puisqu'elle appartient déjà

¹ Dans son *Wörterbuch der Ovambosprache-Osikuanjama* qui est généralement un guide très sûr pour qui veut s'initier à la langue kwanyama, Tönjes s'est trompé complètement sur le sens du mot *osimanya*. Il n'a jamais signifié « la caravane des forgerons qui se rendent aux mines », mais uniquement la région, l'emplacement de ces mines, ou plutôt d'une mine, car pour l'ensemble on emploie plus souvent le pluriel *oimanya*. Étymologiquement le sens de ce mot est facile à établir : le radical *manya* signifie pierre préfixé de *e* = *emanya*. Le préfixe *osi* est dépréciatif et ainsi *osimanya* veut dire *pierraille*. De fait dans le langage courant les forgerons appellent le minerai toujours *emanya* = pierre et c'est seulement quand il y a une distinction à faire qu'ils emploient le terme technique *ondago*.

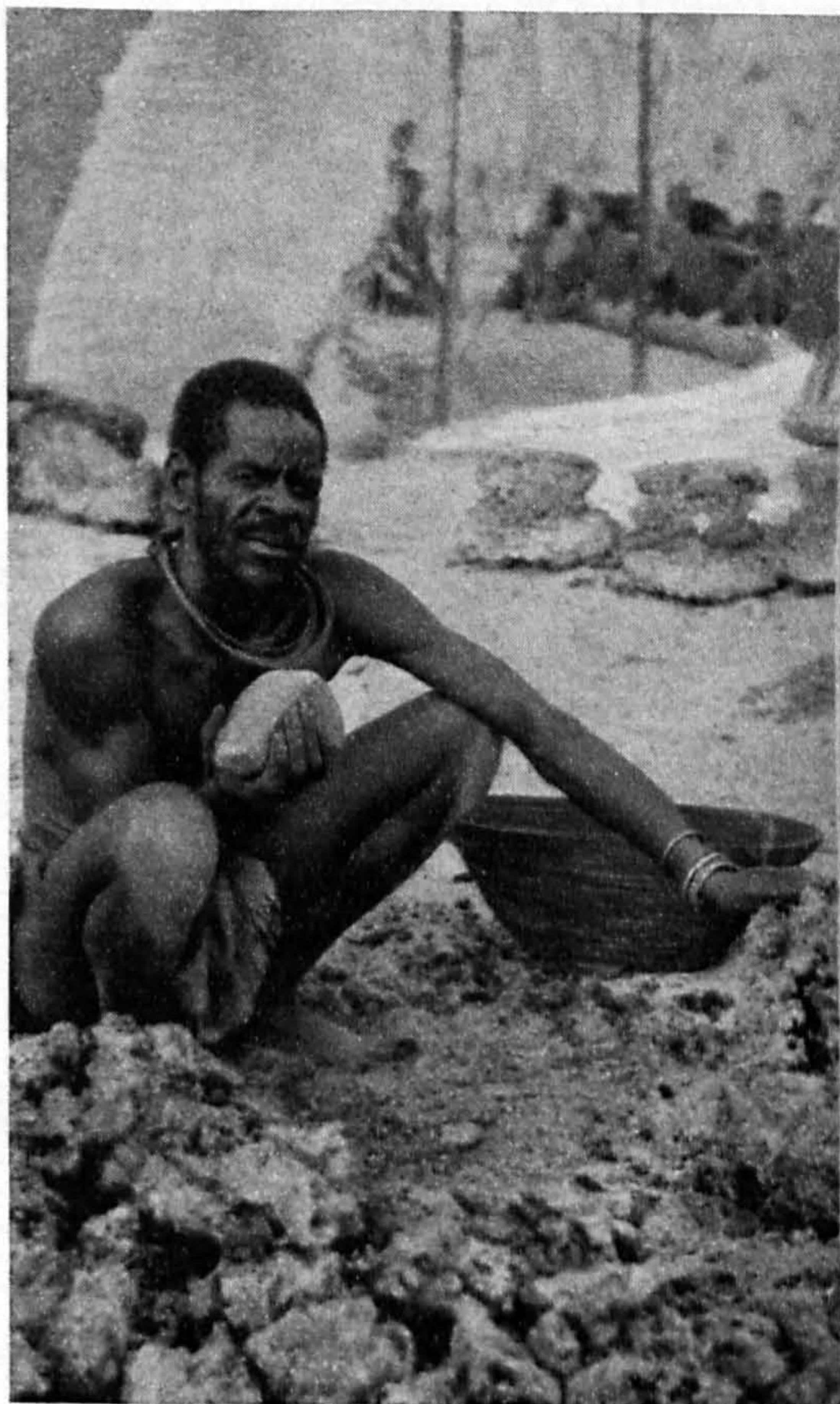


FIG. 2. — MAITRE-FORGERON BROYANT LA FONTE. — AU FOND, BLOCS DE FONTE.

à celle des hauts plateaux de plus de 1200 m. d'altitude où prédomine la *Berlinea Baumii*. Soit à la lisière de la forêt, soit dans les cuvettes herbeuses qui en coupent la monotonie, le minerai abonde presque à fleur de sol. Les femmes avec leurs petites houes ont vite fait d'enlever la couche d'humus sablonneux qui recouvre le gisement minéral. Les hommes ensuite en dégagent des blocs avec une espèce de levier (en all. Brecheisen) que je n'ai pas vu ailleurs dans tout le Sud d'Angola. Il ressemble pour la forme parfaitement à l'outil dont se servent nos ouvriers de carrière. Seulement, au lieu d'être en fer, le manche est en bois (généralement le bois très dur de la *Berchemia discolor*) et il n'y a que la pointe très élargie qui soit en fer. Il appartient de nouveau aux femmes de réduire les blocs en petits morceaux bons pour le fourneau. Pour cela elles emploient deux pierres, l'une servant de billot et l'autre de marteau. Le transport jusqu'au fourneau est encore confié aux femmes. Elles utilisent pour ce travail les nasses qu'elles ont ap-

portées du pays et qui leur servaient naguère pour la pêche dans les eaux poissonneuses du Kuvelai.

En suivant une de ces porteuses de minerai, nous arriverons en dix minutes à l'emplacement du fourneau et des forges, tout près du village forestier. Ici tout est mystérieux, tout est sacré. Un enclos de branchages défend l'accès au profane, pour les autres il est de rigueur, avant de pénétrer, de s'asperger les pieds avec une eau lustrale placée à l'entrée. Mais tâchons de suivre les différentes phases du travail de la fonte. Dès avant le lever du soleil le maître-forgeron, qui pour l'occasion est aussi le maître-fondeur, creuse dans le sable un

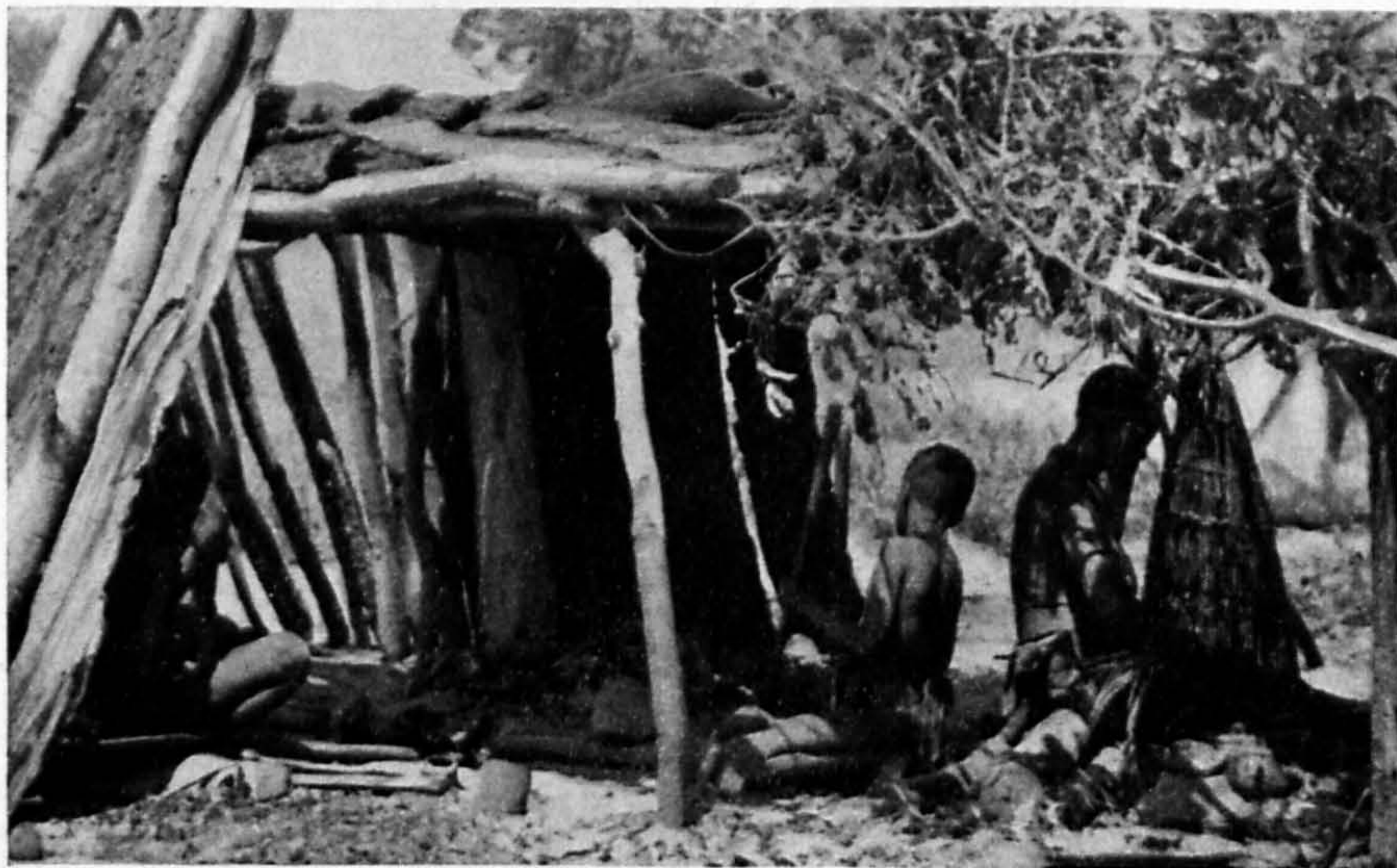


FIG. 3. — ASPECT DE LA FORGE. — FEMME AVEC NASSE A CHARBON.

trou de la forme d'un cylindre aplati d'un côté, d'une quarantaine de centimètres de diamètre et d'autant de profondeur. En face du côté aplati, il place deux soufflets dont l'extrémité est rallongée par un tube en terre cuite. Il y a pourtant un petit intervalle entre l'orifice des soufflets et ce tube ; il est occupé par une lame de fer arrondie placée horizontalement devant la double ouverture des soufflets. Devant la lame se trouve encore, en adoptant sa forme, une tige d'une herbe spéciale. Tout cet accessoire servirait uniquement, selon l'explication du maître, pour produire un son strident caractéristique qu'on entend dès qu'on approche de Simanya. Du côté opposé aux soufflets, le maître entasse du charbon de bois jusqu'au bord du fourneau en observant la même ligne demi-circulaire. Derrière le charbon vient se dresser le minerai. Le fourneau primitif avec sa soufflerie est donc prêt, la fonte pourra commencer. Pas encore ! Il manque une partie essentielle, une condition *sine qua non*, la cérémonie dite *Okuhakula omamanya*, ce qui veut dire littéralement : guérir les pierres. *Okuhakula* s'emploie pour

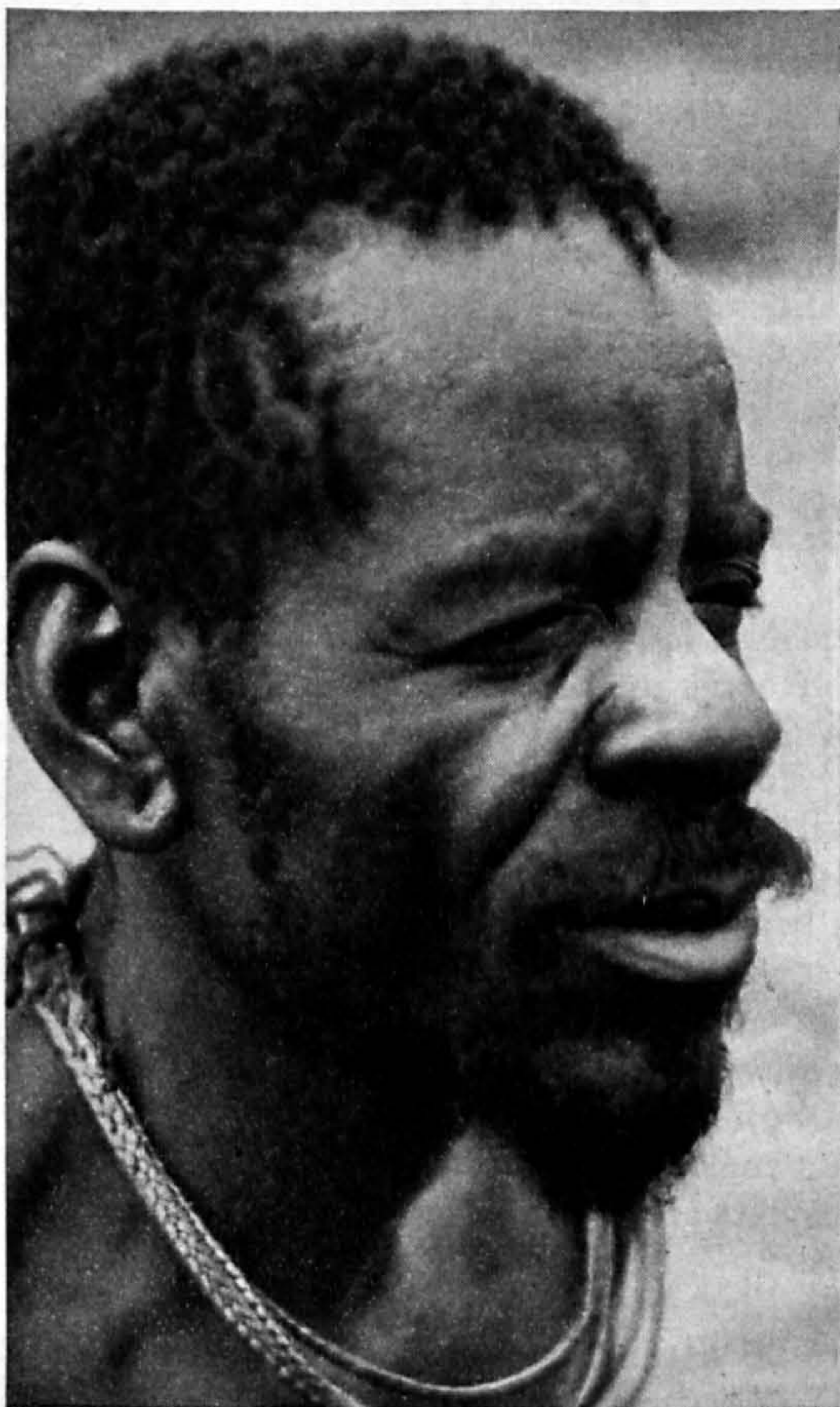


FIG. 4. — FORGERON.

les remèdes naturels et « surnaturels », ici il n'a que ce deuxième sens. Et comment se déroule cette curieuse cérémonie ? Le maître-fondeur, dès qu'il a allumé le feu du fourneau avec un charbon brûlant apporté du foyer du village, se dresse face à l'Orient et les bras levés au ciel il dit à haute voix cette prière aux esprits :

Hailikana, hailikana, hailikana,
J'implore, j'implore, j'implore,

'Vakwaṁungu amuse k'omuvelo kunya
Vous tous esprits de cette porte-là (de ce côté-là)

Wokatili elikalela
Celui qui est envieux, qu'il reste tranquille !

Ou wosali neuye !
Celui qui est généreux, qu'il vienne !

Emanya omuendo wosima,
La pierre a une marche semblable à la tortue (la fonte ne se fait pas vite)

Poloka unene ng'omuteki takateka!

Hâte-toi bien comme la chercheuse d'eau qui va au puits!

Emanya elao lomupika, longobe, losikombo, losilanda, n'olungodo n'osiposa

La pierre fait le bonheur (c'est-à-dire nous permet d'acheter : un esclave, un bœuf, un cabri, des perles, des bracelets, des anneaux!)

Okuya kweyungu, omuendo wosimbode!

[Que la quantité de fer ressemble] à un tas de chenilles (comestibles), à une nuée de sauterelles!

Omutwe unene, unene!

Une tête grande, grande! (bloc de fonte)

Outale uhapu!

Beaucoup de fer fondu!

Après cette prière, le maître se fait apporter une petite auge avec de l'eau lustrale, en asperge le fourneau, le minerai, les soufflets, prend en main chacun des quatre bâtons qui mettent les peaux des soufflets en mouvement,¹ donne quelques coups de soufflet et les rend aux deux souffleurs. Ensuite il procède au sacrifice de la craie *om̃ia* : quelques traits sur son front, son nez, autour du ventre ; puis sur le front des souffleurs et les bras des soufflets. Cela fait, pendant que les souffleurs font marcher leurs instruments d'un mouvement bien rythmé, il jette successivement une dizaine de racines et d'herbes dans le brasier disant chaque fois en s'adressant à un esprit au singulier : *Tambula!* « Prends! » Finalement c'est l'offrande du tabac : quelques bouffées de fumée lancées par-dessus le feu, quelques pincées de tabac à priser jetées dans le foyer. Maintenant les esprits sont rendus favorables, « les pierres sont guéries », la fonte va réussir.

De prêtre-sacrificateur qu'il était, notre maître redevient simple ouvrier. Il surveille attentivement le travail de la fonte, fait glisser peu à peu le charbon puis le minerai au feu. La tâche la plus rude est celle des souffleurs, car il faut que les soufflets marchent sans s'arrêter pendant 10 à 12 heures. Mais comme ce travail ne demande aucune initiation ou préparation technique, il peut être accompli par des jeunes gens et des femmes, voire même des enfants, quand il s'agit de donner quelques minutes de répit aux adultes. Vers le coucher du soleil, la fonte est terminée. Le maître jette un dernier regard scrutateur sur le bloc incandescent et dit solennellement : *Sapia*, « c'est brûlé ». Les souffleurs retirent leurs instruments. Entre temps deux femmes sont venues enlever le sable autour du bloc. Trois hommes le soulèvent ensuite avec des leviers de bois, tandis que les deux femmes agenouillées à côté jettent du sable dans le creux. Avec une houe le maître gratte hâtivement la couche noire qui enveloppe le bloc, puis il y enfonce deux ou trois fois une perche pointue : la fonte rouge coule dans le sable. Ceci fait, ils abandonnent le produit de leur rude labeur à la fraîcheur de la nuit...

Tout le personnel employé au travail de la fonte ou de la forge se

¹ Ces peaux sont toujours tirées du *Pedetes caffer*, très fréquent dans la région.

rend ensuite processionnellement au village en chantant de plein cœur le chant de louange rituel que voici :

Osimanya tasiimbwa

Nous chantons Osimanya

sa Nangobe ya Kambulukutu

de Nagobe fils de Kambulukutu

tasiende oufiku ng'ondyaba

Il marche la nuit comme l'éléphant

engula dinene ng'okahenge

tôt le matin comme celui des fourrés (l'éléphant).

Hasimanya un'omulenga

Hasimanya donne de la richesse.

Nomumati takeheka

Le garçon qui était si gentil

ali okalume kaua

le jeune homme qui était si beau

paife okananga mui

est devenu maintenant très vilain.

Un mot d'explication. Comme dans beaucoup de chants indigènes, la suite logique des idées n'est pas la première qualité. Ainsi la première partie facile à comprendre ne ferait guère soupçonner la conclusion plutôt comique sur le beau jeune homme qui par suite du travail salissant a son corps couvert d'une couche de crasse et de suie. Mais ce petit fait est révélateur de l'état d'âme de nos indigènes. Après une journée de travail exténuant ils n'ont pas perdu le sens de la gaîté et leur proverbiale bonne humeur.

Entre temps une jeune fille a préparé le repas familial : de la viande et l'indispensable bouillie de millet. Tandis que chacune des femmes prend son souper en compagnie de ses enfants, le maître de céans mange seul, exceptionnellement il admet l'un ou l'autre jeune homme qu'il veut distinguer spécialement. Le repas terminé, les femmes et les enfants se rendent auprès du père de famille. Et lui d'adresser à chacune le salut d'usage après le coucher du soleil. *Watokelwa, watokelwa-tu naua ?* « Est-ce qu'il (le soleil) s'est couché sur toi ? S'est-il bien couché sur toi ? » Après avoir donné une réponse affirmative, chacune pose les mêmes questions au mari. Tout en saluant, les femmes et les enfants ont pris place sur les troncs d'arbre qui servent de bancs et, comme là-bas au pays, commence la causerie traditionnelle (*okuhungila*). On conte des fables, on parle du pays d'où peut-être quelque voyageur a apporté des nouvelles. Mais bien plus vite qu'au village rural, les membres fatigués demandent le repos mérité. Aussi le chef du village forestier donne-t-il le signal de faire la cérémonie dite *okunangeka ofuka*, faire coucher la forêt. Avec une hachette, un jeune homme frappe le sol et fait retentir dans le calme de la nuit ce cri souvent répété : *kwal' oñhava!* « Prends cette hachette ! » Et il interpelle et conjure les

esprits et les fauves pour qu'ils laissent dormir en paix tous les habitants du campement des forgerons.

A côté du travail de la fonte fonctionnent généralement quelques forges. Elles sont en tout semblables à celles qui se trouvent dispersées dans tout le pays. Seulement ici le travail est plus coûteux, puisque avant de pouvoir forger un outil, il faut d'abord donner la forme d'un petit bloc aux morceaux de fonte qui préalablement avaient été broyés sous les coups d'une lourde pierre. La fabrication est aussi moins variée. Car le seul produit qui soit recherché pendant cette saison est la houe. Beaucoup de Kwanyamas préfèrent toujours l'outil indigène à la vile marchandise vendue par les trafiquants. Pour faire partie de ce qu'on appelle improprement la dot, les quatre houes destinées à la belle-mère doivent être sorties des mains de forgerons indigènes. Cependant les forgerons kwanyamas n'ont pas coutume de fabriquer des stocks. Chaque acheteur attendra patiemment que l'outil soit forgé. Les jours où les acheteurs manquent, on se contentera de fabriquer de petits cubes qui formeront la réserve de fer pour la forge une fois de retour au pays.

Il nous reste un mot à dire des aides des forgerons à Simanya. Dans chaque campement il y a un ou deux charbonniers à qui incombe le soin de fournir le charbon nécessaire. Le meilleur est celui tiré d'une espèce de *burkea* appelée *omutundungu* par les Kwanyama, mais que leurs voisins de l'Ouest désignent sous le nom de *omukalati* qui veut dire arbre à charbon.

Les forgerons de Simanya maintiennent de bonnes relations avec les seuls habitants de la forêt, les Boschimans de la tribu des !Kung, ou plus exactement de la sous-tribu des !Kai !kai. Généralement à une lieue de leur village se trouve un campement de ces hommes de la forêt. La chasse abonde dans cette région et rares sont les jours où une antilope ne tombe victime de ces Nemrods infatigables. Une partie de la viande est aussitôt vendue aux forgerons en échange de chanvre sauvage (*Cannabis sativa*) dont hommes et femmes dès leurs bas âge sont des fumeurs incorrigibles. Parfois le troc a pour objet une marchandise plus utile comme des pointes de flèches et de la farine de millet. Femmes et enfants boschimans cèdent également volontiers à leurs congénères kwanyamas une petite part de leur cueillette journalière en fruits sauvages. Celui qui abonde dans cette époque de l'année est la succulente orange du *Strychnos Schumannii*.

Dès que les premières fortes pluies se sont abattues sur la région, il est temps de quitter la forêt et de rentrer au pays pour y vaquer aux occupations ordinaires de tout Kwanyama. Le village abandonné sera bientôt envahi par les hautes herbes. L'emplacement des fourneaux sera à peine reconnaissable à quelques tas de scories qui émergent des touffes vertes. Les mines se rempliront d'eau. Mais ce sont là les uniques changements, effets de la main soigneuse de la nature. Par ailleurs tout reste intact et attend que le retour de la saison sèche vienne apporter à ce coin perdu de la forêt mouvement et vie. Cette succession de repos paisible et de travail intense, qui se perd dans l'obscurité préhistorique, pour combien de temps se renouvellera-t-elle encore à Simanya ?

RAPPORT DE GESTION

pour l'exercice 1935,

présenté à l'Assemblée générale du 16 mai 1936.

L'année écoulée est marquée par le Jubilé des premiers cinquante ans d'existence de notre société. Toute notre activité s'est concentrée sur cet événement et le comité a voué tous ses soins pour que cette date soit commémorée dignement. Malgré les moyens limités dont nous disposions, nous croyons pouvoir dire que les fêtes de ce Cinquantenaire ont parfaitement réussi et nous ont laissé un excellent souvenir.

Rappelons brièvement le programme de la fête qui eut lieu le 9 novembre 1935. A 15 h., nos membres et nos invités se réunirent au Musée d'Ethnographie, à Saint-Nicolas, où, après la présentation des collections d'Angola récemment installées, une modeste collation fut offerte. C'est la place de remercier encore une fois les dames qui ont bien voulu nous prêter leur concours bénévole et leur savoir en organisant ce buffet. Nos remerciements vont aussi à l'État et à la Ville qui tous deux ont mis du vin d'honneur à notre disposition.

A 17 h., une séance solennelle nous réunissait à l'Aula de l'Université. C'est là que furent proclamés nos nouveaux membres d'honneur et correspondants. M. le prof. Ch. Biermann y retraça la vie de la société pendant les vingt-cinq dernières années. Puis M. le prof. P. Girardin, de Fribourg, fit une fort belle conférence sur les origines du calendrier. Enfin, à 19 h., un banquet nous réunit à l'Hôtel Terminus, au cours duquel de nombreux discours furent échangés. Autorités cantonales et urbaines, délégués de l'Université et délégués des sociétés sœurs de la Suisse nous apportaient leurs compliments.

Mais là ne s'arrêtaient pas les festivités commémoratives : un cycle de trois conférences, ayant pour sujets : *La Terre dans l'Espace*, *La Terre dans le Temps* et *La Terre et l'Homme*, attira notre public des grands jours. Nos conférenciers étaient MM. Gustave Juvet, Émile Argand et Charles Biermann. Le premier vient de nous être enlevé et nous perdons en lui un de nos hommes de science les plus éminents en même temps qu'un ami dévoué. Peu de temps avant l'appel qu'il reçut de l'Université de Lausanne, il avait assumé la présidence de notre

société et ce fut à grand regret que nous le vîmes quitter notre ville. Une mort cruelle et prématurée vient de nous le ravir.

Nos conférenciers ont mérité notre plus vive gratitude et je leur exprime ici au nom de la société nos remerciements sincères.

Il y aurait beaucoup à dire encore des fêtes du Jubilé ; mais, sachant qu'une relation du Cinquantenaire paraîtra dans le prochain *Bulletin*, je me borne à ces courtes indications.

Puisque nous parlons de conférences, rappelons celle que nous donna, le 7 février, au grand auditoire des lettres, M. Éric de Montmollin, professeur à l'Université de Yen-Ching : *Quatre années en Chine*. M. de Montmollin a su captiver son auditoire, et par sa riche documentation et par la grande sympathie qu'il a vouée à son sujet.

Lors de l'Assemblée générale du 27 mars 1935, à l'auditoire de physique, votre président a fait une causerie sur : *L'art et les Nègres*, illustrée de projections. Enfin, signalons la conférence de M. Champdor sur *Palmyre*, conférence organisée par la maison d'édition Victor Attinger sous les auspices de la Société de Géographie et pour laquelle nos membres bénéficiaient d'un tarif réduit.

Durant l'exercice écoulé nous avons donc organisé 7 conférences.

État de la Société. — Au 31 décembre 1935 l'effectif de nos membres était de 17 honoraires, 17 membres correspondants et 229 membres ordinaires, ces derniers en diminution de 2 par rapport à l'année précédente. Les nouvelles recrues, au nombre de 20, n'ont malheureusement pas suffi à compenser ceux que la mort nous a enlevés ; ce sont : MM. Gustave Bellenot, Jean Belperrin, Dr Georges Borel, Henri Brandt, Jean de Chambrier, René Convert, Dr André de Coulon, C.-A. Michel, Georges Perret et Dr Charles Roulet.

Je prie l'assemblée de bien vouloir honorer leur mémoire en se levant de ses sièges.

Il y a lieu de signaler 12 démissions. L'effectif total était donc au 31 décembre 1935 de 261 membres.

Le dernier *Bulletin* a rappelé dans une notice nécrologique les états de service du Dr G. Borel, qui a fait partie du comité pendant vingt-cinq ans et y a tenu une place prépondérante. Il était depuis de longues années l'un de nos vice-présidents et n'a manqué que fort peu de séances. Mais sa principale activité était au dehors, ne manquant jamais d'intéresser ses amis et connaissances à nos sociétés savantes, écrivant dans nos quotidiens des articles spirituels et pittoresques pour attirer l'attention sur nos conférences et autres manifestations. La mort nous a privés d'un collaborateur précieux et d'un ami sûr qui sera bien difficilement remplacé.

J'ai déjà parlé de M. Gustave Juvet, enlevé au début du nouvel exercice ; voici quelques jours nous apprenions la mort d'un membre fondateur, M. Léon Petitpierre.

Le Comité. — L'Assemblée générale du 27 mars 1935 a nommé dans le comité, en place de M. Paul Vouga, démissionnaire, M. Alfred Chapuis, professeur à l'École supérieure de Commerce. Le comité s'est constitué

comme précédemment, soit : *Président* : Th. Delachaux ; *Vice-présidents* : Dr Georges Borel et A. Berthoud ; *Caissier* : Edgar Borel ; *Secrétaire* : René Schaerer ; *Secrétaire-adjoint* : Henri Schelling ; *Bibliothécaire* : C.-E. Thiébaud ; *Rédacteur du « Bulletin »* : Ch. Biermann ; *Assesseurs* : E. Argand, A. Chapuis et Wasserfallen.

Activité. — Le comité s'est réuni 5 fois pour les affaires administratives. Outre l'Assemblée générale ordinaire du 27 mars, il a été tenu une Assemblée générale extraordinaire le 30 octobre, dans laquelle furent nommés les nouveaux membres d'honneur et les membres correspondants à l'occasion des fêtes du Jubilé.

Bulletin. — Il s'agissait, à côté des festivités jubilaires dont nous avons parlé plus haut, de commémorer cet événement de façon plus durable. Le *Bulletin* en était le prétexte trouvé. Votre comité a décidé de donner aux deux *Bulletins* de 1935 et 1936 le titre de *Bulletin du Cinquantenaire*. Le volume I a paru lors des fêtes et contient des travaux de H. Spinner, H.-Ph. Junod, R. Meylan, P. Clerget, B.-Z. Milojevic, et P. Girardin. Le volume II, retardé dans sa parution, sortira dans le courant de l'été. Il contiendra, comme cela était annoncé, un travail sur l'ethnographie de la région du Cunène, par Th. Delachaux et comprenant 64 planches dessinées au trait et 24 planches de documents photographiques. En outre, il apportera un article du R. P. Estermann sur « Les forgerons kwanyama », étude inédite complétant le travail précédent. Malheureusement ces deux *Bulletins*, qui dépassent nos moyens financiers courants, mettent à contribution nos réserves.

Pour ceux d'entre vous qui désirent se rendre compte de l'importance de notre *Bulletin* au point de vue de nos institutions d'éducation, je recommande l'étude de la *Liste des périodiques reçus à titre d'échange par la Société neuchâteloise de Géographie* (établie par notre bibliothécaire, M. Ch.-E. Thiébaud) et publiée dans le *Bulletin* de l'exercice en question.

Association des sociétés suisses de Géographie. — Le comité de cette association a convoqué les délégués à plusieurs séances qui ont été tenues à Berne ; elles se sont principalement occupées de la revision des statuts qui n'étaient plus en rapport avec l'accroissement des tâches qui incombent à cette institution.

LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE

La Société Neuchâteloise de Géographie a connu, le 9 novembre dernier, les émotions d'un légitime orgueil. Elle a fêté, par une transparente après-midi d'arrière-automne, la première grande étape de son existence : son cinquantenaire.

La fête commença dans l'harmonieux décor du Musée ethnographique, dont les feuillages dorés étincelaient sous l'azur. Un public nombreux s'était réuni dans une des salles pour admirer les nouvelles collections de l'Angola, aimablement présentées par M. Th. Delachaux. Les objets les plus divers : armes, masques, poupées, corbeilles, instruments de musique, coiffures, artistement disposés dans leurs vitrines empruntèrent aux commentaires de l'explorateur une vie nouvelle, la vie même de cette Afrique lointaine, avec ses parfums, ses couleurs, ses grands corps luisants et ses faces noires à dents blanches.

Soudain, quelques jeunes filles apparurent dans ce décor exotique, avec des plateaux et des bouteilles ; le charme ne fut pas rompu, mais fut renouvelé : à l'odeur nostalgique des bois angolais s'ajoutèrent bientôt les effluves non moins exquis d'un terroir plus proche ; le vin fit l'étoile dans les verres et les visiteurs comblés purent à loisir se promener de salle en salle en admirant les vitrines ou laissant leur regard s'en aller, par les larges croisées, au delà du jardin et du lac, vers la chaîne des Alpes déjà colorée.

Des groupes de savants et d'amateurs s'étaient formés ; l'heure avançait ; le Musée se vidait lentement ; par les rues de la ville, les visiteurs se rendaient à l'Université, où devait se dérouler le deuxième acte de la fête. Là, M. Th. Delachaux présenta en raccourci l'historique de la société et rendit hommage à la mémoire d'un de ses membres les plus illustres : Charles Knapp. Puis M. Biermann fit un tableau vivant de l'activité scientifique de ces cinquante années : il ne cacha pas les difficultés de l'heure actuelle et la redoutable concurrence qu'oppose aux études sérieuses une vulgarisation toujours plus envahissante. Après lui, M. René Gouzy offrit à la jubilaire l'hommage de sa sœur de Genève et décerna à MM. Delachaux et Vouga le titre de membres correspondants de cette société ; M. Biermann se vit également l'objet

d'une flatteuse distinction de la part de la société de Saint-Gall, qui lui remit l'honorariat, par la bouche de son représentant, M. Schmid.

Puis M. Girardin, professeur à l'Université de Fribourg, monta à la tribune et entretint l'assemblée, avec une érudition souriante, des origines du calendrier ; on ne saurait traiter avec plus de grâce un sujet aussi difficile et mieux réaliser cet exploit original de faire oublier à ses auditeurs le temps qui passe en leur exposant les efforts qu'ont fait les hommes pour le fixer.

Enfin il fallut banqueter. Et l'on banquetait, fort bien ma foi, à l'Hôtel Terminus, où quelque 75 convives s'étaient réunis. On ne raconte pas un banquet ; on le vit. Aussi ne tenterai-je pas de vous le décrire. La place me manque même pour citer le nom de toutes les personnalités marquantes qui assistaient au festin. Mais ce que je regrette encore davantage, c'est de ne pouvoir reproduire ici les paroles aimables, spirituelles et singulièrement élogieuses dont la jubilaire fut l'objet. La modestie est une qualité, certes ; mais il est bon que, de temps en temps, justice soit rendue au mérite. Et l'hommage que des savants suisses et étrangers adressèrent à l'activité de la société nous est allé droit au cœur.

Aux fêtes du jubilé se rattache encore un cycle de trois conférences sur la Terre. La première fut faite par un jeune savant dont la Suisse romande déplore aujourd'hui la perte : M. Gustave Juvet, qui entretint un public nombreux de ce passionnant sujet : *La Terre dans l'espace*. Quinze jours plus tard, M. Émile Argand captiva son auditoire — où l'on remarquait la présence de M. le professeur de Margerie — en lui parlant de *La Terre dans le Temps*. Enfin M. Charles Biermann ferma le cycle en traitant, en un raccourci puissant et suggestif, de *La Terre et de l'Homme*. En présentant au public neuchâtelois cette synthèse de nos connaissances sur la Terre, la Société Neuchâteloise de Géographie entendait bien montrer que, sitôt les fêtes du Jubilé terminées, elle reprenait son activité sur des bases solides et préparait un avenir fécond. Puisse notre population l'aider dans cette tâche et conserver en elle un de ses patrimoines les plus riches et les plus glorieux.

R. SCH.

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
DE LA VILLE DE NEUCHÂTEL

RAPPORT
SUR L'EXERCICE 1935

PAR

TH. DELACHAUX, CONSERVATEUR

Dans le précédent rapport nous avons prévu l'installation complète des collections dans la nouvelle salle obtenue par la transformation de l'ancien jardin d'hiver. Il ne nous a pas été possible de terminer ce travail important en 1935 ; mais il est très avancé et cette salle, consacrée à la région de l'Afrique comprise entre la côte de la Guinée à l'Ouest et celle de la Somalie et de l'Érythrée à l'Est, sera incessamment ouverte au public. Remarquons en passant que le fait qu'un immense territoire comme celui que nous venons d'indiquer n'occupe qu'une petite salle, implique la pauvreté de nos collections des peuples qui habitent ces pays. Ainsi, de l'Éthiopie qui se trouve être au premier plan des préoccupations actuelles, nous ne possédons rien, ou à peu près rien. Des lacunes de ce genre sont au reste inévitables dans un musée comme le nôtre et il faut savoir s'en consoler. Par contre, il nous a été possible de compléter par un achat la remarquable série de sculptures que nous possédions déjà des Baoulé de la Côte d'Ivoire et qui formera le centre de la nouvelle salle. Nos crédits ont été en grande partie épuisés par l'aménagement et la transformation des vitrines. Pour la salle d'Angola deux petites vitrines de milieu ont été installées pour recevoir les menus objets et des photographies.

Le travail du catalogue a été poursuivi, principalement pour la collection d'Angola dont plus de 800 objets ont été inventoriés jusqu'ici ; mais nous sommes loin d'avoir terminé, la plus grande partie des pièces exposées dans les vitrines n'ayant pas encore été numérotées.

L'accroissement des collections durant l'exercice écoulé n'a pas été considérable quant au nombre des objets ; par contre, quelques-uns

sont importants. Nous avons cité plus haut des sculptures des Baoulé de la Côte d'Ivoire. En outre, un très beau masque de la Lunda du Congo belge de la tribu des Bayaka, rapporté par M. G. Montandon, ancien chef de poste au Congo belge, a enrichi nos collections d'un type rare et que nous ne possédions pas encore.

Un fétiche, pierre brute conservée dans une fourre en vannerie, et un tambour qui servait à rassembler les adeptes de son culte, forment un accroissement intéressant pour Madagascar et pour l'histoire des religions. L'achat le plus intéressant de l'année est certainement une série de cinq Bouddhas en bronze ainsi qu'une urne funéraire provenant du Siam. Nos collections orientales sont très fragmentaires. Cependant, nous espérons arriver à représenter les aspects les plus typiques de la religion la plus importante de ces régions. Ces six pièces, après le Bouddha chinois reçu en 1932, forment donc un apport précieux. Nous avons reçu en don une statuette représentant un ange qui a dû faire partie d'un ciel de Bouddha.

Le projet de la création d'une vitrine anthropologique montrant les origines les plus lointaines de l'homme a reçu un premier appoint par l'achat d'un squelette de gorille du Gabon. Avec les crânes que le Musée possède et quelques types d'outils en pierre taillée que nous pourrions nous procurer sur place, il ne nous manque plus guère que les moulages de quelques crânes préhistoriques célèbres. Nous ne désespérons pas d'y arriver prochainement car nous sommes persuadés qu'une telle vitrine aura une grande valeur didactique, autant pour les écoles que pour nos visiteurs habituels.

ACHATS ET DONNS.

Asie. 5 Bouddhas en bronze doré (2 sont debout, les deux mains tendues en avant, geste pour apaiser la mer ; 2 sont accroupis ; tandis que l'un tend la main droite vers la terre, l'autre tient dans la droite une fleur de lotus ; le cinquième est couché, appuyé sur le coude droit, dans la pose du Bouddha mourant). — Une urne funéraire en bronze doré, en forme de Stupa entouré d'une galerie à laquelle on accède par quatre escaliers. — Une boîte allongée, en bois, décor or sur fond noir, servant à contenir les manuscrits sacrés écrits sur bandes de feuilles de palmier. — Une coupe à offrandes, en laque noire couverte de fragments de nacre. — Clochette de vache, faite d'un bout de tronc de bambou avec deux battants coudés extérieurs. — Ces huit objets proviennent du Siam ; achat, Neuchâtel. — Statuette en bois doré (XVII^e siècle) représentant un ange, Chine ; don de M. F. Boss, Shanghai. — Statuette en bronze, représentant le jeune Krishna tenant dans la droite une boulette de beurre, Inde ; don de M. le prof. E. Argand.

Afrique. Masque Bayaka, Lunda (Belge), 2 boucliers Mongelima (Arouvimi), 4 couteaux, un couteau de chef avec son fourreau Mongelima (Mogandjoulou) ; achat, Neuchâtel. — Deux serrures (cadenas à plusieurs clefs) des Touaregs, Haute Nigérie ; don de M. le Dr Blanchod,

Lausanne. — Cinq monnaies de fer en forme de baguettes, en usage dans le Sud du Caméroun ; don de M. J. Cavin, missionnaire, Fleurier. — 11 pièces des Baoulé de la Côte d'Ivoire, dont une statuette d'ancêtre, un masque à cornes, un instrument de sorcier pour la divination et divers autres objets sculptés ; achat. — Fétiche en forme d'une pierre brute usée et couverte d'huile, enfermée dans une fourre en vannerie, tambour qui servait à rassembler les adeptes du culte de ce fétiche qui était depuis plusieurs générations dans la même famille et sous la garde d'une femme, Madagascar ; achat.

Europe. Amulette, figurine en bronze représentant un bouc, Caucase ; don de M. le prof. E. Argand.

Océanie. Plaquette d'ornement en écaille, Iles Marquises ; don de M. A. Métraux, ethnographe, Honolulu.

Égypte ancienne. Buste de femme, fragment d'un groupe, XIX^e dynastie (?) ; achat.

Un don de fr. 50.— pour achats de collections nous a été fait par M. M. Jacot-Guillarmod, Les Verrières.

Signalons enfin le jubilé de cinquante ans qu'a fêté la Société neuchâteloise de Géographie et le fait qu'une partie de cette fête s'est déroulée dans le Musée même. C'est que ces deux institutions sont en quelque sorte des frères siamois, dont le développement s'est fait jusqu'ici en étroite harmonie et dont le travail est une collaboration constante.

La petite bibliothèque du Musée, très fragmentaire du reste, et qui se borne à des ouvrages de consultation fréquente, a nécessité l'installation de rayons (env. 15 m.). Nous continuons à recevoir un certain nombre de feuilles et autres publications missionnaires suisses dans lesquelles on trouve à glaner des faits ethnographiques intéressants et qui nous tiennent au courant du personnel missionnaire dans les diverses régions. Ces publications nous sont servies gratuitement et nous en remercions vivement les donateurs.

Il nous reste l'agréable devoir d'exprimer notre vive reconnaissance à tous ceux qui nous ont aidé dans nos travaux ou qui ont, par des dons, enrichi nos collections.

BIBLIOGRAPHIE

PROF. DR ANDREAS AIGNER. *Geomorphologie. Die Formen der Landoberfläche.* Mit 21 Abbildungen im Text. Sammlung Göschen. Walter de Gruyter & Co. Berlin-Leipzig. 1936. 1 vol. in-16, cartonné, 148 p.

M. Aigner a entrepris de faire tenir en 144 p. un exposé complet des formes du terrain et de leur genèse. Il a apporté à son travail son expérience de chercheur et celle qu'il a acquise comme directeur de la *Zeitschrift für Geomorphologie*, publiée dès 1925. Il a ajouté la connaissance d'un certain nombre de travaux spéciaux, choisis exclusivement dans la littérature de langue allemande. Il a fait bénéficier son ouvrage de quelques schémas et de photographies, auxquelles il a contribué par des vues prises en Autriche et en Norvège.

Tel qu'il est, son ouvrage est une excellente mise au point des problèmes que pose aujourd'hui la morphologie terrestre. L'auteur met un certain nombre de points d'interrogation pour les questions qui ne lui paraissent pas encore suffisamment résolues.

L'exposé suit une marche un peu tortueuse, qui ne sera pas comprise aisément par les lecteurs latins. Après avoir parlé de la décomposition et de la désagrégation, puis des mouvements du sol par la seule force de la pesanteur, l'auteur passe à l'action du ruissellement. Logiquement devrait suivre le chapitre qu'il consacre à la formation des vallées. Il le fait cependant précéder d'une étude de l'action du vent et d'autres considérations. De même l'étude du cycle de l'érosion normale ne suit pas immédiatement celle de la formation des vallées, mais en est séparée par l'étude des formes karstiques, glaciaires et littorales.

Ce petit volume sera cependant consulté avec intérêt et fruit par les spécialistes.

BIERMANN.

ING. PEDRO C. SANCHEZ. *Enseñanzas fundamentales de la Geografía humana.* [Estados Unidos Mexicanos. Secretaria de agricultura y fomento. Direccion de estudios geograficos y climatologicos. Publicacion num 22.] Mexico. 1933.

M. Sanchez est chargé des études géographiques et climatologiques du Mexique ; après avoir enseigné la géographie physique à la Faculté

de Philosophie et Lettres pendant plusieurs années, il a senti la nécessité de faire connaître aussi la science nouvelle qu'est la géographie humaine, et pour en faciliter l'étude a publié le travail que nous citons. Son petit traité, fort seulement de 58 pages, sans aucune illustration ni carte, expose brièvement et à grands traits la répartition de l'homme sur la surface de la Terre, l'adaptation au milieu, les races et les genres de vie, les moyens de subsistance, ceux de transport, et l'évolution de la civilisation.

Dans la même collection, publ. n° 29, ont paru des *Instrucciones para los trabajos de campo dependientes de las oficinas de Geodesia, Topografia y Fototopografia*. 1934. BIERMANN.

LUIZ SCHWALBACH. a) *Falsa tendência para subalternizar a zoogeografia nos estudos geográficos*. Communication présentée au XII^e Congrès International de Zoologie. Lisboa. 1935.

b) *Os portos*. Traços de união entre a geomorfologia e a antropogeografia. Lisboa. 1936.

a) Estime que, malgré leur mobilité, les animaux sont aussi significatifs des paysages que les plantes.

Journal de Thomas Blaikie. Excursions d'un botaniste écossais dans les Alpes et le Jura en 1775. Traduit de l'anglais avec introduction et notes par Louis Seylaz. 1 vol. in-8, broché. 158 p. XII planches d'après des dessins et gravures du temps. Neuchâtel, Éditions de la Baconnière. 1935.

Thomas Blaikie, venu à Genève au printemps 1775 pour y chercher des plantes pour le compte de deux médecins-botanistes de Londres, rayonna de là au Salève, dans le pays de Gex et dans le Jura méridional. Il entreprit deux grandes excursions dans les Alpes : l'une par la Savoie jusqu'à Bex, de là par le pas de Cheville à Sion, puis à Louèche et à la Gemmi, avec un détour vers les glaciers bernoises (de Grindelwald), retour par Berne, les Franches-Montagnes et le Jura, l'autre à Chamonix d'où il s'aventura à plusieurs reprises dans le massif du Mont-Blanc, au Glacier des Bois, jusqu'au pied des Aiguilles de Blaitière, au Jardin de Talèfre, enfin par la montagne de la Côte à l'Aiguille du Goûter. Ces dernières expéditions furent entreprises en la compagnie et sous la conduite de membres de la famille Paccard, de Chamonix, en particulier de Michel-Gabriel Paccard, âgé alors de dix-huit ans. Ce dernier préluait par ces tentatives à la conquête finale du Mont-Blanc, qu'il réussit enfin à escalader le 8 août 1786, avec Jacques Balmat comme porteur. Cette première ascension du Mont-Blanc par M.-G. Paccard a été longtemps méconnue, et le Journal de Thomas Blaikie apporte un précieux témoignage des capacités d'alpiniste de Paccard.

La traduction de M. Seylaz est faite avec soin, et ses notes sont précieuses. Ce petit livre, favorisé d'une souscription du Club Alpin Suisse, a été imprimé avec goût et orné de jolies reproductions d'estampes et aquarelles du temps. BIERMANN.

Dr GEORGE MONTANDON. *L'Ethnie française*. Avec 5 figures, trente-trois cartes dans le texte et quarante-huit planches hors-texte. 1 vol. in-8, 240 pages, de la *Bibliothèque scientifique*. Payot. Paris. 1935.

Ethnie, ce qui veut dire nationalité. D'ailleurs, il ne s'agit pas de tout le problème de la nationalité française, mais seulement des races, au point de vue somatique, qui sont représentées sur le sol de France ou chez les peuples parlant français.

En dépit des réserves qu'inspirent certaines fautes d'impression massives — p. 66, légende de la carte 11 : statures de 1724 cm. à 1700 cm. (!) etc. — la lecture du livre du Dr G. Montandon est à recommander à cause de la quantité de faits qu'il apporte, faits oubliés pour la plupart et qu'il rappelle à notre mémoire. BIERMANN.

Dr JOS. POHL. *Typy vesnických sídel v čechách*. Praha 1935. [Zvláštní otisk z národopisného věstníku československého. Ročník xxvii.] Résumé anglais.

Étudie les formes de villages en Tchécoslovaquie, non seulement en elles-mêmes, mais aussi d'après la disposition des parcelles cultivées par rapport aux habitations. Quelques-uns de ces types se retrouvent chez nous, d'autres, comme les villages circulaires rangés autour d'une grande place herbeuse, nous sont complètement étrangers.

Cette importante étude a été mise sous le patronage de la Commission du peuplement de la Société tchécoslovaque de Géographie.

BIERMANN.

HELMER SMEDS. *Malaxbygden*. Bebyggelse och hushållning i södra delen av Österbottens svenskbygd. En studie i människans och näringslivets geografi (avec un résumé français). Helsingfors 1935. Impr. E. Ingelius. 452 p., 77 graphiques, cartes en noir et en couleur, photos (soit de l'auteur, soit prises d'avion) et 2 cartes hors-texte en couleur.

On trouvera peut-être exagéré un volume de plus de 400 pages pour l'étude de deux seules communes, Malax sur le continent et Borgö dans une île, d'une superficie totale de 300 km² (eaux non comprises) et d'une population de 5000 habitants. Cependant, outre qu'il s'agit ici d'une œuvre de patriotisme local, élaborée et publiée par la minorité suédoise de Finlande, on peut dire que cette région est représentative de la Finlande en général. Situés sur le 63^e parallèle Nord, un peu au Sud de Wasa, Malax et Borgö sont à la limite de la terre habitable et leur population est soumise à de nombreuses vicissitudes. La partie de la côte de l'Ostrobotnie qu'occupe Malax est celle où se manifeste au maximum le mouvement d'émersion qui caractérise la Finlande d'aujourd'hui. Il est évalué à 90 cm. par siècle (donc à 3,6 m. pour les quatre siècles envisagés ici), et le gain de terrain à 10 km² par siècle. Le résultat de ce mouvement qui atteint la vallée de Malax par l'aval est de res-

treindre progressivement l'activité du petit fleuve local et de provoquer le dépôt de ses alluvions. La surface nourricière de la région est ainsi augmentée ; en revanche, l'écoulement des eaux étant entravé, les forêts marécageuses tendent à se transformer en tourbières, dont la valeur est moindre.

Il y a quatre siècles, la pêche ou plus exactement la chasse du phoque était la principale ressource alimentaire ; l'huile de phoque était échangée en Suède centrale contre des céréales, car la culture de l'orge et du seigle ne donnait que des récoltes médiocres et l'insuffisance des réserves de fourrage pour l'hiver ne permettait la production laitière que pendant quatre mois de l'année. La pêche à cause de ses aléas était entreprise en coopération et son produit partagé également entre tous. La population vivait agglomérée.

Au XVIII^e siècle, après les guerres entre Suède et Russie, qui amenèrent la fuite des habitants (époque de la Désertion), le recul de la forêt devant les défrichements provoque la construction de fermes dans les clairières et la vie pastorale prend plus d'importance. Cependant, entre 1760 et 1770, on procède au partage des terres entre les habitants (époque des Grands partages) et on revient à la concentration des habitations. L'agriculture étend ses surfaces par déforestation et par dessèchement des lacs. Dans ces régions où les céréales trouvent des conditions si précaires, la pomme de terre est accueillie avec faveur et devient l'aliment principal.

Le XIX^e siècle voit se constituer (sous l'influence russe ?) une nouvelle communauté villageoise, cette fois-ci à fin agricole ; c'est le *gränd*, avec la contrainte de culture et l'assolement triennal. L'agriculture n'est cependant pas la seule ressource ; on utilise les pâtures en forêt au moyen des chalets (*fäbodars*), où une partie de la population se transporte avec son bétail pendant l'été. A Borgö, la pêche prend plus d'importance, surtout celle du hareng baltique. C'est aussi l'époque de l'émigration en Amérique, au Michigan, dans l'Orégon, en Californie.

Enfin à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e, nouvelle révolution. Le *gränd* est disloqué, la contrainte agricole est levée, l'habitat prend une forme allongée. L'agriculture est facilitée par l'introduction de la charrue à la place de l'antique araire ; l'avoine prend une place de plus en plus grande dans l'assolement. Les prairies artificielles améliorent la production laitière, le lait devient l'élément principal de la nourriture. La pêche à Bergö étend son aire grâce à l'emploi du moteur. Les estivants apportent une ressource nouvelle. L'industrie du bois renaît.

Telle est l'histoire de cette petite population, et sans doute celle du reste de la Finlande n'a guère été différente. L'étude de M. Smeds est donc particulièrement utile. BIERMANN.

D^r EDG. KANT. *Bevölkerung und Lebensraum Estlands*. Ein anthropökologischer Beitrag zur Kunde Baltoskandias. Tartu 1935. VII+282 p., 60 fig. dans le texte, 15 pl., photos hors-texte et 12 cartes en appendice.

Il y a dix ans, M. Haltenberger, qui occupa quelques années la chaire de géographie de l'Université de Tartu, fit paraître du nouvel État estonien une géographie (*Landeskunde von Eesti*) qui rendit d'excellents services. M. Edg. Kant, qui enseigne maintenant à la même Université, a entrepris aujourd'hui un même travail à l'aide des nombreuses données qui ont été élaborées ces dernières années par les Instituts scientifiques et administratifs d'Estonie. Son ouvrage est divisé en trois parties. Dans une première, reprenant une étude signalée ici-même l'an passé, il attribue l'Estonie à une région naturelle qu'il appelle Baltoscandie. Une seconde est de caractère descriptif : la constitution du sol estonien, celle de la population qui paraît un facteur aussi déterminant pour la formation du paysage, conduisent à la division du pays en six grandes régions, d'ordre morphologique, qu'a reconnues Granö, ou en deux régions, superaquatique et subaquatique (sur et sous le niveau des transgressions marines et lacustres maximum), dont nous avons également parlé l'an passé. Enfin la troisième partie est économique et sociale. Elle a trait à la population rurale et à celle des villes. Les villes sont étudiées comme centres économiques d'importance variée et groupées autour de deux centres principaux, Tallinn et Tartu. Les bases de cette dernière partie sont essentiellement d'ordre statistique. Au volume s'ajoutent de nombreux cartons et diagrammes dans le texte, des photographies, dont plusieurs prises d'avion et des cartes en dépliant.

Cet ouvrage aurait été plus facile à lire et à consulter si les subdivisions y étaient plus nombreuses, et s'il était muni d'une table des figures, des cartes et des photographies.

BIERMANN.

ALEX. DONICI. *Crania Scythica*. Contribution à l'étude anthropologique du crâne scythe et essai relatif à l'origine géographique des Scythes. Academia Romana. Mem. Sect. Științ. Seria III. Tom. X. Mem. 9.

A l'aide de crânes provenant des kourganes et des nécropoles de Bessarabie, en général dolichocéphales, l'auteur conclut que les Scythes, groupe auquel ces crânes sont attribués, n'ont aucune parenté somatologique avec les Turcomans, qu'ils se rattachent plutôt aux Iraniens, d'une part, que, d'autre part, les populations occupant aujourd'hui les territoires de l'ancienne Scythie ne sont pas les descendants des Scythes.

BIERMANN.

R. CHABOD et G. GERVASUTTI. *Alpinismo*. Manuali del Club Alpino Italiano. II. Roma. C. A. I. Sede Centrale, Editore. 1 vol. 258 p., 117 schizzi di R. Chabod.

Outre ses « guides » des montagnes d'Italie, le Club Alpin italien publie deux séries de manuels, la série technique et la série scientifique. Le volume que nous annonçons fait partie de la première, où a déjà paru un ouvrage sur le ski.

Alpinismo est un guide technique. Il traite de trois questions : l'équipement, la technique du rocher, celle de la glace. Il indique les condi-

tions d'emploi de la corde, du piolet, des pitons, l'usage des crampons, des espadrilles, etc. Il donne sur ces sujets les résultats de l'expérience de ses auteurs, acquise tant dans les Alpes orientales que dans les occidentales. MM. Chabod et Gervasutti se rangent à l'échelle Welzenbach proposée par les alpinistes allemands pour la graduation des difficultés des ascensions dans les Dolomites et en général dans les Alpes orientales. Mais ils n'estiment pas possible de transposer cette graduation dans les Alpes occidentales, où la neige et la glace introduisent des variations imprévisibles de difficultés suivant l'état où on les trouve, et où d'autre part l'altitude et la longueur des ascensions sont des éléments qu'on ne peut négliger.

Le volume commence par la traduction du dernier chapitre de l'ouvrage bien connu de Mummery : *My climbs in the Alps and Caucasus*, qui a paru la plus propre à poser exactement la question de l'alpinisme moderne.

Les dessins de R. Chabod ajoutent à l'utilité de ce manuel, éminemment pratique.

BIERMANN.

ROGER LÉVY. *Extrême-Orient et Pacifique*. Collection Armand Colin (Section de Géographie) n° 184. 1 vol. in-16 broché. 220 p., 5 fig.

Le titre de cet ouvrage ne répond pas au contenu. Comme l'auteur lui-même le reconnaît dès la p. 6, « il n'est pas d'unité dans le Pacifique ». En réalité les problèmes que pose cet ouvrage et qu'il discute, se rapportent non au Pacifique, ni même à l'Extrême-Orient dans son ensemble, mais à la Chine essentiellement. P. 63, l'auteur parle du problème chinois. C'est bien de cela qu'il s'agit : la Chine, au contact, à elle imposé du dehors, de la nouvelle civilisation de l'Occident, n'a pas ajusté la sienne, plus ancienne. En face du dynamisme européen et de celui des États-Unis et du Japon, qui est de même nature, elle n'a pas modifié son statisme qui lui avait réussi pendant tant de siècles. Elle se présente comme un État en décomposition que menace la curée des États occidentaux. Quel sera l'État qui réussira à profiter de la désorganisation de la Chine ? Sera-ce le Japon qui bénéficie de l'identité de la race et de la proximité géographique ? Sera-ce l'U.R.S.S. qui a déjà conquis à son système gouvernemental ou à son influence la Mongolie extérieure, le Sin-Kiang, et qui trouve dans l'âme chinoise un milieu bien préparé à recevoir sa propagande ? Sera-ce l'Angleterre, autrefois prépondérante, toujours la première au point de vue commercial ? Seront-ce les États-Unis, qui ont envoyé tant de missionnaires en Chine ? De ces pays, de la France, de l'Allemagne, d'autres puissances encore, l'auteur étudie les intérêts en Chine, la position prise, les espoirs ou les succès, et il apporte sur chacun de ces points des renseignements précieux, sinon des vues nouvelles. Comme il le dit lui-même au début, « il fait le point ».

BIERMANN.

HENRI BAULIG. *Amérique septentrionale*. Première partie : *Généralités. Canada*. — Deuxième partie : *États-Unis* (Tome XIII de la *Géographie universelle*, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache

et L. Gallois). 2 vol. in-8, 639 p., 130 fig. dans le texte, 155 photographies en 112 planches et 2 cartes en couleurs hors texte. Paris. Colin. 1935-1936.

Il eût été certes difficile d'envisager pour traiter de l'Amérique septentrionale un savant plus compétent que M. Henri Baulig, qui ajoute à une connaissance personnelle du pays, où il a même vécu plusieurs années, celle de la langue anglaise qui est la langue de la plupart des publications à consulter. Publications d'ailleurs extrêmement nombreuses, plus peut-être que pour aucun des autres volumes de la même collection parus à ce jour, car les États-Unis surtout, et à leur exemple aussi le Canada, ont été l'objet non seulement de savantes études, mais surtout de grandes enquêtes officielles qui se sont étendues au territoire tout entier, ce qui fait que l'Amérique du Nord est, à certains égards, plus explorée que l'Europe même, où certaines régions, au Sud, à l'Est en particulier, sont restées à peu près *terra incognita*.

Comme on pouvait s'y attendre du morphologiste et tectonicien éminent qu'est M. Baulig, l'architecture du sol nord-américain est traitée de main de maître. La description en est rendue encore plus claire par de nombreuses cartes schématiques où les grandes lignes du relief sont plus faciles à suivre. Ces cartes sont accompagnées d'autres qui éclairent la physionomie des divisions régionales.

Mais où l'auteur s'est montré particulièrement admirable, c'est dans la synthèse. Dans un chapitre final de 58 pages, l'auteur étudie la vie américaine dans tous ses aspects. Il montre que la crise américaine, qui fut au début de la crise dont nous souffrons nous-mêmes, n'est pas une simple crise cyclique ; elle paraît être le témoignage d'un changement profond dans la vie économique et sociale des États-Unis. Jusqu'alors l'équilibre de la vie y était dynamique, il tend à devenir statique, et c'est le réajustement qui donne lieu aux difficultés actuelles. De ces difficultés, l'auteur ne reprend ni celle que posent les races de couleur, dont il a parlé rapidement dans le premier volume, ni l'« immigration de la faim », avec les organisations de gangsters et autres malfaiteurs auxquelles elle a donné lieu. Pour lui, les problèmes anciens du fédéralisme, de la liberté économique, des relations entre employeurs et employés sont mis à l'arrière-plan par des problèmes nouveaux : celui de la population d'abord, dont le taux d'accroissement diminue rapidement, alors que les capacités de production augmentent, ce qui veut dire que le marché intérieur tendra à se resserrer ; celui de la conservation des ressources minérales, des forêts, soumises jusqu'ici de par la libre concurrence à une exploitation menée sans doute avec les moyens techniques les plus perfectionnés, mais aussi marquée par un gaspillage scandaleux ; la détérioration des sols agricoles, pastoraux et forestiers, qui conduit au recul de l'occupation du pays ; la situation de l'agriculture, dirigée jusqu'ici uniquement en vue du commerce et non de la subsistance de ceux qui s'y livrent, et qui en est arrivée rapidement à la surproduction ; l'asservissement de l'industrie à la machine qui, « puissance presque autonome, dévore les capitaux, règle la cadence de la

production, appelle et plus souvent refuse les travailleurs, réclame impérieusement des consommateurs... »

Il n'y a pas plus d'un quart de siècle, un écrivain allemand avait trouvé à propos des États-Unis cette formule merveilleuse : *Das Land der unbegrenzten Möglichkeiten*, le pays des possibilités illimitées. En un siècle, peut-on dire — car la colonisation de la plus grande partie des États-Unis n'a guère duré plus longtemps — les habitants de ce pays sont arrivés au bout de plusieurs de ces possibilités, et ils sont près d'arriver au bout de plusieurs autres ; pour le pétrole, par exemple, les réserves connues ne correspondent qu'à seize fois la consommation annuelle la plus faible de ces dernières années. Après avoir fourni à l'Europe et au monde une quantité énorme de matières premières, les États-Unis ont vu peu à peu se restreindre leurs facultés d'exportation, ils sont enfin arrivés à importer eux-mêmes, et bientôt ils seront sur le même pied que l'Europe après, non pas cent, mais près de 2000 ans d'exploitation d'un sol et surtout d'un sous-sol beaucoup moins riches.

L'écrivain allemand précité envisageait dans sa formule non seulement les possibilités ouvertes à la nation dans son ensemble, mais celles qui s'offraient à chaque individu ; n'est-elle pas classique la carrière du milliardaire américain qui a commencé par être cireur de bottes ou vendeur de journaux ? En principe, il en est toujours ainsi, mais la dizaine de millions de chômeurs que comptent aujourd'hui les États-Unis, prouve qu'en fait cette possibilité de l'individu s'est aussi évanouie.

En somme l'exploitation économique de l'Europe s'est faite à la vitesse des moyens techniques d'autrefois, celle de l'Amérique au rythme de la machine et des moteurs d'aujourd'hui. Par ces quelques considérations, on peut voir combien l'étude de M. H. Baulig est suggestive.

Comme d'habitude pour cette collection, il faut louer le soin apporté à l'illustration. L'auteur a pu puiser largement dans un matériel immense. En particulier les photographies d'avion donnent des plus grandes villes, comme New-York, Philadelphie, Chicago, des vues saisissantes par l'étendue du paysage représenté autant que par la netteté des détails.

La publication de la *Géographie Universelle* avance régulièrement. Déjà 12 tomes en 20 volumes ont paru. Il ne reste plus à nous donner que l'Afrique tout entière et la France.

BIERMANN.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE

AU 30 JUIN 1936

MEMBRES HONORAIRES

Bowman Isaiah, Baltimore.
Sir Charles Close, Winchester.
Guillaume Charles-Édouard, Sèvres.
de Hedin Sven, Stockholm.
Heim Arnold, Zurich.
Jøerg W.-L., New-York.
Lugeon Maurice, Lausanne.
Machon François, Lausanne.
de Margerie Emmanuel, Paris.

de Martonne Emmanuel, Paris.
Montandon George, Paris.
Métraux A., Honolulu.
Penck Albrecht, Berlin.
Le Comte Penha Garcia, Lisbonne.
Romer Eug., Lwow.
Sarasin Fritz, Bâle.
Speiser Félix, Bâle.

MEMBRES CORRESPONDANTS

Boiteux Émile, Épagnier.
Bovet Samuel, Vuillerens.
Burnier Th., Genève.
Le R. P. C. Estermann, Huila,
Angola.
Felde L., Varsovie.
van Gennep Arnold, Bourg-la-Reine.
Junod Henri-Philippe, Pretoria.
Lencevicz S., Varsovie.

Loze Pierre, Beira (Afr. port.).
Modigliani Elio, Florence.
Montandon Raoul, Mies.
Mgr. A.-G. Morice, Winnipeg.
Nussbaum F., Zollikofen.
Pector Désiré, Paris XVI.
Pittard Eugène, Genève.
Mgr. H. Trilles, Paris V.
Viala M., Paris XV.

MEMBRES EFFECTIFS

Les noms marqués d'un astérisque indiquent les *membres à vie*.

Archives Cantonales, Neuchâtel.
Argand Émile, Neuchâtel.
Arndt Louis, Neuchâtel.
Attinger James, Neuchâtel.
Attinger Paul, Neuchâtel.
Attinger S. A. Paul, Imp., Neuchâtel.
Aubert Louis, Neuchâtel.

Augsburger M^{lle} Yvonne, Neuchâtel.
Bachmann & C^{ie}, Travers.
Barbey Charles, Neuchâtel.
Barrelet D^r Pierre, Neuchâtel.
Bauer Gérard, Neuchâtel.
*Baume Arthur, Folkestone (G.-B.).
Baumann Louis, Neuchâtel.

- Beau Pierre, Areuse.
Béguelin Édouard, Neuchâtel.
Béguin M^{lle} Lili, Auvernier.
Bell Ernest, Les Planchettes.
Benoit Georges, Neuchâtel.
Béranek-Clerc M^{me} Amélie, Neuchâtel.
Berger Ernest, Neuchâtel.
Berger Maurice, Neuchâtel.
Bermond Henri, Neuchâtel.
Berthoud Adolphe, Neuchâtel.
*Berthoud-Calame Léon, Neuchâtel.
Berthoud Max, Neuchâtel.
Berthoud M^{me} Pierre, Neuchâtel.
Berthoud Pierre-A., Neuchâtel.
Biermann Charles, Le Mont s/Lausanne.
Bill Ernest, Genève.
Biolley Henri, Couvet.
Bischoff Robert, Neuchâtel.
Blanchard Raoul, Neuchâtel.
Blaser Adolphe, Lausanne.
Boitel J.-E., Neuchâtel.
Borel Arnold, Cortaillod.
Borel Edgar, Neuchâtel.
Borel Gust.-Ad., Cortaillod.
Borle Henri, Neuchâtel.
Borle William, Fleurier.
Bovet Louis-A., San Matteo.
de Bosset Henri, Neuchâtel.
Bourquin Max, Corcelles.
Bourquin Philippe, La Chaux-de-Fonds.
Bouvier François, Neuchâtel.
Bovet André, Neuchâtel.
Bradfer Alfred, Bruxelles.
Brauen Numa, Neuchâtel.
Breguet Alfred, Neuchâtel.
Cand Albert, Neuchâtel.
Cercle du Musée et de Lecture, Neuchâtel.
*de Chambrier Paul, Bevaix.
Chapuis Alfred, Neuchâtel.
Colin-Guye Jules, Neuchâtel.
Comtesse Paul, Neuchâtel.
Cottier Georges, Môtiers.
de Coulon Eugène, Neuchâtel.
Courvoisier Eugène, Neuchâtel.
Delachaux Théodore, Neuchâtel.
Derron Willy, Neuchâtel.
*DuBois Georges, Peseux.
Dubois M^{me} Léopold, Bâle.
Dufour, D^r Othmar, Lausanne.
DuPasquier Armand, Neuchâtel.
DuPasquier Georges, Neuchâtel.
DuPasquier L.-Gust., Neuchâtel.
DuPasquier Paul, Neuchâtel.
Duplain Justin, Pompaples.
École Supérieure de Commerce, Lausanne.
École Supérieure de Commerce, Neuchâtel.
Étienne, D^r Félix, Neuchâtel.
Etter Godefroy, Neuchâtel.
Fallet Théophile, Aigle.
Favre H.-A., Le Locle.
Francillon Adrien, Saint-Imier.
Fuhrer Gaston, Clarens.
Fuhrmann Otto, Neuchâtel.
Galmès Antoine, Neuchâtel.
Gauchat Roger, Lignières.
Ginnel James, Peseux.
Girardin Paul, Fribourg.
Godet Pierre, Neuchâtel.
Gouvernon Gervais, Delémont.
Gueissaz, D^r E., Neuchâtel.
Guinchard James, Neuchâtel.
Guye Henri, Genève.
Guye René-P., Neuchâtel.
Habicht Willy, Zollikon.
Haldimann Georges, Neuchâtel.
Haldimann Hector, La Chaux-de-Fonds.
Haller Émile, Neuchâtel.
Hauser Samuel, Neuchâtel.
Hotz Charles, Neuchâtel.
Houriet M^{lle} Marguerite, Neuchâtel.
Humbert-Droz M^{lle} Marthe, Neuchâtel.
Humbert Paul, Neuchâtel.
Hurni Jean, Neuchâtel.
Imprimerie Centrale, Neuchâtel.
Institut de Géologie, Neuchâtel.
Jacot-Guillarmot Marc, Les Verrières.
Jacot-Guillarmod M^{me}, Prilly-Lausanne.
Jaquenoud Louis, Peseux.
Jaun René, Neuchâtel.
Jeanjaquet Jules, Neuchâtel.
Jeanneret Maurice, Neuchâtel.
Jeannet Alphonse, Zurich.
Jéquier Gustave, Neuchâtel.
Jordan Fritz, Neuchâtel.
Junod Daniel, Neuchâtel.
Junod Emmanuel, Neuchâtel.

- Kessler M^{lle} Maria, Neuchâtel.
Knapp Charles, Mulhouse.
*Knapp M^{me} Charles, Lausanne.
Kunz Fritz, Neuchâtel.
Kunz M^{lle} Suzanne, Neuchâtel.
Kunzi Jacob, Neuchâtel.
Kurz Marcel, Neuchâtel.
Lambelet Fernand, Neuchâtel.
Leuba Auguste, Saint-Blaise.
L'Hardy Adolphe, Colombier.
Lombard Alfred, Neuchâtel.
Lutz-Berger, Neuchâtel.
de Marval, D^r Carl, Monruz.
Matthey, D^r Alfred, Neuchâtel.
Matthey-Dupraz Alphonse, Colombier.
Mayor M^{lle} Augusta, Neuchâtel.
Mayor, D^r Eug., Perreux.
de Meuron Abel, Lausanne.
de Meuron, D^r Charles, Neuchâtel.
de Meuron Georges, Neuchâtel.
de Meuron Pierre, Neuchâtel.
Meylan René, Lausanne.
Meystre E., Neuchâtel.
Meystre M^{me} Ernest, Neuchâtel.
Michel Gaston, Fribourg.
Monard Albert, La Chaux-de-Fonds.
de Montmollin Charles, Auvèrnier.
de Montmollin, D^r Jacques, Neuchâtel.
de Montmollin Marcel, Neuchâtel.
Morthier Ernest, Neuchâtel.
Musée Ethnographique, Neuchâtel.
Muhlethaler Charles, Vevey.
Néri Maurice, La Chaux-de-Fonds.
Nicolet Adrien, Neuchâtel.
Observatoire Cantonal, Neuchâtel.
Ott Carl, Neuchâtel.
Paris Ernest, Colombier.
de Perregaux Samuel, Neuchâtel.
Perret César, Neuchâtel.
Perrin Édouard, Neuchâtel.
de Perrot Raoul, Areuse.
Perrudet Édouard, Neuchâtel.
Petitpierre Charles, Neuchâtel.
Petitpierre Jacques, Neuchâtel.
Petitpierre Léon, Neuchâtel.
Petitpierre Max, Neuchâtel.
Pétremand Jules, Neuchâtel.
Pierrehumbert W., Évillard s/Bienne.
Pilicier Charles, Yverdon.
Pipy Charles, Neuchâtel.
Porret Charles-H., Neuchâtel.
de Pury M^{me} Jules, Neuchâtel.
de Pury Paul, Colombier.
de Pury M^{me} Philippe, Neuchâtel.
de Quervain, Prof. Fritz, Berne.
Quartier Archibald, Boudry.
Ramseyer Édouard, Neuchâtel.
Reutter, D^r Georges, Genève.
Reutter Max, Neuchâtel.
Reutter Victor, La Rosiaz s/Pully.
Reymond Charles, Lausanne.
Reymond Louis, Les Croisettes.
Reymond Maurice, Neuchâtel.
de Reynier Alain, Neuchâtel.
de Reynier, D^r Edm., Neuchâtel.
de Reynier, D^r Yves, Boudry.
de Riaz Henri, Chésèrèx (Vaud).
Ribaux Jacques, Serrières.
Richard Adrien, Neuchâtel.
Richter André, Champréveyres.
Rieben Hubert, Peseux.
Rieser M^{lle} Fanny-Laure, Neuchâtel.
Rivier Henri, Neuchâtel.
Robert-Grandpierre Charles, Neuchâtel.
Robert Fritz, Le Crêt du Locle.
Robert Léon, Lausanne.
Robert Maurice, Fontainemelon.
Robert Paul, Neuchâtel.
Röthlisberger M^{lle} Julia, Cortaillod.
Röthlisberger William, Thièle.
Roulet Jacques-Louis, Neuchâtel.
Roulet Paul-Albert, Peseux.
Roux Alphonse, Neuchâtel.
de Rutté Fritz, Neuchâtel.
Russ Hermann, Serrières.
Russ Willy, Neuchâtel.
Rychner Adolphe, Neuchâtel.
Sandoz Edmond, Neuchâtel.
Sandoz Henri, Neuchâtel.
Savoie Maurice, Saint-Imier.
Schaeffer Henri, Neuchâtel.
Schaerer René, Neuchâtel.
Schelling Henri, Neuchâtel.
Schelling M^{me} Jean, Neuchâtel.
Scherf Alfred, Neuchâtel.
Schmid, D^r Hermann, Neuchâtel.
Schreiber Henri, Saint-Blaise.
Senft Willy, Montmirail.
Sjöstedt Eric, Neuchâtel.
Sjöstedt Philippe, Neuchâtel.
Société Suisse des Commerçants, Neuchâtel.

Spinner Henri, Neuchâtel.
Spiro Jean, Lausanne.
Spühler Alfred, Neuchâtel.
Stauffer, Dr Henri, Neuchâtel.
Terrisse Bernard, Saint-Blaise.
Terrisse Eugène, Saint-Blaise.
Thiébaud Ch.-Émile, Cormondrèche.
Thiel Oswald, Neuchâtel.
Uhler Frédéric, Neuchâtel.
Vouga Daniel, Neuchâtel.

Vouga Paul, Neuchâtel.
Vuille Paul, Neuchâtel.
Waldvogel William, Neuveville.
Wasserfallen Bernard, Lausanne.
Wasserfallen Édouard, Chambrelieu.
Weber Marcel, Neuchâtel.
Wegmann Eugène, Schaffhouse.
Widmer M^{lle} Hélène, Neuchâtel.
Wolfrath Henri, Neuchâtel.
Zutter Albert, Bevaix.

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

FACULTÉ DES LETTRES

FACULTÉ
DES SCIENCES

Siège du premier examen
fédéral de médecine



FACULTÉ
DE DROIT

avec Section des Sciences
commerciales

FACULTÉ DE THÉOLOGIE

FACULTÉ DES LETTRES:

Séminaire de français pour étrangers

délivre : Certificat d'études françaises

Diplôme pour l'enseignement du français à l'étranger.

Cours de vacances. Langue française (pronon-
ciation, conversation, composition, etc.) et littérature française.
2 COURS: entre le 15 juillet et le 5 septembre environ.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'Université de Neuchâtel.

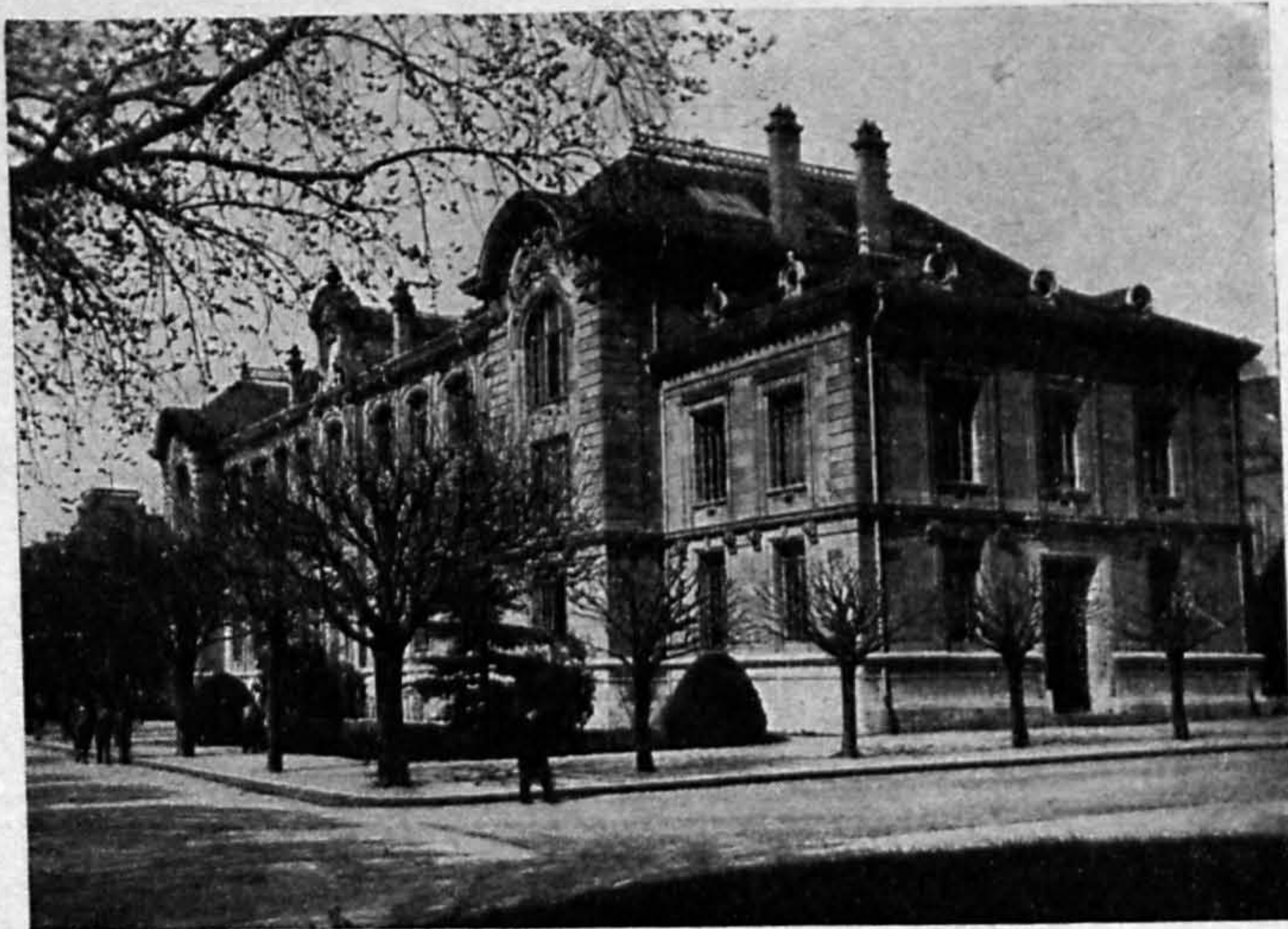
L'IMPRIMERIE

PAUL ATTINGER S. A.

AV. ROUSSEAU 7, Tél. 51.143, NEUCHÂTEL

LIVRE

TOUS LES IMPRIMÉS
EN TOUS PROCÉDÉS
POUR TOUTES OCCASIONS



ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE NEUCHÂTEL

Établissement officiel, fondé et administré par la Ville de Neuchâtel,
Subventionné par le Canton et la Confédération.

Durée des études : 4 ans. Age d'admission : 14 ans au minimum.
Début de l'année scolaire : 15 septembre. Classes spéciales pour
jeunes filles. L'École comprend les sections suivantes :

1. École de Commerce. Les élèves reçoivent un *Diplôme* ou un *Certificat de maturité commerciale* à l'issue de la IV^e année et un *Certificat d'études* à la sortie de la III^e année.
2. La Section des Langues modernes.
3. La Section des Postes, Chemins de fer et Douanes.
4. La Classe Spéciale de Français, pour élèves de langues étrangères, ne sachant pas assez le français pour pouvoir suivre les autres classes. Admission en tout temps, même au cours de l'année scolaire.
5. La Section pour élèves droguistes. Cours d'une année.
6. Le Cours préparatoire de trois mois, commençant le 15 avril, pour les élèves qui désirent entrer en automne à l'École de Commerce proprement dite (voir ci-dessus).
7. Deux Cours de vacances de trois semaines chacun, dans la période du 15 juillet au 15 septembre, faisant suite au Cours préparatoire. La finance scolaire varie suivant les différents cours. On accepte des auditeurs en IV^e année de la division commerciale.

L'École possède un musée commercial, des laboratoires de chimie et de microscopie, un cabinet de physique et une bibliothèque à disposition des élèves. Pour renseignements et programmes, s'adresser au Directeur.

P.-H. VUILLÈME.

